



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

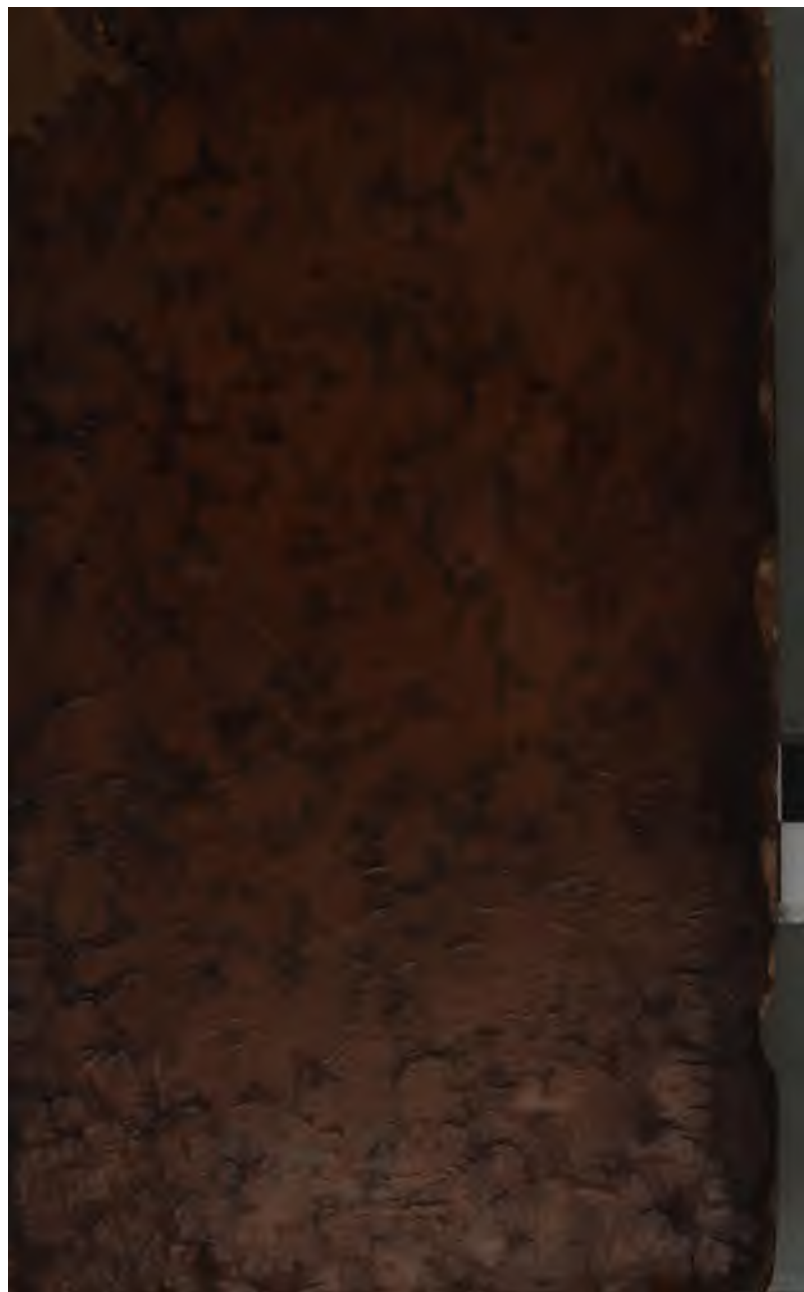
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



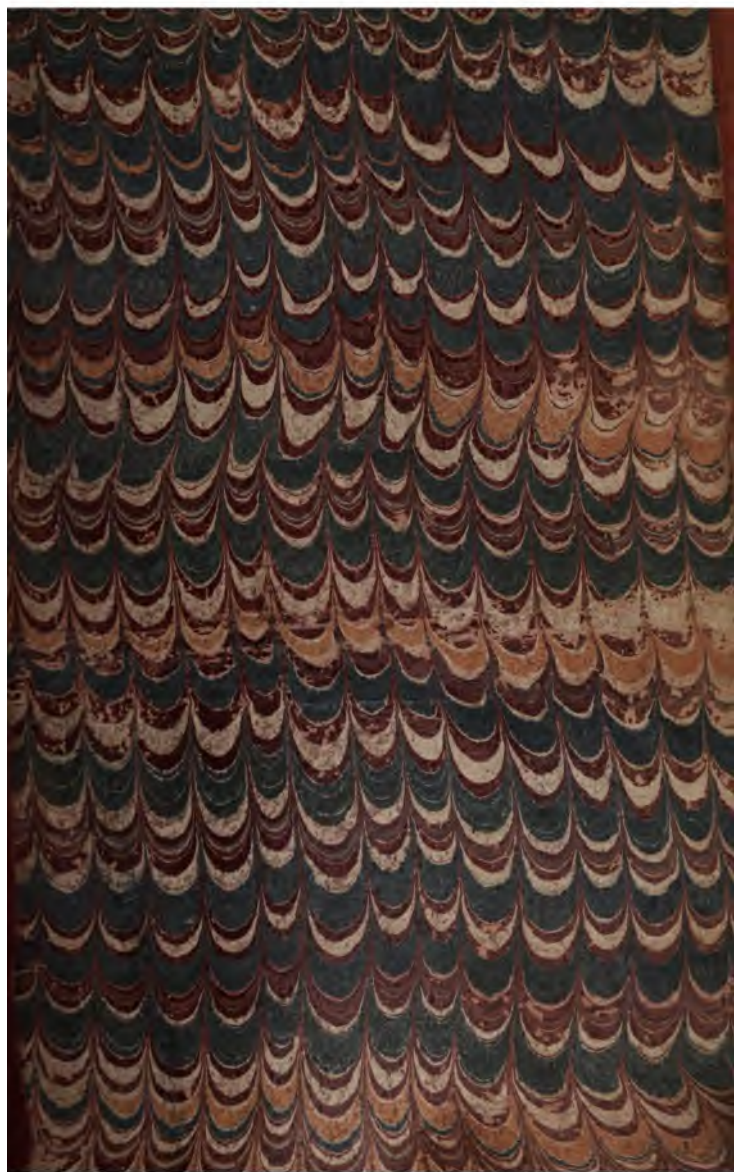
9

J. 19 (Marble)
~~457 585~~
(Finch)

1898



M
1898









BIBLIOTHEQUE

D U

THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS

SON ORIGINE.

T O M E S E C O N D .

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT

5720 S. UNIVERSITY AVE.

CHICAGO, ILL. 60637





Le Goût commence à s'affranchir des Liens.
de la Sottise.

BIBLIOTHEQUE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS.

DEPUIS

SON ORIGINE ;

CONTENANT un Extrait de tous les Ouvrages composés pour ce Théâtre, depuis les Mystères jusqu'aux Pièces de Pierre Corneille; une Liste Chronologique de celles composées depuis cette dernière époque jusqu'à présent; avec deux Tables alphabétiques, l'une des Auteurs & l'autre des Pièces.

TOME SECOND.



A DRESDE;

Chez MICHEL GROELL, Libraire;

M. DCC. LXVIII.

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923

1924

1925

1926

1927

1928

1929

1930



7

THEATRE

FRANÇOIS.

Année 1628.

*J*EAN DE SCHELANDRE.

TYR ET SIDON. Tragi-Comédie en deux journées, dont l'une représente les funestes succès des amours de Léonte & de Philoline, & la seconde les divers empêchemens & l'heureux succès de Belcar & de Meliane. Chaque Journée en cinq actes, en vers, avec une Préface de F. O. P. & un avis de l'Imprimeur au Lecteur. PARIS, Robert-Etienne, 1628. in-8o.

(PREMIERE JOURNÉE. *Acte premier.*) Pharnabaze, Roi de Tyr, & Abdolomine, Roi de Sidon, après s'être fait long-tems la guerre avec un succès égal, envoient chacun leurs fils à la tête de l'armée, pour donner un combat décisif. La victoire reste encore incertaine; & les deux Princes sont faits prison-

Tome II.

A

2 THEATRE FRANÇOIS.

niers. (*Acte deuxieme.*) Philoline, femme du vieux Zorote, veut aller au bal. Son mari lui répond qu'elle fera mieux de s'occuper des soins du ménage. Philoline dit qu'elle en est lassée, & qu'elle mène la vie la plus triste. Elle ajoute qu'au moins, si elle avoit un enfant, sa compagnie la défennuyeroit.

Z O R O T E.

Il ne tient pas à moi. Fais-je pas le devoir ?

P H I L O L I N E.

N'ayant touché que vous, je n'en puis rien sçavoir.

Le Vieillard persistant dans ses refus, elle feint de vouloir se tuer ; ce qui le détermine enfin à lui permettre d'aller au bal, mais accompagnée de sa sœur. Elle n'est pas trop contente d'avoir avec elle cette surveillante ; & elle se propose de se venger de son vieux mari.

S'adresse donc à moi quelqu'homme qui me plaise,
Quelque beau Cavalier, plein d'amoureuse braise.

.
Zorote, ouvre ton front ; , ta rameure t'attend :
Je te la planteray si profonde en la tête,
Qu'elle ne tombera qu'à la mort de la bête.

(*Acte troisieme.*) Léonte, fils du Roi Pharnabaze, voit Philoline au bal, en devient amoureux, lui déclare son amour, & en est bien reçu. (*Acte quatrieme.*) Timadon, Ecuyer de Léonte, se sert d'un jeune Page qu'il fait habiller en fille, pour donner à Philo-

line une lettre de ce Prince ; & craignant qu'il ne soit surpris par le vieux Zorote , il lui demande :

Avez-vous bien lié pour paroître
La crête de coq d'inde à vos aynes pendue ?
Gardez qu'avec la main le méfiant magot ,
Voulant prendre un creuset, ne rencontre un lingot.

L E P A G E .

J'ai fait de mon relief une platte peinture :
Que si chaque épousée , au tournoy de nature ,
Assuroit son faquin d'un aussi fort plastron ,
Le plus hardi lancier y deviendroit poltron.

Le Page travesti va tout de suite chez Zorote ; & le voyant ivre , il se met à chanter. Zorote , le prenant pour une fille , & la trouvant fort à son gré , lui propose d'entrer dans sa chambre , & dit :

Que voicy bien mon fait ! viens , ma mignone , approche.

L E P A G E .

O que votre batail est trop mal pour ma clêche !

Il y entre cependant , & Zorote lui dit :

Tu trouveras chez moy bonne table & bon lit.

(*Acte cinquième.*) Zorote est bien-tôt au fait de tout le manège du Page , & des amours de Léonte & de sa femme. Il veut venger son affront sur le Prince même ; & il le fait assassiner par des soldats. Cette Journée finit par les regrets du Roi Abdolomine sur cêt assassinat.

Je ne donnerai point d'extrait de la seconde Journée, dont le stile est moins libre que celui de la première; & je renvoye le Lecteur à la Tragédie de Tyr & Sidon par Daniel Dancheres, dont j'ai parlé sous l'année 1680. Schelandre a suivi absolument le même plan & la même intrigue: & il n'a partagé sa piece en deux Journées, que pour rendre compte dans la première des amours de Léonte & de Philoline, dont il n'est point fait mention dans celle de Dancheres. La seule différence qu'on y trouve, est dans le nom des deux Rois & dans le dénouement. Dans celle-ci, Meliane ne meurt point, Belcar revient à Tyr, Pharnabaze lui donne sa fille en mariage, & fait mourir dans les tourmens Zorote le meurtrier de son fils, qu'Abdolomine lui a envoyé pour ordonner de son supplice.

THULLIN.

LA PRODIGIEUSE RECONNOISSANCE DE DAPHNIS ET DE CLORIS, leurs amours, leurs aventures & leur mariage. Le tout rédigé en une Comédie en quatre actes, en vers, dédiée aux beaux esprits de ce tems. PARIS, Jean Bessin, 1628. in-8°.

Le vieillard Nemée avoit trouvé sur le bord du rivage un enfant dans son berceau: il en avoit pris soin & l'avoit nommé Daphnis. Quelque tems après, le Berger Palemon avoit aussi rencontré une petite fille expoïée sur le même fleuve: il l'avoit élevée & l'avoit nommée Cloris. Ces deux petits orphelins étoient élevés dans le même hameau. Ils se virent, s'aimèrent &

se donnerent la foi de mariage. Le Berger Cléon, qui aimoit aussi Cloris, lui déclare son amour. La Bergere y est insensible, & lui répond qu'elle a donné son cœur à Daphnis, & qu'elle n'aimera jamais que lui. Dans ce même tems, le Roi Eacide vient consulter l'Oracle sur ce qu'il avoit à faire, pour détourner la peste qui ravageoit ses Etats. L'Oracle lui répond que les Dieux ne peuvent être apaisés, qu'en observant les loix avec plus d'exactitude. Cléon, pour se venger des mépris de Cloris, saisit avidement cette occasion, & va dénoncer les deux jeunes amans qui étoient sur le point de se marier avant l'âge prescrit par les loix du pays. On les arrête : ils répondent au Roi avec la plus grande fermeté, & sont condamnés à la mort. Le Roi Helliphile arrive au moment même où ils alloient être exécutés. Il paroît surpris, en voyant un soleil empreint sur l'estomac de Daphnis. Il demande qu'on suspende le supplice : il prend diverses informations. Enfin le vieillard Nemée, qui lui apporte le berceau dans lequel il avoit autrefois trouvé cet enfant, ne lui laisse plus lieu de douter que Daphnis est son fils. Il le reconnoît & l'embrasse. D'un autre côté, le Berger Palemon arrive aussi : il fait voir un miroir cassé qu'il avoit trouvé dans le berceau de Cloris, derriere lequel on avoit tracé des caractères qui font connoître que Cloris est fille du Roi Eacide. Ces deux Rois, enchantés d'avoir si heureusement retrouvé leurs enfans, les unissent ensemble, & condam-

6 THEATRE FRANÇOIS.

ment Cléon au supplice qui étoit préparé pour les deux amans.

L'ANTIQUITÉ DU TRIOMPHE DE BEZIERS AU JOUR DE L'ASCENSION, dédiée par l'Imprimeur à Messieurs les Habitans de ladite Ville, contenant les plus rares histoires qui ont été représentées au susdit jour, ces dernières années. BEZIERS, Jean Martel, 1628. in-12.

Les treize pieces dont je vais donner l'analyse sont renfermées sous ce titre. Pour avoir l'intelligence des motifs de cette fête, il faut sçavoir que, la ville de Beziers ayant été délivrée des ennemis le jour de l'Ascension, on a institué une cérémonie pour en conserver le souvenir. Ce jour-là, les peuples voisins se rendent à Beziers; on y tient une foire, on y fait une proëssion, & on y célèbre des Jeux. Des pieces dramatiques font partie de la solemnité de ce Jour. Il faut sçavoir encore qu'il y a dans cette Ville une grosse statue de pierre qu'on croit représenter un ancien Capitaine nommé Pierre Pècruce, que le peuple par corruption appelle Pepesuc. C'est ce même Pepesuc qui joue le plus grand rôle dans la plupart de ces pieces.

HISTOIRE DE PEPESUC à sept personnages.

Après un prologue, Megere paroît sur la terre & annonce la guerre. Les Soldats Gascons & François prennent les armes, & réveillent Pepesuc leur Général. Celui-ci les anime à bien faire; & lorsqu'ils sont tout prêts à combattre, la paix les arrête par son retour. Megere revient, les anime de nouveau. Ils ren-

THEATRE FRANÇOIS. 7

trent tous en fureur ; mais la paix qui revient rétablit le calme , & chacun se retire dans son foyer. Dans cette piece froide & fans sel , le Soldat François, Mere & la Paix parlent françois ; & les autres Acteurs, gascon.

LE JUGEMENT DE PARIS à huit personnages.

Le Berger Pâris est amoureux de la Bergere Oenone , qui le fuit pour éprouver sa fidélité. Enfin elle se rend & avoue sa foiblesse.

P A R I S.

Permettez cependant que je baise une fois
Ces levres de corail, qui vont faisant les loix
A mes chastes desirs.

O E N O N E.

Votre bouche de rose.
Ne doit pas demander une si juste chose.

C O L I N.

Ayso non pouyrïo pas ana millou que va ,
Puis qu'aves commençat , es rason d'accaba.
Intras dedins lou bosc joust caucos ombrettos ,
Refrefcas la calou de vostros amourettos.

Ceci ne peut pas mieux aller qu'il va. Puisque vous avez commencé, il est raisonnable d'achever. Entrez dans le bois, & sous l'ombre des arbres, rafraichissez la chaleur de vos amours.

Ils suivent ce conseil. Quelque tems après Colin dit :

Je ou m'en bou dins lou bosc, per veyre s'elle se lasse.
Je m'envais dans le bois, pour voir un peu si elle est lasse.

A iv

8 THEATRE FRANÇOIS.

Cependant Mercure arrive ; il annonce l'aventure de la pomme d'or jettée par la Discorde , & destinée à la plus belle. Il rend compte aussi de la querelle que cette pomme a suscitée entre les Déeses Junon , Pallas & Vénus , & du dessein que les Dieux ont pris de rendre Pâris juge de ce différend. Les Déeses arrivent devant leur Juge , & font chacune un long discours au berger. Pâris leur répond :

Déeses , ce seroit un jugement volage ,
De juger d'un soleil à travers un nuage.
Votre riche parure ombrage vos thrésors :
Ces beautés font dedans , il les faut voir dehors ;
Il vous faut exhiber à mes yeux toutes nues.

Elles obéissent ; & Pâris adjuge à Vénus le prix de la beauté. Elle lui promet en récompense les faveurs de la belle Helene ; & il part pour la Grece. Cependant Colin instruit la malheureuse Oenone du départ de son amant. Cette tendre bergere se désole ; elle se rappelle les promesses de Pâris ; elle répète les vers que pour elle il avoit gravés sur les arbres.

Alors que Pâris infidelle
Sans Oenone respirera ,
Le flux à soy-même rebelle
Vers sa source retournera.

Enfin elle se donne la mort. Colin , au désespoir du malheur qui vient d'arriver , & dont son indiscretion est cause , veut aussi se tuer ; mais la réflexion qu'i

fait qu'il pourroit être mangé par les loups , le détourne de ce dessein.

*You siou doncos d'avist per esvita aquel fort ;
 Que qui es viou sio viou , & qui es mort sio mort.
 Je suis doncques d'avis pour éviter ce fort ,
 Que qui est vis soit vis , & que qui est mort soit mort.*

Il enterre Oenone , & grave une épitaphe sur son tombeau. Cette pièce en un acte est moitié en françois , moitié en gascon.

HISTOIRE DE LA RÉJOUISSANCE DES CHAMBRIERES DE BEZIERS, sur le nouveau rejaillissement d'eau des tuyaux de la fontaine.

Il y avoit à Beziers une fontaine , qui depuis quelques années ne couloit plus. Les servantes, qui étoient obligées d'aller chercher de l'eau fort loin , se plaignent à la Ville & la menacent de la quitter , si la fontaine n'est bientôt rétablie. Elles disent, pour leurs raisons , qu'en allant à la riviere , elles courent risque de tomber , que les femmes ont le malheureux penchant de faire toujours leur chute par derriere , & que les hommes viennent alors mettre le doigt , ou le bouchon, dans le gouleau de leur bouteille , qu'ils fendent même bien souvent. A cette occasion , les servantes racontent de bonnes histoires qui leur font arriver. L'une est rencontrée par son galant qui la renverse , & veut voir si elle est félée : il trouve le défaut & y met une emplâtre. L'autre écume le pot ,

son amant la prend par derriere, elle laisse tomber l'écumoire & la cherche : l'amant lui en présente le manche, & lui dit de le mettre dans certain trou, pour le rendre solide. D'autres disent des choses à peu près semblables. Cependant la Ville leur promet qu'elles feront bientôt contentes ; & en effet on voit, peu de tems après, la fontaine jaillir. Les servantes célèbrent cet événement par des chansons assez plaisantes. Cette farce comique & fort orduriere est en un acte, & moitié françois, moitié gascon.

LES MARIAGES R'HABILLÉS, Pastorale
à cinq personnages.

Le vieillard Policart confie à son valet Cascarel qu'il a dessein de se marier avec Coucouve, & le charge de conclure cette affaire. Il veut en même tems faire épouser Serane sa fille unique avec Alimon fils de Coucouve. Cascarel s'acquitte de sa commission ; & ce double mariage étoit prêt à se conclure, lorsque ce valet, ayant été grondé par son maître, brouille, pour se venger, la Vieille & le Vieillard. Il leur fait à l'un & à l'autre un récit infidèle de leur caractère. On en vient cependant aux éclaircissemens.

C O U C O U V E.

Cascarel me diguet qu'on passaves pas neit,
Quand eres endourmit, qu'on pissesses al leit.

L E V I E I L L A R D.

Lou malhurous goujat jamais non mange raves,
S'on me diguet que vous quado neit y cagaves.

COUCOUVE.

Cascarel m'a dit que vous ne passiez pas une nuit, lorsque vous étiez endormi, que vous ne pissassiez au lit.

LE VIEILLARD.

Le malheureux Goujat, je veux ne jamais manger raves, s'il ne m'a pas dit que chaque nuit vous y chiez.

On découvre la friponnerie du valet ; & les mariages s'accomplissent. Cette Pastorale en cinq actes, n'a nulle obscénité. Elle est toute en vers gascons de douze syllabes.

LA COLERE DE PEPESUC. Les Fêtes, dont nous avons parlé, avoient été interrompues à cause des abus qui s'y étoient glissés ; on les rétablit ensuite : & cette piece fut représentée à cette occasion. Elle n'est qu'une espece de dialogue entre quelques personnes du peuple, sur l'interruption de la cérémonie, & Pepesuc qui vante ses exploits & raconte son histoire. Une femme l'intrompt, pour lui demander ce qu'il a fait de deux grosses coquilles, & d'un long pendant à l'avenant, qui faisoit trémousser toutes les filles. Il lui répond :

Dame Bigorro aquos veray ,
 Ycou ay perdu mon papagay ,
 Et vous diray mon infortuno.
 Uno neit qu'on fasio pas luno ,
 Une troupe de jouvencels ,
 Que deraberon lous martels ,
 En pensan qu'yeou foussi uno porto ,
 Vengeroun d'une estrango sorte ,

Me lou pregeron en las dous mas,
 Et puyt tire qui t'aras;
 Me l'y douneron de couffides
 Un de tenailles homicides,
 Cresen que fosse un gros martel
 De la grand porte d'un castel;
 Si bé que tan me brandigeron,
 Qu'a la fi me lou deraberon.

Dame Bigorre, cela est vrai que j'ai perdu mon perroquet; & je vous dirai mon infortune. Une nuit qu'il n'y avoit point de lune, une troupe de jouvenceaux qui arrachent tous les marteaux, pensant que je fusse une porte, vinrent d'une étrange sorte, ils me le prirent avec les deux mains, & puis tire toi, tire moi: ils me donnerent des secouffes avec des tenailles homicides, croyant que ce fût un gros marteau de la grande porte d'un Château, si bien que tant ils me branlerent, qu'à la fin ils me l'arrachèrent.

Il détaille ensuite les diverses aventures de cet engin, qui servit de pilon à un Apothicaire; ensuite de batan de cloche, &c. &c. C'est ainsi que finit cet ouvrage, qui est en un acte & écrit en gascon.

LAS CARITATS DE BEZIERS à huit personnages.

C'est le nom de la Fête en question. On dit faire caritats, le jour de la cérémonie. Dans cette piece, deux jeunes hommes & leurs amantes vont assister à la fête. Ils écoutent les discours des personnages qui

fervent à ce triomphe. On fait l'histoire de Pepesuc , du chameau , &c. Les filles prennent place. Deux Bergers ont ensemble un dialogue. L'un d'eux dit :

Mas Damas , prestas nous cue jue parel de filles ,
 Nous autres li aprendren de jouga de las quilles ,
 Que cal tira toujours à la rego del miech.

Mesdames , prêtez-nous une paire de filles ; & nous leur apprendrons à jouer aux quilles : à notre jeu , il faut toujours tirer à la raye du milieu. La procession passe ensuite sur le théâtre ; & les deux jeunes amans épousent leurs maitresses. Cette piece est en quatre actes & en vers alexandrins gascons.

HISTOIRE MEMORABLE SUR LE DUEL D'ISABELLE ET DE CLORIS , pour la jouissance de Philemon.

Isabelle aime Philemon ; mais elle est gênée par une vieille mere acariâtre , qui lui permet rarement de sortir. Cloris , son amie & sa confidente , se charge de ses messages , & lui procure les moyens de voir son amant. Cette Cloris devient elle-même amoureuse de Philemon. Elle combat quelquefois sa passion , & cède enfin à sa violence. Elle dit à Philemon qu'Isabelle est infidelle. Celui-ci entre en fureur , rompt avec sa maitresse , & offre son cœur à Cloris qui l'accepte. Isabelle , au desespoir , épie la conduite de son amant : elle regarde à travers une porte , &

24 THEATRE FRANÇOIS.

le voit entre les bras de Cloris. Elle ne doute plus de la perfidie de son amie ; & pour s'en venger , elle lui envoie un cartel , & sur le théâtre se bat contre elle, l'épée à la main. Cloris tombe morte de ses blessures. Isabelle se déguise en soldat , pour ne pas tomber entre les mains de la Justice. Philemon se met en campagne , pour la chercher ; il la rencontre. Sous son déguisement , elle lui demande l'aumône ; il la reconnoît , & l'épouse. Cette piece est en cinq actes & en grands vers gascons. Elle est bien versifiée , bien conduite , & les personnages bien soutenus.

PLAINTE D'UN PAYSAN sur le mauvais traitement qu'ils reçoivent des Soldats ; à trois personnages.

Ce titre explique tout le sujet de cette piece , qui est en vers gascons. C'est un Payfan & deux Soldats qui viennent à la fête de Beziers , & qui font le détail des horreurs de la guerre , & sur tout des rigueurs qu'on exerce contre les Payfans.

LAS AVANTUROS DE GAZETTO.

LES AVENTURES DE GAZETTE , à six personnages.

Ce Gazette est le chef d'une troupe de Bouffons. Il raconte quelques aventures qui lui sont arrivées. Il

ne fait pas cependant le sujet principal de la piece. Une vieille femme fait l'éloge de sa fille, qui aime tellement le travail.

Que per non perdre tems, ben souven on s'aviso,
Qu'elle pisse en marchan san leva la camiso.

Que pour ne point perdre de tems, bien souvent on la voit qu'elle pisse en marchant sans lever sa chemise.

Cette fille si sage, si diligente, est aimée d'un jeune homme qu'elle dédaigne. Sa mere la persécute, pour le lui faire épouser ; mais pour se soustraire à ses reproches & à ceux de son amant, elle s'engage dans la troupe de Gazette. On la poursuit & on la ratrape. On veut punir Gazette, qui se justifie. Enfin la piece finit par le mariage de cette fille avec son galant. Cette Comédie est en trois actes & en vers gascons de douze syllabes.

LES AMOURS DE LA GUIMBARDE, à cinq personnages.

Cette piece est très-plaisante, & paroît n'avoir été composée, que pour faire valoir quelques chansons, qui courroient dans le tems en Languedoc sur les amours de Guimbarde & de Dupont. Celui-ci, combattu par l'amour & par la gloire, cède à ce dernier sentiment, & part pour le Château de Plaisance, où il va en

garnison. En vain Guimbarde veut le retenir. Elle jette les hauts cris sur le départ de son amant. Mi-quonquette, son amie, lui conseille de cacher son chagrin, pour ne pas devenir la fable de la Ville. En effet, on entend chanter de tous côtés des couplets sur les amours de Dupont & de Guimbarde. Il y en a plusieurs de très-plaisans ; mais trop longs pour les traduire. Guimbarde envoie un messager à Dupont, pour l'instruire de ce qui se passe. Cet amant arrive sur le champ, & promet de punir les Chanfonniers ; mais, dans le même tems, il entend chanter dans les coulisses de nouvelles chansons sur lui & sur sa maîtresse. Dupont prend alors le parti le plus sage : il se prête à la plaisanterie ; & Guimbarde & lui se mettent à chanter ces mêmes chansons, & à danser avec la plus grande gaieté. Cette Comédie est en un acte & toute en vers gascons.

HISTOIRE DE DONO PEIROUTOUNO.

HISTOIRE DE DAME PEIROTOUNE,
à quatre personnages.

Rondelette est aimée de Braquetin, & lui tient rigueur. Celui-ci implore le secours de Cupidon, pour parvenir à la fléchir. Ce Dieu la trouve endormie, lui tire une flèche par derrière, & promet à Braquetin qu'il la trouvera plus docile. Dès qu'elle est réveillée,

réveillée, il va l'aborder, & est fort étonné de la trouver encore plus cruelle. Il s'en plaint à l'Amour, & lui observe qu'il faut toujours tirer les filles par devant, si on veut réussir avec elles. Ensuite il va trouver Dame Peiroutoune, & la met dans ses intérêts. Celle-ci vient à bout d'adoucir Rondelette, & lui fait épouser son amant. On célèbre par des chansons la gloire de Peiroutoune : l'Amour lui-même lui cède la palme, & lui remet ses flèches & son carquois. Cette piece est en un acte & en vers languedociens.

HISTOIRE DU VALET GUILLAUME ET DE LA SERVANTE ANTOINE, à six personnages.

Guillaume & la Servante Antoine déclament contre l'Amour. Ce Dieu, pour les punir, lance d'abord une de ses flèches sur Guillaume, qui est embrasé d'amour. Il poursuit sans cesse Antoine, qui est insensible. Cet amant malheureux se desespere : l'Amour, touché de sa douleur, blesse enfin Antoine, qui devient aussi tendre que Guillaume ; mais celui-ci, pour se venger, feint d'être peu touché de son amour. Antoine le suit par tout ; elle va le trouver dans sa maison. Guillaume profite de l'occasion, & satisfait les desirs d'Antoine. Cependant le maître de Guillaume & la maîtresse d'Antoine s'apperçoivent de cette intrigue, & surprennent ces deux amans couchés ensemble.

MADEMOISELLE.

Combien de fois , paillard , as-tu souillé ton lit ?

ANTOINE.

Non , pas que trente cops ,
Seulement trente coups.

MONSIEUR.

Un tel nombre suffit.

Antoine avoue qu'elle est grosse , & on lui fait épouser son amant. Cette piece en un acte est assez plaisante. Le Monsieur , la Demoiselle & Cupidon , parlent françois ; les autres , languedocien.

LES DEUX BOUTADES qui suivent , sur le coquillage , sur la pauvreté & sur la mode , ne sont que des déclamations sans scènes. Elles sont en vers gascons. On n'y trouve que ces quatre vers françois ; c'est un perroquet qui parle :

Je caquette dans un bocage ,
 Et mes discours sont bien hardis ;
 Mais si j'étois dans votre cage ,
 Je ferois plus que je ne dis.

LES AMOURS D'UN SERGENT AVEC
 UNE VILLAGEOISE , à deux personnages.

C'est un dialogue Gascon , en stances de six vers , entre un Sergent & une Villageoise. Le Sergent fait une déclaration d'amour , & la Villageoise le refuse.

CLAUDE BRUEYS ET CHARLES FEAU.

JARDIN DEYS MUSOS PROVENÇALOS.

JARDIN DES MUSES PROVENÇALES.

Ce recueil est composé de différentes pieces, dont la plûpart n'ont point d'autre titre que celui de Comédie; il est en trois volumes *in-12.* sans nom de Ville ni d'Imprimeur. Les deux premiers imprimés en 1628. sont de Claude Brueys; & le troisiéme, imprimé en 1665. est de Charles Feau.

COMEDIE A ONZE PERSONNAGES. Cette piece commence par un long prologue, sur les effets & les suites de l'amour. (*Acte premier.*) Bourgau, Apothicaire, aime Angelo, & en est aimé; mais le pere de cette fille la donne en mariage à Materiau, plus riche que Bourgau. Angelo, fâchée de n'être pas à son amant, promet bien à son pere de faire son mari cocu: & l'on verra qu'elle tient exactement sa parole. Forlin, homme fort riche, aimoit Cassandre; & on la lui a refusée, parce qu'il étoit plus riche qu'elle. Bourgau & Forlin admirent la bizarrerie de leur deslin. L'un a été refusé à cause de sa pauvreté; l'autre, à cause de ses richesses. Ils prennent la résolution de renoncer aux femmes, & de ne se livrer qu'aux douceurs de l'amitié. Après avoir détaillé tous les malheurs qui suivent le mariage, ils finissent par dire:

Tous leys maris que font contens,
Danfatjen sus lou cuou d'un veité.

20 THEATRE FRANÇOIS.

Tous les maris, qui sont contents, danseroient sur le cul d'un verre.

Le valet Fauquet amoureux de la servante Brillotto, la presse de céder à sa tendresse, il lui dit :

Fen un enfant à la mitar,
Et ti fournirai la semenzo.

Faisons un enfant de moitié; & te fournirai de la semence.

(*Acte deuxième.*) Forlin, malgré sa belle résolution, devient amoureux de Perline. Bourgau lui fait en vain un portrait horrible des femmes & du mariage. Il lui dit :

Qu'u prend fremo crompt' un houftau,
Que tous n'en pouorton uno clau.

Qui prend une femme, achete une maison dont tous les hommes portent la clef.

Tous ces discours sont inutiles : Forlin persiste dans son amour, & engage même Bourgau à le servir. Ils vont ensemble trouver Perline ; Forlin l'épouse, & va vite se coucher avec elle. (*Acte troisième.*) Bourgau devient amoureux de Perline. Il résiste vainement à la passion qu'il ressent pour la femme de son ami, qui, de son côté inquiet de la conduite de sa femme, veut sçavoir si elle lui est fidelle. Il prie Bourgau, dont il ignore la foiblesse, d'éprouver celle de sa femme. Il prétend un voyage, & laisse le champ libre à son ami. (*Acte quatrième.*) Forlin, pour être plus sûr de son fait, se

cache dans un coin de la chambre : Bourgau a la conversation la plus tendre avec Perline , qui consent enfin à lui tout accorder. Ils passent dans une autre chambre , pour finir plus commodément cette conversation. Forlin leur laisse conclure l'affaire ; & étant pleinement convaincu , il ordonne aussi tôt à son valet de déménager toute la maison , & de le suivre dans sa retraite. Bourgau & Perline prennent le parti de vivre ensemble. Bientôt après , Bourgau sent renaître dans son cœur l'amour qu'il avoit eu autrefois pour Angelo , & cherche les moyens d'en jouir. Il s'adresse à Rampine macq. . . . qui lui tient des propos dignes de son état , & qui lui promet ses services. Elle va en effet trouver Angelo , & vient à bout de la corrompre. Elle vient aussitôt en avertir Bourgau , & lui dit :

La beste es sellado & bridado,
Non fau plus ren que la monta.

La bête est scellée & bridée ; il ne faut plus rien que la monter.

Angelo suppose une maladie , & jette les hauts cris. Son mari Materiau va chercher l'Apothicaire Bourgau , l'amene à sa femme & les laisse ensemble. Il regarde par le trou de la ferrure , & voit ce qu'on imagine. Il jure de se venger. (*Acte cinquième.*) Materiau se déguise , & va chez Bourgau. Celui-ci lui demande quelle est sa maladie.

Un pau deffouto l'embourigo ,
M'es vengu enfle comm'un pain.

Un peu au-dessous du nombril m'est venu enflé comme un pain.

Bourgau va faire un cataplasme : en même-tems Perline arrive dans la boutique. Materiau lui explique son mal ; elle se charge de le guérir , & ils passent ensemble dans une chambre , pour procéder à cette cure. Quelque tems après, Bourgau revient, & apporte le cataplasme. Materiau l'en remercie , & lui apprend qu'il n'en a plus besoin , & que Perine l'a guéri. Enfin il se découvre , & lui dit qu'il vient de lui rendre ce qu'il lui avoit prêté. Bourgau au desespoir rencontre Forlin , fait la paix avec lui. Ils se déterminent à renoncer à toutes les femmes , & à se contenter de la servante Brillette , qu'ils font coucher au milieu d'eux. Fauquet , ce valet dont il a déjà été fait mention , veut avoir sa part de Brillette , & trouve le moyen de coucher avec elle dans leur lit. Bourgau & Forlin s'en étant apperçus , & voyant l'inutilité de vouloir trouver une femme fidelle , prennent le parti de pardonner à leur femme & à leur maîtresse. Bourgau épouse Angelo , dont le mari est mort ; Forlin reprend Perline ; & Brillette se marie avec Fauquet. Il est inutile de remarquer que l'Auteur n'a point le mérite de l'invention de son sujet , & qu'il la tiré du conte de Joconde dans l'Arioste.

THEATRE FRANÇOIS. 23

COMEDIE A SEPT PERSONNAGES. Cette piece, qui est aulli en cinq actes, est mal imaginée, & de très-mauvais goût. Carlin est une espèce d'amoureux trânsi, qui aime Pauline à la fureur. Cette Pauline le dédaigne toujours. Carlin s'adresse à une macq. . . . qui s'efforce de séduire Pauline, & qui n'y peut réussir. Cette fille sage repousse, avec une vertu austere & avec mépris, les différens assauts de la macq. . . . mais on est surpris, avec raison, de la voir tout-à-coup s'embrafer d'amour pour un charettier, à qui elle se livre. Carlin la surprend entre les bras de cet indigne amant : &, pour la punir de cette honteuse foiblesse, il lui fait épouser son valet. Apparemment qu'il veut aussi se punir lui-même ; car il épouse la servante de Pauline ; & pour que personne ne manque à la fête, il marie la macq. . . . avec le charettier.

COMEDIE A SEPT PERSONNAGES, & en cinq actes.

L'Auteur a voulu prouver dans cette piece indécente, qu'avec de l'argent on vient à bout de tout. Rolin, quoique marié, est amoureux d'Arcinno, femme de son voisin. Il va trouver Fourgonne, espèce de macq. . . . pour l'engager à disposer Arcinno à le bien recevoir. Fourgonne refuse d'abord de faire ce message. Elle s'y détermine enfin pour 50 écus, que Rolin lui donne. Elle va chez Arcinno, qui d'abord

26 THEATRE FRANÇOIS.

faire des ordonnances. Le Secrétaire de Carnaval lui raconte comment celles qui restoient , avoient été brûlées dans le Château de Gascogne. La description de ce Château est bien faite , & d'un bon comique. On fait de nouvelles ordonnances , qui sont dignes du sujet. Elles prêchent le libertinage & la débauche. L'Auteur n'a pas été plus modéré dans les expressions que dans les préceptes. Voici une des maximes les moins malhonnêtes.

Quant eis Ruffians gens de grand curo ,
Lous amys Juras de naturo ,
De tout tens lyés agut permés
Bouta levame per no més ,
Lorsque trobon quauquo mendigo ,
Qu'a mangeson fou l'embourigo.

Quant aux Ribauds , gens de grand cœur , les amis Jurés de la nature , de tout temps il leur a été permis de mettre le levain pour neuf mois , lorsqu'ils trouvent quelque femelle à qui il démange sous le nombril.

COMEDIE A SEPT PERSONNAGES.

C'est la même piece , mais d'une autre édition que la seconde , dont je viens de parler à l'article de *Jardin deys musos* , &c.

L'EMBARQUAMENT , LEYS CONQUESTOS , ET L'HUROUX VIAGI DE CARMENTRAW.

L'EMBARQUEMENT , LES CONQUESTES , ET L'HEUREUX VOYAGE DE CARNAVAL.

C'est plutôt un dialogue qu'une Comédie, entre des bourgeois & des soldats. Les premiers font des questions aux seconds, sur les différens sujets indiqués dans ce titre. Tout cela est dit d'une façon assez comique, mais ne mérite aucun extrait.

COMEDIE DE L'INTEREZ OU DE LA RESSEMBLANÇO, en cinq actes & à huit personnages.

COMEDIE DE L'INTEREST OU DE LA RESSEMBLANCE.

Maitre Gonin a dans sa maison une fille fort laide, & un trésor gardé par des lutins. Il promet le trésor à celui qui épousera sa fille, & le délivrera des esprits. Un Poète & Jean Fricano, espece de fanfaron, se présentent & disputent la préférence. Rigadeon, valet de Gonin, & qui vraisemblablement est lui-même le maître Gonin, fait tomber dans le piège le pere, la fille, les deux amoureux & leurs valets, & s'empare du trésor. C'est ainsi que finit cette piece, qui est mal conduite, & qui n'a nulle bonne plaisanterie.

LA FARÇO DE JUAN DOUGRAU A SIEIS PERSONAGES, OU L'ASSEMBLADO DEI PAURES MANDIANS DE MARSILLO PER EMPECHE DE BASTIR LA CHARITÉ, en un acte.

LA FARCE DE JEAN DU GRAU A SIX

28 THEATRE FRANÇOIS,

PERSONNAGES, OU L'ASSEMBLÉE DES PAUVRES MENDIANS DE MARSEILLE, POUR EMPESCHER DE BASTIR LA CHA- RITÉ.

La ville de Marseille fait bâtir l'Hôpital de la Charité, pour renfermer les pauvres mendiants. Sur cette nouvelle tous les pauvres se recrient contre la tyrannie, & préfèrent la liberté aux secours que l'on promet dans cette maison. Chacun se plaint à sa façon. Jean du Grau les rassemble tous, pour prendre une résolution. Il les harangue, puis demande leur avis. On conclut enfin à faire une bourse commune, à mettre à part une somme chaque jour, jusqu'à ce que l'Hôpital fût bâti, & de vivre ensuite de cet argent, sans plus demander la Charité : qu'alors la Ville, ne trouvant plus de pauvres, vendroit certainement cet Hôpital ; qu'aussitôt ils se remettroient en campagne pour recommencer leur métier. Cette prétendue farce est encore plus triste que son sujet.

LOU PROUCÉS DE CARMENTRAW, *in*
12. sans date.

LE PROCES DE CARNAVAL.

Carnaval paroît désolé : le Joueur, le Débauché, le Danseur, lui demandent raison de son affliction. Il répond, que c'est une femme nommée Madame Carême, qui le persécute, & qui veut régner à sa place.

Aussitôt ses amis prennent le parti de la noyer : ils se mettent en embuscade ; & lorsqu'elle passe , ils la jettent dans la riviere : mais elle se sauve , & assistée d'un Avocat , elle va porter ses plaintes au Juge. On plaide la cause de part & d'autre ; & Carnaval est condamné à mort. C'est ainsi que finit cette piece, qui est en quatre actes , & qui n'a rien de remarquable , que le portrait de Dame Carême , trop long pour être rapporté ici.

1629.

S. B.

AGIMÉE, ou l'Amour extravagant, Tragi-Comédie, dédiée à Madame de Chalais, avec un argument & un avertissement au Lecteur. PARIS, Jean Martin, 1629. in 8°.

(*Acte premier.*) La Princesse Agimée , qui aime Dyseraste , se plaint de ce que sa mere veut la contraindre à épouser le berger Philagan. D'un autre côté, le pere de Dyseraste veut le marier avec la bergere Alphise , qu'il n'aime point. Il prend le parti d'aller trouver Agimée, qui, après quelques difficultés, consent à prendre la fuite avec lui, déguisés tous deux en bergers. Ils empruntent les habits de Philagan & d'Alphise, sous prétexte qu'ils ont promis de se trouver à un bal , sous ce déguisement. (*Acte deuxième.*) La nuit surprend les deux fugitifs à l'entrée d'une forêt. Le berger Cléonor , qui passoit pour l'oncle d'Al-

phise, les empêche d'y entrer, en les assurant qu'elle est remplie de bêtes féroces. Par reconnoissance, ils lui racontent leur histoire, & lui demandent le chemin qu'ils doivent prendre; il leur conseille d'aller à Charente. Cependant le pere de Dyseraste fait chercher son fils, dans le dessein de le forcer à épouser Alphise. Il rencontre cette bergere avec Philagan, revêtus des habits de son fils & de ceux d'Agimée. Il soupçonne qu'ils les ont assassinés, & va se plaindre à la Justice, qui condamne à la mort le berger & la bergere. Dans ce moment, Cléonor arrive, qui apprend ce que sont devenus Agimée & Dyseraste, & qui par ce moyen prouve l'innocence d'Alphise & de Philagan. (*Acte quatrième.*) Agimée & Dyseraste vivent à Charente au milieu des plaisirs. La Princesse fatiguée s'endort sur le gazon: Dyseraste veut profiter de cette occasion pour l'embrasser; quand Agimée; agitée par un rêve, se réveille. Elle raconte à son amant qu'elle avoit cru voir Cléonor, sous la forme d'un lion, qui étoit prêt à la dévorer; mais qu'il étoit accouru, & qu'il l'avoit délivrée de sa fureur. Les bergers & les bergeres, surviennent alors, & proposent à la Princesse de vouloir bien danser avec eux. Elle accepte cette proposition. Un sanglier, poursuivi par un Chasseur, vient troubler la fête, & disperse les bergers. Dyseraste tue cet animal, & se trouvant seul avec Agimée, il lui parle de son amour.

AGIMÉE.

Que faut-il te donner , pour te rendre content ?

.....

DYSERASTE.

Que vous ne m'aimiez point d'une amitié commune ;

Que vous favorisiez de quelque privauté

Mon amour qui tient trop de la fidélité ;

Que dedans votre sein je trouve quelque place ,

Que nulle occasion n'empêche que j'embrasse

Celle qu'un saint hymen me devoit accorder.

La Princesse lui promet de l'aimer ; mais à condition qu'il ne se permettra jamais rien qui puisse porter atteinte à sa vertu. Ils se jurent tous deux une fidélité éternelle , & se déterminent à partir de Chante ; mais dans l'instant arrivent le pere de Dyseraste , ec la mere d'Agimée. Dyseraste avoue à son pere qu'il aime , & qu'il n'aimera jamais qu'Agimée. Celle-tient le même langage à sa mere , qui la fait mettre en prison. (*Acte quatrième.*) Ces deux amans sont toujours fideles , malgré les persécutions de leurs parents. Alphise , desesperée de ne pouvoir toucher l'oreille de Dyseraste , se précipite du haut d'un rocher. Hilagan , voyant que ses soins auprès d'Agimée n'ont plus de succès , vient se battre avec Dyseraste ; le dernier blesse son adversaire , & croit même l'avoir tué. Se voyant délivré de son rival , il cherche à entretenir sa maîtresse : mais dans les transports qui l'entraînent , il tire une flèche , qui par un malheureux ha-

pard , va bleſſer Agimée. Au déſeſpoir de ce malheur, il veut ſe tuer ; mais la mere d'Agimée l'en empêche, & demande au Roi qu'il ſoit puni. On le traduit devant les Juges , auxquels il prouve bientôt ſon innocence. Evadelphe vient enſuite l'accuſer de la mort de Philagan , dont il ſe juſtifie également. Enfin arrive Cléonor , qui veut perſuader que c'eſt lui qui a précipité Alphiſe du haut du rocher. Il ajoute qu'Alphiſe n'eſt point ſa niece , mais qu'elle eſt fille unique du Prince Lothare. Dyſeraſte ne répond à cette odieufe imputation , qu'en déſiant publiquement ſes accuſateurs à un combat ſingulier , & en ſe ſoumettant à la volonté de ſon vainqueur , qui ſeroit maître de le déclarer innocent ou coupable. (*Acte cinquième.*) Agimée , inſtruite de ce qui vient de ſe paſſer , écrit à ſon amant , de ſe laiſſer vaincre par le cavalier , qui portera ſur ſon bouclier la devife qu'elle lui indique. Il comprend aiſément ce que cela veut dire. Il entre en lice , & triomphe de tous ſes adverſaires. Enfin Agimée ſe préſente , ſous un habit de cavalier , combat Dyſeraſte , qui ſe laiſſe terraffer. Agimée rappelle alors au Roi la parole qu'il a donnée , que le vainqueur de Dyſeraſte pourroit diſpoſer de ſon fort. Elle ſe fait reconnoître , & ſupplie le Roi de l'unir à ſon amant. Il le lui accorde. Dans le même moment , arrive un Ambaſſadeur du Prince Lothare , qui redemande la fille de ſon maître , élevée ſous le nom d'Alphiſe. Tandis que le Roi lui apprend la mort de
cette

cette Princesse; on la voit arriver sous l'habit de cavalier, accompagnée de Philagan. Ce dernier venoit pour combattre Dyseraste, elle pour le défendre. Ils apprennent bientôt l'événement du combat, & font retentir l'air de leurs plaintes. L'Ambassadeur reconnoit la fille de Lothare, & la prie d'agréer la main de Philagan, qui, voyant qu'il n'avoit plus rien à espérer d'Agimée, offre son cœur à Alphise. La piece finit par le double mariage de Dyseraste avec Agimée, & de Philagan avec Alphise.

C. S. DE LA CROIX, Avocat en Parlement.

LA CLIMENE, Tragi-Comédie Pastorale en cinq actes, en vers, dédiée à Madame des Loges, avec un argument, & quelques œuvres poétiques. **PARIS**, Gilles Corrozet, 1629. in-8°.

L'INCONSTANCE PUNIE, ou la Melanie, Tragi-Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Aristandre, avec un argument. **PARIS**, le même, 1641. in-8°.

(**SUJET DE LA CLIMENE.**) Le Prince Siphax craignant que Phalante, Roi de Calis, ne fit enlever la Princesse Marie, sa fille, pour la faire épouser au Prince Florimant, son fils aîné, fait courir le bruit de sa mort, & la remet entre les mains du berger Semire. Florimant passe par hasard dans le village, où Semire étoit la jeune Princesse, qu'il faisoit

passer pour sa propre fille, & à qui il avoit donné le nom de Climene. Il en devient amoureux; & pour pouvoir lui parler de sa passion, il prend l'habit de berger, & se fait appeller Alcidor. Liridas, son frere, passe par hasard dans le même village. Enchanté de la beauté de Climene, il se déguise aussi en berger, & prend le nom de Silandre. Ce Prince, après quelques conversations qu'il a avec la bergere, voyant qu'il ne pouvoit toucher son cœur, perd l'esprit, & fait mille extravagances; enfin il a recours à un Magicien, qui lui donne un bracelet, par la vertu duquel il doit se faire aimer de Climene, dès qu'elle l'aura à son bras. Il trouve le moyen de le lui faire porter. Aussitôt Climene tombe dans un sommeil léthargique. Une eau, que le même Magicien avoit donnée à Silandre, la fait revenir. Par reconnoissance, Climene accorde un baiser à Silandre; mais elle l'assure en même-tems que c'est la seule faveur qu'il recevra d'elle, & qu'elle n'aimera jamais qu'Alcidor. Ce berger, dans son desespoir, prend l'habit d'Hermitte. Cependant Alcidor, qui avoit été témoin du baiser, que Climene avoit accordé à Silandre, se livre à la plus affreuse jalousie, & fait à sa maîtresse les reproches les plus vifs. Elle se justifie aisément, en lui découvrant le mystère du bracelet enchanté. Enfin dans Silandre, Alcidor reconnoît son frere Liridas. Le bon-homme Semire révele la naissance de Climene. Alcidor emmene cette Princesse à la Cour du Roi son pere, où il l'épouse.

Pour donner une idée de la versification de l'Auteur, je citerai l'invocation que le Magicien fait aux Démons.

Joignez d'un nœud étroit qu'on ne puisse comprendre,
 Et Silandre à Climene & Climene à Silandre,
 Vous qui sçavez former de violens desirs,
 Qui changez les humeurs pour changer les plaisirs :
 Joignez d'un nœud caché que pas un ne comprenne,
 Et Climene à Silandre, & Silandre à Climene.

(SUJET DE L'INCONSTANCE PUNIE.)

Clarimant, Prince étranger, est jetté par une tempête dans un port, près de la demeure d'un pauvre Gentilhomme, nommé Crante, qui a trois filles. Ce Prince devient successivement amoureux des trois sœurs. Ces divers changemens sont cause de plusieurs événemens funestes. Caliris, amant de l'ainée, désespéré de la voir sur le point d'épouser le Prince, va se précipiter dans un fleuve. Clorise, sœur puinée de Melanie, vient lui annoncer cette triste nouvelle. Le Prince oubliant Melanie, & enchanté de la beauté de Clorise, la demande en mariage au bon-homme Crante qui la lui accorde sur le champ. Pour se venger de Clorise, Melanie fait paroître aux yeux du Prince Lozie, sa troisième sœur; aussitôt il en devient beaucoup plus épris, qu'il n'avoit été des deux autres. Clorise est si sensible à cette inconstance, qu'elle se donne la mort: & cette mort coute la vie à l'infortunée Lozie, qui sur le champ expire de douleur.

36 THEATRE FRANÇOIS.

Crante au defespoir de tous les malheurs arrivés dans sa maison, se tue : Melanie, témoin de tant de funestes catastrophes, court se précipiter dans le même fleuve, où s'est jetté son amant. Mais quelle est sa surprise ! Elle entend & reconnoît la voix de Caliris : elle le revoit épris du même amour. Dans le tems que ces deux amans se livrent à la joie de s'être retrouvés, Clarimant, l'inconstant Clarimant survient, met l'épée à la main, fond sur le fidelle & tendre Caliris. Un coup de foudre frappe le Prince, l'écrase à leurs yeux, & les délivre de sa fureur. Dans le même instant, ils apperçoivent une couronne, qui descend du fond d'un nuage épais, & qui vient se poser sur la tête de Caliris : ils entendent aussi une voix aérienne, qui annonce que les Dieux ordonnent que Caliris soit pour jamais uni à Melanie par le nœud de l'hymen. C'est ainsi que finit cette piece, qui certainement méritoit plus le titre de Tragédie, que celui de Tragi-Comédie. Le seul endroit que j'ai cru pouvoir en citer, est celui où Mélanie se plaint de la coquetterie de Clorise, qui lui enlevé le cœur du Prince : c'est ainsi qu'elle s'exprime :

Ses libres actions découvroient son dessein,
Quand feignant le cacher, elle montrait son sein :
Puis ôtant son mouchoir, comme chose importune,
Faisoit voir tout à nud sa blancheur non commune ;
Et lorsque l'étranger surpris par ces appas,
Tachoit à la baiser, montrant ne vouloir pas,

Résistoit tant soit peu, puis se laissant surprendre,
Recevant ces baisers, ne manquoit à les rendre.

PICHOU, né à Dijon, d'une famille noble.

M. Isnard de Grenoble, Docteur en Médecine, & son ami, dans une Préface qu'il a mise à la tête de la **Filis de Scire**, dans laquelle il parle de la personne & des ouvrages de ce Poëte, nous apprend qu'il fut assassiné à l'âge d'environ 35 ans. Il ne nous en dit pas la raison. Il assure que le Cardinal de Richelieu honora cette piece de son approbation, quoique la règle des 24 heures n'y fût pas observée, & qu'il dit même à l'Auteur que c'étoit la Pastorale la plus juste & la mieux travaillée qu'il eût encôre vue.

LES FOLIES DE CARDENIO, Tragi-Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. de Saint-Simon. PARIS, François Targa, 1630. in-8°.

L'INFIDELLE CONFIDENTE, Tragi-Comédie dédiée à M. de Castelnau. PARIS, le même, 1631.

LA FILIS DE SCIRE, Comédie Pastorale en cinq actes, en vers, dédiée à Monsieur, frere unique du Roi, avec un prologue & des stances, adressées au Roi. PARIS, le même, 1632.

(SUJET DES FOLIES DE CARDENIO.)
Cardenio, amant aimé de Lucinde, se persuade qu'elle lui préfere Dom Fernant. Cette prétendue infidélité le tourmente si fort, qu'il en perd la raison. Dom Fernant cherche à profiter du malheur arrivé à son

rival ; mais Lucinde ne veut point l'écouter. Dorothée , que Dom Fernand avoit aimée , se désespere de son inconstance. Ils se rendent tous successivement dans le même desert , où Dom Quichotte , suivi de Sancho - Pança , avoit déjà rencontré Cardenio. Ce malheureux amant l'avoit pris pour son confident , & suivoit aveuglément tous ses conseils ; ce qui lui fait faire beaucoup plus de folies qu'auparavant. Le héros de la Manche devient alors le principal objet de la piece. On lui joue mille tours : enfin l'on ne sçait pas trop pourquoi il n'est plus du tout question de lui ; & tous ces amans infortunés deviennent heureux tout-à-coup. Cardenio guerit de sa folie , lorsqu'on lui a prouvé la fidélité de Lucinde. Son rival , Dom Fernand , cesse de traverser ses amours ; & épouse Dorothée , sa première passion.

(SUJET DE L'INFIDELLE CONFIDENTE.)

Lisamor , Chevalier d'une grande considération , devient amoureux de Lorise , fille d'un bourgeois de Tolède , qui , pour obvier au danger de cette passion , la met chez la mere de Dom Fernand & de Dom Pedre , ennemis déclarés de Lisamor. Cephalie , leur sœur , devient bientôt l'amie & la confidente de Lorise , & lui promet de favoriser son amour ; mais ayant vu Lisamor , elle en devient bientôt éprise , & ne songe plus qu'à trahir sa malheureuse amie , & lui ravir le cœur de son amant. Elle substitue une de ses

propres lettres avec son portrait , à un billet que Lorise l'avoit priée de faire tenir à Lifanor ; & Lifanor devient inconstant. Il demande & obtient des rendez-vous , dans l'un desquels il détermine Cephalié à se laisser enlever. Dom Fernand & Dom Pedre , instruits qu'on vient d'enlever leur sœur , poursuivent le ravisseur : ils le joignent , le blessent & le traînent , pieds & mains liés , dans un cachot. Ils enferment Cephalié dans la même prison. Ces deux amans , trouvant le moyen de s'échapper , arrivent heureusement à Lisbonne. Les deux freres en sont au désespoir ; & dans une dispute qu'ils ont avec Lorise , qui prenoit toujours le parti de Lifanor , l'un des deux lui donne un coup de poignard. Elle en guérit ; mais , accablée par ses malheurs , elle prend le parti de s'habiller en Hermite , & de se retirer dans un desert. Elle y rencontre Francisque , domestique de Lifanor , qui lui apprend que les deux freres de Cephalié , répandoient le bruit que c'étoit Lifanor qui l'avoit assassinée. Il lui dit aussi qu'il alloit à la Cour du Roi , défer , de la part de son maître , ces deux calomniateurs. Lorise prend aussitôt son parti. Elle quitte ses habits d'Hermite , & prend ceux d'un Chevalier. Elle arrive à Lisbonne ; & uniquement occupée du danger qu'alloit courir Lifanor , en combattant lui seul contre deux , elle arrive sur le champ de bataille , & se propose pour lui servir de second. Le Roi suspend le combat , pour sçavoir quel est ce nouveau Chevalier.

40 THEATRE FRANÇOIS.

Lifanor la renonnoit bientôt, malgré son déguisement ; & lui demande pardon. Dom Pedre se jette à ses pieds, & le lui demande aussi : & la piece finit par le mariage de Lifanor avec Cephalie , & par celui de Dom Pedre avec Lorise , qui consent à cette union, pour le bonheur & la tranquillité de son volage amant. On trouve d'assez beaux vers dans cet ouvrage. Je ne citerai que ceux que Lifanor dit au Roi , qui veut s'opposer à ce que lui seul combattit contre les deux freres.

Grand Prince, le Destin n'a fait naître en un rang,
Où je dois plus chérir mon honneur que mon sang :
Et mon ame, ayant peur d'offenser ma mémoire,
Sçait mépriser ma vie & disputer ma gloire.

(SUJET DE LA FILIS DE SCIRE.) Cette piece est si connue, que je ne crois pas devoir en donner un extrait bien suivi. Je me contenterai d'en citer quelques vers, pour donner à mes lecteurs une idée du talent poétique de Pichon.

Celie est enlevée par un centaure. Elle raconte ainsi son aventure :

Aussitôt me liant au plus prochain ormeau,
Et rompant mes habits comme un foible rameau,
Ce cruel ennemi portant sur moi la vue,
A ses sales regards m'exposa toute nue.
Moi qui pouvois alors des soupirs jusqu'aux cieux,
Je cessai de crier pour abaisser les yeux :
La honte en même temps sur mon visage peinte,
M'ôta cette pâleur qui venoit de ma crainte ;
Et mon esprit confus s'imaginait alors
Que ma seule paupiere avoit couvert mon corps.

Deux bergers, que ses cris attirent dans le bois, la délivrent du danger auquel elle étoit exposée. Elle en est pénétrée d'une si vive reconnoissance, qu'elle conçoit la plus violente passion pour ses libérateurs. Elle exprime ainsi les charmes de l'amour :

Amour, quoiqu'on en dise, est un tyran si doux,
Qu'on aime le pouvoir qu'il obtient dessus nous.
Amour est un enfant aussi vieux que le monde;
Un glorieux vainqueur de la terre & de l'univers,
Et qui, par le pouvoir de ses charmes divers,
Conserve la nature & peuple l'univers.

Dans un monologue, où elle se représente l'état de son cœur, partagé entre deux bergers, elle s'écrie !

..... Ha ! bergère insensée,
A quoi se résoudra ta douteuse pensée ?
Amour ne consent pas que tu sois à l'un deux ;
Et le Ciel te défend de les aimer tous deux.

Aminte, l'un de ses deux amans, la trouve presque sans connoissance, couchée à l'ombre d'un épais feuillage, & dit :

Si l'amour se mouroit, on dirait : le voici ;
Et si la mort aimoit, on la peindroit ainsi.

Lorsqu'elle est revenue de cet évanouissement. Aminte consent aussi qu'elle aime son rival, & lui dit :

Je veux bien qu'en ton ame un double amour s'assemble ;
Tu peux aimer sans crime Aminte & Nise ensemble.
Et lors que le trépas finira mes douleurs,
Avoir pour l'un des feux, & pour l'autre des pleurs.

42 THEATRE FRANÇOIS.

Un collier d'or , sur lequel étoient gravées des lettres égyptiennes , qu'on ne pouvoit lire qu'en rejoignant les deux parties de ce collier , dont Filis avoit l'une , & Tiris l'autre , procure une reconnoissance théâtrale , & donne le dénouement à cette Pastorale , en apprenant à Celie que Nise , l'un de ses deux amans , est son propre frere. La piece se termine par le mariage de Celie avec Aminte , & par celui de Tiris avec Filis.

N. DUPESCHIER , Parisien , étoit Avocat.

LA COMEDIE DES COMEDIES , en cinq actes , en prose , traduite de l'Italien en langage de l'orateur François. PARIS , Nicolas de la Coste , 1629. in-8^o.

Cette piece est une espece d'allégorie. L'éloquence y est personnifiée , sous le nom de Clorinde. Le premier acte n'est qu'un prologue , sans distinction de scènes. Le Docteur fait à son Secrétaire l'aveu de sa passion pour Clorinde. Il veut engager aussi l'un de ses anciens amis , à le servir auprès de sa maîtresse. Ce prologue est rempli de ces obscénités , qu'on ne rougissoit point alors d'entendre sur le théâtre. Cependant il pouvoit paroître singulier , de voir le Secrétaire d'un Docteur , lui dire : *J'envoye bien f. f. ces bonnes gens du tems passé , d'avoir pris tant de peine à ne faire rien qui vaille , &c.* Outre les indécences ,

il y a des traits assez libres. Hydaspes, ami du Docteur, en parlant d'un voyage qu'il a fait à Rome, dit, *qu'il a baisé les pieds de celui qui est la tête de toute la Chrétienté, ces pieds qui marchent sur la tête des Rois & des Couronnes.* Dans le quatrième acte, qui est coupé par scènes, le Paladin confie à Alexandre, son camarade, l'amour dont il brûle pour Clorinde. Elle paroît, & le Paladin lui fait une longue & ridicule harangue. Le Docteur vient ensuite, & trouve le moyen de lui déclarer sa passion. Ce dernier est fort mal reçu de Clorinde. Il prend cependant le parti de l'aller demander en mariage au Seigneur Pantalou, pere de l'objet qu'il adore. Il lui fait l'histoire de sa vie, la description de sa maison & de ses jardins, lui vante les charmes de sa solitude, & lui apprend qu'il s'occupe à perfectionner l'éloquence. Pantalou lui demande un petit discours de sa façon, pour être en état de juger de sa capacité. Au troisième acte, le Paladin dans un entretien qu'il a avec Clorinde, lui propose de contracter ensemble *un de ses petits mariages si libres, qu'on ne recherche même le consentement de personne pour les consommer.* En personne sage, elle lui répond : *l'Eglise ne les approuve pas.* Le Paladin lui dit : *Elle ne les approuve pas ; elle ferme néanmoins les yeux pour faire semblant de ne les pas voir.* Le Paladin se retire, en saluant & resaluant Clorinde, qui ennuyée de ses complimens & de ses révérences, lui dit : *Vous êtes aussi plein de cérémonies,*

que le *vieux Testament*. Dans le quatrième acte, le Docteur se plaint à Clorinde de ses rigueurs. Survient le Seigneur Pantalon, à qui il récite une harangue : *Sur les siècles d'or en comparaison des miseres & corruption du nôtre*. Le Paladin se moque de ce discours ; & en fait un *sur la vieillesse de Pantalon*, dont celui-ci est si enchanté, qu'il lui donne la préférence, & lui accorde sa fille en mariage, & mettant leur main l'une dans l'autre, il leur dit : *Allez, chers enfans, vous enfermer en quelque lieu tous deux ensemble ; & n'en partez point que vous n'y fassiez un tiers*. Dans le cinquième acte, le Docteur, piqué du triomphe de son rival, employe le bras de son ami Hydaspes, pour donner des coups de bâton au preux Paladin, qui les reçoit avec beaucoup de douceur & de patience : Une dernière scène où Grifelin, fou du Docteur, tient une infinité de propos extravagans, sert d'épilogue à cette pièce singulière, que l'Auteur à intitulée, je ne sçais pourquoi, la Comédie des Comédies.

Le but de Dupesquier dans cette pièce, a été de faire une critique plaisante, de l'éloquence empouillée, & des hyperboles de Balzac, sous le nom de du Barri. Il employe, pour les tourner enridicule, & ses termes familiers, & ses phrases entières. Un Auteur contemporain a entrepris l'apologie de Balzac, en donnant un ouvrage sous ce titre.

LE THEATRE RENVERSÉ, OU LA COMÉDIE DES COMÉDIES ABATTUE, par M.

THEATRE FRANÇOIS. 45

de L. M. PARIS, Jean le Bouc, 1629. in-12.

C'est un examen critique de la piece de Dupes-
chier, dans lequel il justifie pleinement Balzac, de
tous les prétendus ridicules, qu'on avoit voulu lui
donner.

RALTHAZAR BARO, né à Valence en Dau-
phiné, en 1600. il fut Secrétaire du célèbre Honoré
d'Urfé, & acheva le roman de l'Astrée. Il mourut
en 1650. l'un des quarante de l'Académie Françoisé.

CELINDE, Poëme héroïque, ou plutôt Tragi-
Comédie, en cinq actes, en prose, dédiée à César
Vendôme. PARIS, François Pomeray, 1629. in-8°. Dans le troisiéme acte de cette piece, on représente
une petite Tragédie, composée de 300 vers, & in-
titulée, *Judith*.

LA CLORISE, Pastorale en cinq actes, en vers,
dédiée au Cardinal de Richelieu. PARIS, Antoine
de Sommaville, 1634. in-8°.

Cette piece fut jouée par la Troupe de Bellerat,
le 27 Janvier 1636. devant la Reine & toute la Cour,
à l'Hôtel de Richelieu.

LA PARTHENIE, Tragi-Comédie, dédiée à
Mademoiselle Marie-Anne-Louise d'Orléans. PARIS,
Antoine de Sommaville, 1643. in-4°.

LA CLARIMONDE, Tragi-Comédie, dédiée
à la Reine Anne d'Autriche. PARIS, Antoine de Som-
maville, 1643. in-4°.

46 THEATRE FRANÇOIS.

LE PRINCE FUGITIF, Poëme Dramatique en cinq actes, en vers, dédié à la Reine de Suede, Christine. PARIS, Antoine de Sommaville, 1649. in-4°.

SAINT EUSTACHE, martyr, Poëme dramatique en cinq actes, en vers, dédié à Henriette-Marie, fille de France & Reine d'Angleterre. PARIS, Antoine de Sommaville, 1649. in-4°.

CARISTE, ou les Charmes de la Beauté, Poëme dramatique en cinq actes, en vers, dédié par Antoine de Sommaville, à Madame la Princesse, après la mort de l'Auteur. PARIS, Antoine de Sommaville, 1651. in-4°.

ROSEMONDE, Tragédie. PARIS, Antoine de Sommaville, 1651. in-4°.

L'AMANTE VINDICATIVE, Poëme dramatique en cinq actes, en vers. PARIS, Antoine de Sommaville, 1652. in-4°.

(SUJET DE CELINDE) Floridan avoit promis sa main à Parthenice; mais ses parens l'avoient destiné à Celinde. Celle ci aimoit uniquement Lucidon. Floridan arrive sur le théâtre, chantant des vers en l'honneur de sa nouvelle maitresse: Parthenice, qui le soupçonnoit de perfidie, le suit déguisée en homme. Elle est bientôt convaincue de sa trahison, & veut le tuer d'un coup de pistolet; mais l'amorce ne prend point. Floridan met l'épée à la main, reconnoît Parthenice, la desarme, répond assez mal à ses justes reproches,

& fort. Les parens de Celinde viennent lui apprendre qu'ils vont la marier à Floridan. Elle en instruit aussitôt Lucidor, qui veut tuer son rival. Celinde le lui défend, & lui jure qu'elle ne donnera jamais sa main à d'autre qu'à lui. Floridan survient ; les parens de Celinde qui sont trompés aux discours équivoques qu'elle lui tient, déterminent le jour de la nôce pour le jour même ; & pour solemniser cette journée, ils proposent aux quatre amans de jouer une Tragédie, qu'ils avoient déjà répétée. Chacun prend place, & ils représentent une piece intitulée, Judith ; Floridan faisoit le rôle d'Holopherne, & Celinde celui de Judith. A la dernière scène, JUDITH s'approche d'Holopherne endormi, & lui plonge son poignard dans le corps ; Celinde tombe ensuite aux pieds de son pere, & lui reproche sa tyrannie, qui l'a déterminée au crime qu'elle vient de commettre. Pour sauver sa maîtresse, Lucidor veut persuader que c'est lui seul, qui est coupable. On les conduit tous deux en prison. Floridan est porté dans son lit. Parthenice le suit ; & croyant qu'il vient de rendre les derniers soupirs, elle se précipite sur lui, s'enfonce un poignard dans le sein, & prie ses parens de la faire enterrer dans le même tombeau. Celinde & Lucidor sont interrogés. Avant que de prononcer l'arrêt de mort, on condamne Celinde à aller faire amandé honorable sur le tombeau des deux infortunés amans. Celinde, en présence de tout le peuple, & les mains liées derrière le dos,

dit en ce moment les choses les plus attendrissantes. Tout-à-coup le tombeau s'ouvre, & l'on en voit sortir Floridan & Parthenice. On peut juger de l'étonnement des Acteurs. L'on apprend que la grande quantité de sang qu'ils avoient perdu, joint à un long évanouissement, avoit fait croire qu'ils étoient morts, qu'on les avoit portés dans ce tombeau ; mais que bientôt après ils avoient repris connoissance, & que leurs blessures n'étoient point considérables. On les guerit. Floridan épouse Parthenice, & Celinde épouse Lucidor.

(SUJET DE LA CLORISE.) Les Bergeres Clorise & Eliante sont aimées par Alidor & Philidan. Ces deux Bergers sont long-tems malheureux. Mais, à force de soins & de tendresse, ils trouvent le moyen de rendre leurs bergeres sensibles. Ces quatre amans alloient être enfin heureux, quand les parens de Clorise troublent leur bonheur, en la promettant en mariage à Eraste : mais dès que cet amant généreux, apprend le penchant que Clorise avoit pour Alidor ; il cède tous ses droits à ce Berger, & engage même les parens de Clorise à consentir à son union avec Alidor, & à celle d'Eliante avec Philidan. C'est là le dénouement de cette piece, qui est assez bien écrite, & passablement conduite. Voici un exemple de la versification. C'est Philidan qui parle à Eliante, de l'excès de ses charmes.

ELIANTE.

E L I A N T E.

C'est trop, je ne sçauris plus longtems consentir
A t'aimer & te voir capable de mentir.

P H I L I D A N.

Si de ce que j'ai dit ta rigueur trop connue
Cherche la verité, la voilà toute nue. *

(* Il lui ôte son mouchoir du col.)

E L I A N T E.

Que fais-tu, Philidan?

P H I L I D A N.

C'est que je veux au moins
Vous convaincre d'erreur avec deux beaux temoins.

E L I A N T E. *

(* Elle remet le mouchoir sur son col.)

Causeur, rends ce mouchoir; ou de tant de malices
Je sçaurai châtier l'auteur & les complices.

P H I L I D A N.

Pourquoi les caches tu?

E L I A N T E.

Pour ce que j'ai raison,
Puis qu'ils sont faux temoins, de les mettre en prison.

(SUJET DE LA PARTHENIE.) Par le sort
des armes, Parthenie est devenue l'esclave d'Alexan-
dre, qui a conçu pour elle l'amour le plus violent.
Elle lui demande en grace de vouloir bien donner la
liberté à son frere Hytaspe. Alexandre la lui accorde
sur le champ, & le comble de présens. Cet Hytaspe
étoit l'époux de Parthenie; & elle en avoit fait my-
stere, crainte d'exciter la jalousie d'Alexandre; mais

ce secret est bientôt découvert ; & Alexandre , n'écoutant que sa fureur , ordonne qu'on fasse mourir ces époux trop aimé de Parthenie. Ephestion , dans la crainte que le Roi ne donne cet ordre à un autre , se charge de le faire exécuter. Bientôt après , on vient annoncer à Alexandre la mort d'Hytaſpe. Parthenie l'accable des reproches les plus amers , & veut se poignarder. Ephestion paroît , qui lui arrache le fer des mains. Alexandre sent toute l'horreur de son crime , demande pardon à Parthenie , & veut l'exciter à le frapper lui-même. Ephestion , voyant le sincere repentir du Roi , lui apprend alors , qu'étant sûr qu'il se repentiroit bientôt d'avoir donné un ordre aussi cruel , il ne l'avoit point exécuté , & que Hytaſpe vivoit encore. Alexandre , au comble de la joie , remercie son favori , & rend la liberté & la couronne à ces deux époux.

La versification & la conduite de cette piece , qui eut un très-grand succès , firent beaucoup d'honneur à son Auteur. Entre plusieurs morceaux dignes d'être rapportés , j'ai choisi celui-ci. C'est Alexandre qui rend compte à Ephestion d'une conversation qu'il a eue avec Parthenie , & de la réponse qu'elle a faite à sa déclaration d'amour.

Sire , ce qu'aujourd'hui tu recherches de moi ,
 Est digne d'un tyran , mais indigne d'un Roi.
 Que ces lâches beautés devant toi prostituent
 Leurs infâmes appas qui charment , mais qui tuent ;
 Qu'elles t'accordent tout de crainte de perir :
 Elles sçavent flatter , & moi je sçais mourir.

Uſe plus ſagement des faveurs de Bellonne.
N'aguerres je portois le ſceptre & la couronne :
Et bien que deſormais ces marques de grandeur
Ne ſoient plus dans mes mains , elles ſont dans mon cœur :
C'eſt là que , deſpitant les coups de la fortune ,
Et le fâcheux ſuccès d'une guerre importune ,
Malgré ma ſervitude & malgré tes projets ,
Ma vertu trouve encore un ſceptre & des ſujets.

(SUJET DE CLARIMONDE.) Almazan , Roi d'Alger , vient de gagner une bataille contre Solimont , Roi de Tunis , où Solimont a été fait priſonnier. Le ſuccès de cette Journée eſt dû à la conduite & à la valeur d'Alcandre , favori d'Almazan. Ce Roi , pénétré de reconnoiſſance , & rempli d'admiration pour les grandes actions qu'il lui a vu faire , lui donne le choix de ſa récompense. Depuis long-tems Alcandre étoit amoureux & aimé de Clarimonde , fille de Solimont , qui avoit été conduite à Alger avec ſon pere. Il la demande en mariage , pour prix de ſes exploits. Le Roi la lui accorde , malgré les repréſentations de Melidor , qui aimoit auſſi Clarimonde. Melidor , voyant que rien ne pouvoit déterminer le Roi à reſuſer Clarimonde à Alcandre , ſort pour chercher les moyens de troubler le bonheur de ſon rival. Le Roi , qui n'avoit point encore vu Clarimonde , l'envoie chercher pour lui annoncer qu'il la deſtine à Alcandre ; mais au même inſtant qu'il l'apperçoit , il en devient ſi éperduement amoureux , qu'il déclare à Alcandre qu'il faut qu'il renonce à Clarimonde ,

& qu'il veut lui-même l'épouser. La Princesse montre envain toute sa tendresse pour Alcandre. Le Roi menace de faire mourir son rival, & dit à Clarimonde :

Songe aux prospérités dont ma grandeur te flate ;
Ta reponse sera ton naufrage , ou ton port ;
Et ta bouche est ici l'arbitre de ton fort.

Le Roi redouble ses menaces contre Alcandre. Clarimonde persiste dans ses refus. Ils se séparent tous dans le plus grand chagrin. Enfin la Princesse veut voir son amant, qui se déguise en Jardinier, pour être introduit dans le Palais. Ils ont ensemble une longue conversation. Clarimonde lui propose de forcer la prison, & de rendre la liberté à Solimont, qui a un grand parti dans la Ville, & qui certainement le mettroit à portée de tuer Almazan. Alcandre préfère son devoir à l'espérance de posséder sa maîtresse, & refuse d'entrer dans aucun complot contre son Roi. Ils se quittent, ne conservant plus aucune espérance, & dans le plus grand desespoir. Cependant Melidor, qui épioit toutes les actions d'Alcandre, ayant appris qu'il étoit entré déguisé dans le jardin, le fait arrêter lorsqu'il en sortoit, & vient l'accuser au Roi de s'être introduit dans le Palais, pour lui ôter la vie & la Couronne. Le Roi remercie Melidor du service important qu'il vient de lui rendre, & lui demande quel est le prix qu'il en desire. Melidor, qui ignoroit qu'Almazan étoit amoureux de Clarimonde, lui demande cette Princesse en mariage. Le Roi lui répond qu'il

ne peut la lui accorder, & qu'il la destine pour être Reine d'Alger. Meiidor fait de vains efforts pour l'obtenir, & sort dans le dessein de se venger du Roi. En même-tems Clarimonde qui vient d'apprendre que son amant a été arrêté, accourt pour le justifier, & se jette aux pieds du Roi, pour demander à prouver l'innocence d'Alcandre. Le Roi lui dit qu'Alcandre a voulu attenter à ses jours. La Princesse s'écrie :

O sainte verité, montre toi toute nue ;
 Viens, Déesse immortelle, & donne à l'innocent
 Contre la calomnie un azile puissant.
 Sire, n'imputez rien au généreux Alcandre :
 Bien loin de vous trahir, il a sçu vous défendre.
 Et s'il n'eut aujourd'hui mes desirs combattus,
 Solimont seroit libre, & vous ne seriez plus.

Almazan est inexorable. Enfin, vaincu par son amour, il lui propose de donner la liberté & à Alcandre & à Solimont, si elle veut bien l'épouser. Clarimonde, voyant le danger que couroit & son pere & son amant, prend le parti d'y consentir, déterminée à se tuer, dès que Solimont & Alcandre seroient en liberté. Cependant Melidor se met à la tête d'une troupe de conjurés, force le Palais, & cherche le Roi pour le poignarder. Almazan, se voyant sans aucune ressource, n'attend plus que la mort, lorsqu'on vient lui annoncer qu'Alcandre, ayant appris le crime de Melidor, étoit accouru, avoit combattu ce traître, lui avoit passé son épée au travers du corps, & avoit mis en suite tous

les rebelles. Melidor vient mourir sur le théâtre , & avoue au Roi que la seule jalousie lui avoit inspiré d'imputer à Alcandre un crime dont il n'étoit point coupable. Le victorieux Alcandre arrive en ce moment. Le Roi l'embrasse, le prie d'oublier ce qui s'est passé, le comble d'amitié, & rend la liberté & la Couronne à Solimont, à condition qu'Alcandre soit l'époux de Clarimonde, & régne après lui dans Tunis.

(SUJET DU PRINCE FUGITIF.) Le Prince Philoxandre, dont on a envahi les Etats, se réfugie dans le Royaume de Cyrene, où il vit incognito. Il devient amoureux & est aimé d'Architrafte, fille du Roi. Deux autres Princes, Orphise & Alceste, sont ses rivaux. Le Roi Osmont, voisin & ennemi du Roi de Cyrene, arrive avec une grosse armée, pour s'emparer de ses Etats. Le Roi sort à la tête de ses troupes, pour aller au-devant d'Osmont, & déclare que celui des Princes, qui, dans la bataille, lui rendra de plus grands services, sera l'époux de sa fille. Il choisit Philoxandre, pour veiller à la défense de la Ville & de la Princesse. Quelque flaté que soit l'amoureux Philoxandre, qu'Architrafte soit confiée à ses soins; il sent cependant, que s'il reste dans Cyrene, il ne peut prétendre au prix destiné par le Roi à celui qui se fera le plus distingué. Il confie ses inquiétudes à la Princesse, qui lui ordonne de voler au secours de son pere. Il obéit avec joie. Dès qu'il est arrivé sur le champ

de bataille , la victoire se décide bientôt pour le Roi de Cyrene , & le Roi Osmont est tué dans le combat par un inconnu. Orphise & Alceste vantent leurs exploits au Roi ; & chacun d'eux croit devoir obtenir la préférence. Le Roi leur répond qu'ils doivent s'en rapporter à la Princesse ; & que c'est à elle à décider lequel des deux elle veut pour son époux. Il donne ses tablettes à Philoxandre , pour les porter à Architrafte , & pour lui dire qu'elle écrive dessus le nom de celui qu'elle veut rendre heureux. Il les rapporte bientôt ; & le Roi y lit , que c'est Philoxandre qu'elle choisit. Ce Monarque est aussi fâché que surpris de ce choix. Il cache cependant son ressentiment , & annonce que c'est Alceste que la Princesse a nommé. Il charge en même tems Philoxandre de l'en aller avertir , qui , sans paroître aucunement ému , part pour exécuter cet ordre. Le Roi , étonné de sa tranquillité , le rappelle ; & à force de questions , il tire enfin l'aveu de sa passion pour la Princesse. Le Roi paroît fort irrité de sa témérité. Philoxandre sort & reparoît bientôt après , revêtu des mêmes armes qu'il portoit lors de la bataille. On le reconnoît pour le vainqueur d'Osmont. Il jette l'épée de cet ennemi aux pieds du Roi , lui découvre sa naissance , & obtient la Princesse en mariage.

Cette piece en général est assez bien versifiée. On y trouve plusieurs beaux endroits : en voici un que j'ai cru qui méritoit d'être rapporté. Les deux rivaux ,

Alceste & Orophise, veulent se battre. Pour les en empêcher, le Roi leur dit :

Arrêtez ce transport dont votre ame est saisie ;
 Ne vous regardez plus d'un œil de jalousie :
 Car enfin où tendroit ce combat entrepris ?
 Pensez-vous qu'Architraсте en dût être le prix ?
 Elle dépend de moi, non du fort de vos armes :
 Il faut pour l'acquérir, moins de sang que de larmes.
 Ou s'il en faut du sang, il ne vous est permis
 D'en puiser autre part que chez mes ennemis.
 C'est là qu'il faut cueillir des lauriers dignes d'elle, &c.

(SUJET DE SAINT-EUSTACHE.) Placide va à la chasse, pour essayer des chiens, que l'Empereur Trajan lui avoit donnés. Il apperçoit un cerf, qui portoit sur sa tête une Croix lumineuse. Il entend en même-tems sortir de cette Croix une voix, qui lui dit :

Placide, cesse enfin de t'armer contre moi :
 Ouvre l'œil de ton ame aux rayons de la foi ;
 Et rendant tes esprits de ma gloire capables,
 Brise de tes faux Dieux les idoles coupables.
 C'est moi seul, qui de rien ai formé l'univers ;
 La nature me doit ses miracles divers ;
 Et tout ce qui respire ou qui paroît au monde
 N'est fait que pour bénir ma sagesse profonde.
 Ces deux bras que je t'ouvre, & ces pieds que tu vois
 Attachés par des clouds sur une infâme croix,
 Ont servi de tribut, ou plutôt de victimes,
 Pour expier l'horreur & l'excès de tes crimes :
 Ce côté d'une lance a souffert la rigueur,
 Seulement pour t'ouvrir un passage à mon cœur :
 Et ce corps immolé n'auroit point de blessures,
 S'il n'eût fallu du sang pour laver tes injures.

Frappé & pénétré de ce miracle , Placide le vient raconter à sa femme ; & ils se font tous deux Chrétiens. Il prend le nom d'Eustache ; & elle, celui de Téopiste. A peine ont-ils reçu le Baptême , qu'on vient leur apprendre qu'un furieux ouragan a ravagé tous leurs biens. Ils en reçoivent la nouvelle avec la plus grande tranquillité ; & pour ne plus habiter le séjour dangereux de la Cour , ils prennent le parti de passer la mer , & d'emmener avec eux leurs deux enfans. Eustache apperçoit un vaisseau , & crie à un Matelot de demander au Maître de l'équipage , s'il veut bien le recevoir à bord. Le Matelot vient avec la chaloupe , fait monter dedans la femme d'Eustache , & le laisse lui & ses enfans sur le rivage. Un moment après , tandis qu'il est occupé à transporter ses enfans , pour leur faire passer un torrent , un lion en enleve un , & un ours l'autre. Le malheureux Eustache continue son chemin , & rencontre une Bergere qui le conduit à son pere , au service duquel il entre. La scène se trouve ensuite occupée par le retour du vaisseau , qui avoit enlevé Teopiste. Son ravisseur , nommé Tirsis , l'entraîne pieds & mains liés dans un bois , pour l'y violer ; mais Téopiste invoque la Vierge , & le tonnerre tombe sur Tirsis. Cependant Trajan , qui ignore & ce qu'est devenu Eustache , & qu'il ait changé de religion , le fait chercher , pour réduire deux Provinces qui s'étoient révoltées. On le reconnoît sous ses habits villageois ,

& on le ramene à la Cour. Les deux enfans d'Eustache, enlevés par des bêtes féroces, reparoissent alors sur la scène ; tous deux sont Soldats, l'un sous le nom de la Fleur, l'autre sous celui de la Fortune, liés ensemble de la plus forte amitié. Ils se racontent mutuellement leur histoire, & se reconnoissent pour freres. Ils vont ensuite chez un Bourgeois de la Ville, où ils devoient loger. Ils y trouvent Téopiste pour servante. Ils ont une conversation avec elle ; & elle les reconnoit pour ses enfans. Elle apprend par eux que le Général va bientôt passer. Elle demande à le voir pour les lui recommander : admise à son audience, elle retrouve en lui son époux, & lui présente ses deux enfans, qu'il croyoit morts depuis long-tems. Cette double reconnoissance termine le *quatrième acte*. Au *cinquième*, le Préteur reçoit un ordre de l'Empereur, pour aller au devant d'Eustache, qui revient victorieux, & pour lui faire dresser des autels. Eustache refuse cet honneur impie, & déclare au Préteur qu'il est Chrétien. Celui-ci lui représente envain les dangers qu'il court, en suivant une loi que l'Empereur a proscrire ; il le menace envain de la mort. Eustache inébranlable se fait gloire de braver les dangers, & d'adorer le vrai Dieu, & lui dit :

Ces déités frivoles,

Ces fantômes parlans, ou plutôt ses idoles,

Que votre esprit deçu revere en tant de lieux,

En un mot ces démons que vous nommez vos Dieux,

Sont des objets trop bas pour des vœux légitimes.
 Je ne connois qu'un Dieu, qui, chargé de nos crimes,
 Pour contenter son pere & fléchir son couroux,
 Sur l'autel de la croix s'est immolé pour nous.

Le Préteur voyant qu'il ne peut rien gagner sur son esprit, le fait conduire en prison, & va trouver Téopiste, à qui il permet d'avoir un entretien avec lui. Ils en sortent victorieux, & plus confirmés que jamais dans la Religion chrétienne : leurs deux enfans faivent l'exemple, que leur donnent les auteurs de leurs jours, & tous les deux demandent le martyre. On les conduit au supplice ; & ils meurent tous quatre avec le même courage & la même fermeté. La piece finit par la conversion du Préteur, qui déclare qu'il est Chrétien.

(S U J E T D E C A R I S T E .) Cariste, jeune bergere, dont on ignore la naissance, arrive en Sicile. Cléon, fils du Roi Anthénor, en devient éperduement amoureux, dès l'instant même qu'il l'apperçoit. Anthénor qui ne peut concevoir un amour aussi subit, se persuade que ce ne peut être que par un pouvoir surnaturel, & que Cariste est magicienne. La Princesse Asterie, qu'il vouloit faire épouser à son fils, voulant perdre sa rivale, le confirme dans cette idée, & suborne même des gens qui viennent rendre compte au Roi, qu'ils ont vu Cariste s'occupant à la magie. Il la fait aussi-tôt conduire en prison ; mais il ne

60 THEATRE FRANÇOIS.

peut empêcher , suivant les loix du Pays , qu'elle ne cherche un Chevalier pour défendre sa cause. Il ne lui donne que vingt-quatre heures pour le trouver ; & charge Nicandre , le plus valeureux Chevalier de sa Cour, de soutenir , les armes à la main , que Cariste est magicienne. Un inconnu se présente , pour être le champion de Cariste. Les combattans entrent dans la lice ; & bientôt Nicandre est désarmé. Le victorieux inconnu demande qu'on mette Cariste en liberté ; mais le Roi , contre la foi donnée , & plus préoccupé que jamais que Cariste est magicienne , puitque Nicandre a été vaincu si facilement , la fait reconduire en prison , & ordonne qu'on lui amene les deux combattans. On peut juger de sa surprise , lorsqu'il reconnoît son fils dans celui qui a été vaincu , & la Princesse Asterie dans le Chevalier victorieux. Le fait est bientôt éclairci. Cléon avoit obtenu de Nicandre la permission de combattre à sa place , déterminé à se laisser vaincre , & même à mourir , pour sauver les jours de sa maîtresse ; & Asterie , se repentant des calomnies qu'elle avoit inventées contre Cariste , n'ayant pû trouver de Chevalier pour défendre la cause de cette infortunée , s'étoit déterminée à combattre elle-même. Cette étrange aventure confirme plus que jamais le Roi dans ses préventions contre Cariste. Il se détermine même à la faire mourir , lorsqu'on lui annonce un courier venant de Corinthe. Pour être au fait du dénouement , il faut sçavoir que quelques tems aupa-

avant, Cléon étoit devenu amoureux de Stephanie, fille du Roi de Corinthe, sur la réputation de la grande beauté de cette Princesse ; qu'il avoit obtenu de son pere, de la faire demander en mariage, & qu'on la lui avoit accordée ; mais qu'au moment que cette Princesse se préparoit à partir, un Prince Corinthien s'étoit emparé du Trône, avoit fait mourir le Roi, pere de Stephanie, l'avoit fait enfermer dans une tour, & peu de tems après avoit fait courir le bruit de sa mort. Cléon en avoit été au désespoir, & rien n'avoit pû l'en distraire jusqu'à l'arrivée de Cariste. On se doute bien que Cariste est cette même Stephanie, que l'on croyoit morte. Le courier de Corinthe la reconnoit ; & ce courier étoit celui là même qui l'avoit fait évader de la tour, où elle étoit enfermée, & qui avoit exigé d'elle de cacher son nom & sa naissance, tant que le tyran seroit sur le Trône : ce tyran venoit de mourir, & les Corinthiens redemandoient leur Reine avec le plus grand empressement. Cette reconnoissance procure le bonheur des deux amans ; Cléon épouse Cariste, & part avec elle pour aller à Corinthe.

(SUJET DE ROSEMONDE.) J'ai déjà parlé deux fois de ce même sujet, traité toutes les deux fois sous le titre d'Alboin ; l'un à l'article de Claude Billard Sieur de Courgenay, sous l'année 1607 ; & l'autre à l'article de Nicolas Chrétien, Sieur des Croix, sous l'année 1608. Une chose assez singuliere ; c'est que

Baro lui-même l'avoit déjà à peu près traité sous le titre de Clarimonde , à l'exception du dénouement qui est absolument différent ; qu'il en a tiré beaucoup d'endroits & de situations, & même une scène entière vers pour vers : je me contenterai donc d'en parler très-succinctement ; mais j'en citerai un morceau, qui m'a paru bien versifié.

Alboin accorde Rosemonde aux vœux d'Ermige : cet amant , au comble de la joie , vient annoncer à la Princesse cette heureuse nouvelle. Rosemonde, se rappelant tous les malheurs dont elle est accablée , craint que loin de les faire finir , l'amour ne veuille encore les augmenter : Ermige lui répond :

Ce Dieu , dont vous parlez , amolli par mes larmes
 N'a plus , pour nous troubler , de colere , ni d'armes :
 Mes pleurs ont detourné les traits de son courroux ;
 Et je n'ai désormais à combattre que vous.
 Je sçai que pour le sang dont le ciel vous fit naître ,
 Quand de tout l'univers je me rendrois le maître ,
 Je serois un objet indigne d'espérer
 La gloire où mes desirs me forcent d'aspirer.
 Mais l'amour & la mort égalent tout le monde :
 Pour peu que votre flamme à la mienne réponde ,
 Cet obstacle du rang se verra surmonté ,
 Ou par votre infortune , ou par votre bonté.
 Courez , belle Princesse , où ma foi vous convie :
 Vous êtes aujourd'hui l'arbitre de ma vie :
 Mon sort est dans vos mains ; & mon contentement
 Ne dépend désormais que d'un mot seulement.

R O S E M O N D E .

Hélas ! as-tu besoin du secours de ma bouche ,
 Pour connoître à quel point ton intérêt me touche ;

Tes desirs font les miens ; tu le sçais , tu le vois ;
 Et mon cœur par mes yeux te l'a dit mille fois.
 Pourquoi donc aujourd'hui veux-tu que je t'exprime
 L'excès de mon amour , ou plutôt de mon crime ;
 Et que dans ce moment mon feu te soit connu
 Par un mot que la honte a toujours retenu ?
 Et bien , puisqu'il le faut , & que c'est pour ta gloire ,
 Ecoute en ce seul mot l'arrêt de ta victoire :
 Je t'aime.

Alboin voit Rosemonde , en devient amoureux , forme le dessein de l'épouser , ordonne à Ermige de n'y plus songer ; & rebuté par Rosemonde , la fait par dépit boire dans le crâne de son pere qu'il a tué , est enfin assassiné par Ermige & par Paradée , qui est aussi amoureux de Rosemonde. Ermige se repent bientôt de son crime , & tue Paradée. Ce traître a remis à Rosemonde une fiole , dont la liqueur doit calmer les agitations , dans lesquelles les remords plongeient Ermige. Rosemonde , voyant son amant plus agité que jamais , lui donne cette liqueur ; c'étoit un poison subtil. Ermige en éprouve bientôt l'effet , & meurt. La Princesse se tue ; & la confidente promet aux Spectateurs que , dès qu'elle aura enfermé ces amans dans le même tombeau , elle ne manquera pas aussi de mourir.

(SUJET DE L'AMANTE VINDICATIVE.)

Cléandre , pere d'Oronte , est amoureux d'Oxane , & veut l'épouser. Celle-ci aime Oronte ; mais Oronte

64 THEATRE FRANÇOIS.

adore Olympe. Oxane , qui a fait de vains efforts pour se faire aimer d'Oronte , voyant qu'elle n'y peut réussir , cherche à se venger. Elle parvient bientôt à le brouiller avec Olympe , à qui elle persuade qu'il se vante de ses faveurs ; d'un autre côté , elle persuade à Oronte que sa maîtresse est infidelle , & qu'elle est avec un amant , à qui elle a donné un rendez-vous. Oronte furieux sort pour immoler son rival ; au moment qu'il va le percer , il reconnoît son pere , que la méchante Oxane avoit engagé à se trouver à ce prétendu rendez-vous. Cléandre croit que son fils a voulu l'assassiner , & en porte ses plaintes au Roi. Oronte est sur le champ condamné à être précipité dans la mer. Oxane apprend bientôt que son amant va périr : elle se livre au plus affreux desespoir ; & cédant à ses justes remords , elle se tue , après avoir écrit au Roi une lettre , où elle lui avoue tous ses crimes , & où elle prouve l'innocence d'Oronte. Cette lettre arrive heureusement à tems : Oronte est remis en liberté , & épouse Olympe.

1630.

ANTOINE MARECHAL, Avocat au Parlement de Paris.

LA GENEREUSE ALLEMANDE, ou **LE TRIOMPHE DE L'AMOUR**, Tragi - Comédie mise en deux Journées , chaque Journée en cinq actes , en vers , où sous noms empruntés , & parmi d'agréables & diverses feintes , est représentée l'histoire
de

THEATRE FRANÇOIS. 65

de feu Louis du Châtelet, Baron de Cirey, & de sa femme Ursule Rudes de Collemberg. PARIS, Pierre Rocolot, 1631. *in-8°*. La première Journée dédiée à M. de Puy-Laurens; la deuxième, à M. de Launay.

LA SŒUR VALEUREUSE, ou l'AVEUGLE AMANTE, Tragi-Comédie, en cinq actes, dédiée à Monseigneur le Duc de Vendôme. PARIS, Ast. de Sommaville, 1634. *in-8°*.

L'INCONSTANCE D'HYLAS, Tragi-Comédie, Pastorale, en cinq actes, en vers, dédiée à Monseigneur Henry de Lorraine, Archevêque de Reims. PARIS, François Targa, 1635. *in-8°*.

LE RAILLEUR, ou LES SATYRES DU TEMS, ou LES RAILLERIES DE LA COUR, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Monseigneur le Cardinal de Richelieu. PARIS, Toussaint Quinet, 1638. *in-4°*.

LA COUR BERGERE, ou L'ARCADIE DE MESSIRE PHILIPPE SIDNEY, Tragi Comédie, dédiée à Robert Sidney, Comte de Leycestre, Ambassadeur en France. PARIS, Toussaint Quinet, 1639. *in-4°*,

LE MAUSOLÉE, Tragi-Comédie, dédiée à M. de Montançon, & représentée par la Troupe Royale, en 1640. PARIS, Toussaint Quinet, 1646. *in-4°*.

LE JUGEMENT EQUITABLE DE CHARLES LE HARDY, DERNIER DUC DE BOURGO-

66 THEATRE FRANÇOIS.

GNE, Tragédie, dédiée à M. le Comte de Ranzan. PARIS, Toussaint Quinet, 1646. in-4°.

LE VERITABLE CAPITAN, ou LE FANFARON ; Comédie, en cinq actes, en vers, représentée sur le Théâtre royal du Marais, & imitée de Plaute, dédiée à M. le Comte de Vinieul. PARIS, Toussaint Quinet, 1640. in-40.

PAPYRE, ou LE DICTATEUR ROMAIN, Tragédie, dédiée à M. le Duc d'Epéron. PARIS, Toussaint Quinet, 1646. in-4°.

(SUJET DE LA GENEREUSE ALLEMANDE, *premiere Journée.*) Le Seigneur Aristandre, fameux guerrier, devient amoureux de Camille : ils se jurent tous deux une tendresse éternelle. Adrafte, frere d'armes d'Aristandre, trouble tout-à-coup son bonheur, en l'avertissant qu'il est très-nécessaire qu'ils se rendissent auprès de l'Empereur, qui avoit besoin de leurs services. Ils partent & laissent Camille dans le desespoir. Ils passent à la Cour d'un Prince Allemand, nommé Corileon ; Cloriande, sœur de ce Prince, & Roseline, son épouse, deviennent amoureuses d'Aristandre ; celui-ci donne la préférence à Roseline, qui le baise & rebaise sur le théâtre, & qui lui donne rendez-vous pour le soir. Mais il est obligé d'aller, le même jour, à la Cour de l'Empereur. Par le conseil de Cloriande, Corileon qui avoit soupçonné l'intrigue de sa femme, la fait enfermer dans une tour. Vachles,

THEATRE FRANÇOIS. 67

Ambassadeur auprès de Corileon, étoit amoureux de Cloriande, & avoit appris que sa maîtresse aimoit Aristandre. Dès que celui-ci est de retour, il le défie au combat, qui se passe sur le théâtre, & dans lequel l'Ambassadeur est tué. On poursuit Aristandre jusques dans sa maison. Au moment qu'il est prêt d'y être forcé, il est tout-à-coup délivré par Camille. Cette amante tendre & fidelle s'étoit déguisée en homme; étoit venue à la Cour de Corileon, pour épier la conduite d'Aristandre; ne pouvoit douter de son infidélité; & avoit cependant la générosité de prendre sa défense. Elle se fait connoître à son parjure amant; elle découvre son sexe au peuple, qui, frappé de sa grandeur d'ame, s'apaise, & se contente d'avoir la parole d'Aristandre, qu'il se constitueroit prisonnier dans un Château voisin.

(SUJET DE LA DEUXIEME JOURNEE.)

Cloriande justifie Roseline, pour obtenir la liberté d'Aristandre; mais malheureusement on trouve entre les mains de son page la bague de Roseline, & une lettre qui découvre leur intrigue. Corileon, furieux, fait mettre son rival dans un cachot. Camille va demander à l'Empereur la grace de son amant; elle l'obtient: mais Corileon demeure inflexible, & veut absolument faire mourir Aristandre. Camille employe alors & la ruse & la force. Elle se déguise en-maçon, pénètre dans la prison, & instruit son amant de ce qu'il doit faire.

Elle assemble ensuite des troupes , vient attaquer la ville d'Arles , où se passe la scène , la prend , délivre Aristandre , & l'épouse.

(SUJET DE LA SŒUR VALEUREUSE.)

Il faudroit écrire un assez long roman , pour tracer ici tous les événemens mis en action dans cette Tragi-Comédie. Je crois qu'il suffira de dire que le Roi de Perse a deux enfans , une fille nommée Oronte , & un fils nommé Lucidor ; qu'Oronte aime son propre frere ; que celui ci , indigné de cet amour , quitte la Cour de son pere , & va en Thrace ; qu'il a plusieurs aventures ; que sa sœur déguisée en homme , qui va à sa recherche n'en a pas moins ; qu'elle se bat même deux ou trois fois contre lui , d'abord sans le connaître , ensuite de fureur de se voir méprisée par lui ; qu'il y a plusieurs autres combats singuliers , où personne n'est tué ; que le déguisement d'Oronte produit plusieurs méprises ; qu'enfin leur pere les reconcilie : & que cette piece , chargée de tant d'incidens & de tant d'actions différentes , n'en est pas plus intéressante.

(SUJET DE L'INCONSTANCE D'HYLAS.)

Le titre de cette Pastorale est très-bien rempli. Hylas aimé en effet successivement plusieurs Bergeres , & les trompe toutes , les unes après les autres ; il devient enfin amoureux de Stelle , non moins inconstante que lui : & leur mariage termine la piece , sans que l'Auteur nous laisse entrevoir si le mariage les guérira de leur légèreté.

(SUJET DU RAILLEUR.) Clarimond est une espece de mauvais plaisant ; il trompe plusieurs

personnages de la piece : & ceux-ci, pour s'en vanger, le trompent aussi à leur tour ; ce qui fait le dénouement de cette Comédie, qui n'a ni sel, ni liaison, ni intrigue, ni style, & qui certainement est fort au-dessous du médiocre.

(SUJET DE LA COUR BERGERE.) Bazile, Roi d'Arcadie, effrayé par un Oracle, qui lui avoit annoncé que ses enfans seroient conduits sur l'échafaut, prend l'habit de Berger, & fait enfermer dans une tour sa femme & ses deux filles, l'ainée nommée Pamele, la cadette Philoclée. Deux jeunes Princes amoureux des deux sœurs, pour s'introduire auprès d'elles, se déguisent l'un en Amazone, l'autre en Berger. Sous son habit, le premier a des aventures assez plaisantes. Le vieux Roi, trompé par son habillement, en devient amoureux ; la Reine, qui a découvert son sexe, employe tous les moyens possibles pour s'en faire aimer, & se moque de la simplicité de son mari, qui de son côté trouve bien plaisant les tendres empressemens de sa femme pour cette Amazone. Enfin pour parvenir au dénouement, l'Oracle s'accomplit : voici comment. Omphiale, Prince d'Arcadie, qui n'a pu obtenir Philoclée en mariage, pressé par sa mere, que l'ambition dévore, se révolte contre le vieux Roi, & enleve sa maîtresse & sa sœur, & fait tout ce qu'il peut pour gagner Philoclée, & pour engager Pamele à le servir. N'ayant pu y parvenir, & cherchant à les

intimider , il feint de les condamner à mort , & les fait conduire sur l'échafaut. Rien ne peut ébranler le courage des deux sœurs. Il les fait reconduire en prison. Bientôt après , n'écoutant que son defefpoir , il fe tue ; & fa mere en fait autant. Les deux Princes déguifés , voulant fecourir leurs maîtresses , fe font reconnoître , & volent à leur fecours : ils les ramenant bientôt au Roi , & les lui demandent en mariage. Le vieux Bazile qui voit que l'Oracle , qu'il redoutoit , eft accompli , les leur accorde , & quitte les habits de Berger.

(SUJET DU VERITABLE CAPITAN MATAMORE.) Cette piece eft une imitation de *Miles Gloriosus* de Plaute. Matamore a enlevé à Matfrick la jeune Philafie ; & l'a conduite à Paris. Placide , amant aimé de cette belle , découvre le lieu où il la tient enfermée ; il gagne l'amitié du voifin de Matamore ; & l'on pratique une porte fecrette , qui communique dans les deux maifons. Par ce moyen , Placide voit fa maîtresse à toutes heures & à tous momens. Un valet de Matamore les furprend un jour enfemble , & va en avertir fon maître. On fabrique sur le champ une hiftoire : on lui dit que Philafie avoit une fœur jumelle , qui lui refsemble fi parfaitement , qu'on les prend tous les jours l'une pour l'autre , & que cette fœur eft arrivée à Paris. Le valet paroît d'abord en douter ; pour le perfuader , on fait paroître fucceffivement devant lui Philafie & fa prétendue

sœur ; ce qui occasionne des lazzi , qui jettent quelque gayeté dans la piece. Enfin le valet demeure parfaitement convaincu de l'existence des deux sœurs. Les deux amans prennent alors le parti de se débarraffer du Matamore , & de le tourner en ridicule. On lui persuade qu'une femme de grande qualité est amoureuse de lui , & lui demande un rendez-vous ; on lui dit, en même-tems, que sur la plainte de la sœur de Philasie , un Commissaire étoit venu la redemander. Il a peur , & il la rend. On lui propose un combat ; il le refuse , & va à son rendez-vous , où il reçoit cent coups de bâton. Enfin , après avoir été bien moqué & bien battu , on le détrompe , & on le chasse honteusement.

(SUJET DU MAUSOLÉE.) Artemise, veuve de Mausole, arrive sur le théâtre, suivie de son Echançon, qui porte une coupe ; elle prend l'urne qui renferme les cendres de son époux , en mêle dans la coupe , & l'avale. Tandis qu'elle s'occupe de cette triste & tendre action , on vient l'avertir que la Ville est assiégée par Cenoman , Roi de Candie. Ce Prince étoit amoureux de Doralie , fille d'Artemise ; & n'avoit entrepris ce siège , que pour trouver une occasion de pouvoir lui parler. Il lui fait proposer une entrevue : la Princesse l'accepte , mais dans l'intention de se défaire de lui. Elle ordonne que quand on l'introduira chez elle , on lui ôte son épée , & poste des soldats pour l'affaîner.

Cenoman se trouve au rendez-vous : la vue & la soumission non-seulement désarment Doralie, mais même la rendent amoureuse de lui : elle l'avertit du danger qu'il a couru, lui rend son épée, & le renvoie à son camp. Cléobante, cousin de Doralie, est fait prisonnier dans un combat, où Cenoman a tout l'avantage : ce vainqueur généreux le renvoie sur le champ à la Princesse. Enfin l'ardente passion de ce Prince triomphe non-seulement de Doralie, mais encore d'Alexandre, qui aimoit la Princesse, & à qui la Reine l'avoit promise. Ce rival généreux se charge de présenter lui-même Cenoman à Artemise, & de solliciter pour lui la main de Doralie. Artemise ne peut se refuser aux instances qu'on lui fait ; & la piece finit par le mariage de Cenoman avec Doralie.

(S U J E T D U J U G E M E N T É Q U I T A B L E .)

Rodolphe, Gouverneur de Mastrick, & favori de Charles le Hardi, Duc de Bourgogne, devient amoureux de Mathilde femme d'Albert, qui ne veut point répondre à son amour. Il s'imagine que son mari est le seul obstacle qui l'empêche de satisfaire ses vœux ; & il conçoit l'horrible projet de se défaire d'Albert, en supposant une lettre qui l'accuse d'avoir voulu livrer la ville au Roi Louis XI. avec qui Charles étoit alors en guerre. Aussitôt il fait arrêter ce malheureux époux, qui est condamné à mort. Mathilde vient lui demander la grace de son mari ; il la refuse, & veut en même

tems profiter de l'occasion pour la violer. Heureusement Fredegonde, mere de Rodolphe, arrive en ce moment, & arrive bien à propos ; car Mathilde étoit sans connoissance. Charles, instruit de cet attentat, quitte le siège de Liege, & arrive à Mastrick. Il fait venir devant lui Rodolphe, qui bientôt est convaincu du crime qu'il venoit de commettre ; pour réparation duquel il lui ordonne d'épouser Mathilde, laquelle fait bien des difficultés ; & enfin le mariage se conclut. Charles donne un grand festin pour les nouveaux mariés, au sortir duquel il mène toute la compagnie, à l'exception de Rodolphe, pour voir un spectacle, qu'il dit avoir ordonné. On arrive ; on leve la toile : & l'on peut juger de la surprise des spectateurs, quand ils voyent au milieu du théâtre Rodolphe à genoux, la tête sur un billaud, & le bourreau le bras levé prêt à frapper, lorsque Charles lui en donnera le signal. Cependant ce Prince sort, sans l'avoir donné : toutes les femmes attendries par ce spectacle, le suivent ; la mere du coupable, à leur tête, se jette aux genoux de Charles, pour demander la grace du criminel. Mathilde elle-même s'attendrit, & ne s'y oppose plus : Charles reste inexorable. Fredegonde alors lui remet deux billets, par lesquels il apprend que Rodolphe est son fils. Malgré tout ce que la nature inspire en ce moment à Charles, il envoie l'ordre que le coupable soit exécuté ; & Rodolphe périt par la main du bourreau.

74 THEATRE FRANÇOIS.

(SUJET DE PAPHRE.) Paphre , Dictateur Romain , quitte son armée , & va à Rome offrir aux Dieux des sacrifices : il défend à Fabie , Général de la Cavalerie , de combattre pendant son absence. Fabie trouve une occasion si favorable , qu'il croit ne pas devoir la négliger : il attaque les ennemis , & remporte sur eux une victoire complete. Malgré tout l'éclat de cette action , Paphre veut punir la désobéissance du vainqueur , & demande au Sénat de le condamner à mort. Le Sénat n'ose ni l'absoudre ni le condamner , & renvoye cette affaire au peuple , qui se trouve dans la même indécision , & qui enfin se détermine à laisser ce Dictateur le maître du destin de Fabie. Le sévère Paphre le fait aussitôt saisir par ses Licteurs , & ordonne son supplice. Le peuple alors se souleve , & prend le parti de Fabie. L'armée n'est pas plutôt instruite du sort qu'on destinoit au héros , qui l'avoit fait triompher des ennemis de Rome , qu'elle se révolte , & demande à grands cris la grace de cet heureux coupable. Fabie , pere , qui pour lors étoit Consul , n'écoutant que les intérêts de sa patrie , va arracher son fils des bras du peuple , & le livre au Dictateur , qui , touché de la grandeur d'ame du vieux Fabie , pardonne enfin à son fils. Cette piece est très-intéressante. Ce qui contribue à augmenter l'intérêt ; c'est que Lucille , femme de Paphre , est sœur du Consul Fabie ; que Paphre a promis sa fille au jeune Fabie , dont il poursuivoit la mort ; que Paphre aime Fabie ,

qu'on lui destine pour époux , & qu'elle veut se donner la mort , si on le fait périr : enfin , c'est que le jeune Fabie ne peut haïr Papyre ; qu'il applaudit à son jugement ; & qu'il veut se livrer lui-même entre ses mains. De plus , la piece est fortement écrite , pleine de beautés de détail , & de cette noblesse de sentimens qui caractérisent les Romains. Je vais rapporter ici la scène deuxième du troisième acte , qui m'a paru sur-tout mériter l'attention du Lecteur. Dans la scène précédente , Lucille , femme de Papyre , le sollicite en vain d'accorder la grace au jeune Fabie. Papyre finit cette piece par ces mots , *ce vainqueur doit périr.* Sa fille Papyrie entre dans ce moment ; & entendant le dessein cruel de son pere , elle dit :

Mais non pas votre gendre.

P A P Y R E.

Que ce nom me surprend ! Lucille , qu'est ceci.

P A P Y R I E.

Ah ! donnez-moi sa vie.

P A P Y R E.

Et toi , ma fille aussi !

Quoi ! toute ma maison me combat , & conspire

Contre l'autorité que je garde à l'Empire !

Conspirez pour Fabie , & combattez tous trois ;

J'aurai pour moi l'empire & la force & les loix.

Que parles-tu d'un gendre ? & quelle est cette audace ,

Qui te fait demander & sa vie & ma grace ?

Quoy ! pour mon ennemi qu'un crime rend vainqueur ,

Ta bouche ose s'ouvrir aussi bien que ton cœur ?

Quelle indiscrétion ? où va cette imprudence ?

(à Lucile.)

Madame , & l'on trahit ainsi ma confiance ?

Vous êtes femme enfin , & vous avez parlé.

LUCILE.

Je suis mère de plus ; & j'ai tout révélé.
 Mais quand bien j'aurois dû ce qu'il falloit apprendre,
 La parole vous lie ; est-il moins votre gendre ?

PAPYRE.

Le secret n'étoit pas si prêt à publier :
 Ma parole est sacrée ; elle me doit lier.
 Oui, oui, nous la tiendrons. Vous n'avez sçu vous taire
 Ma fille a trop appris, & n'ose que trop faire :
 Mais un moyen me reste, en le faisant punir,
 D'acquitter ma parole & ne la pas tenir ;
 Je la dégagerai sans que je la viole,
 Et romprai ce lien sans rompre ma parole :
 Fable est donc mon gendre : & pour ne l'être pas,
 Je me puis dégager bientôt par son trépas ;
 Je punirai son crime.

PAPYRIE.

Ah ! mon pere !

PAPYRE.

Et le vôtre.

PAPYRIE.

Sçachez que son trépas sera suivi d'un autre :
 Regardez votre foi, ma douleur, & son rang :
 Epargnez votre gendre, épargnez votre sang.
 Nous avons mérité tous deux votre colere :
 Mais il est votre gendre, & vous êtes mon pere.

PAPYRÉ.

Mais il est criminel ; & vous, bien plus que lui.
 Mais . . .

LUCILE.

Ferez vous périr votre race aujourd'hui ?
 Croyez que je suivrai le destin de ma fille.
 Quoi ! pour un point d'honneur, perdre votre famille ?

P A P Y R E.

Ce point va conserver le pouvoir souverain,
 Qui m'anime à ce coup & me hausse la main.
 Ma main lui va donner ce que Rome demande,
 Si Fabie est trop peu, ma famille en offrande;
 Si ma famille encor est peu pour son besoin,
 Tout mon sang coulera dans un si noble sein.
 Ma dictature attend un exemple si rare:
 Elle, ou lui, doit périr. &c.

1630.

MONLEON.

L'AMPHITRITE, Poëme de nouvelle invention
 en cinq actes, en vers, dédié à M. le Marquis d'Es-
 fiat. PARIS, Mathieu Guillemot, 1630. in-8°.

THIESTE, Tragédie, dédiée à M. le Comte
 d'Allès. PARIS. *Le même*, 1633. in 4°.

(S U J E T D'AMPHITRITE.) Amphitrite est
 amoureuse du Soleil ; mais ce Dieu épris des charmes
 de Clytie, refuse de s'unir à elle. La Déesse indignée
 fait vœu de ne plus aimer désormais aucun Dieu, &
 conçoit une passion violente pour Léandre. Jupiter,
 examinant avec plus d'attention les attraits d'Amphi-
 trite, devient amoureux d'elle, & lui fait sa déclaration
 qu'elle reçoit avec mépris. Ce Dieu s'en plaint à l'A-
 mour, qui, je ne sçais pourquoi, endort la Déesse
 sur le bord de la mer. Neptune passe dans ce lieu, où
 Amphitrite étoit livrée aux charmes du sommeil ; il
 est sur le champ épris de sa beauté : il lui demande

sa main ; il est traité de même que Jupiter ; il exhale sa fureur ; en excitant un orage effroyable. L'Océan & Thétis prient Jupiter de calmer la colere de Neptune. Il change Léandre en rocher : Sylvie qui aimoit ce Berger, grave une épitaphe sur ce même rocher. Amphitrite, ignorant le destin funeste de son amant, le cherche, lit l'épitaphe, & se désespere. Neptune la presse de se rendre à ses vœux : elle y consent enfin, à condition qu'on rendra la vie à Léandre, & qu'il épousera Sylvie. Les Dieux assistent aux nœces de Neptune & d'Amphitrite ; quand le Soleil, jaloux du bonheur du Dieu de la mer, embrase le monde. Jupiter lui ordonne d'éteindre cet embrasement ; il obéit ; & la piece finit. Ce drame est d'une longueur excessive : il y a peu d'intérêt, mais il est bien écrit, & il devoit produire un spectacle magnifique.

(SUJET DE THIESTE.) Thieste, après avoir commis un inceste avec Mérope, femme d'Atrée son frere, est obligé de s'enfuir, & vivoit dans l'exil avec deux enfans, qu'il avoit eu de sa belle-sœur. Atrée, qui ne respiroit que la vengeance, feint de lui pardonner : il lui propose de venir partager sa Couronne. Thieste y consent avec joye, & fait partir avant lui ses deux fils : ils arrivent à la Cour d'Atrée, qui aussitôt fait empoisonner des fruits, qu'on porte de sa part à Mérope, dans le tems qu'elle embrassoit ses enfans : elle leur partage ce funeste présent, & ils meurent en-

te ses bras. Atrée vient jouir de sa douleur, & lui donne le choix de mourir, ou par le fer ou par le poignard : elle se tue, en vomissant mille imprécations contre la barbarie de son époux. Thieste ignore ces malheurs : il arrive. Atrée l'accueille avec les plus grandes caresses ; lui donne un festin, au milieu duquel, pour célébrer leur réconciliation, il fait apporter une coupe de sang, & la présente à Thieste, qui, la trouvant pleine de sang, se livre à la plus violente inquiétude : il demande ses enfans, il demande Mérope : Atrée fait alors tirer un rideau, & lui fait voir la tête, les pieds & les mains de ses deux fils : il lui apprend en même temps qu'il vient de se nourrir de leur chair, & que la coupe est pleine de leur sang : on tire tout d'un coup un autre rideau, & il lui montre le cadavre de Mérope. Atrée se repait avec joye des fureurs & du désespoir de Thieste. Il n'y a jamais eu sans doute rien de plus affreux, que le spectacle de cette Tragédie, qui d'ailleurs est bien écrite & bien conduite.

Il y a une troisième Tragédie du même Auteur, intitulée, HECTOR, donnée en 1630. Je n'en donne pas d'extrait, ne l'ayant point.

1630.

P. B.

CLEONICE, ou L'AMOUR TÊMERAIRE,
Tragi-Comédie, Pastorale en cinq actes, en vers,

Polemon, amoureux de Cléonice, lui fait présent d'un bracelet, avant de partir pour un voyage de quelques jours. Cléonice, affligée de l'absence de son amant, va se promener dans un bois où elle rencontre Polidor, qui lui fait une déclaration d'amour : elle rejette ses vœux ; & en le quittant elle laisse tomber le bracelet, que Polemon venoit de lui donner. Polidor s'en empare, & ne veut pas le lui rendre. Elle va trouver un Magicien, pour qu'il lui procure les moyens de ravoit son bracelet. Celui-ci lui permet d'enchanter une fontaine, où Polidor a coutume de venir se défat-ter, & l'assure que cette eau lui fera sur le champ perdre la raison. Dans le même tems, Philidor, pere de Polidor, veut l'engager à épouser la bergere Arimene. Constant dans son amour pour Cleonice, il la refuse. Arimene, qui aimoit Polidor, se rend auprès de cette fontaine enchantée, où elle espere rencontrer l'objet de sa tendresse : elle boit de cette eau, & sur le champ elle extravague. Dorante, qui en étoit amoureux, la joint, & veut lui parler de sa flâme ; il est fort surpris de lui entendre tenir des discours totalement hors du bon sens. Cependant Polemon arrive de son voyage ; Cleonice lui raconte l'aventure du bracelet : il jure de punir Polidor ; il le rencontre, se bat contre lui, reçoit un coup mortel de la main de son rival, & expire. Polidor redoute la colere de Cléonice,

Cléonice , & rencontre , fort à propos , le Magicien ,
 i lui conseille de se vêtir des habits de Polemon ,
 qui lui donne une pommade , qui lui fait prendre
 si-tôt les traits du malheureux Polemon. Cléonice
 trompe , & vient lui confier qu'elle a reçu une let-
 tre de son pere , qui lui mande qu'il veut la marier à un
 grand Seigneur : le feint Polemon se désespere ; & en-
 suite ils prennent le parti de s'enfuir ensemble. Peu de
 jours après , Cléonice apprend la mort de son pere ,
 qui la détermine à revenir dans son pays avec celui
 qu'elle prend toujours pour Polemon ; ils rencontrent
 Polidor , pere de Polidor , qui croit que son fils a été
 tué par Polemon ; & qui , s'imaginant voir son meur-
 treur , fond sur lui pour se venger. Le feint Polemon
 lui remet alors la boîte magique ; & sur le champ
 Polidor reconnoît son fils & l'embrasse ; mais Cléoni-
 ce détrompée ne respire que vengeance contre le vain-
 queur de son amant , quand tout à coup les choses
 se dissipent , par l'apparition subite de l'ombre de Po-
 lemon , qui apprend à Cléonice que Polidor , loin
 d'être un simple berger , étoit le vrai Polemon qu'on
 avoit changé en nourrice , & que lui au contraire qui
 avoit porté le nom de Polemon , n'étoit le fils que d'un
 pauvre pastre. On consulte l'Oracle , qui confirme ce
 que l'ombre venoit de dire ; & Polidor épouse Cléo-
 nice , & Dorante Arimene , que le Magicien a guérie.

1630.

RAMPALÉ.

BELINDE, Tragi-Comédie, où parmi le mélange agréable de diverses variétés, deux Princesses arrivent au comble de leurs desirs, dédiée à M. de Tournon. LYON, P. Drobet, 1630. in-8°.

DOROTHEE, ou LA VICTORIEUSE MARTYRE DE L'AMOUR, Tragédie. LYON, Michel Durand, 1658. in-8°.

(SUJET DE LA BELINDE.) Cette pièce ressemble à plusieurs autres, dont j'ai déjà donné l'extrait. Ce sont des amans & des amantes, déguisés les uns en femmes, les autres en hommes : ce qui occasionne quelques amours bizarres, & quelques aventures très-communes ; enfin on reconnoît leur sexe, & on les unit conformément à leurs desirs. Polidor & Belinde sont les héros de cette Tragi-Comédie, qui se termine par leur mariage.

(SUJET DE DOROTHEE.) Dorothée professoit secrètement la Loi des Chrétiens ; Aprice & Théophile en deviennent amoureux. Christine & Caliste, au désespoir de ce qu'elle leur a enlevé leurs amans, l'accusent d'un crime imaginaire, & la font venir au Tribunal d'Aprice : elles se repentent bien-tôt de cette calomnie, Dorothée ayant publiquement déclaré qu'elle est Chrétienne, & qu'elle ne veut point

d'autre époux que Jesus-Christ. Pressées par leurs remords, elles se jettent aux pieds de la Sainte, qui leur pardonne, & qui les convertit. Aprice au désespoir de cet événement, s'en plaint à son ami Théophile, qui augmente encore sa douleur, en lui avouant qu'il est lui-même Chrétien. Aprice alors, se livrant tout entier à sa fureur, fait périr Dorothée, Christine, Caliste, Théophile, les valets, les servantes; & pour que la scène fût ensanglantée par tous les Acteurs, il finit par se tuer lui-même.

1630.

N. DE RAYSSIGUIER, né à Alby, en Languedoc, a exercé la profession d'Avocat.

TRAGI-COMÉDIE PASTORALE, ou LES AMOURS D'ASTRE' ET DE CELADON, sont mêlées à celles de Diane, de Silvandre, & de Paris, avec les inconstances d'Hylas, en cinq actes, en vers, dédiée à Mademoiselle de Ragny, avec un avis au Lecteur, une préface, & quelques vers. PARIS, Nicolas Bessin, 1630. in-8°.

La même, Pierre David, 1632. in-8°.

L'AMINTE DU TASSE, Tragi-Comédie, Pastorale en cinq actes, en vers, accommodée au théâtre François, dédiée à Monseigneur le Duc de Ventadour. PARIS, Aug. Courbé, 1632. in-8°.

LA BOURGEOISE, ou LA PROMENADE

84 THEATRE FRANÇOIS.

DE SAINT-CLOUD, Tragi-Comédie, en cinq actes, en vers, dédiée à M. de Briois, Secrétaire du Roi, Seigneur de Bagnollet, avec un avis au Lecteur, un argument, & des stances à M. le Marquis d'Ambrès. PARIS, Pierre Billaine, 1633. in-8°.

PALINICE, CIREINICE ET FLORISE, Tragi-Comédie, tirée de l'*Astrée*, de M. Honoré d'Urfé, dédiée à M. le Comte de Vieules. PARIS, Antoine de Sommaville, 1634. in-8°.

FILIDOR ET ORONTE, ou LA CELIDE'E, ou LA CALIRIE, Tragi-Comédie, dédiée à Madame de Rohan. PARIS, Toussaint Quinet, 1636. in-8°.

LES TUILLERIES, Tragi-Comédie, dédiée à M. de la Lambe Roquelaure. PARIS, Ant. de Sommaville, 1636. in-8°.

(SUJET DE LA TRAGI-COMÉDIE PASTORALE.) Astrée accable Celadon de toutes ses rigueurs, & lui défend de paroître jamais devant elle; ce malheureux berger au désespoir se précipite dans le Lignon: Astrée, le croyant noyé, pleure la mort de son amant. Cependant des pêcheurs le retirent de l'eau: dès qu'il est rendu à la vie, il ne s'occupe que des moyens de revoir sa maîtresse; & pour n'en être pas reconnu, il se déguise en femme. Astrée en effet ne le reconnoît point: mais dès qu'elle apprend que c'est le tendre Celadon, elle se met en colere contre lui, & lui ordonne d'aller se tuer. Ce fidel amant va

pour exécuter les ordres de sa cruelle maîtresse ;
Astrée touchée d'un tel excès d'amour , le rappelle ,
& consent à l'épouser.

(L'AMINTE.) Cet ouvrage est une traduction libre de l'*Aminta* , célèbre Pastorale italienne : je n'en donnerai point ici l'extrait : on le trouvera dans la division destinée aux traductions des Poètes étrangers. De toutes les piéces de Rayssiguiér , celle-ci est la mieux écrite , parce qu'il a souvent traduit heureusement les pensées délicates de l'Auteur italien ; mais lorsqu'il a voulu s'en-écarter , il est presque toujours tombé dans le ridicule le plus outré. En voici un exemple :

Amour n'est que trop saoul de mes pleurs deormais ,
Il ne demande plus que mon sang & ma vie :
Et je veux en suivant son inhumaine envie ,
Que ma cruelle & lui , le boivent par les yeux.

(SUJET DE LA BOURGEOISE ; ou LA PROMENADÉ DE SAINT-CLOUD.) Camille , jeune Florentin , amoureux de Sylvie , sur le faux bruit de sa mort , quitte sa patrie , prend le nom d'Acrise , va en Hollande , & de là vient en France , avec Atis , jeune homme , avec qui il s'est lié de la plus grande amitié : il trouve chez son ami une certaine Clorise. Cette Clorise étoit destinée en mariage à Atis : Acrise lui trouve une si parfaite ressemblance avec sa chere Sylvie , (& c'étoit elle en effet) qu'il en devient amoureux ; il se livre à son penchant avec d'autant plus de facilité , que son ami lui avoit confié , qu'il ne

vouloit point épouser Clorise, & qu'il étoit amoureux de Florise. En même tems une bourgeoise du voisinage devient éperdument amoureuse d'Acrise; & connoissant ses sentimens pour Clorise, elle employe tous les moyens possibles pour traverser ses amours. Aucun ne lui ayant réussi, elle prend le parti d'avertir Atis que son ami le trompe, & qu'il est amoureux & aimé de Florise: Atis furieux se bat contre Acrise; on les sépare: & heureusement le pere d'Acrise arrive en France. Il reconnoît dans Acrise son fils Camille: & la piece se dénoue par le mariage de Clorise redevenue Sylvie avec son amant, par celui d'Atis avec Florise, & enfin par celui de la Bourgeoise avec le Secrétaire de la maison. Une partie de la scène se passe à Saint-Cloud, ce qui a occasionné le second titre de cet ouvrage.

(SUJET DE PALINICE, CIREINICE, ET FLORISE.) Ces trois jeunes femmes ont chacune un amant; ces amans ont des rivaux: & l'Auteur parvient par de petits moyens, & par une intrigue très-compiquée à les marier, suivant leur desir. Cette piece n'a rien de remarquable qu'une assez grande quantité de stances, qui, quoique médiocres, sont cependant ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage.

(SUJET D'ALIDOR ET ORONTE.) Oronte aimoit Calirie, & en étoit aimé; Alidor, son neveu, arrive d'Angleterre, voit Calirie & en det

vient épris : il ne peut parvenir à s'en faire aimer , & tombe dans une maladie de langueur. Le Médecin , ayant découvert le sujet de son mal , l'apprend à Oronte , qui consent pour lui sauver la vie , de céder la maîtresse à son neveu : lorsque le mariage est prêt à se conclure , Calirie fait les plus tendres reproches à Oronte , qui en est attendri : il lui demande pardon , & il obtient sa grace , Alidor les surprend en ce moment d'attendrissement , & veut se tuer de désespoir. Calirie l'arrête , & leur promet de les mettre bien-tôt tous les deux d'accord : en effet , elle se défigure tellement le visage avec son couteau , qu'elle devient effroyable. Malgré l'excès de son changement , Oronte demande encore à l'épouser : Alidor hésite : il reconnoît dans le même instant une amante qu'il avoit eue en Angleterre , qui s'étoit déguisée en homme pour le suivre , & qui lui fait les plus tendres reproches sur son inconstance. Alidor lui demande pardon & l'épouse ; & son oncle se marie avec Calirie.

(*SUJET DES TUILLERIES.*) Cette piece porte ce titre , parce que c'est dans cet endroit que se passent la plupart des événemens. Alcidon , amant de Daphnide , attaque dans ce jardin Lucidan son rival : ils sortent ensemble , & vont se battre près de là : on les sépare avant qu'ils se soient blessés. On vient annoncer cette nouvelle à Daphnide & à Clarimene , qui sont dans cette même promenade : après quelques

88 THEATRE FRANÇOIS.

actions peu théâtrales, & très-longues à décrire, Alcidon devient amoureux de Clarimene & l'épouse, & Lucidan se marie avec Daphnide.

JEAN MAIRET, de Befançon, né en 1610, mort en 1686. il fut Secrétaire de M. le Duc de Montmorency, & dit avoir commencé à donner ses piéces dès l'âge de quinze ans.

CRISEIDE ET ARIMAND, Tragi-Comédie. ROUEN, Jacques Befogne, 1630. in-8°.

LA SYLVIE, Tragi-Comédie, Pastorale, dédiée à M. le Duc de Montmorency. PARIS, François Targa, 1630. in-8°. (*Il y en a plusieurs éditions.*)

LA SILVANIRE, ou LA MORTE VIVE, Tragi-Comédie, avec des chœurs & un prologue, intitulé : l'Amour Honnête, dédiée à Madame la Duchesse de Montmorency, avec un argument, & une préface en forme de discours poétique, à M. de Cra-mail. PARIS, François Targa, 1631. in-4°.

LES GALANTRIES DU DUC D'OSSONE, Comédie dédiée à Antoine Brun, Procureur Général au Parlement de Dôle, son très-cher ami. Cette épître est intitulée : *Comique & singuliere*. PARIS, Rocolet, 1636. in-4°.

LA VIRGINIE, Tragi-Comédie, dédiée à la Reine. PARIS, Rocolet, 1635. in-4°.

LA SOPHONISBE, Tragi-Comédie, dédiée à M. le Garde des Sceaux. (*Seguier*) PARIS, Rocolet, 1635. in-4°.

THEATRE FRANÇOIS. 89

MARC-ANTOINE, ou **LA CLEOPATRE**,
Tragédie, dédiée à M. le Comte de Belin. PARIS,
Sommaville, 1627. in-4°.

LE GRAND ET DERNIER SOLIMAN, ou
la mort de Mustapha, Tragédie, dédiée à Mad. la Du-
chesse de Montmorency. PARIS, Courbé, 1639. in-4°.

LE ROLAND FURIEUX, où se trouve joint
l'Episode de Zerbin & d'Ysabelle, Tragi-Comédie,
dédiée à M. Belin. PARIS, Courbé, 1640. in-4°.

L'ILLUSTRE CORSAIRE, Tragi-Comédie ;
dédiée à Madame la Duchesse d'Aiguillon. PARIS,
Courbé, 1640. in-4°.

ATHENAIS, Tragi-Comédie, dédiée à M. l'E-
vêque du Mans. (*La Ferté*) PARIS, Brequigny,
1642. in-4°.

LA SIDONIE, Tragi-Comédie-Héroïque, dédiée
à Mademoiselle d'Hautefort. PARIS, Sommaville,
1643. in-4°.

(SUJET DE CHRISEIDE.) Arimand & sa chere
Chriseide sont prisonniers dans la même Ville, &
ils ignorent le sort l'un de l'autre. Le Roi Gondebaut
devient amoureux de sa captive, & lui fait faire des
propositions par un de ses pages : Chriseide, fidelle
à Arimand, rejette la passion du Roi ; enfin par le se-
cours d'un confident zélé, elle trouve le moyen de se
sauver avec son amant. Le Roi, au désespoir, fait
courir après eux : on lui ramene Chriseide ; elle
est conduite à l'Autel, où Gondebaut compte l'é-

pouser ; le Sacrificateur est prêt à les unir. Chriféide se faifit alors du couteau facré, embraffe le tombeau des amans , azyle inviolable dans ce Royaume , & adrefle ces mots au Roi :

Grand Roi , je jure ici la puiffance adorable
De ce Dieu , dont le nom vous est tant vénérable ,
De ce grand Teutatès * , à qui tous vos autels

(* Nom de la Divinité adorée dans ce Temple)

Rendent incefamment des honneurs immortels ,
Que jamais le mépris de ta royale couche
Ne me fit recourir au tombeau que je touche ;
Et n'etoit qu'un premier en mon ame a pris lieu ,
Afin de t'epoufer , je quitterois un Dieu :
Mais fans me parjurer , & fans trahir ma flame ,
Je ne puis recevoir un autre feu dans l'ame ;
Ferme jufqu'à la mort dans ce premier deffein ,
Et prête à me porter ce couteau dans le fein ,
Si l'on me veut tirer du tombeau que j'embraffe.

Le Roi veut cependant la forcer à quitter cet azyle : le Grand Prêtre le menace de la colere du Dieu. Le Roi infifte encore, lorsqu'Arimand paroît , & se dévoue à la mort pour fauver les jours de Chriféide. Le Roi fe livre d'abord à la plus violente colere ; enfuite il balance entre la générofité ou la vengeance : enfin il fe laiffe toucher , & consent au mariage de ces deux amans , qu'il comble même de bienfaits.

(SUJET DE SYLVIE.) Thelame , fils du Roi de Sicile , amoureux de Sylvie , jeune bergere , prend les habits de berger pour la voir plus familièrement : la bergere répond à fa paffion. Ces deux amans vi-

voient heureux, quand le Roi, instruit de cette intrigue, & voulant la faire finir, propose à son fils de le marier avec la fille d'un Roi voisin. Le Prince refuse ce mariage. Le Roi, qui étoit magicien, furieux des refus de son fils, l'enchanter lui & Sylvie; il se repent bien-tôt de cette action; mais il n'ayant pas le pouvoir de rompre le charme, il se livre à la plus vive douleur. Florestan, Prince de Candie, qui, sur le seul portrait de Méliphile, sœur de Thelame, en étoit devenu passionément amoureux, arrive en Sicile: il apprend que le Roi avoit promis cette Princesse en mariage à celui qui pourroit rompre le charme, qu'il avoit jetté sur son fils: ce Prince, non moins habile magicien que le Roi, détruit bien-tôt l'enchantement. Le Roi acquitte sa promesse, & lui fait épouser Meliphile; il marie en même-tems Thelame avec Sylvie.

Cette piece eut dans le tems le plus grand succès: ce n'est certainement pas le mérite de la versification; je n'ai pû y trouver un seul vers à citer. Ce n'est pas non plus par la conduite; elle est commune & embrouillée. Il faut apparemment qu'on ait eu envie d'encourager l'Auteur.

(S U J E T D E L A S I L V A N D R E .) J'ai déjà parlé du même sujet sous l'année 1627. en rendant compte d'un ouvrage sous ce même titre, qui est de M. d'Urfé, en vers non rimés. Mairet n'y a fait d'autre changement, que de la mettre en vers rimés très-médiocres, & bien inférieurs à ceux non rimés du

célèbre Auteur de l'Astrée. Le seul mérite de cette Tragi-Comédie, c'est d'être imprimée magnifiquement, & d'être ornée à chaque acte d'une belle estampe, gravée par Michel Latne, qui est relative au sujet.

(SÜJET DU DUC D'OSSONE.) Le Duc d'Ossone est amoureux d'Emilie, femme du Seigneur Paulin; celui-ci devient jaloux de Camille, amant de sa femme, & le fait assassiner. Il se sauve ensuite chez le Duc d'Ossone, qui lui donne azyle dans une maison à trente lieues de Naples. Avant de partir, Paulin laisse sa femme en garde à Flavie, sa sœur, jeune & jolie veuve. Le Duc, profitant de l'absence du mari, va la nuit sous les fenêtres d'Emilie: il y trouve une échelle de corde; il en profite, monte, & trouve Emilie déguisée en homme & prête à sortir; il lui fait l'aveu de son amour. Emilie lui dit qu'elle n'y peut répondre, & lui avoue qu'elle aime Camille: elle implore sa générosité, pour l'aider à tromper une vieille, avec qui elle est obligée de coucher; & le prie de vouloir bien tenir sa place, pendant qu'elle ira recevoir les derniers soupirs de son amant. Comptant sur sa reconnoissance, le Duc consent à tout; & Emilie part. Cependant Flavie, cette prétendue vieille, qui a entendu toute la conversation, veut profiter de l'aventure. On la voit dans son lit, feignant de dormir, & appellent en songe le Duc d'Ossone. Le Duc, surpris & piqué de curiosité, veut voir celle à qui il inf-

voir une si grande passion : il la regarde, voit une jeune & jolie personne, au lieu de cette vieille duegne qu'on lui avoit annoncée, & se jette entre ses bras. Emilie revient, & ignore ce qui vient de se passer. Camille se trouve tout-à coup guéri, oublie Emilie, devient amoureux de Flavie, & lui demande un rendez-vous. De son côté, le Duc en obtient un d'Emilie, qui est piquée de l'infidélité de son amant. Le Duc & Camille sont introduits dans la maison, & l'un de l'autre ; les deux sœurs cherchent à se tromper mutuellement, & se trompent elles-mêmes lorsqu'elles font entrer leurs amans ; Flavie prend le Duc d'Ossone, & Emilie, Camille : cette situation est comique & théâtrale ; mais Mairet n'en a pas su tirer parti. Emilie & Flavie se font l'aveu de leur foiblesse, se pardonnent leur mutuelle méfiance, & vont coucher avec leurs amans.

On voit par cet extrait combien cette piece pêche contre les bonnes mœurs ; les détails le prouvent encore davantage : elle est assez bien conduite, mais foiblement vérifiée. Je n'ai pu trouver que ces quatre vers contre la jalousie, qui valussent la peine d'être cités. Emilie parle de l'assassinat commis contre son amant.

Ce sont de tes effets, execrable vipere
 Qui piques en naissant ton miserable pere,
 Monstre de jalousie, à qui cent yeux au front]
 Ne sont pas voir encore les objets tels qu'ils sont.

(SUJET DE VIRGINIE.) Le Roi de Thrace avoit un fils ; celui d'Epire, une fille ; ces deux Monarques avoient confié leurs enfans à Calidor , qui étoit un Mage respecté dans tout le pays. Ce sçavant homme avoit lû dans l'avenir que ces enfans devoient être un jour funestes aux auteurs de leur naissance. Pour leur empêcher de commettre ce crime abominable, il s'enfuit à Rome avec eux, fait courir le bruit de leur mort, & les fait élever comme frere & sœur. Le Roi d'Epire meurt ; Euridice, sa veuve, déclare la guerre à Clearque, Roi de Thrace. Un naufrage avoit jetté en Epire, Periandre & Virginie, frere & sœur. Periandre qui ser voit dans l'armée de la Reine, s'y étoit fort distingué, & avoit même blessé le Roi Clearque. Andromire, cousine d'Euridice, devient amoureuse de Periandre, & lui découvre sa passion ; celui-ci ne veut point l'écouter ; elle cherche à s'en venger ; & par le conseil de sa nourrice, elle charge des assassins de le tuer. Elle croit avoir été obéie, & veut aussi faire mourir Virginie : celle-ci échappe au danger ; & se réfugie auprès d'Euridice, à qui elle compte son aventure. La Reine la prend sous sa protection. La nourrice, furieuse que cette victime lui soit échappée, & craignant même que la Reine, qui avoit paru avoir quelques soupçons contre elle, ne découvrit à la fin ses intrigues criminelles, cherche à la prévenir, & persuade à Andromire qu'il est nécessaire d'accuser Euridice d'avoir eu un commerce criminel avec Pe-

Andromède. Amintas, amoureux d'Andromède, se propose de soutenir, les armes à la main, la vérité de cette accusation. Cependant Periandre qui avoit échappé à ses assassins, & qui craignoit les fureurs d'Andromède, étoit réfugié chez Clearque, qui l'avoit reçu avec bonté. Dès qu'il apprend le danger de la Reine & de sa sœur, il demande à son nouveau protecteur la permission de les aller défendre. Clearque y consent & veut même l'accompagner. Ils entrent dans la carrière ; Periandre combat & blesse mortellement Amintas, qui, avant que de mourir, découvre toute l'iniquité, & justifie la Reine. Le vainqueur se découvre à Amintas, & fait connoître son compagnon. Euridice, touchée de la générosité de Clearque, fait la paix avec le Prince. Dans le même tems, Calidor, ce Mage, qui avoit été chargé d'élever le fils de Clearque & la fille d'Euridice, arrive en Epire. Il découvre à Clearque que Periandre est son fils, & à Euridice que Virginie est sa fille : il leur apprend en même-tems le motif qui l'avoit engagé à faire courir le bruit de la mort de ces deux enfans ; & déclare qu'actuellement il n'y a plus rien à craindre ; & que l'oracle étoit accompli, puisque Periandre avoit bleslé son pere dans son combat, & que Virginie avoit été cause de l'impression de la nourrice, sous laquelle sa mere avoit pensé succomber. On imagine aisément que le dénouement de cette Tragi-Comédie est le mariage de Periandre avec Virginie.

En général cette piece est mieux faite que la précédente, tant pour la conduite que pour la versification ; il n'y a cependant nul endroit bien frappant ; & je n'y ai trouvé qu'un morceau du récit d'une tempête, qui mérite peut être l'attention du Lecteur : c'est Periadre qui rend compte à Clearque comment il avoit abordé en Epire.

Le Pilote, à qui l'art & les périls passez
 Montroient ceux dont alors nous étions menacéz,
 S'écria : voiles bas, & que chacun s'apprête
 A combattre aujourd'hui la plus fiere tempête
 Qui jamais ait troublé la bonace des flots.
 A peine achevoit-il ces véritables mots,
 Que le ciel entr'ouvert nous déclare la guerre,
 Par un éclair suivi d'un grand coup de tonnerre ;
 Et comme si ce bruit eut été le signal
 Pour nous épouvanter d'un assaut général,
 Un déluge de pluie, un orage de grêle,
 De foudres & d'éclairs nous chargea pêle-mêlé ;
 Et nous eûmes raison de craindre également
 Le malheur du naufrage, & de l'embrasement.
 Quelques traits de clarté ne perçoient les ténébres,
 Que pour rendre à nos yeux les objets plus funebres,
 Et montrer sur le front des plus vieux matelots
 L'image de la mort errante sur les flots,
 Qui tantôt s'abaissoient en profondes vallées,
 Et tantôt se haussioient en montagnes fallées ;
 De sorte que je crois que la vague atteignit
 Jusqu'à la region du feu qu'elle éteignit ;
 Car les fureurs du ciel enfin diminuèrent, &c.

(SUJET DE SOPHONISBE.) J'ai déjà donné l'extrait de deux pieces sous le même titre ; la premiere sous l'année 1581. à l'article de Nicolas de Montreux,

Montreux ; la seconde, sous l'année 1585. à l'article de Claude Mermet. Ainfi je n'en donnerai point de celle de Mairet : c'est sans doute le meilleur ouvrage de cet Auteur. Animé par les grands succès de Corneille, Mairet s'est surpassé dans cette piece, qui est sagement conduite, dont les vers sont harmonieux & assez pleins d'idée, & qui eut la gloire d'occuper le théâtre pendant soixante Représentations avec les mêmes applaudissemens. Quelques années après, le grand Corneille traita le même sujet ; mais autant dans sa Sophonisbe, Mairet est au-dessus de lui-même, autant dans la sienne, Corneille est au-dessous de l'Auteur de Cinna : & je crois malgré la différence du génie, des talens & de la réputation des deux Auteurs, que l'on doit donner la préférence à celle de Mairet.

(SUJET DE MARC ANTOINE.) En 1682. le Sieur de la Chapelle a traité le même sujet sous le titre de Cléopatre. La bataille d'Actium, la mort d'Antoine, celle de Cléopatre, la générosité d'Octavie, sœur d'Auguste, & répudiée par Antoine, sont des points d'histoire trop connus, pour que je croye devoir donner l'extrait de cette Tragédie, dont la conduite & la versification ne peuvent pas faire honneur à l'Auteur, ni exciter la curiosité du Lecteur. Je n'en rapporterai qu'un endroit, pour prouver que dans les mauvaises pieces, on peut quelquefois en tirer de grandes idées. L'on se rappelle sans doute ces quatre vers, qui ont été si applaudis sur notre théâtre, & qui le sont encore lorsqu'on représente la Cléopatre du Sr de la Chapelle. Pour en faire sentir toute la beauté, Je vais rappeler les situations où Eros les prononce. Antoine vaincu vient chercher sa consolation dans les bras de Cléopatre, & apprend la mort de cette Rei-

98 THEATRE FRANÇOIS.

ne ; cet infortuné Romain se livre au plus affreux désespoir , & n'ayant plus rien qui ne lui rappelle ses malheurs , il prend le parti de mourir , donne son épée à Eros son confident , & lui ordonne de le tuer : Eros reçoit avec respect le glaive de son maître , & lui dit :

Detournez un moment votre auguste visage ,
Dont l'aspect révérent , glaceroit mon courage.
Vous donner le trépas , ce seroit vous trahir ;
Jé vous dois seulement l'exemple de mourir :
Imitez moi.

Eros se frappe dans le même instant , & Antoine se tue de la même épée. Dans cette même situation , Mairet fait répondre à Lucile , ami d'Antoine :

Seigneur , puisqu'il vous plaît que je sois l'homicide
De la race d'Enée & de celle d'Alcide,
Détournez , je vous prie , ou cachez à mes yeux
Cet auguste visage , & ce front glorieux ,
Que j'ai vû commander à tant de milliers d'hommes.

Après avoir prononcé ces mots , Lucile se tue. Antoine , frappé de la générosité de son ami , suit son exemple.

(SUJET DE SOLIMAN ou DE LA MORT DE MUSTAPHA.) Un avertissement que l'on trouve à la tête de cette Tragédie , annonce que l'Auteur l'a composée avec beaucoup de soin , & qu'elle est dans toutes les règles du théâtre. Il est vrai que l'unité de lieu & d'action s'y trouve , & que la règle des

vingt & quatre heures y est observée ; mais pour cela la piece n'en est ni plus intéressante, ni mieux vérifiée : en voici l'intrigue. Mustapha , fils de Soliman & de Roxelane , a été changé dès le berceau : & lorsque ce Prince est sorti de l'enfance , sa mere , qui le croit fils d'une Sultane , sa rivale , cherche à le perdre dans l'esprit de Soliman : elle l'accuse d'avoir une intrigue criminelle avec la fille du Roi de Perse , dont il est amoureux , & qu'elle fait passer pour un espion , à cause que cette jeune Princesse est déguisée sous des habits d'homme. Soliman se laisse prévenir contre Mustapha , & l'envoie au supplice , lui & sa maitresse. A peine l'exécution est-elle finie , que Roxelane apprend que ce même Mustapha , qu'elle vient de faire mourir , est son propre fils : livrée aux plus affreux désespoir , elle se perce le cœur , & la piece finit.

(SUJET DE ROLAND FURIEUX.) M. Quinault a renfermé toute cette Tragi-Comédie dans le quatrième & cinquième acte de son opéra de Roland ; c'est absolument la même marche. Roland cherche Angelique , il entre dans une forêt où il trouve sur les arbres son nom , gravé avec celui de Medor. Il appelle des bergers , à qui il demande quel est ce Médor ; on lui raconte toute son histoire , & on lui montre le bracelet qu'Angelique leur avoit donné pour récompense. Roland , au désespoir , s'enfonce dans la forêt , où il devient furieux ; il déracine les arbres , tue les bergers & les troupeaux , &c. Mairet

y a ajouté l'épître d'Isabelle, de Zerbin & de Rodomont. C'est dans cette même piece que l'on trouve deux vers bien connus. Aronte, un des Officiers de Rodomont, lui dit qu'il a trouvé deux poinçons d'un vin muscat excellent, & qu'il n'ose les lui offrir à cause que la loi lui défend d'en boire : Rodomont lui répond :

Ne croyant de ma loi que ce qu'il en faut croire,
Sur tout quand il s'agit de manger ou de boire,
S'il est tel que tu dis, j'en prendrai largement.

A R O N T E.

Et votre Majesté fera très-sagement.

Cependant Roland de plus en plus furieux, rencontre Rodomont, le renverse, & poursuit toujours un berger, qu'il jette enfin par-dessus la plus haute montagne. Content de cet exploit, il veut se reposer, lorsqu'il voit un monstre contre lequel il veut combattre ; c'étoit le Dieu du Sommeil, il succombe sous les charmes & s'endort. Astolphe arrive sur l'Hippogriphe, lui rend la raison, le fait monter en croupe sur son cheval ailé, & lui dit :

. Serrez les genoux,
J'enfile un grand chemin, où les plus belles bortes
Peuvent impunément faire la nique aux crottes :
Et si l'on n'a fermé le passage des airs,
Nous verrons aujourd'hui Charlemagne & ses pairs.

(SUJET DE L'ILLUSTRE CORSAIRE.)

épante , Prince de Sicile , étant à Marseille , devient amoureux & est aimé de la Princesse Isménie ; obligé de s'absenter pour quelque tems , il lui demande être admis un soir dans sa chambre , pour prendre un baiser d'elle. Il y vient : l'excès de son amour , la tendresse que lui promet Isménie , l'occasion enfin l'enage à vouloir lui dérober un baiser. La Princesse , fuyant de cette témérité , lui défend de jamais reparaître devant elle : le Prince veut se justifier , mais en vain ; elle ne veut point l'écouter. Croyant alors avoir perdu tout espoir de l'attendrir , il se jette par la fenêtre , & se précipite dans la mer. Isménie est au désespoir de la mort de son amant , & devient folle ; on l'emmene dans une maison de campagne , & on ne peut empêcher de courir le bruit de sa mort. Au bout de deux ans , un Médecin la guérit : on la ramene à Marseille avec sa raison ; mais plongée dans une mélancolie , où rien ne la peut tirer. Lypas , Roi de Ligurie , qui s'étoit emparé des Etats de Sicile , depuis la perte de Lépante , arrive à Marseille , devient amoureux d'Isménie , & la demande en mariage à Dorante , Prince de Marseille , & frere de cette Princesse. Dorante , enchanté de donner sa sœur à un Roi aussi puissant , la lui accorde. Mais Isménie , toujours fidelle à la mémoire de son cher Lépante , ne veut point entendre parler de ce mariage. Voilà l'état où sont les choses , lorsque la piece commence. Il faut sçavoir encore que Dorante , faisant un voyage sur mer , est pris

par des corsaires. Axalla, Général de ces pirates, qui n'étoit point sur ses vaisseaux, lorsqu'on le fit prisonnier, apprenant que c'est le Prince de Provence, qu'il a en sa puissance, lui rend aussi tôt la liberté & le renvoye à Marseille; comblé des plus riches présents; exigeant seulement de ce Prince de lui donner sa parole, qu'il lui accordera Isménie en mariage, s'il la lui demande, avant qu'il en ait disposé. On sent bien que cet Axalla est Lépante. Des pirates l'avoient retiré de l'eau, en avoient pris soin, & l'avoient rendu à la vie. Bien-tôt après, il fut instruit du bruit de la mort d'Isménie: cet amant malheureux ne voulant pas lui survivre, & cherchant un trépas glorieux, consent d'être le chef de ces corsaires. Il fait mille actions éclatantes, sans trouver la mort qu'il cherchoit. Enfin il apprend qu'Isménie n'est point morte, & il brûle de la revoir. Il arrive à Marseille chez le même Médecin, qui avoit guéri la Princesse; il se fait reconnoître à lui, & le prie de lui procurer les moyens de voir l'objet qu'il adore. Ce Médecin, de tout tems, attaché à Lépante, lui montre toutes les difficultés de pénétrer dans la retraite d'Isménie. Enfin il ne trouve d'autre expédient, que de le lui présenter, comme un fol, qui pourra la distraire de sa mélancolie. Rien ne lui coûte pour voir ce qu'il aime; il se déguise, est introduit chez Isménie; & sous un nom supposé, il lui raconte son histoire; la Princesse étonnée du rapport qu'elle a avec la sienne, s'attendrit. Lépante profite

du moment , & se fait reconnoître. Ils se jurent tous deux une tendresse éternelle ; elle lui confie le désespoir où elle est , par rapport à l'engagement que son frere a contracté avec le Roi Lypas. Lépante lui promet de lever bien-tôt cet obstacle : en effet , il envoie à Dorante un de ses Lieutenans , avec une lettre signée Axalla , où il le somme de sa parole , & lui demande Isménie en mariage : Dorante n'hésite pas , & fait réponse à Axalla qu'il peut arriver , & qu'il fera l'époux de sa sœur. Le Roi Lypas , instruit de cet événement , enleve Isménie ; au moment où il est prêt d'entrer dans ses vaisseaux , il est attaqué par Lépante , qui délivre la Princesse , & fait Lypas prisonnier. Le vainqueur se fait alors connoître pour cet Axalla , à qui l'on a promis Isménie ; & en même-tems pour Lépante , Prince de Sicile , que l'on a cru mort. Dorante lui fait épouser Isménie ; & Lypas , pour obtenir sa liberté , lui rend la Sicile.

(SUJET D'ATHÉNAÏS.)

Il est vrai , cher Paulin , qu'à ne considérer
 Que cette majesté qui nous fait adorer ,
 Et cette vaine pompe étonnant le vulgaire ,
 Qui nous coûte beaucoup , & ne nous sert de guere ,
 Le peuple mal instruit , nous croit aussi contents ,
 Que dans l'or & la pourpre , il nous voit éclatans.
 Mais ceux qui par sagesse , ou par expérience ,
 Parlent de notre sort avec plus de science ,

Sçavent que les chagrins & les cuisans soucis
Sont avec les grands Rois dans les Trônes.

C'est l'Empereur Théodose, qui ouvre la scène par ces vers. On peut se rappeler ceux que Phocas dit en commençant la Tragédie d'Héraclius. Il est bon d'observer que la Tragédie d'Athenais est de 1642, & celle d'Héraclius est de 1647... Theodose ne vouloit point se marier, & se piquoit même de mépriser les feux de l'amour. Sa sœur Pulcherie, qui n'approuvoit point son indifférence, lui dit qu'elle vient de voir dans Athenais le chef-d'œuvre de la beauté, de la grace & de la modestie. Tant de louanges piquent la curiosité de l'Empereur; il témoigne à sa sœur le desir qu'il auroit de voir cette jeune merveille. Pulcherie, sur le champ, lui en procure l'occasion, & le fait cacher dans son cabinet, au moment qu'Athenais avec son frere, viennent rendre la Princesse juge de leurs différens, au sujet de la succession de leur pere. Pulcherie adjuge gain de cause au frere, & promet sa protection à la sœur. Theodose, qui a entendu le plus long & le plus fastidieux plaidoyer, n'en a cependant pas été ennuyé, tant il est enchanté de la beauté d'Athenais. Il avoue à Pulcherie qu'il en est devenu passionnément amoureux. Après quelques événemens assez communs, où la vertu d'Athenais brille toujours de plus en plus, l'Empereur, du consentement de sa sœur, se détermine à l'épouser. Au moment où il va être heureux, un obstacle imprévu détruit tout son bonheur. Athenais est payenne, Theo-

dose est chrétien. On employe les plus habiles Docteurs pour la convertir ; Athenais , toujours ferme dans sa croyance , la préfere à la grandeur & à sa tendresse. Enfin un confident de l'Empereur , nommé Paulin , parvient à lui démontrer la vanité & l'impuissance de ces idoles , & lui fait connoître les saintes vérités de notre Religion. Elle se fait chrétienne : rien ne sembloit plus s'opposer au bonheur de Theodose , lorsqu'un mouvement de jalousie , aussi ridicule que mal fondé , lui fait imaginer qu'Athenais aime Paulin : n'écoulant alors que sa colere , il chasse honteusement du Palais cette jeune beauté , veut punir Paulin de son infidélité , & se livre à la plus affreuse douleur. Enfin Pulcherie lui démontre la fausseté & l'injustice de ses soupçons ; il rappelle Athenais , lui demande pardon , & l'épouse.

(SUJET DE SIDONIE.) Bereminthe , Reine d'Arménie , & mere de Pharnace , pendant l'absence de ce Prince , conclud le mariage de Sidonie , fille d'Arcomene , son premier Ministre , avec Cinaxare , jeune Prince sans Etats ; mais qui par sa valeur avoit conservé ceux d'Arménie. Pharnace arrive au moment même où cet hymen alloit se conclure : l'amour qu'il avoit pour Sidonie , & l'oracle qui lui avoit été prononcé au Temple de Jupiter Ammon , le déterminent à s'opposer à cette union. Cet Oracle s'exprimoit ainsi :

La merveille que tu chéris,
 Du plus heureux des Rois & des maris,
 Fera la destinée ;
 Et les Dieux l'aiment tant,
 Que de son hyménée,
 Dépend tout le bonheur du sceptre qui l'attend.

Pharnace va trouver Cinaxare, & lui demande avec hauteur de lui céder Sidonie. Ce Prince, sûr de la parole de la Reine, du consentement d'Arcomene, & de l'amour de Sidonie, refuse à Pharnace de lui faire un pareil sacrifice : celui-ci s'emporte, & met l'épée à la main. La Reine, sortant en cet instant, se met en colere contre son fils, & confirme à Cinaxare la parole qu'elle lui a donnée. Pharnace au désespoir, montre à sa mere l'Oracle qu'il avoit reçu, & cherche à lui prouver que c'est priver son Royaume & son fils du plus grand bonheur, si elle ne lui accorde pas Sidonie. La Reine hésite quelques momens, & enfin prend le parti de s'en rapporter à la volonté des Dieux. Elle fait venir un enfant, met le nom de son fils & celui de Cinaxare, dans un vase, & prononce que le nom qui sortira le premier, déterminera celui qui doit obtenir la main de Sidonie ; c'est celui de Pharnace qui sort, tout le monde est au désespoir ; mais on prend le parti d'obéir, à ce que le Ciel vient de décider. On conduit Sidonie à l'Autel ; mille présages funestes se manifestent aux yeux des spectateurs. Enfin Arcomene prend la parole, rappelle un ancien

Oracle qui annonce que le Royaume d'Arménie sera détruit, si jamais une esclave devient l'épouse du Roi. Il déclare que Sidonie est esclave, qu'il l'a trouvée sur le sein d'une esclave expirante; que n'ayant point d'enfans, il l'avoit élevée & fait passer pour sa fille. Enfin il fait voir une médaille d'or qu'elle avoit alors à son col: un Sage, qui se trouve dans le Temple, prend cette médaille, & après s'avoir examiné, assure que non-seulement, Sidonie n'est point une esclave, mais même qu'elle est née de sang royal. L'espérance renaît dans le cœur de Pharnace; mais elle est bientôt détruite: ce même Sage fait voir que cette médaille est creuse, il l'ouvre, & en tire un écrit, par lequel on apprend que Sidonie est née d'un mariage secret, que le feu Roi Harpage avoit contracté avec une Princesse, qui étoit morte, lui donnant le jour; que peu de tems après, ce Roi avoit épousé Berimithe, & que par conséquent Sidonie étoit sœur de Pharnace, le calme renaît aussi-tôt, & Cinaxare épouse sa chere Sidonie.

1630.

GRANDCHAMP.

LES AVENTURES AMOUREUSES D'OMPHALE, son combat, sa perte, son retour & son mariage. Tragi-Comédie dédiée à Monseigneur, frère unique du Roi. PARIS, Pierre Chevalier, 1630. 77-8°. On trouve au commencement une Ode au Roi sur

la prise de la Rochelle ; & à la fin , les amours de la Bergere Isis , espece de Poëme.

(SUJET D'OMPHALE.) Le Prince Daphnis est amoureux d'Omphale , & en obtient un rendez-vous pendant la nuit. Polidon , rival de Daphnis , le voit sortir de chez la Princesse , & entend & leurs derniers adieux , & le rendez-vous pris pour le lendemain. Furieux du bonheur de Daphnis , il veut le perdre dans l'esprit d'Omphale ; il va la trouver , & lui dit en secret , que ce jeune Prince se vante par tout qu'elle lui a accordé ses dernieres faveurs : quelques particularités qu'il avoit entendues , le rendez-vous donné pour la nuit prochaine , qu'il lui rappelle , la persuade de l'indiscrétion de son amant ; n'écoutant alors que sa colere , elle engage Polidon à appeller Daphnis en duel. Ce Prince accepte le défi , & se porte au rendez-vous : bientôt son adverfaire paroît ; il le combat , & le perce d'un coup mortel. Mais quel est l'excès de sa douleur , lorsque dans l'ennemi qu'il vient de vaincre , il reconnoît sa chere Omphale. Cette tendre amante , craignant pour les jours de l'objet qu'elle aime encore , malgré sa juste colere contre lui , avoit engagé Polidon à se désister du combat , & avoit elle-même pris sa place. Daphnis veut se passer son épée au travers du corps : Omphale l'arrête , & exige même sa parole d'honneur , qu'il n'attentera pas sur ses jours , il le lui promet ; mais voulant absolument périr,

il va trouver le Roi , & lui conte le crime qu'il vient de commettre ; le Roi le fait conduire en prison , & envoie chercher le corps d'Omphale , pour le déposer dans un superbe mausolée. On ne le trouve pas : un Hermite avoit passé à l'endroit où s'étoit donné ce malheureux combat ; il s'étoit aperçu qu'Omphale respiroit encore , & l'avoit transportée dans sa retraite , où il la guérit bien-tôt. Cependant Polidon , déchiré par ses remords , quitte la Cour , & veut se confiner dans une retraite. Il arrive précisément dans celle de l'Hermite , qui avoit rendu la vie à Omphale. Il ne reconnoît pas cette Princesse , qui étoit habillée en berger. Il raconte à l'Hermite ses aventures , & comment il étoit cause de la mort d'Omphale : il ajoute qu'il va l'être aussi de celle de Daphnis , dont on avoit différé le supplice , pour l'immoler sur le tombeau de cette Princesse. A ce récit , Omphale reconnoît l'innocence de son amant , & apprend , en tremblant , le danger où il est. Sans en rien dire à l'Hermite , elle court à la Ville , se fait reconnoître au Roi , au moment même où l'on conduisoit Daphnis à la mort. Daphnis justifié épouse Omphale ; & Polidon qui arrive avec l'Hermite , ne voulant plus troubler le bonheur de ces amans , donne la main à la Princesse Méliante , dont il étoit aimé depuis long tems. . . . Cette piece n'est pas mal conduite ; mais elle est bien platement versifiée.

220 THEATRE FRANÇOIS.

Vers 1630.

**LES MURMURES DES FEMMES , FILLES
ET SERVANTES**, en trois actes, en vers, in-8°. fans date, ni nom de Ville ni d'Imprimeur.

(SUJET DE CETTE PIECÈ.) Les personnages de cette espece de Drame, sont tous des femmes, ou des filles de bourgeois & d'artisans, qui se rencontrent, & qui se disent mutuellement qu'elles sont mandées à la Ville, pour subir la réforme ordonnée sur les habillemens. Il n'y en a pas une qui ne crie à l'injustice, & qui ne prétende avoir le droit de porter le vêtement qui lui plaira le plus. Il n'y a dans cet ouvrage ni conduite, ni intrigue, ni gayeté; & je n'en parle ici que parce qu'il est divisé en actes, & en scènes.

1631.

GEORGÈS DE SCUDERY, né au Havre-de-Grace, en 1601. mort d'apoplexie le 14 Mai 1662. de l'Académie Française. Il étoit frere de Mademoiselle de Scudery, qui a donné plusieurs ouvrages.

LIGDAMON ET LYDIAS, ou LA RESSEMBLANCE, Tragi-Comédie, dédiée à M. le Duc de Montmorency. PARIS, François Targa, 1631. in-8°.

LE TROMPEUR PUNI, ou l'HISTOIRE SEPTENTRIONALE, Tragi-Comédie, dédiée à Madame de Combalet, avec une Préface sur les

THEATRE FRANÇOIS. 111

Œuvres de Scudery, par M. de Chandeville. PARIS, Pierre Billaine, 1633. in-8°.

LA COMEDIE DES COMEDIENS. Poëme de nouvelle invention, en cinq actes, & un prologue, dédié à M. le Marquis de Coalin. **PARIS, Augustin Courbé, 1635. in-8°.**

ORANTE, Tragi-Comédie, dédiée à Madame la Duchesse de Longueville. PARIS, Augustin Courbé, 1635. in-8°.

LE VASSAL GENEREUX, Poëme, Tragi-Comédie, en cinq actes, en vers, dédiée à Mademoiselle Rambouillet. **PARIS, Augustin Courbé, 1636. in-8°.**

LE PRINCE DEGUISE, Tragi-Comédie, dédiée à Mademoiselle de Bourbon. **PARIS, Augustin Courbé, 1636. in-8°.**

LE FILS SUPPOSÉ, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. le Chevalier de Saint-Georges. **PARIS, Augustin Courbé, 1636. in-8°.**

LA MORT DE CESAR, Tragi-Comédie, avec un Prologue du Tibre & de la Seine, dédiée au Cardinal de Richelieu. **PARIS, Aug. Courbé, 1636. in-4°.**

DIDON, Tragédie, dédiée à M. le Comte de Belin. **PARIS, Augustin Courbé, 1637. in-4°.**

L'AMANT LIBERAL, Tragi-Comédie, dédiée à la Reine. **PARIS, Augustin Courbé, 1638. in-4°.**

L'AMOUR TYRANNIQUE, Tragi-Comédie, dédiée à Madame la Duchesse d'Aiguillon, avec un discours de la Tragédie, ou remarques sur l'amour tyrannique, dédiée à l'Académie Française, par Sillac d'Arbois. (Jean-François Sarrafin) PARIS, Augustin Courbé, 1639. *in-4°*.

EUDOXE, Tragi-Comédie, dédiée aux Dames, par Eudoxe même. PARIS, Aug. Courbé, 1641. *in-4°*.

ANDROMIRE, Tragi-Comédie, avec un avis au Lecteur. PARIS, Ant. de Sommaville, 1641. *in-4°*.

IBRAHIM, ou l'ILLUSTRE BASSA, Tragi-Comédie, dédiée à M. le Prince de Monaco. PARIS, Nicolas de Sercy, 1643. *in 4°*.

AXIANE, Tragi-Comédie, en cinq actes, en Prose, avec une préface, pour justifier la Prose. PARIS, Nicolas de Farcy, 1644. *in-4°*.

ARMINIUS, ou LES FRERES ENNEMIS, Tragi Comédie, avec une préface, dans laquelle il rend compte d'une manière avantageuse des seize Poëmes dramatiques, qu'il a composés, & où il dit que cet ouvrage sera le dernier de ce genre qui sortira de sa plume. PARIS, Toussaint Quinet, 1644. *in-4°*.

(SUJET DE LIGDAMON ET LYDIAS.)

L'amoureux Ligdamon, au désespoir des rigueurs de Sylvie, prend le parti de se tuer. Un de ses amis lui conseille, puisqu'il a le dessein de mourir, d'aller du moins

moins à l'armée chercher un trépas glorieux. Il accepte ce conseil avec plaisir , & part. Dans un autre pays, Lydias, qui ressembloit parfaitement à Lygdamon, & qui étoit aimé d'Amerine, se bat contre un de ses rivaux, le tue, & est obligé de quitter sa maîtresse & son pays. Il arrive dans le lieu qu'habitoit Sylvie : cette belle, depuis le départ de Ligdamon, étoit devenu sensible à ses feux, & tous les jours pleuroit son absence ; elle croit revoir son amant ; elle lui fait mille caresses, & l'assure qu'elle est déterminée à l'épouser. Mais ce berger, fidele à son Amerine, rejette les caresses de Sylvie, & l'assure qu'il ne la connoit pas, ce qui la met au désespoir. Tandis que cette parfaite ressemblance lui procuroit une aussi bonne fortune, cette même ressemblance en procuroit une bien contraire à Ligdamon. Il est attaqué par le frere de celui que Lydias avoit tué ; il le blesse : il est pris, poursuivi comme meurtrier, & condamné à mort. Cependant Amerine, qui croit reconnoître son amant, le délivre du supplice, en demandant à l'épouser. Ligdamon en agit avec Amerine, comme Lydias avec Sylvie ; & voyant, quoiqu'il puisse dire, qu'on le conduit malgré lui au Temple, il jette du poison dans la coupe nuptiale, l'avale, & tombe sans connoissance au pied de l'Autel. Un hasard heureux conduit Lydias & Sylvie, dans ce même Temple, on reconnoît aussi-tôt les différentes méprises qu'ont occasionnées la parfaite ressemblance de Ligdamon & de Lydias.

Sylvie veut suivre son amant dans la nuit du tombeau ; quand celui qui avoit fourni le poison à Ligdamon , arrive à propos pour faire finir sa douleur ; il arrête l'effet de la potion , qui n'étoit que somnifere. Ligdamon reprend ses sens , reconnoît Sylvie & l'épouse. Ameriné fait en même-tems le bonheur de Lydias.

Le style de cette piece est on ne peut plus ridicule : l'Auteur y abuse sans cesse de ces pointes ou jeux de mots , qui en effet étoient assez d'usage en ce tems-là , mais dont on usoit cependant avec modération. Scudery , au contraire , affecte d'y en inferer un au moins dans chaque replique. Je n'en citerai qu'un exemple , & c'est peut-être l'endroit le moins déraisonnable de cette Tragi-Comédie. . . . Un Berger demande à Sylvie pourquoi elle refuse avec tant d'opiniâtreté le don du cœur de Ligdamon. Sylvie lui répond :

Qu'il garde ce beau don , pour moi je le renvoye :
 Je ne veux point passer pour un oiseau de proie ,
 Qui se nourrit de cœurs ; & ce n'est mon dessein
 De ressembler un monstre ayant deux cœurs au sein.

(SUJET DU TROMPEUR PUNI.) Arsidor & Cléonte , Seigneurs Anglois , sont tous deux amoureux de Nerée ; Arsidor est aimé , Cléonte méprisé : celui-ci pour troubler le bonheur de son rival , vient lui faire confidence , qu'il passe toutes les nuits avec Nerée , & lui propose même de se rendre témoin de son bonheur ; il le fait cacher ; & bien-tôt après , Arsidor le voit , introduit pendant la nuit chez Nerée.

vaincu de l'infidélité de sa maîtresse, dès qu'il la vit, il l'accable des reproches les plus outrageans. Les quelques événemens assez communs, Nerée éclater son innocence aux yeux d'Artidor. Celui-ci, irrité de la calomnie de Cléonte, se bat contre & le tue. Rien ne troublant plus le bonheur d'Artidor, & le trompeur étant puni, la piece devoit naturellement finir. Mais elle eut été trop courte, & l'auteur fait naître tout-à-coup un incident inattendu, dérange la félicité des deux amans. Le Roi de Danemarck fait demander au Roi d'Angleterre la main de Nerée pour Alcandre, son favori : le Roi d'Angleterre la lui accorde, & fait sur le champ partir une jeune beauté pour Coppenhague. Artidor au désespoir, abandonne sa patrie, & va errant de contrée en contrée. Il rencontre un jour trois hommes, qui vouloient assassiner un seul, qui se défendoit vaillamment. Il prend aussi-tôt le parti du plus foible, & les assassins. Celui-ci, à qui il vient de sauver la vie, lui jure une amitié & une reconnoissance éternelle : ils se font réciproquement confidence des divers événemens de leur vie. On peut juger de leur caractère, lorsqu'ils se reconnoissent pour rivaux, c'étoit Alcandre qu'Artidor venoit de délivrer de la main des assassins : malgré l'amitié qu'ils s'étoient promise, l'un est le plus fort ; & quoi qu'à regret, il convient cependant, que lorsqu'ils seront arrivés à la capitale, ils se battront l'un contre l'autre : ils y arri-

vent , & Alcandre obtient du Roi toute sûreté pour son rival. Ils entrent dans la carrière , se battent : Arfidor defarme Alcandre , & lui rend aussi-tôt son épée pour continuer le combat : celui-ci touché de cet excès de générosité , le reconnoît pour son vainqueur , lui jure de ne plus mettre obstacle à son bonheur ; & obtient pour Arfidor & la main de Nerée , & la protection du Roi. Je vais citer un endroit de cette piece , pour faire connoître à mon Lecteur comment dans ce tems-là on exprimoit la galanterie. Arfidor dit à Nerée :

Aujourd'hui , que le Ciel s'est paré pour te plaire ,
 Que pour voir tes beautés , le Soleil nous éclaire ,
 Et qu'à travers l'azur il darde des rayons ,
 Qui nous viennent baiser , bien que nous les fuyons ;
 Viens dessous ces ormeaux éviter leur outrage ;
 Tu t'y mettras à l'ombre , & m'ôteras l'ombrage ;
 Car voi que ce rival , qu'Amour a sçu toucher ,
 Abaisse sa lumiere , & songe à se coucher.
 Viens , ma belle déesse , & vois dans la fontaine
 Ces arbres d'alentour tracer leur ombre vaine ;
 Souffre qu'en ce ruisseau par un soin diligent ,
 Je fasse parmi l'or distiller de l'argent ;
 Que lavant tes cheveux , cette onde ait l'avantage
 De prendre la couleur du beau sable du Tage :
 Lors faisant un miracle au bord de ce ruisseau ,
 On verra le Soleil au signe du verseau.
 Viens conter le sablon de cette eau transparente ;
 C'est le nombre des maux dont tu fais l'igaorante.
 Viens voir dans ce cristal où je sens m'embrâser ,
 Comme quoi sans couleurs on peut peindre un baiser ;
 Viens t'en fouler ces fleurs qui penchent à la vue
 De celles dont le Ciel liberal t'a pourvue :

Viens tromper le zéphire amoureux de Rhilis,
 En lui montrant ce teint de roses & de lys ;
 Il te prendra pour elle ; ha ! se faux miserable,
 Car tes perfections n'ont rien de comparable :
 Que l'on cherche l'objet le plus rempli d'attraits,
 Que l'on fasse un portrait de tous les beaux portraits :
 Les graces de Venus, celles de la nature,
 Le plus vif coloris qui soit en la peinture,
 L'albarre, le corail, le visage d'amour,
 Les étoiles, la lune, & la clarté du jour,
 Les perles, les rubis, toutes les fleurs ensemble,
 N'ont rien qui soit si beau, ni rien qui te ressemble.

NÉRÉE.

Ce discours est charmant, autant que son auteur ;
 Et c'est à mon regret qu'il est un peu menteur.

ARSIDOR.

Pour voir si j'ai flaté ce sujet de ma flame,
 Regarde dans cette onde, ou bien dedans mon ame,
 L'un & l'autre à l'instant te feront avouer
 Que tout ce que j'ai dit est trop peu te louer.

(**SUJET DE LA COMEDIE DES COMEDIENS.**) Cet ouvrage commence par un Prologue en prose, assez plaisant ; ensuite la Comédie, qui est en deux actes & en prose ; elle se passe entre différens Acteurs d'une troupe de Comédiens, qui arrivent à Lyon, & où l'un d'eux rencontre son oncle, qui d'abord gronde son neveu de la profession qu'il a embrassée, & qui finit par entrer lui-même dans la troupe. On lit au milieu de cette Comédie une Eclogue, dont voici les premiers vers :

TANCRÈDE.

Que faites vous ici dans cette forêt sombre,
Où nul soleil que vous n'a jamais pénétré.

I R I S.

J'y cherchois ce qui fuit c'est-à-dire de l'ombre,
Et fuyois seulement ce que j'ai rencontré.

Enfin cet ouvrage singulier, finit par une Tragi-Comédie Pastorale en trois actes, & en vers, intitulée, *l'Amour caché par l'amour*, que ces mêmes Acteurs représentent pour le début de l'oncle. Ce Drame ne mérité aucun extrait; il est froid, sans conduite, & mal écrit.

(SUJET D'ORANTE.) Ismandre, fils du Gouverneur de Naples, est amoureux & aimé d'Orante, fille d'un Seigneur Napolitain. Malheureusement pour ces amans, la haine la plus vive divisoit leurs maisons; & Lucinde, mere d'Orante, par aversion pour la famille d'Ismandre, avoit quitté Naples pour se réfugier chez Ormin, Gouverneur de Pise, son parent, & qui partageoit sa haine. Quoique marié, Ormin devient amoureux d'Orante: & pour parvenir à ses fins, il engage Lucinde à la donner en mariage à un jeune Seigneur Pisan, nommé Florange, se flattant que la haine, qu'elle concevoit nécessairement pour son époux, la pourroit un jour déterminer à écouter favorablement son amour. Cependant les larmes d'Orante, dont il ignoroit l'amour pour Ismandre; & la répugnance qu'elle témoigne pour ce mariage, le dé-

termine à abandonner ce projet. Il ordonne même à Florange de ne plus songer à cette union. Mais Lucinde, flattée des grandes richesses de Florange, lui promet de lui tenir parole, & de se sauver de Pise avec sa fille, pour la lui donner. Isimandre averti par Orante de tous ces événemens, malgré les dangers qu'il y court, arrive à Pise, déguisé en Marchand, voit sa maîtresse, & l'engage à le suivre sous des habits d'homme. Florange le rencontre, & le combat; mais son âge & sa foiblesse le livrent bien-tôt à la merci de son rival, qui lui donne la vie. Ormin, instruit qu'Isimandre lui avoit enlevé Orante, lui envoie un cartel, & lui indique le lieu du combat: Isimandre s'y rend, & trouve Ormin au milieu de trois assassins: il prend aussi-tôt la défense de celui qu'il venoit combattre, & tue ses assassins: c'étoit Florange, qui, pour se venger d'Ormin, avoit voulu lui ôter la vie. Ormin touché de la générosité d'Isimandre, lui demande son amitié, consent à son bonheur, & se charge de réunir les deux familles. Il va avec lui chez le Gouverneur de Naples. Tout s'arrange bien-tôt à la satisfaction des deux amans: & leur hymen est le nœud qui réunit leurs parens.

(SUJET DU VASSAL GÉNÉREUX.)

Theandre, jeune Seigneur François, aime & est aimé de la belle Rosilée, fille du Duc de Bretagne, & héritière de ses Etats. Lucidan, fils aîné du Roi des

Francs, est son rival. Dans un combat contre les Danois, Theandre signale son courage avec tant d'éclat, que le Roi charmé de sa valeur, lui accorde Rosilée en mariage. Lucidan s'y oppose en vain. Mais au moment même où cet hymen alloit se célébrer, le Roi meurt; & Lucidan n'est pas plutôt sur le Trône, qu'il veut forcer Rosilée à l'épouser. Les Seigneurs & le peuple cherchent en vain à empêcher le nouveau Roi de commettre cette injustice; Lucidan persiste, & menace même les jours de Theandre: ce qui irrite si fort les cœurs & les esprits de la Nation, qu'on le chasse du Trône, & qu'on élit Theandre à sa place. Theandre n'accepte la Couronne, que sous le serment solennel qu'on lui fait aux pieds des Autels, d'obéir exactement au premier de ses commandemens. Après avoir reçu ce serment, il monte sur le Trône; & fait au peuple & aux Grands un long discours, où il leur prouve l'injustice de son élection; & après leur avoir rappelé le serment qu'ils viennent de faire, il leur ordonne de reconnoître Lucidan pour leur maître légitime. Après avoir cessé de parler, il descend du Trône, va chercher Lucidan, l'y fait monter, lui remet le Sceptre & la Couronne, & lui prête le premier le serment de fidélité. Tous suivent son exemple. Lucidan touché de la générosité de son rival, le prie d'oublier ce qui s'est passé, & lui fait épouser Rosilée.

En tout, cette pièce n'est pas mal conduite, il y a quelques endroits passables: en voici en qui m'a

paru mériter d'être rapporté : dans la première scène du premier acte. Theandre témoigne à Roilée l'inquiétude où il est, qu'elle ne se laisse éblouir par le rang de son rival, elle lui répond :

..... N'en dis pas davantage.

Quand l'empire du Ciel lui viendrait en partage ;

Quand de la terre entière il se rendrait vainqueur ,

Il en perdrait le nom, en attaquant mon cœur.

(SUJET DU PRINCE DEGUISÉ.) Cette piece est fort compliquée. Clearque, fils du Roi de Naples, passe par la Sicile, y voit Argenie, unique héritière de ce Royaume, en devient passionnément amoureux, retourne chez son père, & l'engage à envoyer des Ambassadeurs, pour la lui faire obtenir en mariage. Le Roi de Sicile les refuse ; & celui de Naples piqué de ce refus, lui déclare la guerre, est vainqueur, & le fait prisonnier. Clearque espérant l'adoucir, ne néglige aucune occasion de lui donner des preuves de respect. Mais ce Monarque, irrité de ses malheurs, s'abandonne au chagrin, & meurt. Le bruit court que Clearque l'avoit empoisonné ; & Rosemonde, mere d'Argenie, adoptant cette imposture, déclare que cette fille n'aura point d'autre époux, que celui qui lui apportera la tête de Clearque. Cependant ce jeune Prince, plus amoureux de jour en jour, & vaincu par le desir de tevoir ce qu'il aime, malgré tous les dangers qu'il y court, prend le parti d'aborder en Sicile, se déguise, & s'engage comme garçon

chez le jardinier de la Reine. La Princesse l'entre plusieurs fois, & est frappée de sa bonté elle lui parle ; & le Prince en conservant le qu'exigeoit l'état qu'il avoit embrassé, ne perdant pas l'occasion de lui dire des galanteries ve même, un jour, celle de lui réciter ces St

Au doux climat de la grece ,
 Un Jeune Prince amoureux ,
 Qui n'osbit voir sa maîtresse ,
 Prit un dessein dangereux :
 Pour approcher de la belle ,
 Qu'un malheur faisoit rebelle
 A tant de fidélité ;
 Pressé du trait qui le picque ,
 Dessous un habit rustique ,
 Il couvrit sa qualité.
 La fortune favorable ,
 Pour témoigner son pouvoir ,
 A cette Nymphe adorable
 L'offrit & fit recevoir ;
 Ainsi sous l'habit champêtre ,
 D'un troupeau qu'il mène paître ,
 Prenant le soin chaque jour ,
 Il foule aux pieds la Couronne ,
 Que sa naissance lui donne ,
 Pour avoir celle d'amour.
 Il vivoit de cette sorte ,
 Plein de gloire & de plaisir ;
 Mais d'une espérance morte ,
 Il fit renaitre un desir ,
 Qui sollicita son ame ,
 De faire éclater la flamme ,
 Qui le privoit de repos ;
 Il crut en conseil fidelle ,

Si bien que s'approchant d'elle,
Son cœur lui tint ce propos.

Nymphé, prenez connoissance
D'un sort qui m'est assez doux,
Puisque je tiens la naissance
Du sang des Dieux comme vous;

Mais si la métamorphose,
Que fait celui qui dispose
D'un cœur qui vous est donné,
Déplait à l'œil de Silvie,
Ce cœur va perdre la vie
Dès qu'il l'aura condamné.

Je suis il ferme la bouche,
Sur le point de se nommer,
O quelle crainte le toube!
Et qu'on la doit estimer !
Il souffre la violence
Du respect & du silence ;
Il paroît pâle & transi :
Et sans dire si la belle
Fut pitoyable, ou rebelle.
L'histoire finit ainsi.

En effet, il n'en avoit pas davantage à dire. Enfin après quelques événemens, qui le mettent toujours de mieux en mieux dans l'esprit de la Princesse, il lui avoue qu'il est le fils du Roi de Naples ; & que c'est l'excès de l'amour qu'il ressent pour elle, qui l'a déterminé à paroître sous ce déguisement : Argénie lui avoue aussi qu'elle l'aime, & lui recommande le plus grand mystère. Ces amans vivoient heureux, lorsque tout à-coup leur bonheur est troublé par la jalousie de la femme du jardinier, qui, amoureuse du Prince dé-

guilé , & au désespoir de s'en voir méprisée , ayant découvert son intrigue avec la Princesse , va aussi-tôt la révéler à la Reine. La Reine , furieuse de ce qu'elle vient d'entendre , descend dans le jardin , surprend Clearque aux genoux de sa fille , & les fait tous les deux conduire en prison. Une Loi du Royaume avoit prévu le cas où une jeune Princesse engageroit son cœur , sans l'aveu de ses pere & mere , & condamnoit à la mort celui des deux amans , qui le premier avoit fait l'aveu de sa passion : Clearque n'hésite pas & s'avoue coupable. De son côté , Argenie assure que c'est elle qui l'est ; on ne peut connoître la vérité ; & pour se tirer d'embarras , on ordonne que le sort des armes en décideroit. C'étoit dans ce tems-là la ressource ordinaire , pour les affaires embarrassantes. Le Prince trouve le moyen de séduire ses gardes , qui le font sortir de prison ; & pour sauver les jours de ce qu'il aime , il s'arme , il entre dans la lice , & veut combattre pour prouver que c'est l'amant , qui , le premier , a déclaré ses feux. Animée par le même objet , Argenie , qui a aussi recouvert la liberté , se vêtit en Chevalier , & se présente pour prouver , que c'est au contraire la Princesse qui est coupable. On met ces deux tendres amans vis-à-vis l'un de l'autre. La trompette sonne , le signal se donne , & bien-tôt la Princesse est vaincue ; son casque tombe , Clearque la reconnoît , il veut se tuer : Argenie qui n'étoit point blessée , & qui seulement avoit été renversée de dessus son cheval , arrête les

transports de son amant , calme son désespoir ; mais persiste toujours à soutenir que c'est elle , qui l'a engagé dans ce fatal amour. Enfin le Prince , ne voyant plus d'autre moyen de sauver les jours d'Argenie , rappelle à la Reine le serment qu'elle a fait de ne donner d'autre époux à sa fille , que celui qui mettroit en sa puissance la tête de Clearque. Il se fait connoître alors pour ce même Clearque , dont elle poursuit le trépas : il n'ose , dit il , espérer la récompense promise , puisqu'elle le soupçonne d'un crime aussi affreux ; mais il consent à perdre la vie , si les jours d'Argenie sont en sûreté. La Reine , étonnée , balance quelque tems ; heureusement elle apprend par un témoin de la mort de son époux , que , loin d'attenter à ses jours , Clearque au contraire n'avoit songé qu'à les conserver. Elle oublie alors toute sa haine ; elle ne voit plus en Clearque que le plus généreux des hommes , & l'amant le plus tendre , & elle lui fait épouser Argenie.

(S U J E T D U F I L S S U P P O S É .) Deux Gentilshommes François , Rosandre & Almedor , se proposent de resserrer les nœuds de leur ancienne amitié , en unissant leurs enfans. Rosandre n'avoit qu'une fille , nommée Luciane ; & Almedor , un seul fils nommé Philante. Ce fils étoit en Bretagne depuis sa naissance ; il y étoit amoureux , & aimé de Belise , sœur de Clorian , Gentilhomme Breton ; & Clorian s'opposoit à leur bonheur. C'étoit là la position de Philante , lors-

qu'un domestique d'Almedor vient lui annoncer, qu'il est chargé par son père de le conduire à Paris, où il veut le marier. Ce jeune homme, au désespoir, va confier son malheur à sa maîtresse, jure qu'il mourra de douleur, s'il la quitte un instant, & enfin la détermine à le suivre, sous des habits d'homme, lui promettant de le conduire à son père, qui dès qu'il la verra, ne pourra qu'applaudir à son choix. Il charge en même-tems ce domestique, qui devoit le mener à Paris, & qu'il avoit mis dans ses intérêts de conduire Belise à un lieu où il doit bien-tôt l'aller trouver. La fortune s'opposa à son projet; Clorian, instruit qu'on venoit d'enlever sa sœur, en soupçonne Philante & le fait arrêter. Il va le trouver dans la prison, pour savoir où est Belise, & le menace de la mort s'il ne le lui apprend: mais bien-tôt vaincu par la douleur, la vertu & l'amour de Philante, il devient son ami, lui procure la liberté, & part même avec lui pour rejoindre Belise. Nous l'avons laissée en habits d'homme, & sous la conduite du valet d'Almedor. Après avoir attendu vainement Philante, ce valet lui conseille d'aller à Paris, où elle apprendra ce qu'est devenu son amant. Elle y arrive, va chez Almedor, s'informe de Philante: on n'en avoit point encore eu la moindre nouvelle. Ce même valet lui conseille alors de profiter de son déguisement, & de se faire passer pour Philante. En effet, elle arrive avec ce rusé confident: & le bon-homme qui n'avoit jamais vu son fils,

ne doute pas que ce ne soit lui, est enchanté de sa grace & de sa figure, & sur le champ le mene chez Luciane. Il est nécessaire de sçavoir que cette Luciane s'étoit envain opposée à son mariage avec Philante; qu'elle aimoit un jeune Gentilhomme nommé Oronte, & qu'elle avoit formé le projet de tâcher de dégouter d'elle celui qu'on vouloit lui faire épouser. En effet dès qu'elle en trouve l'occasion, elle accable le prétendu Philante de haine & de mépris. Mais Belise qui sent combien les momens sont précieux, se confie à elle, & lui avoue son sexe & son déguisement: elles se jurent alors l'amitié la plus forte, & paroissent d'une si parfaite intelligence, qu'Oronte qui arrive dans ce moment, tombe dans une telle jalousie, qu'il prend le parti d'appeller son rival en duel. On porte le cartel chez Almedor, au moment même où le véritable Philante y arrivoit, & on le lui remet. Ce jeune homme, étonné d'une querelle si peu attendue, se rend cependant au rendez-vous. Oronte, fort surpris de voir un homme qu'il ne connoit pas, s'explique avec lui. Ils conviennent d'aller ensemble chez Almedor, pour confondre l'imposteur qui prend le nom de Philante. Ils font demander le vieillard; mais ils ont beau lui parler, ce bon-homme prévenu ne veut pas les écouter, & fait venir celui qu'il veut, & qu'il soutient être son fils. On peut juger aisément de la surprise des deux amans, lorsqu'ils se reconnoissent. Enfin Clorian conte toute l'histoire, fait connoître à

Almedor & la naissance & les biens de sa sœur. Celui-ci content de n'être point privé de Belise, qu'il avoit aimé comme son fils, la reçoit pour sa fille; & Rosandre, suivant l'exemple de son ami, consent au bonheur d'Oronte.

(SUJET DE LA MORT DE CESAR.) Ce fameux événement est généralement trop connu pour que je donne l'extrait de cette pièce, dans laquelle Scuderi a suivi scrupuleusement tout ce que nous en ont transmis les Historiens. Les Auteurs, qui depuis lui ont traité le même sujet, ont aussi à peu près adopté le même plan, qui, pour ainsi dire, est un plan donné par l'histoire même. L'on trouve quelques beaux vers dans cette Tragédie. Voici ceux que dit Brutus en la commençant :

Ne délibérons plus, le sort en est jetté ;
 L'ex-cès de prévoyance est une lâcheté :
 Il faut pour ce grand coup choisir l'heure opportune ,
 Et puis s'abandonner aux mains de la fortune.
 Fleau des foibles esprits, image du danger ,
 Vous choquez un dessein qui ne sçauroit changer ;
 Il est juste, il est beau, c'est ce que je demande :
 Ma main, resolvons nous ; l'honneur vous le commande :
 Montrons le même cœur qu'ont montré nos parens ,
 Et que le nom de Brute est fatal aux tyrans.

Dans la cinquième scène du quatrième acte, Brute paroît inquiet du sort de Porcie, en cas qu'il succombe sous son entreprise, elle lui répond :

On verra que je suis (quoique l'on exécute)
 La fille de Caton, & la femme de Brute ;

Que

Que l'univers entier s'assemble contre toi ;
 Aussi bien que ton cœur subsistera ma foi.
 La peine la plus grande & la mieux inventée ,
 Dont l'ame d'un mortel puisse être tourmentée ,
 Me verra conserver tout ce que j'ai promis ,
 Et je ferai pâlir tes plus fiers ennemis.
 Ma force & sa vertu feront honte à leur vice ,
 Je trouverai la gloire au milieu du supplice ;
 Et toute leur puissance , & toute leur rigueur ,
 N'ébranleront jamais son ame , ni mon cœur.

(SUJET DE DIDON.) C'est encore ici un point d'histoire trop connu , & trop traité pour que je croye devoir donner aucun extrait de cette piece. Scuderi y a imité , autant qu'il a pu , le Livre de l'Enéide. Voici un des endroits qui m'a paru le plus passable : je le rapporte pour donner à mon Lecteur la satisfaction de juger , si l'imitateur a bien réussi , en voulant rendre ces beaux vers de Virgile :

*Nec tibi Diva parens , generis nec Dardanus auctor ,
 Perfide ; sed duris genuit te cautibus horrens
 aucafus , Hyrcanæque admorunt ubera tigres.*

Non , parjure , Vénus ne fut jamais ta mere ,
 Ni * Dardan ton ayeul , mais le Caucafe affreux ;
 (* *Dardanus* ,)

T'engendra dans les flancs d'un rocher ténébreux ;
 Non , je n'en doute pas , ame lâche & traîtresse ,
 Ton enfance a succé le lait d'une Tigresse :
 Non , non ne feignons plus , disons tout en ce jour ,
 Bannissons le respect , comme il chasse l'amour ;
 A-t-il voulu donner pour adoucir ma plainte ,
 Seulement une larme , au sujet de ma crainte ?
 A-t-il fait un soupir , me voyant fondre en pleurs ?
 A-t-il levé les yeux touché de mes douleurs ?

Tome II.

I

A-t-il cette pitié qui m'est si nécessaire ;
 Il ne la connoît pas , l'infâme , le coïre ;
 Il est né pour trahir , il suit le changement ,
 Et perfide , se plaît au perfide élément.

(SUJET DE L'AMANT LIBERAL.) Pamphile & Léandre , Gentilshommes Siciliens , sont tous deux amoureux de Leonise : le premier fort riche , étoit aimé & destiné à épouser cette belle : les vœux du second étoient rejettés. Ces deux rivaux , se promenant un jour sur la mer avec l'objet de leurs vœux & Rodolphe son pere , sont pris par des corsaires Turcs , qui demandent 20000 ducats pour leur rançon. Rien n'étoit plus aisé à Pamphile que de les donner ; mais son avarice étoit plus forte que son amour ; il veut marchander. Léandre plus généreux propose à ces corsaires de vendre son bien pour faire cette somme , & de l'emmener avec eux pour caution. Les Turcs pressent Pamphile de se déterminer ; il ne peut se résoudre à payer une aussi grosse somme : & les corsaires craignant de perdre du tems , partagent leur butin , séparent les esclaves , & arrivent à Nicosie. Le maître de Leonice la vend à un Juif , qui en devient amoureux , & qui veut en jouir ; elle préfere la mort à son deshonneur. Celui-ci lui reproche sa douceur & ses bienfaits ; elle lui répond :

Celui qui se repent , après un bon office ,
 Efface entierement la grace du service :
 Celui qui le reproche , étant peu généreux ,
 Absout d'ingratitude un pauvre malheureux :

Et celui qui ne sert qu'à cause de lui-même,
 Montre qu'il n'aime point, ou seulement qu'il s'aime :
 Servant par intérêt, il n'oblige que soi ;
 Et je mets en ce rang le bien que je reçois.
 Cette robe a de l'or, vous me l'avez donnée :
 Mais, hélas ! la victime est ainsi couronnée ;
 Quand on veut l'égorger, on la pare de fleurs,
 Et ce funeste habit m'a bien coûté des pleurs, &c.

Ce Juif, voyant qu'il ne peut vaincre son opiniâtreté, prend, pour se venger, le parti de la vendre à un autre. Il la mene à Hali, Bacha de Nicosie, & lui propose de l'acheter. Ce Bacha avoit avec lui, lorsqu'on lui montre cette esclave, Hazan, son prédécesseur, & Ibrahim Cadi : tous trois en deviennent amoureux : les deux Bachas impétueux veulent se battre : le Cadi, en Prêtre rusé, employe l'adresse & l'artifice, & dit que cette esclave étoit si belle, qu'il faut la destiner au Grand Seigneur. Nouvelle dispute entre les deux Bachas, ils veulent avoir la préférence pour la lui présenter ; faisant semblant de vouloir les mettre d'accord, mais en effet, pour satisfaire sa passion, le Cadi propose de la garder chez lui jusqu'au moment de son départ : les Bachas y consentent, & le Cadi l'emmene. Léandre, qui croyoit Léonise périée dans la mer, & qui ne songeoit qu'à mourir, étoit esclave chez ce même Cadi, avec Rodolphe & Pamphile. On peut juger de sa surprise & de sa joye, lorsqu'il la revoit vivante ; mais l'on doit comprendre aussi sa douleur, lorsqu'il apprend le sort qu'on lui destine. Il

confie son histoire & ses malheurs à un de ses camarades d'esclavage, nommé Mahamud, qui, quoique Chrétien, dans le fond du cœur, se faisoit passer pour avoir abjuré sa religion, & qui étoit le principal confident du Cadi. Mahamud, touché des larmes & du sincere amour de Léandre, lui promet de le servir, & de trouver le moyen de le faire sortir de l'esclavage, lui & sa maîtresse. Une seule chose l'embarasse; c'est de pouvoir lui faire parler à Léonise, pour concerter les mesures ensemble. Un heureux hasard le leur procura. Le Cadi, toujours de plus en plus amoureux, & n'ayant pû fléchir les rigueurs de Léonise, les charge de lui parler en sa faveur. Pour surcroit de bonheur, la femme du Cadi, devenue amoureuse de Léandre, charge aussi Léonise de lui rendre le pareil office. Léandre & Léonise se trouvent donc ensemble : & le tendre Léandre, toujours rempli d'amour, mais qui croit que Léonise aime toujours Pamphile, lui dit :

Je ne viens point ici, poussé par mes desirs,
 Troubler votre repos, & choquer vos plaisirs;
 Bien que mon cœur brûlé soit toujours dans la flâme.
 Enfin le jugement fait mieux agir mon ame;
 Et sans briser mes fers, ni rompre ma prison,
 Je n'ai pas moins d'amour, mais j'ai plus de raison :
 Oui, j'ai vu mes défauts, j'ai connu vos mérites;
 Et comme tous les deux n'avoient point de limites,
 Et que mon cœur pourtant vouloit vous adorer;
 Pour aimer sans faillir, j'aime sans espérer, &c.

Ils se rendent ensuite mutuellement compte de leur commission : ils finissent par se jurer une tendresse éternelle , & par s'arranger pour faire réussir le projet de Mahamud. En effet , par le conseil de cet esclave , le Cadi fait préparer un bâtiment , sous prétexte de conduire lui même Léonise au Grand Seigneur : mais véritablement pour la conduire dans une isle où il prétendoit en abuser. Dès que son bâtiment est prêt , il part avec Léonise , n'emmenant avec lui que Rodolphe , Pamphile , Léandre , Mahamud , & quelques autres esclaves choisis par ce dernier. Ils abordent bien-tôt à cette isle , où le Cadi comptoit triompher des rigueurs de Léonise. Quand les deux Bachas instruits de son départ , font chacun , à l'insçu l'un de l'autre , armer un vaisseau pour le poursuivre , & lui enlever l'esclave chrétienne. Ils arrivent tous deux dans cette isle , où étoit le Cadi ils y débarquent , l'un d'un côté , l'autre de l'autre , se rencontrent , pénètrent leurs desseins , & se combattent avec toute la fureur qu'inspire la jalousie. Enfin , lorsque Léandre & Mahamud voyent les deux partis presque entièrement détruits , ils se jettent au milieu , immolent bien-tôt , à la sûreté de Léonise , ce qui restoit des chefs & des combattans ; & pour ne plus avoir aucun sujet d'inquiétude , ils tuent le Cadi , remontent dans son bâtiment , se sauvent en Sicile , où Léandre reçoit la récompense de sa valeur & de sa générosité , en épousant sa chère Léonise.

(SUJET DE L'AMOUR TYRANNIQUE.)

Pour l'intelligence de cet extrait, il faut sçavoir que Tiridate, Roi de Pont, a épousé Ormene, fille d'Orosmane, Roi de Cappadoce ; & qu'il est devenu éperdûment amoureux de Polixene, femme de Tigrane, frere d'Ormene : que , pour parvenir à l'avoir en sa puissance ; il a déclaré la guerre à son beau-pere ; qu'il l'a vaincu dans plusieurs combats, qu'il l'a fait prisonnier, & qu'il s'est emparé de toute la Cappadoce, à l'exception de la Ville d'Amarie, dont il forme le siege, & dans laquelle Tigrane & Polixene étoient enfermés. Il faut sçavoir aussi que la malheureuse Ormene, la plus vertueuse des femmes, & qui aime passionément son mari, est instruite de son amour incestueux. C'est donc devant les murs d'Amarie qu'est établie la scène de cette Tragi-Comédie. Tiridate en presse vivement les attaques : il méprise les sages conseils de Pharnabase, Seigneur de sa Cour, & qui avoit été chargé de son éducation. Il ne fait pas plus de cas des prieres de son beau-pere, qui veut le faire rentrer dans son devoir ; & dans toutes les occasions il montre son caractère farouche & barbare. Enfin voulant avoir absolument en sa puissance & Polixene & Amarie, il fait conduire Orosmane sous les murailles de cette Ville, & ordonne à Phraaste, l'un de ses Généraux, de demander à parler à Tigrane, & de lui dire qu'il a ordre de poignarder son pere à ses yeux, si sur le champ il ne rend la Ville. Tigrane

l'hésite pas ; & malgré ce qu'il a à redouter , la pitié maternelle l'emporte , & il se détermine à se rendre. Orosmane le lui défend , & lui ordonne même de combattre pour le salut de sa femme & de la Ville , usqu'au dernier soupir , & finit par lui dire :

. . . . , . Meurs en fils d'Orosmane ,
Comme je vais mourir en pere de Tigraue.

L'ordre de poignarder Orosmane n'étant qu'une éinte , qui n'avoit pas réussi , Phraaste le ramene au Roi , qui sur le champ ordonne un assaut général. Le àge Pharnabafe veut encore essayer de le ramener à a douceur ; mais l'orgueilleux Tiridate , fier de ses succès , devenoit chaque instant plus farouche , & lui dit qu'il n'a rien à craindre , & qu'ayant sçu conquérir cet Empire , il sçaura bien le conserver. Le prudent Gouverneur lui répond :

. . . . Quand votre valeur étendroit son empire
Aux plus lointains climats , que l'on ait decouvers ,
Et feroit un état de tout cet univers ;
Quand (dis-je) votre cœur n'auroit plus rien à craindre ,
Si son dessein n'est juste , il est toujours à plaindre.
Au milieu des grandeurs , des Thrônes éclatans ,
Les Princes vicieux ne sont jamais contents :
L'or , la pourpre , le dais , le sceptre & la couronne ,
Ni la garde qui veille , & qui les environne ,
Ne sçauroient empêcher que les justes remords ,
Plus cruels mille fois que les plus dures morts ,
Au milieu de la pourpre , au milieu de la gloire ,
Ne leur soient un bourreau , logés dans la mémoire.
L'image de leur crime , épouventable à voir ,
Se présente à leurs yeux , avec le désespoir ;

Et tel , dont la grandeur nous paroît souveraine ,
 Sur l'yvoire & sur l'or se sent mettre à la gêne ;
 Son esprit est troublé d'une noire vapeur :
 Il a tout offensé , tout aussi lui fait peur ;
 Et son thrône devient pour punir sa malice ,
 Le superbe échaffaut de son secret supplice :
 Ah ! Seigneur , la raison vous parle par ma voix ,
 Elle qui doit regner où regnent les grands Rois.

Tiridate méprise de si sages avis , & lui défend de lui en donner davantage. L'assaut est donné , & la Place est prise ; mais Tigrane & Polixene se sauvent : & Tigrane , cédant aux craintes & aux larmes de son épouse , consent à lui donner la mort qu'elle desire , & qu'elle lui demande ; il lui plonge un poignard dans le sein , jette son corps dans l'eau , & ne se perce pas lui-même pour aller immoler à sa vengeance le barbare , qui l'a réduit à cette cruelle nécessité. L'amour seconde rarement les desseins sanguinaires : & la main tremblante de l'amoureux Tigrane , n'avoit porté qu'une légère blessure à l'objet de toute sa tendresse. Le bruit , que son corps avoit fait en tombant dans l'eau , avoit fait venir du secours , & on l'en avoit retirée , & mise dans une tente voisine ; mais le tyran ignoroit toutes ces circonstances , & ne l'ayant pas trouvée dans la Ville , se désoloit d'avoir ainsi perdu l'objet de tous ses crimes. Phraaste la lui amène ; Tiridate au comble de ses vœux , lui déclare son amour ; elle le rejette avec hauteur , & le quitte avec mépris. Cependant on vient l'avertir que Tigrane est dans son camp ,

Il le fait aussi-tôt arrêter & charger de fers. Ce Prince infortuné, au milieu des malheurs qui l'accablent, goute cependant un moment de consolation. Il apprend que Polixene est en vie. Il lui écrit la lettre la plus tendre, lui rappelle qu'il l'a servie en pareil cas, & lui demande, comme la plus précieuse preuve de son amour, de lui envoyer du poison, pour lui faire éviter l'horreur de mourir par l'ordre du tyran. Il finit sa lettre par ces vers :

Prête-moi ton secours, pour terminer mes peines ;
Trouve moi ce poison qui me délivrera :
Si je n'étois chargé de chaînes,
J'irois baiser la main qui me le donnera.

Après avoir lû cette lettre, elle se livre à ses réflexions, & dit :

Triste, desespérée, interdite, & confuse ;
Honneur, tu veux un don que l'amour te refuse.
La mort, quelque conseil que tu puisses m'offrir,
Est plus dure à donner qu'elle n'est à souffrir :
Et de tous les grands maux, honneur, le mal extrême
Est d'en faire endurer à l'objet que l'on aime.

Cependant à la fin elle se détermine, & lui envoie ce poison qu'il desire : mais Tiridate rencontre celui qu'elle en avoit chargé, l'arrête, s'empare de la lettre & du poison, & s' imagine que c'est à lui qu'on le destinoit. Alors n'écoutant plus que sa fureur, il prend le parti de livrer aux supplices, & son beau-pere, &

son beau-frere , & sa femme , & sa belle-sœur (après avoir cependant joui auparavant de cette dernière.)
 Quand tout-à-coup on vient l'avertir , que Troilus , fils du Roi de Phrigie , & frere de Polixene , vient à la tête d'une armée de Phrigiens , attaquer la sienne. Il envoie Phraaste se mettre à la tête de ses troupes , & lui ordonne de lui amener Troilus chargé de fers. Mais Phraaste , au lieu de combattre Troilus , lui rend au contraire les armes : il croit servir son maître , en mettant un obstacle au dessein qu'il avoit de commettre tant de crimes. En effet , ce superbe & cruel vainqueur , se trouve lui-même à la merci de ses ennemis. Alors la généreuse Ormene , qui conserve toujours son caractère , oublie les mépris dont Tiridate l'avoit accablée dans la prospérité. Elle ne songe qu'à son malheur présent , & se jette aux pieds de son pere & de son frere , pour leur demander la vie de son époux. Orosmane & Tigrane , ne peuvent résister à ses larmes & à sa vertu , pardonnent à Tiridate , & la piece finit par la plus parfaite reconciliation.

C'est dans cette Tragi-Comédie , comme je l'ai déjà dit dans mon discours préliminaire , que fut introduite la règle des vingt-quatre heures. L'unité y est aussi observée. Elle eut le plus grand succès , & on la regarda comme un vrai chef-d'œuvre. Le Cardinal de Richelieu , après l'avoir vû représenter , dit : cet ouvrage n'a pas besoin d'apologie , & il se défend assez de lui-même. Sarrazin , lorsqu'on l'im-

prima, mit à la tête un discours, où il cherche à prouver les grandes beautés de cette piece, & les grands talens de son Auteur.

(SÚJET D'EUDOXE.) Certainement l'éloquence de Sarrazin, & le crédit du Cardinal de Richelieu, auroient faits de vains efforts pour faire réussir cette Tragi-Comédie, qui est sans action, dont le sujet est médiocre, & qui est mal écrite. Cette Eudoxe avoit d'abord épousé l'Empereur Valentinien, qui avoit été tué par Maxime. Celui-ci s'étoit emparé de son Trône, & avoit forcé sa veuve à l'épouser. Elle avoit deux filles de son premier mariage, l'une nommée comme elle, l'autre Placidie. Pour venger la mort de Valentinien, Eudoxe avoit appelé à son secours Genferic, Roi des Vandales, qui étoit sur le champ accouru, qui avoit tué Maxime, saccagé Rome, & emmené captives l'Impératrice & ses deux filles. Dès son enfance, Eudoxe aimoit & étoit aimée d'un Seigneur Romain, nommé Ursace : Thrasimond, fils de Genferic, étoit devenu amoureux de la jeune Eudoxe, & Placidie étoit aimée par Olimbre. Tous ces différens amours, quoique réciproques, ne font nul effet dans la piece. Le seul qui puisse fixer l'attention, est celui de Genferic pour l'Impératrice, non par sa galanterie, mais parce que voyant qu'il ne peut la toucher, il veut, comme un vrai Vagdale, la violer à tout moment. C'en étoit même fait, si cette Princesse n'avoit trouvé le secret de mettre le feu à la

chambre , où le crime alloit se commettre. Il est vrai qu'on ne peut pas trop comprendre , comment elle peut y réussir. Mais ce qui est peut-être encore plus difficile à imaginer , c'est que Genferic qui la voit au milieu des flâmes , au lieu de la secourir , la quitte pour aller de toutes ses forces crier , au feu , au feu ; c'est pourtant ce qui arrive. Et comme tout est incompréhensible dans cette piece , Eudoxe oublie que c'est elle qui a mis le feu dans le Palais , pour y périr avec toute sa famille ; & s'empresse de descendre par une fenêtre avec ses filles , pour se sauver de l'incendie. En même-tems , sans aucun motif , Genferic rentre dans ces débris embrasés , y apperçoit quelques ossemens , ne doute pas que ce ne soit les précieux restes de l'Impératrice , les fait porter sous un dais , leur fait rendre les plus grands honneurs , & commet mille extravagances. Enfin un galant-homme survient , & le voyant plongé dans la douleur & dans la frenesie , il lui demande , si en effet , son repentir est bien sincere. Genferic proteste qu'il est dans le plus violent désespoir , qu'il sent toute l'horreur de sa conduite , & qu'il est bien sûr que , si par un événement impossible l'Impératrice s'offroit à sa vue , il n'auroit plus pour elle que des sentimens de respect & d'amitié. Puisque cela est ainsi , dit cet honnête personnage , la voilà. En effet , l'Impératrice paroît : Genferic n'en est pas trop étonné ; il lui demande pardon. Et pour ne pas perdre de tems , dans l'instant même , il lui

fait épouser Urface ; il unit aussi la jeune Eudoxe avec Trasimond, & Placidie avec Olimbre ; & tous se réunissent , pour lui dire qu'il est le meilleur homme du monde.

(S U J E T D'ANDROMIRE.) Cette Princesse , Reine de Sicile , partage les feux de Cleonime , Prince d'Agrigente , Général de ses armées , & l'homme le plus aimable & le plus valeureux. Arbas , Prince de Messine , aimoit depuis long-tems , & étoit aimé de Policrite , sœur de la Reine : mais il cède tout-à-coup à son ambition , & se déclare amant d'Andromire , & prétend à sa main & à la Couronne. Jugurtha , Roi de Numidie , avoit désiré unir son fils Siphax avec la Reine ; mais fidele à sa tendresse , elle avoit refusé ce mariage. Jugurtha , pour s'en venger , étoit entré en Sicile , à la tête d'une armée formidable , s'étoit emparé du Royaume ; & il ne restoit plus à la Reine que la seule Ville de Siracuse , dont il faisoit le siege. Dans une sortie , Cleonime avoit fait Siphax prisonnier , l'avoit envoyé à la Reine , & s'étoit bien-tôt lié avec lui de l'amitié la plus tendre. Ce Prince n'avoit senti que du respect pour Andromire ; mais étoit devenu passionément amoureux de Stratonice , sa plus jeune sœur , & lui avoit plû. Jugurtha envoie des Ambassadeurs à Siracuse , pour traiter l'échange de son fils. Andromire fait assembler son con-

seil, Arbas s'oppose à ce qu'on rende la liberté à Siphax. Cleonime, au contraire, presse la Reine de la lui accorder, & en même-tems de le renvoyer sans rançon. La Reine préfere avec plaisir cet avis généreux, & fait sur le champ conduire Siphax dans le camp des Numides. Arbas, furieux des préférences que la Reine accorde sans cesse à son rival, jure de s'en venger. En effet, la nuit même, Cleonime ordonne une sortie, ils se mettent tous deux à la tête des troupes; mais à force d'argent, Arbas avoit séduit celles qui combattoient sous les ordres de Cleonime; & à la premiere attaque elles l'abandonnent au milieu des ennemis, qui le font prisonnier. On le conduit à Jugurtha; & Siphax voyant son ami dans les fers, demande sa liberté à son pere, & lui rappelle que c'est ce même Cleonime, qui vient de lui rendre son fils. Le Roi, qui sent bien que Siracuse, privée du secours de ce héros, doit bien-tôt tomber en sa puissance, défend à son fils de lui en parler davantage, & le charge même de la garde du prisonnier. Le Prince, au désespoir de se voir forcé de trahir, ou son devoir, ou l'amitié, a un entretien avec son ami, où brillent dans tout leur éclat la vertu & la générosité; & le Prince finit par l'assurer que, dût-il lui en coûter la vie, il le mettroit bien-tôt à portée d'empêcher son rival de profiter de son absence. Cependant la Reine apprend le malheur arrivé à Cleonime. Elle accuse

Arbas d'y avoir contribué ; celui-ci se justifie , lui rend compte de l'action , & lui demande ce qu'il auroit pu faire davantage. La Reine lui répond :

Y mourir.

Il falloit s'enterrer , évitant l'infamie ,
 Dans les retranchemens de l'armée ennemie :
 C'est là que le trépas étoit & juste , & beau ,
 Et qu'un homme de cœur auroit fait son tombeau.

Ensuite la Reine fait le serment le plus solennel , d'accorder , sans réserve , tout ce que lui demanderoit celui qui lui ameneroit Cleonime. Arbas sort à l'instant même de la Ville , à la tête d'un gros détachement , attaque le quartier où l'on gardoit son rival , le délivre , le ramene à la Reine , lui rappelle son serment , & lui demande sa main. Andromire se livre au désespoir , mais ne peut le refuser. Elle se retire un moment chez elle , demande du poison à son Médecin , l'avale avec avidité , revient trouver ses sœurs , & déclare devant tout le monde , que , pour prouver sa tendresse à Cleonime , & pour éviter l'horreur d'être à Arbas , elle vient de s'empoisonner. Aussi-tôt Cleonime veut se tuer ; la Reine le lui défend : Arbas se laisse attendrir par un spectacle aussi touchant , & montre le plus sincere repentir de tout ce qu'il a fait. En même-tems on vient les avertir , que les Numides sont maîtres de la Ville. Jugurtha paroît , non en ennemi ; mais au contraire dans le dessein de faire le bonheur général. Vaincu par les larmes , la vertu , &

l'amour de son fils, il s'étoit déterminé à faire tout ce qu'il desiroit. Mais quelle est sa surprise, quand il apprend que la Reine va mourir ! Il envoye chercher le Médecin, qui annonce qu'on n'a rien à craindre pour les jours de la Reine : que lorsqu'elle lui avoit demandé du poison, s'étant bien apperçu du trouble qui déchiroit son ame, au lieu de lui en avoir donné, il ne lui avoit présenté qu'un breuvage indifférent. Alors Arbas se jette à ses genoux, lui demande pardon, l'assure qu'il ne veut plus s'opposer à son bonheur, & lui rend sa parole. Il se tourne ensuite vers Policrite, avoue ses torts avec honte, & lui demande grace. Enfin le mariage d'Andromire avec Cleonime, de Stratonice avec Siphax, & de Policrite avec Arbas, rend tout le monde content.

(SUJET D'IBRAHIM.) Justinian Paleologue, ayant eu dans une bataille le bonheur de sauver la vie à l'Empereur Soliman, d'esclave il étoit devenu Grand Visir, & favori du Sultan. Pour lui plaire, il avoit consenti (sans cependant renoncer à sa Religion) à prendre l'habillement Turc, & le nom d'Ibrahim. Chaque jour sa faveur augmentoit, ainsi que son sincere attachement pour le Sultan. Cependant souvent on le voyoit triste & rêveur : & l'Empereur, inquiet du chagrin de son ami, exige de son amitié de lui en confier le motif. Ibrahim ne peut se refuser aux tendres sollicitations de son maître, & lui avoue que,
lorsqu'il

lorsqu'il fut pris sur la mer, il aimoit & étoit aimé d'Isabelle, Princesse de Monaco; & que le tourment de ne plus voir l'objet de toute sa tendresse le plongeoit quelquefois dans une douleur, qu'il n'étoit pas le maître de cacher. Sans lui rien dire, Soliman envoie aussi-tôt ses Galeres pour enlever Isabelle, & la présente à son favori. C'est dans cette position, que commence la piece. Il faut cependant sçavoir encore que, peu après l'arrivée d'Isabelle, Ibrahim étoit allé se mettre à la tête des Turcs, pour combattre les Persans; & que Roxelane, Sultane favorite, jalouse de la grande autorité d'Ibrahim, cherchoit à le perdre. Elle en trouve bien-tôt le moyen; pendant l'absence du Visir, Soliman devient éperdûment amoureux d'Isabelle; & malgré les combats que font dans son cœur l'amitié & la reconnoissance, l'amour demeure le plus fort. Il découvre sa passion à Isabelle, qui, constante à sa tendresse pour Justinian, rejette les vœux du Sultan. Soliman étoit vertueux; & il auroit, sans doute, triomphé de son amour, si Rustan, créature de Roxelane, & qui sçavoit combien Ibrahim lui étoit odieux, n'avoit cru trouver un moyen sûr de le perdre, en flattant l'amour de l'Empereur. En effet, il lui promet un prompt succès, & l'empêche enfin d'écouter la voix de la vertu. Ce Monarque revoit Isabelle, & veut être obéi. Elle préfère la mort, & même la desire. Tout ne respiroit en ce moment que trouble & qu'intrigue dans le Serrail, lors-

que tout-à-coup Ibrahim revient vainqueur des Persans, dont il apporte le Sceptre & la Couronne aux pieds de Soliman. L'Empereur, honteux d'avoir songé à trahir son ami, pendant qu'il lui soumet un Empire, se livre encore aux douceurs de l'amitié, l'embrasse; & jugeant de son impatience, l'envoie trouver Isabelle. Il fait plus; il veut absolument renoncer à cette beauté, quand le traître Rustan vient encore par ses pernicious conseils lui ravir l'honneur d'avoir écouté d'aussi justes remords. Cependant Isabelle apprend à Ibrahim la funeste passion du Sultan. Ils prennent le parti de s'enfuir ensemble: mais la cruelle Roxelane avoit trop d'espions autour d'eux, pour n'être pas instruite de toutes leurs actions: & au moment même qu'ils sortent du Serrail, elle vient en avertir l'Empereur, qui, cédant à sa douleur & à sa colere, envoie tous les Janissaires après eux. On les rencontre: Ibrahim se met en défense; mais il jette bien-tôt ses armes aux pieds de ses ennemis, lorsqu'on le menace, s'il ne se rend pas, d'immoler Isabelle. On le charge de fers, & on le conduit au Serrail. Rustan, qui avoit été chargé du soin de l'arrêter, vient rendre compte au Sultan du succès de son entreprise; & pour augmenter encore sa colere, suppose qu'il a découvert que l'ingrat Ibrahim alloit se mettre à la tête de ses troupes, & les révolter contre lui. Roxelane exagere l'énormité de ce crime, & demande la mort du coupable. Soliman se rappelle alors qu'il avoit juré à

Ibrahim, lorsqu'il le fit Grand Visir, que, quelque chose qui arrivât, tant qu'il seroit en vie, de ne jamais le condamner à mort. Roxelane envoie sur le champ chercher le Mufti, qui étoit aussi une de ses créatures, pour tâcher de relever l'Empereur de son serment. Il arrive; il le loue du respect qu'il conserve pour la sainteté d'un serment: mais il trouve un moyen de l'é luder: il lui dit que, le sommeil étant l'image de la mort, il pouvoit profiter de cet instant pour faire périr le coupable. L'Empereur adopte ce funeste conseil, & ordonne à Rustan, dès qu'il le verroit endormi, de livrer Ibrahim entre les mains des muets. Il se couche: Rustan attend avec impatience le moment, où il verra fermer les yeux du Sultan. Il croit même s'en être aperçu, & veut aller servir la fureur de Roxelane: mais Soliman l'arrête. Sans cesse combattu par ses remords, il ne pouvoit goûter les douceurs du repos; l'amitié, l'amour & la reconnoissance se peignoient alternativement à ses yeux. Enfin il croit entendre la voix même de Mahomet, lui reprocher le crime qu'il veut commettre. Il n'hésite plus: il envoie chercher Ibrahim & Isabelle, s'avoue coupable, les prie de lui pardonner, & de lui accorder leur amitié. Mais craignant encore les charmes trop puissans de la Princesse de Monaco, il permet à Ibrahim de l'em mener en Italie, & il les comble tous deux de présens. On vient en même-tems lui annoncer

que le Mufti & Ruftan avoient été déchirés par le peuple, & que la Sultane étoit morte de fureur.

Quoique je n'aye pas trouvé dans cette Tragédie; une tirade de vers digne d'être citée, elle est cependant bien écrite : la conduite en est bonne, & les caractères font foutenus. Pour ne point allonger cet extrait, je n'ai pas parlé de deux perfonnages vertueux. Celui d'Afterie, fille du Sultan, qui, quoiqu'elle aime Ibrahim, fert toujours Ifabelle, & lui facrifie fon amour; & celui du brave Achomat, amoureux d'Afterie, à qui l'on perfuade que Soliman veut la donner à Ibrahim; & qui, lorsqu'il voit ce Vifir dans l'infortune, vient demander fa grace à l'Empereur, dût-il lui en coûter l'objet de fon amour.

(S U J E T D'AXIANE.) Leontidas, pere d'Axiane, avoit été injufte ment chaffé de Lesbos, dont il étoit Souverain. Aigri par ce malheur, il s'étoit fait chef des pirates, qui défoloient les mers, & avoit emmené fa fille avec lui. Un jour dans un combat, où il eft vainqueur, il fait prifonnier Harmocrate, fils de Diophante, Roi de Crete. Ce Prince devient bientôt amoureux d'Axiane, & en eft aimé. Enfin il cherche à lui perfuader de faifir une occafion, où elle pourroit quitter les vaiffeaux de Leontidas, & de le fuivre en Crete, où il l'affure que fon pere fera enchanté de la recevoir : elle héfite quelque tems. A la fin, vaincue par l'amour, par le defefpoir de voir chaque

instant insulter aux fers de son amant, & par l'horreur d'être toujours témoin des cruautés qu'exerçoient les pirates, elle se détermine à le suivre. Ils partent & abordent à Lemnos, où regnoit Archidame, frere de Diophante; & Harmocrate apprend, avec transport, que son pere y étoit depuis quelques jours. Il lui présente Axiane, il lui vante les vertus de cette Princeffe; il lui dit que c'est à elle à qui il doit la liberté: enfin il lui avoue leur amour réciproque. Toutes ces raisons n'empêchent pas Diophante de les accabler tous deux du poids de sa colere, & de dire à Harmocrate que la fuite est une action lâche & honteuse. Axiane, loin de se révolter contre la dureté du Roi de Crète, lui parle avec une douceur & une vertu si respectable, qu'elle finit par l'attendrir, & qu'il applaudit au choix qu'avoit fait son fils. Cependant Leontidas, furieux de la fuite d'Axiane, & sachant qu'elle s'étoit réfugiée à Lemnos, fait débarquer ses troupes, pour prendre cette Ville, avoir Axiane en sa puissance, & la punir séverement. Le Roi de Crète, avec son frere & son fils, vont à la tête de leur armée pour le combattre; la bataille s'engage; plusieurs fois Harmocrate sauve la vie à son pere, & à celui de sa maîtresse. Mais, ayant appris qu'une troupe de corsaires marchoit pour enlever Axiane, il vole au-devant d'eux, & les défait. Pendant son absence, Leontidas étoit demeuré vainqueur, avoit fait Diophante prisonnier, & l'avoit emmené

dans ses vaisseaux. Peu de tems après , Leontidas lui envoie un de ses Capitaines , pour lui proposer l'échange d'Axiane contre Diophante ; & en cas de refus , pour l'assurer de la prochaine mort de son pere. Harmocrate ne peut se déterminer , ni à rendre Axiane , ni à laisser périr Diophante. Enfin il prend le parti , à l'insçu de sa maîtresse , d'aller se rendre lui-même à Leontidas , & de reprendre ses fers , pour rompre ceux de son pere. Il part. D'un autre côté , Axiane , quoiqu'elle n'ignore pas le sort que lui destinoit Leontidas , va trouver Archidame , lui demande en grace de lui procurer les moyens d'aller trouver son pere , & lui prouve que c'est la seule ressource qui leur reste. Archidame s'oppose quelque tems à un projet qu'il croit devoir lui être fatal : mais vaincu par ses raisons ; de plus , persuadé que rien ne peut résister à ses charmes & à sa vertu , il lui donne un esquil. Elle recommande qu'on cache , avec le plus grand soin , son départ à Harmocrate. Elle s'embarque , & arrive au vaisseau de son pere. Mais quelle est & sa surprise & sa douleur , lorsque le premier objet qui frappe ses yeux , est Harmocrate lui-même. Elle se jette aux genoux de son pere , qui demeure inflexible , & qui ne paroît pas même ému de l'action généreuse de ces deux amans. Il consent à rendre la liberté à Diophante ; mais il veut garder son ancien prisonnier , & faire mourir sa fille. Il se passe alors un combat de tendresse , entre Harmocrate &

Axiane , qui veulent mourir l'un pour l'autre , si touchant , que la farouche Leontidas en est enfin attendri. Il rompt lui-même les fers du Roi de Crète , consent à l'union de sa fille avec le fils de ce Monarque : & pour la rendre plus digne de lui , il demande des troupes pour aller reconquérir l'isle de Lesbos , & la lui donner pour dot. Ils partent tous ensemble pour cette expédition.

J'ignore si c'est parce que cette Tragi-Comédie est écrite en prose ; mais il est difficile d'en trouver une plus froide , quoique le sujet en soit fort intéressant.

(SUJET D'ARMINIUS.) Dans une longue Préface , que l'on trouve à la tête de cette piece , Scuderi après avoir loué , sans modestie , les quinze drames qui précèdent celui-ci , dit : » Enfin , Lecteur , » il ne me reste plus qu'à nommer le grand Arminius , » que je vous présente , & par lequel je prétens finir » un si long & laborieux travail : c'est mon chef- » d'œuvre , que je vous présente en cette piece , & » l'ouvrage le plus achevé qui soit jamais parti de ma » plume ; car soit pour la fable , pour les mœurs , pour » les sentimens , & pour la versification , il est certain » que je ne fis jamais rien de plus juste , de plus » grand , ni de plus beau ; & que si mes labeurs » avoient pu mériter une couronne , je ne l'attendrois » que de ce dernier , &c. » J'ignore si les Lecteurs de son tems trouverent qu'il eût raison d'adjuger ainsi la palme à cette Tragi-Comédie. Mais je suis persuadé qu'on ne seroit pas aujourd'hui de son avis : c'est même à mon gré une de ses moindres pieces , & où l'on trouve le plus de mauvais vers , & de fauf-

ses pensées ; les caractères sont petits , & ne répondent jamais à la célébrité des personnages qu'ils représentent. C'est en un mot, la preuve certaine de la décadence d'un homme médiocre. Arminius vient dans le camp de Germanicus , lui redemander bassement Hercinie sa femme , & fille de Segeste , Prince Allemand. Ce Segeste , pour se venger d'Arminius , qui avoit épousé Hercinie malgré lui , avoit embrassé le parti des Romains , avec un jeune étourdi , nommé Flavian , qui étoit frere du héros des Gaules. Il est nécessaire de sçavoir que Segeste avoit d'abord désiré Arminius pour son gendre , qui de son côté souhaitoit fort ce mariage , & qui même avoit envoyé son frere Flavian , pour régler les conditions. Mais , Flavian , dès qu'il eut vû la Princesse , en étoit devenu tellement amoureux , qu'oubliant son devoir , il n'avoit travaillé qu'à rendre Arminius odieux à Segeste & à Hercinie , qu'il y avoit réussi ; & qu'à force de soins & d'intrigues , il étoit parvenu à si bien séduire le pere & la fille , qu'il avoit enfin obtenu pour lui la main de la Princesse. C'est au moment même que cet hymen alloit se célébrer , qu'Arminius , instruit de la trahison de son frere , envoie des Ambassadeurs au Prince Allemand , qui ne veut pas les écouter ; & que voyant qu'il n'a plus d'autres ressources , prend le parti & réussit à enlever Hercinie , à qui il prouve bien-tôt son innocence & sa tendresse , & qu'il l'épouse. Peu de tems après , un parti de Romains s'étant emparé d'une petite Ville où il l'a-

voit laissée, l'avoit emmenée dans leur camp. Il faut encore sçavoir qu'il y avoit aussi dans le même camp, une autre Princesse nommée Segimire, fille d'Inguiomere, Prince puissant parmi les Allemands. Cette Princesse aimoit Flavian, & en avoit été aimée. Voilà ce que j'ai cru indispensable de sçavoir, pour l'intelligence de cette piece. Arminius vient donc trouver Germanicus; lui offre ses trésors pour la rançon d'Hercinie; & fait un pompeux étalage de sa grandeur d'ame, de ses vertus & de son amour pour la fille de Segeste. Germanicus se laisse séduire, & est prêt à lui rendre son épouse, lorsqu'Agrippine lui représente tout ce qu'il a à redouter de l'esprit soupçonneux de Tibere. Germanicus écoute sa femme avec complaisance, & suit ses avis. Il fait toutes les honnêtetés possibles au valeureux Gaulois; mais il lui refuse Hercinie. Arminius, au desespoir, employe alors tous les plus petits moyens pour tâcher de la lui faire rendre. Il va implorer l'ancienne amitié de Segeste, qui le rebute grossièrement. Il va trouver son frere, qui ne le traite pas mieux, & avec lequel il finit par se battre. Enfin le dénouement de ce chef-d'œuvre s'opere par l'arrivée de Germanicus, qui, ayant entendu le bruit des combattans, sort de sa tente, & trouve les deux freres l'épée à la main, & prêts à s'entr'égorger. Il veut punir Flavian, d'avoir osé violer l'hospitalité jurée à Arminius: mais ce héros, Hercinie, la tendre & délaissée Segimire, & même Agrippine se

joignent ensemble , pour demander sa grace. Germanicus la leur accorde , rend Hernicie au généreux Arminius , & fait épouser Segimire au valeureux Flavien. Ainsi tout le monde est ou paroît content.

J'ai déjà dit qu'en tout , cette piece étoit mal versifiée. Voici cependant une tirade , qui , je crois , pourra plaire : c'est dans la scène où les deux freres se trouvent ensemble. Arminius reproche à Flavien sa perfidie , & lui demande quel motif il peut alléguer pour sa justification. Il lui répond :

.....
 L'amour est un effet qui n'est pas volontaire :
 L'heure , l'occasion , la cause , le moment ,
 L'objet , la volonté , rien n'agit librement.
 C'est un ordre secret de choses enchainées ,
 Qui suivent seulement la loi des destinées ,
 Qu'on ne peut empêcher , & qui , malgré nos soins ,
 Arrivent à leur fin , lorsqu'on le croit le moins.

On attribue encore à cet Auteur , *LUCIDAN* , ou *le Héraut d'armes* , en 1639. & *Annibal* , Tragédie.

1631.

JEAN DE ROTROU , né à Dreux , le 19 Août 1609. Lieutenant Particulier de cette Ville , où il mourut d'une fièvre pourpreuse le 27 Juin 1650.

L'HIPOCONDRIQUE , ou *LE MORT AMOUREUX* , Tragi-Comédie , avec un argument , dédiée à Monseigneur le Comte de Soissons. PARIS, Toussaint Quinet , 1631. in-8°.

THEATRE FRANÇOIS. 155

CLEAGENOR ET DORISTÉE, Tragi-Comédie, avec un argument, dédiée à M. le Comte de Belin. PARIS, Touffaint Quinet,

LA BAGUE DE L'OUBLI, Comédie en cinq actes, en vers, avec un argument, dédiée au Roi. PARIS, François Targa, 1635. *in-8°.*

LA DIANE, Comédie en cinq actes, en vers, avec un argument, dédiée à M. le Comte de Fieffue. PARIS, François Targa, 1635. *in-8°.*

LA CELIMENE, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. le Comte de Nançay. PARIS, Antoine de Sommaville, 1636. *in-4°.*

L'HEUREUSE CONSTANCE, Tragi-Comédie, dédiée à la Reine. PARIS, Touffaint Quinet, 1636. *in-4°.*

HERCULE MOURANT, ou LA DEJANIRE, Tragédie, dédiée à M. le Cardinal de Richelieu. PARIS, Touffaint Quinet, 1636. *in-4°.*

LES OCCASIONS PERDUES, Tragi-Comédie, dédiée à Mad. la Comtesse de Soissons. PARIS, Touffaint Quinet, 1636. *in-4°.*

LES MENECHMES, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. le Comte de Belin. PARIS, Antoine de Sommaville, 1636. *in-4°.*

L'HEUREUX NAUFRAGE, Tragi-Comédie. PARIS, Antoine de Sommaville, 1637. *in-4°.*

156 THEATRE FRANÇOIS.

LA CELIANE, Tragi-Comédie, dédiée à Madame la Marquise de Pezé. PARIS, Toussaint Quinet, 1637. in-4°.

LA PELERINE AMOUREUSE, ou L'ANGÉLIQUE, Tragi-Comédie. PARIS, Antoine de Sommaville, 1637. in-4°.

LE FILANDRE, Comédie en cinq actes, en vers. PARIS, Antoine de Sommaville, 1637. in-4°.

AGESILAN DE COLCHOS, Tragi-Comédie, dédiée à Madame de Combalet. PARIS, Antoine de Sommaville, 1637. in-4°.

L'INNOCENTE INFIDELITÉ, Tragi-Comédie. PARIS, Antoine de Sommaville, 1637. in 4°.

LA CLORINDE, Comédie en cinq actes, en vers. PARIS, Antoine de Sommaville, 1637. in-4°.

AMELIE, Tragi-Comédie, dédiée à Madame la Princesse Marie. PARIS, Antoine de Sommaville, 1638. in-4°.

LES SOSIES, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. le Marquis de Liancour. PARIS, Antoine de Sommaville, 1638. in-4°.

LES DEUX PUCELLES, Tragi-Comédie, dédiée à Mademoiselle de Longueville. PARIS, Antoine de Sommaville, 1639. in.12.

LA BELLE ALPHREDE, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Sylvie. PARIS, Antoine de Sommaville, 1639. in4°.

THEATRE FRANÇOIS. 157

LAURE PERSECUTÉE, Tragi-Comédie, dédiée à Mademoiselle de Vertus. PARIS, Toussaint Quinet, 1639. *in-4°*.

La même, chez le même, 1646. *in-12*.

La même, dédiée à M. de Crequi, premier Gentilhomme de la Chambre, *idem*, *in-8°*.

ANTIGONE, Tragédie, dédiée à M. le Comte de Guebrian. PARIS, Toussaint Quinet, 1639. *in-4°*.

La même, chez le même, 1639. *in-12*.

CHRISANTE, Tragédie. PARIS, Antoine de Sommaville, 1640. *in-4°*.

LES CAPTIFS, ou **LES ESCLAVES**, Comédie tirée de Plaute, en cinq actes, en vers. PARIS, Antoine de Sommaville, 1640. *in-4°*.

La même, *idem*, *in-12*.

IPHIGENIE EN AULIDE, Tragédie. PARIS, Toussaint Quinet, 1641. *in-4°*.

CLARICE, ou **L'AMOUR CONSTANT**, Comédie en cinq actes, en vers, avec un avis au Lecteur, dans lequel il avoue que cette piece est une imitation de celle de Sforza d'Oddi. PARIS, Toussaint, 1644. *in-4°*.

BELISSAIRE, Tragédie, dédiée à M. de Guise, PARIS, Toussaint Quinet, 1644. *in-4°*.

158 THEATRE FRANÇOIS.

CELIE ou LE VICE ROI DE NAPLES,
Tragi-Comédie, PARIS, Touffaint Quinet, 1646.
in-4°.

LA SŒUR, Comédie en cinq actes, en vers.
PARIS, Touffaint Quinet, 1647. *in-4°.*

La même, sous le titre de SŒUR GENEREUSE,
idem, in-12.

LE VERITABLE SAINT GENEST, Tragédie.
PARIS, Antoine de Sommaville, 1648. *in-4°.*

DOM BERNARD DE CABRERE, Tragi-
Comédie, dédiée, par une Elégie, à M. le Cardinal
de Mazarin. PARIS, Touffaint Quinet, 1648. *in-4°.*

La même, idem, in-12.

VENCESLAS, Tragi-Comédie, dédiée à M. de
Crequi, premier Gentilhomme de la Chambre. PARIS,
Antoine de Sommaville, 1648. *in-4°.*

Il y a eu plusieurs éditions de cette piece, outre
une avec des corrections par M. de Marmontel.

COSROES, Tragédie. PARIS, Antoine de Som-
maville, 1649. *in-4°.*

Il y a eu aussi plusieurs éditions de cet ouvrage,
outre une avec des corrections par M. le Marquis
d'Uffé.

DOM LOPE DE CARDONNE, Tragi-Comé-

THEATRE FRANÇOIS. 159

die. **PARIS**, Antoine de Sommaville , 1652. *in-4°*.

AMARILLIS, Pastorale en cinq actes , en vers.
PARIS, Antoine de Sommaville, *in-4°*.

LA FLORIMONDE , Comédie en cinq actes ,
en vers , & dernier ouvrage de M. de Rotrou, **PARIS**,
Antoine de Sommaville. 1655. *in-4°*.

(**SUJET DE L'HIPOCONDRIAQUE.**) Cloridan , jeune Seigneur Grec , est obligé par l'ordre de son pere d'aller à Corinthe , & de quitter Perfide , qu'il adore , & dont il est aimé. Il trouve en chemin Cleonice , que deux Gentilshommes enlevoient. Il tue les ravisseurs , & la délivre. Elle conçoit dans ce moment la plus grande passion pour son libérateur , & le mene chez son pere , où elle fait de vains efforts pour s'en faire aimer. Un jour qu'elle étoit dans un bois , où elle se plaignoit de la trop grande fidélité de Cloridan , elle apperçoit un page : elle l'arrête , le questionne , & apprend qu'il étoit chargé d'une lettre de Perfide pour Floridan. Elle séduit ce page , & tire de lui cette lettre , qui étoit conçue en ces termes :

Adorable sujet des maux que j'ai soufferts ,
L'excès de l'amour me surmonte ;
Je romps le voile de la honte ,
Pour te mander que rien ne peut rompre mes fers.

Elle y change quelques mots , la rend ensuite au

page, qui la remet à Cloridan, qui y lit :

Adorable sujet des maux que j'ai soufferts,
 Au point que là mort me surmonte,
 Je romps le voile de la honte
 Pour te mander que rien ne peut rompre mes fers.

Ce tendre amant au desespoir, questionne en tremblant ce page, qui, suivant les ordres de Cleonice, lui annonce que Perfide est morte. Il tombe aussitôt sans connoissance ; & lorsqu'il la reprend, on s'aperçoit qu'il est devenu fou, & qu'il se croit mort lui-même. Cependant Aliafte, qui étoit amoureux de Cleonice, & qui avoit été obligé de s'absenter pour quelque tems, avoit rencontré Perfide, & revenoit avec elle à Corinthe. Etant près d'y arriver, ils rencontrent le page, qui avoit trahi Perfide, attaché tout nud à un arbre. Elle le reconnoît, & le fait détacher. Il se jette à ses genoux, & lui avoue sa perfidie. Ils volent aussitôt chez Cleonice : & tous, de concert, travaillent à guérir le malheureux Cloridan de sa folie. Pour y parvenir, on lui montre plusieurs personnes, que l'on suppose mortes, & que l'harmonie des instrumens, rend bien-tôt à la vie. A la fin, il se croit lui-même ressuscité, & court embrasser sa maîtresse. Cleonice, guérie de son amour pour Cloridan, rend son cœur à Aliafte ; & le mariage de Cloridan avec Perfide, & d'Aliafte avec Cleonice fait le dénouement de cette piece.

Rotrou

Rotrou, qui n'avoit que vingt ans, lorsqu'il a composé cette Tragi-Comédie, assure, dans l'argument, que l'on trouve à la tête, que ce sujet, quelque étrange qu'il paroisse, n'est cependant que l'image d'un événement véritable, & qu'il s'est sévèrement astreint au costume du théâtre, (ou plutôt à tous les défauts qui le deshonoreroient alors. En effet, la licence des valets les plus lascifs, donnés & rendus publiquement, y étoit autorisée. Il a même osé, comme on le voit dans l'extrait ci-dessus, y exposer un page tout nud, qui, dans cet état, a un long entretien avec l'infidèle. Cependant, quelque médiocre que soit cette pièce, elle annonce un homme de talent, & qui a déjà quelques connoissances du poëme dramatique.)

(SUJET DE DORISTÉE.) Ménandre, rival de Cleagenor, amant aimé de Doristée, avoit enlevé cette belle, & l'avoit caché chez lui : mais ses soins, ni son amour, n'ayant pu la fléchir, il engage son ami Ozanor à tâcher de la rendre favorable à ses vœux. Ce maître Ozanor, loin de servir son ami, étant devenu lui-même amoureux de Doristée, l'enleve, la déguise en page, & veut la violer dans un bois. Cleagenor, qui, depuis la perte de sa maîtresse, étoit sans cesse occupé à pouvoir découvrir où elle étoit, vient heureusement à passer dans ce même bois. Il tué le ruffien, & retrouve ainsi l'objet de sa tendresse. Doristée fatiguée des violences d'Ozanor, mouroit de misère ; & Cleagenor court à une fontaine lui chercher de l'eau. Pendant ce tems, surviennent deux voleurs, qui obligent le page à les suivre, & à embrasser leur

métier. Cleagenor , en revenant de la fontaine , est rencontré près du corps d'Ozanor , par le Prévôt & ses archers , qui l'emmenent prisonnier. Doristée , à qui les voleurs avoient donné le nom de Philemond , arrête Théandre , sous prétexte de lui demander la bourse ; & à l'instant se découvre à lui : & tous deux de concert attaquent les voleurs , qui sont mis en fuite. Théandre , instruit du sexe de Philemond , en devient passionnément amoureux , & le donne pour page à Dorante , sa femme , qui sur le champ conçoit la plus vive passion pour son beau page : sa beauté fait la même impression sur le cœur de Diane , femme de chambre de Dorante , qui devient rivale de sa maîtresse , de sorte que Philemond pressé de tous côtés , dit :

Quel astre me gouverne , & quelle est ma fortune !

Fille , je suis ravi : & page ; on m'importune

Dorante , qui ne le perdoit jamais de vue , la presse de chanter , & de l'accompagner avec sa guitare : il chante ses paroles :

Je plains Cloris , le mal extrême ,

A quoi ton amour te refout :

Mais la loi qui fait que tout m'aime ,

Ne m'oblige pas d'aimer tout.

Enfin ne pouvant plus résister aux importunités de Dorante , elle lui montre son sein en plein théâtre , & lui démontre par là l'inutilité de ses poursuites : elle

lui découvre en même-tems que Theandre, qui connoît son sexe, brûle pour elle du plus violent amour. En effet, cet infidele époux, qui a conçu le projet de se séparer de sa femme, pour s'unir avec Doristée, lui fait croire que Cleagenor a été tué par Menandre. Cette tendre amante au desespoir s'enferme dans sa chambre. Cependant Cleagenor étoit sorti de prison : il vient voir Theandre, qui lui dit que Doristée est morte de la main d'un voleur, qui étoit actuellement chez lui. On fait paroître ce prétendu assassin : & lorsque Cleagenor vole sur lui pour lui plonger son épée dans le corps, il reconnoît sa chere Doristée, qu'il épouse enfin après tant de traverses & de malheureux événemens. La femme de chambre, qui connoît alors combien elle s'est abusée, en aimant Philemond, finit la piece par ces quatre vers :

O l'agreable abus ! Que pouvoit cette belle ?
 Je cedois à l'amour, & j'esperois tout d'elle :
 Mais nature y pourvût ; & mon honnêteté ;
 Quoique je l'exposasse, étoit en sûreté :

L'Auteur commence ainsi son avertissement au lecteur : » *Le sort de Doristée est tel, qu'après avoir été trois fois enlevée, on en a ravi jusqu'à son histoire & que ses aventures ayant fait un page de sa personne, ont fait encore des pages de sa vie.* « Il se plaint ensuite qu'on en a fait plusieurs éditions, qui l'ont défigurée ; mais que celle-ci étant de son aveu. » *Cette cadette de trente sœurs fera envie aux autres de la suivre, si elle est traitée favorablement, & si cette*

» beauté qui la fit adorer au théâtre , conserve encoré
 » quelque partie de son estime, quand elle sera regardée de
 » plus près. «

(SUJET DE LA BAGUE DE L'OUBLI.)

Alphonse, Roi de Sicile, est amoureux de Liliane, fille du Duc Alexandre ; & pour obtenir ses faveurs, il la flatte de partager un jour le Trône avec elle. Ensuite il ordonne les préparatifs du mariage de sa sœur Leonore avec le Duc de Calabre, fils du Roi de Naples. Mais cette Princesse, qui aime un jeune Seigneur, nommé Leandre, lui promet de l'épouser, s'il peut s'emparer du Royaume de Sicile, sans cependant attenter à la vie d'Alphonse. Leandre, enchanté de cette espérance, va consulter Alcandre, fameux Magicien, qui lui donne une bague enchantée, qui doit faire perdre la mémoire au Roi, tant qu'il la portera à son doigt. D'un autre côté, la tendre Liliane, instruite que son pere vient d'arrêter son mariage avec Tancrede, Prince de Tarente, en avertit le Roi, & le presse d'accomplir sa promesse. Alphonse, qui desiroit éluder cet hymen, la rassure & lui promet de faire arrêter, & Alexandre & Tancrede, sous prétexte de quelques pratiques secretes contre l'Etat. Peu de tems après, l'anneau enchanté que Leandre avoit trouvé le secret de faire porter au Roi, commence à faire effet. On le voit alternativement extravagant & raisonnable, suivant les tems où il a la bague

on doigt, & ceux où il ne l'a pas. Enfin, instruit
 Fabrice de la trahison de Leandre & de Leonore,
 fait démonter le diamant enchanté, sous lequel il
 avoit un talisman, qu'il déchire; & ayant appris
 pendant ses accès de folie, il avoit consenti à l'u-
 n de sa sœur avec Leandre, il les envoie cher-
 cher; & pour qu'ils ne puissent pas se douter qu'il est
 resté dans son bon sens, il porte toujours à son doigt
 cette bague, qui alors ne pouvoit plus faire effet. Il
 ne veut d'extravaguer encore: il les fait monter sur son
 balcon, leur dit que c'est à eux désormais à rendre la
 justice, & les prie de décider d'une affaire, dont il
 leur rend compte. Il leur raconte leur propre
 histoire, & les presse de donner leur décision. Lean-
 dre voyant bien que tout étoit découvert, sans paroître
 déconcerté, prend la parole & rappelle au Roi
 ses violences, qu'il a lui-même exercées contre Lilia-
 ne, le Duc Alexandre & le Comte Tancrede. Il
 soutient que l'amour étant la seule cause de tous ces
 divers événemens, ce sentiment impétueux portoit
 à lui son excuse. Leonore & lui, descendent du
 balcon, se jettent à ses pieds, & lui demandent par-
 don. Le Roi dit alors qu'il va réparer ses torts. Il
 donne la main à Liliane, & commet le Duc Alexan-
 dre pour décider absolument du sort de Leonore &
 de Leandre: ce Duc confirme leur mariage, le Roi
 y consent sur le champ; mais les envoie à Sarragosse
 sur un nouvel ordre. Ensuite il donne une de ses cour-

finés en mariage à Tancrede, & vingt mille écus de rente à Fabrice, pour épouser Melite, suivante de Lillane.

L'on verra par les vers suivans, que cette suivante n'avoit pas le style bien châtié. Après quelques plaisanteries qu'elle fait à sa maîtresse, elle lui dit :

Et je crains bien pour vous, qu'enfin il ne derobe
Ce qui ne seroit pas retressir votre robe ;
Que ce jeune Monarque, à ces larcins instruit,
Ne vous ôte une fleur, pour vous donner un fruit,

(SUJET DE LA DIANE.) Melianthe, mere de Lisandre & de Diane, voulant faire passer toutes les richesses de sa maison sur la tête de son fils, fait élever secrettement sa fille chez un paysan ; & quelque tems après, fait courir le bruit de sa mort. Ensuite, pour assurer encore plus la fortune de Lisandre, elle arrête son mariage avec Rosinde, quoiqu'elle ne fût alors âgée que de six ans. Ce jeune homme, qui desiroit voyager, quitte sa patrie. Diane, qui vivoit ignorant sa naissance, avoit inspiré le plus tendre amour à un jeune Seigneur, nommé Lyfisant, & ne s'étoit pu défendre d'avoir de la tendresse pour lui. Lyfisant, obligé d'aller à Paris, la quitte avec le plus grand chagrin, & les sermens les plus révérez de la plus parfaite constance. Mais qui peut dépeindre la douleur de Diane, lorsqu'elle apprend que son amant est infidèle, & qu'il est amoureux d'Orante, fille

de Filemon. Elle part aussi-tôt pour aller troubler ses nouvelles amours, & se met au service de sa rivale. Un nommé Sylvian, paysan, amoureux de Diane, prend le parti de la suivre, & entre domestique chez Lyfimant. Si Sylvian n'avoit pas eu le bonheur de plaire à Diane ; il avoit celui d'être aimé de la jeune Dorothee, qui n'hésite pas à quitter Bologne, pour aller rejoindre son amant. Orante avoit conçu la plus grande amitié pour Diane ; & la trouvant un jour occupée à lire des lettres, elle lui demande à les voir. Diane les lui donne sans hésiter : c'étoit une ruse qu'elle avoit imaginée, pour faire connoître à Orante que Lyfimant étoit amoureux à Bologne, puisque c'étoit les mêmes lettres qu'elle avoit reçues de lui. Loin d'en être affligée, Orante en est au contraire fort aise. Elle aimoit Ariste ; & la seule obéissance pour son pere la faisoit consentir à épouser Lyfimant. Elle porte sur le champ ces lettres à Filemon, qui aussi-tôt va faire les reproches les plus amers à Lyfimant. Celui-ci les reçoit fort froidement, & montre si peu d'ardeur pour Orante, que Filemon rompt tout engagement avec lui. Peu après, Lyfimant rencontre Diane, sans la connoître ; & la prenant simplement pour la femme de chambre d'Orante, il la charge de lui dire qu'il n'est nullement affligé d'avoir rompu avec son pere, & qu'il est amoureux de Rosinde. En effet, il va chez cette Rosinde, non pour chercher à lui plaire, mais dans l'espérance de faire de la peine à

Orante. Cependant Diane n'en est pas moins jalouse de cette nouvelle maîtresse ; & à l'instant même, elle s'habille en homme, va chez Rosinde, & se fait annoncer sous le nom de Lisandre, qui, comme on a vu au commencement de cet extrait, devoit être son époux. Comme elle y étoit, le véritable Lisandre arrive de ses voyages, descend chez celle qui lui est destinée en mariage, est fort surpris d'y trouver un autre lui-même, & veut faire punir l'imposteur : son sexe que l'on découvre, empêche qu'on ne la mène en prison, & la fait aussi reconnoître pour sœur de Lisandre, par une marque qu'elle porte au sein ; & tout de suite la piece arrive à son dénouement. Diane épouse son cher Lyfisant ; Lisandre devient l'époux de Rosinde ; Ariste, celui d'Orante ; & pour que tout le monde s'engage sous les loix de l'hymen, Sylvian s'unit à Dorothée.

Cette Comédie est à la lecture d'une très-grande obscurité. Je ne sçais si la représentation en développe mieux l'intrigue ; en tout cas, elle est si chargée d'épisodes inutiles, & d'évenemens mal dirigés, que le spectacle en devoit être beaucoup plus fatigant qu'amusant. En tout, elle est assez bien écrite. Elle commence par un monologue de Diane arrivée à Paris, & convaincue de l'infidélité de son amant, dont voici les premiers vers :

Le Soleil a quitté l'humide sein de l'onde ;
Le dernier de ses jours illumine le monde ;

Déplorable rebut d'un infidele amant,
 Moins aimable qu'aimé, plus ingrat que charmant.

.
 Toi, qui vis son amour, & qui vois ses dedains,
 Redoutable vainqueur des Dieux & des Humains,
 Eteins, ou récompense une ardeur si parfaite :
 Que je meure vangée, ou vive satisfaite.

(SUJET DE CELIMENE.) Florante, niece d'Orante, lui fait l'aveu de la tendresse qu'elle ressent pour Filandre, & lui vante l'amour que son amant a pour elle. Filandre arrive en cet instant, qui paroît troublé à la vue de sa maitresse, qui, depuis quelques jours, étoit absente, & qui n'étoit pas revenue chez sa tante, que de ce jour même. Orante le plaïsante sur son embarras, qui augmente, & qui ne finit que par l'aveu qu'il fait de son infidélité, & de l'amour qu'il ressent pour Celimene. Il pousse sa confiance plus loin ; il avoue qu'il est le plus malheureux des hommes, & Celimene la plus cruelle & la plus insensible des femmes. Florante lui dit que, malgré cette grande insensibilité, elle entreprend de s'en faire aimer, s'il veut lui prêter un habit d'homme, & lui jurer, en cas qu'il réussisse, de reprendre ses premières chaines. Filandre s'y engage, & lui envoie sur le champ un de ses habits. Elle le vêtit ; & aussi-tôt se fait présenter à Celimene, sous le nom de Floridan, neveu d'Orante. Il est nécessaire de sçavoir que Celimene avoit un amant, nommé Alidor, qu'elle n'ai-

moit pas, & une sœur nommée Félicie, qui aimoit & étoit aimée de Lyfis, ami d'Alidor. Ce supposé Floridan réussit au-delà de ses espérances, puisqu'il tourne si bien la tête aux deux sœurs, qu'Alidor & Lyfis veulent lui faire mettre l'épée à la main. Il parvient à les calmer, en les assurant que, loin de vouloir leur nuire, il ne cherchoit, au contraire, qu'à leur rendre service, & que le même jour ils en auroient la preuve. En effet, il obtient de Celimene un bracelet de ses cheveux, & un rendez-vous; & de Félicie, la lettre la plus tendre, qui lui assigne aussi un rendez-vous. Dès qu'il a en mains ces preuves de sa victoire, il les remet aussi-tôt aux deux amans jaloux: & Alidor va tenir sa place auprès de Celimene, & Lyfis auprès de Félicie. Ces deux jeunes beautés, au désespoir de se voir trompées par le parjure Floridan, promettent à leur amant de s'unir avec lui, pourvû qu'il les venge du volage Floridan, qui survient & qui se justifie bien-tôt auprès d'elle, en leur découvrant son sexe. Enfin la Comédie se dénoue par le mariage de Florante avec Filandre, de Celimene avec Alidor, & de Félicie avec Lyfis.

Cette pièce n'est certainement pas la meilleure de Rotrou. Il auroit dû, je crois, tirer plus de parti de l'intrigue. Les vers en sont médiocres, & je n'ai trouvé que ceux-ci qu'on peut citer. Orante vante à sa

niece les charmes de la campagne qu'elle habite , & lui dit :

.
 Aussi mille amoureux en cette solitude
 Viennent perdre leur soin & leur inquiétude
 Ces lieux ont chaque jour de nouveaux habitans ;
 Ils y viennent fâchés , & s'y trouvent contents.
 Les cœurs sont enchantés de l'air qu'on y respire ,
 Chacun y fait l'amour , peu de monde y soupire ;
 Ce Dieu de tous ses traits y choisit les meilleurs :
 Il est Roi parmi nous , il est tyran ailleurs.

(SUJET DE L'HEUREUSE CONSTANCE.)

Le Roi de Hongrie , allant incognito à un Village , pour voir la Reine de Naples , qu'il doit épouser , y rencontre Rosalie , que la curiosité y avoit conduite. Il est si soudainement frappé de ses charmes , qu'oubliant les avantages qu'il doit trouver dans son mariage avec la Reine de Naples , il envoie dire à cette Princesse , qu'il en est bien affligé ; mais qu'il ne songe plus à lui donner la main. La Reine , furieuse de cet outrage , retourne aussi-tôt en Dalmatie , où la scène se transporte avec elle ; & ne songeant qu'à la vengeance , elle propose à Paris , Ambassadeur du Roi auprès d'elle , de l'épouser , & de le mettre à la tête d'une armée formidable , pour ravager la Hongrie. Ce Paris étoit aussi amoureux de Rosalie ; & en étoit trop épris , pour que l'espoir flatteur du Trône pût le rendre inconstant. Mais craignant d'irriter la Reine , s'il paroît ne vouloir absolument pas se prêter à cette pro-

position, il lui répond qu'avant tout, il est nécessaire qu'il retourne en Hongrie rendre compte au Roi de sa mission La Reine y consent : il part, & la scène le suit en Hongrie, où le Roi fait de vains efforts pour faire agréer sa passion à Roselie. Cette belle aimoit Alcandre, frere du Roi ; & ce jeune Prince en étoit aussi éperdûment amoureux. Le Roi, informé de leur amour mutuel, voulant lever cet obstacle, qu'il croyoit le seul qui s'opposât à son bonheur, envoie une Ambassade à la Reine de Naples, lui fait dire qu'un amour involontaire, mais indissoluble, l'attachoit pour toujours à Roselie, & qu'il lui offroit pour réparer ses torts, de lui donner pour époux son frere Alcandre, qui passoit pour un Prince accompli. En même-tems il fait partir Alcandre pour aller sur la frontiere de Dalmatie, attendre la réponse de la Reine. Cette Princesse, pour éviter une guerre cruelle, accepte la proposition. Dès que le jeune Prince est instruit du consentement de la Reine, il prend le parti pour rompre ce funeste hymen, de choisir parmi ses domestiques le plus laid & le plus maussade, pour le faire passer pour lui, & se donne pour Gentilhomme de la suite du Prince. Son stratagème réussit : la Reine est fort étonnée de tout le bien qu'elle avoit entendu dire d'un Prince, qui lui paroissoit aussi brutal qu'insensé ; & fatiguée de toutes ses impertinences, elle le congédie. Ce Prince en chanté retournoit en Hongrie pour revoir sa chere Roselie, lorsqu'il reçoit une lettre qui le met au com-

ble du desespoir. Le Roi, pour le déterminer à conclure son hymen avec la Reine, lui écrit qu'enfin il avoit triomphé des rigueurs de Roselie, & qu'il venoit de l'épouser. Ce n'étoit pas le seul stratagème, dont le Roi s'étoit servi pour parvenir à épouser Roselie. Il avoit fait remettre en même-tems une lettre du Prince à cette belle, dans laquelle il avouoit qu'ébloui par l'éclat du Trône, il avoit donné la main à la Reine. C'est dans ces circonstances qu'Alcandre arrive incognito en Hongrie, il veut revoir encore son infidelle maîtresse, & lui faire des reproches sur son inconstance. Il se fait introduire chez elle, sans vouloir l'écouter; ils s'accablent tous deux de reproches. Enfin ils reconnoissent leur erreur, & se jurent un amour plus tendre que jamais. Le Roi les surprend ensemble; & faisant un crime à Alcandre d'être revenu sans son ordre, il l'envoie en prison. Cependant la Reine de Naples, curieuse de voir cette Roselie, dont la beauté fait tant de bruit; se déguise en pelerine, arrive en Hongrie, & trouve le moyen de se faire admettre chez Rosalie. Le Roi y arrive, & est surpris de la rare beauté de cette étrangere. En même-tems ce Pâris, qu'elle avoit voulu épouser, dans un mouvement de colere, survient, & la fait reconnoître pour la Reine de Naples. Le Roi se jette aussi-tôt à ses genoux, & lui demande pardon; la Reine le lui accorde, & consent à l'épouser. Alcandre, qu'on fait sortir de prison, reçoit la main de la fidelle

Roselie ; & pour consoler l'Ambassadeur Pâris , de la perte d'un Trône , & de celle de sa maîtresse , on lui donne en mariage Florinée , proche parente de la Reine.

On voit aisément par cet extrait , que ni la règle des vingt-quatre heures , ni celle de l'unité de lieu , ne sont pas observées dans cette Tragi-Comédie. Au reste elle est assez bien conduite & assez intéressante ; & l'on y trouve quelques vers heureux , entr'autres ceux-ci. . . . Alcandre , au désespoir de ce que le Roi est amoureux de sa chere Roselie , & craignant qu'elle ne succombe à l'envie d'être Reine , dit :

Mourrai-je aujourd'hui , d'une mort éternelle ?
Car c'est mourir toujours , que de vivre sans elle.
Va porter , Dieu des cœurs , ton bandeau sur ses yeux ,
Pour la rendre insensible aux pompes de ces lieux.

Dans la scène suivante , ce Prince dit à Roselie :

. Si je voyois revivre sur la terre
Les maîtresses du Dieu qui lance le tonnerre ,
Et faire à tout le monde adorer leurs appas ,
Leurs charmes les plus doux , ne me tenteroient pas ;
Quoique le sort m'offrît sur la terre ou sur l'onde ,
Je préfère tes yeux à l'empire du monde.

(SUJET D'HERCULE MOURANT.) Cet événement est trop connu , pour que je fasse un long extrait de cette piece , dans laquelle Rotrou a absolument suivi la marche des tragiques anciens. Hercule cherche en vain à se faire aimer de la jeune Iole ; & par ses soins il excite la jalousie de Dejanire , qui lui

envoie une robe trempée dans le sang du centaure Nessus. Il ne l'a pas plutôt vêtue, qu'il se sent embrasé par des feux dévorans. Voyant que tout secours lui devient inutile, il fait dresser un bucher, & il ordonne lorsque son corps sera consumé, qu'on immole aux pieds du bucher Arcas, jeune Prince, amant aimé l'Iole. Au moment où l'on doit exécuter cet ordre inhumain, on entend un grand coup de tonnerre : le Ciel s'ouvre, Hercule paroît dans sa gloire, annonce qu'il est au rang des Dieux, pardonne à Arcas, & lui fait épouser Iole ; ainsi tout le monde se retire content.

Il y a dans cette Tragédie une priere qu'Hercule adresse à Jupiter, en commençant un sacrifice qu'il lui offre, qui m'a paru mériter d'être rapportée. (Il parle à Philoctete, *acte troisieme, scène premiere.*)

Oyez si mon esprit conçoit une priere
 Séante dans ma bouche, & digne de mon pere.
 Que ce globe azuré soit constant en son cours,
 Qu'à jamais le Soleil y divise les jours;
 Que d'un ordre éternel sa sœur brillante & pure,
 Aux heures de la nuit, éclaire la nature;
 Que la terre donnée en partage aux humains
 Ne soit jamais ingratte au travail de leurs mains;
 Que le fer désormais ne serve plus au monde,
 Qu'à couper de Cerès la chevelure blonde,
 Qu'une éternelle paix regne entre les mortels,
 Qu'on ne verse du sang que dessus les autels;
 Que la mer soit sans flots, que jamais vent n'exerce
 Contre l'art des nochers le courroux d'Amphitrite;
 Et que le foudre enfin demeure, après mes faits,
 Dans les mains de mon pere un inutile faix.

• • • • •

176 THEATRE FRANÇOIS.

(SUJET DES MENECHMES.) Cette pièce est une imitation servile de celle de Plaute. Je n'en donnerai point d'extrait ; & si quelqu'un desiroit en connoître le sujet , je le renvoye à la pièce charmante du Sieur Regnard , qui est sous le même titre , & qui renferme la même intrigue que celle de l'Auteur latin ; mais corrigée & embellie par la quantité de détails heureux qu'on y trouve.

(SUJET DES OCCASIONS PERDUES.) Pour l'intelligence de cette pièce , la plus singulière peut-être de toutes celles dont j'aye encore rendu compte. Il est nécessaire que je mette sous les yeux du Lecteur les noms des personnages.

Helene ,	Reine de Naples.
Cleonte ,	Gentilhomme de la Reine ; & amoureux d'elle.
Clorimand ,	Prince d'Espagne.
Atys.	
{ Ormain ,	Gentilshommes Siciliens.
{ Lerme.	
Lysis ,	Serviteur de Clorimand.
Adrasse ,	Seigneur Napolitain , amoureux d'Isabelle.
Isabelle ,	Demoiselle attachée à la Reine.
Alphonse ,	Roi de Sicile.
Cleonis ,	Confident du Roi.
Filemon ,	Confident de la Reine.
Cleonard ,	Confident de Cleonte.

Helene , étant à la chasse , dit à Cleonte , dont elle ignoroit l'amour , de ne pas s'éloigner d'elle , tandis qu'elle va chercher un moment de repos. Son sommeil est bien-tôt troublé par un bruit de combattans ; elle apperçoit trois hommes , qui en attaquoient un seul.

C'étoit

it Atys , Ormin & Lerme , qui avoient ordre du
 Alphonse d'affaffiner Clorimand , dès qu'ils seroient
 és près de Naples. Quoiqu'à regret , ces Gen-
 mmes cherchoient à obéir à leur Souverain ; &
 mand se défendoit. La Reine , voyant ce combat
 il , envoie Cleonte & ses Gardes au secours du
 ce Espagnol , & les trois Gentilshommes pren-
 la fuite. L'on amene Clorimand à la Reine , qui ,
 mençant à s'intéresser à son sort , lui demande le
 de ses aventures. Le Prince lui confie qu'il avoit
 e favori du Roi de Sicile , qu'il étoit amoureux
 imé de l'Infante , sœur du Roi , & que l'excès de
 bonheur avoit armé contre lui l'envie des courti-
 , qui l'avoient perdu dans l'esprit de leur maître ,
 que ce Prince , persuadé par mille faux rapports ,
 oit déterminé à le faire périr. La Reine paroît très-
 ible aux divers événemens arrivés à l'aimable Es-
 nol ; & sa pitié devient bien-tôt sa plus forte pas-
 . Ne pouvant se déterminer à lui en faire l'aveu ,
 ouvre son cœur à Isabelle , & elle la prie d'é-
 e une lettre tendre à Clorimand , & de lui donner
 rendez-vous , pour l'entretenir sous ses fenêtres.
 elle lui représente en vain , que par cette deman-
 elle court risque de perdre & Adraste & sa répu-
 on. La Reine , qui compte tenir la place d'Isabelle
 e rendez-vous , la rassure , & veut être obéie ; & la
 re est écrite & remise à Clorimand , qui est en-
 nté de sa bonne fortune , ayant trouvé Isabelle
Comme I I.

fort à son gré. Il se rend au lieu indiqué, suivi de Cleonte, à qui il avoit confié son bonheur; & lorsqu'ils sont près de la fenêtre, il engage son ami à s'éloigner. Il trouve la Reine qui l'attendoit; ils ont une conversation fort tendre, & Clorimand qui croit toujours parler à Isabelle, paroît fort amoureux. Cependant quelque bruit que l'on entend les oblige de se séparer; c'étoit Adraсте, qui, ayant toutes les nuits le bonheur d'entretenir sa maîtresse à cette fenêtre, venoit pour la voir. Clorimand, qui ne doute pas que ce ne soit son ami Cleonte, lui fait des reproches d'être venu si tôt. l'interrompt, lui confie l'excès de son amour pour Isabelle, lui vante les charmes de cette jeune beauté, se vante des faveurs (honnêtes cependant) qu'il en a reçues, & lui avoue que la nuit suivante il obtiendra tout ce qu'il peut desirer. Adraсте au désespoir d'être devenu le confident de son rival, & de ne pouvoir douter de l'infidélité de sa maîtresse, veut d'abord se venger de Clorimand; mais il préfère d'accabler auparavant l'infidèle par les reproches les plus outrageans, puis ensuite d'attaquer son heureux & indiscret rival. Cependant sur le bruit de la beauté de la Reine de Naples, Alphonse en étoit devenu amoureux, & avoit quitté ses États pour venir, sous le nom d'Ambassadeur, la demander en mariage pour lui-même. Tandis qu'il cherche à se faire introduire chez la Reine, Adraсте & Clorimand se rencontrent; le jaloux Adraсте sacrifie à Clorimand les

ettes pleines d'amour , qu'il a reçues d'Isabelle : il verse ainsi dans le cœur du Prince Espagnol , le poison de la jalousie , & se retire. Clorimand , animé de fureur , va trouver Isabelle , & se plaint de ce qu'elle cherche à le tromper. Isabelle , qui étoit aussi devenue amoureuse de Clorimand , lui avoue qu'elle avoit en effet aimé Adraste ; mais elle lui jure en même-tems que , depuis qu'elle le voyoit , Adraste lui étoit devenu plus qu'indifférent ; elle lui avoue qu'elle ressent pour lui l'amour le plus tendre. L'aimable Espagnol se laisse séduire : le plus tendre baiser est le juge de leur réconciliation ; & ils prennent un rendez-vous pour la nuit suivante , où Clorimand devoit être introduit dans sa chambre. Malheureusement la Reine survient dans ce moment même , & est témoin de cette privauté , qui la met fort en colère. Clorimand se retire : la Reine s'emporte contre Isabelle ; celle-ci cherche à se justifier , & soutient qu'elle n'a fait qu'exécuter les ordres , & qu'elle n'a jamais eu d'autre intention que de la servir. La Reine lui répond dédaigneusement :

Vous vous acquittez bien de ce qu'on vous commande ;
 Je n'en desirerois point une preuve plus grande ;
 Je vous veux accorder le repos désormais ;
 Pour loyer de vos soins , ne me voyez jamais.
 Sachez que faire trop , & ne pas assez faire ,
 C'est trop à mon amour également déplaire ;
 Cherchez à vos baisers un autre fondement ;
 Ne les rejetez point sur mon commandement ;
 C'est trop d'obéissance , & vous fonder sur elle ;
 C'est de ma volonté faire une maquerelle.

Ce gentil étranger à vos esprits blessés,
 C'est à lui, non à moi, que vous obeissez.
 Adieu, n'exercez plus cette charge fatale;
 Et ne m'obligez point à revoir ma rivale.

Isabelle se retire ; & le Roi de Sicile , comme A
 bassadeur , est admis à l'Audience de la Reine. Il e
 pose sa commission , vante l'amour & la puissance du
 Monarque , qui désire sa main. La Reine le fait re-
 tirer , en lui disant qu'elle en va délibérer avec son
 Conseil. Elle consulte Cléonte , & lui marque beau-
 coup d'éloignement pour ce mariage ; elle lui avoue
 en même tems qu'elle fera plus flattée de donner la
 main à quelqu'un , qui lui devra le Trône , que d'épou-
 ser un Roi , qui croira , avec raison , ne lui rien devoir.
 L'amoureux Cléonte applaudit au discours de la Rei-
 ne , se flattant que c'étoit lui qu'elle avoit désigné ,
 lorsqu'elle n'avoit parlé du projet de couronner un
 homme d'une puissance inférieure à la sienne. Mais
 quelle est sa douleur & sa rage , lorsque la Reine lui
 déclare que c'est Clorimand qu'elle veut épouser , &
 qu'on doit désormais le regarder comme Roi de Naples ?
 C'est ainsi que finit le *quatrième acte* , pour préparer
 dans le *cinquième* une foule d'événemens singuliers ,
 & en si grande quantité , que peut-être il n'y a pas
 d'acte qui en renferme autant. La Reine le commen-
 ce en chargeant Filemon , son confident , de porter
 une lettre au gentil Espagnol , & se retire. Filemon ,
 qui apparemment avoit trouvé l'Ambassadeur supposé

si joli que Clorimand, ne doute pas que ce ne soit à que le billet doux s'adresse, & le lui remet. Il le lui conçoit ainsi :

Renonçons au déguisement,
 Et levons le masque à la feinte :
 Traitons l'amour ouvertement,
 Cher Espagnol, je suis atteinte ;
 Je conois vos vertus, je sçais votre naissance :
 Mon cœur est surmonté ;
 Et je mets sous votre puissance
 Ma fortune, & ma volonté.
 Quand la nuit voilera les cieus,
 Venez apprendre de ma bouche,
 Combien, malgré vos envieux,
 Votre insigne vertu me touche ;
 Ils dressent une embuche à votre belle vie,
 Evitez ces jaloux.
 Malgré leur haine & leur envie,
 Je vous aime ; Helene est à vous.

On peut juger de l'excès de joye du Roi, en lisant ce billet. Il ne doute pas que la Reine est instruite de son rang, & il se prépare à être le plus heureux des hommes. Il se retire, voyant Adrafte & Cléonte. Cléonte le rassure le jaloux Adrafte, & lui dit qu'elle est fidèle, & que c'est de la Reine, dont Clorimand est amoureux ; que même il en est aimé ; mais qu'il empêchera son bonheur, & qu'il va bien-tôt le priver de vie. Adrafte, au comble de ses vœux, pour parler à Isabelle, qui attendoit avec impatience Clorimand, pour l'admettre dans son lit, & finissoit ces vers modestes :

Que ce bel étranger est long-tems à venir !
 Que de tristes penfers viennent m'entretenir !
 Avez-vous donc, mes soins, pour ce soir réservée
 La fleur, que vous avez si long-tems conservée
 Ce que vingt ans entiers ont fait meurir de fruit ,
 Sera-t-il seulement la moisson d'une nuit ?
 Mais qui n'aimeroit pas ce vainqueur de mon ame ? &c.

Elle entend du bruit, & demande : *est-ce toi, Clorimand*. A draste, voulant profiter de l'occasion, lui répond. *Oui, ma Déesse*, & est admis dans sa chambre. Clorimand, qui avoit été retenu par quelque obstacle, se rend au lieu indiqué, & est aussi surpris qu'affligé de ne pas trouver Isabelle. Il ne se doutoit en aucune façon du malheur qui lui arrivoit. Il entend du bruit, & voit un homme assailli par plusieurs : il vole à son secours, & le délivre. C'étoit Cleonte qui avoit attaqué le Roi de Sicile, au moment qu'il alloit au rendez-vous indiqué dans le billet de la Reine. Cleonte n'est point reconnu, & voyant son entreprise manquée, se retire avec précipitation. Il se fait alors une tendre reconnoissance entre le Roi & son libérateur. Ils se confient mutuellement qu'ils viennent tous deux en bonne fortune dans le Palais. La Reine paroît à la porte, par laquelle elle doit faire entrer son amant ; & dit, *est-ce pas toi, ma vie*. Le Roi qui ne doute pas que c'est à lui que ce discours s'adresse, répond : *Je la viens recevoir de vos rares appas*, & rentre avec la Reine, qui, en refermant la porte, dit, *Clorimand est*

à moi, mon amour est content. Ces mots surprennent fort Clorimand, qui ne se doutoit en aucune façon d'être aimé de la Reine; & il se cache dans un coin, pour attendre qu'Isabelle, l'introduise chez elle. Ce pendant Cléonte revient; & Isabelle, entendant du bruit, se met à la fenêtre, & demande qui sont ces gens indiscrets, qui viennent troubler le repos de la Reine. Le jaloux Cléonte lui répond qu'elle n'en a pas besoin, puisqu'elle est actuellement entre les bras de Clorimand. Isabelle lui dit de ne point outrager son époux, & que Clorimand est avec elle. On peut juger de la surprise & du chagrin de Clorimand, qui entend qu'on le croit jouissant des faveurs de deux autres femmes, & qui est dans un coin fort mal à son aise. Enfin tout s'éclaircit: Adraste descend avec Isabelle, qui d'abord est fort en colere de la méprise. Enfin voyant bien qu'il n'y avoit plus moyen de s'en lédire; elle lui demande pardon d'un moment de légèreté, l'embrasse tendrement, & lui promet l'amour le plus constant. En même-tems la Reine, qui avoit aussi entendu du bruit, descend sur le théâtre. (Il faut supposer qu'à Naples, les Dames étoient si vertueuses, que lorsqu'elles admettoient leurs amans dans leurs chambres, elles vouloient couvrir leur défaite la voile de la plus sombre obscurité.) C'est ce qui fait que la Reine, toujours dans l'erreur, après avoir grondé, dit:

Où Clorimand est mien, où Clorimand est Roi;
Il a rangé mon cœur & Naples sous sa loi.

Cependant le Roi de Sicile ne tarde pas à rejoindre sa nouvelle épouse ; elle qui le prend toujours pour l'Ambassadeur , ordonne qu'on venge l'outrage qu'il vient de lui faire. Le Roi fort surpris de sa colere, lui montre le billet que Filemon lui a remis de sa part ; & Clorimand le fait connoître pour le Monarque de Sicile. Alors la Reine, qui sent bien qu'elle n'a pas d'autre parti à prendre que de suivre l'exemple d'Isabelle, accepte avec joye la main de ce Monarque, qui, pour témoigner sa reconnoissance à Clorimand, lui promet l'Infante en mariage. Cet espoir rallume tous ses feux, & il se croit au comble du bonheur. Enfin, pour que le pauvre Cléonte ne restât pas sans femme, on lui donne Heliante, cousine de la Reine,

(SUJET DE L'HEUREUX NAUFRAGE.)

Cléandre, Prince d'Épire, aimoit & étoit aimé de Floronde, fille du Roi de ce pays. Ce Monarque ayant refusé sa fille aux vœux de Cléandre, ce jeune Prince, de concert avec Floronde, prend le parti de l'enlever. Ils s'embarquent & quittent l'Épire ; mais une tempête furieuse fait périr le vaisseau, dans lequel ils étoient, & Cléandre est jetté sans connoissance sur les rives de Dalmatie, où la Reine Salmacis & Cephalié, sa sœur, le rencontrent, & le font transporter dans un Château voisin. Dès qu'il a repris ses sens, il est fort étonné de se voir sur un lit magnifique, dans

une chambre des plus ornées, & dans un lieu qui lui est absolument inconnu. Il est retiré de ses réflexions par l'arrivée de Salmacis, qui vient sçavoir de ses nouvelles ; quand Cléandre l'apperçoit, il s'écrie :

Mais un objet charmant, ou Venus elle-même
 Vient éclaircir mon doute, en cette peine extrême,
 Telle faisant briller ses appas infinis,
 Cette mere d'amour va baiser Adonis ;
 Et telle d'orient tous les matins devalle
 L'épouse de Tiron, dans les bras de Cephale.

La Reine, qui commençoit à sentir pour son hôte plus que de la passion, lui témoigne le desir qu'elle a d'apprendre ses aventures : il les lui raconte, & fait voir aussi la plus grande impatience de sçavoir à qui il doit la vie. On lui dit que c'est à la Reine de Dalmatie. Cependant Cléandre se livre à la plus grande douleur, ne doutant pas qu'il n'ait perdu sa chere Floronde. En même-tems on vient apprendre à la Reine, que le Roi d'Epire étoit à la tête d'une armée formidable pour lui demander Cléandre, qu'il veut punir comme le ravisseur de sa fille. La Reine, qui saisit avec empressement toutes les occasions de revoir Cléandre, vient lui apprendre cette nouvelle, & lui propose de le mettre à la tête de ses troupes, pour soutenir une querelle qui leur est devenue commune. Pour témoigner sa reconnoissance à la Reine, il accepte la proposition ; mais malgré toutes les choses

prévenantes que lui dit cette Princesse, il ne se s'empêcher de se livrer devant elle à la douleur la plus amere, & aux plus tendres regrets sur la mort de sa maîtresse; ce qui déchire le cœur de la tendre Salmacis. Dans ce moment, on lui vient annoncer qu'on a enfin découvert un jeune homme de la suite de Cléandre. Il est nécessaire de sçavoir que cette Princesse avoit fait chercher, avec le plus grand soin, quelqu'un qui appartint à ce jeune Prince: & à force d'argent, elle lui avoit fait promettre, pour ôter toute espérance à son maître, qu'il diroit avoir vû périr Floronde dans les flots. Ce jeune homme est introduit devant Cléandre, qui, reconnoissant sous ce déguisement sa chere Floronde, est prêt, dans un transport involontaire, à trahir un secret si nécessaire à cacher quand Floronde (qui ne paroît que sous le nom de Lisamor, & que désormais je nommerai toujours ainsi) sentant toute l'importance du mystère, l'interrompt & lui conte comment elle a vû périr Floronde. Le Prince affecte de se livrer à la plus grande douleur: & la Reine, croyant qu'il seroit bien aise de rester seul avec Lisamor, se retire & les laisse tous deux ensemble. Ils se livrent aux transports mutuels de leur joye, se promettent de se conduire si prudemment, qu'ils ne pourront découvrir leur intrigue. Cependant la Reine, dont l'amour augmentoit à chaque instant, cherche à engager Lisamor à lui être favorable auprès de son maître, & lui avoue que son dessein est de le placer

le Trône. Lisonor lui promet de la servir de son mieux. Et quand elle est avec Cléandre, elle rit de la confiance que sa rivale a en elle. Pour jeter Lisonor dans un plus grand embarras, Cephalié, sœur de la Reine, qui est devenue aussi amoureuse de Cléandre, vient lui faire la même confidence, & la charge de vanter sa tendresse au Prince d'Epire. Elle le lui promet, & se retire. Dorismond, grand Seigneur de Dalmatie, depuis long-tems amoureux de Cephalié, furieux des mépris dont cette Princesse l'accable, attribue ce changement aux sentimens qu'elle a pour Cléandre, & fait appeller ce Prince en duel. En même tems Cléandre, sçachant par un espion la mort du vieux Roi d'Epire, vient apprendre cette fâcheuse nouvelle à Floronde; & ils prennent le parti de proposer à la Reine d'envoyer Lisonor vers le nouveau Roi, pour lui faire des propositions de paix. Ils comptoient sur l'amitié du nouveau Monarque, qui avoit toujours fort aimé Floronde; & ils espéroient qu'en la revoyant, il ne pourroit lui rien refuser, qu'elle resteroit auprès de son frere, & que Cléandre chercheroit le moyen de les aller joindre. La Reine y consent, & Lisonor part. Cléandre se porte au rendez-vous indiqué par Dorismond, & est aussi-tôt assailli par trois assassins, que ce traître avoit chargé de le tuer. Il se défend: Dorismond accourt au moment qu'il venoit de tuer le second; le troisiéme fuit bien-tôt le sort des deux autres: & enfin Dorismond lui-

même est percé d'un coup mortel. Cléandre aussi-tôt va rendre compte à la Reine de ce qui vient de se passer ; mais il la trouve dans la plus grande fureur contre lui. Elle avoit été prévenue que Cléandre ne se battoit contre Dorismond , que parce que ce dernier avoit découvert que le Prince d'Epire étoit amoureux & aimé de Céphalie. Sans vouloir écouter sa justification , & se livrant toute entiere à la jalousie , elle fait conduire le Prince en prison , & ordonne qu'on lui fasse son procès. Les Juges se rassemblent , & le condamnent à mort. On le conduit au lieu du supplice , le bourreau est prêt de faire son office , quand un page de la Reine fait arrêter l'exécution , & donne à Cléandre un billet de cette Princesse , dans lequel elle lui mande que , s'il veut lui donner la main , elle est prête d'oublier l'injurieuse préférence qu'il a donnée à sa sœur. Cléandre proteste qu'il n'a jamais aimé Céphalie , qu'il adore & adorera toujours Floronde , & que cette Princesse est vivante. La Reine , qui ne peut consentir à sa mort , vient elle-même pour le persuader. Alors Cléandre lui révèle que celui qu'elle a connu , sous le nom de Lisamor , est cette Floronde qu'il adore. En même-tems cette Princesse , toujours sous les habits de Lisamor , joint la Reine , & lui confirme ce que Cléandre venoit de lui dire. Il faut que le Lecteur sçache que Floronde avoit bien employé le tems , qu'elle avoit passé auprès de son frere ; non-seulement elle avoit obtenu la grace de Cléandre , mais

avoit aussi obtenu l'aveu du Roi , pour qu'elle
 oufât. De plus , voulant lever les obstacles que la
 ie pouvoit apporter à cet hymen , elle avoit tant
 é au Roi , son frere , les charmes de la Reine de
 matie , que ce Monarque en étoit devenu amou-
 z , & avoit chargé le feint Lifanor de proposer à
 leine une entrevue , pour terminer leur querelle ,
 faire une paix durable. En effet , Lifanor , connu
 s pour Floronde , propose cette entrevue à la
 ine , qui y consent. Le Roi ne tarde pas à arriver ,
 st aussi-tôt éperduement amoureux de la Reine ;
 cette entrevue , ainsi que la piece , finit par le ma-
 ge du Roi d'Épire avec la Reine de Dalmatie , &
 celui de Cléandre avec sa chere Floronde. Pour
 phalie , prend généreusement son parti , & cede ,
 s regret , Cléandre à Floronde.

En tout , cette piece est assez bien écrite ; la con-
 ite en est sage , assez réguliere , & n'est point char-
 z d'événemens gigantesques , comme l'est la pré-
 lente.

(SUJET DE LA CELIANÉ.) Si je ne m'étois
 s imposé la loi de donner une idée de toutes les
 ces de théâtre jusqu'à Corneille , je me serois cer-
 nement dispensé de parler de celle-ci , qui ne peut
 rien exciter la curiosité du Lecteur. Elle est mal
 rite & mal conduite , & de plus , fort indécente ,
 isqu'on y trouve plusieurs scènes , dans lesquelles les
 ans s'accablent de baisers redoublés. Pour peu
 me que l'on veuille laisser égarer son imagination ,

il est aisé de soupçonner que ce n'est pas seulement à de simples baisers que se borne la tendre complaisance des amans. On y voit une femme blessée par son amant ; & s'il est impossible de comprendre comment cela arrive, il l'est encore davantage d'imaginer comment elle est guérie aussi promptement. Au moindre obstacle , l'Acteur tire son poignard , & veut tuer ; & cette action est répétée sept à huit fois dans la piece. On y trouve aussi un excès d'amitié, digne de l'absurdité de cette Tragi-Comédie , qui commence par la rencontre de Florimant & de Pamphile , anciens & intimes amis. Pamphile confie à Florimant , qu'il est amoureux & aimé de Nise ; mais que cette beauté ayant mal-à-propos conçu des soupçons de sa fidélité , pour les calmer , il avoit pris le parti de quitter son pays , & de venir le trouver. Florimant se félicite du bonheur de le voir , & lui confie aussi qu'il est amoureux & aimé de la belle Celiane. Enfin il quitte son ami , en lui disant que c'étoit là le moment qu'il doit aller voir l'objet de sa tendresse. Le pauvre Pamphile reste seul , & se livre aux tristes réflexions que lui inspirent l'injustice de ce qu'il aime , & finit par s'endormir. Cependant Nise , qui a désapprouvé l'absence de son amant , a pris le parti de le suivre , & arrive précisément dans le bois , où elle trouve Pamphile endormi : elle le reconnoît , & hésite quelque tems sur le parti qu'elle doit prendre. Enfin elle se détermine à tirer l'épée de Pamphile ,

se se percer avec ; l'effort qu'elle fait réveille nphile, qui, sans la reconnoître, l'empêche à tuer. Elle se met en colere d'un secours qu'elle désiroit pas, & le menace de tourner ses armes tre lui-même. Pamphile toujours ignorant à qui il le, malgré une longue conversation, se rit de ses rances. Enfin leur dispute ne finit, que lorsque nphile lui a passé son épée au travers du corps ; tombe à ses pieds, & aussi-tôt il l'a reconnoit.

croit bien qu'il veut se tuer ; il se livre aux plus dres regrets ; puis sans songer à la faire panser, il re dans la plus ample justification de son parfait our pour elle ; & ce n'est qu'après un dialogue nviron cent cinquante vers, qu'il se rappelle qu'il t aller chercher les moyens d'étancher son sang. est ainsi que finit le *premier acte*. Le *deuxieme* nmençe par une longue conversation, que Flori- nd a avec sa Celiane, qui est souvent interrompue les plus tendres baisers. Enfin Celiane finit cette ne par dire à son amant :

Je suis d'un naturel si soigneux de ton aise,
 Que je ne puis souffrir que le Soleil me baise ;
 Avançons dans ce bois, & parmi ces ormeaux ;
 Cherchons pour nous couvrir de plus épais rameaux ;
 Où rien ne vienne plus traverser notre joye,
 Où nous n'ayons plus rien que l'amour qui nous voye.

En effet, ils se retirent dans le plus épais du bois,

où ce Dieu seul sçait ce qui s'y passe ; & l'on voit alors sur la scène , Pamphile au chevet du lit de Nise , qui la baise & rebaise , & qui après plusieurs baisers , étalbit sa bouche sur son sein ; Nise , qui , malgré toute sa tendresse , veut un peu moraliser , lui dit :

En baisant ces cheveux , tu n'as qu'un avantage ;
 Qu'une toile insensible avecque toi partage :
 Crois-tu , touchant ce corps , alléger ton souci ?
 Ce bonheur est commun à mes habits aussi ,
 Tous ces plaisirs sont faux : si la beauté de l'ame
 N'est le premier objet de l'amoureuse flâme , &c.

Elle continue sa morale ; & Pamphile reste toujours sur son sein , & il ne s'en retire que pour faire place à Florimand , Philidor & Celiane. Ce qui est difficile à comprendre , c'est comment Nise , qui est dans son lit , sort de dessus la scène. Enfin , elle en sort , puisque les trois Acteurs , que je viens de nommer , restent seuls sur le théâtre. Ce Philidor étoit amoureux de Celiane ; & malheureusement avoit été témoin de quelques privautés , qu'elle avoit accordées à Florimand. Après avoir fait les reproches les plus amers à Celiane , il marque toute sa colere à son rival , & ils finissent par se battre. Pamphile arrive fort à propos pour les séparer ; Philidor se retire , & Pamphile apprend à Florimand , que Nise est arrivée , & qu'elle est actuellement dans sa maison. Florimand va avec son ami faire les honneurs de chez lui ; & le

deuxiem^e

deuxième acte finit. Pendant l'intervalle du deuxième à troisième acte, Florimand qui a vu Nise, en est devenu passionnément amoureux ; & Celiane en est déjà instruite. Elle confie sa jalousie à sa nourrice, & quitte la scène. Florimand l'occupe alors, & dans un très-long monologue, il se reproche de manquer ainsi à Celiane & à son ami. Il se plonge si fort dans ses réflexions, qu'il ne voit ni n'entend Pamphile, qui survient, & qu'il met ainsi au fait de ses plus secretes pensées. Pamphile n'hésite pas sur le parti qu'il doit prendre : & sans songer au chagrin mortel qu'il va causer à Nise, uniquement occupé du bonheur de Florimand, il l'interrompt pour lui dire qu'il peut se tranquilliser l'esprit, & que sacrifiant l'amour à l'amitié, il lui cède avec plaisir la beauté qui cause son tourment. Florimand s'oppose à cet excès de générosité : & pour se punir de troubler ainsi le bonheur de son ami, il tire son poignard & veut s'en percer. Pamphile l'arrête, & le persuade enfin d'accepter le sacrifice qu'il lui veut faire ; il se charge même d'y déterminer Nise : & Florimand enchanté se retire. Nise survient ; & le généreux Pamphile lui confie qu'il l'a cédée à son ami. Nise s'oppose en vain à ce cruel sacrifice ; elle cherche en vain par les plus tendres caresses à retenir Pamphile. Celui ci de plus en plus empressé pour le bonheur de son ami, tire son poignard, & jure à Nise de s'en percer à ses yeux, si elle ne consent à faire le bonheur de Flori-

mand. La tendre Nise ne peut soutenir ce spectacle, consent à tout, & finit par dire :

Mon mal s'adoucira par ce contentement,
Que je n'aurai jamais refusé mon amant.

C'est ainsi que finit le *troisième acte* ; & le *quatrième* commence par une conversation entre Florimand & Celiane, où Celiane lui témoigne toute sa jalousie, & lui reproche toute sa perfidie. Florimand proteste qu'il lui est toujours fidèle. Celiane n'en est pas la dupe, & le quitte dans la plus grande colere contre lui. Pamphile & Nise surviennent ; & Pamphile annonce à son ami qu'enfin Nise consent à son bonheur. Ils se retirent tous trois, pour faire place à Celiane, qui revient déguisée sous des habits de garçon jardinier, tenant dans sa main un panier plein de bouquets. L'amoureux Filidor la rencontre & la reconnoît ; il profite de l'occasion pour lui parler de son amour : elle le traite toujours avec la même froideur, & joignant la plaisanterie au mépris, elle le quitte en lui donnant une fleur de souci. Filidor, resté seul, se désespere des rigueurs de Celiane ; & est joint par Julie, sœur de Florimand, dont il étoit aimé. Elle veut chercher à calmer sa douleur, mais en vain ; & ils se retirent ensemble. L'on voit alors Nise, tenant une coupe remplie de poison, qu'elle est dans la résolution d'avalier, pour ne pas donner la main à Florimand. Après un assez long monologue, elle porte

cette coupe à sa bouche , lorsque Julie survient , qui la lui arrache des mains , & la renverse par terre. Nise lui fait des reproches de l'avoir empêché de finir les malheurs ; & Celiane , toujours en garçon jardinier , vient se mêler à la conversation : elles se font toutes trois un aveu mutuel de leurs sentimens ; & Julie imagine un stratagème , qu'elle assure qui les rendra toutes heureuses. Elle se retire , & le *quatrième acte* finit. Dans l'intervalle du *quatrième acte* , Julie a instruit Nise & Celiane du rôle qu'elles doivent jouer : ensuite elle va trouver son frere , à qui elle dit que sa tendre amitié pour lui l'a déterminée à lui révéler un secret , qui va sans doute le mettre au désespoir , mais qu'il est nécessaire cependant qu'il apprenne ; que Nise n'est rien moins que sage , & qu'elle vient de la laisser entre les bras d'un garçon jardinier ; l'amoureux Florimand n'en veut rien croire , & sa sœur pour le convaincre , le mene à la porte de la chambre , où Celiane déguisée étoit avec Nise. Dès que Nise entend du bruit , elle ne doute pas , suivant ce qu'elles avoient arrangé avec Julie , que c'est elle qui amene son frere , pour le convaincre de sa prétendue infidélité. Elle se jette au col du garçon jardinier ; & Florimand est témoin des caresses les plus tendres , & entend les discours les plus passionnés. Ne pouvant plus long-tems retenir sa fureur , Florimand se retire , & va chercher Pamphile pour le convaincre aussi de la mauvaise conduite de Nise. En même-tems

Filidor , toujours tourmenté par son amour pour Celiane , survient ; & Julie lui confie que la tête a tourné à cette jeune beauté , qu'elle se croit homme , & & qu'elle est passionnément amoureuse de Nise ; elle le mene à la porte que venoit de quitter Florimand ; & Filidor entend les tendres déclarations que Celiane fait à Nise , & se retire en déplorant le sort de Celiane. Cependant Florimand qui est allé chercher Pamphile , le rencontre , couché au pied d'un arbre , déplorant son malheur ; & il l'arrête au moment qu'il alloit se passer son épée au travers du corps. Florimand lui dit qu'il ne doit pas tant regretter Nise , & lui conte ce qu'il vient de voir. Pamphile n'en veut rien croire. Pour le convaincre , il le conduit à cette même porte où il avoit été témoin de la mauvaise conduite de Nise ; l'on sent bien qu'aussi-tôt qu'elles soupçonnent que ces deux amis peuvent les voir , les caresses redoublent , les plus tendres protestations se renouvellent. Florimand , cédant à sa fureur , veut enfoncer la porte ; & Nise , témoignant le plus grand effroi , fait promptement cacher le garçon jardinier. Florimand , Pamphile , Filidor & Julie , entrent dans cette chambre. Après avoir fait les reproches les plus outrageans à Nise , Florimand , l'épée à la main , arrache le garçon jardinier de derriere la tapisserie , & veut le percer aux pieds de la coupable Nise. Mais quelle est sa surprise , lorsqu'il reconnoît la tendre Celiane , qui , loin de l'accabler de reproches , lui tient

le discours le plus tendre. Florimand se jette à ses pieds , lui demande pardon , l'obtient & l'épouse. Pamphile s'unit à sa chere Nise; & Filidor qui admire l'esprit de Julie , & qui sent bien qu'il faut qu'il renonce à Celiene , donne la main à cette jeune beauté , dont il connoît la tendresse pour lui.

(SUJET DE LA PELERINE AMOUREUSE.)

Cet ouvrage est si différent du précédent , que l'on pourroit douter qu'ils fussent de la même main. Celui-ci est bien écrit , les vers en sont faciles , l'on en rencontre même d'heureux , la conduite en est sage , la fable bien trouvée ; & il n'y a que les défauts dans lesquels tomboient alors tous les Auteurs , Corneille n'ayant point encore fixé les règles constantes du poëme dramatique ; ainsi je crois que cette piece a eu un grand succès , & a fait un grand honneur à Rotrou. Lucidor qui avoit été amoureux à Lyon d'Angelique , ayant été obligé de revenir à Florence , promet à sa maitresse de la revenir trouver dans six mois. Ayant négligé de lui donner de ses nouvelles , elle le croit infidèle ; & pour pouvoir quitter sa patrie , elle se fait passer pour morte. Lucidor est affligé en apprenant cette nouvelle ; mais bien-tôt touché des grands biens de Celie , fille d'Erasme , il la demande en mariage , & l'obtient : mais s'il a le consentement du pere , il n'a pas celui de la fille. Celie aimoit un autre Lucidor , qui n'étoit connu que comme Peintre , & sous le nom de Léandre ; elle avoit même poussée la tendresse pour lui assez loin pour qu'il y parût ; elle

étoit grosse de quatre mois. On peut juger de désespoir, quand elle apprend que son pere la del à Lucidor. Pour rompre ce mariage, de concert avec son amant, elle se fait passer pour folle; elle se fait Diane, & elle en décrit les fonctions dans des très bien faits. Elle veut battre son prétendu, qui prend pour Acteon: elle joue si bien son personnage, le bon-homme Erasme, après avoir épuisé la science des Médecins, & même celle des Ministres des Dieux, a recours à une Pelerine, qui vient d'arriver à Florence, & dont on vante les sublimes connoissances. La nourrice de Celie, qui sçait que cette Pelerine va arriver, & qui sçait combien elle peut être utile à elle pour cacher son état, va la trouver, lui confie la vérité de l'aventure, & lui demande son secours pour rompre le mariage de Lucidor avec Celie. La Pelerine y consent, d'autant plus volontiers, que l'objet de son pelerinage n'avoit d'autre but que de retrouver son cher Lucidor. C'étoit cette même Angelique que Lucidor avoit aimée à Lyon, & qu'il croyoit perdue. La Pelerine promet à Erasme d'employer toute sa science. Tout alloit le mieux du monde, lorsqu'un valet de ce vieillard, qui avoit écouté à la porte la conversation de Celie avec sa nourrice, vient révéler tout le mystère à Erasme. Le bon-homme en cherche les archers, & fait arrêter Léandre, voyant qu'il n'a plus d'autre ressource, découvre sa naissance. Il étoit fils d'un des principaux de Valer

& ayant été pris par les Turcs, & n'ayant pû donner de ses nouvelles, il passoit pour être mort : on ne peut douter de la vérité de son histoire, puisque son frere, qui par hasard étoit à Florence, & qui même étoit aussi amoureux de Célie, le reconnoît, & lui cede toutes ses prétentions sur la main de cette belle. Erasme, enchanté de trouver dans l'amant aimé de sa fille, un gendre d'une aussi grande naissance, la lui donne sans balancer ; la tendre Pelerine demande alors leur assistance, pour connoître les sentimens de son Lucidor. Il paroît : on lui parle de cette Angelique de Lyon ; il avoue tout l'amour qu'il avoit ressenti pour elle : il avoue aussi tous les regrets que sa mort lui avoit causés ; & avoue encore que, quelque belle que fût Célie, il avoit été plus tenté par ses richesses, que par ses charmes. Angelique paroît alors devant lui ; il la reconnoît avec transport, il l'obtient aisément, ainsi que la main de la belle Pelerine.

(S U J E T D E F I L A N D R E .) Les deux frere Thimante & Philandre sont amoureux de Theane : le premier est aimé, les vœux du second sont rebutés. Célidor est amoureux & aimé de Nerée, sœur de Thimante ; & Cephise, sœur de Theane, aime vainement Celidor. L'on voit par là que Philandre & Cephise sont malheureux. Ils s'unissent ensemble, pour parvenir à semer la jalousie dans l'esprit des quatre amans heureux ; & ils y parviennent bien-tôt. Theane

croit que Thimante est amoureux de sa sœur ; & Thimante , de son côté , croit que l'inconstante Theane reçoit les vœux de son frere Philandre. On persuade aisément à Nerée que Celidor aime Cephise , & à Celidor que Nerée aime Philandre ; ainsi Philandre , sans cesse accablé des rigueurs de sa maîtresse , & le plus infortuné des amans , passe pendant quelque tems pour le plus heureux & le plus aimé des hommes. Mais enfin la fourbe se découvre : Thimante , qui , par un excès de douleur de la perte de sa maîtresse , s'étoit allé noyer , se retrouve ; & la piece finit par le mariage de Thimante avec Theane , de Celidor avec Nerée , & de Philandre avec Cephise , qui tous deux , n'ayant plus d'espérance pour se consoler , prennent le parti de s'épouser. Quoique cette piece ne soit pas mal écrite , le sujet en est petit , l'intrigue commune , la décence y est peu observée , & l'envie de se tuer prend assez souvent aux Acteurs.

(S U J E T D'AGESILAN DE COLCHOS.)

Ce sujet est tiré mot à mot des Amadis. La piece commence par un combat de Florisel avec Bruneo , Prince amoureux de Diane , fille de Sidonie , Reine de Guindaye & de Florisel. Pour donner l'intelligence de cette piece à ceux qui ne connoissent pas les Amadis , il est nécessaire de sçavoir que Florisel , fils de l'Empereur Amadis de Grece , étant jeune Chevalier , & cherchant les aventures , passa dans l'isle de Guindaye , vit Sidonie , en devint amoureux , lui plut ,

& en eut la Princesse Diane ; que ce Prince tomba bien tôt dans le plus violent désespoir , d'avoir ainsi manqué à la Princesse Lucelle , dont il étoit éperdûment amoureux , & qu'il prit le parti d'abandonner Sidonie ; que cette Reine , au désespoir de la perte de son amant , ne recevoit d'autre consolation que de la jeune Diane , dont la beauté croissoit chaque jour ; que dès que cette jeune Princesse eut atteint l'âge de treize ans , on ne pouvoit la voir sans l'adorer ; que Sidonie avoit envoyé le portrait de Diane dans toutes les Cours de l'univers , & avoit promis que celui qui lui apporteroit la tête de Florisel , deviendroit l'époux de sa fille ; que plusieurs Princes avoient déjà tenté de mériter un prix aussi flatteur , & que Bruneo étoit un de ceux qui poursuivoient la mort de Florisel. Il le joint , le combat & est vaincu. Florisel lui rend la liberté , & lui ordonne seulement d'aller mettre ses armes aux pieds de la Reine Sidonie. Bruneo rencontre le jeune Agefilan , fils du Roi de Colchos , à qui il compte son désastre ; il lui montre en même tems son bouclier , sur lequel étoit peint le portrait de Diane. Agefilan n'a pas plutôt jetté les yeux sur cette beauté , qu'il en devient passionnément amoureux ; mais ne pouvant honnêtement entreprendre d'ôter la vie à son oncle Florisel , il prend le parti , par le conseil de son Ecuyer , de s'habiller en femme , d'aller en Guindaye , & de chercher les moyens sous ce déguisement , de se faire introduire chez la jeune beauté qu'il adore. Il arrive

bien-tôt dans cette Isle, se met sous les fenêtres de la belle Diane, & y chante cette chanson :

O ciel ! si ta Diane eut de mêmes appas,
 Qu'on peint ceux de celle que j'aime,
 Ce qu'on dit de Venus, & de Pâris n'est pas,
 Ou son aveuglement en jugeant, fut extrême.

La Princesse enchantée de la beauté de la voix qu'elle vient d'entendre, se met à la fenêtre, & questionne la personne qui vient de chanter : Agefitan déguisé lui répond en tremblant, tant il est frappé de ses charmes. Enfin il lui dit qu'il est une jeune fille de Crete, qu'il se nomme Daraïde *; & qu'ayant entendu dire que Diane étoit la gloire du monde, elle avoit pris le parti de venir lui offrir ses services. La Princesse, enchantée & de ses talens & de sa conversation, la retient avec grand plaisir, la présente à la Reine, qui consent que Daraïde vive avec Diane; & bien-tôt Diane sent la plus tendre amitié pour l'aimable Daraïde. Bruneo arrive en ce moment, qui, pour exécuter les ordres de Florisel, met son épée aux pieds de la Reine. Cette Princesse, qui, malgré l'infidélité de Florisel, l'aimoit encore, témoigne en même-tems & de la douleur de voir que sa vengeance n'est pas satisfaite, & de la joye de ce que son parjure amant n'avoit pas perdu la vie. Après quelques événemens assez indifférens, le Prince Anaxarte,

* Et je n'en parlerai plus que sous ce nom.

Chevalier amoureux , arrive à la Cour de Guindaye , pour soutenir , les armes à la main , que sa maîtresse est la premiere beauté de l'univers. La feinte Daraïde , révoltée de ce discours , arrache une épée de la main d'un page , pour soutenir que la beauté de Diane ne peut souffrir aucune comparaison. Après quelques politesses qu'Anaxarte fait au sexe de Daraïde , il est enfin forcé de combattre contre elle ; & Daraïde est bien-tôt victorieuse. La Princesse est enchantée de devoir le prix de la beauté à sa chere Daraïde ; & la Reine , surprise & charmée de sa valeur , la charge de venger son injure contre le volage Florisel. Daraïde , n'osant refuser la Reine , lui promet une prompte satisfaction. Cependant , quand il est seul , il regrette les momens qu'il va passer éloigné de sa chere Diane ; & dans sa douleur , il se nomme & se fait connoître pour le Prince Agésilan à Ardenie , confidente de Diane , qui l'écoute. Cette zélée confidente va sur le champ révéler ce mystère à Diane , & la félicite sur une conquête aussi glorieuse. Diane lui avoue qu'envain elle veut se fâcher , que l'amour la retient , qu'elle aimoit Daraïde , qu'elle aime Agésilan ; mais que , si le Prince ose lui découvrir sa naissance , elle tâchera pendant quelque tems de lui témoigner de la colere. En effet , Daraïde arrive pour prendre congé d'elle ; & dans l'attendrissement de ses adieux , elle se fait connoître pour l'amant le plus tendre. La Princesse feint d'entrer dans la plus grande colere , & se

retire. Le Prince, se croyant perdu, tombe sans connoissance : la Reine paroît, suivit de Diane, qui, sçachant le désespoir de son amant, cherchoit une occasion de le calmer. En effet, elle trouve le moyen de lui dire bien des choses, qui remettent le calme dans son ame; elle finit par l'embrasser. Le Prince part, arrive au bord de la mer pour s'embarquer, & est fort surpris d'y trouver Florisel, qu'une tempête furieuse avoit jetté sur le rivage : ils se reconnoissent. Agésilas, enchanté d'une aussi heureuse rencontre, avoue à Florisel qu'il est chargé par Sidonie du soin de sa vengeance; & sans lui faire part de son projet, il le fait cachet dans une maison sûre, & va aussi-tôt trouver Sidonie, lui dit qu'il a rencontré Florisel, qu'il l'a combattu & tué. La Reine, au désespoir, se livre aux plus tendres regrets, veut mourir; mais auparavant elle desire voir encore l'amant qu'elle a tant aimé, & se tuer auprès de lui. Daraïde la conduit dans la maison où étoit Florisel; la Reine reconnoît qu'il n'est qu'endormi: Daraïde lui dit qu'elle a voulu lui réserver la gloire de se venger elle-même. La Reine n'y peut consentir. Florisel se réveille, reconnoît cette Reine, qu'il avoit autrefois tant aimée, se jette à ses genoux, lui demande grace, lui jure un amour éternel, lui offre sa main, dont il étoit maître de disposer, la Princesse Lucelle étant morte. La colere de la Reine s'éteint, l'amour vient regner à sa place; & elle consent, avec transport, à l'hymen

que Florisél lui propose. Daraïde rappelle alors à la Reine le serment qu'elle a fait de ne donner la main de Diane qu'à celui qui lui livreroit la tête de Florisél , & la somme de lui tenir sa parole , puisqu'il avoit rempli la condition. La Reine lui dit qu'elle en seroit enchantée , si elle étoit d'un autre sexe ; Daraïde lui répond que , puisqu'elle ne veut pas la lui donner , à sa priere , elle ait la bonté de l'accorder au Prince Agefilan , qui est éperdûment amoureux de Diane. La Reine y consent : Daraïde se fait alors reconnoître , & bien-tôt l'union de Florisél & de Sidonie , d'Agefilan avec Diane rendent ces quatre amans heureux. (La piece finit par une scène d'un certain Rosaran , faux brave , & personnage épisodique , que l'Auteur avoit introduit dans cette piece , pour y répandre de la gayeté , & qui n'y jette que du froid ; c'est le seul défaut qu'on puisse reprocher à cet ouvrage , qui est le meilleur que jusqu'alors Rotrou eût composé. La conduite en est sage & intéressante ; la versification en est noble & aisée ; & je crois qu'avec un peu de soin , on la pourroit mettre à portée de paroître avec succès sur notre théâtre.)

(SUJET DE L'INNOCENTE INFIDELITÉ.)

Hermante , jeune beauté , dont Felismond , Roi d'Épire , avoit été épris & bien traité , déplore sa foiblesse , voyant que ce Roi alloit faire monter sur le Trône Parthenie , dont il étoit devenu passionnément amoureux : elle veut mourir plutôt que de renoncer au Trône , & au cœur du Roi. Enfin Clariane , sa

nourrice , à qui elle confie tous ses chagrins , lui feille d'implorer le secours d'un vieillard , qui doit l'art magique , & se propose d'aller le cor de fa part. Hermante la presse de ne pas perd instant. Clariane y vole , & revient bien-tôt lui que le Magicien lui prépare un anneau enchi que tant qu'elle le portera à son doigt , le Roi d'amour que pour elle ; & que dans une heu plus , elle aura cette bague en fa puiffance : mais heureusement pour elle pendant ce court interv le Roi conduit Parthenie au Temple , & l'époufe Roi témoigne toute la joye, qu'il ressent de ce men. Mais à peine la cérémonie en est ache qu'Hermante entre dans le Temple , & auffi-tô lifmond ne voit plus Parthenie qu'avec mépris s'occupe uniquement d'Hermante. Tout le monde pris d'un fi prompt changement , fort ; & le Ro Hermante avec empressement , qui ne le traite qu dédain. Enfin elle consent à lui pardonner , s'il se termine à faire périr la nouvelle Reine , & à la regner en fa place. Felifmond , aveuglé par la invincible du charme , y consent , & forme le de de charger Evandre , son confident , de condui belle Parthenie dans une maison de plaifance , de tre côté de la riviere , & en chemin de la ne Hermante lui promet alors de lui rendre toute fa dresse ; & pour préliminaire , lui accorde quel baisers , que le Roi reçoit avec transport. Il en

aussi-tôt chercher Evandre , & lui ordonne d'exécuter cet horrible projet. Cet Evandre étoit un homme vertueux , & fort attaché à son maître ; il accepte cette cruelle commission , non dans le dessein de la remplir , mais dans la crainte que , s'il l'eût refusé , le Roi n'en chargeât un autre , qui l'exécutât pour faire sa cour au Monarque. Il va donc trouver Parthenie , qui , malgré toutes ses injustices , aimoit passionément Felismond. Il lui confie l'ordre barbare qu'il vient de recevoir ; mais il lui jure en même-tems qu'il ne l'exécutera pas , & qu'au contraire il va la conduire dans une forteresse à lui , où elle vivra inconnue & en sûreté , & qu'il fera courir le bruit de sa mort. Cette jeune & vertueuse Reine , voulant en tout complaire à son cruel époux , presse Evandre d'exécuter sa commission. Enfin elle se rend , séduite par l'espérance de voir , un jour , le Roi revenir de son aveuglement , & se laisse conduire au Château d'Evandre. Cependant il y avoit à la Cour d'Epire un grand Seigneur , nommé Clarimond , fort amoureux de Parthenie , qui avoit compté l'épouser , & qui étoit au désespoir qu'elle eût donné la préférence au Roi. Il se flatte de pouvoir profiter du mépris que le Roi témoignoit pour sa nouvelle épouse. Et ayant appris par Clariane le funeste projet contre la vie de la Reine , & le secours que lui prêtoit Evandre , déterminé par les conseils de cette vieille intrigante , il se détermine à l'enlever du Château , où l'on venoit de la conduire. Pour y

parvenir, il étoit nécessaire de séduire une jeune fille, nommée Leonie, la seule qui eût suivi la Reine; & la seule, qui pendant la nuit, pouvoit ouvrir la porte du Château. Celiane s'en charge, a une longue conversation avec elle, lui donne de riches présens de la part de Clarimond; & cette fille promet de faire tout ce que l'on désire. Ce n'étoit qu'une feinte: Leonie connoissoit toute la noirceur de l'ame de Celiane; & dès qu'elle l'a quittée, elle va avertir la Reine, en présence d'Evandre, de ce qui vient d'arriver. Evandre prend sur le champ son parti, il arme les foibles mains de Parthenie & de Leonie, de deux pistolets; il en prend autant, & vont tous trois attendre Clarimond à la porte, par laquelle il devoit être introduit. Ils ne l'y attendent pas long tems. A peine ce criminel amant de la Reine est-il entré, qu'elle lui lâche un coup de pistolet: il tombe mort; la suite s'enfuit; la coupable Celiane qui l'accompagnoit, saisie de frayeur, est arrêtée, & fait bien-tôt l'aveu de tous ses crimes. Evandre n'a pas plutôt appris que c'est par le secours d'une bague magique, que Hermante triomphe du cœur du Roi, qu'il reconduit en secret Parthenie à la Capitale. Il la fait cacher dans son appartement, & va dire au Roi qu'il a exécuté sa commission. Felismond, de plus en plus aveuglé, loin de sentir aucun remords, paroît même enchanté de cette nouvelle. Il est bon de sçavoir que, lorsqu'Evandre est introduit devant le Roi, la situation n'est

n'est pas trop décente. Il le trouve sortant du lit d'Hermante , se servant des domestiques de cette femme pour s'habiller , maudissant la briéveté d'une nuit aussi délicieuse pour lui : & tout cela se passe devant les spectateurs. Félistmond va achever sa toilette dans un cabinet , où il emmene Evandre. Cet homme vertueux profite d'un moment où le Roi veut rester seul , rentre dans la chambre d'Hermante ; & , le poignard à la main , lui arrache le fatal anneau qui avoit troublé l'esprit de Félistmond. Cette femme appelle à son secours ; le Roi paroît , & veut la venger. Mais le charme n'avoit plus d'effet : il la trouve bien-tôt aussi haïssable , que l'instant d'auparavant il la trouvoit adorable. Le crime qu'il vient de commettre , se retrace à l'instant à ses yeux ; il se livre au plus affreux désespoir , envoie Hermante en prison , & ordonne à Evandre de faire dresser un mausolée dans le même Temple , où le matin il avoit épousé Parthenie , il lui ordonne en même-tems de faire rassembler les parens de cette Reine infortunée. Accoutumé à la promptitude avec laquelle Evandre exécute ses ordres , il se rend lui-même dans ce Temple , raconte aux parens de Parthenie le crime qu'il a commis , & leur propose de le punir , en l'immolant aux mânes de sa vertueuse épouse. Voyant qu'ils restent tous dans l'inaction , il tire son poignard & veut s'en percer. Mais la Reine paroît , qui change l'excès de sa douleur en un excès de joye. Il lui demande pardon , & il l'obtient aisé-

ment. La piece finit par le conseil prudent qu'Evandre donne au Roi , de laisser à la Reine une heure de repos , dont elle a un grand besoin.

Le travail du chemin a lassé ce beau corps ;
Et le chemin est long du Royaume des morts.

Cette piece ne peut certainement pas entrer en comparaison avec la précédente. Elle est cependant assez bien versifiée ; mais l'intrigue en est mal conçue & mal conduite. On ignore si la vieille Celiane est punie ; on n'est pas plus instruit du sort d'Hermante ; à chaque instant la scène change de lieu ; & la situation dans laquelle Evandre trouve le Roi , au commencement du cinquième acte , est de la plus grande indécence , ainsi que les détails.

(SUJET DE LA FLORINDE.) Cette piece est , je crois , une des plus mauvaises de Rotrou : elle est mal écrite ; & quoique l'intrigue en soit assez plate , elle n'a cependant nulle vraisemblance. C'est un nommé Celiandre , qui tourne la tête à toutes les femmes qu'il rencontre. Il n'aime cependant que Clorinde , qui par le conseil de Dorimene , sa rivale , affecte de rejeter ses vœux , quoiqu'elle l'aime passionnément. Cet amant au désespoir de ses mépris , feint de rompre ses chaînes , & de s'attacher à Dorimene. Clorinde , quoique dans le plus horrible chagrin , n'a pas l'esprit de s'expliquer avec lui , & persuadée de l'inconstance de son amant , elle se livre à la douleur la plus amere , & prend le parti de mourir. Une de

ses amies , nommée Lisante , la voyant baignée de pleurs , lui demande le motif de ses larmes ; elle lui raconte l'infidélité de Celiandre : la jeune Lisante , pour servir son amie , lui promet d'employer le secours de la plus fine coquetterie , pour détacher Celiandre de Dorimene , & s'engage de le ramener bien-tôt à ses pieds. En effet , elle trouve le moyen d'avoir une longue conversation avec lui , dans laquelle elle employe avec adresse cet art séduisant , si funeste à la liberté des hommes ; mais envain. Cependant plus elle cause avec Celiandre , plus elle goute les charmes de sa conversation. Enfin cette feinte la conduit insensiblement sous le pouvoir du Dieu qu'elle avoit si long-tems bravé. Oubliant alors les intérêts de son amie , elle s'occupe uniquement à le confirmer dans ses injustes soupçons. C'est ainsi que se passent les quatre premiers actes sans chaleur , sans intérêt , & dans une querelle monotone : querelle qui pouvoit & qui devoit finir dès la premiere scène ; mais l'Auteur vouloit donner une piece en cinq actes. Enfin dans le cinquième , Celiandre désespéré , & ne pouvant plus s'exposer aux rigueurs & aux mépris de Clorinde , se détermine à aller à la guerre , & en partant lui fait remettre la lettre la plus tendre. Clorinde enchantée prend aussi-tôt le parti de courir après son amant , & de le ramener avec elle. Et apparemment , pour exécuter son projet d'une façon plus galante , elles s'habillent en hommes , elle & Lisante , avec laquelle elle

étoit raccommodée , depuis l'aveu que celle-ci lui avoit fait de sa trahison , & le repentir qu'elle lui en avoit témoigné. Toutes deux donc , le pistolet à la main, attendent Celiandre à son passage; celui-ci, plongé dans ses tristes réflexions, est fort étonné de s'entendre demander la bourse; il veut se mettre en défense, & reconnoît Clorinde. On croit que c'est lui qui se précipite à ses genoux; point, c'est elle qui se jette aux siens, où elle lui fait l'aveu de l'amour le plus tendre, & où elle lui jure que ce n'est que par les conseils de la perfide Dorimene, qu'elle a affecté une indifférence, que son cœur démentoit parfaitement. Celiandre, au comble du bonheur, renonce aussi-tôt à son ardeur guerriere, embrasse sa maîtresse; & ils retournent ensemble à Paris pour se marier. La jeune Lisante engage aussi sa foi à Celimant, frere de Clorinde, qui, depuis long-tems, étoit amoureux d'elle: & l'on soupçonne que Dorimene va se faire Religieuse.

(SUJET D'AMELIE.) Amelie avoue à Dorise, sa confidente, qu'elle est touchée de l'excès de l'amour de Dionys; mais qu'elle n'ose pas lui faire l'aveu de sa tendresse. Celle-ci lui conseille d'aller dans le jardin, de se coucher sur un lit de verdure, & que lorsqu'elle y verra arriver son amant, de feindre de dormir; & en rêvant de lui avouer tout ce qu'elle pense de favorable pour lui; qu'ensuite à son réveil,

elle lui dira qu'on ne doit point faire aucun compte des songes. Cela s'exécute ponctuellement ; & le tendre & discret Dionys passe subitement de l'excès de la satisfaction dans l'horrible chagrin , d'avoir vu son bonheur ne durer qu'un instant. Il est bon de sçavoir que le pere d'Amelie ne vouloit point de Dionys pour gendre ; il ne le trouvoit pas assez riche : il donnoit la préférence à un certain Erasme , que sa fille détestoit. Après plusieurs événemens très-peu intéressans , Dionys propose à Amelie de l'enlever ; & elle y consent sans balancer. Son bon-homme de pere se désespère à cette nouvelle ; & Erasme prend le parti de courre après elle ; il la joint , & la veut faire arrêter par deux laquais qui le suivoient. Un jeune homme prend la défense d'Amelie : Erasme met l'épée à la main pour le punir de son audace ; mais il jette bientôt ses armes à ses pieds , lorsqu'il le reconnoît pour Cloris , jeune Demoiselle , dont il avoit été passionément amoureux , & qu'il croyoit morte. Ses feux se rallument ; il promet à Amelie de ne plus porter obstacle à son union avec Dionys. Il va même trouver le pere , dont il apporte le consentement ; & tout se termine très heureusement & très ennuyeusement. Il y a même un troisième mariage , d'Orante , sœur d'Amelie , avec Lyfidan , ami de Dionys. Je n'ai point parlé de l'intrigue de ces deux amans , à laquelle j'avoue que je n'ai pas compris grand chose. Cette

Orante sage & vertueuse, qui a promis sa foi à Lyfidan, devient tout-à-coup amoureuse de Dionys, & fait de vains efforts pour l'enlever à sa sœur. Sa passion s'éteint aussi aisément qu'elle s'étoit allumée, & elle finit par s'attacher à Lyfidan. Au reste, cette piece, quoiqu'un peu mieux écrite, est encore plus mauvaise que la précédente. Il est difficile de comprendre comment Rotrou a pû s'imaginer de tirer cinq actes d'un sujet, dont on auroit peine à faire une scène théâtrale. Il a cru peut-être trouver une grande ressource dans le rôle d'un Capitain; mais ce personnage, ordinairement très-fastidieux, est ici d'un ennui mortel, & pour le moins aussi plat que l'intrigue de la piece; & en vérité c'est tout dire.

(SUJET DES SOSIES.) Ce sujet est trop connu pour mériter un extrait: C'est une traduction, ou pour mieux dire, une imitation de l'Amphitryon de Plaute; piece que Moliere a fait paroître depuis sur notre théâtre, d'une façon si brillante, qu'elle eût fait oublier celle de Rotrou, si elle ne l'eût été dès sa naissance.

(SUJET DES DEUX PUCELLES.) Théodose & Leucadie, sont ces deux prétendues Pucelles, qui n'en méritent rien moins que le nom, puisque la première (sous la promesse, il est vrai, de mariage) a déjà cessé de l'être, & que la seconde comptoit bien aussi sur la même aventure, ayant accordé pendant la nuit un rendez-vous à son amant, qui n'a

pas lieu , & qui occasionne un quiproquo , principal incident de cette piece , qui commence par ces vers :

Dieux ! que le Ciel , ce soir , couvre d'un voile obscur
Ce lambris étoilé de sa route d'azur !
O nuit ! pour m'exaucer tu passes ma priere ,
Tu sembles moins cacher qu'éteindre la lumière , &c.

C'est Dom Antoine qui les dit , allant chez Leucadie , qui doit cette nuit même combler tous ses desirs. Il est joint par Lindamor , son domestique , à qui il dit :

.....
Mais j'approche à la fin du glorieux séjour ,
Où je dois posséder ce miracle d'amour.
Attens là mon retour , & quoique ta prudence
T'ait fait digne d'entrer en notre confiance ;
Ne te laisse point voir à ce premier abord
Où l'honnête pudeur fait un dernier effort ,
Où quelque glace encor reste parmi les flâmes ,
Où les moindres témoins blessent les yeux des dames ,
Où la crainte est encor si proche du desir ,
Qu'elle y ravit aux sens la moitié du plaisir.

En même tems Lindamor lui remet une lettre de Théodose , jeune beauté , dont il avoit obtenu les dernières faveurs , après lui avoir promis de l'épouser : l'attrait du plaisir le détourne de lire cette lettre. Enfin il la lit , il est touché de l'extrême tendresse qu'on lui montre , & de l'aveu qu'on lui fait qu'il sera bien-tôt pere. La probité triomphe ; & il renonce bien-tôt au rendez-vous , qui , l'instant d'auparavant , faisoit l'objet de

tous ses vœux. Cependant Leucadie, impatientée de ne point voir arriver son amant, descend en petit deshabillé à la porte de sa maison ; elle entend du bruit, croit que c'est lui, & dit : cher Antoine, est-ce toi. Elle redouble cette question, avec encore plus de tendresse ; & l'on peut juger de sa surprise & de son désespoir, quand au lieu de son amant, elle reconnoit son pere, qui se met dans la plus grande colere contre elle. C'est ainsi que finit le *premier acte*. Le *second*, ainsi que les *trois autres* se passent chez un Hôtelier, ou dans les environs de l'Hôtellerie, dans laquelle la jeune Theodose, inquiète de l'absence de Dom Antoine, venoit d'arriver, & avoit demandé une chambre pour elle seule. Il est nécessaire de sçavoir que pour pouvoir suivre son amant, elle s'étoit vêtue en homme ; que l'hôte & l'hôtesse y sont trompés, & qu'ils raisonnent entre eux du chagrin cruel où ce jeune homme paroît plongé. Peu de tems après, un autre jeune homme, nommé Alexandre, arrive dans la même Hôtellerie, & demande une chambre avec empressement : l'hôte lui répond qu'il n'y en a plus ; il insiste, & sur l'assurance qu'il ne veut prendre qu'un moment de repos, l'hôtesse imaginant que le premier jeune homme doit dormir, elle le conduit dans sa chambre, en prenant la parole du dernier arrivé, qu'il n'y restera que trois heures au plus. Le voilà donc introduit dans la chambre où étoit Theodose ; il se jette sur un lit ; mais à peine y est-il, que l'infortunée

Theodose , qui croit son amant infidèle , commence les plus tristes plaintes. Alexandre en est si touché , qu'il ne peut s'empêcher de le lui témoigner. Theodose surprise , & craignant qu'on ne veuille attenter à son honneur , se jette en bas de son lit ; Alexandre en fait autant , & lui propose , malgré la fatigue dont il est accablé , de sortir de cette chambre , si il l'importune. Il s'offre en même-tems de la servir de tout son pouvoir : Theodose prend confiance en lui , & finit par lui compter son histoire ; ce qui procure une reconnoissance : car cet Alexandre , à qui elle vient de confier qu'elle est grosse , est son propre frere ; mais elle l'avoit si fort intéressé par l'excès de l'amour qu'elle avoit témoigné pour Dom Antoine , qu'il lui promet de la servir , & de punir son amant s'il est infidèle. Ils partent ensemble de cette Hôtellerie , & prennent le chemin de Seville. En passant dans une forêt , ils rencontrent un jeune homme , que les voleurs avoient attaché à un arbre , après l'avoir volé. Il est bon que le Lecteur sçache que ce jeune homme étoit l'infortunée & tendre Leucadie , qui , pour fuir la colere de son pere , avoit pris le parti de se vêtir ainsi , & avoit été volée & attachée à cet arbre par les voleurs. Dans la crainte de les rencontrer , Alexandre & les deux jeunes Pucelles , dont l'une étoit déjà grosse , & dont l'autre avoit bien compté en courre les risques , reprennent le chemin de l'Hôtellerie , pour se mettre en état de voyager avec

plus de sûreté. Dès qu'ils sont arrivés, les deux jeunes filles déguisées se lient de la plus tendre amitié, & se promettent la plus tendre confiance; elles se demandent leur aventure; la pauvre Leucadie commence à compter la sienne, elle nomme son amant, c'étoit ce même Dom Antoine, que Theodose avoit tant de raisons de regarder comme son mari; elle sçait cependant se contenir, & laisse à sa rivale le tems d'achever son histoire. Cependant Alexandre, informé du sexe de Leucadie, en étoit devenu passionnément amoureux. Peu de tems après, il se passe un grand bruit: c'étoit les mêmes voleurs qui poursuivoient Dom Antoine. Leucadie le reconnoît, & vole à son secours, mais envain; il tombe baigné dans son sang, au moment qu'Alexandre & Theodose arrivoient pour le défendre. Les voleurs s'enfuient; Dom Antoine reconnoît ses deux maîtresses, & est assez embarrassé. Mais enfin croyant n'avoir plus qu'un moment à vivre, il se déclare en faveur de Theodose. Le Lecteur sçait bien qu'en honneur, il ne pouvoit pas faire autrement. Leucadie sort de la maison, & bien-tôt après fait appeller Theodose, voulant se battre avec elle: Theodose vient la trouver, & lui parle avec tant de douceur & d'amitié, que Leucadie l'embrasse & lui cede son amant. Mais elle prend en même-tems le parti de mourir; & ayant rencontré les archers qui cherchoient les voleurs, elle se fait passer pour un d'eux, avoue que depuis la plus tendre jeunesse, elle

ait embrassé la profession de voleur, qu'elle avoit
 nmis tant de vols, tant de meurtres. Enfin les ar-
 rs l'arrêtent & la conduisent en prison, ce qui
 nine le *quatrième acte*. Le *cinquième* commence par
 combat entre le pere de Dom Antoine & celui de
 eodose. Dom Sanche, pere de Leucadie, compte
 n en avoir aussi sa part, en cas que celui de Theo-
 e soit vaincu; ce combat est interrompu par Dom
 toine, qui heureusement n'avoit point été aussi
 flé qu'on l'avoit imaginé, & qui étoit dans la plus
 faite santé. Il se fait alors une grande reconnois-
 ce: Theodose demande pardon à son pere, sob-
 nt, & en même tems Dom Antoine pour son époux.
 : vieux Sanche fait encore le mutin, & veut se
 tre; lorsqu'on entend un grand bruit d'épées: on y
 rt, & l'on reconnoît Alexandre combattant les
 hers, pour mettre Leucadie en liberté. Dom San-
 e reconnoît Leucadie; & comme chef de la Justi-
 , la fait mettre en liberté. Alexandre lui parle de
 amour pour sa fille, & obtient son aveu. Leucadie
 résiste pas à lui donner le sien, touchée de la valeur
 ec laquelle il avoit exposé sa vie pour la mettre en
 ereté, & ayant promis à son amie Theodose, de ne
 nais troubler son bonheur. Ainsi la piece finit par
 mariage de Dom Antoine avec Theodose, & par
 ui d'Alexandre avec Leucadie. Cet ouvrage est
 en supérieur aux deux précédens. Il est bien écrit,
 vers en sont faciles. Il y a, il est vrai, un trop
 ind nombre d'événemens; mais plusieurs produisent

des scènes heureuses & touchantes. En y corrigeant quelque chose, je crois qu'on pourroit la rendre très-susceptible d'un grand succès.

(SUJET DE LA BELLE ALPHREDE.)

J'ignore si c'est pour justifier l'état de sa chere Sylvie, à qui Rotrou dédie cet ouvrage, que l'héroïne de la piece, ainsi que de la précédente, est grosse à pleine ceinture : mais il n'en est pas moins vrai que la belle Alphrede est dans ce triste état ; & d'autant plus triste, que son cher Rodolphe n'est qu'un inconstant ; qu'il est devenu amoureux d'une jeune Angloise, nommée Isabelle, & qu'il a abandonné la pauvre Alphrede. Dans cette humiliante situation, elle avoit pris le parti de se déguiser en homme, pour le suivre & tenter encore un dernier effort sur le cœur de ce perfide ; quand elle l'apperçoit au milieu de plusieurs pirates Arabes, qui veulent ou le prendre, ou le tuer. Elle vole à son secours, tue le plus considérable de ces brigands, & les autres prennent la fuite. Rodolphe, qui ne la reconoit pas sous ces vêtemens, veut lui témoigner toute sa reconnoissance. Mais quelle est sa surprise lorsque son libérateur, sans l'écouter, l'accable de reproches, & lui dit de défendre sa vie. Il la reconoit alors, lui demande pardon, lui avoue qu'il sent toute l'énormité de son crime, qu'il en est pénétré de douleur : mais qu'une force supérieur^e l'entraîne, & qu'il est obligé de céder aux charmes trop puissans de la jeune Isabelle, Alphrede au déses-

oir, le presse de se défendre. Rodolphe jette son
pée à ses pieds, & lui dit que sa vengeance est juste,
: qu'il se livre à ses coups : elle lui répond, en lais-
nt tomber son épée :

T'offrant à ma fureur, lâche objet de mes larmes ;
Tu sçais, combien legers sont les coups de mes armes,
Comme ils sont sans effet, tu les attens sans peur,
Alphrede, (& tu le sçais) ne peut frapper au cœur.
Conserve donc le jour, & suis tes destinées ;
Le Ciel à tes souhaits égale tes années :
Je sçaurai cependant alléger mes douleurs ;
Celui qui peut mourir, peut vaincre tous malheurs, &c.

Cependant les Arabes, voulant venger la mort de leur
ef, viennent en plus grand nombre, se saisissent du
rjure Rodolphe & de la tendre Alphrede, & les
nduisent devant Amintas, leur Général, qui avoit
ils nommé Acaste. Il est bon de sçavoir que cet
mintas, Gentilhomme de Barcelonne, ne courroit
si les mers que dans l'espérance de retrouver une sœur
Acaste, qui lui avoit été enlevée il y avoit près de
inze ans. On enchaîne les deux prisonniers, & bien-
t l'on conduit devant lui le jeune homme déguisé.
n peut juger de l'excès de la joye de ce vieillard,
:sque dans ce jeune homme, il reconnoît cette fille
chere qu'il cherchoit depuis si long-tems. Le Lecteur
sans doute bien persuadé que Rotrou a eu soin
rner autant qu'il a pû cette reconnoissance. Mais
mme je soupçonne que ces ornemens ne l'interes-

sent peut-être que médiocrement ; j'en supprime les détails. Enfin la belle Alphrede , touchée des caref réitérées de l'auteur de ses jours , ne veut rien avo-ir de caché pour lui. Elle lui avoue qu'incessamment elle va le faire grand-pere , sans cependant lui donner un gendre , parce que son amant est infidèle ; elle lui prend en même-tems que cet amant a été fait prisonnier avec elle , & qu'il est dans ce même vaisseau. Amintas veut sur le champ employer l'autorité paternelle pour lui faire réparer l'honneur de sa fille. Elle s'y oppose & se jette à ses pieds , pour lui demander la permission de passer en Angleterre avec son frere Acaste qu'elle veut parler à cette Isabelle , qui lui a enlevé le cœur de son amant , & promet à son pere , que si elle employe la force , elle trouvera le moyen de conclure cette affaire à une heureuse fin. Elle le conjure en même-tems de rendre la liberté à Rodolphe , dès qu'il sera partie. Le bon Amintas consent à tout. Alphonse instruit alors Ferrande , confident de Rodolphe , qui étoit dans ses intérêts , du rôle qu'il doit jouer & part pour l'Angleterre. Ferrande vient bien-tôt après annoncer à son maître , que ses fers vont être rompus & que telle a été la dernière volonté de la belle Alphrede ; il lui raconte que cette jeune beauté a été le du des derniers soupirs ; que le vieil Amintas étoit devenu amoureux d'elle , avoit tenté tous les moyens pour la séduire ; qu'elle avoit rejetée ses vœux avec mépris , & que lui ayant avoué l'excès de son an-

pour un amant , tout perfide qu'il étoit ; la rage de ce vieillard étoit montée au point , qu'il lui avoit plongé un poignard dans le cœur ; qu'il s'étoit bien-tôt repenti de sa barbarie , & que la tendre Alphrede la lui avoit pardonnée , en exigeant qu'il rendit la liberté à cet amant , qu'il tenoit dans les fers. Rodolphe se désespere , & se regarde comme l'auteur de sa mort. Au milieu de ses regrets , Amintas vient lui annoncer qu'il est libre , & le maître de partir lorsqu'il le voudra. Rodolphe l'accable de reproches & d'injures ; entr'autres il lui dit :

Viel tronc, que par mépris la parque laisse au jour,
Ou que te croyant mort sa main avare oublie , &c.

Enfin , voyant qu'il ne peut honnêtement proposer un duel au vieillard , il prend le parti de venger sur le fils le crime du pere , & part pour aller joindre Acaste en Angleterre. La scène s'y transporte ; & l'on voit un certain Erasme amoureux d'Isabelle , qui a trouvé le moyen d'enlever cette jeune beauté avec son pere Eurilas , & qui veut faire mourir ce vieillard pour le punir de ses refus. Un hasard heureux conduit en cet endroit Acaste & sa sœur Alphrede habillée en homme , qui prennent la défense d'Eurilas , & tuent Erasme & ses complices. Ayant appris qu'Isabelle est gardée dans un bois voisin par les valets de cet Erasme , ils volent à son secours , & la

délivrent bien-tôt. Mais Acaste y perd sa liberté, & dès le premier moment devient passionément amoureux d'Isabelle, qui témoigne à ses libérateurs toute sa reconnoissance. Alphrede, qui ne perd point son objet de vue, paroît dire avec indifférence que son frere & elle, sont venus en Angleterre, pour apprendre à une jeune beauté, nommée Isabelle, que son amant Rodolphe est mort. Les regrets d'Isabelle font bien-tôt connoître l'intérêt qu'elle prend à cette funeste nouvelle. Cependant Acaste, qui ne veut pas perdre un instant, va trouver Eurilas, lui découvre sa naissance, lui parle de l'excès d'amour qu'il ressent pour sa fille, & la lui demande en mariage. Ce bon vieillard, enchanté de trouver aussi promptement une occasion de lui témoigner sa reconnoissance, l'embrasse & l'accepte pour son gendre; il le conduit aussi tôt à Isabelle, & lui ordonne de l'accepter pour époux. Elle qui croyoit son amant mort, qui devoit son honneur à Acaste, & qui le trouvoit fort à son gré, l'accepte avec plaisir. Cependant le triste Rodolphe, toujours déchiré par ses remords, plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été de la belle Alphrede, toute morte qu'il la croyoit, & ne songeant plus, qu'avec horreur, à l'amour qu'il avoit ressenti pour Isabelle, aborde en Angleterre, au moment même où l'on célébroit le mariage de l'heureux Acaste. Il le fait appeller en duel; le cartel se donne ridiculement au milieu du ballet dansé, pour célébrer les nûces d'Isabelle. Acaste se
rend

tend au lieu indiqué ; & , malgré toute la bravoure dont il étoit doué , veut , au lieu de se battre , entrer en justification avec Rodolphe. Il avoit ses raisons : il vouloit pénétrer quels étoient ses sentimens pour Isabelle. Il lui dit que , si c'est elle qui est la cause du combat qu'il desire , il la lui cède de tout son cœur. Rodolphe lui reproche sa lâcheté , l'assure qu'Isabelle lui est devenue parfaitement indifférente , & qu'il ne veut le combattre que pour venger , par sa mort , celle de l'infortunée Alphrede , que son barbare pere a si cruellement massacrée. Quoiqu'enchanté de cet aveu , Acaste veut juger encore quelle impression la vue d'Isabelle pourra produire sur Rodolphe. Il l'envoie chercher , réitere ses offres de la lui céder ; celui-ci persiste dans ses refus , & à vouloir combattre. Acaste , satisfait & bien éloigné de vouloir mettre l'épée à la main contre l'amant de sa sœur , lui dit qu'il va lui montrer cette beauté , qui désarmera sa colere. Rodolphe , prêt à perdre patience , lui reproche encore l'indignité de sa conduite. Enfin Alphrede arrive ; Rodolphe ne daigne pas jeter les yeux sur elle , & presse Acaste de se mettre en défense , lui répète qu'il veut venger la mort d'Alphrede , qu'il adore toute morte qu'elle est , & qu'il adorera toujours jusqu'au moment que l'excès de sa douleur & de son repentir voudra bien le rejoindre avec elle. Alphrede , baignée de larmes , se fait reconnoître : Rodolphe se jette à ses genoux , lui demande grace , & l'obtient sans

peine. Enfin les baisers les plus tendres , le calme le plus heureux succèdent à l'agitation qui régnoit sur la scène ; & l'union de Rodolphe avec la belle Alphonse , termine cet ouvrage , qui n'est pas sans mérite , quoique rempli des choses les plus ridicules , tant dans la diction que dans la conduite , & dont je crois qu'on pourroit tirer parti en le retouchant avec soin , & en l'accommodant à nos usages.

(SUJET DE LAURE PERSECUTÉE.) C'est ici une bien mauvaise piece à tous égards ; elle est sans intérêt ; les vers , la diction , la conduite sont également ridicules ; & la grande réputation , que Rotrou avoit déjà acquise , ne put empêcher la chute de cet ouvrage , qui commence par le Capitaine des Gardes du Roi de Hongrie , qui vient arrêter Orontée , héritier présomptif de la Couronne. Le motif de la colere du Roi contre son fils , est qu'il avoit appris que ce jeune Prince étoit amoureux d'une jeune fille inconnue , nommée Laure , qu'il vouloit épouser ; & que ce Roi avoit arrêté son mariage avec la fille du Roi de Pologne , qui , ce jour la même , devoit arriver à Bude , Capitale de ses Etats. Le Prince se met fort en colere , & enfin rend son épée. Une chose assez bizarre , c'est qu'Octave , confident du Prince , sçachant que le Roi fait chercher par tout Laure , pour la faire mourir , prend le parti pour lui sauver la vie , de la faire habiller en page , & de la faire conduire sous cet habit dans la prison d'Orontée. Ce déguisement réussit si bien , que le Roi qui la rencon-

tre , & qui a une longue conversation avec elle , ne se doute de rien , & la renvoye à son fils , qui , comme l'on croit bien , la reçoit avec des transports de joye inexprimables. Cependant sans qu'on sçache quel secret il a employé pour sortir de sa prison , il vient , suivi de son joli page , pour se jeter aux pieds de son pere , qui étoit en conversation avec son Capitaine des Gardes , à qui il confioit toute sa colere contre Orontée , & sur-tout contre Laure , qu'il veut absolument faire mourir.. Ce Capitaine des Gardes , qui est un bon-homme , lui représente qu'il n'y a pas de motif pour ôter la vie à cette jeune beauté ; le Roi lui répond :

Sans rendre ni raison , ni compte de mes vœux ,
Je veux ce que je veux , parce que je le veux.

Enfin Orontée se jette à ses pieds , & cherche en vain à l'attendrir. Le Roi , de plus en plus furieux , lui reproche d'aimer une inconnue.

. Une femme
Perdue , abandonnée , entre toutes infâme ,
Qui de mille assouvit les desirs dissolus ,
Et capable de tout , si ce n'est d'un refus , &c.

On peut juger combien le pauvre petit Page souffre , de se voir crayonner avec un pareil pinceau , & combien le Prince cherche à détromper son pere sur l'idée qu'il s'est formé de sa chere Laure. Le Roi n'en veut point démordre , & l'assure qu'il lui en donnera

la preuve. Le Prince promet de n'y plus songer, si en effet on lui fait voir des choses aussi peu vraisemblables. Le Roi prend le parti de séduire Octave; il y réussit; & ce traître lui promet que le Prince sera bien fin s'il ne se laisse abuser: il sort pour arranger toute sa fourberie. Une chose incroyable, & qui existe cependant dans cette piece; c'est que cette Laure, qui sçait avec quelle ardeur le Roi poursuit son trépas, quitte ses habits de Page, & bien sûre que ce Monarque ne la connoit pas, uniquement par plaisanterie, ou pour faire parade de sa beauté, vient se jeter à ses pieds, & lui demande justice d'un jeune homme qui l'a abusée. Le bon Roi s'enflamme, lui promet justice, & la congédie; mais il charge son Capitaine des Gardes de tâcher de la faire consentir à lui accorder ses faveurs: il s'acquitte de sa commission; & il est sur le champ accepté, dès que la nuit sera venue. Il va avec empressement annoncer cette bonne nouvelle à l'amoureux vieillard, qui témoigne toute l'impatience qu'il a de voir arriver ce moment fortuné. Son fils le joint dans ce moment, & avec ironie lui apprend que cette fille, qui sort de chez lui, est cette même Laure, dont il a parlé avec tant de mépris. Le Roi furieux va s'enfermer dans son cabinet, où Octave vient le trouver pour lui apprendre que sa fourbe est toute prête. En effet, il avoit séduit, sous l'idée de rendre service à sa matresse, une femme-de-chambre de Laure, qui s'étoit

tue des habits que cette jeune beauté avoit portés
 jour là. Elle se met à une fenêtre , sous laquelle
 Roi avoit conduit Orontée : & là elle fait les plus
 andres déclarations à Octave , qu'elle requiert d'a-
 our : elle fait plus , elle parle avec mépris de la
 sion du Prince , qu'elle avoue n'avoir jamais aimé
 rontée furieux , tire son épée pour punir la perfide.
 Roi l'arrête , & la fenêtre se referme. Resté seul ,
 entre dans la plus grande fureur , il veut se tuer , il
 ut tuer Octave , il veut tuer Laure : enfin il se livre
 es réflexions , qu'il finit par l'heureuse comparaison
 e je vais mettre sous les yeux du Lecteur. C'est
 si qu'il s'exprime :

Avec quelle constance au courroux qui m'anime ,
 De ma divinité ferai-je ma victime !
 Faut-il donc ruiner le temple où j'ai prié ,
 Et démolir l'autel où j'ai sacrifié ?
 Puis-je , l'ayant aimée à l'égal de moi-même ,
 D'un extreme si-tôt passer à l'autre extrême.
 Non , sortez de mon sein , vains projets que je fais :
 Je l'aime au plus haut point , que je l'aimai jamais.
 Je sçais que ma constance , après un tel outrage ;
 Est bien moins un excès , qu'un défaut de courage ;
 Et que le souvenir de sa déloyauté
 Est un honteux reproche à mon honnêteté.
 Mais le mal , que je sens , ressemble à ces ulceres ,
 Qui par quelqu'accident , deviennent nécessaires ,
 Dont il est dangereux de se laisser guérir ,
 Et qu'on ne peut fermer sans se faire mourir , &c.

Enfin il finit par la voir , & l'accable de reproches ;
 ure veut se justifier , il ne l'écoute pas. Octave qui

craint un éclaircissement , qui pourroit lui devenir fatal , le détermine à se retirer chez lui. Il n'y reste pas long-tems : il trouve le secret de s'évader , & revient chez Laure lui renouveler ses reproches. La querelle n'eut jamais peut-être eu de fin , si Lydie , cette même femme - de - chambre , qui , de bonne foi , avoit cependant servi à abuser le Prince , ne fût venu les détromper. Les transports de la réconciliation sont aussi tendres que ceux de la colere avoient été violens. Ayant appris que la Princesse Polonoise alloit arriver , ils prennent le parti de se marier , pour constater leur état. En effet , on la voit bien-tôt paroître ; & le Prince qui ne la redoute plus , lui dit toutes sortes de galanteries. Enfin Laure revient jouer à ses pieds le même personnage , qu'elle avoit ci-devant joué à ceux du Roi. Elle lui conte une histoire , où elle suppose qu'elle alloit épouser son amant , mais que ses parens s'y oppoient à cause qu'il étoit d'une naissance supérieure à la sienne. La Princesse veut laisser décider le Prince ; mais il la prie de prononcer le jugement ; elle décide que , l'amour soumettant à son pouvoir & la fortune & la nature même , puisque ces deux amans s'aimoient si passionément , ils devoient s'épouser malgré l'opposition de leurs parens. Orontée & Laure applaudissent à cet arrêt ; & lui avouent qu'elle a décidé leur bonheur , puisque c'est leur histoire qui vient de lui être racontée. Elle est un peu étonnée. En même-tems un vieillard , nommé

Clidamas , qui avoit élevé Laure comme sa fille , vient dire à Infante que cette Laure est sa sœur , que le feu Roi leur pere avoit sur la foi d'un songe voulu faire mourir , & que la Reine lui avoit confiée pour conserver ses jours ; il lui remet des lettres de cette Reine , leur mere , qui confirme cette histoire ; & l'Infante , enchantée d'avoir retrouvé une sœur aussi aimable , l'embrasse avec tendresse , & est trop bonne parente pour vouloir s'opposer à son bonheur : ainsi elle lui cède le Prince de tout son cœur. Le Roi arrive en ce moment , qui ne comprend rien à la joye immodérée de son fils. Enfin tout s'éclaircit ; & comme il ne desiroit qu'une Princesse pour belle-fille , il consent à l'union d'Orontée avec Laure ; mais on reste fort embarrassée de ce qu'on fera de l'Infante. Enfin un courtisan avisé propose au Roi de l'épouser. Ce Monarque adopte ce conseil avec transport , & demande en tremblant l'aveu de l'Infante , qui le lui donne avec plaisir. Ainsi cette piece se termine par le double mariage de l'Infante avec le Roi , qui ne s'attendoit certainement pas à cette bonne fortune , & par celui du Prince avec sa chere Laure.

(SUJET D'ANTIGONE.) Cet ouvrage n'a pas dû faire plus d'honneur à Rotrou que le précédent. Une chose bizarre , c'est qu'il a trouvé le secret de n'inspirer aucune terreur , en traitant le sujet le plus fait , sans doute , pour en inspirer. Tout meurt dans

cette piéce, on ne regrette personne, & l'on ne si pas même le plus léger attendrissement. La versification n'est pas meilleure que la conduite. La piéce commence ainsi, que celle de Racine. Jocaste exprime la mortelle inquiétude où elle est, & l'horreur qui la déchire de ce que Eteocle a profité d'un moment de sommeil où elle a été plongée, pour sortir de Thebes, & aller combattre Polinice. Elle apprend avec quelque satisfaction que Menécée, s'étant dévoué à la mort pour le salut de sa patrie, avoit arrêté la fureur des combattans : mais ce calme ne dure pas long-tems. On vient bien-tôt après lui annoncer que Polinice, conservant toute sa haine contre son frere Eteocle, lui avoit fait proposer pour terminer leurs différends de se battre l'un contre l'autre, & qu'Eteocle l'avoit accepté. Jocaste fait tout ce qu'elle peut pour empêcher ce combat criminel. Les deux freres, trop animés pour écouter ni la raison ni la nature, persistent dans leur ferocité. Enfin dans l'intervalle du *deux au troisième acte*, ils se battent & se tuent tous deux. Jocaste, livrée au desespoir, se tue au moment qu'elle apprend la fin cruelle de ses deux fils ; & Créon, comme le plus proche héritier de la Couronne, est proclamé Roi. Hémon, fils du nouveau Monarque, vient annoncer ces tristes nouvelles à Antigone, dont il étoit amoureux & aimé, en lui dépeignant l'instant où ses deux freres s'abordent, & où le combat est prêt à commencer ; il lui dit :

Pareils à deux lions , & plus cruels encore ,
 Du geste , chacun d'eux , l'un l'autre se dévore ,
 Avant qu'en être aux mains , ils combattent des yeux ,
 Et se lancent d'abord cent regards furieux , &c.

Après tant de tragiques événemens , on pourroit soupçonner que la piece alloit finir : elle n'est seulement pas à la moitié , & les trois derniers actes languissent en dialogues froids , pour amener encore un événement tragique , mais point intéressant. Dès que Créon est monté sur le Trône , il fait élever un superbe mausolée à Eteocle ; il défend , sous peine de la vie , que l'on enterre Polinice , & destine le corps de ce Prince pour pâture aux corbeaux. La pieuse Antigone , qui sçavoit que , si son malheureux frere n'étoit pas enseveli , son ame erreroit sans cesse sur les bords du Stix , & ne pourroit jamais traverser ce fleuve redoutable , veut lui rendre ce religieux devoir ; & méprisant le danger , elle sort la nuit pour exécuter cette louable entreprise , elle y réussit ; mais elle est arrêtée au moment même qu'elle vient de l'achever. On la conduit au Roi , qui , furieux du mépris qu'elle a eu pour ses ordres , la condamne à être renfermée dans une grotte , & à y mourir de faim. Le tendre Hémon se jette envain aux pieds de son pere , lui parle envain de l'excès de l'amour qu'il ressent pour Antigone , dont la mort entraînera certainement la sienne. Le barbare Créon reste inexorable ; un de ses principaux Ministres n'en est pas plus favorablement écouté. Enfin on lui amène le fameux aveugle Tyresias ,

dont le sçavoir surnaturel étoit respecté dans toute Grece. Ce sage vieillard lui annonce qu'il sera bientôt accablé des plus grands malheurs, s'il ne renonce à son projet inhumain. Créon le traite de vieux radoteur, & demeure inflexible. Hémon, ayant perdu toute espérance, prend le parti d'aller forcer la roche où l'on gardoit Antigone, & de la délivrer. Mais quel est son désespoir, lorsqu'en y entrant il trouve son amante baignée dans son sang, & qui venoit de se percer le cœur : il se livre aux plus tendres regrets. Créon arrive à propos, pour essuyer les plus cruels reproches. Enfin, quand Hémon n'a plus rien à dire, il tombe mort sur le corps de sa maitresse. Ce spectacle touche assez Créon pour le faire évanouir ; & la piece finit, sans que l'on sçache combien le Roi reste sans connoissance.

(SUJET DE CRISANTE.) Les Romains se sont emparés de Corinthe : Antioche, Roi de cette Ville, s'est sauvé au milieu du carnage ; mais Crisante, son épouse, a été faite prisonniere, & conduite dans le camp des vainqueurs. La piece commence par le départ de Manilius, Général des Romains, qui est obligé d'aller à Tegée, Ville voisine, & qui pendant son absence charge le jeune Cassius, un des plus valeureux Officiers de l'armée, du commandement des troupes & de la garde de la Reine. Cassius est enchanté de cette commission. Dès le moment que Cri-

fante étoit arrivée dans le camp, il en étoit devenu passionément amoureux. Il va la trouver, lui offre tous les services qui peuvent dépendre de lui, & finit par lui déclarer son amour. Crifante regarde cet aveu comme un outrage, & lui reproche d'oser abuser de l'état où le sort l'a réduite. Cassius se retire dans le plus cruel désespoir. Enfin cédant à la violence de son amour, il envoie chercher Orante, une des femmes de la Reine, & veut l'engager à le servir auprès de sa maîtresse: celle-ci s'y refuse. Voyant qu'il ne peut la séduire, il lui déclare qu'il est déterminé à jouir de la Reine, ou de gré ou de force, & lui dit en même-tems que, si elle consent à lui accorder ses faveurs, il lui rendra aussi-tôt la liberté; mais que si elle persiste dans ses refus, il aura décidément recours aux moyens les plus odieux. Après lui avoir ainsi annoncé ses volontés, il la quitte; & elle va trouver Crifante. Elle s'acquitte, en tremblant, de sa commission. Cette Princesse frissonne d'horreur à cette proposition. Orante, qui croit que c'est cependant le meilleur parti que la Reine puisse prendre, finit par lui dire: si vous vous livrés à lui avec complaisance, il promet

A votre majesté,
De lui faire aussitôt rendre la liberté.

La Reine tire aussi-tôt son poignard, & perce le cœur d'Orante, en lui disant:

Prend la tienne en ta mort, horreur de la nature.

Cette scène est théâtrale , bien conduite , & bien écrite , & a dû faire effet. Cependant Cassius n'écoulant plus que sa passion , après avoir fait envain un dernier effort pour obtenir l'aveu de cette Princesse infortunée , la traite comme autrefois le fils de Tarquin avoit traité Lucrece , & tout de suite lui rend la liberté. Crisante au désespoir de l'outrage qu'elle vient de recevoir , s'adresse ainsi à la mort :

Esprit des affligés , ténébreuse Déesse ,
 Tu cherches qui te fuis , & tu fuis qui te presse.
 Ne va point effrayer ces superbes Palais ,
 Où personne pour toi ne forme de souhaits ;
 Epargne ces beautés , que tout le monde adore :
 Laisse qui te redoute , & viens à qui t'implore ;
 Des plus heureux mortels tu tranches les destins ;
 Jusques dans les berceaux tu cherches des butins ;
 Et tu crains mon abord , parce que tu m'es chère &c.

Enfin , elle prend le parti d'aller retrouver le Roi , son époux. Cassius rendu à lui-même , envisage toute l'horreur de son crime , & se livre aux plus tristes regrets. Pendant qu'il se sent déchirer par ses remords , l'infortunée victime de sa funeste passion avoit rejoint Antioche , qui se livre aux plus doux transports , en revoyant l'objet de toute sa tendresse. La Reine l'arrête ; & par un courage au-dessus de l'humanité , cette belle & vertueuse Princesse lui dit qu'elle est indigne de ses caresses , & lui fait l'aveu de tout ce qui s'est passé. Le Roi , qui n'avoit pas l'âme aussi élevée , reçoit avec chagrin cette affreuse confidence.

& se livrant à une basse jalousie , lui fait les reproches les moins mérités. Crisante au désespoir de cette barbarie , & voulant lui prouver l'injustice de ses soupçons , retourne au camp des Romains , où Manilius étoit déjà de retour. (Il est bon de sçavoir que l'on n'avoit aucun soupçon du crime de Cassius , & que la mort de deux soldats , qui s'étoient entre-tués à la porte de la tente , où l'on gardoit la Reine , avoit persuadé que cette Princesse avoit été enlevée par les troupes du Roi son époux.) Cette malheureuse Reine entre dans la tente du Général , se jette à ses pieds , & lui raconte le crime de Cassius. Manilius frémit d'horreur à ce funeste récit , & envoie aussi tôt chercher le coupable , qui , loin de chercher à se justifier , avoue un crime qu'il déteste , & demande la mort qu'il mérite. Il met même son épée aux pieds de la Reine , pour qu'en le privant elle-même de la vie , elle puisse goûter à longs traits le plaisir de la vengeance. Les principaux Chefs de l'armée , craignant que Manilius ne le condamne , lui vantent sa valeur , lui rappellent les services qu'il a déjà rendus , & ceux que l'on en peut encore attendre. Manilius est inexorable ; & par un jugement digne des anciens Romains , il remet Cassius au pouvoir de la Reine , pour qu'elle puisse à son gré ordonner son supplice. Crisante ramasse alors l'épée du criminel , la lui remet entre les mains , en adressant ces mots à Manilius :

Je fais contre ma haine un généreux effort,
 Et je laisse à sa main la gloire de sa mort.
 Tiens, sois en ce devoir le Prêtre & la victime;
 Et qu'une belle mort repare un lâche crime.

Cassius se tue : la Reine demande sa tête, & tout de suite, va retrouver Antioche, qui refuse de la voir. Elle entre furieuse dans sa tente, lui reproche la cruauté de ses soupçons, jette à ses pieds la tête de Cassius, & se perce le cœur. Antioche sentant qu'il a eu tort, & voyant bien qu'il n'avoit pas d'autre parti à prendre, se passe son épée au travers du corps, ce qui fait le dénouement de la Tragédie.

Cette piece a de grandes beautés, sur-tout dans les détails ; la versification en est noble & facile. Et si les Spectateurs ont bien voulu se prêter à l'événement, qui fait le nœud de la piece, c'est-à-dire, au viol de la Reine, qui se passe dans l'intervalle du *deuxieme au troisieme acte*, je crois qu'ils le font livrés avec transport au plaisir d'encourager l'Auteur par des applaudissemens redoublés, & que cet ouvrage a fait grand honneur à Rotrou.

(SUJET DES CAPTIFS.) Cette piece est la traduction de celle de Plaute, intitulée de même ; ainsi je n'en donnerai point d'extrait, je me contenterai seulement d'en rapporter quelques vers, qui m'ont paru bien faits. Dans la *troisieme scène du deuxieme acte*, Philenice qui aime un jeune captif d'Elide, nommé Tindare, & à qui Celie, sa confidente, re-

Proche cet amour honteux , lui répond pour se justifier :

Je ne reconnois point cet amour ordinaire ,
 Dont notre esprit se forme un être imaginaire ,
 A qui notre foiblesse érige des autels ,
 Et qu'elle ose placer entre les immortels.
 Ces traits , qu'il a portés jusqu'au sein de sa mere ,
 Ces flâmes & ces fers , ne sont qu'une chimere ;
 On les pourroit éteindre , on les pourroit briser ,
 Mais on se forge un Dieu pour les autoriser.
 L'amour qui me possède , est une autre puissance ,
 Effective , & qui part d'une réelle essence ,
 Qui malgré moi résiste à ses persecuteurs ,
 Les Dieux m'en sont témoins ; car ils en sont auteurs , &c.

Dans la scène cinquième du quatrième acte , après que l'on a découvert que Tindare , qui , jusqu'alors voit été regardé comme un homme considérable l'Elide , n'étoit qu'un vil esclave , ce malheureux eune homme se trouve avec Philenice qu'il adore , & dont il est aimé : ils ont ensemble la conversation la plus tendre. Tindare reproche aux Dieux l'injustice de l'avoir fait naître d'un rang si inférieur à celui de l'objet de tous ses sentimens. Philenice lui dit :

Puisque c'est un arrêt du sort qui me poursuit ,
 Il faut aveuglement suivre la destinée ,
 Qui m'ordonne l'amour , & défend l'hymenée.
 Je reconcilierai quatre ennemis puissans ,
 L'amour & la vertu la raison & les sens ,
 Et sçaurai bien aimer , sans prendre de licence
 Qui puisse démentir le lieu de ma naissance.

Oui, Tindare, je t'aime, & ne veux point de toi ;
 Je te serai fidelle, & te tiendrai ma foi ;
 Nourissant le desir, je tuerai l'espérance ;
 J'aimerai le parti, mais fuirai l'alliance ;
 Et puisque mon attente a si mal succédé,
 Mon cœur sera vaincu sans être possédé ;
 Si le triomphe au moins n'a suivi la victoire,
 Un second après toi n'en aura pas la gloire.
 Va, que bientot le Ciel te tire de ce lieu :
 Mais je perdrai la vie en te perdant. Adieu.

Enfin la piece finit par le mariage de Philenice son cher Tindare, qui est reconnu pour le fils d'un plus riches habitans d'Etolie.

(SUJET D'IPHIGENIE EN AULIS)
 Racine a traité depuis le même sujet, qu'il a traité ainsi que Rotrou, dans Euripide, que ce dernier traduit servilement ; mais sans y mettre les grandes beautés qui sont dans l'original. Il n'a pas même employé les ornemens des détails. La versification est médiocre, & le style est encore au-dessous ; par situation. C'est une biche qui paroît sur l'Aute moment que Calchas alloit plonger le couteau dans le sein de la jeune Iphigénie, qui devient invisible. Elle ne paroît alors dans son char, & annonce aux Grecs qu'elle a fait transporter la fille d'Agamemnon en Aulide, pour y être grande Prêtresse dans son temple, qu'elle est satisfaite de la soumission que ce Chef des Grecs lui a témoignée ; & que les vents vont être favorables pour le départ de la flotte. Racine, en traire, en empruntant les traits du génie du Grec, a sçu introduire l'épisode d'Eriphile, pour

être le dénouement conforme à nos usages ; & il a orné cette Tragédie par le charme de cette poésie harmonieuse , qui caractérise tous ses ouvrages.

(SUJET DE CLARICE.) Avant que d'entrer dans le détail de cette piece , il est nécessaire de sçavoir que la plus forte animosité regnoit entre Raymond pere de Léandre , & Horace pere de Clarice ; que ce dernier ayant eu le dessous , avoit été obligé de quitter Genes , sa patrie , & de se réfugier à Florence ; & que ce départ forcé avoit encore animé sa haine contre Raymond. Le Lecteur soupçonne sans doute que Léandre étoit amoureux & aimé de Clarice , & est bien persuadé du désespoir affreux où ce jeune homme est plongé , lorsqu'il voit l'objet de sa tendresse forcé d'abandonner sa patrie. Cédant à l'excès de son amour , quelque danger qu'il apperçoive , s'il étoit reconnu par Horace , il se détermine à suivre sa maîtresse : mais comme il avoit des précautions à prendre vis-à-vis de son pere , qui se seroit opposé à son départ , s'il en avoit pénétré les motifs ; il feint d'aller en Espagne , & s'embarque. Il est pris en chemin par des Algeriens , chez lesquels il reste esclave pendant six ans , sans pouvoir donner de ses nouvelles. Un jeune Gentilhomme de Florence , nommé Alexis , arrive alors à Alger , le rachette , le prend à son service , & conçoit pour lui la plus tendre amitié. Cet Alexis avoit été amoureux d'Isabelle , qui l'aimoit de bonne foi , & qui se flattoit de l'épouser.

Mais il l'avoit abandonnée ; dès que Clarice fut arrivée à Florence. Occupé de son nouvel amour , & comptant sur l'esprit & sur l'attachement de Léandre , qui avoit pris le nom d'Hortense , & qui dans toute la piece paroît toujours sous ce nom là , il en avoit fait présent à Horace ; mais il ne lui avoit pas encore confié son secret. Six années d'absence avoient assez changé Léandre , pour qu'il ne pût pas être reconnu ni par le pere ni par la fille. Il gagna bien-tôt toute la confiance de son nouveau maître. C'est dans cette position que commence la Comédie , dont je ne donnerai qu'un extrait fort court , cette piece étant remplie d'épisodes reçues dans ce tems-là , mais absolument rejetées dans celui-ci. Hortense rencontre Alphonse , un de ses anciens amis , qui lui fait des reproches de laisser son pere dans l'inquiétude que lui cause une aussi longue absence , & qui lui met sous les yeux les dangers où il s'expose , s'il est reconnu par Horace. Hortense avoue ses torts , les attribue à la violence de son amour , & engage son ami à partir pour Genes , pour travailler à reconcilier son pere avec celui de Clarice , & pour tâcher que son hymen avec cette jeune beauté fût la bâte de cette réconciliation. Alphonse se laisse persuader , & part pour entamer cette négociation. Divers événemens assez indifférens conduisent au dénouement : entre autres , Horace veut donner sa fille en mariage à un vieux Médecin , qui n'a pas le sens commun , mais qui est

fort riche & fort amoureux. Parmi plusieurs propos ridicules, que ce Médecin tient à son futur beau pere, il lui promet, aussi-tôt que Clarice fera sa femme,

. De lui faire un fils Docteur dès la naissance,
Pour marque du sçavoir dont le pere est doué.

Paroît ensuite un Capitan, personnage alors aussi à la mode, qu'il seroit ridicule aujourd'hui, qui est tantôt amoureux de Clarice, tantôt d'Isabelle, dont le rôle est parfaitement inutile dans la piece; car il ne répand aucune gayeté, & il ne sert qu'à procrerer des scènes très-fastidieuses. Il dit à son valet:

Sçais-tu mes qualités? Lieutenant de la peste,
Intendant général des menaces du fort,
Colonel du carnage, & Commis de la mort,
L'effroyable terreur de la terre & de l'onde,
Et pour dire, en un mot, le destructeur du monde.

Clarice instruite du projet qu'a son pere de la donner en mariage au vieux Médecin, pour conserver sa foi pour Leandre, tout parjure qu'elle le croit, forme le projet de l'aller retrouver à Genes; puis réfléchissant sur l'indécence à une fille de quitter la maison paternelle, elle lui adresse ces paroles: Je veux partir:

. Et toujours mon honneur me retient;
Mon honneur qui m'est cher, parce qu'il t'appartient.
Je n'ose te chercher à cause que je t'aime,
Et me prive de toi pour l'amour de toi même.

Quelques coups de bâtons que l'on donne au Doc-

teur, rompent son mariage : mais il se présente un autre rival, qui plonge Hortense dans le plus violent désespoir : c'est Alexis, son ancien maître, son ami, qui le prie de le servir auprès de Clarice, dont il est amoureux. La reconnoissance engage Hortense à le lui promettre. En effet il l'exécute, & Horace accepte Alexis pour son gendre. Cette Comédie devient alors fort intéressante. Clarice, encore plus affligée de ce nouveau mariage que du précédent, puisqu'elle ne peut plus prétexter ses refus, ni sur l'inégalité de l'âge, ni sur celle de la naissance, se détermine absolument à partir. Elle rencontre Hortense ; & pour le mettre dans ses intérêts, elle lui compte son histoire ; elle lui avoue l'excès de son amour pour Leandre. Celui-ci est prêt à se faire connoître. Mais la probité triomphe : il préfère le bonheur de son ami au sien propre, & détermine enfin Clarice à retourner chez elle. Après cet effort généreux, il succombe à sa douleur. Enfin Alphonse arrive de Genes, avec une espede de testament de Raymond, dans lequel il demande pardon à Horace des chagrins qu'il lui a causés, & le prie, pour réunir leur deux familles, d'accorder à Leandre Clarice en mariage. Alexis apprend d'abord cette nouvelle avec chagrin : mais lorsqu'il sçait que ce Leandre est ce même Hortense, son plus cher ami, il vole au devant de lui, pour être le premier à lui apprendre cette heureuse nouvelle. La scène entre les deux amis est fort théâtrale. Hortense, tout entier

à sa douleur, ne peut comprendre le bonheur qu'Alexis lui annonce. Il croit avoir perdu Clarice, & est bien sûr que ce mot n'est plus pour lui qu'un être chimérique. Ce n'est qu'après lui avoir répété plusieurs fois qu'il la lui cède, & qu'Horace la lui donne, qu'il a la satisfaction de le voir passer, de l'excès de la douleur, aux transports de la joye la plus pure. Ils vont ensemble chez le bon-homme Horace, où la piece se termine par le mariage de Leandre avec Clarice, & par celui d'Alexis avec Isabelle. Lorsque Leandre est reconnu, & que son bonheur est constaté, un Acteur fait cette réflexion :

A la fin, le mérite obtient sa récompense :
 Et l'amour nous fait voir qu'avecque connoissance,
 Quoiqu'on s'en imagine, il régit l'univers,
 Et qu'il porte un bandeau, mais qu'il voit au travers.

Si de nos jours on traitoit ce sujet avec un peu de soin ; je crois qu'il auroit un très-grand succès. Rotrou avoit traduit cette piece de Sforza d'Oddi, Auteur Italien : ce Poëte étoit le plus grand admirateur, & toujours l'imitateur de Plaute ; & les pieces, qui nous restent de lui, sont toutes dans le genre de ce célèbre Auteur comique.

(S U J E T D E B E L I S S A I R E .) Avant que d'empoufer l'Empereur Justinien, Theodore avoit aimé Belissaire ; mais celui-ci, fidele à Anthonie, dont il étoit éperdument amoureux, n'avoit jamais voulu s'unir avec Théodore. Bien-tôt après, l'Empereur la fait

monter sur le Trône, & elle conserve dans son cœur le désir de la vengeance. Envain ce héros gagne batailles, soumet des Royaumes. Il ne peut triompher de la haine de l'Impératrice, qui veut absolument faire périr celui qui a blessé son amour propre. Elle séduit un Courtisan, nommé Leonce, qui, sous les habits d'un soldat estropié & mendiant, vient demander l'aumône au Général des Romains, comptant saisir un instant favorable pour le poignarder. Belissaire, attendri de l'état de ce soldat qu'il ne reconnoissoit pas, lui donne une chaîne d'un grand prix. Leonce, touché de cette générosité, se jette à ses pieds, lui avoue son projet criminel, & l'avertit de se garder du courroux d'une femme. C'est ainsi que finit le premier acte. Dans le deuxième, nouvel assassinat de l'Impératrice, au désespoir que Leonce ne l'ait mieux servie, trouve le moyen de corrompre Narcius qui lui promet d'exécuter fidèlement ses ordres. En effet, il va chez Belissaire; & le trouvant endormi, il veut profiter de ce moment, lorsqu'il voit à côté de lui un papier où son nom est écrit: il lit que l'Empereur, voulant donner à son favori les plus fortes preuves de sa confiance & de son amitié, l'avoit laissé maître de nommer celui qu'il jugeroit le plus digne d'être le Gouverneur d'Italie; & que c'étoit lui qu'il avoit choisi pour cet important emploi. Pénétré de reconnoissance, il déteste son crime; & écrit au bas de ce même papier: garde-toi du courroux d'

me. L'Impératrice apprend bien-tôt que Narfèz l'a pas mieux servie que Leonçe, & s'adresse à Philippe, qu'elle gagne avec d'autant plus de facilité, Anthonie, dont il est amoureux, doit être le prix de son crime. Le hafard fait que Narfèz & Leonçe interrompent la conversation de Theodore avec Philippe : & voulant l'empêcher d'attenter aux jours de ce bienfaiteur, ils l'attendent à son passage pour lui enlever la vie. Il alloit, en effet, succomber sous leurs coups, lorsque Beliffaire survient, & voyant deux assassins qui en attaquoient un seul, prend sa défense & les met en fuite. Il ne veut point se faire connoître par celui à qui il vient de conserver les jours ; & lui-ci lui donne sa bague. Dans le troisieme acte, un assassinat manqué : Philippe, qui ignore que c'est à Beliffaire à qui il doit la vie, cherche toujours à exécuter les ordres de l'Impératrice ; & ayant rencontré le fameux Général, il lui demande sa main à baiser ; ne pouvant lui retenir le bras, & en même-tems lui percer le cœur. Beliffaire refuse l'hommage qu'on veut lui rendre. Enfin, vaincu par les instances les plus pressées, il la lui donne : heureusement Philippe reconnoît la bague, qu'il avoit remise à son libérateur ; consulte à ses pieds qu'il étoit venu par les ordres d'une Reine pour lui ravir le jour ; il lui en dit assez pour faire comprendre que c'étoit Theodore qui avoit juré sa perte. Cependant cette Princesse, au désespoir de voir échouer ainsi toutes ses entreprises sur les

jours de Beliffaire , ne veut plus se rapporter qu'elle-même du soin de sa vengeance ; & ayant rencontré l'objet de son courroux sur un lit de repos elle se précipite sur lui pour lui percer le sein , lo qu'elle est arrêtée tout-à-coup par l'Empereur lui-même. Ce Monarque, croyant son ami dans le sein repos, avoit respecté son sommeil , & attendoit tranquillement qu'il fût réveillé pour lui parler d'affaires importantes. Justinien , indigné de l'action de Theodore , la condamne à l'exil , & associe Beliffaire à l'Empire. Il profite de sa nouvelle autorité pour faire grâce à l'Impératrice , & pour la reconcilier avec son époux : ensuite il renonce au pouvoir souverain. Loïn d'être touchée de cette action généreuse , Theodore n'en est que plus animée à la vengeance. Le hasard lui procure une lettre très-tendre , que Beliffaire écrivoit à sa chere Anthonie. Elle la porte à l'Empereur , & lui persuade que c'est à elle que cette lettre s'adresse , & que son favori cherche à le deshoner. Le trop crédule Justinien ajoute foi à cette imposture. & sans vouloir écouter les justifications de Beliffaire , il le condamne à mort. Lorsqu'on vient dire à Theodore que l'on conduit Beliffaire au supplice, elle se sent déchirée par ses remords , & veut réparer le crime qu'elle a commis : elle envoie avertir Justinien qu'elle l'a abusé , & que Beliffaire étoit innocent. L'Empereur envoie au plutôt un courrier pour empêcher l'exécution. Il arrive trop tard , & ce héros

n'étoit déjà plus. C'est ainsi que finit cette Tragédie, qui certainement est au-dessous du médiocre. Rotrou, en voulant faire paroître dans l'éclat le plus brillant la vertu de son héros, se sert toujours des mêmes moyens. Beliffaire s'exprime souvent comme un Capitain ; il est platement amoureux d'Anthonie. Justinien, qui a toujours passé pour un très-grand homme, joue ici le rôle d'un très-grand sot. Narsèz, un des hommes le plus vertueux de son siècle, nous est donné comme un assassin de sang-froid ; & ce même Beliffaire, si souvent fanfaron, lorsqu'il est condamné à la mort, reproche bassement à l'Empereur les différentes occasions où il lui a sauvé la vie, lui rappelle combien de Royaumes il a conquis pour lui, combien de victoires il a remportées, & combien de fois il a obtenu les honneurs du triomphe ; & le tout, pour demander la vie. Enfin, cette piece est pleine de défauts. L'un des principaux, c'est que l'on ignore ce que devient la coupable Theodore ; que l'on ne sçait pas davantage le sort de la tendre Anthonie ; & que l'on n'est pas plus instruit de ce que pense l'Empereur après ce funeste événement.

(*SUJET DE CELIE.*) Je ne crois pas avoir fait l'extrait d'une piece plus mauvaise que celle-ci : elle est sans intrigues, sans intérêt & mal écrite. Je me serois même dispensé d'en parler, si je n'avois cru devoir faire également connoître Rotrou, & dans ses défauts & dans ses grandes qualités. Deux freres, Dom Alvare & Dom Flaminie, neveux du Viceroi de Naples, à l'insçu l'un de l'autre, sont tous deux amoureux de Celie, fille d'Euphraste, Gentilhomme

Napolitain, & fort pauvre. Alvare a mis dans ses intérêts Lucinde, fille-de-chambre de Celie; Agaste, valet d'Euphraste, est dans ceux de Flaminie: mais l'amour a rangé Celie du parti de Dom Alvare. Flaminie ayant appris que son oncle, malgré l'inégalité des richesses, avoit consenti au mariage d'Alvare avec Celie, a recours aux moyens les plus odieux pour rompre cet hymen. Il va trouver son frere; il lui qu'il s'intéresse trop à sa gloire & à son bonheur, pour lui laisser contracter un hymen aussi honteux, & pour ne pas l'avertir que Celie n'étoit qu'une fille abandonnée, qui, jusqu'à présent, n'avoit eu d'autre revenu que celui qu'elle s'étoit procuré par ses complaisances criminelles; que lui-même en payant avoit obtenu ses faveurs. Alvare se met en fureur contre son frere, & veut le punir d'oser attenter à la réputation de Celie. Celui-ci lui propose de lui donner cette même nuit la preuve de ce qu'il vient de dire, & lui montre une lettre de Celie, qui lui assigne un rendez-vous. En effet, dès que ce fatal moment est arrivé, le pauvre Alvare est témoin qu'Agaste introduit avec mystere Flaminie dans la maison d'Euphraste. Il se retire furieux; & le lendemain ayant rencontré Euphraste, il lui annonce qu'il rompt avec sa fille, & lui raconte tout ce qui s'est passé. Le bon-homme au désespoir de l'infâmie de Celie, va tout aussi-tôt lui plonger un poignard dans le cœur. Flaminie apprend bien-tôt

te funeste nouvelle , & voyant que son imposture
 servi qu'à faire périr l'objet de sa tendresse , il se
 t déchirer par les remords les plus cruels , & va
 t avouer à son frere. Ils veulent tous deux mourir ,
 ur expier l'un sa calomnie , l'autre son trop de cré-
 lité , & se disputent long - tems lequel est le plus
 capable. Cependant Euphraste , rendu à lui - même ,
 t qu'il n'a pas trop bien fait d'écouter si légèrement
 premier mouvement , & de tuer ainsi sa fille sans
 avoir donné seulement le tems de se justifier. Il va
 cuser au Viceroi de ce crime odieux ; mais il lui
 tient en même - tems , que ses deux neveux sont
 mplices de sa mauvaise action ; & que , sans écouter
 voix du sang , & n'écoutant que celle de la justice ,
 ne peut se dispenser de les faire périr tous trois.
 s deux freres , plongés dans le désespoir de la mort
 Celie , conviennent qu'Euphraste a raison , & se
 vouent volontiers à perdre la vie. Le Viceroi qui
 voit ses neveux , est assez embarrassé. Enfin , pour
 tirer d'affaire , il prononce que pour qui cherche à
 urir , la mort n'est pas un supplice , & qu'il a ima-
 é un moyen bien plus sûr pour les punir tous trois.
 réusement qu'Euphraste avoit encore une fille fort
 ie , nommée Ismene. Il ordonne donc à ce mal-
 reux pere de vivre , pour avoir le tems de se repen-
 de son crime ; au tendre Alvare de conserver ses
 rs , pour pleurer sans cesse sa maîtresse ; & à Fla-
 ie , comme au plus criminel , d'épouser la jeune

Ismene. On auroit peine à imaginer ce qui arrive de ce beau jugement : c'est qu'Euphraste est tout-à-coup consolé, & dit qu'il gagne beaucoup à ce marché, puisqu'au lieu d'une fille, il acquiert un fils ; c'est que Flaminie, oubliant Celie avec la même facilité, avoue qu'il est au comble de la joye, & qu'il trouve Ismene fort à son gré. Mais ce qu'il y a de plus surprenant encore : c'est qu'Alvare, ce modèle des parfaits amans, est outré de jalousie du bonheur de son frere ; c'est qu'il soutient qu'il épousera Ismene, aussi-bien que lui ; & qu'il est bien bizarre que Flaminie, étant reconnu le plus coupable, au lieu d'être puni comme il le mérite, reçoive au contraire une récompense aussi agréable. Enfin, cédant au transport de sa colere & au desir qu'il a d'épouser, il tire à moitié son épée, & jure que ce n'est que par sa mort qu'on peut posséder Ismene. Flaminie, qui meurt aussi d'envie de se marier, lui répond peu tendrement qu'à cela ne tienne, & accepte le combat. Le pauvre Viceroy est dans le plus grand embarras, & cherche en vain à calmer l'animosité de ses neveux. Enfin l'on ne sçait ce qui alloit arriver, lorsque la jeune Ismene paroît, & vient annoncer que Celie est en pleine santé ; que son pere aveuglé par la colere, n'avoit porté qu'un coup, qui avoit glissé sur sa gorge, & que saisie par la frayeur elle s'étoit évanouie. En effet, on la voit bien-tôt paroître plus belle que jamais : le calme renaît dans le cœur d'Alvare ; & comptant épouser celle-ci, il re-

ce sans peine à Ismene, Celie fait un peu la ren-
rie, & pardonne enfin à Alvare; & le mariage des
ix freres avec les deux sœurs termine cette en-
veuse Tragi-Comédie.

(SUJET DE LA SŒUR.) Autant que j'ai cru
avoir annoncé la piece précédente, comme une
plus mauvaises dont j'aye encore rendu compte,
tant je crois pouvoir dire que je n'ai pas jusqu'à
ésent parlé d'aucune, mieux conduite & plus in-
essante que celle-ci. Le sujet en est heureux; les
rs en sont nobles & aisés; & l'on ne peut pas s'em-
cher d'être surpris que ces deux ouvrages soient de
même main. Il est vrai que je soupçonne, avec
quelque fondement, que celui-ci pourroit bien être
e traduction de ce même Sforza d'Oddi, duquel
otrou avoit déjà traduit Clarice. La Sœur est abso-
ment dans le genre que cet Auteur avoit adopté,
est-à-dire, dans celui des Auteurs dramatiques La-
is; mais soit traduction, soit imitation, Rotrou ne
us a pas moins laissé une piece excellente, dont je
is rendre compte dans le plus grand détail, espe-
nt pouvoir engager quelqu'un des Poëtes de nos
urs à la rendre susceptible de paroître sur notre
être, où je crois qu'elle pourroit faire un grand
fet.

(*Acte premier, scène premiere.*) Lelie, amoureux
Aurelie, confie à son valet Ergaste, le désespoir où
est de ce que son pere veut lui faire épouser Eroxe-
e, & le conjure de chercher des moyens pour rom-
re ce fatal hymen. Ergaste lui conseille de se confier

à Eraste, qui étant amoureux & aimé d'Eroxene, sera certainement charmé de le servir en cette occasion, puisqu'en même-tems il se servira lui-même. Ils vont ensemble le chercher. (*scène deuxième*) Lydie, servante d'Orgie, oncle d'Eroxene, & par conséquent confidente de cette jeune beauté, cherche Eraste pour lui apprendre une fâcheuse nouvelle. (*scène troisième*) Eraste joint Lydie : celle-ci lui apprend que, dès le soir même, Lelie doit être l'époux d'Eroxene. Eraste au désespoir, prend le parti de se battre contre son rival. (*scène quatrième*) Lelie vient avec empressement joindre Eraste, qui le reçoit très-froidement, & qui lui avoue qu'il le regarde comme son rival. Pour le détromper, il lui conte son histoire. Il y a près de quinze ans que la Reine de Pologne voulut faire venir à la Cour ma mere & ma sœur ; elles se mirent aussi-tôt en mer, & on ignore leur sort. Enfin il y a environ deux ans que mon pere apprit qu'elles étoient tombées au pouvoir d'un Corsaire ; il sçut que ma mere avoit été vendue & transportée à Constantinople, qu'on avoit vendue ma sœur à un autre Marchand ; mais qu'on ignoroit ce qu'elle étoit devenue. Sur le champ, il me fit partir avec la rançon de ma mere. J'arrivai à Venise, où je devins éperdûment amoureux d'une fille, nommée Sophie, qui servoit dans l'hôtellerie : elle me dit que, sans connoître les auteurs de ses jours, elle sçavoit seulement qu'elle étoit d'une illustre naissance, & qu'elle avoit été faite

esclave dès sa plus tendre enfance. Sa sagesse, sa beauté m'attachèrent à elle pour le reste de ma vie ; & sûr de mourir de douleur, si je la quittois un instant, je confiai mon amour & mes inquiétudes à Ergaste, qui me conseilla, après avoir vu qu'en vain il vouloit ne distraire de cet engagement, de rester incognito auprès de ma maîtresse le tems que je devois employer pour faire le voyage de Constantinople ; après quoi je reviendrois retrouver mon pere, à qui je ramenerois Sophie, que je dirois être ma sœur Aurelie, que j'avois rachetée à Constantinople d'un Marchand d'esclaves, qui en même-tems m'avoit appris la mort de ma mere. J'exécutai son conseil : je suis revenu ici avec la jeune Sophie, qui passe pour ma sœur Aurelie ; je l'adore chaque jour de plus en plus : je suis même engagé avec elle par un mariage secret. Jugez maintenant si vous devez être jaloux de moi, & si le mariage d'Eroxene ne m'est pas plus fâcheux qu'à vous-même. Ergaste, ennuyé de la longue histoire de son maître, prend la parole, & leur dit qu'il n'est qu'un moyen pour les tirer d'intrigues ; c'est que Lelie accepte avec transport la proposition que doit lui faire son pere d'épouser Eroxene ; & qu'Erasle lui demande en même-tems Aurelie en mariage, & de la prendre sans dot. Article nécessaire, puisqu'il l'avoit déjà promise au vieillard Polidore sous la même condition, & que certainement par ce moyen ils gagneroient au moins du tems. Les deux jeunes gens, enchantés de

l'unir avec Polidore. Anselme, qui paroît dans
ment, empêche la conversation d'aller plus loin.
s'en va dans la chambre d'Aurelie, pour lui con
qu'ils ont projeté pour sortir d'embarras ; & E
reste avec le vieux Anselme, qui paroît mé
de l'assiduité trop marquée que Lelie témoigne
sœur. Ergaste qui joue le personnage d'un vale
gant & plaifant, à tout ce que lui dit le vie
répond toujours : c'est la coutume de Turquie ;
à la fin impatiente Anselme, qui, pour changer d
versation, lui dit qu'il prétend dès ce soir mén
rier sa fille Aurelie avec Polidore. Ergaste, qui
dégôûter le pere de son maître de ce mariage,
que Polidore n'est pas aussi riche qu'on le croit.
il lui dit que ce même Polidore se mocquoit fan
de lui, & publioit par tout qu'il avoit plusieurs i
modités personnelles, qui rendoient sa socié
desagréable. Quand Ergaste voit le bon-hom

avoue à sa confidente qu'elle est jalouse des assiduités de son amant chez le frere d'Aurelie , & qui la charge de veiller à ce qui se passe , & de lui en rendre compte. Lydie , restée seule , fait des réflexions sur la puissance de l'amour : Lelie la joint. Et comme pour exécuter le projet convenu , il est fort pressé d'aller trouver le bon-homme Anselme , il lui parle fort à la hâte , & s'arrête peu avec elle. (*Scène sixième*) Anselme paroît. Eraste , qui croit Lydie bien loin , l'aborde avec empressement , lui exagere son amour pour Aurelie , la lui demande en mariage , & l'obtient. Lydie , qui s'étoit cachée dans un coin , & qui avoit entendu toute la conversation , déclame dans un monologue contre la perfidie des hommes , & se prépare à avertir sa maîtresse de l'infidélité d'Eraste. *Le troisième acte* commence par le vieillard Geronte , qui arrive de Constantinople avec son fils nommé Horace ; ils sont tous deux vêtus à la Turc ; & le fils ne parle que cette langue. Ces deux personnages , sur-tout celui du fils , sont très-épisodiques , & fort inutiles à la piece , où ils ne servent qu'à amener une scène , qui veut être plaisante. Enfin , le bon-homme Geronte , enchanté de se retrouver dans sa patrie , aperçoit Anselme & va l'embrasser : ensuite il lui dit qu'il a vû sa femme à Constantinople , qu'elle est en bonne santé , mais fort surprise du peu d'empressement qu'il a pour la racheter. Anselme assure que sa femme est morte , & que Geronte radote , sur-tout lorsqu'il lui soutient que ja-

mais sa fille Aurelie n'avoit paru dans Constantino Geronte lui remet alors une lettre de Constance. Anselme ne peut se refuser à cette preuve, puisqu'il connoît la main de sa femme. Il appelle sa fille Ailie pour la présenter à Geronte, & pour qu'elle prenne par lui des nouvelles de sa mere. Cette feinte jette le pauvre Anselme dans la plus grande perplexité; car Geronte soutient qu'Aurelie veut l'abuser, qu'elle n'est pas sa fille, & qu'il l'a vue servante cabaret à Venise. Aurelie se récrie contre l'impolitesse du vieillard, & se retire. Celui-ci quitte Anselme pour quelques affaires, & lui laisse son fils jusqu'à son retour. Anselme fait ses réflexions sur ce qui vient de se passer; lorsqu'il est joint par Celie & Ergaste qui questionne son fils sur son voyage à Constantinople & sur ceux qui lui ont assuré que Constance étoit morte. Lelie s'embarrasse: Ergaste prend la parole, & répond pour son maître, & soutient à Anselme que Geronte s'est voulu mocquer de lui; & pour se lui prouver il questionne Horace dans une langue qu'il fabriqua sur le champ. Horace surpris lui répond en Turc. Ergaste explique à sa façon toutes les réponses d'Horace, & finit par persuader à Anselme que Geronte de l'aveu de son fils, étoit un peu yvre, lorsqu'il avoit parlé. Lelie, enchanté de l'esprit de son valet, & croyant être sorti d'intrigue, se retire avec lui. Geronte vient retrouver Anselme, qui lui reproche ses mauvaises plaisanteries & son yvresse. Celui-ci

fort surpris, sur-tout lorsqu'Anselme lui soutient que son fils a tout avoué. Il parle bon Turc à Horace, qui lui répond qu'un homme lui avoit parlé en une langue qui lui étoit totalement inconnue, qu'il lui avoit répondu quelques mots pour lui dire qu'il ne l'entendoit pas, & que c'étoit là tout ce qui s'étoit passé. Geronte assure Anselme qu'on cherche à le tromper, & s'en va. Anselme, resté seul, se promet bien de se venger d'Ergaste. C'est ainsi que finit le *troisième acte*. Le *quatrième* commence par Lelie, qui rit encore avec Ergaste de l'heureux stratagème qu'il avoit employé pour tromper son pere. Ils sont interrompus par l'arrivée d'une femme vêtue à la Turque, qui, après plusieurs questions, se fait enfin connoître pour Constance, femme d'Anselme & mere de Lelie. Celui-ci prend le parti de lui tout avouer. Cette tendre mere pardonne à son fils, & lui promet même d'appuyer sa fourberie, & de faire passer aux yeux d'Anselme Sophie pour sa fille Aurelie. Ergaste sort pour aller avvertir la feinte Aurelie de tout ce qui vient de se passer, & du rôle qu'elle doit jouer lorsqu'elle paroitra devant Constance. La *scène troisième* se passe entre Constance & Lelie, qui témoigne à sa mere l'excès de sa tendresse & de sa reconnoissance. L'arrivée d'Anselme, qui vient embrasser son épouse, forme la *scène quatrième*. Il témoigne toute la joye de son heureux retour, & ordonne qu'on fasse descendre Aurelie pour voir sa mere. *Scène cinquième*. Aurelie se jette au col

de sa mere , qui l'embrasse avec la plus grande tendresse. Anselme enchanté de son bonheur , se retire avec sa fille ; & la *scène sixième* se passe entre Constance , Lelie & Ergaste. Cette scène est , on ne peut pas plus intéressante. Ergaste fait des complimens à Constance , sur la maniere subtile dont elle a joué son rôle ; elle hésite un instant , & apprend enfin à son fils qu'Aurelie est réellement sa sœur. Lelie se désespere ; sa mere l'excuse sur l'ignorance où il avoit été de la naissance d'Aurelie , & rentre chez Anselme , de peur qu'il ne le surprenne dans l'état de fureur où il est. (*Scène septième*) Lelie veut mourir ; Ergaste cherche à le consoler , & lui persuade d'aller trouver Erasfe. (*Scène huitième*) Erasfe arrive d'un côté , & Eroxene de l'autre. Il est fort étonné de la trouver dans la plus grande colere contre lui. Il ignoroit que Lydie avoit entendu la conversation qu'il avoit eue avec Anselme dans le *second acte* , & qu'elle en avoit rendu compte à sa maîtresse : il veut se justifier ; elle le quitte en lui défendant de la voir jamais. (*Scène neuvième*) Erasfe se désespere de la colere d'Eroxene ; & il ne sçait à quoi l'attribuer. (*Scène dixième*) Erasfe rencontre Lydie ; il veut s'expliquer avec elle sur le courroux d'Eroxene : celle-ci ne veut point l'entendre ni lui répondre ; dans l'excès de sa douleur , il la quitte pour aller consulter Lelie. La *scène onzième* se passe entre Orgie , oncle d'Eroxene , & Lydie , & est bien nécessaire au dénouement. Le vieillard , en colere d'avoir

trouvé Lydie en conversation avec Erasfe , lui fait les reproches les plus outrageans. Il la veut faire rentrer chez lui , où il l'assure qu'il la battra tout à son aise. Celle-ci , effrayée de la menace , n'y veut absolument pas rentrer ; & le pétulent vieillard la prend par les cheveux , & l'entraîne malgré elle chez lui. Le *cinquième acte* commence par Lydie , qui sort furieuse de chez Orgie , qui l'a battue outrageusement. Elle se promet de se venger promptement , & se propose pour cet effet d'aller trouver Anselme. (*Scène deuxième*) Elle le rencontre tout à propos , & lui raconte qu'Aurelie , qu'il croit sa fille , est fille d'un certain Pamphile , frere d'Orgie , & mort depuis quelque tems ; & qu'Eroxene , qu'on tient pour fille de Pamphile , l'est de Constance & de lui. Anselme étonné lui demande l'explication de cette énigme. La voici. Lorsque Constance mit au monde Aurelie , on la donna à nourrir à Fenice , femme de Pamphile. Cette Fenice , qui , de son côté , venoit d'accoucher aussi d'une fille , promit de donner son enfant à élever à une nourrice , & d'avoir soin de la fille d'Anselme. Elle fit tout le contraire : elle donna Aurelie à élever à une nourrice , sous le nom d'Eroxene , & éleva sa propre fille , sous le nom d'Aurelie , & la fit passer pour fille d'Anselme , espérant , avec le tems , que la feinte Aurelie leur témoigneroit sa reconnoissance de l'avoir tirée de l'indigence où le Ciel la destinoit. Un hasard heureux , quelque tems après , procura à Pamphile des richesses fort

supérieures à celles d'Anselme. Il voutoit alors avouer la vérité, & reprendre sa fille. Ce fut dans ce tems-là, qu'elle fut enlevée avec Constance par un certain Turc. Peu de tems après, Pamphile, sentant sa fin prochaine, donna son bien à son frere Orgie; mais à la charge, en cas qu'on retrouvât la fausse Aurelie, de la doter de dix mille ducats. Elle apprend en même tems à Anselme l'amour de Lelie pour cette fausse Aurelie, & lui dit qu'il est dans le droit de répéter ces dix mille ducats, puisque le testament est en bonne forme chez un Notaire. Différentes preuves ne peuvent plus permettre à Anselme de douter de la vérité de cette histoire. Il va trouver Orgie; qui remet, avec un peu de peine, les dix mille ducats; & le mariage de Lelie avec Sophie, & d'Erasme qui se justifie aisément avec Eroxene, termine cette piece, que j'avoue avoir trouvée charmante.

(SUJET DU VÉRITABLE SAINT GENEST.)

Pour récompenser la valeur de Maximin, l'Empereur Diocetian lui accorde sa fille en mariage : & pour solenniser la pompe de cet hymen, on fait venir des Comédiens qui représentent une Tragédie, dont l'action est le martyre d'Adrian, dont Genest, célèbre Acteur, représente le rôle. Il le joue si supérieurement, qu'au milieu même de la piece, il en reçoit des complimens de l'Empereur & de toute la Cour. Lorsqu'il arrive au moment dans la piece où l'on lui promet tous les honneurs

qu'il peut désirer, s'il veut renoncer au vrai Dieu, & où on lui fait voir tous les supplices préparés, s'il persiste à ne vouloir point sacrifier aux Idoles : enfin lorsqu'il fait sa dernière profession de foi, où, loin d'être intimidé par l'appareil des tourmens, il démontre la vanité & l'impuissance des faux Dieux, & où il établit les saintes vérités du Christianisme, Genest, tout-à-coup pénétré & éclairé par un rayon de la grace, déclare hautement qu'il a embrassé les sentimens de celui dont il représentoit le personnage ; en un mot, qu'il étoit Chrétien ; qu'il se faisoit gloire de l'être, & qu'il étoit prêt à subir avec délices les plus cruels supplices, pour soutenir les vérités respectables de la Religion Chrétienne. On regarde d'abord tous ces discours comme un art merveilleux du Comédien : mais on en est bien-tôt détrompé. L'Empereur furieux le condamne au supplice, qu'il subit avec la fermeté & le courage, & la piété d'un vrai Chrétien.

Cette Tragédie n'est certainement pas digne de l'Auteur de la piece précédente. Il y a quatre vers qui m'ont paru mériter d'être cités. Diocletien dit que, par le secours de l'histoire, malgré la bassesse de sa naissance, Maximin passera à la postérité ; c'est ainsi qu'il la dépeint.

L'histoire, des grands coeurs la plus chere espérance,
 Que le tems traite seule avecque révérence ;
 Qui ne redoutant rien, ne peut rien respecter,
 Qui se produit sans fard, & parle sans flatter, &c.

(SUJET DE DOM BERNARD DE CABRERE.)

Cette piece n'est pas meilleure que la précédente. Rotrou a imaginé une assez médiocre intrigue, pour avoir lieu de faire éclater le malheur, qui poursuit sans cesse Dom Lope de Lune, malgré sa vertu & les services qu'il rend journellement à l'Etat. En effet, rien ne lui réussit. Dom Bernard de Cabrere, Général des armées & favori de Dom Pedre, Roi d'Aragon, l'envoie porter une lettre à ce Monarque, dans laquelle il lui rend compte des différentes victoires qu'il a remportées sur ses ennemis, qui sont toutes dues à la valeur & à la conduite de Dom Lope. Il égare cette lettre : il va cependant parler au Roi. Au moment où il est prêt à s'expliquer devant lui, on apporte à Dom Pedre une lettre de Leonore, dont il est amoureux : il ne s'occupe plus que de la lettre qu'il vient de recevoir, & Dom Lope est éconduit. Il retrouve cependant une nouvelle occasion d'être introduit devant le Roi. Il lui présente un placet que Dom Pedre paroît recevoir avec bonté, & qu'il s'apprête à lire. Dans ce moment même, passe Leonore qui fait un faux pas. Le Roi veut lui donner la main, laisse tomber le mémoire qu'il vient de recevoir, & le perd. Enfin Dom Bernard arrive à la Cour, & relève ses espérances. Il le mene avec lui chez le Roi, qui embrasse Dom Bernard, le fait Amiral & Duc d'Osone, & qui lui demande le détail de la dernière action. Le Général lui en rend compte ; & précisément

au moment où il lui vante les grands exploits de son ami, le Roi s'endort, & n'en entend pas un mot. Il se réveille, lorsqu'il lui nomme les autres Officiers qui se sont distingués. Il leur assigne à tous des récompenses; & l'infortuné Dom Lope est le seul oublié. Enfin il reçoit une déclaration d'amour, signée Violente, nom de l'Infante, sœur du Roi. Il se flatte que du moins l'amour va le dédommager des rigueurs de la fortune. Il est bon de sçavoir, pour comprendre le dénouement de cette piece, que l'Infante aimoit Dom Bernard; & que Leonore, malgré l'amour que Dom Pedre avoit pour elle, aimoit aussi ce héros. Leonore, ayant pénétré les sentimens de Violente, pour lui faire prendre Dom Bernard en aversion, imagine de séduire un Secrétaire du Roi, à qui elle fait contrefaire l'écriture de Dom Bernard, pour lui adresser une lettre la plus remplie d'amour: elle vouloit la faire tomber entre les mains de l'Infante, pour exciter sa jalousie & lui faire croire que Dom Bernard ne désiroit que Leonore. Le Roi surprend son Secrétaire, écrivant cette lettre; & voyant qu'elle s'adresse à l'objet de sa tendresse, pour punir sa témérité, il le fait mettre en prison. Peu de tems après, Dom Bernard, voulant obliger son ami Dom Lope, vient trouver le Roi, pour lui parler en sa faveur. Dom Pedre préoccupé, & qui croit que c'est la grace du Secrétaire qu'il vient demander, l'arrête au premier mot, & le prie de ne lui pas demander la seule chose, qu'il ne peut pas lui

accorder ; mais qu'il a des raisons personnelles de se plaindre amèrement de lui. Dom Bernard n'ose insister davantage ; & ayant rencontré Dom Lope , il lui demande quels peuvent être les grands griefs que le Roi a contre lui. Celui-ci l'assure qu'il ne peut en avoir aucun ; & que c'est la suite de sa mauvaise étoile, qui le détermine à prendre le parti de se retirer chez lui, & d'abandonner tout espoir de fortune. Dom Bernard le conjure de vouloir bien encore l'aider à repousser les ennemis qui se sont approchés de la Ville. Il ne veut point refuser son ami : ils se mettent à la tête des troupes , & bien-tôt la victoire couronne leur valeur. Dom Bernard vient rendre compte au Roi de ce nouveau succès ; & en habile courtisan , il ne nomme pas Dom Lope : mais il répète sans cesse que ce succès est dû au courage d'un brave soldat, espérant toujours que Dom Pedre lui demanderoit le nom de ce brave homme. Point du tout ; le Roi se persuade, que par modestie , Dom Bernard ne veut pas se nommer ; & que c'est lui , qui est ce soldat , dont il a tant exalté la valeur. Il récompense quelques Officiers qu'on lui nomme ; & le pauvre Dom Lope est encore oublié. Cependant ce mortel infortuné rencontre l'Infante ; & persuadé que c'est d'elle qu'il a reçu cette tendre déclaration , dont j'ai parlé ci-dessus , il ose lui déclarer son amour. Voyant que la Princesse le reçoit très-froidement , il lui rappelle la lettre qu'il a reçue d'elle. L'Infante le prend alors pour un fol , & ap-

pellé à son secours. Le Roi survient : Dom Lope saisit cette occasion pour lui parler de ses services. Dom Pedre, qui les ignoroit, le prend aussi pour un insensé, & le fait sortir par les épaules. Il rencontre Dom Bernard, à qui il raconte cet affront. Cependant son valet arrive, qui lui remet une lettre & une écharpe de la part de sa maîtresse, qui étoit une vieille fille attachée à l'Infante, qui en effet se nommoit Violente : il lui en fait ainsi le portrait :

.....
 La plus belle moitié de ce mouvant squelette
 Couché dessous son lit, & dessous sa toilette ;
 D'abord que j'ai monté, s'ajustant avec soin,
 Elle a pris ses patins pour me voir de plus loin ;
 Pour second ornement j'ai vu sur ses épaules
 Un abrégé des monts, qui séparent les Gaules ;
 Son front où l'on diroit que le soc a passé,
 S'éleve à hauts sillons sur un œil enfoncé,
 Qu'on peut dire un soleil, non, parce qu'il éclaire,
 Mais parce qu'il est seul, & qu'il n'a point de frere.
 Le tems a pris plaisir par de longs accidens,
 À ronger & pourrir l'ivoire de ses dents :
 D'un art mal agencé, le plâtre & la peinture,
 Sur sa pendante juwe ont caché la nature.
 Rien ne la pare enfin qui ne soit emprunté.
 Pour son poil, il est sien, pour l'avoir acheté ;
 Mais il fut autrefois celui d'une autre tête, &c.

Ne restant plus aucune espérance à Dom Lope, il prend congé de son ami, lui dit un éternel adieu, & part. Le Roi aborde en ce moment Dom Bernard ; & après plusieurs questions, découvre avec plaisir

qu'il est amoureux de l'Infante ; il l'envoie aussi-tôt chercher , & la lui donne pour épouse. Leonore survient , qui , voyant que Violente va lui enlever son amant , rappelle au Roi qu'il lui avoit juré de lui accorder l'époux qu'elle désireroit , & qu'en conséquence elle demandoit Dom Bernard. Dom Pedre lui avoit en effet fait cette promesse , se flattant que le choix tomberoit sur lui même. Il est un moment embarrassé ; puis , sans songer à tenir sa parole , & content des vertus de son favori , il embrasse Leonore & l'épouse. Dom Bernard saisit cet instant , pour parler au Roi des services de Dom Lope. Dom Pedre paroît honteux de ne les avoir pas récompensés : il charge Dom Bernard de le faire revenir à la Cour , & de l'assurer qu'il y sera comblé de graces. C'est ainsi que finit cette ennuyeuse Tragi-Comédie.

(VENCESLAS.) La célébrité de cette Tragédie m'empêche d'en donner l'extrait ; je n'ai cherché dans cet ouvrage qu'à mettre sous les yeux de mes Lecteurs l'analyse des piéces qu'ils auroient de la peine à trouver , & dont la plupart sont peu connus. Celle-ci étoit chez tous les Libraires ; avant même qu'un Auteur connu par ses talens dramatiques , en eût corrigé quelques vers , dont les expressions n'étoient plus d'usage , & l'eût remise au théâtre , où elle reçut de nouveaux applaudissemens. Cette piéce est sans contredit le chef d'œuvre de Rotrou , tant par la conduite que par la beauté des caractères , & par la verification.

(COSROES.) Les mêmes raisons m'empêcheront de donner l'analyse de cette Tragédie ; dans laquelle , quoiqu'inférieure à la précédente , on trouve les plus grandes beautés. Dans son tems ; elle eut aussi un très-grand succès. En 1705. feu Monsieur le Marquis Duffé la fit reparoitre avec des corrections ; & il eut lieu de s'applaudir de la peine qu'il avoit prise.

(SUJET DE DOM LOPE DE CARDONNE.)
Dom Pedre , fils de Dom Philippe , Roi d'Arragon , amoureux d'Elise , sœur de Dom Lope de Cardonne , fait tout ce que peut inspirer l'amour le plus tendre , sans parvenir à toucher le cœur de cette jeune beauté , qui ne peut oublier que ce Prince a tué en duel Dom Louis son amant , qu'elle alloit épouser. Dans le tems, que la douleur immodéré de l'Infant, mettoit toute la Cour dans l'inquiétude, Dom Lope de Cardonne & Dom Sanche de Moncade , tous deux amis , tous deux Généraux des armées d'Arragon , mais malheureusement tous deux amoureux de l'Infante Theodore , à l'insçu l'un de l'autre , reviennent à Sarragosse ; & après avoir remporté différentes victoires , apportent aux pieds du Roi les dépouilles de ses ennemis. En rendant compte à ce Monarque des détails de la campagne , chacun d'eux tour à tour exalte les exploits de son ami , & lui attribue tous les avantages que l'on a remportés. Le Roi , enchanté de leur union & de leurs services signalés , s'engage à leur accorder tout ce qui pourra flatter leurs désirs ,

ils restent tous deux dans le silence. Dom Philippe charge alors l'Infante de tâcher de les faire expliquer. Elle n'y réussit pas plus que son père ; ils paroissent tous deux tremblans devant elle, & n'osent se déclarer. Enfin un malheureux hasard leur fait connoître qu'ils sont tous deux rivaux ; le plus poliment du monde, & en se jurant toujours l'amitié la plus tendre, ils prennent le parti de s'égorger. Ils sont séparés par le pere de Dom Sanche, qui leur propose de remettre leur combat jusqu'à ce qu'ils ayent connu les sentimens de l'Infante ; & que si elle en préfère un, de se soumettre à sa volonté. Ils y consentent. Theodore alloit se déclarer en faveur de Cardonne, qu'elle aimoit depuis long-tems, lorsque son frere vient la conjurer de cacher encore ses sentimens, se flattant qu'Elise s'adresseroit à lui pour obtenir la préférence pour son frere, & qu'il auroit la satisfaction de lui rendre service. L'Infante ne peut refuser Dom Pedre : les deux rivaux amis ont encore une conversation avec elle ; & pour complaire à Dom Pedre, elle les traite tous deux également & froidement. Ils prennent alors le parti d'achever leur combat. Il est nécessaire de sçavoir que le Roi, instruit de leur différend, leur avoit défendu, sous peine de la vie, de se battre ensemble. L'amour les force à la défobéissance ; & Cardonne vient bien-tôt annoncer à Theodore que Moncade est mort. L'Infante, connoissant le caractère inflexible de son pere, sent tout le danger

ne courre son amant ; & dans l'excès de sa douleur ,
 ne peut s'empêcher de lui montrer toute sa tendresse.
 En effet , le Roi paroît , & déclare à Cardonne , que
 pour tenir sa parole , il lui accorde l'Infante en ma-
 riage ; mais qu'il peut se préparer , des pieds de l'Au-
 tel , à porter sa tête sur un échafaut. Cet arrêt cruel
 alloit s'exécuter , lorsque l'Infant vient rappeler au
 Roi qu'il lui avoit juré de lui accorder telle grace qu'il
 désireroit s'il vouloit renoncer à Elise : qu'il renonçoit
 donc à cet hymen ; & que pour le prix d'un aussi
 grand sacrifice , il demandoit la vie de Cardonne. Le
 Roi la lui accorde à l'instant. Elise , attendrie par ce
 trait de générosité , oublie son premier amant , & vole
 dans les bras de Dom Pedre ; & le double hymen de
 l'Infant avec sa chere Elise , & de Cardonne avec l'In-
 fant termine cette Tragi-Comédie. Le pere de
 Moncade vient annoncer en même tems que son fils
 n'est pas mort , & qu'il y a même lieu d'espérer sa
 guérison.

Cette piece fort inférieure aux deux précédentes ,
 n'est cependant pas sans mérite ; elle est assez inté-
 ressante & bien écrite. Les rôles des deux amis sont
 singuliers ; celui d'Elise est très-beau ; mais un défaut
 bien considérable ; c'est la double intrigue qui , très-
 souvent , suspend l'intérêt. Elle n'a été imprimée qu'a-
 près la mort de l'Auteur.

(S U J E T D E F L O R I M O N D E .) Cette jeune
 beauté aime Cleante , qui méprise l'amour. D'un autre

côté, Theaste qui avoit aimé Felicie, qu'il croit morte, & qui feint d'être amoureux de Cleonice, adore Florimonde. Cleonice ne fait semblant de recevoir favorablement les vœux de Theaste, que pour avoir occasion de parler avec lui de Thimante, son frere, qu'elle aime tout absent qu'il est, & tout perfide qu'elle le croit. Différens événemens, la plûpart peu intéressans, conduisent au dénouement. Je ne parlerai que de ceux nécessaires pour le faire comprendre. Florimonde, ne pouvant toucher le cœur de l'insensible Cleante, est prête à mourir de douleur. Evandre, son ami, lui conseille de feindre d'écouter les vœux de Theaste, afin de piquer l'amour propre de Cleante. Elle suit cet avis, qui lui réussit parfaitement; & Cleante devient bien-tôt éperdûment amoureux d'elle. Elle l'accable à son tour de mépris, & en sa présence comble Theaste de faveurs. Cléante veut se battre contre son heureux rival : Evandre empêche ce duel, ainsi que plusieurs autres, dont il est inutile de rendre compte. Un jeune homme, qui se dit frere de Felicie, veut se battre aussi contre Theaste, pour le punir de l'outrage qu'il a fait à sa sœur. Evandre empêche encore ce combat. Cependant Cléante, réduit au désespoir, & déterminé à mourir, reçoit de Florimonde l'aveu qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer. D'un autre côté, ce prétendu frere de Felicie est reconnu pour Felicie elle-même; Theaste la reçoit avec transport, & reprend ses chaînes. Enfin Thimante reparoit tout-à-coup,

à coup , avoue ses fautes , & Cléonice lui pardonne. Ainsi un triple mariage fait le dénouement de cette piece , qui est médiocre , & qui n'a non plus été imprimée qu'après la mort de Rotrou.

(*AMARILLIS.*) Cette piece n'a jamais été représentée. Rotrou voyant que les Pastorales n'étoient plus à la mode , ne voulut point donner celle-ci ; mais il se servit du sujet pour composer sa *Célimene* , dont j'ai précédemment rendu compte , dans laquelle il a conservé presque tous les vers , & toutes les scènes d'*Amarillis*. Il changea seulement le nom des Acteurs , supprima les Stances & le rôle des trois fatyres. Après sa mort , un de ses amis ayant trouvé cette Pastorale parmi ses papiers , la fit imprimer , & ne lui rendit pas service.

L'on attribue encore plusieurs autres pieces à cet Auteur , entr'autres *DOM ALVARE DE LUNE* , donnée en 1647.

1631.

JEAN PUJET DE LA SERRE , Historiographe de France , & Conseiller d'Etat , né à Toulouse en 1600. & mort en 1666.

PANDOSTE ou *LA PRINCESSE MALHEUREUSE* , Tragédie en Prose , dédiée à Uranie , divisée en deux Journées chacune en cinq actes , & avec quelques changemens dans les personnages. On trouve après l'Épître dédicatoire , un avis au Lecteur & l'argument des deux Journées. *PARIS* , Pierre Billaine , 1631. in-8°.

Tome II.

8

274 THEATRE FRANÇOIS.

PYRAME. Tragédie en cinq actes, en prose, dédiée à Madame la Comtesse de Berghe. LYON, J. Aymé Candy, 1633. *in-8°.*

THOMAS MORUS, OU LE TRIOMPHE LA FOI ET DE LA CONSTANCE, Tragédie en cinq actes, en prose, dédiée à Madame la duchesse d'Aiguillon. PARIS, Aug. Courbé, 1633. *in-4°.*

LE SAC DE CARTHAGE, Tragédie en cinq actes, en prose. PARIS, Toussaint Quinet, 1633. *in-4°.*

LE MARTYRE DE SAINTE CATHERIN, Tragédie en cinq actes, en prose, dédiée à Madame la Chanceliere. PARIS, Ant. de Sommaville, 1633. *in-8°.*

CLIMENE, ou LE TRIOMPHE DE LA VERTU, Tragi-Comédie en cinq actes, en prose, dédiée à Madame la Duchesse de Sully. PARIS, Ant. de Sommaville, 1643. *in-4°.*

THESÉE, ou LE PRINCE RECONNU, Tragi-Comédie en cinq actes, en prose. PARIS, Ant. de Sommaville, 1644. *in-4°.*

(SUJET DE PANDOSTE.) Cette Tragédie divisée en deux Journées.

PREMIERE JOURNÉE.

Agatocle, Roi de Sicile, arrive dans la Cour de Pandoste; sa bonne mine, les charmes de sa

versation, ses attentions pour la Reine, versent dans le cœur de Pandoste tout le poison de la jalousie. Eperdument amoureux de Bellaire, qu'il venoit d'épouser, il croyoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer. Il prend les politesses d'Agatocle pour des preuves d'amour : bien-tôt il soupçonne son épouse d'être d'accord avec lui pour le deshonorer, & il prend le parti de faire empoisonner Agatocle. Ce Prince est averti à tems, & quitte promptement les Etats de Pandoste. Sa fuite confirme encore les soupçons du jaloux Monarque ; & quoique la Reine fût enceinte, il la fait mettre en prison : elle y accouche d'une fille, que le Roi fait exposer sur les flots, dans un bateau sans voiles & sans matelots : ensuite il veut faire punir son épouse comme coupable d'adultere. Une Loi du Royaume ne permettoit pas de condamner une Reine, sans avoir auparavant consulté l'Oracle d'Apollon. On observe cette cérémonie ; & l'Oracle justifie absolument Bellaire. Mais cette Princesse ne jouit pas longtemps du bonheur d'avoir vû éclater son innocence. Elle apprend la nouvelle de la mort de son fils unique ; & la douleur qu'elle en ressent, termine aussitôt sa vie.

Cette piece est froide & sans intérêt. La Serre a cru faire un chef-d'œuvre d'éloquence dans les tendres adieux que la Reine fait en mourant à son cruel époux ; & vraisemblablement il s'est trompé.

erquin étoit heureusement abordé auprès de la ca
d'un payfan, qui, frappé de la magnificence de ses
ges, & du brillant d'une bague de grand prix
lui avoit attachée au col, l'avoit élevée comme fa
& lui avoit donné le nom de Fauvie. Doraste,
unique du Roi Agatocle, rencontre un jour cette
ne bergere, & en devient passionément amoureux.
parvient à s'en faire aimer ; & après s'être enga
l'épouser, il l'enleve. Crainte que le pere nour
de Fauvie ne révélât leur secret, ils l'emmenent
eux. Ils sont jettés par une tempête affreuse sur
rivages du Royaume de Pandoste. Ce Monarque, a
apperçu Fauvie, ne peut résister à ses charmes
en devient passionément amoureux. Il cherche en
à la séduire la vertueuse & tendre Fauvie n'est p
éblouie ni par la majesté du Trône ni par l'a
des présens. Enfin Pandoste fait mettre Doraste
prison ; & peu de tems après il le condamne à m
espérant que Fauvie, pour obtenir la grace de
époux, lui accorderoit celle qu'il désiroit. Dan
même tems, on lui annonce des Ambassadeurs du
de Sicile, lequel ayant appris que son fils avoit en

la fille d'un payfan , & étoit arrivé dans les Etats de Pandoste , lui envoie redemander ce jeune Prince , & en même-tems la punition de la bergere. Pandoste est fort surpris de trouver dans Doraste l'héritier du Trône de Sicile : il le fait mettre sur le champ en liberté ; & ne pouvant se déterminer à punir Fauvie , il impute tout le crime au payfan , qui passoit pour le pere de cette jeune beauté , & l'envoie au supplice. Ce payfan déclare alors que Fauvie n'est point sa fille , & qu'il l'avoit trouvée abandonnée sur les flots. Il produit en même-tems & les langes & la bague , qu'elle avoit alors au col. Cette bague sert alors à la faire reconnoître ; & Pandoste trouve en cette jeune bergere cette même jeune fille , que dans un transport de jalousie il avoit voulu faire périr. L'on sent bien que tout le monde est bien tôt d'accord , & que le mariage de Doraste avec Fauvie termine cette piece , qui certainement n'est pas meilleure que la précédente.

(PYRAME.) Je ne donnerai point d'extrait de cette Tragédie ; tout le monde est instruit de cette histoire : & la façon dont la Serre l'a traitée , n'invite certainement pas à entrer dans les détails. Pour faire connoître par quelle espece d'éloquence cet Auteur comptoit soutenir un drame en prose. Je vais rapporter l'endroit de cet ouvrage , qu'il regardoit avec le plus de complaisance. Dans la *premiere scène du quatrième acte* , Pirame avoue à Thisbé qu'il se sent tourmenter par les soupçons de la jalousie. Thisbé lui répond :

» Te laiffes-tu déjà maîtrifer à cette paffion , dont
 » la tyrannie eft infupportable ? De qui peux-tu être
 » jaloux. «

P Y R A M E.

» Du Soleil qui te regarde , de l'air qui t'environ-
 » ne , de la terre qui te porte , & du zéphire même
 » qui fe cache dans tes cheveux. Je fuis encore ja-
 » loux de toi-même ; car il me femble que ma bou-
 » che devoit faire l'office de tes mains , n'étant pas
 » dignes de toucher ton beau vifage ; tes regards me
 » mettent en peine , ne pouvant être toujours leur
 » objet ; tes foupirs muets , tes penfées trop secret-
 » tes , & enfin toutes tes actions me tiennent conti-
 » nuellement en action , ou pour l'envie ou pour la
 » crainte : Pardonne-moi , chere ame , tous ces tranf-
 » ports d'amour , puifque tes perfections les ont fait
 » naître. «

T H I S B É.

» Tu me demandes pardon d'une erreur qui méri-
 » te récompense ; & pour te le témoigner , je veux
 » foulager tes inquiétudes. Sçaches donc que le So-
 » leil ne me regarde jamais que de colere , dans le
 » mépris que je fais de fa clarté , puifque tu es le feul
 » aftre qui m'éclairé. Que l'air qui m'environne entre
 » bien dans ma bouche , mais non pas dans mon cœur,
 » parce qu'il eft tout plein d'amour. La vanité que
 » j'ai auffi de me dire ta maîtrefle , me fait fouler la

» terre d'un pied dédaigneux : & le zephir ne se ca-
 » che dans mes cheveux , que de la honte qu'il a de
 » ne pouvoir rien prétendre. Pour mes regards, ils font
 » toujours vagabonds & errans hors de ta présence ,
 » ne pouvant trouver d'objet capable de les arrêter ;
 » & je te dirai que mes soupirs, quoiqu'ils soient
 » muets, te parlent toujours le langage de ma pas-
 » sion , & mes pensées n'ont rien de secret que le
 » secret de mon amour. «

(SUJET DE THOMAS MORUS.) Henri VII.
 Roi d'Angleterre , employe tous les moyens possibles
 pour qu'Artenice , (Anne de Boulen) dont il est
 éperdument amoureux , réponde à ses désirs ; & ne
 pouvant y réussir, il prend le parti de l'épouser , & de
 répudier la Reine. Pour lever les difficultés, que le
 Pape oppoisoit sans cesse à ce projet, il change de
 Religion, & fait monter Artenice sur le Trône. Tho-
 mas Morus, Chancelier d'Angleterre, vient trouver
 le Roi, & lui tient le discours le plus éloquent & le
 plus courageux, pour soutenir les droits des Autels
 & ceux de la Reine. Henri ne pouvant le gagner, &
 le trouvant toujours inébranlable dans ses principes,
 l'envoie au supplice. Il meurt avec la piété & la fer-
 meté, qu'on devoit attendre d'un aussi grand homme.

Cette piece, qui n'est pas meilleure que les précé-
 dentes, a de plus un très-grand défaut. C'est qu'Ar-
 tenice y joue le plus beau rôle. Son caractère est res-

pectable : on l'aime , on ne peut s'empêcher d'applaudir à son élévation. On voit , sans regret , le départ de la Reine ; & l'on est peu touché de la mort de Thomas Morus.

(SUJET DU SAC DE CARTHAGE.) Les Romains s'étant emparé de Carthage , les malheureux habitans de cette Ville , pour respirer encore la liberté , prennent le parti de se renfermer dans la Citadelle ; mais les vivres leur manquent bien-tôt : ce qui les détermine à envoyer un Officier pour demander à capituler. Scipion ne veut se prêter à aucune proposition , & déclare qu'il ne les écouterá que lorsqu'ils se rendront à discrétion , & qu'on aura fait mourir certains chefs qu'il désigne. Au désespoir de cette barbarie , ils se déterminent à se défendre jusqu'au dernier soupir. Cependant Asdrubal , voyant le sort qui les attend , & craignant pour sa femme & ses filles , va trouver Scipion , & lui promet de le rendre maître de la Citadelle. Sophronice , son épouse , indignée des soupçons que l'on a contre lui , va le trouver dans la tente du Général des Romains , l'interroge ; & ayant appris son projet , malgré la présence de Scipion , elle l'accable de reproches , le quitte & rentre dans la Citadelle. Elle s'arme avec ses filles , pour défendre sa patrie & mourir glorieusement. Quelques Carthaginois qui la soupçonnent d'intelligence avec son mari , accourent pour l'immoler à leur fureur ; mais ils la trouvent servant d'exemple aux plus bra-

ves Carthaginois. Malgré toute sa valeur, les Romains par la trahison d'Asdrubal, se rendent enfin maîtres de la Citadelle, où ils mettent tout à feu & à sang. Asdrubal se précipite au milieu des flâmes pour sauver sa femme & ses enfâns. Dès que Sophronice l'apperçoit, elle donne la mort à ses deux filles, & se perce le cœur du même poignard. Asdrubal, déchiré par ce spectacle funeste, & dévoré par ses remords, se passe son épée au travers du corps.

Il y a quelques beautés dans cette piece : le rôle de Sophronice est ferme & courageux ; Scipion bavarde un peu, mais il soutient assez l'idée qu'on s'est formée de la vertu des anciens Romains. On auroit peut-être pû tirer parti de ce sujet, s'il eût été orné des agrémens de la poésie.

(SUJET DU MARTYRE DE SAINTE CATHERINE.) Pour remercier les Dieux d'une victoire éclatante, qu'il vient de remporter, l'Empereur ordonne qu'on leur offre un sacrifice solennel, & veut obliger les Chrétiens à brûler de l'encens sur leurs autels. Fideles au vrai Dieu, ils préfèrent la mort à une pareille profanation. Catherine, Princesse d'Alexandrie, plaide leur cause en présence de l'Empereur, & finit par se déclarer Chrétienne. L'Empereur, ébloui par ses charmes, lui offre sa Couronne, à condition qu'elle changera de Religion. La Princesse rejette ses offres avec mépris ; ce Monarque de plus en plus amoureux, voulant la gagner, fait venir un fameux

philosophe, pour disputer contre elle, en présence de toute la Cour. Elle réfute tous ses argumens, & finit par convertir le philosophe, l'Impératrice & tous les Auditeurs. L'Empereur furieux les envoie tous au supplice. Avant que de mourir, Catherine fait plusieurs miracles ; & après sa mort, on entend les Anges chanter une hymne à sa louange. L'Empereur convaincu par cette merveille, embrasse le Christianisme.

Le fond de cette Tragédie est sans contredit très-édifiant ; mais les détails en sont bien froids & bien ennuyeux.

(S U J E T D E C L I M E N E .) Climene & Pamphilie, sa sœur, Princesses chassées de leurs Etats, se réfugient chez un Roi voisin. Poliarque, favori de ce Prince, devient amoureux de Climene, & s'en fait aimer : il se croit au comble du bonheur, quand il apprend que son maître est son rival. Tout concourt à sa perte. Pamphilie, qui est devenue amoureuse de lui, pour lui ôter toute espérance d'épouser Climene, découvre au Roi la tendre union de ces deux amans. Ce Monarque, furieux contre son favori, le fait mettre en prison ; & sa colere augmentant de moment en moment, il veut faire mourir & Poliarque & Climene, & tous ceux qui ont pris leur parti : puis tout-à-coup il pardonne à tout le monde ; marie Poliarque avec Climene, leur donne des troupes pour remonter

sur le Trône; fait grace à Cléonte, qui l'a trahi pour obéir à Pamphilie, dont il est amoureux; & pour comble de générosité, lui donne cette Princesse avec une riche dot.

Cette piece est peut-être la plus mauvaise & la plus ennuyeuse de toutes celles de la Serre; & c'est beaucoup dire.

(THESÉE.) Les mêmes raisons qui m'ont empêché de donner l'extrait de Pyrame, m'empêchent d'en donner de cette Tragi-Comédie; je ne ferois qu'ennuyer mon lecteur, n'y ayant certainement rien dans cet ouvrage, soit par le style, soit par la conduite, qui mérite son attention. Si cependant quelqu'un désiroit connoître les détails de ce sujet, je le renvoye avec confiance à l'Opera, que le célèbre Quinault a fait sous le même titre. C'est à peu près la même marche. La seule différence, en ne parlant pas de celle qui existe entre un chef-d'œuvre & une platitude, c'est qu'ici Thésée épouse Antiope, Reine des Amazones, & que dans l'Opera, c'est la jeune Eglé que ce héros épouse.

1631.

BRIDARD.

URANIE, Tragi-Comédie Pastorale, en cinq actes, dédiée à Mademoiselle de Bourbon, avec un avis au Lecteur, quelques vers & un argument. PARIS, Jean Martin, 1648. in-8°.

(SUJET D'URANIE.) Florilame, Prince d'Islande, est amoureux & aimé d'Uranie, fille du

Roi de Phrigie. Ce Monarque, qui désire un Prince plus puissant pour son gendre, refuse Florilame. Celui-ci, au désespoir, veut d'abord tuer le Roi ; mais il est retenu par cette réflexion, qu'il dit tendrement à sa maîtresse.

Puis pourrois-je donner, quand j'en aurois envie,
La mort à celui-là qui t'a donné la vie.

Enfin ne trouvant pas d'autre expédient, il lui propose de quitter la Cour de son pere, & de se réfugier en Arcadie, où sous de simples habits de bergers ils pourront faire l'amour tout à leur aise. La Princesse y consent ; & ils partent : ce qui met le Roi dans la plus grande fureur. En même-tems les Ambassadeurs du Roi de Phéacie, viennent lui demander pour leur maître, Uranie en mariage. Voici toute la harangue du Chef de l'ambassade.

Grand Roi, notre souhait vous donne le bon soir

On leur fait part de l'enlèvement de la Princesse ; & sur le champ ils prennent leur audience de congé. Cependant les deux jeunes amans arrivent heureusement en Arcadie. Florilame, voulant profiter de la liberté où ils se trouvent, demande un baiser à Uranie : cette Princesse rougit ; il lui dit :

Mais pourquoi rougis-tu ?

U R A N I E.

Ne sçais-tu pas encore

Qu'en voyant le Soleil, on voit rougir l'aurore ?

Leur bonheur n'est pas de longue durée. Une bergère de la contrée devient amoureuse de Florilame, & ne peut parvenir à s'en faire aimer. Pour se venger, elle trouve le moyen de persuader à Uranie que Florilame est inconstant. Cette Princesse trop crédule reçoit son amant si froidement, que, pénétré de désespoir, il se dévoue à la mort. Il monte sur le rocher le plus escarpé, & crainte que sa chute ne servît pas son désir, il s'enfonce auparavant un poignard dans le sein, puis se précipite du rocher. D'un autre côté, la Princesse, ne voulant pas survivre à l'infidélité de son amant, est prête à se percer le cœur, lorsqu'elle est arrêtée par un vieillard, qui lui persuade, avant d'exécuter son projet, de consulter l'Oracle de Diane. Il la conduit dans le Temple de cette Déesse; elle interroge l'Oracle, qui lui répond:

Un trepassé vivant t'ôttera de ce deuil.

On apporte en effet dans ce même Temple le pauvre Florilame baigné dans son sang: la Princesse le reconnoît, & l'inonde de ses larmes. Que ne peut point sur un cœur bien épris les preuves de tendresse, de l'objet qu'il adore? Florilame, le tendre Florilame, qui paroïssoit n'avoir pas un moment à vivre, recueille avec transport les larmes précieuses d'Uranie; & ces larmes ont un charme si puissant, qu'elles le rendent aussi-tôt à la vie. Ce bonheur inattendu est suivi d'un autre, sur lequel ils ne pouvoient pas

plus compter : c'est que le Capitaine des Gardes
 Roi de Phrigie vient leur annoncer que le Roi, et
 seulement n'est plus en colere contre eux, mais m
 qu'il les attend avec impatience, & qu'il consent à
 union. Ils s'embarquent aussi-tôt, arrivent en Phri
 le Roi les embrasse, & fait dans l'instant même
 lebrer leur mariage.

Pour donner une idée du talent poétique du
 Bridard, j'ai cru devoir rapporter deux stan
 que j'ai choisies parmi six, que se disent tendre
 Florilame & Uranie, étant sur le vaisseau qu
 conduit en Phrigie.

U R A N I E.

Dieux, que cette onde est amoureuse,
 Depuis qu'elle porte nos feux !
 Il semble qu'elle fait des vœux,
 De n'être jamais rigoureuse.
 Regardez comme le repos
 Coule lentement sur son dos,
 Ha ! certes, notre amour la tente.
 N'est-ce pas que dans ce beau tems
 Elle veut devenir constante,
 Nous voyant tous deux si constants.

F L O R I L A M E.

Admirable & chaste Uranie,
 Les amours sont nos matelots ;
 Les graces se changent en flots,
 Pour te donner leur compagnie.
 Vois comme autour de ce vaisseau,
 Les belles nymphes de cette eau,
 A travers ces miroirs liquides,
 Dévoient des yeux tes beautés,

Et font gloire d'avoir dans leurs seins tout humides
Des chaleurs pour tes raretés.

Je ne dois pas non plus oublier de faire part à mes Lecteurs d'un avis, qui se trouve à la tête de cette Tragi-Comédie, où Bridard après avoir pris soin de se louer tant qu'il peut, & sûrement beaucoup plus qu'il ne l'a été par ses contemporains, dit : » Certes » pourvu qu'une personne m'ait en quelque opinion, » je méprise les censures & les louanges de ces critiques à la douzaine. Si mon style n'est relevé, il » est intelligible ; si mes vers ont peu d'orgueil, ils » ont assez de politesse, pour m'exempter du nom de » pedant, que mes envieux possèdent légitimement. » J'ai hanté d'autres lieux que des Colléges, où j'ai » appris à ne point faire du latin & du françois une » même langue, &c. «

1631.

J. G. DURVAL.

LES TRAVAUX D'ULYSSE, Tragi-Comédie en cinq actes, & tirée d'Homere, dédiée à M. le Duc de Nivernois. PARIS, Pierre Menard, 1631. in-8°.

AGARISTE, Tragi-Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Madame la Duchesse de Nemours. PARIS, François Targa, 1636. in-8°.

PANTHÉE, Tragédie en cinq actes, en vers, tirée de Xenophon, dédiée à M. le Duc de Nemours. PARIS, Cardin Besogne, 1639. in-4°.

(SUJET DES TRAVAUX D'ULYSSE)

L'Auteur a inferé dans cet ouvrage , qui est beaucoup plus à un poëme épique , mis en dialogue qu'à un drame , tout ce qu'il a pû rassembler de figures d'Ulysse , après le siège de Troyes. On voit ce héros favorisé par Eole , qui lui donne des outres remplies des vents nécessaires , pour lui procurer un heureux voyage. L'on voit aussi les matelots persuadés que ces outres contiennent les plus précieux présens , les ouvrent toutes , & excitent la plus violente tempête. Ulysse est obligé d'aborder dans l'île de Circé. Il est aimé de cette Princesse ; & après avoir obtenu d'elle la délivrance de ses compagnons de voyage , il la quitte pour descendre aux enfers , où on fait paroître la Cour de Pluton : Ulysse se présente avec les grands criminels de la fable. Il y se repose avec plaisir les ombres de ses amis , tués au siège de Troyes. Tiresias , qui paroît à son tour , lui fait différentes prédictions sur ce qui doit encore lui arriver ; ensuite on fait paroître sur la scène Jupiter , Neptune & d'autres Divinités. Enfin Ulysse , vainqueur de tous les obstacles , rejoint ses compagnons. En finissant cette pièce , Jupiter annonce la vengeance pour venger le Soleil , de ce qu'ils ont osé voler des troupeaux , qui lui étoient consacrés.

On ne peut citer de cette pièce aussi régulière & bizarre , que les vers sur les maux que cause

ellement dans le monde l'or & l'argent. C'est par
cette réflexion qu'Ulyffe commence :

Minéraux épanchés du vaisseau de Pandore,
Veines d'or & d'argent, que tout le monde adore ;
Vains trésors amassés dans le temple d'Até,
Pernicieux outils de la nécessité ;
Execrables métaux dans la terre steriles,
Mais qui faites germer tant de maux dans les Villes,
Vous êtes si puissans, qu'aujourd'hui les mortels
Aux idoles d'argent, érigent des autels, &c.

(SUJET D'AGARITE.) Le Roi amoureux de
jeune Agarite, charge un de ses courtisans de faire
cette belle l'aveu de sa passion. Celui-ci, pour l'en-
ager à lui répondre, lui dit en lui montrant un ta-
bleau qui représente le Printems.

• • • • •
Voyez ce beau printems où l'amour s'est lui-même
Représenté par tout comme sur un emblème,
Il n'est trait là de-dans, qui ne vous fasse voir
Des chefs-d'œuvres entiers de son divin pouvoir.
Alors que ces peupliers à la vigne se lient,
Leurs feuilles tremblent d'aïse, & leurs branches s'en plient ;
L'esprit qui les produit, d'un soin perpétuel,
Nourrit entre leurs troncs un amour mutuel ;
Ainsi le grenadier & le mirthe se baïsent,
Et parmi les citrons, les oranges se plaisent ;
Cette palme profite & se charge de fruits,
Passant près de son mâle & les jours & les nuits, &c.

Cependant Medon, pere d'Agarite, instruit de
l'amour du Roi pour sa fille, & voulant la soustraire
aux poursuites de ce Monarque, fait courir le bruit

290 *THEATRE FRANÇOIS.*

qu'elle est enlevée, & la fait enfermer dans un vieux Château, où elle passe bien-tôt les momens les plus délicieux, par l'amour mutuel entre Policaste & elle. Ayant eu, un jour, ensemble quelques petites altercations, Agarite cherche à apaiser son amant : il fait ainsi ses conditions :

P O L I C A S T E.

Pour n'y penser jamais, permets que je te baïse.

A G A R I T E.

Pourvu qu'en tout honneur....

P O L I C A S T E.

Je ne demande rien.

Autre chose, d'honneur, que de prendre le tien.

A G A R I T E.

Tu t'émancipes trop de parler de la sorte.

P O L I C A S T E.

Ha ! que tu connois, mal l'amour que je te porte.

A G A R I T E.

Après un doux baïser, ne demande rien plus ;
Je hais plus que la mort ces plaisirs dissolus.

P O L I C A S T E.

Je ne veux point passer ou le sein ou la bouche ;
Mignarde, ne crains point qu'autre part je te touche.

A G A R I T E.

C'est trop recommencer. Ha ! je me fâcherai.

P O L I C A S T E.

Je n'en veux plus qu'un autre, & puis je m'en irai.

A G A R I T E.

Dépêchez-vous, je crains que Lyzene revienne.

Elle avoit ses raisons pour craindre la présence de Lyzene; elle sçavoit qu'il étoit amoureux d'elle; mais elle ignoroit encore qu'il l'avoit demandée en mariage, & que Medon la lui avoit accordée. Medon vient avec satisfaction annoncer à sa fille le bon parti qu'il a trouvé pour elle, & lui vante les grands biens de Lyzene. La tendre Agarite, peu flattée des faveurs de la fortune, répond à son pere :

J'aurois mieux avoir Policaste tout nud.

Medon est peu touché du noble désintéressement de sa fille, & lui ordonne de se préparer à donner la main à celui qu'il lui destine. La pauvre Agarite au désespoir cherche son amant, pour lui apprendre cette funeste nouvelle. Celui-ci la rassure, & lui conseille de feindre d'obéir à son pere; & le soir de ses noces de quitter la maison paternelle, pour le venir joindre dans un azyle sûr, qu'il lui indique. Le projet s'exécute; & Agarite rejoint Policaste, qui la fait déguiser en homme; en l'aidant à s'habiller, il ne peut s'empêcher de prendre quelques privautés: Agarite le gronde, & il lui répond :

Mon ame, le moyen de t'aider à tâtons ? *

(* C'étoit la nuit.)

La main en ce devoir, est si près des tetons,
Qu'on ne peut.

(A G A R I T E.)

Laisse-moi.

(POLICASTE,)

Pourquoi te laisserai-je ?

Miracle ! j'ai trouvé sur deux pommes de neige

Deux petits glands de feu , &c.

Il est nécessaire de sçavoir que le Roi avoit été instruit qu'Agarite alloit épouser Lyzene , & qu'il avoit formé le dessein de faire enlever cette belle le jour de ses nôces , & de faire tuer son mari. Des hommes masqués entrent dans le bal , tuent le nouveau marié ; mais ne trouvant point son épouse , on est bientôt après convaincu qu'Agarite est morte , parce que l'on trouve ses habits sur le bord de la mer. A cette affreuse nouvelle , le Roi se livre au plus violent désespoir : il fait faire la statue de cette jeune beauté , qu'il met sur un lit de parade , & vient tous les jours y pleurer la perte de l'objet qu'il adore. Les deux jeunes amans , ennuyés de leur retraite , reviennent déguisés dans la ville , & apprennent ce qui se passe à la Cour. Policaste persuade à une jeune Princesse , qui avoit quelque goût pour le Roi , de prendre la place de la statue d'Agarite , & de saisir un instant favorable pour consoler le Roi. Ce Monarque arrive à son ordinaire pour continuer ses tristes regrets. Il est d'abord fort étonné de ce changement de décoration ; peu à peu il s'y accoutume : ensuite il devient amoureux de cette jeune Princesse , & enfin il finit par l'épouser. Enchanté de son bonheur , il veut connoître l'auteur d'un si heureux stratagème ; on lui

nene Policaste , qui s'engage de faire quelque chose : bien surprenant , c'est de rendre Agarite à la vie , on la lui promet en mariage ; le Roi lui en donne parole : aussi-tôt Agarite paroît , & on lui fait épouser son cher Policaste.

(SUJET DE PANTHÉE.) Panthée est prisonnière de Cyrus ; Araspe est commis à sa garde , & en vient amoureux : voyant qu'il ne peut la faire consentir à ses desirs , il veut la violer. Le Roi , instruit de son forfait , charge Abradate , ami d'Araspe , de lui en laver la tête. Pour mieux s'acquitter de sa commission , Abradate prend le ton ironique , & lui dit :

Après tant de périls que vous avez courus ,
Pensez vous point toujours être aimé de Cyrus ?
Serez vous point au rang des illustres Monarques ,
Pour ce dernier combat , dont vous portez les marques ?
Ce coup d'ongle imprimé vous a mis en courroux.
Mais est-il de la main de Panthée , ou de vous ?
Tout au milieu du front , vous avez une étoile ;
N'est-ce point de l'agraffe attachée à son voile ?
Quelque gros diamant a causé ce malheur ,
Qui vous fait sur le nez une extrême douleur ?
Et cette égratignure , une épingle mal mise ,
Vous l'a faite à la joue , en baisant la chemise ?
Je m'étonne , voyant votre poil hérissé ,
Comme vous n'êtes chauve , en ayant tant laissé !
O ce fameux combat , & digne de mémoire ,
Qui vous met à main une palme de gloire !

Araspe confus , n'a rien de bon à répondre ; mais sa confusion redouble encore , lorsqu'il voit arri-

ver Cyrus, qui veut d'abord le faire punir sévèrement ; & qui ensuite, en fin politique, trouve le moyen de profiter de sa faute. Il feint de l'exiler, & lui ordonne d'aller chez ses ennemis, ou sans doute il sera bien reçu, ensuite de revenir lui rendre compte de la situation de leur armée. Cependant Panthée, persuadée que c'est par rapport à elle que Cyrus s'est privé d'Araspe, pour témoigner sa reconnoissance à ce Monarque, écrit à son mari Abradate de quitter le parti de Cresus, pour venir prendre celui du Roi des Perses. En effet, Abradate suit les conseils de sa femme. Cyrus le reçoit avec les plus grands honneurs, & lui donne le commandement d'une partie de ses troupes. On doit bien remarquer en cet endroit avec quelle adresse Durval sçait donner à Cyrus le caractère de la plus grande bienfaisance. Malgré tous les embarras de la guerre, ce Monarque, toujours plein de bonté & d'attention, fait donner à Abradate une grande tente, pour, avant son départ, passer du moins une bonne nuit avec sa femme : Abradate, enchanté de cette honnêteté, vient en rendre compte à Panthée, & s'exprime ainsi :

Avant que je me rende où ma charge m'appelle,
 Cyrus m'a voulu faire une grace nouvelle,
 De nous loger ensemble encor cette nuit,
 Pour au moins, si je meurs, vous laisser un beau fruit.
 Il juge que demain, vous serez plus contente, &c.

Après avoir eu une très-bonne nuit, & rempli tous

ses devoirs , Abradate quitte Panthée , se met à la tête des troupes , livre un combat à Cresus , où ce Monarque est blessé & fait prisonnier. Mais le nouveau Général est lui-même blessé dangereusement. On le rapporte dans le camp , où il meurt entre les bras de Panthée , qui , de désespoir , se tue sur le corps de son époux.

Cette piece est très-réguliere , & remplie de personnages épisodiques. L'Auteur dans la Préface avoue qu'il n'a point voulu s'affujettir aux règles des trois Unités : aussi les viole-t-il à chaque instant. La scène est tantôt dans le camp de Cyrus , tantôt dans celui de Cresus. Il y a une Princesse Armenide , épouse de Tygrane , qui , sans sçavoir pourquoi , est déguisée en homme , & qui ne produit aucun effet ; certainement la versification ne sauve pas l'irrégularité de la conduite.

1631.

R. M. SIEUR DU ROCHER.

L'INDIENNE AMOUREUSE , ou *L'HEUREUX NAUFRAGE* , Tragi-Comédie en cinq actes , en vers , imitée de l'Arioste , dédiée à Mademoiselle de Liancourt , avec un argument , & quelques vers à l'Auteur. PARIS , Jean Corrozet , 1631. in-8°.

LA MELIZE , ou *LES PRINCES RECONNUS* , Pastorale comique en cinq actes , en vers , avec un prologue facétieux , un argument , & quelques vers à l'Auteur ; dédiée à Madame la Duchesse

290 THEATRE FRANÇOIS.

de Montbazou. PARIS: Corrozet, 1634. in-8^o.

(SUJET DE L'INDIENNE AMOUREUSE.)

Cleraste & Rodomare, fils du Roi du Pérou, sont jettés par une tempête dans l'isle de la Floride, & arrivent assez à propos pour délivrer Axiane, fille du Roi, qui étoit au moment d'être violée par Méandre, Prince du Mexique, à qui ils accordent la vie. Cleraste devient amoureux d'Axiane, & a le bonheur de lui plaire : elle lui accorde même quelques baisers.

C L E R A S T E.

Et souffrez que mon ame en extase ravie,
Elance sur ce sein le dernier trait de vie.

A X I A N E.

Laissez meurir ces fruits : le tems & la raison
Vous les feront ceuilir en leur propre saison.

C L E R A S T E.

Vous permettrez du moins que nos bouches se colent,
Et que dans ces plaisirs nos deux ames s'envolent.

A X I A N E.

Vous priver de si peu, ce seroit vous punir ;
Mais après cela dit, à n'y plus revenir.

Après s'être dit bien des choses tendres, voyant que le jour est prêt à finir, Axiane dit à son amant :

Retirons-nous, mon ame, attendant que le jour
Recommence de luire avecque notre amour.

C L E R A S T E.

Mon bel astre, tes yeux n'ont que trop de lumière ;
Et le Soleil fait bien d'avancer sa carrière ;

Voyant, par les rayons que jettent tes beaux yeux,
Que tu n'es ici bas que ce qu'il est aux cieus.

Cependant Meandre est bien-tôt instruit de l'intelligence qui règne entre ces deux amans ; & pour la troubler , il donne un rendez-vous à Rosemonde , dont il est aimé : il lui fait prendre les habits de sa cousine Axiane , & par ce stratagème persuade à Clérasse qu'il est tout au mieux traité par la Princesse. Ce tendre amant au désespoir , & croyant ne pouvoir plus douter de son malheur , se précipite dans les flots. Son frere vient demander justice au Roi. Ce Monarque instruit des motifs qui avoient porté Clérasse à se donner la mort , fait mettre en prison Axiane & Meandre , & bien-tôt les condamne à la mort. Il est nécessaire de sçavoir qu'on avoit retiré Clérasse du milieu des eaux , & qu'on l'avoit rendu à la vie ; mais que ce Prince , se rappelant sans cesse l'infidélité d'Axiane ; & plongé de plus en plus dans l'amertume & la douleur , s'étoit confiné dans un désert. Il faut sçavoir encore que Rosemonde , ayant appris qu'on avoit condamné Axiane , se reprochant d'avoir contribué à son malheur , & déchirée par ses remords , s'étoit retirée dans le même désert. Le Prince la rencontre : elle lui apprend tout ce qui s'est passé à la Cour depuis qu'il s'en est absenté. Par ce récit elle lui fait connoître l'innocence d'Axiane ; mais lui apprend en même-tems que cette Princesse infortunée va périr par la main du bourreau. Clérasse n'hésite pas ; il part dans

l'instant, persuade à Rosemonde de le suivre; ils arrivent au moment même où l'on alloit livrer la Princesse au supplice : ils la justifient aisément. Le Roi transporté de joye de trouver sa fille innocente, la donne en mariage à Cléaste, fait épouser Rosemonde à Rodomare, & fait brûler Meandre.

(S U J E T D E M E L I Z E .) Des pirates avoient enlevé Melize, fille du Roi, & l'avoient donnée au Roi d'Arcadie. Le Roi d'Elide déclare la guerre à celui d'Arcadie, & s'empare de ses Etats. Le Monarque détrôné se réfugie, & vit incognito dans une forêt voisine. Avant que de partir, il avoit remis entre les mains d'un de ses confidens ses deux enfans, Florigene & Delphire avec Melize, pour les faire élever dans un village voisin : il lui recommanda sur-tout de leur cacher le sang illustre à qui ils devoient la vie, & qu'il leur persuada qu'ils sont fils de payfans. Ces enfans croissoient en âge & en beauté; Florigene devient amoureux de Melize, & en est aimé. Ce Florigene étoit si joli, qu'il tournoit la tête à toutes les bergeres. Enfin après bien des tracasseries, des jalousies, de petites intrigues & de plus petits moyens, un heureux événement procure la reconnoissance de tous ces enfans. Le vieux Roi d'Elide étoit mort : son fils Clitimat étoit monté sur le Trône; ce Prince avoit vu Delphire & en étoit amoureux. Il rend la Couronne au vieux Roi d'Arcadie, pere de sa maîtresse,

lui demande Delphire en mariage, & l'obtient, accorde sa sœur Melize au gentil Florigene : & tout le monde est heureux.

Je n'ai point trouvé dans cette piece très-médiocre, de vers qui valussent la peine d'être cités ; mais j'ai cru devoir rapporter le commencement du prologue, qui, comme l'on a vu, est annoncé sous le titre de facétieux, & qui du moins est fort singulier. Voici son début.

» Rien, rien : je ne le ferai pas, je n'y suis pas
» tenu, bien que pour ce faire je sois assez fourni de
» fil & d'aiguille. Voulez sçavoir, Mesdames, le sujet
» de ma juste colere ? C'est que nos Confreres sou-
» tiennent par une infinité de beaux argumens, que
» je suis tenu de vous le faire, que ma qualité m'y
» oblige ; Bref, qu'il faut que je vous le fasse : & bien
» il n'y a remede, puisque votre mérite & mon
» devoir me sollicitent de vous le faire pour la dé-
» charge de ma conscience. Je vous le ferai donc.
» Que la sueur ne vous monte point sur le front, Mes-
» dames : j'entends le prologue, &c.

1631.

JEAN OGIER DE GOMBAUD, né à Saint-Just de Luffac, près Brouage en Saintonges, mort en 1666. âgé de près de cent ans ; il étoit de l'Académie Française & Gentilhomme.

L'AMARANTE, Pastorale en cinq actes, en vers, avec des chœurs & un prologue, dédiée à la Reine, mere du Roi. PARIS, Ant. de Sommaville, 1631. in 8°.

LES DANAIDES, Tragédie, dédiée à Monseigneur Fouquet. PARIS, Aug. Courbé, 1650. in-8°.

(SUJET D'ARAMANTE.) Amarante, fille de Daphnis, étoit la plus belle & la plus riche bergere du canton; tous les bergers soupiroient pour elle. Mais elle ne s'étoit point déclarée pour aucun d'eux. Le jeune Alexis étoit le plus passionné; & quoiqu'il fût pauvre, & qu'il ignorât l'auteur de ses jours, il cherchoit sans cesse à lui donner des preuves de l'excès de son amour. Son bonheur le conduisit un jour dans un bois, où il délivra Amarante des mains d'un satyre, qui étoit prêt à la violer; la bergere fut sensible comme elle le devoit à un aussi grand service, mais n'osa cependant pas encore se déclarer en sa faveur. Daphnis son pere, désirant avoir un gendre, la presse de choisir un époux. Tous les amans se rassemblent: un plaisant, les voyant en si grand nombre, dit;

Voilà bien des époux:

Il faudra un grand lit pour les contregir tous.

Cependant Amarante, ne pouvant résister aux ordres réitérés de son pere, déclare qu'elle donnera la main à celui qui lui rapportera une ceinture qu'elle avoit perdue, lorsque le satyre voulut lui faire violence, ou qui lui présentera la dépouille d'un grand cerf célèbre dans le canton, à cause de sa singuliere légereté. Elle sçavoit qu'Alexis avoit ramassé la ceinture, & elle ne doutoit point qu'il ne fût bien-tôt

vainqueur du cerf. En effet, il devance tous ses rivaux ; il voit le cerf, le joint & le tue ; mais malheureusement, succombant sous la fatigue qu'il avoit esfuée ce jour là, & contre cet animal & contre le satyre, il s'endort. Oronte, jeune bergere, qui lui avoit envain offert sa tendresse, voyant qu'il avoit rempli les deux conditions exigées par Amarante, & qu'il alloit devenir son époux, cède à la jalousie, lui vole la ceinture, & attache au col du cerf un billet, qui paroît écrit de la main même de Diane, par lequel cette Déesse ordonne la mort d'Alexis, pour avoir osé tuer un animal qui lui étoit consacré. Dès que les bergers ont connoissance de cet ordre cruel, ils arrêtent le malheureux berger, & le conduisent au supplice. Amarante prend envain sa défense : il alloit périr, lorsque Timandre, le plus puissant des bergers de la contrée, arrive tout à propos d'un très-long voyage, qu'il avoit entrepris pour retrouver son fils & sa fille, qu'on lui avoit enlevé depuis long-tems : on peut juger de sa joye lorsqu'il reconnoît son fils dans Alexis, & sa fille dans Oronte. Sa satisfaction est bien-tôt troublée, lorsqu'il apprend qu'on alloit faire mourir Alexis. Oronte alors, pour sauver les jours de son frere, révele la supercherie qu'elle avoit faite ; & Alexis justifié passe aussi-tôt des bras de la mort dans ceux de sa chere Amarante.

Cette Pastorale chargée d'incidens, qui la rendent

très-obscur, est bien mauvaise & bien mal écrite : les chœurs dans les entr'actes, sont ce qu'il y a de plus passable, mais ne méritent cependant pas que j'en cite aucun fragment.

(LES DANAÏDES.) Je ne crois pas devoir donner l'analyse de cette pièce ; & je renvoie à deux Auteurs, qui ont traités le même sujet, Riuperous en 1704. sous le titre d'Hypermnestre, & l'Abbé Abeille sous celui de Lincée. La première eut le plus grand succès ; & on la voit encore aujourd'hui avec la même satisfaction. La seconde, quoique remplie de grandes beautés, n'a point été représentée. A la mort de l'Abbé Abeille, on la trouva dans ses papiers : il n'y a pas long-tems qu'on l'a imprimée en Hollande pour la première fois. Celle de Gombaud dans son tems attira avec justice les suffrages de tous les spectateurs. La conduite, il est vrai, n'en est pas exactement régulière ; mais la versification en est noble, & présente souvent des tableaux vraiment tragiques. Pour en donner une idée, j'en citerai deux endroits ; l'un pris dans la *deuxième scène du premier acte*, au moment que le Roi, intimidé par un Oracle qui lui a prédit qu'il périroit par la main d'un de ses gardes, fait venir des devins ; l'un d'eux, après avoir consulté les entrailles des animaux, lui dit :

Les Dieux épouvantés abandonnent leurs Temples,
Et semblent redouter des monstres sans exemples.
La première victime entraînée à l'Autel,
Tombe comme indignée après le coup mortel ;
Le sang coule à regret de ses veines tremblantes ;
Les autres ont l'effroi, paroissent chancellantes,
Et pour se délivrer font leur dernier effort ;
On les voit tressaillir long-tems après leur mort.

On voit des cœurs flétris, des entrailles horribles,
 Qui de notre infortune ont des marques visibles.
 La flâme, au lieu de tendre au suprême séjour,
 Au lieu de s'élever, rampe tout à l'entour;
 Et telle que Lucine au milieu des nuages,
 Elle prend la couleur conforme à ses présages:
 Tantôt rouge & sanglante, elle attaque les corps;
 Et tantôt pâle & sombre, elle imite les morts.
 Les torches ont perdu leur clarté coutumière,
 Et ne font éclater qu'une ombre de lumière,
 Comme les mânes l'ont au-delà du tombeau,
 Si le triste univers souffre quelque flambeau, &c.

L'autre est tirée de la *seconde scène du quatrième*
acte: c'est Alphite, confidente d'Hypermnestre, qui
 vient lui apprendre le crime affreux que ses sœurs
 ont ennet de commettre. Interrompue dans son récit,
 elle le continue ainsi :

Pour courir au secours, que d'un commun accord,
 Elles se devoient rendre en ce tragique effort,
 La fiere Iphimeduse, & la belle Asterie,
 Sortoient comme en triomphe, & marchoient en furie;
 Les bras nuds & sanglans, également armés,
 Qui déjà sembloient être au meurtre accoutumés.
 La vaine ambition de paroître cruelles,
 Amenoit Callidice & Theane après elles.
 Toutes avec ardeur, s'avançoient pour aider
 Celles, que trop de crainte auroit pû retarder.
 En effet, Adianthe, Hyppodame, Euridice
 Ne se pouvoient résoudre à ce cruel office;
 Et d'un trouble si grand, leurs courages pressés
 Laissoient languir les corps qu'elles avoient blessés, &c.

L'on attribue encore à cet Auteur Cidype & Aconce,
 & Theodore. Ces piéces n'ont point été imprimées.

1632.

RICHEMONT BANCHEREAU, né à Saumur, 1612. il étoit Avocat au Parlement.

L'ESPERANCE GLORIEUSE, ou **AMOUR ET JUSTICE**, Trag. Comédie en cinq actes, en vers dédiée à Monseigneur le Prince de Condé, avec un avis au Lecteur, une Préface à M. de la Martiniere Brossa Gentilhomme Vendomois, & quelques poësies diverses. PARIS, Claude Collet, 1632. in-8°.

LES PASSIONS EGARE'ES, ou **LE ROMAN DU TEMS**, Tragi-Comédie en cinq actes, en vers dédiée à Monseigneur le Comte de Fiesque, avec un avis au Lecteur. PARIS, Claude Collet, 1632. in-8°.

(SUJET DE L'ESPERANCE GLORIEUSE)
Cloris avoit eu quelques complaisances pour Philide, cet amant indiscret se vante de ses faveurs, & tire même des propos injurieux à son honneur. Elle veut trouver un Procureur, & lui dit :

Monseigneur, il est besoin ici de consulter
Que la force d'amour, m'ayant fait arrêter
Dans un lien fatal, où mon ame est complice,
D'un certain innocent, tout fourré de malice,
D'un infidel amant qui tire vanité,
De triompher envain de ma fidélité,
De qui les beaux discours, monstres de flatterie,
M'ont semblé des crayons de l'enfant d'Idalie;
Mais dont la lâcheté se porte jusques-là,
De publier ici que j'avois fait cela,

Et qui plus est encor , chose plus inhumaine ,
 Il a mis à ma porte un bouchon pour enseigne :
 Il a fait des romans pour me deshoner.
 N'aurois-je pas bon droit de le faire appeller ?

Le Procureur lui conseille de demander justice , il
 esse une Requête qu'on présente au Juge du lieu.
 ici un fragment de cette requête : c'est Cloris qui
 pose ses griefs contre Philidor.

Que le vice a pouvoir ou la nature abonde ,
 Qu'elle n'a de vertus que pour peupler le monde ,
 Que ce que la nature en naissant lui donna ,
 A pour ses sûretés besoin d'un cadena.
 De dire que l'amour prend sa cotte pour dupps ,
 Quand la terre regarde au-dessous de sa juppe ,
 Que l'amour se retire en son lieu plus secret ,
 Pour lui faire jeter des larmes de regret :
 Qu'amour naquit de l'eau , qu'elle aime les anguilles ;
 Et qu'en cas de procès tout le droit est aux filles.
 Ainsi la Suppliante ose vous requérir ,
 (Si vous n'avez fait vœu de la faire mourir)
 D'en vouloir décerner acte à sa renommée ;
 Qui de feu qu'elle étoit , n'est plus qu'une fumée ;
 Qu'à ces fins Philidor , corrupteur de l'amour ,
 Ait assignation à ce compétent jour ,
 Pour guérir son honneur , en dépens & amende ,
 Dommages , intérêts : c'est ce qu'elle demande ;
 Le tout considéré , vous plaise l'ordonner :
 Elle a pour votre droit un baiser à donner.

Le Juge fort content de la récompense qu'on lui
 it espérer , prononce cette Sentence :

Vu la requête ci-dessus,
 Et vu qu'amour a le dessus,
 Sur la terre, le ciel, & l'onde,
 Sans être davantage enquis,
 Nous ordonnons que tout le monde
 Lui fera comme il est requis.

Puis se tournant au Greffier :

Dressez le jugement sur le vu de ses pièces.

Après ce premier Jugement, l'affaire est portée devant le Juge Royal, & plaidée contradictoirement devant lui. L'Avocat qui parle contre Cloris, dit entre autres choses :

Je confesse, Monsieur, que ma partie adverse
 Se laisse bien souvent tomber à la renverse, &c.

Les Avocats ayant cessés de parler, le Juge interroge Cloris, & lui dit :

Cloris, levez la main, êtes-vous pas pucelle ?

C L O R I S.

Vous faites le sujet d'une grande querelle.

Enfin le Juge prononce ainsi la Sentence :

Nous disons, ayant sçu ce discours d'amourette,
 Que nous n'estimons plus qu'une marionnette,
 Que la Dame au bouchon informera du fait,
 Et viendra déclarer tous ceux qui lui ont fait.
 Et ce beau différend venant de l'amour même,
 Ordonnons que pour plaire à son ardeur extrême,
 Le défendeur aura communication

Des pie ces de Cloris , & la collation.
 Et faisant droit aussi sur ses fins de requête,
 Nous ne l'empêchons pas de jouer de son reste,
 A la charge pourtant, d'éviter les abois,
 Que l'honneur peut souffrir à la fin de neuf mois, &c.

Il lui nomme aussi un Curateur, & lui défend de
 onger à se marier de ce jour à onze ans. Pendant
 ous ces plaidoyers, Philidor étoit mort, & Cloris
 voit contracté un nouvel engagement avec le jeune
 hilane, dont elle est éperdûment amoureuse, &
 u'elle vouloit épouser; son Curateur s'oppose à cet
 ymen, & elle se retire dans un désert. Philane dé-
 ouvre le lieu de sa retraite, & s'y rend en habit
 l'Hermite. Enfin pour dénouer la piece, on fait pa-
 oître l'ombre de Philidor, qui confesse que c'est à
 ort qu'il a mal parlé de Cloris, & qui dit :

Je suis ce malheureux, de qui la médisance
 Entreprit autrefois de blesser l'innocence.
 J'ai pour punition des flâmes & des fers,
 Et pour honte l'effroi du cachot des enfers.

Il retourne aussitôt dans sa désagréable habita-
 tion. En même-tems l'Amour paroît dans son char,
 qui ordonne l'union de Philane & de Cloris, & qui
 leur promet mille bonheurs. Personne n'ose s'opposer
 à la volonté du maître des Dieux; & ces deux amans
 se marient à la grande satisfaction l'un de l'autre.

Cette piece indécente, mal écrite, & plus mal

conduite encore , a cependant eu les plus grands éloges de tous les Auteurs contemporains : on peut soupçonner que la jalousie , de nos jours si commune entre les Poètes , n'étoit pas encore bien établie dans ce tems là.

(S U J E T D E S P A S S I O N S E G A R E ' E S .) Je ne crois pas qu'il y ait jamais rien eu de si absurde que cette piece , qui d'ailleurs est si chargée d'épisodes , qu'il faudroit la suiye scènes par scènes , pour en donner une juste analyse. Je me contenterai donc d'en rapporter les choses principales. Caliante est amoureux & aimé d'Artenice. Aronte , vieillard ridicule , est aussi épris de cette jeune beauté , qui se moque de lui , & qui répond ainsi à la déclaration d'amour du bon-homme.

Un peu de crin blanchi d'âge & non de raison ,
 Collé dessous un os accueilli de poison ,
 Où mille vermisses ont déjà fait un siege ,
 Qui sert à l'odorat de prison & de piege ;
 Un parchemin rouillé , qui fut autrefois front ,
 Lorsqu'on pouvoit encor y tracer un affront ;
 Deux portraits de ces creux d'un cheval de bagage ,
 Qu'on appelloit sourcils en servant au ménage ;
 Deux cavernes de cire , ou je fais un serment ,
 Que vous en faites trop pour votre enterrement ;
 Un tuyau de vapeurs , dont n'approche personne ,
 Parce qu'on tient par tout que la lépre se donne ;
 Deux autres vermoulus , où l'on voit quelques vers ,
 Qui ne daignent ronger un mort dans l'univers ;
 Un peu de cuir usé dessus une carcasse ,
 Qu'on n'oseroit choquer de peur qu'elle se casse ;
 Deux lèvres , dont les traits sont si vieux & si meurs ,
 Qu'à peine peuvent-ils nous dire un je me meurs ;

Un soufſſe , dont l'haleine un peu contagieufe ,
 Court ici le danger d'être litigieufe ;
 Un poil tout hériffé , qu'on n'oſeroit toucher ,
 De peur qu'en le touchant on vint à l'arracher ;
 Un corps qui paſſeroit pour l'ombre d'un atôme ,
 Si l'on lui déroboit le titre de fantôme ;
 Un port qui raccourcit enſemble tout le corps ,
 Pour avoir moins de peine à paſſer chez les morts ;
 Enfin vos cheveux gris , vos yeux cavés en tête ,
 Vos os pareils à ceux de quelque vieille bête ,
 Demandent bien plutôt quelque prompt monument ,
 Que de vous arrêter à me voir ſeulement.

Une Magicienne prend la figure d'Artenice , & ſous
 déguifement jouit de Caliante. Filandre & Alcido-
 nt tous deux amoureux d'Agarite ; le premier ſe
 ouille avec elle , & ſe réconcilie , d'une manière un
 u ſinguliere , d'autant que le raccommodement ſe
 it ſur le théâtre , & ſe paſſe ainſi. Agarite ſe cou-
 e , & feint de dormir. Filandre ſe met auprès d'elle
 abuse de ſon ſommeil ; puis il meurt ſur ſon ſein
 ns un excès de plaifir ; & ce qu'il y a encore de plus
 concevable , c'eſt qu'Agarite ſe conſole de la mort
 ſon Filandre , en embraſſant Alcidor , & le con-
 iſant dans ſa chambre , ſans doute pour y répéter
 ſcène dont elle a préſenté le ſpectacle en public. On
 uve encore bien d'autres ridiculités dans cette pie-
 : un Guillaume qui dit beaucoup de platitudes , &
 i ſans ſçavoir pourquoi , met le feu à la ville , où
 en du monde périt. Caliante & Artenice qui ſe

battent, se reconnoissent & s'épousent, pour faire le dénouement, mais sans motifs ni raisons. Je pourrois citer encore plusieurs autres événemens aussi contraires au bon sens : mais je crois avoir fait assez connoître cet ouvrage, qui, quoiqu'encore plus mauvais que le précédent, & certainement bien plus contre les bonnes mœurs, a reçu cependant les éloges les plus flatteurs des Auteurs les plus célèbres du tems, tels que Racan, Mairet, Desfontaines, Gombaud, & plusieurs autres, qui s'efforcèrent à l'envi d'exalter la beauté de cette piece. Je ne peux m'empêcher de citer les vers de Gombaud, c'est ainsi qu'il s'exprime :

O, que je vois d'appas dedans tes passions!
 Et que ces belles fictions
 Que ta plume nous a tracées,
 Si doucement flattent l'esprit,
 Que je ferois serment qu'un Ange les écrit,
 Et que l'amour lui seul en trouve les pensées.

1632:

FRENICLE, Conseiller du Roi, & Général de la Cour des Monnoyes, né en 1600. mourut Doyen de ladite Cour en 1661.

PALEMON, Fable bocagere & pastorale, en cinq actes, en vers, avec des chœurs, un prologue & une préface. PARIS, Duguast, 1632. in-8°.

NIOBE, Tragédie en cinq actes, en vers, avec des chœurs, une préface & un argument, PARIS *le même*.

LA FIDELLE BERGERE, Comédie pastorale, en cinq actes, en vers, avec des chœurs, un pro-

gue , une préface & un argument. Cette pièce se trouve , page 285. du second Livre des Entretiens des illustres Bergers , ouvrage de Frenicle imprimé à Paris chez Duguast , en 1634. in-8°.

(Sujet de PALEMON.) Pour garantir les bergers & bergeres de Saint-Germain des pièges de l'amour , Diane vient s'établir dans la forêt , & prend les habits de bergere. Elle expose ainsi les motifs qui l'y ont déterminée.

Je viens dans ce pays en ces habits rustiques ,
Afin d'anéantir les secrettes pratiques ,
Que l'amour y conduit , débauchant mes chasseurs ,
Par l'espoir mensonger de ces feintes douceurs ;
Il attire leurs cœurs à ce que plus j'abhorre ;
Il promet des baisers , ou quelque chose encore
Qui leur plaît davantage , &c.

Son secours eût été favorable au malheureux Palemon , si elle avoit pu le guérir de son amour pour l'ingrate Climene. Ce tendre berger cherchoit en vain à lui plaire ; rien ne pouvoit vaincre son indifférence. Il rencontre un jour Ergaste , & lui raconte ainsi l'origine de son amour.

Je n'avois point appris à connoître l'amour ,
Lorsque , pour éviter le plus grand chaud du jour ,
J'allai vers un ruisseau , de qui le beau rivage
Conservoit mille fleurs dedans un frais ombrage ;
Sa source est à l'écart ; & jamais nos troupeaux ,
Pour se désalterer , ne vont troubler ses eaux.
DIANE , qui préside à l'horreur des bocages ,
Le permet seulement aux animaux sauvages ,

Biches, daims, & chevreuils, qui vont en sûreté
 Dans un lieu si plaisant, & si peu fréquenté.
 Près de cette demeure où Flore a son empire,
 L'air doucement ému du soufle de zéphire,
 Et la fraîcheur de l'eau me venoient caresser,
 Afin que leur douceur m'invitât d'avancer.
 Je suivis le sentier qui m'y pouvoit conduire,
 Jusques sous un couvert où le Soleil vient luire,
 Comme à la dérobée au travers des rameaux
 De cent arbres feuillus, vieux Palais des oiseaux,
 Qui dès l'aube du jour dans cet épais feuillage,
 Font ouïr jusqu'au soir un amoureux langage;
 Me pensant reposer dedans un lieu si beau,
 Je vis plusieurs carquois au bord de ce ruisseau,
 Attachés sur un faule en forme de trophée.
 Le cœur me bat au sein, mon ame est échauffée
 D'un desir violent, & je ne songeois pas
 Que j'allois avancer l'heure de mon trépas.
 Je découvre de loin quelques nymphes ensemble;
 Je desire, je crains, je m'assure & je tremble;
 J'avance toutefois, & l'ardeur du desir,
 Me promet par leur vue un extrême plaisir;
 La peur cède la place à l'espoir de la joye;
 Et comme le chasseur approche de sa proye,
 Faisant un long circuit, j'allois à pas comptés
 Pour contempler de près, ces divines beautés;
 Craignant d'être apperçu, je n'eusse osé qu'à peine
 Mettre un pied devant l'autre, & pousser mon haleine;
 J'avois de la frayeur des feuilles qui tombotent,
 Je frémissois au bruit des oiseaux qui passoient;
 Et l'onde du ruisseau, par son petit murmure,
 Me sembloit nuire aussi dedans cette aventure.
 Enfin tout en sueur entre des arbrisseaux,
 Et caché des buissons, qui le long de ces eaux
 Font une palissade, & croissent en grand nombre,
 Afin d'entretenir ce beau riyage à l'ombre,

J'ai pû voir d'assez près l'honneur d'un tel séjour ;
 Et les sens transportés de merveille & d'amour ,
 J'appercus dans le bain quatre nymphes très-belles.
 O puissante Vénus , je vis CLIMENE entre elles ,
 CLIMENE que j'adore , & de qui la beauté
 Triomphe de ma joye & de ma liberté :
 O que j'eus de plaisir de la voir toute nue !
 Une flâme d'amour à mes sens peu coanue ,
 Me surprit par les yeux , & passa dans mon cœur ,
 Qui brûlant fit hommage à son nouveau vainqueur , &c.

Ce récit ne sert qu'à lui rappeler ses malheurs ; & ne se sentant plus la force de les supporter , il prend le parti de s'aller précipiter dans la Seine. Son pere qui survient à propos , le détourne de ce fatal projet , & le détermine à faire un dernier effort pour vaincre l'indifférence de Climene : il y consent , & le fort semble aussi-tôt vuloir le servir. Il délivre sa bergere des pattes d'un loup qui l'alloit dévorer : c'étoit une magicienne qui étant amoureuse de lui , & jalouse de la tendresse qu'il témoignoit à Climene , pour se venger de sa rivale , avoit conjuré ce loup , afin de la faire périr. Climene délivrée de cet affreux danger , au lieu de témoigner sa reconnoissance au tendre Palemon , le quitte sans lui rien dire , & le laisse dans le plus affreux désespoir. Elle va compter son aventure à Delon , bergere de ses amis , qui , surprise de son indifférence & de sa cruauté , lui dit :

N'excitez pas l'amour à se venger de vous.

CLIMENE.

Il ne m'importe pas qu'il se mette en courroux ;
 Diane , pour le moins , me fera favorable.
 La menace d'amour ne m'est point redoutable ,
 Lorsque cette Déesse a soin de me garder.

DELON.

Son pouvoir toutefois se doit appréhender.
 Il me souvient toujours de la triste aventure
 Où Nays se perdit. Nays que la nature
 Avoit faite ici-bas , pour se faire admirer ;
 Son extrême beauté se voyoit désirer
 D'un grand nombre d'amans ; mais jamais la cruelle
 N'aima pas un de ceux qui soupiroient pour elle.
 Seulement à la chasse elle prenoit plaisir ,
 Et les sombres forêts étoient tout son désir.
 Celui qui dans les fers de son cruel empire
 Avoit le plus d'amour & le plus de martyre ,
 C'étoit le bel Adraste , agréable chasseur ,
 Que la faveur du Ciel avoit fait possesseur
 De ses plus riches dons , & qui dès sa jeunesse
 Avoit le bien de vivre auprès de sa maîtresse :
 Ils étoient de même âge , & d'un désir pareil ,
 Et n'avoient pas dix ans , que , dès que le Soleil
 Commençoit à dorer les sommets des montagnes ,
 Ensemble ils poursuivoient dans de rases campagnes
 Les timides levreaux ; & quelquefois aussi
 La prise des oiseaux , étoit tout leur souci :
 Ils retournoient au soir , & chargés de leur proye
 Entroient dans leur demeure avec beaucoup de joye.
 Mais enfin lorsque l'eau de son rapide cours ,
 Dedans la même voye eut refait plusieurs tours ,
 Ces plaisirs innocens , & ses cheres délices ,
 Se changerent soudain en d'horribles supplices ;
 Comme on voit qu'un beau jour se rend triste à nos yeux ,
 Quand l'orage survient , & nous cache les cieux.

Ad
 Les
 Et
 Les
 Tai
 Le
 Et
 Il
 Di
 M
 Lu
 So
 M
 Il
 M
 E
 C
 F
 C
 P
 C
 C
 V
 I

Adraſte commença de reſſentir en l'ame
 Les premiers mouvemens d'une naiſſante flâme ;
 Et recevant le joug il ne put éviter
 Les attraits de Nays , qui le devoient domter.
 Tandis qu'il s'eſſorça de fléchir cette belle ,
 Le bois reprit trois fois une feuille nouvelle ,
 Et trois fois le Soleil fit jaunir les moisſons :
 Il gémit , il pleura ; ſon ame en cent façons
 Découvrit les ennuis dont elle étoit gênée.
 Mais ce fut vainement , & ſa nymphe obſtinée
 Lui témoignant toujours une extrême rigueur ,
 Souffrit qu'en ſa preſence il mourût de langueur.
 Mourant , il l'adoroit , & d'une voix débile
 Il tâcha d'adoucir ce courage immobile ;
 Mais les triftes accens de ſa dolente voix
 Emurent ſeulement les rochers & les bois.
 Cette inhumanité ne fut pas impunie ;
 Nays ſe vit ſaiſir d'une aveugle manie ,
 Qui la mit à la gêne , & termina ſes jours ,
 Pour ne pouvoir jouir de ſes folles amours.
O CLIMENE ! écoutez la ſuite d'une hiſtoire ,
 Que vous devez grayer dedans votre mémoire ;
 Vengeance épouvantable , & juſte châtiment ,
 D'avoir cauſé la mort d'un ſi fidèle amant.
 Nays , la fiere nymphe , apperçut Rolidore ,
 Qui trop jeune pour lors , ne pouvoit pas encore
 Devenir amoureux , & reſſentir au cœur
 Les ſoins qu'y met l'amour , quand il en eſt vainqueur.
 Elle en fut toutefois ſi vivement épriſe ,
 Que ſon cœur , ennemi de la moindre remiſe ,
 Mouroit d'impaience , & ne pouvoit durer
 Sans s'offrir à celui qu'il vouloit adorer.
 Auſſi-tôt elle alla , de raiſon dépourvue ,
 Trouver ce beau garçon , doux charme de ſa vue ,
 Qui trompe ſes deſirs , & ne peut amortir
 Les ſecrètes ardeurs qu'il lui fait reſſentir.

Que tes yeux , lui dit-elle , & que ton beau visage
 Sur les plus accomplis , emportent d'avantage ?
 Que ta mere est heureuse , & qu'elle a de plaisir
 De voir ton beau printems répondre à son desir ?
 Tu ne cédes en rien aux nymphes les plus belles :
 Et quiconque , crois-moi , te verroit avec elles ,
 Ne pourroit remarquer d'autre diversité ,
 Si ce n'est que ton teint a le plus de beauté.
 Tes regards sont plus doux , & les puissantes flèches
 Qu'y vient prendre l'amour , font de plus grandes brèches.

Elle tiens ce langage ; & cessant de parler ,
 Nays folle d'amour , commence à l'accoler ,
 Le presse sur son sein , & cent fois le rebaise ;
 Et lui , qui , de sa part , ressent un certain aise
 De se voir caressé , la rebaisoit aussi ;
 Mais c'étoient des baisers , dont Vénus n'a souci ,
 Propres pour une mere , & non pour une amante ,
 Qui meurt à petit feu dessus lui languissante .
 La nymphe à tout propos ses peines déclaroit ;
 Mais il n'entendoit pas ce qu'elle désiroit :
 Son âge en étoit cause , & sa trame ordonnée
 N'arrivoit pas encore à la douzième année .
 Elle perdit six mois à toujours soupirer :
 Sa compagne souvent la voulut retirer
 De cette passion : ô , ma sœur , disoit-elle !
 Il faut que ton desir en d'autres lieux t'appelle :
 Change d'affection ; celui que tu chéris ,
 Est comme un petit fan , qui sur les bords fleuris
 De quelque beau ruisseau , se mire dedans l'onde ,
 Où prend en bondissant sa course vagabonde ;
 Il n'a point d'autres soins , & le feu de l'amour
 Si-tôt dedans son sang ne peut faire séjour :
 Ne cherche point des fruits , qui trop dures encore ,
 N'ont senti du Soleil l'ardeur qui les colore ,
 Leur donne sa saveur , & sa maturité .
 Ses conseils furent vains , & le cœur enchanté

De la nymphe ambureuse accrut plutôt sa rage,
 Qu'elle ne fut portée à sortir de servage.
 L'amour jusqu'à tel point augmenta sa fureur,
 Qu'elle en perdit la honte, & le soin de l'honneur.
 Même on dit que, lascive outre toute mesure,
 Elle tâcha une fois de former la nature,
 Qui seule répugnoit à sa lubricité,
 Et se voyant réduite à telle extrémité,
 De ne pouvoir jouir de ce qu'elle désire,
 Pleine de désespoir, de rage & de martyre,
 A la mort résolue, elle embrassa celui
 Qui lui faisoit sentir un si mortel ennui,
 Et se précipitant au plus creux de la Seine,
 Elle finit ses jours, son amour & sa peine.

Cette histoire ne la fait point changer de sentimens, et elle continue à accabler de rigueurs le pauvre Damon. Ce malheureux berger n'écouter plus que le désespoir, se précipite dans la Seine. Cependant, pour prouver à Diane qu'elle ne pouvoit faire que de vains efforts contre lui, l'Amour enchante une fontaine, dont le cristal brillant invitoit tous les bergers s'y venir baigner; & il donne à cette source transperante le pouvoir d'embraser de tous ses feux, les nymphes qui s'y baigneroient. Climene fut la première qui en fit l'épreuve; elle se vit tout-à-coup déchirée de regrets; elle déplore la perte de son amant, elle veut mourir sur le corps de ce malheureux berger, qu'elle embrasse mille fois tout inanimé qu'il étoit. Ses pleurs, ses caresses raniment ce parfait amant; il s'apperçoit qu'il respire encore; de nouvelles lar-

mes, & la chaleur de cent baisers multipliés le rendent enfin à la vie. Climene, aussi tendre qu'elle avoit été cruelle, fait bien-tôt le bonheur de son cher Palémon.

En général cette piece est bien écrite ; & l'on trouve quelques vers charmans. C'est une imitation du Pastor Fido, mais au-dessous de son original.

(SUJET DE NIOBÉ.) Tout le monde connoit l'histoire de Niobé. Cette Reine, fiere de sa nombreuse postérité, veut se faire rendre les honneurs divins, & interrompt un sacrifice qu'on offroit à Latone : la Déesse, pour se venger de cette impiété fait tuer par Diane & Apollon les sept fils & les sept filles de Niobé. Voilà le sujet de cette Tragédie : voici le dénouement. Tantale, un des fils de Niobé devoit épouser Eriphile ; celle-ci ignore le sort de son amant, & l'attend dans un lieu écarté. Elle découvre un jour un mausolée, dont l'inscription lui apprend les malheurs de la famille de Niobé. En même-temps l'ombre de Tantale lui apparoit, & lui fait le récit de sa fin tragique. Eriphile meurt de douleur, & la piece finit. Je n'y ai point trouvé de vers qui méritassent d'être rapportés.

(SUJET DE LA FIDELLE BERGERE)
Celinte, jeune Berger, aimoit & étoit aimé de sa jeune Lericé ; mais son oncle Astibule destinoit

n à Merinde , berger plus riche que Celinte. Le ne pouvant plus éviter un mariage , qui la faisoit irir de douleur , consent de quitter son pays , & suivre Celinte dans une autre contrée. Ils s'arran- , pour se trouver à un lieu indiqué : la Bergere vée au rendez-vous , est enlevée par l'ordre de yrias , Prince de Thessalie , qui , l'ayant un jour ren- rée à la chasse , en étoit devenu amoureux. On t juger du désespoir du Berger , lorsqu'après avoir ; tems attendu sa maîtresse , il n'en eut aucune velle. Il fit tant de perquisitions , qu'à la fin il dé- vrit qu'elle étoit dans un des Châteaux du Prince. e sçavoit comment faire , lorsque Perséis , épouse Calyrias , jalouse de l'amour que son mari témoi- it à Lericé , procure à Celinte le moyen de l'enlever e lieu dangereux. Après y avoir réussi , il se réfugie e elle dans une forêt ; ensuite il va trouver Astibule , à il promet de rendre sa niece , pourvu qu'il veuille la lui accorder en mariage. Astibule y consent ; & deux jeunes amans sont bien-tôt heureux.

Cette pièce est sagement , mais froidement écrite ; y a point de situation & peu d'intérêt. Voici deux phes d'un chœur ou d'une ode , qui termine le zier acte , que j'ai cru pouvoir rapporter.

L'AMOUR surmonte toute chose ;
 Son empire à son gré dispose
 Des Dieux dont il va triomphant ;
 Et les Monarques de la terre ,

Devant lui plus frêles que verre,
Ne sont qu'esclaves d'un enfant.

Il renverse par sa puissance
Tout ce qui lui fait résistance,
Comme un torrent plein de fureur,
Qui tombant des hautes montagnes,
Vient ravager en nos campagnes
L'espérance du Laboureur.

1632.

LE COMTE.

LA DORIMENE, Tragi-Comédie en cinq
actes, en vers, dédiée à Madame Boulanger. PARIS,
Cardin Besogne, 1632. in 8°.

(SUJET DE LA DORIMENE.) Tirsif devient
amoureux de Dorimene, qui bien-tôt partage ses senti-
mens. Lifis, son rival, l'appelle en duel, & en est blessé;
mais Tirsif est obligé de se tenir caché pour éviter les
poursuites de ce combat. Une vieille Marquise devient
amoureuse de lui, & veut l'épouser; en même-tems
un vieux Comte conçoit la plus grande passion pour
Dorimene, & la demande en mariage. Les parens de
Tirsif & de Dorimene, trouvant ce vieux Seigneur
& cette vieille Dame, des partis fort avantageux pour
leurs enfans, les leur accordent. Le tendre Tirsif
& la jeune Dorimene, au désespoir de voir ainsi leur
amour traversé, prennent le parti de s'enfuir ensem-
ble; on les rattrape; on les conduit devant le Roi,
qui

qui,
donn
acco

C
con
ges
de
plu
end
fid
522
De

qui, touché de l'excès de l'amour de Tirsis, lui pardonne, & engage le pere & la mere de Dorimene à accorder leur fille aux vœux de son tendre amant.

Cette piece est des plus médiocres, tant pour la conduite que pour la versification; & malgré les éloges qu'on trouve adressés au Sieur le Comte, à la tête de son ouvrage, il a, je crois, sagement fait de ne plus rentrer dans la carrière dramatique. Voici le seul endroit que j'ai cru pouvoir rapporter pour donner l'idée du talent de l'Auteur: il se trouve à la fin du quatrième acte. C'est une plainte que Tirsis adresse à Dorimene.

Ma belle, qu'ai-je fait? De quoi suis-je coupable?
Pourquoi ne vois-je plus vos charmes précieux?
De douleur seulement me rendez-vous capable,
Pour avoir adoré l'amour dedans vos yeux?

J'apperçois bien l'aurore en sa course ordinaire,
Me montrant tous les jours ses habits les plus beaux;
Mais las, je ne vois plus dessus notre hémisphere,
Eclater les rayons du premier des flambeaux.

Vous avez oublié les sermens pleins de flâmes,
Dont notre chaste amour entretenoit nos feux;
Et brisant les liens qui captivoient nos ames,
Vous avez offensé mes desirs & mes vœux.

Depuis que mon cœur est dessous votre puissance,
Je n'ai pas fait paroître un manquement d'amour;
Mais votre changement, contraire à ma constance,
Se voit visiblement & de nuit & de jour.

Sus donc, ô beau Soleil, qui ravissez mon ame;
Sortez de l'océan pour montrer vos clartés;
Et vous verrez bien-tôt un rayon de ma flâme,
Monter dedans le Ciel pour joindre vos beautés.

1632.

LE MERCIER INVENTIF, Pastorale en cinq actes, en vers. TROYES. Nicolas Oudot, 1632. in-12.

(SUJET DU MERCIER INVENTIF.) Le Berger Floridon étoit amoureux de Florice ; Melidor l'étoit de Caliante : & tous deux étoient aussi malheureux l'un que l'autre. Ces Bergeres ne vouloient absolument point entendre parler d'amour. Ils offroient un jour un sacrifice au Dieu Pan, lorsqu'ils furent abordés par un Mercier, qui leur offrit ainsi sa marchandise.

Mon maître, approchez-vous ; j'ai une piécet utile,
Pour couvrir le devant de ces rares beautés.

F L O R I C E.

Sont quelques devanteaux que tu as apportés.

L E M E R C I E R.

Non, ce sont des bâtons de canelles sucrées,
Où pendent d'un côté deux muguettes coudrées.

.....
La femme en nos Pays le trouve fort utile,
Et en prend le matin pour déteindre le feu,
Quand elle-l'a au cul, soufflez, cîtez un peu.

Après quelques autres propos aussi indézens, les Bergeres se retirent. Les Bergers, restés seuls avec le Mercier, lui confient leurs peines : il s'engage à les secourir ; & ayant retrouvé les Bergeres, il veut leur persuader de se marier, en leur disant :

Quel bien peut-on trouver en un arbre inutile ?
Car la femme sans homme , est un trou sans chevillé ,
Maison sans couverture , éruï sans flageollet ,
Bouteille sans bouchon , muid percé sans fauflet.

Tous ces beaux discours ne font rien sur l'esprit des Bergeres. Le Mercier toujours en discourant , les conduit dans un bois , les y laisse ; ensuite va trouver leurs amans , à qui il conseille de ne pas laisser échapper cette heureuse occasion. Il leur dit :

Etendez-les sur l'herbe , & amoureux Bergers
Plantez l'arbre de vie en leurs petits vergers.

Les Bergers suivent & exécutent ce pernicieux conseil : les Bergeres se tuent de désespoir ; les Bergers se tuent aussi. Enfin Mercure survient , qui les ressuscitent ; & la piece finit par le mariage de ces quatre amans.

Il est sans doute bien singulier que , dans un tems où l'on commençoit déjà à corriger les indécentes de notre Théâtre , on ait permis une piece aussi forte contre les bonnes mœurs que l'est celle-ci. Tout en est reprehensible , les détails & les actions.

1632.

L. DE LA CHARNAIS.

LES BOCAGES , Pastorale en cinq actes , en vers , où l'on voit la fuite de Cyrine , le duel de ses amans , les dédains & les ruses d'Amire , l'extrava-

324. THEATRE FRANÇOIS.

gance de Meliarque , la jalousie d'Eliandre , l'ardeur de Filenie , la froideur de Nerifil , la vanité des comtes de Tholitriss , sa mauvaise fin , & les disgrâces de Poniro. PARIS , chez Touffaint Dubray , in-8°.

(SUJET DES BOCAGES.) Cette Pastoral est aussi bizarre que ridicule : elle n'a ni règle ni comte. Les personnages sont Bellibron , Chevalier en Cirine , Infante des isles ténébreuses ; Eliandre , Berger dévoré de jalousie ; Meliarque , autre Berger taqué de folie ; Amire , Bergere insensible ; Ner Berger qui n'aime rien , & qui est aimé de File Tholitriss , vieux Magicien ; Larimart , autre Châlier errant ; Farenire & Orzileon , tous deux Berger Calirée , Bergere ; Poniro , Sauvage , & les monts.

Cirine a été enlevée des isles ténébreuses par Sauvage Poniro ; le Chevalier Bellibron éperdu amoureux d'elle , la délivre des mains de cestre : pour lui témoigner sa reconnoissance , C lui dit :

Recevez ce baiser pour gage de ma foi.

B E L L I B R O N .

Quels plaisirs sont égaux à ceux que je reçois !
Encore , ma maîtresse ? hé quoi ? Etes-vous chiche
D'une sorte de biens , dont vous êtes si riche !

Le fou Meliarque & le jaloux Eliandre s'attachent à l'envie de toucher le cœur d'Amire : elle répond toujours avec indifférence , & se retire.

riftil vient occuper la scène avec Filenie. J'ai déjà dit que Neriftil n'aimoit rien , & que Filenie l'adoroit ; cette Bergere lui adresse ces jolis vers :

Si vous ſçaviez , cruel , à quel point je vous aime ,
 Vous participeriez à ma douleur extrême ;
 Et ſi vous n'étiez point capable d'amitié ,
 Au moins vous le ſeriez peut-être de pitié.

Comme il n'eſt capable ni de l'un ni de l'autre de ces ſentimens , elle le quitte pour aller implorer les ſecours des Démons ; elle s'adreſſe au Magicien Tholitrif. Celui-ci fait ſes conjurations , & lui promet une roſe , qui certainement rendra Neriftil ſenſible , dès qu'elle la lui aura donnée. Elle lui répond :

Je le veux ; mais je crains que cette ame mutine
 N'en retienne la fleur , & m'en laiſſe l'épine.

La propriété de cette fleur étoit d'enflâmer celle qui la recevoit , pour celui qui la lui donnoit. Tholitrif comptoit la préſenter à Filenie , & par ce moyen la rendre amoureuse de lui. Pour donner l'air du myſtère à la cérémonie , on bande les yeux de Tholitrif , il cueille la roſe ; & au moment même qu'il alloit la donner à Filenie , le ſoi Méliarque ſurvient , la lui arrache des mains , & s'enfuit. D'un autre côté , le Sauvage Ponrot rencontre Amire & Callirée dans un bois , & veut les violer. Au grand regret du Satyre , Callirée ſe ſauve ; il s'écrie avec douleur :

J'ai perdu la moitié de ma bonne fortune.

326 THEATRE FRANÇOIS.

Enfin il veut user de violence avec Amire, qui dit en fondant en larmes :

O rigoureux destins ! où m'avez-vous conduite ?

P O N I R O T.

En un lieu favorable à mes ardens desirs,
Où nous partagerons un trésor de plaisirs.

A M I R E.

Prenez le tout pour vous, & je ne vous demande
Si non de me laisser ; la chose n'est pas grande.

P O N I R O T.

Quelque soit, entendroit vos frivoles discours.

A M I R E.

Mon mignon !

P O N I R O T.

Ma mignonne !

A M I R E.

Ah ! mon cœur !

P O N I R O T.

Mes amours !

A M I R E.

Laissez-moi, je vous prie.

P O N I R O T.

Entrez, soyez des nôtres.

A M I R E.

Que ferez-vous de moi ?

P O N I R O T.

Ce que l'on fait des autres.

A M I R E.

Hélas ! mon doux ami, veuillez à tout le moins,
Si je suis avec vous, que ce soit sans témoins.

P O N I R O T.

Personne ne nous voit.

A M I R E.

J'ai peur que ma compagne
Trouve quelque Berger dedans cette campagne,
Et que pour mon secours elle l'amene ici.

P O N I R O T.

Je vous vais délivrer de ce petit souci.
D'ici je pourrai voir par tout cette plaine,
Je ne découvre rien :

A M I R E.

Vous n'y voyez qu'à peine .
Il faudroit mieux monter sur cet arbrisseau-la.

P O N I R O T.

Elle y vient à la fin. Ne tient-il qu'à cela ?
Il la faut contenter.

A M I R E.

Faites bien la revue,
Afin de n'être point surpris à l'impourvue.

P O N I R O T.

Je laisse ces côteaux & ce bocage vert,
Et je jette ma vue au pays découvert.

A M I R E.

C'est bien fait, poursuivez ; ne voyez-vous personne ?

P O N I R O T.

Nenni : mais je ferai sentinelle si bonne ,
Que vous serez contenté.

A M I R E.

Avisez à côté.

P O N I R O T.

Je regarde par tout avecque liberté.

Mais que me faites-vous ?

(Elle lui lie tout doucement les jambes à l'arbre.)

A M I R E.

Un petit artifice,

De peur, en vous haussant, que le pied ne vous glisse.

P O N I R O T.

Je vois le loup parmi des troupeaux de moutons.

A M I R E.

O Dieux ! Ce sont les miens : sus, sus, diligents.

(Elle se sauve.)

On peut juger de la fureur du Satyre, en voyant ainsi échapper sa proie. Laissons-le sur son arbre, & suivons la scène qui change d'objet. Elle est occupée par Bellibron, conduisant toujours sa chere Cirine. Il est joint par Larimart, autre Chevalier errant, & amoureux depuis long-tems de la jeune Infante. Il veut que Bellibron lui rende sa maîtresse ; celui-ci n'y voulant pas consentir, ils se combattent : des Bergers surviennent qui les séparent, & qui leur conseillent de s'en rapporter au choix de Cirine : ils y consentent, & Cirine accorde la préférence à Larimart, qui tout de suite part avec l'Infante, & laisse le malheureux Bellibron dans le plus affreux désespoir. Pour calmer son chagrin, les Bergers lui proposent d'embrasser la vie champêtre, dont ils lui vantent ainsi les douceurs.

Que nous sommes heureux au milieu de nos bois !
 Nous ne connoissons point ces rigoureuses loix,
 Qui forcent à forcer celles de la natu é.
 Rencontre ni duel , ou quelqu'autre aventure ,
 Qui n'aie pour fondement qu'un petit point d'honneur ,
 Ne nous ôte jamais la vie ou le bonheur :
 Quand les filles des champs deviennent infidelles ,
 Leurs amans s'en riront , ou changeront comme elles.
 Voici leur compliment : me veux-tu , je te veux ;
 Si tu ne me veux pas , trouve mieux si tu peux.
 Tant de naïveté regne dans nos villages ,
 Que nos moindres penfers font dessus nos visages.

Bellibron se livre aux conseils des Bergers, & opte leur façon de vivre. Cependant Meliarque , r l'effet de la rose enchantée , est devenu éperdûment amoureux de Tholitris , qu'il prend toujours ur une femme , & à qui il fait les déclarations les as tendres : entre - autres extravagances , il dit en ontrant le vieux Sorcier :

Voici le beau sujet dont j'ai le cœur épris !
 Adorable beauté , dont la vive lumiere
 Touche de ses rayons mon ame prisonniere ;
 Il est tems que l'amour loge dedans vos yeux.
 Tous ceux qui m'aimeront , ne peuvent faire mieux ;
 Vos graces , vos attraits , vos appas & vos charmes .
 Exercent leur pouvoir jusques dessous mes armies ;
 Vos charmes , vos attraits , vos graces , vos appas
 Font naître à tout moment des fleurs dessous mes pas ;
 Vos charmes , vos attraits , vos appas & vos graces
 Laissent dessus mon cœur leurs favorables traces ;
 Vos graces , vos appas , vos charmes , vos attraits
 Jettent dedans mon sein des invisibles traits ,

Qui me font desirer sous l'amoureux empire,
 Ce que j'espere bien, mais que je n'ose dire.
 On sçait bien que je suis le premier des guerriers:
 Mais votre belle main va ravir mes lanriers.
 Faites-moi la faveur, que pour ma bien venue,
 Je touche d'un baiser votre face cheue.

Cependant Poniro, détaché de son arbre, & toujours plus ardent après les Bergeres, retrouve Amire, & ne veut point laisser échapper cette occasion; mais il en est encore la dupe, & est pris dans une espece de piege; tous les Bergers & toutes les Bergeres viennent autour de lui, & le tournent en ridicule. Enfin on le laisse toujours bien lié & garotté. Le vieux Tholiris survient qui le délie; pour récompense, Poniro le tue: Meliarque arrive, qui voyant sa maitresse morte, (car le charme avoit toujours son effet) jette les plus hauts cris, & se précipite sur le cadavre du vieux Magicien. Poniro, ennuyé de ses larmes, le bat; Meliarque se défend à coups de pieds; le Satyre les lui saisit, le fait tomber, & veut l'emmenner dans sa caverne. Le tendre Meliarque hors de défense, ne veut point abandonner le corps de son amante, & avec ses mains saisit ses vêtements: sans s'en embarrasser, Poniro les entraîne tous deux; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ce prétendu lazzi fait le dénoûment de la piece.

1632.

NICOLAS DE GROUCHY, Sieur de la Cour;

né à Clermont en Beauvoisis, Avocat en Parlement.

LA BEATITUDE, ou LES INIMITABLES AMOURS DE THEOYS (FILS DE DIEU) ET DE CARITE (LA GRACE) en dix Poèmes dramatiques de cinq actes, en chacun desquels se traite matiere absolue, & paroissent nouveaux effets, dédiée au Cardinal de Richelieu. PARIS, 1632. in-8°. sans nom d'Imprimeur.

(SUJET DE LA BEATITUDE.) Si l'on cherchoit à donner un exemple d'un style boursoufflé & ridicule, on le trouvera sans peine dans cet ouvrage. Ouvrez le Livre au hasard, & certainement vous verrez le chef-d'œuvre de la déraison. Il semble que l'Auteur a pris à tâche de rassembler les mots les plus bisares & les moins faits pour se trouver ensemble. Ce Poème d'une longueur insupportable est une allégorie perpétuelle; il eut certainement été trouvé absurde dans le siècle même de François Premier. Comment peut-on imaginer qu'il ait été composé dans le tems où notre Langue commençoit à s'épurer, & que l'Auteur ait osé le dédier au Cardinal de Richelieu, le protecteur des Arts & des talens. Quelqu'assomante que soit la lecture de plus de 900 pages d'une poésie révoltante, j'en suivrai cependant l'analyse avec exactitude. Avant que de la commencer, & avant de donner l'idée de la versification du Seigneur de Grouchi; je crois devoir donner celle de sa prose. Voici l'avis que l'on trouve à la tête des Béatitudes.

AUX LECTEURS FRANÇOIS.

» Belles ames, si les Génies n'ont rencontré chez
» vos cerveaux l'imagination capable, pour exercer

» leurs inventions divines ; je sçai que mon style vous
 » tournera incontinent à dégoût, comme n'étant point
 » naturel à votre inclination. Pourtant, considerez-le
 » un peu, & sucez du moins en passant le naif de
 » sa consistance aux moëllles de ses argumens. Possi-
 » ble en recueillirez-vous des ébattemens à vos yeux,
 » aux variétés des histoires : (pour ne dire des fixions)
 » mais, de grace, ne le blâmez pour n'être point de
 » votre humeur, n'y vous freres de sa nature : si non,
 » les universels vous jugeront ; & moi je ne sçauois
 » qu'en dire ; car mon humilité me sacre votre servi-
 » teur. Je parle ici dessus tout autrement aux Doctes :
 » c'est à eux aussi que je livre le dé, s'ils veulent
 » quereller ma chance. Adieu. «

(SUJET DU PREMIER POEME.) Gys,
 (la terre) & Udore, (la mer) ont une fille nommée
 Carite (la grace) à qui elles donsent pour Gouver-
 nante Erpetone (le serpent). Cette Gouvernante con-
 duit son élève dans le jardin d'Eden, où se trouvoit
 un pommier, du fruit duquel Vasilie (le Roi) avoit
 défendu de manger sous peine de sa disgrâce. Erpe-
 tone presse Carite de manger de ce fruit ; la pauvre
 fille succombe à la tentation. Aussi-tôt Vasilie paroît
 armé du glaive de la vengeance ; il condamne Carite
 à une prison perpétuelle, & Erpetone à la mort. Ca-
 rite, au désespoir de la faute qu'elle a commise, passe
 ses jours dans les larmes & les regrets ; ses pleurs
 montent jusques aux Cieux. Theoys, (fils de Dieu)
 en est touché : il lui envoie Odite, (messager) qui
 lui annonce que Theoys veut mettre fin à ses peines,

& l'épouser. A cette heureuse nouvelle, Carite, Gys, & Udore font éclater leur joye, & le premier Poëme init.

Pour faire juger le Lecteur de la versification, voici un morceau pris au hasard. Vasilie, rempli d'orgueil, exalte sa puissance, s'adresse à un de ses Conseillers, & lui ordonne de lui dire sans flatterie ce qu'il en pense; celui-ci lui répond :

Puisque ta majesté, Monarque, m'en dispense,
 Et que tu veux de moi croire sans t'irriter,
 Je ne te daigne ainsi d'un cajol appaster
 Sur ceste vanité qui t'empraint la cervelle,
 (Mais prens la part des Dieux, ce que je t'en révelle)
 C'est qu'une déité plus grande infiniment,
 Que tu n'es rayallé préside au firmament;
 Que tu tiens seulement de sa main volontaire
 Le Diadème saint, dont tu es tributaire;
 Que sans lui tu n'as rien, voire sans son pouvoir,
 Tu ne peux celle part, ou celle te mouvoir;
 Que si tu veux regner, il faut que tu lui serves,
 Et que ses justes Loix humblement tu observes.

V A S I L I E.

C'est ici nouveau fait, & plein d'estonnement,
 Si ta bouche à ce coup deceptive ne ment,
 Qu'il me faille observer la personne incognue,
 Que tu dis habiter mesmement en la nue!
 Je me garderai bien pourtant de m'abaïsser
 Au culte injurieux, crainte de m'offenser.

(SUJET DU DEUXIEME POEME.) Odite rend compte à Theoys de sa commission; & celui-ci

prend aussi - cõt la résolution d'aller lui-même délivrer Carite , & ensuite de l'épouser. Il en demande la permission à son pere Pantocrator (le Tout-puissant.) Ce Prince fait tout ce qu'il peut pour détourner son fils de ce dessein ; & voyant que toutes ses représentations sont inutiles , il y donne enfin son consentement. Theoys se travestit en Pelerin ; & sous ce déguisement s'introduit dans la prison de Carite. Il trouve ses Gardes qui dispuoient ensemble , & qui raisoient ainsi sur le vin :

I I. G A R D E.

Est-ce péché que boire ? Es-tu prêt d'insenser ?
Aucun ne pourroit vivre un jour sans offenser :
Tout le monde seroit vilainement damnable ,
Voire le brute autant , comme le raisonnable !

I. G A R D E.

Par ce terme j'entends cette longue boisson ,
Qui s'introduit par tout d'une grecque façon ,
C'est de boire aux santés d'un tel ou d'une telle ,
Tant qu'un ardent brazier notre cerveau martelle ,
Et tant que l'estomach , pour sa repletion ,
Du suc délicieux fasse une expulsion
Avec des reniements & vicieux blasphêmes ,
C'est la mode aujourd'hui des hommes & des femmes.

I I. G A R D E.

Tu fais le sérieux ; mais raillerie à part ,
Tel carroux s'établit maintenant toute part ;
Et ce malheur pourtant semble plus tolerable ,
A nous autres goulus , qu'à l'ordre vénérable ,
Qu'à ces hommes esleues en puissance & sçavoir ,
Qu'y si rangent bien mieux qu'à faire leur devoir :

E Même on dit que les grands ne font plus que rîstes,
De ces sales boissons jadis tant méprisées.

I. G A R D E.

N'en font finon rîste ? Ils boivent plus entre eux,
Et font plus de dégât, que nous mal-encontr'eux.
Car quand nous beuvons trop, c'est parce que n'aguere,
Et même que tantost de vin n'aurons-nous guere :
Et ainsi (banissant toute sobriété)
Beuvons-nous bien souvent jusqu'à l'ébriété ;
Et §quoi qu'en ce forfait ne soyons excusables,
Si ne sommes nous point chez Dieu tant accusables,
Comme ces grands Soleils, qui deussent esclairez,
Et par leurs actions nous prévenir d'errer,
Où on les voit yvrer, hélas ! P'oze-je dire ?
Et les Cieux, & les Dieux atterister & maudire,
User d'une insolence, & des énormités,
Que je ne veux par noms rendre ici limités,
Crainte que leur horreur ne fût insupportable
Aux yeux des gens de bien, tant il est détestable,
Et tant est mélangé d'abomination,
Que je n'ose nommer, leur molle potion.

Par de belles paroles, & en leur donnant pour
voire, Theys les engage à lui permettre de parler
Carite. Lorsqu'il se trouve avec elle, il lui dit :

T H E O Y S.

Carite, mon bel œil, vous trouverez possible
Ma façon de vous voir assez inadmissible :
Mais approchons de grace, un peu cette cloison,
Par où le jour s'esgalle emmy votre prison,
Afin que votre oreille heureusement accueille
Mon dire, & qu'autre icy que vous ne le recueille.

C A R I T E.

Passant, il m'efferoit à ma virginité,
 De m'accoster de vous, même en cette unité,
 Si premier je ne scay quel est votre message.

T H E O I S.

Vrayment je reconnois que vous êtes fort sage;
 Aussi ne convient-il escouter librement
 Tout homme passager, qui se gausse & nous ment.
 Sçachez donc que je suis, malheureuse Carite,
 Ce Dauphin qui languit dessous votre mérite,
 Et qui vous ay ces jours par Odite fait voir
 Quel amour je pouvois de vos vertus avoir;
 Comme je trespaissois dans un si doux servage;
 Que le pleur me servoit de viande & breuvage;
 Que si je ne pouvois d'icy vous retirer,
 J'y viendrois dedaus peu mon âge martirer.
 Mais si mon vestement vous paroist ridicule,
 Et moy sans gravité, mon discours sans macule
 Vous fera bien toucher que je ne suis de ceux
 Qui pour vous decevoir feignent les angoisseux.

C A R I T E.

Si estes Thoys, que m'a dépeint Odite,
 Qui franchissez pour moy cette prison maudite,
 (Comme un sain jugement me le vient figurer,
 Et que vos doux propos me le font augurer)
 Je rends mille mercis desjà pour mon préface,
 A vos divinités, & cheute sur ma face,
 Vay questant, que j'adore, & que je baise encor
 Les esteaux assurez du vénérable corps,
 Qui daigne ainsi pour moy déguiser sa nature,
 Afin qu'en ces horteurs on lui fasse ouverture.

Cette tendre conversation continué encore
 tems, & toujours sur le même ton. Quand ils

plus rien à dire, Theoys lui fait vêtir ses habits de Pelerin, & lui prend les siens : sous ce travestissement, les Gardes laissent sortir Carite, & Theoys reste en prison. Odite qui attend à la porte, conduit Carite chez ses parens.

(SUIVANT DU TROISIEME POEME. Le Mophite, (grand Prêtre) & un Conseiller, vont à la prison pour faire des questions à Carite. Ils sont bien étonnés de trouver Theoys à sa place, & vont sur le champ en avertir Vasilie. Ce Roi barbare fait venir Theoys devant lui, & l'interroge avec dureté. Celui-ci lui conte toute son histoire; mais loin d'en être touché, Vasilie le condamne à mort, on le fouette jusqu'au sang; & comme il étoit encore vierge, il fut condamné (comme les Vestales) à être enterré viv. Pendant le tems que l'on jugeoit Theoys, Odite alla vite avertir Pantocrator du danger que son fils couroit sur la terre. Pantocrator lui donne sur le champ une lettre pour Vasilie; mais Odite arrive trop tard, & Theoys avoit déjà été exécuté. Odite va pleurer sur le tombeau de son jeune maître. Il le trouve qui en étoit déjà sorti : ils vont pour joindre Carite dans une forêt prochaine. Cette belle, ayant appris la mort de son amant, ne vouloit point lui survivre, & de désespoir alloit se pendre à un arbre. La présence de Theoys la surprend & la console. Ils l'engagent à s'embarquer avec ses parens, & d'aller à Olimpe en Ara-

bie : Theoys lui promet de l'y joindre incessamment.

(SUJET DU QUATRIÈME POÈME.) Le Mophite apprend que Theoys est sorti du tombeau, & croit que c'est Gys qui l'en a retiré. Eley (Pitoyable) lui annonce que c'est Theoys lui-même qui a ouvert sa tombe, qu'il est le Dauphin de l'Olimpe, & qu'il va trouver son pere Pantacrator pour l'engager à venger son injure. Ce récit met le Mophite si fort en colere, qu'il veut perdre Carite & sa famille; mais Gys, qui en est averti par Eley, presse le départ & s'embarque avec sa fille; une tempête furieuse les jette sur les côtes d'Asie. Aulique, (Courtisan) vient rendre compte au Prince Ophis de la grande beauté de cette nouvelle débarquée; & en est si troublé, qu'il ne sçait pas trop ce qu'il dit. Ophis lui dit :

Approchez, Courtisan. D'où est ceste venue
Qui paroît à grands pas devers nous parvenue?

A U L I Q U E,

Monarque, je ne puis.

O P H I S.

Son vent est syncopé.

A U L I Q U E.

Mon vent ? Pardonnez-moi : mais ce cœur occupé
Chez la Divinité, qui ravit la pensée,
Vous avoit lourdement ma réponse adressée.
Sçachez donc, généreux, que de cent régions,
Que du nord au midi, du Gange aux Gerions,
Je dis en tout ce que nature vous partage,
Ne se peut rencontrer un plus sain & héritage;

Un don plus vénérable, un présent plus exquis,
Un laurier plus chérable, un trésor mieux acquis,
Que celui que Neptune, ou sa chere Amphitrite
Vous a tantost soufflé d'une haleine contrite.

O P H I S.

Qu'est-ce ? Un vaisseau chargé de vivres ou d'argent ?
Neptun' ne fût jamais vers moy tant indulgent ;
Ains me paroist ingrat, quoy que chacune année,
La dixme des Tauraux lui soit ici donnée.

A U L I Q U E.

C'est bien autre présent qu'il vous fait recevoir.

O P H I S.

Aulique, dis que c'est : je le prétends sçavoir.

A U L I Q U E.

C'est un présent du Ciel ; car la terre habitable
Jamais n'en produisit qui parût si notable.

O P H I S.

Dis donc hativement, sans me plus badiner.

A U L I Q U E.

Une Dame.

O P H I S.

Une Dame ! Est-ce pour t'estonner ?

A U L I Q U E.

Une Dame qui tient, ains plutôt une Dève,
La beauté de Vénus & le cœur du Gradive.

O P H I S.

Que veux dite ce fol par son embrouillement ?
Je lis dans sa couleur que sa parole ment.

A U L I Q U E.

Si je mens, que le Ciel colent me punisse,
Que ma vie à vos pieds malheureusement finisse.

O P H I S.

Ds donc , eclairci-toi de tes intentions ,
Et ne viens farcisant le vrai de fictions.

A U L I Q U E ,

Comme il vous plaît , grand Roy , me déléguer naguerré ,
Pour voir à qui Neptune menoit si rude guerre :
Je grimpe à toutes mains les tertres Capharez ,
Où mes esprits tantost parurent esgarez ,
Pour l'horreur que j'avois de voir la mer mottée ,
Ore jusqu'au lambris , & tantost reportée
Aux caveaux enfouffrez , aux aneres poissonneux ,
Si bas qu'on pouvoit voir les planchers averneux.
De la tremeur que j'eus , des vents & de l'orage ,
Je pâlissois de crainte & baïssois de courage ,
Quand le destin me fit œillader autre part ,
Pour voir la Dêité qu'icelui vous départ ;
Je dis cette beauté que je vous ai prédite.
C'est ici que mon cœur , & ma bouche interdite
De dire ; ou palpiter , s'accoïsa lentement
Pour adorer l'idole au vrai contentement.
Près sa divinité seïoit un misérable ,
(S'elle est mortelle ; il est sôn autheur vénérable .)
Lequel se lamentoit de leur calamité ,
Et se plaignoit du sort jusqu'à l'extrémiré :
Quand l'unique beauté de ce monde habitable ,
Jettant de ses beaux yeux le charme inévitable
Sur ce triste vieillard , vint à le consoler :
Hélas ! ce fut alors que j'appris d'affoler.
Si j'étois Empereur , ou s'il estoit loïssible
De vous la demander sans me trouver risible.
Hélas , ce fut ici , que j'appris à souffrir ,
Malheur , que le bonheur pour vous me vint offrir :
Car je n'ai mérité de rang ni de service ,
Que telle Dêité pour salaire je visse ,
Je visse de plus près peur de contaminer
Ce trésor que le Ciel à vous seul peut donner ;

Aussi ne viens-je pas d'une langue flatteuse
 Vous découvrir les feux d'une amour convoiteuse :
 Car je n'en suis point digne , & sçai trop que les Cieux ,
 Pour vous favoriser , sont ainsi gracieux.
 Comme elle eust appaisé son autheur sur la perte
 De son vaisseau brisé contre une roche aperte ,
 Voici qu'un nouveau dueil estraint son géniteur ,
 Qu'aucun de sa beauté se rendir serviteur :
 (Aussi faudroit-il bien vivre sans cognoissance ,
 Que n'asservir son cœur à si forte puissance ,
 Puisque son œil décoche un garot si charmant ,
 Qu'il faudroit avoir l'ame ou de bronze ou d'ayman ,)
 Craint que de force ou gré ceste fleur on moissonne ,
 Qu'il dépeignoit promise à quelqu'autre personne.

Ophis n'a pas plutôt vû Carite, qu'il en devient
 éperdûment amoureux, & lui propose de l'épouser.
 Fidelle à son cher Theoys, Carite refuse le Prince ;
 Ophis se désespere ; Aulique lui conseille de la violer.
 Ce Prince généreux rejette ce conseil barbare ; mais
 l se laisse si fort maîtriser par la douleur, & il pleure
 tellement qu'il en perd les yeux. Cependant ayant
 fait encore des efforts inutiles, pour toucher le cœur
 de Carite ; & sçachant que son projet étoit d'aller en
 Arabie, il lui donne des vaisseaux pour l'y conduire.

(S U J E T D U C I N Q U I E M E P O E M E .) Le
 vaisseau sur lequel Carite s'est embarquée, fait naufrage
 sur les côtes de Sicile. Gys est abîmé dans les flots,
 avec presque tout l'équipage : Carite se sauve avec
 peine sur une mauvaise planche. Les dangers qu'elle a

courus & la perte de son pere, lui font tenir ce discours,
qui ne respire pas une parfaite résignation.

C A R I T E.

L'œil peut-il remarquer par les siècles passés,
Tant de maux, tant d'ennuis, tant d'effrois amassés !
Tant de malheurs éclos sur une infortunée ?
Las ! la paille à moi n'est pas encore née !
O ! Destins impiteux, qui m'avez enlevé
De mon séjour natal, qui m'avez conservé
D'attouchement impur d'Ophis le misérable,
Voulez-vous désormais que je sois dévorable,
Par la première dent du lion généreux ?
(Il est vrai que la mer reste aux plus malheureux.)
Mer, hélas ! noire mer, que tu m'es dédaigneuse,
Ne te voyant gorger de ma peau charogneuse.
Hé, pourquoi seras-tu favorable à chacun,
(Si la mort, pour le moins, favorisoit aucun.)
Et à moi tu nieras ton averne profonde !
Tu ne consentiras qu'en toi je me confonde !
Hé ! quand tes flots hautains, quand tes salés ruisseaux
Sont venus colerer, fracasser nos vaisseaux,
Et qu'en mille éclats ma nef fut découpée,
Pourquoi deffas cet ais permit-tu qu'eschappée,
Je ne sauvasse aussi mon aymé géniteur ?
Qu'avoit ce doux vieillart meffait à son auteur ?
Qu'avoit-il contracté ! las ! Je suis orgueilleuse,
Dit-ant contre le Ciel cette voix périlleuse !
S'il n'avoit offensé, ce fut pour mon forfait,
Que ton corps, géniteur, des ondes fut défait :
Ce fut pour mon péché, que ce fier Cantorbie,
N'échellera jamais la perleuse Arabie.
Las ! ce fut pour mon crime, & ma légèreté,
Que tous ces maux qu'Ophis pour nous avoit frottés,
Que ces braves Nochers sont priés de la vie,
Et que de tant d'horreurs je me sens poursuivie !

**Mais pere ! & vous rameurs , qui gorgez les poissons ,
 Pour expier l'excès de mes jeunes façons ,
 Attendez un petit ma prochaine rendue ,
 Aussi-tost que du Ciel ma priere entendue
 Envoira quelque esprit supplier à Caron ,
 De nous passer ensemble au-delà d'Acheron.
 C'est donc à vous , Tonnant , que ma voix insensée
 Du mal que je ressens s'est peureuse adressée.
 Permettez à mon pleur de vous officier
 Pour ces hommes ostoints , & de propitier
 Les Dieux Manes , afin que leurs piteux cadavres
 Cà , là , pitouettez par un vent dans les havres ,
 Ne viennent mendians la sépulture aux yeux ;
 Et que les ombres vaines de ces corps otieux
 N'errent plus longuement que je les ai trouvées.
 Voici Pere éternel ma priere achevée.
 Mais j'oubliois un mot : soufflez à Theoys
 Que d'un repos sortable avec eux je jours.**

**Après avoir réfléchi encore sur son malheureux sort,
 Elle se livre entièrement à son désespoir , & veut se
 précipiter dans la mer. L'ombre de son pere lui appa-
 roît , & par de sages conseils lui remet le calme dans
 l'esprit. Déterminée à vivre , elle joint Niclis , Ber-
 ger , & sa femme Nanon , qui lui donnent les secours
 nécessaires : ils lui apprennent qu'elle étoit dans le
 Royaume de la Reine Acoye (l'Ouie) que cette Reine
 avoit trois filles , Partenope , Ligie & Leucosie , qui
 étoient Syrennes , & dont la voix étoit si belle , que
 par la douce mélodie de leurs chants , elles trou-
 bloient la raison de ceux qui les écoutoient , & qu'en-
 suite elles les métamorphosoient en différens animaux.**

Pour se précautionner contre cet enchantement, Carite se munit de l'herbe MOLY, & va rendre visite à la Reine, qui la reçoit avec toutes les apparences de l'amitié, & qui fait chanter ses filles. On ne peut peindre l'étonnement de la Reine, lorsqu'elle s'aperçoit que Carite les entend tranquillement : elle prend un parti fort singulier, c'est de lui offrir son Trône, si elle veut se fixer dans ce séjour ; Carite qui n'est occupée que d'arriver à Olimpe, la refuse, & s'embarque avec Niclis & Nanoh.

(SUJET DU SIXIEME POEME.) Aussi-tôt que la Reine eut appris que Carite quittoit les côtes de Sicile, elle envoya plusieurs personnes pour la lui ramener, entre autres Porneis & Lemos. En allant s'acquitter de leur commission, ils ont une conversation ensemble sur les différens goûts, Porneis aimoit autant les plaisirs de l'amour, que Lemos chérissoit ceux de Bacchus. Voici un fragment de leurs propos :

P O R N E I S.

Tu te plais, mon Lemos, aux caroux & aux mets,
Et moi dans les combats de Vénus je m'exerce.

L E M O S.

Si j'avois des moyens autant comme en eut Xerces,
Je ne voudrois donner une obole au plaisir,
Duquel incessamment t'enflâme le desir.
J'aime plus un jambon tout vermeil de salme,
Que les yeux enchanteurs d'une saffre Coryne:
Plus me plaît la bouteille au suc délicieux,
Que ne feroit Carite, ou la Reine des Cieux.

Il ne me chaut d'amour, pourveu que je farcisse
 Mon corps de cervelas, de pastez & saucisse;
 Car mon plus grand souhait, se remarque accompli,
 Quand de chair & de vin, je me sens tout rempli.

[P O R N E I S .

Ton desir est brutal, Lemos, & deshonneste :
 Il vaut plus courtoiser une accorte brunette
 A l'ombre d'un cyprès, ou d'un saulx vareliet,
 Que de farcir ainsi, son ventre un jour entier.
 Que doux est le plaisir lui donner la jambette,
 Après un saint devis, & tomber à courbette
 Dans un val tapissé d'un mélange d'odeurs,
 Et demi gré, m'y force, allentir ses ardeurs
 Entre les bras laissez d'une jeune Bergere,
 Sans s'y passionner d'une amour estrangere;
 Car l'âge ravisseur ternit ceste beauté,
 En laquelle aurions mis entiere loyauté:
 Ainsi serions-nous fars d'aimer une ridée;
 Le change tend toujours nostre ame affriandée.

Ils rencontrent Niclis au moment même où Carite alloit monter dans la barque pour quitter la Sicile: la vue de cette rare beauté les rend tous deux amoureux; & loin de la reconduire à la Reine, ils prennent le parti de s'embarquer avec elle: & les voilà donc, Carite, Porneis, Lemos, Niclis & Nanon, dans un bateau en pleine mer, où la Scène vogue avec eux, & où il faut que le Spectateur ait la bonté de les suivre. Porneis & Lemos, après bien des déclarations d'amour, voyant que Carite méprise leur tendresse, pour pouvoir la violer plus à leur aise, tuent Niclis & Nanon, ensuite tirent au sort à qui en jouira

le premier ; le sort favorise Lemos , qui la lie , & qui lui dit :

Mais je vois qu'il vous faut coucher auparavant ,
Que je puisse à mon aise évaner ce devant.

Comme il est prêt à consommer cette œuvre d'iniquité , Carite lui demande la permission de pouvoir faire du moins auparavant une petite priere à Dieu ; Lemos y consent ; Carite invoque le Seigneur : aussitôt le tonnerre , la grêle , le vent & la pluye se réunissent pour submerger le vaisseau. Porneis & Lemos , qui sentent bien que ce sont les prieres de Carite , qui ont occasionné cette tempête , se jettent à ses pieds , lui font serment de lui garder le plus profond respect , & la conjurent de vouloir bien appaiser l'orage. Une nouvelle oraison rend le calme aux flots , ils arrivent au Pont-Euxin où Carite débarque toute seule ; elle ordonne à Porneis & à Lemos ; de retourner en Sicile dans le bateau : ils obéissent.

(SUJET DU SEPTIEME POEME.) Je crois ne pouvoir mieux faire pour la satisfaction de mon Lecteur , que de copier l'argument qui se trouve à la tête de ce septième Poème. Quelque soin que je prisse pour faire un extrait qui pût le satisfaire , je ne pourrois certainement pas approcher du style du Sr de Grouchi , qui , je crois , s'est surpassé dans cet argument. Le voici tel qu'il est.

» Carite descendue sur la rive odoreuse de Sarma-

» tie , y fait ses regrets sur la dure porte de Niclis &
 » de Nanon , meurtris & abimés pour sa défense ;
 » d'où elle brosse par les bois pour trouver aliment.
 » Thoreyte (le chasseur) Myclir , (le nez) & autres
 » l'apperçurent ; & croyant qu'elles fut Diane , ac-
 » courent lui offrir leurs épieux & leurs cors ; mais
 » elle en fit refus , les suppliant qu'ils la conduisent seu-
 » lement où elle trovât à manger. Ils la menerent au
 » Palais d'Osphrisie , (odorat) ou le Prince Malacoffe ,
 » (moleffe) s'en rendit amoureux , & la sollicita tel-
 » lement par l'entremise d'Aromatic , (senteurs)
 » & d'Anthologie , (Bouqustiere) suivantes de la
 » Reine , & vint à une extrémité si fort passionnée ,
 » que se voulant défaire , (pour son refus) de son es-
 » pece , Carite fut au point d'aquiescer , ramenant
 » en son ame les traverses passées , & préjugeant les
 » futures , la distance d'Olympe , & la difficulté d'y
 » parvenir à travers tant d'écueils & de Pyrates. Ce
 » fut ici que le généreux Theoys , regardant au mi-
 » roir éternel de Pantocrator son pere , y considéra
 » Carite fort proche de chopper au change : telle-
 » ment qu'il lui envoya à l'heure son mercure Uriel ,
 » qui lui ayant apparu , la tance de son inconstance ,
 » la remet en haleine sur la poursuite de Theoys ,
 » l'avertissant de vuidier le Palais d'Osphrisie , & se
 » porter au rivage où elle avoit n'aguerre pris terre ,
 » & que là elle trouveroit un vaisseau fretté , deux
 » Nochers , & trois suivantes , tous envoyés de la

» part de son fidèle pour sa conduite , ce qu'elle
 » promet de faire. «

Voici le début de cette prétendue Tragédie,
 Carite qui parle.

C A R I T E.

Des plaisirs aux prisons, d'icelles en marée,
 Des flots je me ceugnois par la faim dévorée,
 Si quelque fere accort ne vient raffasier
 De moi son estomach, avant que mon gosier
 M'ordonne ouvertement une plus rude guerre:
 Je sens ses picoueurs; il n'y mettra plus guere,
 Si bien que de Caribde en Scile me voici:
 Mon soin pernçieux tourne en mortel fouci.
 O! Cieux, je n'ai plutôt vos faveurs éprouvées,
 Que par un malheur prompt, elles ne soient levées,
 Ce m'est pourtant beaucoup d'avoir ja terrassé
 Le monstre injurieux de luxure insensé,
 Et son frere gourmand, si ma triste penssee
 D'un piteux souvenir n'estoit interessée.
 Pour vous, chastes amants, que je veux regretter,
 Tant que mon œil pleureux vous pourra lamenter,
 Afin de ne tacher par une ingratitude,
 Votre amitié sans pair, & la sainte habitude
 Qu'aviez ja contractée avec ma chasteté,
 Vous le seul Parangon de toute honnêteté:
 Las! faut-il qu'en ces flots ma contrainte vous quitte!
 Et que ma sainte amour en devoir ne s'acquitte?
 Sans vous dresser parfums, diçe chans funéraires,
 Pour délecter les Dieux, non point les infernaux?
 Las! puisque mon pouvoir reste manque en l'affaire,
 Prenez ma volonté pour le vain satisfaire,
 Voyez mon cœur ouvert plein d'une avidité
 De m'en plus acquitter, quand la commodité

Par ses occasions m'en ouvrira la porte :
Tandis lisez le deuil qu'en mon ame je porte ;
Vous verrez sa couleur propre à vous contenter :
Car s'il est interdit sur nous-même attenter ,
Je vais par ces forêts tantost trouver la fere
Pour me rejoindre à vous, exempté à me défaire, &c.

(SUJET DU HUITIEME POÈME.) Après s'être sauvée du Palais de la Reine Osphrisie , Carite rencontre Tapinois , (humble) Ypomenon , (patient) qui la conduisent dans un vaisseau , où elle trouve trois sœurs nommées Pistie , (foy) Elpis , (espérance) Agape , (charité) qui toutes trois , s'offrent pour la servir. Elle s'embarque avec elles , & elles lui font compliment sur sa fidélité pour Theoys , elles l'assurent aussi qu'il est toujours amoureux d'elle , & qu'il compte , après avoir consommé ses travaux , venir la rejoindre pour ne la plus quitter. Ces bonnes nouvelles donnent de nouveaux charmes à Carite. Neptune qui l'apperçoit , en devient amoureux , & veut en jouir . Pour y parvenir , il lui envoie Triton qui se fait annoncer de la part de Theoys ; ensuite il fait sortir une isle de la mer , & assure Carite que c'est là Olimpe : apparemment que Neptune avoit aussi eu la précaution de prendre la figure de Theoys ; car Carite s'y confie , & descend dans l'isle avec lui : il la conduit sous des berceaux de verdure , & lui fait des propositions deshonnêtes ; la différence de ses propos avec ceux de Theoys donne du soupçon à Carite.

Elle appelle ses compagnes à son secours : elles
 vent au moment même où Neptune alloit la
 & la délivrent de ce danger ; elles se rembarqu
 'abordent à l'isle de Malthe.

On sera sans doute surpris de cet abus ridicule
 la fable, & de voir Neptune & Jesus-Christ,
 le masque, il est vrai, de l'allégorie) jouer chac
 personnage dans la même piece ; mais tout est in
 préhensible dans cet ouvrage. Voici un morcé
 la scène entre Neptune & Carite. Carite qui
 mence à douter de la bonne foi de Neptune, qu
 bord s'est voulu faire passer pour Theois, &
 pour Pantocrator, & qui toujours a voulu jouer
 se met en prieres pour implorer le secours
 Neptune. l'aborde, & lui dit :

NEPTUNE.

Hé quoi ! mes chastes yeux, je vous trouve en priere,
 A quoi faire ?

CARITE.

A chasser votre poursuite arriere.

NEPTUNE.

La Priere en ceci prend-elle un tel pouvoir ?

CARITE.

La Priere m'a fait divinement sçavoir
 Que vous ête un Démon, non point ceste puissance,
 Ceste sage-bonté, qui veult la jouissance
 De mon ame, non pas l'impur accouplement,
 Que desirez de moi pratiquer amplement.
 C'est pourquoi délaissez vostre plainte encombreuse,
 Et retournez, maudit, en l'averne sombreuse ;

Si non j'appellerai mes trois Sœurs au secours,
Et de vos falstés leur ferai le discours.

N E P T U N E.

Quelles Sœurs prétends-tu m'opposer de puissance,
Premier qu'avoir de toi parfaite jouissance ?

C A R I T E.

Trois Scrus que Theoys m'envoya de là sus,
Crainte que mes esprits par toi fussent deceus,
Ou par quelque arrogant qui portast ta livrée.

N E P T U N E.

Tu crois donc par leurs mains échapper délivrée ?
Mais tu verras tantost s'elles ont le pouvoir,
Que je ne te soufmette à l'amoureux devoir.
Non, non, mes chastes yeux, ne vis plus insensée ;
Banni ce mol erreur de ta foible pensée.
Je suis le Pere heureux du sçavant Theoys,
Qui t'aimai dès le jour, que de rapport j'ouis,
Quelle forme t'orçoit, quelle candeur neigeuse.
Pourquoi donc, mes Soleils, fais-tu de la rageuse
Contre moi, qui pérís, si tu n'as à pitié
Le Brasier consommant d'une sainte amitié.

C A R I T E.

Quoi, ces brasiers Bouquins, qui formant ta luxure,
Veulent brúler mon ame, & la mettre en pressure,
Dans l'abyfme effroyable à tes freres Démons ?
Est-ce pas là, sotillart, qu'ore tu me semonds !

N E P T U N E.

Non, mais à caresser d'une inégale flâme
Cet amour innocent, qui mes veines enflâme.

C A R I T E.

L'Immortelle vertu veut agir simplement,
Refusant toute ordure, & sale accouplement.

NEPTUNE.

Toute vertu franchit cet amoureux passage.

CARITE.

Le voulant, je cognoi comme tu n'es pas sage.

NEPTUNE.

Sage ou fol, si faut-il pourtant vous embrasser.

CARITE.

Je te ferois plutôt de ces mains trespasser.

NEPTUNE.

Par les rogues Démons tu fais bien la ruzée,
Et voudrois jà sentir cette aimable rozée,
Qui distille à toute heure au giron de Vénus.

(SUJET DU NEUVIEME POEME.) Ca
arrivée à Malthe, inspire par sa grande beauté la
cruelle jalousie à la Nimphe Malthée. Un Com
deur la conduit à Megaquirion, (le grand Ma
qui la reçoit avec la plus grande distinction, & qui
ne pouvoir mieux faire que de l'envoyer à Ludc
que, (Louis XIII.) La scène continue à voyage
arrive en France. Le Roi a une conversation
liere avec le Commandeur, & il lui fait ainsi le tal
de l'état de son Royaume :

Ce siecle, Cavalier, est tellement défait,
Que la vertu s'ençourt habiter les montagnes,
Entre les étrouffeurs de glands & de chatagnes.
Autrefois en ma France on voyoit des honneurs,
Et des gens tous civils, au lieu de blafonneurs.
On voyoit des Nestors, qui tenoient pour massues,
Des fideles conseils, au lieu de ces sang-sues,

Qui se gorgent du sang de mon piteux état,
 La paix y fleurissoit au lieu d'un attentat.
 C'est Themis, ou touchoit une Déesse Astrée,
 Qui au paroy, sans plus maintenant accoustrée,
 Nous dit que sa balance est sujette à tout vent,
 Peinte en or apporté sur les flots du levant.
 Dans le Temple habitoit lors un Pasteur fidele,
 (Mais il est mesteant pincer cette cordelle)
 Où maintenant on voit des gardes pour des chefs.

Le Commandeur lui présente ensuite Carite, que le Roi traite avec amitié ; il lui donne pour directeur Ploufiotope, (le Cardinal de Richelieu.) Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que l'Auteur dépeint ici le Cardinal comme un homme simple, modeste, sans art, sans ambition, & plein de candeur & de franchise. Ce Prélat ne se croit pas digne de diriger la jeune Carite ; & il la met en Couvent chez la Dame Eusebie, (Religion, où elle prend le voile. Le Roi renvoye ensuite le Commandeur avec des remercimens pour Magaquirion.

(SUJET DU DIXIEME POEME.) Par le conseil de Ploufiotope, Eusebie donne pour compagnes à Carite, Euphrosine, (chasteté) Penie, (pauvreté) & Upacoye, (obéissance) qui l'instruisent avec quelle humilité elle doit aborder son amant, lorsqu'elle sera arrivée à Olimpe : bien-tôt après Theoys envoye Uriel la chercher. Ploufiotope rend compte à Euse-

bie de toutes les différentes provisions, dont il a fait présent à Carite pour son voyage ; il lui dit aussi :

Je lui donne au départ le symbole de paix,
L'olive dont je fis un suc assez épais,
Duquel je lui frottai du corps une partie ;
Afin que sur l'abyssme, elle fut advertie
D'avoir un cœur robuste encontre les affauts,
Qui lui seront livrés par quelques noirs vaffaux.

Carite s'embarque avec Uriel pour aller retrouver Theoys. Chemin faisant, ils rencontrent différens monstres, qui lui font grand peur ; elle se frotte le visage avec une eau bouillante, qui la rend plus belle que jamais. Enfin elle arrive au Port de Grace, (Havre d'Olimpe.) Uriel va sur le champ en rendre compte à Theoys, qui aussi-tôt va trouver Pantocrator, pour lui demander la permission de lui faire quelques présens & de l'épouser. (On ne sera peut être pas fâché de voir comment l'Auteur fait exprimer le Tout-puissant.) Voici ce qu'il lui répond :

Prends ce qu'il te plaira, mon fils, à pleines mains.
Paye, cher Theoys, tes maux avec usure ;
Les Dieux ne donnent point d'une estroiste mesure.
S'elle a souffert pour toi des traverses en mer ;
Je dis s'elle n'a craint par ces flots abyssmer,
En te venant chercher, à travers la tempeste :
Je veux qu'il soit cogneu par la voix d'un trompette.
Et s'elle a pour l'amour lancé quelque soupir ;
Je ne veux cet eslan d'oubliance assoupir.

Les saints Dieux & les Roys, font de grands luminaires,
 Ils ne compensent pas par les prix ordinaires :
 Car pour un peu d'encens qu'on sacré à leurs autels,
 Ils versent un thresor aux adorans mortels ;
 Les Roys pour un bouquet, pour un fruit délectable,
 Donneront un état, un office notable ;
 Ainsi je vœux, mon fils, pour la récompenser,
 Que tout auprès de moi tu la fasse avancer ;
 Qu'elle te soit tantost chastement espousée,
 Puis qu'elle n'a ta mort par les feux mesprisée.
 Par les eaux & rochers elle te va cherchant,
 C'est un saint procédé, qui va trop allechant
 Un cœur digne d'amout, tel que tu fais paroître
 A ceux, qui te voudront divinement cognoître.
 Orne toi donc, ma force, à la mieux recevoir,
 Tandis que je ferai le nopçage sçavoir
 Par tout ce grand Palais, afin que chacun pense
 De lui contribuer, pour juste récompense,
 Les chants, & les honneurs, qui lui sont vraiment deus ;
 Et qui sont plus plaisans, plus ils sont atendus :
 Prends en mon cabinet une fraize à dentelle,
 La branche de Palmier, & la robbe immortelle ;
 Prends aussi la Couronne, & le Thiare saint,
 De laquelle sa tempe & son front soit enceint.
 Mais ne les porte point, il te seroit maussade,
 Transmets-lui seulement (à façon d'ambassade,)
 Et puis quand tu sçauras par un vifte relais,
 Comme elle approchera du celeste Palais,
 De mille Cavaliers & de plus assistée,
 Tu viendras au-devant jusques à la montée
 De ce Throsne royal, que je te vai ceddant
 Pour la mieux accueillir, tant un ferme ascendant
 L'amour a sur mon cœur, & la volonté sainte
 De laquelle tu dis que son ame est enceinte.

Theoys, enchanté de la bonté de son pere, envoie

à Carite une robe superbe, & un grand & magnifique cortége pour la faire entrer avec plus de pompe dans Olimpe. Elle y arrive. Dès qu'elle apperçoit Theoys, elle se jette à ses pieds : *le chaste Theoys l'embrasse divinement*, & la présente à son pere, qui donne un nouvel aveu à son mariage. Au milieu de sa gloire elle se souvient de Ludovidiquée, de Ploufiotope & d'Eusebie : elle envoie au premier un laurier, & une palme à chacun des deux autres : elle promet de plus à Ludovidiquée *une ample lignée, un siecle d'heureuse vie, & enfin un couronnement au Ciel*. C'est ainsi que finit ce singulier & pitoyable ouvrage.

1632.

LES TROPHEES DE LA FIDELITE', Tragi-Comédie, Pastorale anonyme, dédiée aux bons esprits. LYON, Claude Cayne, 1632. in-8°.

(SUJET DES TROPHEES DE LA FIDELITE'.) Timandre, berger, aimoit passionément Silaire : cette bergere répondoit à son amour. Voici un fragment d'une tendre conversation de ces deux amans :

T I M A N D R E.

Ta Puissance n'est pas moindre que ta beauté,
Qui divine me fait sous cet habit profane,
Croire de voir Junon, ou Vénus, ou Diane.

S I L A I R E.

Ne sois point complaisant par des impiétés :

Crains-tu point le courroux de ces trois Détés,
Que ta comparaison offense trop honteuse ?

T I M A N D R E.

Pardonne cet erreur à ma langue amoureuse,
Qui ne sçauroit assez élever tes appas :
Non, tu n'es point Junon, je ne le voudrois pas ;
Tu serois trop jalouse, & ferois trop d'injure
A ma fidélité, m'estimant un parjure :
Si tu estois aussi la Déesse Vénus,
Je verrois près de toi les Cupidons tous nus ;
Je ne le voudrois pas ; car tu serois comme elle
Facile aux appetits d'une amitié nouvelle :
Tu es encore moins la Déesse des bois ;
Le: Dieux ne veulent pas que tu suives ses loix ;
Elle tient à vertu d'avoir un cœur sauvage,
Chez qui jamais l'amour n'a pû trouver passage ;
Et j'aprêns de tes yeux, où mon pourtraict je voy,
Qu'amour te rend sensible aux mêmes traits que moy ;
Et s'il est vrai, qu'enfin Endymion pour elle
Se rencontra plus beau qu'elle ne fût cruelle,
Elle faisoit toujours dormir ce pauvre amant :
Au lieu que tu me fais veiller incessamment,
Et ne donnes jamais du repos à mon ame.

S I L A I R E.

Voudrois-tu bien m'aimer avecque moins de flâme ?

T I M A N D R E.

Non, je te le proteste, & j'en jure tes yeux ;
Je veus bien, s'il se peut, t'aimer encore mieux :
Mais amour m'a aprins le fons de sa science ;
Le mien ne reçoit plus augment ni defaillance.
Que si jamais mon cœur recevoit d'autres traits,
Ce qu'il ne peut pourtant, blessé de tes attraits,
Afin que mon esprit reconnoisse son crime
Qu'un juste châtement le tire de l'hyme,

Je consens que le loup ravage impunément
 Les parcs où mes agneaux bêlent innocemment ;
 Que mon troupeau jamais ne treuve de l'herbage ;
 Que languissant de soif il périsse de rage ;
 Et qu'Iris, la brebis que tu chéris si fort ,
 Tombe devant mes yeux aux ombres de la mort.

S I L A I R E.

Tiens aussi pour certain qu'avant que ma pensée,
 Quelque mauvais démon dont elle soit poussée,
 Souspire quelquefois d'autre mal que du tien ,
 Et de ton amitié treuve ennuyeux le bien ,
 Les plaines & les mons seront la mesme chose ,
 Le Soleil du midi conservera la rose ,
 Toutes les fleurs naîtront au milieu de l'hyver ,
 Et la terre au Printemps perdra son tapis verd.
 Bref, avant que Silaire oublie son Timandre ,
 Aux éternelles nuits on la verra descendre ,
 Et garder même encor parmi les trépassés
 Le plaisant souvenir de ses desirs passés.

Ils alloient être unis , lorsque Cleogene , Roi de Siracuse , devient amoureux de Silaire. Il cherche en vain à la séduire. Cette bergere fidelle à son cher Timandre , rejette avec mépris les déclarations de Cleogene ; ce Monarque enchanté de ses charmes & de sa vertu , va la demander en mariage à son pere & à sa mere , qui , comme l'on croit bien , n'ont garde de refuser pour leur fille un si glorieux hymen. Pour faire briller aussi la constance du berger , une grande Princesse , nommée Elise , devient amoureuse de lui , & veut l'épouser. Ce tendre amant uniquement occupé de sa bergere , refuse la main de la Princesse ; Elise ,

qui trouve le berger charmant , voyant qu'elle ne peut le déterminer au mariage , lui demande de venir du moins passer quelques momens dans sa chambre. Timandre qui craint le danger d'un tête-à-tête , la refuse inhumainement. Elise au désespoir songe à se venger sur sa rivale : elle fait empoisonner une pomme qu'elle destine à Silaire ; & le poison en est si violent ; que dès que la bergere l'aura sentie , elle périra infailliblement. Le hasard favorise son funeste projet , elle trouve la bergere endormie , pose sur son sein la pomme fatale , & se retire. Le Roi Cleogene arrive en ce moment , & ne peut se refuser au plaisir séducteur de se rendre le maître d'une pomme qui a touché le sein de sa maîtresse ; il baise & rebaise cent fois ce fruit dangereux. Bien-tôt il en ressent l'effet , & meurt. Dès qu'Elise est instruite du funeste accident qui vient d'arriver au Roi , elle se sent déchirée par ses remords ; elle avoue son crime : bien-tôt après la tête lui tourne , elle croit que le Roi l'a frappée d'un coup terrible de massue , & elle expire en prononçant ces mots :

Puis que ma trahison ores est découverte,
 Syracusains , vengez dessus moi vôtre perte :
 Exercez sur ce corps , infâme & criminel ,
 Tout ce que vos Tyrans ont trouvé de cruel.
 Etoufez tout d'un temps mes plaintes & mon crime ,
 Dans vos taureaux d'airain choisissez un abyme
 Pour me précipiter : le fer , le feu , les eaux ,
 Ne seront pas assez pour punir tous mes maux :

Mais vous ne venez pas pour venger Cleogene ,
 Vous vous réjouissez sans doute de sa pêne.
 Toi , à qui ce trépas paroît si douloureux ,
 Fidelle confidant de ce Prince amoureux ,
 Où t'en es-tu allé ? Entreprends sa vengeance :
 Son ombre te semond à punir mon offense.
 Vois-tu pas que sa main me montre à ta fureur ,
 Et te donne de quoi châtier mon erreur ?
 Prends ce flambeau ardent que ce spectre presante.
 Mais il s'en vient à moi ; que sa main est pesante !
 Tu m'obliges , acheve ; arrête néanmoins.
 Si je meurs vitemant , j'en endurerai moins.
 Cette torche infernale ard dedans mes entrailles ;
 Une troupe de morts vient à mes funérailles ;
 Un noir fantôme avec une masse de feu ,
 Paroît pour m'affommer. Attends encor un peu ,
 Modere ta furie , & épargne ma tête :
 Me voici sans ce coup à mourir toute prête ;
 Au lieu des yeux il a deus gros charbons ardans ,
 La rage & la fureur éclattent là dedans :
 Ce monstre va ronflant le feu par les narines ,
 Et sa bouche vomit des flâmes sulfurines.
 Dieux , il me veut frapper ! Ha , monstre furieux ,
 Ce grand coup me ravit la lumiere des Cieux.

Après la mort de Cleogene & d'Elise , rien ne s'op-
 posant plus au bonheur des deux amans ; ils reçoivent
 enfin l'aveu de leurs parens , & ils s'épousent à la
 grande satisfaction l'un de l'autre.

1632.

CHARLES VION, Ecuyer , Seigneur de
Dalibray, fils d'un Auditeur des Comptes, né à Paris,
 mort vers 1656.

L'AMINTHE DU TASSE, Pastorale fidelement traduite de l'Italien , en cinq actes, en vers, dédiée à Mademoiselle de Bourbon, avec un long avertissement. PARIS, Pierre Rocolet, 1632. in-8°.

M. de Beauchamps a raison de dire que l'Auteur dans son avertissement annonce qu'il n'a point mis son nom à cette piece, non pour se cacher, mais parce qu'on ne se soucie pas de sçavoir le nom d'un Traducteur. Malgré cela cependant l'Épître dédicatoire de l'exemplaire que j'ai est signée *Dalibray*.

LA POMPE FUNEBRE, ou DAMON ET CLORIS, Pastorale en cinq actes, en vers, traduite de l'Italien de Cesar Cremonin, dédiée à Madame la Baronne de Chandolan, avec un long avertissement. PARIS, Pierre Rocolet, 1634. in-8°.

LA REFORME DU ROYAUME D'AMOUR, contenant quatre Intermedes, en prose, représentés avec la Pastorale précédente. PARIS, Pierre Rocolet, 1634. in-8°.

LE TORISMOND DU TASSE, Tragédie, avec un avis au Lecteur, & un argument. PARIS, Denys Houffaye, 1636. in-4°.

LE SOLIMAN, Tragi-Comédie, traduite de l'Italien du Comte Bonarelli. PARIS, Toussaint Quinet, 1637. in-4°.

Je ne donnerai point d'extrait des ouvrages de Dalibray, m'étant borné à parler seulement de ceux des Auteurs qui ont composés en notre langue. Com-

362 THEATRE FRANÇOIS.

me l'on peut cependant soupçonner que la Réforme du Royaume d'Amour est de son invention, j'avertirai le Lecteur que c'est peut-être l'ouvrage le plus ridicule & le plus absurde que l'on ait jamais vû. Il en pourra juger en lui nommant seulement les Acteurs, qui sont, l'Amour, les Pleurs, la Jalousie, les Soupirs, le Cahos, Semiramis, Cléopatre, Artemise, &c. Si c'est là le seul fruit du génie de Dalibray, on ne peut certainement pas regretter qu'il n'ait pas plus souvent donné carrière à son imagination, & qu'il se soit contenté du simple titre de Traducteur.

1632.

FARCE PLAISANTE ET RECREATIVE,
qu'a joué un Porteur d'eau le jour de ses nûces dans Paris,
en vers de quatre pieds, 1632. in-8°.

J'ai vû cette piece entre les-mains de feu M. Barré,
& c'est lui qui en a donné le titre. Depuis sa mort,
je n'ai pû sçavoir entre les mains de qui elle est tom-
bée, & par conséquent je ne peux pas en donner
l'extrait.

1632.

DU VIEUGET.

LES AVENTURES DE POLICANDRE ET
DE BASOLIE, Tragédie, dédiée par un Sonnet à
S. A. S. Madame la Princesse de Carignan. PARIS,
Pierre Billche, 1632. in-8°.

(SUJET DES AVENTURES DE POLICAN-
DRE.) Cet ouvrage est moins un poëme dramatique
qu'un roman, écrit en vers, & dont l'intrigue est la

plus compliquée. Je tâcherai cependant d'en débrouiller le cahos ; & en m'arrêtant aux principaux personnages , je ne parlerai point de la foule des rôles épisodiques , qui ne servent uniquement qu'à embrouiller le sujet & à fournir de mauvaises scènes.

Bazolie & Ceralide étoient deux sœurs qui vivoient heureuses dans le sein de leur famille ; Meleandre & Policandre étoient tous deux amoureux de Bazolie. Bazolie aimoit Policandre , & ne pouvoit souffrir Meleandre : leurs affaires alloient le mieux du monde. Melcane , mere de Bazolie , désiroit fort avoir Policandre pour gendre , lorsqu'il prend tout-à-coup fantaisie à Pelicare , pere de Bazolie , de marier elle & sa sœur à deux étrangers de ses amis. Pour éviter un mariage si contraire à ses vues , Melcane imagine de déguiser ses deux filles en Pelérins , & de les envoyer chez des parens en Italie , sous la conduite de Policandre. Malheureusement Meleandre est instruit de ce projet , & ayant fait le signal convenu , il emmene les deux sœurs. Il est bien-tôt après assassiné par des voleurs : les deux sœurs se réfugient dans un Hermitage , & incessamment édifient tout le canton par la sainteté de leur vie. Cependant Policandre après avoir répété cent fois le signal projeté , qui étoit de contrefaire le petit chien , apprend par Melcane qu'un autre a enlevée sa maîtresse. Il parcourt la moitié du monde pour retrouver ce qu'il aime ; mais envain. Il lui arrive mille aventures ; il est blessé , il fait naufra-

ge, il est fait ; esclave ; enfin il devient fou. Son pere & sa mere avec Melcane , après l'avoir cherché long-tems , le rencontrent dans une forêt , faisant toutes les folies possibles : il ne reconnoît point ses parens ; on est obligé de le lier , pour pouvoir l'emmenner : la grande réputation des deux nouveaux Hermites engage cette compagnie à les aller trouver , & à leur demander leurs prieres en faveur du pauvre insensé. Melcane , qui ne reconnoît pas ses filles dont une longue barbe cachoit le visage , reconnoît du moins les habits qu'elle leur avoit donnés , lorsqu'elle les fit déguiser en Pelerins : elle soupçonne aussi-tôt ces Hermites de les avoir assassinées. Elle se jette sur l'un d'eux , lui arrache la barbe , & l'on peut juger & de sa joye & de sa surprise , lorsqu'elle reconnoît en cet Hermite une de ses filles : l'autre se jette à ses pieds ; & cette reconnoissance est si heureuse , qu'à l'instant même qu'il revoit sa chere Bazolie , Policandre recouvre son bon sens. Le pere de ces deux jolis Hermites , qu'une blessure avoit arrêté jusqu'alors dans l'Hermitage , & qui avoit été soigné par eux avec tout le soin & l'attention possible , est enchanté de retrouver ses enfans , & ne veut plus s'occuper qu'à faire leur bonheur. Il commence par celui de Bazolie , en lui accordant son cher Policandre pour époux.

Telle est à peu près la fable de ce Drame , l'un des

ennuyeux & des plus mal écrits que j'aye lûs : je pû trouver un seul endroit qui méritât l'attention ecteur. Je citerai cependant quelques couplets dans un accès de folie , chante Policandre sous le de Nivelle , nom qu'il a adopté dans sa démence :

Pour estre arrivé trop tard ,
Un autre a pris ma maîtresse.
Amour , ce petit bastard ,
Me jouant cette finesse ,
Me dit que j'étois plus heureux ,
D'estre insensé qu'amoureux.

Je mets en comparaison
Ces deux choses en la vie :
L'amour trouble la raison ,
Ce trouble fait la folie ;
Et me rend bien plus heureux ,
D'estre insensé qu'amoureux.

J'ai couru tout l'univers
Pour trouver ce que j'espere :
Et ces voyages divers
Sur terre , comme en galere ,
M'ont fait estimer heureux ,
D'estre aussi fou qu'amoureux.

Mais ne sçauois-je revoir
Les beautés de Bazolie ,
Dont l'absence eut le pouvoit
De me donner la folie ,
Et pour son retour heureux ,
Estre moins fou qu'amoureux.

1632.

ORMEIL.

E RAVISSEMENT DE FLORISE , ou

356 THEATRE FRANÇOIS.

L'HEUREUX EVENEMENT DES ORACLES,
ou CELIDOR ET CELINDE, avec un argument,
Tragi-Comédie, imprimée avec des mélanges poéti-
ques. PARIS, Toussaint Quinet, 1632. in-8^o.

CELIDOR ET CLENIDE, 1641.

(SUJET DU RAVISSEMENT DE FLORISE.)

Pour consoler Celinde, veuve depuis quelque tems, Celidor s'offre de l'épouser : Celinde lui répond qu'elle ne consentira jamais à un second hymenée, que par l'ordre exprès d'un Oracle. Celidor va sur le champ consulter la sage Mondaine, qui lui donne un portrait, en l'assurant que c'est celui de la personne qu'il doit un jour épouser. Celidor, quoique touché de la beauté de celle que représente ce portrait, va auprès de la Sibille chercher de nouveaux éclaircissemens. Dans cet intervalle le Capitaine Timandre revient de la guerre ; malgré les conseils du Poëte Amphion, il devient amoureux de Celinde. Cette veuve lui ayant fait la même réponse qu'à Celidor, il va avec le Poëte consulter aussi la Sibille. Il rencontre Celidor, & ils se confient mutuellement leur projet. Arrivés chez la Sibille, elle ne veut point parler devant le Poëte qui lui dit quelques injures, & se retire. La Sibille leur déclare alors qu'ils feront tous deux contens ; mais qu'il est nécessaire auparavant, d'obtenir l'aveu d'une Divinité. Ils s'en retournoient assez satisfaits de cette réponse, lorsqu'ils entendent des cris, & qu'ils re-

noissent la voix de Celine. Ils volent à son secours ; elle leur apprend que le Dieu Pan vient de enlever sa niece Florise : ils courent pour la déli-
 vrer, & ils y réussissent. Celidor reconnoît dans Flo-
 re l'original du portrait que la sage Mondaine lui a
 donné ; il en devient passionément amoureux , la ra-
 conte à sa tante , la lui demande en mariage &
 obtient ; mais le Dieu Pan survient , qui attaque
 Celidor pour lui enlever Florise. Celidor a le coura-
 ge de mesurer ses forces avec celles d'un immortel :
 il alloit vraisemblablement succomber , lorsque le
 dieu Amphon survient & les sépare ; il trouve aussi
 un moyen de persuader à Pan de renoncer à Florise ,
 de ne plus s'opposer au bonheur de Celidor. Ce
 dieu y consent ; & le double mariage de Timandre
 avec Celine, & de Celidor avec Florise , fait le dé-
 nouement de cette piece. Le grand Prêtre qui les unit,
 leur dit :

Vivez toujours unis en semblable desir ;
 Que le fâcheux dégoût n'altère le plaisir ;
 Que pas un d'entre vous n'aille courir au change ;
 Ains dessous le mari que la femme se range.
 Amphon , si tu veux , tu te puis marier ,
 Tous deux estes présens pour vous apaiser.

LE POETE.

Je ne suis pas si sot de me mettre en seravage :
 Mon cœur tremble au récit du nom de cocuage.
 J'en demeure d'accord ; baise-moi seulement ;
 Sans être ton mari , je serai ton amant.

LA SAGE MONDAINE.

vous estes bien plaissant que de parler ainfi ;
 Je vous estime fort exempt de ce souci !
 Jamais le repentir d'une flâme nouvelle
 Ne me pourra ravir le beau nom de pucelle.

(SUJET DE CELIDOR ET DE CLENIDE.)

Deux femmes de Marseille sont attaquées de la peste en l'absence de leurs maris ; elles envoient nourrir leurs enfans à la campagne , & meurent bien-tôt après. Ces enfans , l'un nommé Celidor , l'autre Clénide , élevés ensemble , menotent une vie pastorale : en croissant en âge , ils deviennent amoureux l'un de l'autre. Après une longue absence , leurs peres reviennent dans le pays : & dès qu'ils ont appris qu'ils ont perdu leurs femmes & leurs enfans , la douleur les engage à se faire Hermites. La même nuit , tous deux ont un songe qui leur assure que leurs enfans sont encore vivans , qu'ils sont dans le voisinage , & qu'ils s'aiment. La singularité d'avoir fait tous deux le même rêve les engage à faire des recherches , qui leur procure de retrouver l'un son fils , l'autre sa fille , & ils les unissent ensemble.

L'Auteur a cru jeter de la variété dans ce Drame le plus froid & le plus ennuyeux que l'on puisse lire , en faisant paroître un Géant , qui ravage les campagnes & que l'on enchaîne ; en introduisant des bergers & des bergères , qui sont amoureux les uns des autres : mais il s'est certainement trompé. La versifica-

tion

tion n'est pas plus intéressante que la piece; & je n'ai pas trouvé un seul endroit qui méritât d'être cité.

1632.

G. DE COSTE.

LIZIMENE, Comédie pastorale en cinq actes, en vers, avec un Prologue, dédiée à Mademoiselle de Guise. PARIS, Thomas de la Ruelle, 1632. in-8°.

(SUJET DE LIZIMENE.) Après un Prologue, dans lequel un berger vante les agrémens de la vie champêtre, les bergeres Belaris & Clarisbé commencent la piece, en répétant à peu près les mêmes propos: ensuite un Gascon & un Gentilhomme enlèvent la bergere Lizimene, les bergers Berenis & Nisbé surviennent & la délivrent; mais il leur en coûte la liberté: ils deviennent tous deux amoureux de cette jeune bergere.

Après bien des protestations d'amour, après des événemens très-communs & mal amenés, Lizimene se déclare en faveur de Berenis. Pour soutenir pendant cinq actes cette froide intrigue, aussi platte que la versification, (& c'est tout dire) il y a plusieurs autres intrigues absolument inutiles à la piece. Merindor est amoureux de Belaris, Filismont l'est de Clarisbé; mais par une bizarrerie de l'amour, Belaris aime Filismont, & Clarisbé aime Merindor; ce n'étoit pas le moyen d'être heureux. Enfin les Bergers prennent le parti de

se conformer aux désirs des Bergeres : ils changent d'objet , & ils sont tous contens. Outre cette épisode, on trouve encore celle d'un Gascon, qui parle son patois , & qui est amoureux de différentes Bergeres ; celle d'une troupe d'Egyptiennes , qui enlèvent la bourse d'un vieillard duquel on se moque ; & quelques autres encore aussi peu intéressantes les unes que les autres. Pour donner une idée de la versification , je vais rapporter le morceau saillant de cette piece. C'est le berger Belaris qui vante ainsi les charmes de la vie pastorale.

Fontaines , clairs ruisseaux , & campagnes fleuries ,
 Séjours délicieux de notre Bergerie ,
 Que nous sommes heureux en toutes les saisons ,
 De quitter quelquefois nos petites maisons ,
 Et revenir ici pour recevoir encore
 Mille nouveaux plaisirs au naître de l'aurore !
 Nous venons écouter le murmure des eaux ,
 Et le chant gracieux de mille & mille oiseaux :
 Nous voyons tous les jours l'étoile matinere ,
 Et même en sa saison , qu'on nomme printaniere :
 Nous voyons puis après la belle aube du jour
 Avec son teint vermeil lorsqu'elle est de retour !
 Cet astre qui la suit avec sa tresse blonde ,
 Vient redonner le jour & la lumière au monde.
 Alors nous regardons ces beaux prés entaillés ,
 Avec ces clairs ruisseaux , & dont ils sont mouillés.
 Nous voyons les troupeaux descendre d'une butte ,
 Avec leur conducteur qui joue d'une flûte ;
 Et les petits bergers derriere les buissons ,
 Chantant à leur patois des plaisantes chansons.
 Enfin pour abrèger , cela nous représente
 Les rustiques plaisirs d'une amour innocente , &c.

1632.

PIERRE DE MARCASSUS, Avocat au Parlement de Paris, né en Gascogne en 1584. fut professeur de Rhétorique au Collège de la Marche à Paris, où il mourut en 1664.

L'EROMENE, Pastorale en cinq actes, en vers, édiée à M. le Marquis du Pont-de-Courlay. PARIS, Pierre Roulét, 1633. in-8^o.

LES PECHEURS ILLUSTRES, Tragi-Comédie, dédiée à Madame la Baronne d'Ormoille, avec un argument & d'autres poésies. PARIS, Guillaume LeClerc, 1648. in-4^o.

(SUJET DE L'EROMENE.) Ergaste & Armille, tous deux épris des charmes d'Eromene, prétendent chacun avoir la préférence sur son rival; la dispute finit par un combat, & Eromene qui survient se empêche de continuer. Elle leur donne à tous deux peu près la même espérance; mais dans le fond du cœur elle préféreroit Armille. Uranie & Cloris paroissent ensuite sur la scène: elles s'entretiennent ensemble de leur adresse à la chasse, & sur-tout de celle d'Idale, leur compagne. Cloris dit:

D'un seul coup de son arc, elle a mis au cercueil.

URANIE.

Quoi donc!

CLORIS.

Une hirondelle, un poisson, un chevreuil,

A a ij

Du superbe Ladon les rives fans secondes ,
 Les ont vû tous les trois rouler avec leurs ondes ,
 Ainsi d'un coup Idale , en ce bord étranger ;
 Empêche de voler , de courre & de nager.

Après cette conversation , Cloris séduite par les mauvais conseils d'une perfide amie , a la lâche complaisance de se livrer entre les bras d'Armille , qu'on est même obligé d'attraper pour le porter à profiter d'une occasion favorable , où l'on lui promet de le faire jouir d'Eromene. En effet , on lui montre Cloris qui feint de dormir ; & on lui persuade que c'est l'objet qu'il adore. Armille hésite quelques tems , s'il osera profiter du sommeil de sa Bergeré. Enfin il se couche tout doucement auprès d'elle , en disant :

Que dois-tu craindre , Armille ? acheve ton dessein ,
 Et mets-lui promptement ce laurier dans le sein.

Ce qu'il y a de bien singulier , c'est que toutes les libertés que prend Armille , & qui sont poussées tout au plus loin , se passent sur le théâtre aux yeux des spectateurs. Eromene survient , qui ne peut plus douter de l'infidélité de son amant. Armille qui reconnoit , qu'il s'est trompé ; déteste son erreur , & cherche en vain à se justifier. Eromene ne veut absolument plus entendre parler de lui. Ce tendre amant , qui n'avoit péché que par trop d'amour , se livre au plus affreux désespoir , & veut se tuer. Eromene s'attendrit , lui pardonne , & l'épouse. Ce qu'il y a encore de bien

étonnant, c'est qu'Ergaste, son rival, devient aussi-tôt son ami ; & voulant lui en donner une preuve non équivoque, pour reparer le tort qu'Armillis vient de faire à Cloris, il demande sa main, & devient son époux.

Le Lecteur juge aisément de l'indécence de cet ouvrage, qui ne rachette par aucune beauté ce défaut impardonnable ; il peut aussi aisément juger de la bonté de la versification, puisque le peu de vers que j'ai cités, sont les meilleurs de la piece.

(SUJET DES PECHEURS ILLUSTRES.) Il étoit défendu de naître & de mourir dans l'isle de Delos ; il falloit que les femmes allassent accoucher ; & les malades finir leurs jours, dans l'isle de Rhenie. Malgré cette loi bizarre, deux femmes mettent au monde dans Delos, l'une un garçon, l'autre une fille ; & aussi-tôt les envoient dans une isle voisine. Les meres meurent ; ces enfans élevés ensemble, l'un sous le nom d'Alcandre, l'autre sous celui d'Ermille, conçoivent de l'amour l'un pour l'autre. Ils étoient heureux, lorsqu'un hasard fait qu'Ermille est reconnue pour la Princesse de Delos. Ses parens lui défendent d'écouter davantage les vœux d'Alcandre ; elle obéit à regret, ou du moins elle feint d'obéir. Son amant trompé par les apparences, se livre au désespoir, & du haut d'un rocher se précipite dans la mer. Pendant qu'il exécutoit ce funeste projet, on découvre aussi

son illustre naissance: les parens d'Ermille lui permettent alors de suivre son penchant, & le lui promettent pour époux: dans le moment même on vient lui annoncer que la douleur l'avoit déterminé à se précipiter du haut du rocher, appelé dans ces contrées le Saut des Amans. Ermille baignée de pleurs veut accompagner son amant dans la nuit éternelle, lorsque tout-à-coup elle le voit reparoître devant elle. Par un heureux hasard, il étoit tombé dans des filets de pêcheurs, qui l'avoient secourus à propos; & il avoit appris parmi eux que l'on étoit inquiet d'un inconnu, nommé Alcandre, dont on venoit de découvrir l'illustre origine, ce qui l'avoit déterminé à reparoître à la Cour. Son mariage avec Ermille fait le dénouement de cette piece.

Si du moins cet ouvrage n'est pas contre les bonnes mœurs, il n'est ni plus intéressant, ni mieux écrit que le précédent: on jugera de la versification par ce morceau que je crois être le moins-mauvais qu'on puisse y trouver. Alcandre au désespoir vient consulter Protée, qui ne veut pas lui répondre: ce malheureux amant cherche une occasion de le surprendre, & le trouvant endormi, il dit:

Vénéral) Démon des Vagabondés plenes,
 Doux espoir de mes maux, doux espoir de mes penes,
 Pere de tant de flots, dont les gessus divers
 D'une éternelle estreinte embrassent l'univers:
 Toujours vieux, toujours jeune, & seul qui dans le monde
 De tout genre immortel renq la terre féconde:

Si de tant de beautés, dont l'aimable Doris
 A tant de puissans Dieux, & blessés & guéris,
 Il en fut jamais une à qui les destinées
 Ayent soumis l'orgueil de tes belles années;
 Si jamais de l'amour l'adorable flambeau
 Embrâza ton courage au milieu de son eau:
 O! Pere impérieux des mers & des rivieres,
 Montre-toi favorable à mes justes prieres:
 Escoute ma douleur: oy mes cuisans regrets;
 De mon futur destin révele les secrets.
 Etouffe dans mon cœur l'espérance, ou la creinte,
 Et donne pour jamais une fin à ma plainte.
 Ainsi de l'univers l'éternel ornement
 Révere le pouvoir de son vaste élément:
 Ainsi du Dieu du jour la course vagabonde
 Commence en ton Empire, & s'achevé en ton onde,
 Mais ce Dieu, plus cruel & plus sourd que ses flots,
 Se moque des soupirs, des pleurs & des sanglots.
 Plus on le prie, & plus il est inexorable.
 La force & non nos maux nous le rend secourable.
 Refous-toi donc, Alcandre, à cette heure qu'il dort,
 A l'assaillir si bien, & l'estreindre si fort,
 Que surpris dans tes nœuds, ta seule violence
 L'oblige en ta faveur à rompre son silence.
 Dieux! sur combien d'espace est estendu son corps!
 Qué son front est affreux! que ses membres sont forts!
 Quelle teste! quels piés! & quel énorme ventre!
 De quel bruit son sommeil fait retentir cet antre!
 Alcandre infortuné, rassure tes esprits:
 Le voilà dans tes lacs: tu le tiens: il est pris.
 Donne, donne à ses bras une rude secousse,
 Il faut qu'il se reveille: il faut qu'il te repousse.

1693:

JEAN-BAPTISTE DE CROSILLES, Abbé de
A a iv

Saint-Ouen , mort en 1651. dans une extrême pauvreté.

CHASTETÉ INVINCIBLE , ou TIRCIS ET URANIE , Bergerie en prose , en cinq actes , avec les chœurs , en vers , & un avis du Libraire au Lecteur. PARIS , Simon Fevrier , 1633. in-8°.

Cette piece se trouve aussi sous le titre simplement de *Tircis & Uranie* , imprimée en 1633. & encore sous celui de *Bergerie de M. de Croffilles* , imprimée en 1634.

(SUJET DE LA CHASTETÉ INVINCIBLE.)

Par les Loix du pays , le Prince Thyrsis est obligé de mener une vie pastorale. Il devient amoureux d'Uranie , la plus belle & la plus insensible des Bergeres du canton ; c'est envain qu'il ne perd pas une occasion de lui parler de son amour. La Bergere ne veut pas l'écouter ; il lui rend envain les services les plus essentiels. Uranie n'en est que plus sévère ; il est blessé dans un combat qu'il entreprend pour la délivrer des bras d'un Satyre ; elle ne lui en témoigne pas la plus légère reconnoissance. Le pauvre Prince , réduit au désespoir & ne pouvant plus conserver la moindre espérance , n'écoute plus que sa douleur , & se tue. Uranie se désespère en apprenant la mort de son amant , & se reproche sa cruauté. On apporte devant elle le corps de Thyrsis , qu'elle inonde de ses larmes. Enfin avec quelques paroles magiques , &

avec la complaisance qu'elle a , de coler ses lèvres de rose sur la bouche livide de Thyrsis , ce Prince ressuscite , & l'épouse.

En lisant l'analyse de cette piece, l'on doit croire que c'est un sujet très-simple & fort peu compliqué ; mais au contraire il est très-embrouillé par mille personnages épisodiques , qui viennent successivement ennuyer le Lecteur , & retarder le progrès des scènes. On y voit alternativement des Bergers , des Bergeres, des Prêtres , des Sacrificateurs , des Satyres , des Magiciens , &c. On lit dans l'argument qui est à la tête : *Les actes sont en prose , & les chœurs en vers , à cause que cette Bergerie est une chasteté invincible , honneur fera le prologue.* Je vais rapporter quelques traits de cet ouvrage , pour faire connoître le style & le génie de l'Auteur.

Thyrsis répond à Uranie qui se compare à Diane.

THYRSIS.

» De bon cœur j'acquiescerai à ta résolution , pour-
 » vû que l'événement réponde au présage. Cette
 » Déesse ne possède nulle qualité , dans laquelle tous
 » les sentimens humains ne l'ayent possédée. Lune
 « au Ciel , elle aime Endimion , qui jouit de ses fa-
 » veurs sur les montagnes de Carie. Diane dans les
 » bois , elle aime Hyppolite , après avoir aimé Al-
 » phée , dont les eaux sont sacrées depuis ce tems-là.
 » Proserpine dans les enfers , elle se ravit de joye de
 » ce que Pluton l'y ravit d'amour ; & les ténèbres de

» leur séjour ne font éternelles , qu'afin de couvrir
 » leurs careffes qui le font auffi. Elle préside à la fé-
 » licité des accouchemens fous le nom de Lucine : &
 » pourquoi penfes-tu qu'aux nuits qui font les plus
 » fereines , elle fe plaît fi fort à briller deffus les eaux ?
 » En voici la raifon que j'ai appris de Menalque , elle
 » y fait des ondes d'argent pour marier les nymphes
 » qui ont trouvé parti. Tellement que j'ai fujet de te
 » fouhaiter l'imitation de cette Déeffe , même encore
 » que tu en retranches tout ce qui te femblera paffer
 » les bornes d'une légitime amitié.

Thyrfis interroge un Devin fur le fuccès de fon
 amour , celui-ci lui demande l'origine de fon amour.
 Thyrfis lui répond : » Il vient de deux autres ju-
 » meaux , qu'on prendroit pour Caftor & Pollux ,
 » n'étoit un obftacle qu'il y a , c'eft que leur mere
 » n'eft pas Lede. « L'Imprimeur , qui n'avoit pas bien
 compris toute la gentilleffe de ce jeu de mots , avoit
 fottement cru que l'Auteur s'étoit trompé , & avoit
 bonnement imprimé Laide. L'Abbé de Croffilles , in-
 digné de cette balourdife , a eu foïn dans l'exemplaire
 que j'ai , de rayer cette bévue , & à la marge d'écrire
 de fa propre main Lede. Voici un dialogue entre Li-
 candre , magicien , & la bergere Driope , qui ne croit
 pas à fes preftiges.

L I C A N D R E.

» Veux-tu que je faffe descendre d'Offa & de Pe-
 » lion , les aunes & les pins ? & puis je les ferai dan-
 » ser en rafe campagne.

D R I O P E.

» Les coups de hache les font descendre tous les
» jours ; & les flots les font danser quand ils servent
» de mats de navire.

L I C A N D R E.

» Veux-tu que je fasse venir les ténèbres en plein
midi ?

D R I O P E.

» Une tonne , un berceau , un bois fort épais fe-
» ront tout le même.

L I C A N D R E.

Veux-tu que je fasse marcher les ombres ?

D R I O P E.

» Chacun fait marcher la sienne , pourvû qu'il se
» pourmeine au Soleil,

L I C A N D R E.

» Veux-tu que je fasse revenir les esprits ?

D R I O P E.

» L'eau jettée sur le visage n'y manque point.

L I C A N D R E.

» Veux-tu que je fasse parler les rochers & les
» arbres ?

D R I O P E.

Thyrſis le fait en y gravant ſes vers, & avec tant de perfection, que c'eſt un vrai miracle.

1633.

FRANÇOIS LE METEL, SR DE BOISROBERT, Abbé de Châtillon-sur-Seine, Aumônier du Roi, Conſeiller d'Etat & de l'Académie Françoisé, né à Caën en 1592. mort en 1662.

PYRANDRE ET LISIMENE, ou LA BELLE LISIMENE, ou L'HEUREUSE TROMPERIE, Tragi-Comédie, dédiée à M. de Cahufac. PARIS, Touſſaint Quinet, 1633. in-4^o.

LES RIVAUX AMIS, Tragi-Comédie, dédiée à Monſieur le Comte d'Aunai, par Jean Baudoin. PARIS, Aug. Courbé, 1639. in-4^o.

LES DEUX ALCANDRES, Tragi-Comédie, dédiée par le Sr de Bonair à M. Chapelain de Pallzeau. PARIS, Ant. de Sommaville, 1640. in-4^o.

PALENE SACRIFIÉE, Tragédie, dédiée à Monſieur de Saint-Mars, par le Sieur de Bonair. PARIS, Touſſaint Quinet, 1640. in-4^o.

LE COURONNEMENT DE DARIE, Tragi-Comédie, dédiée à Monſieur le Maréchal de Guiche. PARIS, Touſſaint Quinet, 1648. in-4^o.

LA VRAIE DIDON, ou DIDON LA

THEATRE FRANÇOIS. 381

CHASTE, Tragédie, dédiée à Madame la Comtesse d'Harcourt. PARIS, Touffaint Quinet, 1643. in-4°.

LA JALOUSE D'ELLE-MESME, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. le Marquis de Richelieu. PARIS, Aug. Courbé, 1650. in-4°.

LA FOLLE GAGEURE, ou **LES DIVERSISSEMENS DE LA COMTESSE DE PEMBROC**, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Monsieur, frere du Roi. PARIS, Augustin Courbé, 1653. in-4°.

LES TROIS ORONTES, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Mademoiselle de Martinozzi. PARIS, Aug. Courbé, 1653. in-4°.

CASSANDRE, COMTESSE DE BARCELONNE, Tragi-Comédie, dédiée à M. le Duc de Nemours. PARIS, Aug. Courbé, 1654. in-4°.

L'INCONNUE, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Monseigneur le Cardinal Mazarin. PARIS, Guil. de Luynes, in-12.

LA BELLE PLAIDEUSE, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Madame de Ris, Première Présidente du Parlement de Normandie. PARIS, Guil. de Luynes, 1655. in-12.

LES GENEREUX ENNEMIS, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Madame de Brancas. PARIS, Guil. de Luynes. 1655. in-12.

LA BELLE INVISIBLE, ou LA CONS
TANCE EPROUVE'E, Tragi-Comédie, dédiée à
M. de Bellievre, Premier Président. PARIS, Guil.
de Luynes, 1656. in-12.

LES COUPS D'AMOUR ET DE FORTUNE,
ou L'HEUREUSE INFORTUNE'E, Tragi-Co-
médie, dédiée à M. de Mancini. PARIS, Guil. de
Luynes, 1656. in-12.

LES APPARENCES TROMPEUSES, Comé-
die en cinq actes, en vers, dédiée à Madame la Pré-
sidente Thoré. PARIS, Guillaume de Luynes, 1656.
in-12.

THEODORE, REINE D'HONGRIE, Tragi-
Comédie, dédiée à Madame la Procureuse Généra-
le. PARIS, Pierre l'Amy, 1658. in-12.

L'AMANT RIDICULE, Comédie en un acte,
en vers. PARIS, 1655. in 12.

LES DEUX SEMBLABLES, Comédie en cinq
actes, en vers, dédiée par M. de Bonair à M. Cha-
pelain, Seigneur de Pallezeau, Conseiller & Sécré-
taire du Roi. PARIS, Toussaint Quinet, 1642. in 4^o.

Cette dernière pièce est mot pour mot la même
chose que les deux Alcandres, troisième pièce de
Boisrobert. Il n'y a absolument que le frontispice &
la date de changée; car même au haut de chaque
page le titre est les deux Alcandres.

(SUJET DE PYRANDE ET DE LISI-
MENE.) Quoique l'on ignorât la naissance de Pyran-

dre, sa valeur l'avoit élevé aux premières places du Royaume de Thrace, dont il avoit défendu les frontières, & vaincu les ennemis. Pendant la guerre, le Roi avoit envoyé sa fille Lisimene auprès d'Orante, fille du Roi d'Albanie. Le calme étant revenu dans ses Etats, il envoie son fils Pyroxene pour rechercher la jeune Princesse. Pyrandre, qui brûloit pour elle de l'amour le plus tendre, & qui en étoit aimé, accompagne le Prince dans ce voyage. Dès que Pyrandre est arrivé à la Cour d'Albanie, ses graces, sa bonne mine, touchent le cœur d'Orante; elle fait confidence à Lisimene de sa nouvelle passion, & tout de suite écrit à son amant de venir la trouver dans sa chambre cette même nuit. Pyrandre fort surpris de sa bonne fortune, mais ne voulant pas manquer à Lisimene, en fait confidence à Pyroxene qui aimoit Orante, & lui persuade d'aller tenir sa place au rendez-vous. Comme l'on croit bien, Pyroxene accepte la proposition avec grand plaisir, & y vole. Lisimene qui le voit passer, & qui le prend pour Pyrandre, n'écoulant que la jalousie, va avertir Araxe, frere d'Orante, de tout ce qui se passe. Araxe enfonce la porte de sa sœur. Pyroxene se sauve sans qu'on puisse le connoître; & Pyrandre passe toujours pour être le seul coupable. On l'arrête, on le met en prison, & bien tôt après il est condamné à mort. Pyroxene ne souffre pas que l'on conduise son ami au supplice, & avoue tout au Roi. Il lui demande sa fille en mariage, & l'ob-

tient. Au moment que Lizimene est enchantée de l'innocence de son amant, son bonheur s'accroît encore par un événement imprévu. Pyrandre est reconnu pour le fils du Roi d'Albanie, & son mariage avec Lizimene termine heureusement cette Tragi-Comédie, dont je rapporterai une scène pour faire connaître quel fut le début de Boissrobot.

LE GEOLIER.

Qui vient frapper si tard?

L'EXEMPT.

Ouvre-moi, mon ami:

LE GEOLIER.

Non, je n'ouvrirai point; car il est heure indue:
Je sçai bien mon mestier, vous me prenez pour grue:

L'EXEMPT.

Si tu n'ouvres, Coquin?

LE GEOLIER.

Quel est ce mangeur d'aux,
Qui fait si peu d'honneur aux Concierges Royaux?

SECONDEXEMPT.

Connois-tu ce bâton!

LE GEOLIER.

Monsieur, je vous demande
Très-humblement pardon, d'une faute si grande.
Je n'eusse pas connu le Roi mesme à la voix:
J'estois trop en colere. En dormant je songeois,
Que l'on cassoit mon verre, & répandoit ma sausse,
Quand vous avez frappé. Je prens mon haut de chausse,
Et m'en viens vous ouvrir.

L'EXEMPT.

Ce Geolier est plaisant.

LE GEOLIER.

Et bien, que voulez-vous de moi, Monsieur l'Exempt?

SECOND EXEMPT.

Que tu gardes cet homme, & m'en rende un bon conte.

LE GEOLIER.

Approchez-vous, beau fils, & n'ayez point de honte :
C'est la maison du Roi. J'ai bien logé chez nous
Des muguets pour le moins aussi frifés que vous.

SECOND EXEMPT.

Allons, il est dedans : répond de sa personne,
Et prens garde aux prisons.

LE GEOLIER.

Monsieur, je lui pardonne,
S'il en fort sans congé, puisque l'y voilà mis ;
Non pas quand il auroit cent diables pour amis : . . .
Monsieur, ça de l'argent, payez la bien venue,
Vous aurez ce cachot qui répond sur la rue.

PYRANDRE.

Ami, je le ferai, tu t'en contenteras.

LE GEOLIER.

A d'autres ! j'aime un tien plus que deux tu l'auras.

PYRANDRE.

Mon valet a ma bourse.

LE GEOLIER.

Et le diable m'emporte
Si le mien n'a la clef aussi de cette porte.
Vous pensez m'excroquer, mais prenez garde à vous :
Je vous mettrai là-bas avec quatre filous,
Qui danseront tantost dessous une potence.
Vous trâchez un peu trop de l'homme d'importance.

P Y R A N D R E.

O l'homme deffiant ! garde, en attendant mieux,
Cette bague.

L E G E O L I E R.

Monsieur , voyez de ces deux lieux
Lequel vous voulez prendre. A ce coup je vous aime :
Soyez seur d'estre ici traité comme moi-mesme.
Ma foi c'est grand dommage : il a bonne façon ;
Et l'on juge à le voir , qu'il est joli garçon.
S'il doit estre branché , je l'irai voir deffaire ,
Et prirai de bon cœur le Bourreau , mon compere ,
De secouer pour luy dextrement le jaret ;
M'en d'eust-il coufter pinte après au cabaret.

(SUJET DES RIVAUX AMIS.) Jarbe , Duc de Calabre , fait tirer l'horoscope de son fils ; & on lui prédit qu'il doit avoir pour sa sœur un amour incestueux , & faire la guerre à son pere. Pour éviter ces malheurs , il le confie à un de ses sujets , qui lui cache sa naissance , l'éleve comme son fils , & lui donne le nom de Phalante. Parvenu à un certain âge , Phalante va dans la Cour d'Iolas , Prince de Tarente ; & il s'y distingue par tant de belles actions , que ce Prince lui promet une de ses sœurs en mariage. Cependant comme il étoit survenu quelques différends entre la Cour de Tarente & celle de Calabre , Iolas l'envoye en Ambassade auprès de Jarbe : il devient amoureux de Berenice , fille de ce Prince ; il en est aimé , & ils se jurèrent une tendresse éternelle. Mais des raisons d'Etat dérangent leurs projets , & Berenice

est obligé d'épouser Iolas : ce mariage retarde , mais n'empêche pas la rupture entre les deux Princes. Ils se déclarent la guerre. Phalante suit le parti d'Iolas , qui dans une sortie est si dangereusement blessé , qu'on le croit mort. Phalante & Berenice déplorent son sort , & se rappellent leurs anciennes amours. Iolas les entendoit ; mais loin d'être choqué de leurs feux , il leur témoigne combien il est fâché de n'avoir pas été instruit plutôt de leur tendresse mutuelle , & leur jure qu'il auroit fait l'impossible pour les unir ensemble. Cette conversation augmente le danger de son état ; & se croyant prêt de sa fin , il lègue à son rival , & en même tems son ami , & sa femme & son Trône. Cette générosité n'a pas lieu. Iolas guérit , & regrette de n'avoir pas , par sa mort , fait le bonheur de son ami. On donne de nouveaux combats , & Phalante est reconnu par son pere putatif , qui lui découvre sa naissance , & qui le conduit aux pieds de Jarbe. Ce Prince , enchanté de retrouver dans son fils un héros , dont les exploits étoient si vantés , fait la paix avec Iolas ; & on scelle ce traité par le mariage de Phalante avec la Princesse de Tarente. C'est ainsi que se dénoue cette piece médiocrement écrite , mais assez bien conduite , & dans laquelle je n'ai rien trouvé qui méritât d'être rapporté.

(SUJET DES DEUX ALCANDRES.) Toute l'intrigue de cet ouvrage roule sur l'uniformité des noms de deux jeunes gens , tous deux amoureux

dans Tolède. Alcandre de Castille aimoit & étoit aimé de Fenice. La même union regnoit entre Alcandre de Catalogne & Ismene. Ces deux jeunes beautés, qui logeoient dans la même maison, donnent chacune un rendez vous à leurs amans. Le hasard fait qu'Alcandre de Catalogne, arrivé le premier au rendez-vous, entend une voix, qui demande, est-ce vous Alcandre; il répond: oui, ne doutant pas que ce fut la confidente d'Ismene: on lui ouvre la porte, & au grand étonnement de tous deux il est introduit chez Fenice, dont le pere survient tout-à-coup & veut le tuer. Il s'échappe, & rencontre Alcandre de Catalogne près la fenêtre d'Ismene: un soupçon réciproque, quelques mots équivoques les engagent à se battre, ils sont séparés & conduits tous deux en prison. Leur aventure s'éclaircit, ils deviennent amis, & ils épousent l'objet de leurs vœux.

Je ne rapporterai de cette piece, qui est assez bien écrite que ces dix vers; c'est Alcandre de Catalogne qui les dit après avoir lû un billet d'Ismene, qui lui assigne un rendez-vous pour dix heures du soir: tout plein de son bonheur, il s'écrie:

Soleil, puis que tu vois le bonheur de mes jours,
 Ne le retarde pas, précipite ton cours.
 Esteins en ma faveur ta lumière adorable;
 Laisse venir ta sœur, qui m'est plus favorable.
 Souviens-toi qu'autrefois tu courus pour Daphné,
 Et de laurier par moi tu seras couronné:

Accourcis pour un jour ton chemin ordinaire ;
 Je t'esleve un Autel, grand & beau luminaire,
 Si dans l'impatience où tu me vois réduire,
 Tu fuis pour faire place aux astres de la nuit, &c.

(SUJET DE PALENE.) Sython, Roi des Hodomantes, avoit une fille d'une si grande beauté, que tous les Princes la recherchoient en mariage. Ce Monarque, craignant de se faire des ennemis des autres s'il accorderoit la préférence à l'un d'eux, fit publier que, pour obtenir Palene, il falloit combattre contre lui ; que sa fille seroit le prix de celui qui l'auroit vaincu ; mais que, s'il étoit vainqueur, la mort termineroit les jours de son adversaire. Plusieurs Princes avoient déjà succombés sous sa valeur, lorsque, sentant que tant de différens combats avoient épuisé ses forces, il renonça à entrer dorénavant en lice ; & précisément au moment que le Prince Clite, qu'une blessure avoit retenu six mois dans sa chambre, venoit se mettre sur les rangs pour le combattre. On étoit assez embarrassé lorsque Driante, irrité contre Clite, qui lui avoit refusé sa sœur dont il étoit amoureux, s'offre à tenir la place du Roi sous les mêmes conditions. La nouvelle de ce combat se répand bien-tôt ; & Palene effrayée pour les jours de Clite qu'elle aimoit, fait séduire l'Ecuyer de Driante, pour que le char de ce Prince se brisât en entrant dans la lice. En effet, il n'y est pas plutôt entré que son char se met en pieces. Clite, qui ignoroit ce qui s'étoit passé, saisit cet avantage, & lui

plonge son épée dans le corps ; on le croit mort. Le Roi est bien-tôt instruit de la trahison commise contre Driante , & veut faire mourir Clite : mais Palene voyant les jours de son amant en danger , veut en même-tems lui sauver & l'honneur & la vie. Elle avoue qu'elle est la seule coupable. Son pere l'envoye sur le champ au supplice. Elle étoit au milieu des Sacrificateurs prêts à l'immolet , quand Clite , à la tête d'une troupe de soldats choisis , accourt pour la délivrer ; il retarde du moins sa mort ; mais malgré toute sa valeur , il alloit succomber , lorsqu'on voit accourir un homme qui s'écrie qu'on cesse de combattre , que Driante n'est pas mort , & qu'il pardonne à Clite , pourvu qu'il lui accorde sa sœur en mariage. Clite y consent avec joye ; & le mariage de ces deux Princes avec les Princeses qu'ils adorent termine heureusement cette piece , qui est assez bien conduite , & très-bien écrite. Il y a même quelques morceaux de poésie d'une grande beauté pour ce tems-là , où l'on courroit après le faux esprit. Je n'en rapporterai cependant que les stances , que prononce Palene étant sur l'échaffaud.

Puis-je sans résistance abandonner mon sang

A ce dur sacrifice ?

Hé quoi ! Sans respecter mon sexe , ni mon rang ,

On m'expose au supplice ?

Je croyois triompher en ce funeste jour ,

Et j'y suis couronnée en victime d'amour.

Voici le juste effet de mes injustes craintes ;
 Puis-je me voir tombée en de si grands malheurs ,
 Sans répandre des pleurs ,
 Sans pousser des soupirs , & sans faire des plaintes ?



Hélas ! si je frémis , on me doit pardonner :
 Ce spectacle m'estonne.
 Mon amour aujourd'hui me devoit couronner ,
 Et la mort me couronne ;
 Ces deux flambeaux d'hymen , qui devoient m'esclairer ,
 Sont convertis en feux , qui me vont dévorer ,
 Et vont couvrir ces yeux d'éternelles ténèbres.
 Cette pompe , suivie & d'heux & de plaisirs ,
 Qu'attendoient mes desirs ,
 Se change en l'appareil de mes pompes funèbres.



Quel crime ai-je commis , pour subir une loi
 Si dure & si sévère ?
 Syton , souvenez-vous , si vous estes mon Roi ,
 Que vous estes mon pere.
 Mais quoi ! je sens l'effet d'un arrest absolu ;
 Le Juge a prononcé , car vous l'avez voulu ;
 Ah ! rigueur incroyable à la race future ;
 Pour paroître équitable aux yeux de tous les Rois ,
 Vous observez vos lois ;
 Et vous estes injuste aux loix de la nature.



C'est pour toi que je meurs , ô Clyte généreux ,
 Tu me vois condamnée ;
 Et tu n'es point touché de mon sort rigoureux ;
 Tu m'as abandonnée.
 Peut-estre verses-tu quelques pleurs superflus :
 Mais Clyte , il me falloit quelque chose de plus ;

Ton bras , pour mon salut , devoit tout entreprendre :
 Tu devois hazarder tout ton sang aujourd'hui ,
 Pour arrester celui
 Que ce cousteau funeste est tout prêt de répandre.



Mais que pourrois-tu seul contre un si puissant Roi ?

Non , non , pers cette envie :

Vis, cher Clite , & prens soin de conserver en toi

Mon amour , & ma vie.

Va , ne hazarde point , ce que je n'ai peu voir

Dans le moindre péril , sans être au désespoir ,

Sans hazarder ma vie , & courir au supplice :

Aussi-bien ma frayeur dans ton douteux effort ,

Avanceroit ma mort ,

Et précipiteroit ce fatal sacrifice.



Je voudrois bien pourtant que tu visses en moi

Cette ardeur si constante.

Clite , si tu voyois comme je meurs pour toi ,

Je mourrois plus contente..

Mais je la suis assez en mon sort malheureux ,

Te prouvant par ma mort mon amour généreux.

Oui , sçachant que tu vis , sans regret je succombe ,

Et me console encor , ne pouvant plus te voir ,

Si je te fais sçavoir

Que je trouve pour toi des douceurs dans la tombe.

(SUJET DU COURONNEMENT DE
 DARIE.) Artaxerces, Roi de Perse, pour récompenser son fils Darië des grandes victoires qu'il a remportées contre les ennemis de l'Etat, l'associe au Trône. Ce jeune Prince étoit amoureux d'Aspasie, & en étoit aimé; il vouloit l'épouser: le Roi qui aimoit aussi cette jeune beauté, sous différens prétextes, s'oppo-

soit à cet hymen, Darie forme le dessein de quitter la Perse, & de s'enfuir avec sa maîtresse ; mais il change de projet, lorsqu'il apprend que, le jour de son couronnement, la Loi portoit qu'il pouvoit donner un ordre sans l'aveu de son pere, & que tel qu'il fut on devoit l'exécuter. Il attend avec impatience le jour où il doit être associé à la puissance suprême. Ce jour arrivé, & dès qu'il est sur le Trône, il ordonne que le Grand Prêtre vienne l'unir avec sa chere Aspasia. Le Roi fait de vains efforts, pour que son fils révoque cet ordre qui lui perce le cœur. Darie y persiste ; Artaxerces furieux ordonne en secret à Ariaspe, un autre de ses fils, d'aller enlever Aspasia, & de la mettre dans un lieu de sûreté & inconnu à Darie. Ariaspe y court. Darie, averti à tems, vole au secours de sa maîtresse : il veut combattre son frere, Aspasia se jette au milieu de leurs épées, & les arrête. Enfin tout étoit en combustion dans la Cour de Perse, lorsque Tiribase, grand Seigneur Persan, voulant profiter de ce désordre, forme une conspiration pour assassiner le Roi, & se mettre sur son Trône. Tiribase, à la tête des Conjurés, entre dans la chambre d'Artaxerces ; ce Monarque, averti à tems, se sauve, & bien-tôt après Tiribase est arrêté. Dans le même moment, Darie qui avoit rassemblé des amis, pour pouvoir enlever Aspasia, entre dans le Palais l'épée à la main. Le Roi, trompé par les apparences, le croit complice de Tiribase, & lui plonge son poignard dans le sein. On

emporte ce Prince mourant. Le Roi connût bien-tôt l'innocence de Darie, & se désespere de l'avoir tué; heureusement le poignard avoit coulé dans les chairs; & Darie reparoit au grand contentement d'Artaxerces, qui, pour lui témoigner & son repentir & son amitié, & lui cède & le Trône & Aspasia.

Cette pièce est bien conduite & bien versifiée. J'en citerai deux endroits qui m'ont paru mériter d'être rapportés. Amestris, Reine de Perse, en conversation avec Aspasia, lui dit :

Oubliez, belle Grecque, oubliez vos douleurs;
 Donnez à mon exemple un peu de trêve aux pleurs;
 Puisque notre fortune a tant de ressemblance,
 Et que le sort les pese en égale balances.

A S P A S I E.

Notre fortune égale ? Ah ! que me dites-vous ?
 Si le sort m'est cruel, Madame, il vous est doux :
 Car il vous favorise à l'heure qu'il me brave.
 Enfin vous êtes Reine ; & moi je suis esclave.
 Quand je songe aux honneurs qu'Amour vous a rendus,
 Et que je les compare à ceux que j'ai perdus :
 Quand je voi les malheurs dont je suis traversée,
 Votre grandeur présente & ma gloire passée :
 Quand le vaillant Cyrus, alors qu'il se fit Roi,
 De mille objets qu'il vid, n'aima jamais que moi,
 Et qu'il me destina, contre toute espérance,
 A partager ce Trône acquis par sa naissance :
 Quand je songe aux refus constants & généreux,
 Qui charmerent le cœur de ce Prince amoureux ;
 Qu'en vain ce Conquérant, ce maître de l'Asie,
 Vouïut pour sa maîtresse une pauvre Aspasia :
 Que ce bouillant désir dont il fut combattu,
 Tandis qu'il vainquoit tout, fléchit sous ma vertu ;

Qu'enfin il me fit Reine à l'honneur de la Grece ;
 Et que vous Amestris qui nâquistes Princesse ,
 Par la seule naissance aviez droit de regner
 Sur les cœurs que vos yeux sçavent l'art de gagner.
 Dites-nous où le sort vous fut si favorable ?
 A présent vous regnez où je suis misérable :
 Chacun a du respect pour vos divins appas ;
 Les miens sont mesprisés. Ainsi je ne voi pas
 Qu'ici nostre fortune ait tant de ressemblance ,
 Ni que le sort les pese en si juste balance.

Dans une scène de Darie avec Artaxerces , ce Monarque veut détacher son fils de l'amour qu'il a pour Aspasia , & lui dit :

L E R O I .

Mais quoi , la trouve-tu si parfaite & si belle !

D A R I E .

Quand le Ciel l'eut crée , il rompit son model.
 Elle est inimitable , & d'esprit & de corps :
 C'est une créature où nature a fait tous ses efforts.
 Ses yeux sont des soleils où l'amour prend ses flâmes ;
 Ses cheveux des liens pour les royales ames ;
 Et sa bouche de rose admirable en beauté ;
 Est l'oracle où l'amour veut estre consulté.

(SUJET DE LA VRAIE DIDON.) Hiarbas , Roi de Getufie , étoit amoureux de Didon , & avoit plusieurs fois demandé sa main ; mais cette Reine fidelle aux mânes de son époux Sichée , avoit toujours rejezté cet hymen. Pour se venger de ses refus , le Roi de Getufie entre dans ses Erats , à la tête d'une puissante armée. Didon appelle à son secours son frere

396. THEATRE FRANÇOIS.

Pigmalion , qui joint ses troupes à celles de sa sœur ; & qui marche contre Hyarbas. Avant que de combattre , Hyarbas demande une entrevue à Pigmalion : il lui déclare que ce n'est point l'ambition qui l'arme contre Didon , mais le plus tendre amour ; que , piqué de ses dédains , il lui avoit déclaré la guerre ; mais qu'il étoit prêt à mettre ses armes à ses pieds , si elle consent à l'épouser. Pigmalion , qui croit que cet hymen est avantageux & à sa sœur & à ses peuples , conseille au Roi de Getulie , de se rendre maître de Didon & de la forcer à l'épouser ; & il lui promet que loin d'y mettre obstacle , il le favoriseroit plutôt. Hyarbas suit ce conseil : Didon tombe en sa puissance , & voyant qu'on la veut contraindre à un hymen qu'elle déteste , elle se tue. Je ne rapporterai de cette pièce , qui est intéressante & bien écrite , que le monologue de Didon , avant que de se percer le sein.

D I D O N S E U L E .

Elle paroît dans sa tente , où l'on voit sur une table un poignard , & un grand vase d'or à l'antique , représentant une urne où seront les cendres de Sychée.

Me voici seule enfin , & libre & dégagée .

De ceux qui me tenoient ici comme assiégée .

En dépit des destins qui m'outrageoient si fort ,

Me voici , grace aux Dieux , maîtresse de mon sort .

Nous pouvons sans contrainte , en l'estat où nous sommes ,

Nous plaindre également & des Dieux & des hommes ,

Qui m'ont fait jusqu'ici la guerre injustement ,
Et qui m'ont tous été cruels également.
Mon frere , & ce tyran dont je suis poursuivie ,
Conpirent d'un même air tous deux contre ma vie :
L'un est traître & perfide , & l'autre suborneur ;
L'un veut ravir mes biens , & l'autre mon honneur.
Si mon frere avoit eu quelque bonne pensée ,
Tendante à mon secours , m'auroit-il délaissée ?
Si ce Roi , dont l'amour me fut toujours suspect ,
M'avoit vraiment aimée , il eût eu du respect ,
Et n'eût pas menacé de vengeance & d'outrage ,
Un corps à qui son cœur eût fait le moindre hommage.
Mais grace aux Immortels , voici , voici de quoi
Braver avec mépris & mon frere , & le Roi.
* Voici qui peut sauver , avec gloire infinie ,
Celle qu'on vouloit perdre avec ignominie.
Toi qui croyois contr'elle avec toute rigueur ,
User de tous les droits d'un insolent Vainqueur ,
Tu n'auras que le tronc , & ta vengeance lâche
A l'honneur de Didon ne fera point de tache ;
Elle a le cœur trop bon , trop grand , trop généreux ,
Pour céder au pouvoir d'un tyran rigoureux.
Compagne de ma fuite & de mes infortunes ,
Anne , à qui mes douleurs furent toujours communes ;
Chere & fidelle sœur , dont la tendre amitié
Excite seule ici mon ame à la pitié ;
Les Dieux me sont témoins de la douleur extrême ,
Que j'ai de te quitter r'aimant plus que moi-même ;
Et de te voir réduite à la nécessité ,
De dépendre aujourd'hui d'un tyran irrité.
Si j'avois pû sauver ces trésors qu'on m'enleve ,
Les restes malheureux de cette pauvre veufve ,
J'aurois eu pour le moins , de toi me séparant ,
Le plaisir de t'en faire un présent en mourant.

* En prenant le poignard & le baisant.

Mais je ne puis plus rien en ce départ funeste.
 Reçois ces tristes pleurs, c'est tout ce qui me reste.
 Traître Pygmalion, frere dénaturé,
 Et toi cruel Tyran contre moi conjuré ;
 Voyez où vos fureurs dans leur rage inhumaine,
 Ont réduit le destin d'une si grande Reine.
 C'est vous qui m'avez mis ce poignard à la main,
 Et qui levez mon bras, & qui percez mon sein.
 Et vous, Urne sacrée où repose la cendre
 De celui qui m'a fait tant de larmes répandre,
 Restes inanimez de mon fidelle époux,
 Je vous prends à témoins que ce juste courroux,
 Ce noble désespoir & cette hardiesse
 Ne tendent qu'à l'effet de ma sainte promesse.
 Je vous conjure au moins, voyant ma pureté,
 D'apprendre mon histoire à la postérité,
 Et tous les vrais motifs de ma mort généreuse,
 Qu'on pourroit soupçonner étant si malheureuse :
 Que si pour outrager mon honneur & ma foi,
 L'imposture jamais s'élevoit, contre moi ;
 Tâchez de réprimer toute injulte licence,
 Et de justifier par tout mon innocence.
 Chers Mânes de Sychée, ombre de mon époux,
 Agréez cette mort qui me rejoint à vous ;
 Et qui me va donner, dans les champs Elisées,
 Les douceurs du repos qui me sont refusées.

(SUJET DE LA JALOUSE D'ELLE
 MESME.)

LEANDRE.

Enfin, cher Philipin, nous voici dans Paris,
 Où je viens augmenter le nombre des maris.

PHILIPIN.

Et des Cocus peut-être orner la Confratrie, &c.

C'est ainsi que débute cette piece qui est écrite avec gayeté, & où l'on trouve des incidens assez comiques. Léandre arrive à Paris, pour épouser Angelique, qu'il n'a jamais vue. Il rencontre dans une Eglise une femme masquée; il en devient amoureux, & lui dit mille galanteries. Enfin il est conduit chez sa prétendue, qui le reconnoît pour celui qu'elle a vû à l'Eglise, & qui lui a donné la main. Elle devient aussi-tôt jalouse d'elle-même; & pour pousser cette affaire aussi loin qu'elle peut aller, elle donne à Léandre différens rendez-vous, mais toujours sous le nom de la Dame inconnue, & toujours un masque sur le visage. Plus Léandre lui parle, plus il en est épris; il prend le parti de rompre avec Angelique, & apprend avec la plus grande indifférence qu'elle est prête à en épouser un autre. Enfin Angelique se fait connoître à lui; Léandre se désespere, & veut mourir: Angelique lui pardonne sa prétendue infidélité, & l'épouse.

SUJET DE LA FOLLE GAGEURE.

Plusieurs personnes se trouvent rassemblées chez la Comtesse de Pembrock; on agite diverses questions; enfin l'on demande quelle est la chose que l'on répute la plus difficile. Lidamant assure que la garde d'une femme est la chose impossible; Telame soutient qu'un homme expert ne se laissera pas tromper. Ce Telame avoit une sœur nommée Diane, qu'il garçoit avec au-

tant de précautions que si elle eût été sa femme. Lidamant avance que , malgré tous les soins de Telame, il enlevra Diane sans lui faire violence , & sans que Telame puisse s'en douter. Telame parie le contraire : le pari établi, Lidamant cherche & réussit à plaire à Diane , & par le secours de vingt stratagèmes assez plaisans , qu'emploie son valet Frontin , il trouve le moyen de l'enlever. Telame perd ainsi la gageure , & consent au mariage de Lidamant avec sa sœur.

Cette piece est tirée de l'Espagnol. Dans l'original elle a pour titre, *la chose impossible*. En général cette piece est écrite avec gayeté ; je n'y ai rien trouvé cependant qui méritât d'être rapporté.

(SUJET DES TROIS ORONTES.) Cléante est amoureux & aimé de Clariste ; mais Amidor, pere de cette jeune beauté , l'a promise à Oronte de Bordeaux , fils d'un de ses anciens amis. Cléante qui n'étoit point connu d'Amidor, prend le parti de se faire présenter à lui sous le nom d'Oronte ; & , comme l'on peut imaginer , en est très-bien accueilli. Ses affaires alloient le mieux du monde , lorsqu'on voit paroître un second Oronte. Il est nécessaire de développer quel est le motif de ce nouveau déguisement. Le véritable Oronte avoit promis foi de mariage à une fille de Bordeaux , nommée Cassandre ; mais séduit par les grands biens qu'Amidor promettoit à sa fille , il s'étoit

s'étoit déterminé à partir de Bordeaux, & à venir à Paris épouser Caliste. Cassandre, au désespoir de l'infidélité de son amant, prend le parti de le prévenir, arrive à Paris, & se fait présenter à Amidor sous le nom d'Oronte. Amidor est fort étonné de cette aventure : mais il ne peut douter que celui-ci ne soit le véritable, lorsqu'il lui remet la lettre de son ami Ferdinand, pere de l'époux qu'il destine à sa fille. Il veut défendre sa maison à Cléante, lorsque le troisième Oronte paroît sur la scène, & jette un nouvel embarras dans la pièce. Enfin tout se dénoue heureusement. Oronte reconnoît Cassandre ; & touché de cette preuve de tendresse, il lui demande pardon & l'épouse. Amidor, obligé de renoncer au fils de son ami, accorde Caliste aux vœux de Cléante.

Cette Comédie n'est pas mal écrite : l'intrigue en est gaye & bien conduite ; & c'est un sujet dont on pourroit peut-être tirer parti.

(SUJET DE CASSANDRE.) Cassandre, Comtesse de Barcelonne, étoit sous la tutelle du Duc de Cardonne. Astolfe, fils de ce Duc, étoit amoureux & aimé de la jeune Comtesse ; les Etats s'assemblent pour déterminer la Princesse à se marier, & à choisir parmi tant de Princes qui la demandent celui qu'elle veut pour son époux ; elle n'hésite point, & nomme Astolfe. Le Duc frémit en apprenant que c'est son fils, à qui la Princesse a donné la préférence : il fait venir

Astolfe, & lui apprend que Cassandre est sa sœur. Des raisons d'Etat avoient autrefois obligé le Duc à substituer sa fille à la Princesse qui venoit de naître, & qu'on croyoit qui alloit mourir. On peut juger du désespoir d'Astolfe & de celui de la Princesse, en apprenant cette funeste nouvelle. Cet événement produit des situations très-touchantes. Cassandre, déterminée à descendre d'un Trône qui ne lui appartient pas, fait assembler les Grands, lorsqu'on voit arriver un vieux Seigneur qui avoit été chargé de son éducation, qui avoit sçu toute l'intrigue pour substituer la fille du Duc de Cardonne à la jeune Princesse, & qui même s'étoit chargé de faire cet échange nécessaire pour le bien de l'Etat. Ce vieux Seigneur sortoit d'esclavage où il avoit été retenu quinze ans ; il déclare que Cassandre étoit la véritable Princesse ; qu'en la transportant du camp où elle étoit née, s'étant aperçu que sa santé s'étoit raffermie, il n'avoit pas fait l'échange projeté, & qu'il ne l'avoit pas dit au Duc de Cardonne, dont il redoutoit l'ambition. Les preuves les plus manifestes démontrent la vérité de cette histoire ; & Cassandre fait célébrer alors son mariage avec son cher Astolfe.

Quoiqu'il y ait des endroits fort intéressans dans cette piece, ce n'est certainement ni la meilleure ni la mieux écrite de l'Abbé de Boifrobert.

(SUJET DE L'INCONNUE.) Cet ouvrage est

un enchaînement continuel de quiproquos , qui produisent des scènes assez amusantes. Voici ce qui y donne lieu. D. Remond a reçu chez lui un ami , nommé D. Felix. Ce Remond a une sœur ; mais pour éviter les propos , il cache à son ami que cette sœur , nommée Climene , demeure dans la même maison. Climene cependant se prend de belle passion pour Felix : elle va un matin le trouver dans une prairie voisine , & lie conversation avec lui. Felix devient amoureux d'elle , mais ne peut parvenir à sçavoir qui elle est , ni où elle loge. Bien-tôt après , il fait confidence à D. Remond de l'amour qu'il a conçu pour une inconnue. Climene , qui de son appartement entend leur conversation , tremble d'être reconnue. Elle écrit à son amant , & lui donne rendez-vous chez Orante , maîtresse de D. Remond. Felix y voit son inconnue. Ce rendez vous est troublé par quelqu'un qu'on entend monter , on cache Don Felix dans un cabinet : c'étoit D. Remond qui venoit voir Orante. Il s'aperçoit qu'un homme est caché chez sa maîtresse ; en prend ombrage , & s'en va en colere. Orante le suit jusques chez lui pour se justifier. Climene , pendant leur explication , sort voilée d'un cabinet voisin , & traverse l'appartement. Orante qui la méconnoît , en prend aussi de la jalousie. Cependant D. Felix , voulant revoir son inconnue , prend D. Remond pour compagnon , & le mene à la porte d'Orante. Enfin tout s'éclaircit ; la jalousie cesse ; & en épousant Oran-

te, D. Remond accorde la sœur aux vœux de Don Felix. C'est ainsi que se termine cette pièce, dont l'intrigue est un peu embrouillée, ainsi que celles de toutes les Comédies de ce temps-là.

(SUJET DE LA BELLE PLAIDEUSE.)

Amidor, vieux avare, s'oppose au mariage de son fils Ergaste avec Corinne, parce que celle-ci n'a pour toute fortune qu'un procès, dont le succès est incertain : mais tout le monde s'étant mis d'accord pour le tromper, on parvient à lui persuader ce que l'on veut ; & l'on fait passer Corinne pour une Comtesse Bretonne fort riche, & le frere de Corinne qui est amoureux de la fille de l'avare pour un Baron qui a de très-belles Terres. Il donne d'autant plus aisément dans le piège, qu'on lui fait entendre qu'il ne lui en coûtera rien pour ce double hymen. Cependant tout se découvre à la signature du contrat. Corinne, ainsi que son frere, sont obligés de dire leurs vrais noms. Le vieillard se met en colère ; mais il s'apaise bientôt lorsqu'on vient annoncer à la belle Plaideuse qu'elle a gagné son procès, & qu'elle & son frere sont réellement très-riches. Le bon homme alors donne son consentement avec grand plaisir. Mais avant d'en venir là, il a fait bien des intrigues pour procurer de l'argent à Ergaste : deux valets adroits y réussissent. Tantôt, pour engager le vieillard à en donner, l'un se fait passer pour un riche Marchand, & devient la caution de l'autre qui emprunte. Une autre fois, déguisé

ous deux en Huiffiers, ils vont chez Amidor, qui est absent, saisir & emporter un lit, que cet avare rachete ensuite sans sçavoir que ce meuble lui appartient, parce qu'on le lui laisse pour peu de chose. Enfin cet Amidor est l'harpagon de l'avare. Il se trouve même dans cette piece une scène, qui est la même que dans ce chef-d'œuvre de Moliere. C'est celle du pere qui se trouve vis-à-vis son fils*, & à qui sans le connoître il alloit prêter à usure. Les rôles des deux valets, & celui d'une certaine Nicette, suivantes de Corinne, sont assez plaisans; & en tout la piece est gaye & assez bien écrite. Voici la troisième scène du premier acte, qui donnera l'idée du style de cet ouvrage.

SCENE III.

ERGASTE,

Oui, trop injuste Mere, il faut vous contenter
 J'aime trop, ce mépris ne peut pas rebuter.
 Hé! quoi, chere Nicette, au lieu de me défendre,
 Toi de qui j'attendois une amitié si tendre,
 Quand tu vois qu'on m'insulte, & qu'on est de ma foi,
 Tu secondes l'outrage, & parles contre moi?
 Sans raison on me saille & picquette sans cesse.

NICETTE.

Connoissez-vous pas bien l'humeur de ma maitresse?
 Monsieur n'en accusez que ces maudits procès.
 La fièvre trouble moins, & cause moins d'accès:
 Tantôt nos chiens de Clercs, je crois qu'ils étoient yvres,
 Montoient nos contredits à quatre-vingt-dix livres:
 Je crois qu'ils les feront ençor monter plus haut,
 Et sans argent content menacent d'un défaut.

* Voyez Scène VIII. act. premier.

Jugez si ce n'est pas pour nous mettre en colere.
 Pour supporter ces frais nôtre bourse est légère ;
 Puis la dépense est telle à Paris aujourd'hui ,
 Qu'enfin le plus aisé n'y vit pas sans ennui.

E R G A S T E.

Nicette , j'allois dire à cette injuste femme
 Que ses seuls intérêts inquiètent mon ame ;
 Que j'ai chez le Notaire envoyé Filipin ,
 Où je crois que j'aurai de l'argent à la fin ;
 Que sa nécessité bien plus qu'elle me touche ;
 Mais elle m'a fermé trop brusquement la bouche ;
 Elle n'a pas daigné seulement m'écouter.

N I C E T T E.

C'étoit par là , Monsieur , qu'il falloit débiter :
 Vous auriez eu sans doute une longue audience.
 Mais dans vos compliments on perdroit patience :
 Vous nous voyez chagrins , ainsi que des hiboux ,
 Et vous vous amusez à faire les yeux doux.
 Ma maîtresse a raison : j'ai vu votre foiblesse ;
 Par ma foi , quand on voit que nécessité presse ,
 Il faut avoir l'esprit bien chaussé de travers ,
 Pour s'amuser encore à débiter des vers ,
 A faire des chansons , donner des serenades.
 Si nôtre Procureur se payoit en gambades ,
 Et qu'il eût pris sa part de ces beaux passe-tems ,
 Vous auriez eu raison ; nous serions tous contents ;
 Mais ma foi ces gens là ne mâchent point à vuide.
 Comme dit ma maîtresse , il nous faut du solide
 Et sur vos bouts rimés dont on s'est bien moqué ,
 Nous ne trouverions pas crédit d'un fol marqué.
 Cependant il faut vivre , entretenir ménage ,
 Ce qui ne se fait point avec ce badinage.
 Croyez-vous , nous poussant des soupirs si souvent ,
 Qu'ainsi que des Pluviers nous nous passions de vent ?

Et que gens alterés plus qu'on ne sçauroit croire,
S'appaisent par ces pleurs que vous nous faites boire?
Laissez-là ces beaux mots, si doux, si mesurés:
C'est l'or seul qui fait vivre, & non les mots dorés.
Si vous n'en trouvez point par l'aide du Notaire,
Monsieur, dans ce logis vous n'avez rien à faire.

E R G A S T E.

Va, j'en aurai Nicette : & j'y cours de ce pas ;
Assures-en Argine, & ne me desfers pas.
Tiens, prends ces deux Louys : ce n'est rien qu'une avance ;
Tu recevras de moi meilleure récompense.

N I C E T T E.

Quoi, j'en aurois encor ?

E R G A S T E.

Va, va, cela t'est hec.

N I C E T T E.

Ce que je vous disois n'est pas de mon estoc ;
Monsieur, je ne suis pas si sotté ni si bête ;
Je vous crois liberal, je vous crois fort honnête.
Mais ma maîtresse croit que vous ne l'êtes point,
C'est un étrange esprit. Il faut que sur ce point,
Vous la desabusiez secourant sa famille.
Elle en parloit tantôt assez bas à sa fille,
Et je faisois semblant de ne pas écouter.
A l'avenir, Monsieur, je vous veux tout conter.
On vous fait injustice : ayant un pere riche,
On croit ses biens à vous ; & l'on vous nomme chiche ;
Mais.

E R G A S T E.

Va, dans peu de tems, on verra qui je suis,
Et tu t'en sentiras encor si je le puis.

N I C E T T E.

Ma maîtresse Cori nne est bonne Demoiselle ;
Ce que je vous ai dit, Monsieur, ne vient point d'elle :

C c i v

Vous devinez assez de qui je veux parler ;
 Mais il faut dans ce tems un peu dissimuler.
 Jusqu'au revoir, Monsieur.

ERGASTE.

Adieu, chere Nicette.

(SUJET DES GENEREUX ENNEMIS.)

Dom Fernand, Seigneur Espagnol, avoit été contraint pour une affaire d'honneur de se réfugier à Lisbonne. Une nuit, il entend un grand bruit à sa porte : il sort, l'épée à la main, & voit un inconnu qui dispute sa vie contre six hommes ; il vole à son secours ; les assassins s'étant enfuis, il réfugie chez lui celui qu'il vient de délivrer. Ce brave inconnu étoit l'amant de Constance, sœur de Dom Fernand : il donnoit une serenade à sa maîtresse, lorsque le Comte d'Ernest, frere de Dom Fernand & de Constance, le voyant sous les fenêtres de sa sœur, l'oblige à se battre. Le Comte est blessé à mort dans ce combat, & ses domestiques voulant venger leur maître, avoient attaqué son vainqueur, & alloient le tuer lorsque Dom Fernand étoit arrivé à son secours. Dès que Dom Fernand sçait que c'est celui dont il a sauvé les jours qui a blessé son frere, il lui déclare qu'il est indispensablement forcé de se battre contre lui. L'inconnu fait l'impossible pour n'être pas contraint de combattre son libérateur ; mais, il s'y détermine lorsqu'il apprend qu'il a l'honneur de sa sœur Léonore à venger. Dom Fernand avoit été surpris, la nuit, dans

sa chambre , & ne l'avoit pas épousée. Avant que d'en venir aux mains , ils ont l'un pour l'autre les meilleurs procédés ; ils se sauvent mutuellement la vie. Enfin ils trouvent un moment favorable , & ils se battent : on les sépare , & l'on apprend à Dom Fernand que ce brave inconnu étoit le Seigneur Dom Pedre , frere de Leonore. La réconciliation est d'autant plus aisée à faire , que le Comte Ernest n'étoit point mort. Ainsi pour terminer cette piece , Dom Fernand épouse Leonore , & Dom Pedre sa chere Constance.

(SUJET DE LA BELLE INVISIBLE.) L'intrigue de ce Drame , quoique fort compliquée , est très-bien conduite. Cette piece est dans le goût du Théâtre Espagnol ; & je crois qu'on pourroit en tirer un grand parti , en y retranchant un peu. Dom Carlos , Seigneur Espagnol , jeune , aimable , & qui vient de remporter tous les prix du tournois , est généralement recherché par toutes les Dames de Naples. Le Duc d'Osbonne , Viceroy , vouloit le marier à une jeune beauté , nommée Lucille : mais Dom Carlos étoit épris d'une Dame , dont il ne connoissoit ni le nom ni la figure , mais de qui il avoit reçu plusieurs rendez-vous dans des lieux inconnus , & la Dame toujours masquée. Il étoit si enchanté de ses graces & de son esprit , qu'il céde Lucille sans peine à son ami Dom Pedre. En même-tems un jeune homme , nommé Alexis , qui , pour réunir les grands biens de sa maison , devoit épouser sa cousine Marcelle , tâche d'éloigner

ce mariage autant qu'il le peut. Marcelle se plaint de son indifférence : Alexis cherche à la rassurer , & lui dit modestement qu'il craint d'être indigne d'elle ; ce qui fait répondre ces deux vers à Marcelle :

Alexis , que le Ciel pris plaisir de former ,
N'auroit point de défaut s'il sçavoit bien aimer.

Enfin , ne voyant plus moyen d'échapper aux pressantes instances de ses parens , il prend le parti de se découvrir , & avoue à Marcelle que des raisons de famille l'avoient fait toujours passer pour un homme , mais qu'il étoit du même sexe qu'elle , & qu'au lieu d'Alexis elle se nommoit Olimpe. Marc elle l'embrasse ; & Dom Alvare , qui survient & qui étoit amoureux de Marcelle , en est si jaloux , que le pauvre Alexis a bien de la peine à éviter un combat qu'il auroit sans doute mal soutenu. Je crois qu'on devine aisément que ce joli Alexis n'est autre que la belle inconnue. Mais comme elle vouloit absolument éprouver la constance de Dom Carlos , elle lui donne un rendez-vous ; & au moment qu'il est le plus occupé à lui parler de son amour , il est tout-à-coup enlevé par six hommes masqués , qui le conduisent dans un Palais superbe , où toutes les magnificences possibles sont prodiguées. Une femme masquée lui dit que sa maîtresse , la plus grande beauté de toute l'Espagne , est amoureuse de lui , & va paroître à ses yeux. En effet , Olimpe , car c'étoit elle-même qui vouloit juger de ses sentimens , paroît

dans tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté. Mais Dom Carlos toujours fidele à son inconnue, quoiqu'ébloui des charmes d'Olimpe, se refuse à sa tendresse; elle le menace de la plus cruelle vengeance: il est inébranlable. Enfin tout se dénoue chez la Vicereine; & Dom Carlos, reconnoissant dans Olimpe sa chere inconnue, l'épouse avec transport; Dom Pedre épouse Lucille; & Dom Alvare, Marcelle.

(Sujet des Coups d'Amour et de Fortune.) Le Comte de Barcelonne en mourant avoit laissé deux filles, l'une nommée Aurore, l'autre Estelle: elles se disputoient la Couronne. Estelle soutenoit qu'Aurore, fille d'Elvire, ne pouvoit être regardée comme légitime, puisque après sa naissance, le Comte avoit épousé Isabelle; qu'elle étoit le seul fruit de ce mariage, contracté suivant les Loix, & par conséquent la seule héritiere des Etats de son pere; qu'envain deux ans après, Isabelle étant morte, le Comte avoit alors épousé Elvire, & avoit légitimé Aurore; qu'elle ne pouvoit être regardée que comme le fruit de l'amour, & non d'un lien sacré. A ces raisons assez apparentes, Aurore répondoit qu'avant sa naissance, le Comte avoit pris les engagements les plus solennels avec Elvire; qu'il avoit protesté contre la violence de son pere, lorsque malgré lui il l'avoit engagé avec Isabelle; qu'aussi-tôt qu'il l'avoit pu il avoit légitimé ses premiers engagements; ainsi qu'elle seule

étoit l'enfant légitime du feu Comte ; & qu'Estelle ne pouvoit pas être regardée comme telle, puisque le mariage de sa mere étoit nul de plein droit. Cette dispute partageoit toute la Cour de Barcelonne. Dom Lothaire, Comte d'Urgel, & amoureux d'Aurore, soutenoit son parti. Le Comte de Rouffillon épris des charmes d'Estelle, armoit pour soutenir ses droits. Pendant ces débats, Dom Roger de Moncade arrive d'Afrique, où il s'étoit signalé par ses exploits ; il voit Aurore, devient amoureux d'elle, & se range de son parti. Aurore, de son côté, voit Moncade avec complaisance, & confie à Diane sa parente, & sœur du jeune guerrier, ses sentimens pour son frere. Moncade paroît devant la Princesse. Après quelques momens de conversation, elle lui demande s'il a jamais été amoureux : il lui avoue qu'il a aimé quelques tems une jeune Eleonore ; elle le prie d'en faire le portrait : il veut profiter de cette occasion, & croyant qu'Aurore se reconnoitroit dans ce portrait, il y met toute la chaleur & la passion possible : Aurore le congédie fort mécontente de lui. Une autre occasion le dessert encore auprès d'elle. Dom Lothaire, dans un entretien avec Moncade, s'apperçoit qu'il est amoureux d'Aurore, & en devient jaloux. Pour mieux connoitre ses sentimens, il feint de dire du mal de sa beauté : Moncade lui donne le démenti le plus outrageant ; ils mettent l'épée à la main. La Princesse survient, & les séparent, & veut sçavoir le sujet de

leur combat. Lothaire attribue alors à Moncade les mêmes propos qu'il avoit lui-même tenus contre la beauté d'Aurore : & la Princesse au désespoir , bannit pour jamais Moncade de sa présence. Ce Prince, accablé de cet ordre rigoureux , n'en est pas moins ardent à soutenir les intérêts de cette injuste Princesse. Ses ennemis viennent l'attaquer : il se mêle comme un inconnu parmi les soldats qui combattent pour elle. Il avoit changé ses armes , & en portoit de très-simples , sur lesquelles quatre S étoient gravées. On admire bien-tôt les exploits du guerrier aux quatre S , & c'est à sa valeur qu'est dûe la fuite des ennemis. Pendant le combat , il avoit vaincu le Comte de Rouffillon , & lui avoit enlevé une aigrette de diamans qu'il portoit sur son casque. C'étoit une faveur de la Princesse Estelle. Moncade, espérant qu'en apprenant les services qu'il vient de lui rendre , Aurore seroit moins en colere contre lui , va chercher Diane dans les jardins , il y trouve la Princesse endormie , il met à ses pieds l'aigrette avec ces quatre vers.

Qui vous offre ces diamans ,
 Est le plus discret des amans ;
 Prenez ce fruit de la victoire ,
 Puisqu'il vous doit toute sa gloire.

Après cette galanterie n'ayant pû trouver sa sœur , il sort du jardin. Aurore se réveille , est étonnée à la vue de ces diamans & de ces vers , & demande à

Diane qui la joint , si quelqu'un est entré dans le jardin : elle lui répond que Lothaire est le seul qui y soit entré. Aurore ne doute pas que ce ne soit de lui qu'elle tient & les vers & les diamans , & auroit bien mieux aimé qu'ils vinssent de Moncade. Lothaire survient , qui , pour porter le dernier coup à son rival , montre une lettre qu'Estelle écrit à Moncade , par laquelle on le peut soupçonner d'être d'intelligence avec cette Princesse. Aurore , furieuse de ce nouvel outrage , rentre avec dépit dans son appartement. Cependant pendant la nuit , le prati d'Estelle voulant faire un dernier effort , donne un nouveau combat ; mais le guerrier aux quatre S , détermine la victoire du côté d'Aurore. On ignore le fort du Comte de Rouffillon , & l'on croit qu'il a été tué. Dom Lothaire , qui dans ce brave guerrier aux quatre S , avoit reconnu Moncade , & qui craint qu'un éclaircissement , qui ne peut être éloigné , ne détruise toutes ses espérances , fait promptement faire un bouclier où les quatre S sont représentées , & arrive chez Aurore armé de ce bouclier , qui avoit tant imprimé de terreur à ses ennemis : elle ne peut plus douter que c'est à lui à qui elle doit le Trône , & est prête à le partager avec lui , lorsque Moncade paroît portant le même bouclier. Lothaire veut le faire passer pour un imposteur. Aurore qui sent toujours du foible pour lui , quelque peine qu'elle ait à le croire innocent , voudroit bien qu'il le fût. Enfin pour terminer cette que-

relle , Moncade fait paroître le Comte de Rouffillon , qu'il avoit fait prifonnier , & qui développe tout le myftère. Moncade eft reconnu pour le héros aux quatre S. Lothaire, nepouvant plus déguifer la vérité, avoue tout ce qui s'eft paffé , & dit que l'excès de fon amour l'avoit porté à chercher tous les moyens de perdre Moncade , dont il reconnoiffoit la fupériorité du mérite. Il demande pardon à Aurore , confefse qu'elle doit la préférence à fon rival ; la Princeffe lui pardonne. Il demande l'amitié de Moncade , qui la lui accorde ; Estelle paroît en ce moment. Aurore , fans vouloir entrer dans aucun éclairciflement , partage avec elle les Etats de leur pere , & lui donne le Comte de Rouffillon pour époux : elle choisit Moncade pour le fien ; & pour confoler Lothaire qui l'avoit bien fervie , elle lui fait époufer Diane fa coufine , & fœur de Moncade.

Voilà un bien long extrait pour une piece très-médiocre , & qui quoique fagement conduite , eft écrite fi froidement , que l'intérêt fe trouve confondu dans des détails inutiles & fastidieux.

(SUJET DES APPARENCES TROMPEUSES.) L'intrigue de cette piece roule fur des événemens peu vraifemblables , & fans intérêt ; elle eft médiocrement écrite , & je n'ai pû y trouver un feul endroit qui méritât d'être rapporté. Dom Cefar des Urfin est amoureux à Naples de Floride , fille d'un grand Seigneur : il eft aimé de cette belle. Un jour

qu'il se rendoit à un rendez-vous qu'elle lui avoit donné, il trouve sous ses fenêtres un homme qui lui tire un coup de pistolet ; il se défend & le tue ; il est obligé de s'enfuir, & il se réfugie à Gayette. Floride instruite du départ de son amant, mais sans sçavoir où il s'est réfugié, quitte la maison de son pere pour le chercher. Elle arrive à Gayette, & demande azyle à Ismene, fille de Dom Alonse, Gouverneur de la Place. Ismene étoit promise à Dom Juan : c'étoit un mariage de convenance ; ils ne se connoissoient ni l'un ni l'autre. Ismene rencontre par hasard Dom Cesar, & se plaît à entendre ses galanteries : elle a deux ou trois occasions de l'entretenir, & commence à prendre un peu de goût pour lui. Dom Juan arrive, qui est enchanté d'elle. Il se trouve que ce Dom Juan étoit ami intime de Dom Cesar, qui dans le même instant qu'il a quitté son ami, est conduit en prison par ordre du Gouverneur, qui fait arrêter en même-tems & conduire chez lui une Dame avec qui il étoit, & qu'il prend pour Floride ; c'étoit son pere qui avoit prié le Gouverneur de les faire arrêter tous deux ; mais il ignoroit que cette prétendue Floride qu'il envoyoit chez lui, & que par respect pour le sexe, il ne fait point dévoiler, étoit sa propre fille, qui étoit venue un peu exercer sa coquetterie avec Dom Cesar. La maniere ambigue dont il s'explique avec elle, fait croire à Ismene qu'elle est reconnue de son pere ; & elle est prête à mourir de douleur. Deux ou trois au-

tres incidens dans le même genre font arriver au dénouement , qui se termine par le mariage de Dom Cesar avec Floride , & par celui de Dom Juan avec Ismene.

(SUJET DE THEODORE.) Ladislas, Roi de Hongrie , ayant déclaré la guerre aux Turcs , se met à la tête de son armée , & laisse pour gouverner son Royaume pendant son absence Theodore son épouse , & Tindare son frere. Tindare avoit été amoureux d'Irene , parente de la Reine : il passoit même pour l'être encore. Cependant , depuis quelque tems , on ne lui voyoit point les mêmes empressements. Irene l'aimoit passionnément ; & la Reine qui craignoit sa foiblesse , lui avoit défendu de voir ce Prince , jusqu'à ce qu'il eût prouvé la sincérité de ses feux , en la demandant en mariage. La jeune Irene cherche & trouve le moyen d'avoir une explication avec Tindare , & est au désespoir du peu d'amour que le Prince lui témoigne. La Reine qui s'est apperçu du chagrin de Tindare , & qui l'attribue à la défense qu'elle a fait à Irene de le voir , l'envoie chercher. Ce Prince a une longue conversation avec elle ; la Reine est surprise de la froideur avec laquelle il lui répond quand il lui parle d'Irene : il cherche à se faire entendre ; mais il n'ose se déclarer tout-à-fait. En effet , il n'aimoit plus Irene , & étoit passionné pour la Reine , qui croyant que par dissimulation il n'avoit pas voulu lui avouer tout

l'amour qu'il ressentoit pour Irene, sort & va trouver cette jeune beauté. Cependant un courier arrive pour lui annoncer la grande victoire que le Roi vient de remporter sur les Turcs : le Prince aussitôt vient en rendre compte à la Reine ; & l'occasion lui procurant la facilité de s'expliquer, il lui déclare l'excès de l'amour qu'il ressent pour elle. La Reine lui fait sentir avec douceur l'énormité de son crime ; sa bonté enhardit le Prince, qui ose lui baiser la main. La Reine lui défend de jamais se présenter devant elle, & le quitte. En même-tems, un nouveau courier lui apporte une lettre du Roi, qui lui marque qu'après la victoire qu'il vient de remporter sur ses ennemis, étant obligé de donner du repos à son armée, il profite de cette occasion de venir revoir la Reine : il le prie de ne l'en pas avertir, pour jouir du plaisir de sa surprise. Le Prince, ne doutant pas que la Reine ne revele son crime, va au-devant du Roi, & paroît devant lui pénétré de la plus vive douleur. Ladislas qui aimoit son frere, lui en demande le sujet. Tindare n'a pas honte d'ajouter l'imposture à son crime, & confie au Roi que la Reine est amoureuse de lui, & a voulu lui faire fouiller le lit de son frere. Ce trop crédule Monarque entre dans la plus grande fureur, & se livrant tout entier à la colere, il ordonne à Rameze, son confident, d'aller plonger un poignard dans le cœur de cette infidelle épouse. Rameze obéit avec regret, & vient bien-tôt après apprendre au Roi qu'il a exé-

euté ses ordres cruels. Irene paroît ensuite, qui prouve à ce Monarque l'innocence & la vertu de son épouse. Ladislas se livre alors aux plus tristes regrets, & veut suivre Theodore dans la nuit du tombeau, Quand on ne peut plus douter des remords légitimes du Roi, Theodore paroît tout-à-coup à ses yeux : le Roi enchanté se jette à ses genoux, & lui demande grace ; il l'obtient sans peine ; mais la Reine lui demande celle de Tindare, sous condition qu'il épousera Irene : l'on sent bien que Ladislas n'avoit rien à refuser à sa vertueuse épouse ; ainsi il pardonne à Tindare. L'on ignore si ce Prince en profite ; car la piece finit au moment que le Roi accorde la grace au criminel Tindare.

Cette Tragi-Comédie n'est pas sans mérite ; l'intrigue en est très bien conduite : nulle épisode n'en retarde la marche ; elle est sagement écrite, mais sans aucune beauté de détail ; cependant elle a eu un grand succès sur le Théâtre.

(SUJET DE L'AMANT RIDICULE. Cette piece fut représentée dans un ballet que le Roi fit exécuter en sa présence en 1655. elle n'a nulle intérêt, & est très médiocrement écrite. Toute l'intrigue roule sur un certain Alonce, qui est fort riche & fort pokron, à qui le pere d'Isabelle a accordé la préférence sur Léandre fort aimable & fort brave, mais fort pauvre, & qui est amoureux & aimé d'Isabelle. En présence de cette jeune beauté, Alonce a une que

420 THEATRE FRANÇOIS.

relle avec Damis , dont il se tire si mal , qu'Isabelle est révoltée de sa lâcheté. Pour se retablir dans l'esprit de sa maîtresse , il propose à Leandre , qui étoit son cousin , de feindre de prendre querelle ensemble , de mettre l'épée à la main , & qu'enfin Leandre se laisse délarmer : Leandre y consent ; le combat s'engage , le bruit fait descendre Isabelle. Dès que Leandre l'aperçoit , il avertit Alonce qu'il ne veut pas se laisser deshonoré en présence de l'objet qu'il adore , & qu'il ait à se défendre : Alonce lui rend les armes , lui cède Isabelle , l'institue son héritier , & la piece finit.

1633.

LOUIS LE HAYER DU PERRON.

LES HEUREUSES AVENTURES. Tragi-Comédie en cinq actes , en vers , dédiée à Messire François d'Averton , Comte de Belin , avec un argument. PARIS , Ant. de Sommaville , 1633. in. 8^o.

(SUJET DES HEUREUSES AVENTURES.)

Orante , Roi de Sicile , avoit deux fils : le plus jeune nommé Tyrene , lui est enlevé par des Corsaires Turcs. Il fait la guerre à ces barbares , revient victorieux , mais n'a pas pû recouvrer Tyrene. Ce Prince , voulant assurer la tranquillité de son Royaume , prend le parti de marier Atys son fils aîné à la Princesse Clorimene ; mais pour éviter ce mariage , Atys qui étoit amoureux de Polinice , se retire dans un desert avec Cleon

n favori, & fait courir le bruit qu'il est allé voyager. Polinice instruite de la retraite de son amant, veut soulager ses ennuis. Cleon qui la voit arriver, annonce ainsi cette bonne nouvelle à Atys :

J'étois comme assoupi dans un profond sommeil,
Lorsque ceste merveille à qui rien n'est pareil,
Et qui sent la moitié de votre inquiétude,
S'en vient pour vous guérir en cette solitude;
Sitost que j'aperçeu tant d'aimables clartés,
Je ne vis plus d'ombrage en ces bois escartés.
Si pour lors on n'eust veu le point du jour esclorre;
Tout le monde eût juré que c'eust esté l'aurore.

Il lui raconte tout de suite qu'il a aussi trouvé de quoi charmer les ennuis de sa solitude, & qu'il étoit devenu amoureux d'une jeune Bergere, qu'il avoit rencontrée en quittant Polinice.

Après que j'eus quitté cet objet gracieux,
Je me voulois coucher sur un lit de fougere,
Qui sembloit être fait des mains d'une Bergere;
Alors je m'avisai dessus l'émail des fleurs,
Une jeune beauté qui contoit ses douleurs;
La curiosité me fit approcher d'elle,
Afin que son discours m'apprit quelque nouvelle.
J'admirai ses appas, & dedans ce loisir,
Mon cœur tout transporté d'un excès de plaisir,
Pensa trouver la mort près de ceste merveille,
Dont la voix me tira les esprits par l'oreille.
Ha! ma bouche ne peut vous la bien figurer,
Puisqu'il faut seulement se taire & l'adorer.

Cette Bergere est nommée Amelie; elle étoit fille du Duc de Parme; & pour se soustraire aux violen-

ces d'Alphonse son ennemi, elle s'étoit réfugiée dans ce desert, & avoit pris les habits champêtres. Cleon parvient à lui plaire, & ces quatre amans vivoient les plus heureux du monde. Uniquement occupés de leur amour, ils ne songeoient qu'à leur bonheur. Atys disoit un jour à Polinice.

Vivons en liberté, mon cœur ; il est permis
 De recueillir les fruits, qu'amour nous a promis:
 Qu'il se plaist en tes yeux. Ta beauté lui ressemble,
 Tes charmes & ses feux s'accordent bien ensemble.
 Et lorsqu'il en est yvre, & qu'il veut sommeiller,
 Ta gorge en s'élevant lui sert d'un oreiller.

Le Roi ordonne cependant qu'on arrête Polinice, qu'il regarde comme l'objet de la fuite & de la désobéissance de son fils. Amelie ne veut point quitter son amie, & s'expose à partager avec elle tout le danger où la colere du Roi va l'exposer. Dans le même tems, on arrête un chef des Pirates, & on le conduit au Roi ; on peut juger de la surprise & de la joye de ce Monarque, lorsque dans ce jeune Corsaire il reconnoit son fils Tyrene ; la tristesse dans laquelle la Cour étoit plongée, se change en fêtes & en festins. Un événement encore fort heureux, c'est qu'avant d'être arrêté, Tyrene avoit vu Clorimene, en étoit devenu amoureux, & avoit trouvé les moyens de lui plaire. Oranteau, comble de la joye, & voyant qu'il pouvoit tout arranger à la satisfaction générale, envoie chercher Atys, on le trouve occupé à réciter des stances,

our exprimer le désespoir où le plonge l'absence de
linice. En voici trois couplets :

L'effroi, la terreur & la peine
Ont crevé les yeux au Soleil :
C'est de quoi le Dieu du sommeil
Ronfle en sa caverne d'ébene ,
Et fera tousjours endormi ,
Pour la mort de son ennemi.

Les songes & les fantaisies
Reposent auprès de son lit ;
Et son ambition n' eslit
Que des projets de frenaisies ,
A dessein de désespérer ,
Ceux qui le viennent adorer.

Qui m'a mis sur ce précipice ,
Où les lutins sont deschainés :
Je ne crois pas que les damnés,
Souffrent un plus cruel supplice :
Et parmi ces confusions ,
J'ai les mêmes illusions.

On le ramene à la Cour avec son ami Cleon ; ce-
pendant Tyrene ne perdoit pas une occasion de voir
sa chere Clorimene ; & comme il conservoit encore un
peu les manieres turques, il lui adresse ces vers :

Que je baise ton front ; que mon œil idolastre ,
Admire les attraits de ta gorge d'albastre :
Jamais tant de beauté ne contenta mes sens ,
Je n'ai point encor veu de charmes si puissans :
Permes , ô mon Soleil, que ma main sacrilège ,
Promene son ardeur dessus ton sein de neige :
Que ce globe est poli, que j'aime sa rondeur !
L'ambre ne peut avoir une plus douce odeur :

Les œillets que l'esté fait briller sur la plaine,
Cèdent à la douceur qui part de ton haleine.

Enfin Atys arrive, & aussi-tôt le Roi le marie à Polinice; Tyrene épouse Clorimene, & Cleon Amelie; ainsi tout le monde est content.

1633.

LE CHEVALIER DE BAUSSAIS.)

(LA CYDIPPE.) Pastorale en cinq actes, en vers, avec des chœurs & deux prologues différens, & une lettre de T. R. F. à M. de R. son cher ami. PARIS, Jean Martin, 1633. in-8°.

(SUJET DE LA CYDIPPE.) Voici le début d'une Lettre que l'on trouve au commencement de cette piece, qui peut faire croire que cet ouvrage est un chef-d'œuvre. Mais qu'on le lise; & l'on sentira bien-tôt combien cette Lettre est un tissu de louanges peu méritées, & combien le Chevalier de Baussais a eu de folle vanité de laisser imprimer cette basse flatterie. Voici comme s'explique son Panegiriste.

LETTRE A M. D. R.

MONSIEUR, MON CHER AMI,

» Estant sur le point de vous écrire, & de vous
» entretenir des nouvelles que nous apprenons ici de
» tous les endroits du monde, j'ai pensé que vous ne
» pouviez rien voir de plus agréable pour vous diver-
» tir en vostre solitude, qu'une Pastorale de Monsieur
» le Chevalier de Baussais. L'estime que vous faites

» d'un esprit si excellent, vous en donnera d'abord
 » une bonne opinion ; mais vous ferez étonné d'une
 » œuvre si rare, sortie des mains d'un homme, dont
 » l'humeur & la profession ne semblent pas pouvoir
 » souffrir deux heures d'estude. Nous avons bien des
 » choses merveilleuses dans nostre Langue ; mais pour
 » des vers nous n'avons jusqu'ici rien veu de sembla-
 » ble. Et vous qui sçavez tout ce que la Grece, l'I-
 » talie & l'Espagne ont produit de beau pour le Théâ-
 » tre, je m'assure que vous direz que rien de tout
 » cela ne s'égalé à cet ouvrage. Considerez les meil-
 » leurs écrits d'Euripide, de Senèque, du Tasse, de
 » Guarini, de Lope de Vega, vous n'y verrez point
 » des vers si doux, si sonnans, si délicats & si maje-
 » stueux, une invention plus agréable, un dessein con-
 » duit avec tant de jugement, & une grace conti-
 » nue & divertissante, comme dans cet ouvrage.
 » Je m'assure même que vous ne trouverez point de
 » plus beaux vers dans les poèmes héroïques d'Ho-
 » mere, de Virgile & du Tasse. Malherbe nous lais-
 » sant des Odes, qui lui donnent grande réputation,
 » & non pas injustement ; car il a surpassé tous les
 » Poètes de son temps, & ceux qui l'ont précédé
 » dans nostre langue : mais il n'est pas si difficile de
 » bien faire en petit dessein, que dans une piece de
 » longue étendue : quand il a voulu entreprendre
 » quelque chose de plus longue haleine, ses régles
 » ont perdu beaucoup de leur sévérité, comme on
 » peut aisément connoître dans une traduction. Au
 » reste pour venir à ce genre d'écrits, il arrive sou-
 » vent que les vers approuvés en la lecture, ne sont
 » pas bien reçus du Théâtre ; & au contraire, que
 » ceux que le Théâtre admire, ne peuvent estre leus
 » avecque attention : l'Amynte, & le Pastor Fido,

» les deux plus belles Pastorales de la langue Italien-
 » ne , ont reçu ce mauvais traitement sur le Théâtre,
 » & sur-tout du vulgaire, qui préfere à l'Amynte,
 » (chef- d'œuvre de poésie,) de malheureuses farces,
 » que les honnestes gens ne veulent pas seulement re-
 » garder : & de nostre temps n'avons - nous pas veu
 » ces belles Bergeries, estre mesprisées d'une multi-
 » tude ignorante, qui se pafme de joye au récit de
 » quelques vers impertinens, que Malherbe nommoit
 » *Pois pilez de l'Hostel de Bourgogne*, & qui se plai-
 » gnoit qu'une fotte populace en faisoit plus d'estat
 » que de ses poësies : mais il n'avoit pas sujet de s'en
 » plaindre, si ce n'est peut estre que Boiffet eust rai-
 » son de se fascher de quoy ses doux airs ne seroient
 » pas si bien goustez sur le Pont-neuf, que quelques
 » chansons d'yvrogne, ou de garçon de Boutique. Or
 » l'Auteur de cette Pastorale assemble l'agrément
 » du Théâtre & de la lecture, avecque tant de per-
 » fection, que je ne scaurois croire qu'on y puisse rien
 » desirer. Ce n'est pas qu'il ait eu dessein, non plus
 » que ces grands hommes, de plaire au vulgaire ;
 » mais il a pris soin de n'ennuyer personne. «

Je crois que le Lecteur est étonné de voir ainsi
 l'Auteur qu'on élève fort au dessus de tous les fa-
 meux Poëtes de l'antiquité ; je vais maintenant passer
 à l'extrait de ce fameux Poëme.

Melindor , Berger, est amoureux & aimé de la
 Bergere Cydippe ; mais comme leurs parens sont très-
 pauvres, ils refusent de les unir ensemble : ce qui
 plonge le tendre Melindor dans un tel désespoir, qu'il
 quitte sa patrie ; mais l'amour l'y ramene bientôt. Pen-

dant son absence, un Berger fort riche, nommé Palemon, demande & obtient la main de Cydippe. C'étoit la veille de ses nûces que Melindor arrive ; il rencontre sa maîtresse, il lui fait des reproches ; elle s'excuse ; & enfin, ils prennent le parti de s'enfuir le lendemain ensemble. Malheureusement un Satyre qui les avoit entendus, en avertit Palemon : ils se mettent ensemble en embuscade, attaquent Melindor, & le laissent mourant. Il a cependant la force encore de se traîner à la caverne d'un Hermite. Cydippe vient au rendez-vous, trouve la place pleine de sang ; & ne doutant pas que ce ne soit celui de son amant, elle se perce le sein. Dès que Palemon apprend cette funeste nouvelle, il se tue aussi ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucun des trois ne meure. Un Magicien guérit Cydippe & Palemon ; & l'Hermite rappelle Melindor à la vie. Malgré tous ces tragiques événemens, Palemon songe toujours à posséder Cydippe ; & le mariage se conclut. La Bergere passe dans une chambre voisine pour se deshabiller ; Palemon se met tout simplement en chemise sur le Théâtre ; il attend avec impatience le moment où il va jouir de l'objet qu'il adore, lorsqu'il entend la voix de Cydippe proferer ces paroles : *O mon cher Melindor, embrasse ta Cydippe*, & bien-tôt lui jurer qu'elle ne fera jamais qu'à lui. Il entre en fureur, & se détermine à en épouser une autre. Jolas, pere de Cydippe, qui survient dans ce moment, & qui n'est au fait

428 THEATRE FRANÇOIS.

de rien , se met fort en colere contre Palemon , lorsqu'il lui dit qu'il ne veut plus de sa fille , & qu'il va donner la main à Lycoris , le vieillard lui répond :

J O L A S.

Tu laisses donc ma fille , ame lâche & brutale ,
Après avoir ravi sa pudcur virginalc ?
En voilà le sujet , ou je ne l'entends pas.

P A L E M O N.

Hélas ! ce doux penser me cause le trépas.
Pressé d'impatience , au-dessous sa ceinture ,
J'ai touché.

J O L A S.

Quoi ? parlez.

P A L E M O N.

Sa cuisse blanche & dure :

C'est ma seule faveur.

Jolas gronde Cydippe d'avoir ainsi perdu un si bon parti ; mais il en est bientôt consolé , lorsqu'on vient annoncer à Melindor qu'un de ses parens , fort riche , venoit de mourir , & l'avoit nommé son unique héritier. Les deux mariages de Melindor avec Cydippe , & de Palemon avec Lycoris , terminent cette Pastorale , qui , quoiqu'en dise la lettre que j'ai citée , n'est ni bien écrite ni bien conduite , & qui de plus est chargée de plusieurs rôles épisodiques , dont je n'ai pas rendu compte , étant très-inutiles au fond du sujet.

1633.

C H A B R O L.

L'ORISELLE ou LES EXTRESMES MOUVE.

THEATRE FRANÇOIS. 429

MENS D'AMOUR, Tragi-Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Monseigneur le Maréchal de Bassompierre. PARIS, Mathieu Colombel, 1633. in-8^o.

(S U J E T D' O R I Z E L L E.) Cherulphe, Roi de Lombardie, avoit promis sa fille Orizelle à Eleonor, Prince de son sang; mais cette Princesse aimoit & étoit aimée du vaillant Dorimon, célèbre par ses exploits. Un jour qu'ils s'entretenoient familièrement ensemble, Algenor, Seigneur Lombard, qui avoit été amoureux d'Orizelle, envie le bonheur de Dorimon, l'appelle en duel, & est tué. Pour éviter la colere du Roi, Dorimon se retire dans un desert sous des habits d'Hermitte. Il lui survient encore un nouveau rival. Dattérie, fils du Roi d'Italie, devient amoureux d'Orizelle, & la fait demander en mariage: Cherulphe la lui refuse. Ce Prince furieux de n'avoir pas obtenu l'objet de ses desirs, déclare la guerre au pere de sa maîtresse. Il arrive en Lombardie à la tête de ses troupes, & accompagné d'Eurice sa sœur. Il est nécessaire de sçavoir que cette Eurice étoit toujours habillée en homme, qu'elle n'aimoit que les armes, & que sous son travestissement elle avoit eu plusieurs duels, dont elle étoit toujours sortie victorieuse. Cherulphe regrette alors de n'avoir plus à sa Cour le brave Dorimon pour le mettre à la tête de ses armées. Orizelle profite de cette occasion, pour prouver à son pere que Dorimon n'étoit point coupable, & qu'il avoit été provoqué au combat par Algenor. Le Roi

connoissant son innocence , lui pardonne & souhaite son retour ; Orizelle lui envoie aussi tôt des armes & un cheval , & lui demande de joindre l'armée. Il arrive au moment qu'elle alloit être mise en déroute , & où le Roi alloit perdre la vie. Il délivre Cherulphe du milieu des ennemis , rétablit les affaires , gagne enfin la bataille , & fait prisonnier Datterie & sa sœur , qui n'étoit connue que sous le nom de Damon. On les conduit à la Capitale. L'heureux Dorimon , plus amoureux que jamais , se flatte d'obtenir Orizelle pour récompense de sa valeur & de ses services. Quand Eleonor , qui voit qu'il est le principal obstacle à son bonheur , lui fait donner sous le nom d'Orizelle un bouquet empoisonné , qui le rend fou. A force de soin , on parvient cependant à le guérir ; mais ce qu'il y a de singulier , c'est que le premier usage qu'il fait de sa raison , c'est d'épouser Eurice. On peut juger du désespoir de la tendre Orizelle , qui croit qu'on a encore enlôcé son amant. Enfin voyant qu'elle ne peut être heureuse que par la mort d'Eurice & par celle d'Eleonor , elle promet la main à ce Prince , s'il combat & tue Eurice. Pour obéir à ce qu'il aime , Eleonor fait appeler Eurice en duel ; cette Princesse se rend à l'assignation , le combat commence , Eleonor blessé alloit succomber sous la valeur de la jeune guerrière , quand elle rencontre un poignard sous ses pieds & tombe ; Eleonor se sert lâchement de cette occasion , & la tue ; en même-tems Orizelle

amasse ce poignard, & profitant de la foiblesse d'Eleonor, elle le lui plonge dans le cœur. Défaite de sa rivale, elle va trouver le Roi son pere, & demande Dorimon pour son époux. Cherulphe n'en avoit point l'autre à lui proposer, puisque Datterie venoit de mourir, & qu'Eleonor n'étoit plus; ainsi ce brave Général obtient enfin le prix de ses travaux, & épouse Orizelle. Si la façon dont cette Princesse avoit levé les obstacles qui s'opposoient à son bonheur, étoit un peu barbare, du moins c'étoit une grande preuve qu'elle donnoit à son amant de l'excès de son amour. De plus, dans ce siècle là, on n'étoit apparemment pas si difficile sur les moyens qu'on employoit pour réussir.

Je n'ai point de vers à citer de cet étrange ouvrage, qui, je ne sçai pourquoi, porte le titre de Tragi-Comédie, puisque la quantité de gens qui meurent pouvoit bien lui mériter celui de Tragédie. Je dirai seulement qu'elle est médiocrement écrite, & encore plus médiocrement conduite. Je ne peux cependant pas m'empêcher de mettre sous les yeux du Lecteur une piece de poésie qui est à la tête, & qui est certainement le chef-d'œuvre du mauvais goût & de la difficulté vaincue. Chabrol l'a composée en l'honneur du Maréchal de Bassompierre, son protecteur.

FRANÇOIS DE BASSOMPIERRE

fais des Amis près de ce bon Roy.

Fonder sur ses exploits un respect **F**avorable;
Hend **R**e à tous les mortels sa faveur **R**adable.
Aillir les destins & les v **A**incres **A** la fois,
Nonobstant tous les traits de l' **N**fortu **N**e même;
Considérer Combien son Prin **C**e en se **C**ret l'aime
Ojecte à v **O**s haineux les **O**ins d'un b **O**n françois.
Ie me croyo **I**s vraiment atte **I**nt d'ingrat **I**tude,
Si je ne vou **S** offrois ce **S** fruits de mon éc **S**tude,
Dont le naïf **D**essein **D**emande votre ad **D**voués;
De si vous agr **E**z c **E**s termes de la gut **E**rrure,
Burinant sur le **B**ronze une fois **B**assompierre;
Bu lieu de m **A**ts, **A**près on vous en croir **A** Dieu.
Sans doute le **S** assaut, **S**ur les troupe **S** angloises
Sont digne **S** d'empe **S**cher les étrangère **S** noises,
Où leurs c **O**ups red **O**ublés subirent v **O**tre effort:
Mais sans **M**ettre enoubli co **M**me à l'heure **M**ars blême
Pour n'a **P**procher vos **P**as avec Ne **P**rtune même
Ifuyo **I**t, d'où l'Anglois v **I**nt recevo **I**r la mort
Encor **E**; mais le temps pour l'h **E**ure m **E** dispence
Rest **R**aignant mes escrits aux **R**igueu **R**rs du silence
Rement peut-on voir sans guer **R**e défa **R**roy.
En cela vous avez préveu vostr **E** anagramme,

Qui disposant mes vers par le fil de sa trame,
 Vous dit, FAIS DES AMIS AU PRÈS DE CE BON ROY.

GOUGENOT

GOUGENOT, de Dijon.

LA FIDELLE TROMPERIE, Tragi-Comédie.
PARIS, Ant. de Sommaville, 1633. in 8°.

LA COMEDIE DES COMEDIENS, Tragi-Comédie, dédiée à Monseigneur le Comte de Sault, avec un argument. PARIS, Pierre David, 1633. in-8°.

(SUJET DE LA FIDELLE TROMPERIE.)

Clorisée, Reine de Cypre, enchantée des graces & de la valeur de Filamire, Prince d'Armenie, se laisse trop aller au penchant qu'elle a pour lui; & elle se sent bien-tôt dans un état que le mariage seul peut autoriser. Filamire, qui devoit épouser Clarinde, unique héritiere du Trône des Medes; dès qu'il sçait Clorisée dans cè fâcheux état, se sauve de ses Etats, & va conclure son mariage avec la Princesse de Medie. Cependant la Reine de Cypre met au monde une fille qu'elle nomme Alderine, qui dès l'âge de douze ans étoit déjà si belle, qu'elle fait faire son portrait & la promet en mariage à celui qui lui apportera la tête de Filamire. Armidore, Prince de Phrigie, & neveu de Filamire, ayant vu un de ces portraits, devient amoureux de la jeune Alderine: il se déguise en Amazonè, & est introduit chez la Princesse, sous le nom de Lucide. Il est si frappé de ses charmes, qu'il fait ainsi son portrait:

Tome II.

E e

Sa divine beauté qui peut fléchir les Dieux ,
 Merveille de la terre , & chef-d'œuvre des Cieux ,
 Au jugement d'amour demeure fait exemple ;
 C'est le plus cher objet que le Soleil contemple.
 Sa face a des appas en sa proportion ,
 Qui sont autant de traits de sa perfection.
 Ses cheveux que l'or pur divinement colore ,
 Plus beaux que ceux d'amour ni que ceux de l'aurore ,
 Peuvent être à bon droit mis en comparaison ,
 Aux rais dont le Soleil enrichit l'orison.
 Son beau front où l'honneur relève sa victoire ,
 Est un Ciel où l'on voit deux Iris en leur gloire ;
 Augures du beau temps aux pluyes de mes yeux ,
 Formés de deux Soleils pleins d'éclairs radieux ,
 Dont je fais mes miroirs , encore que ma face
 Se perde bien souvent dans cette belle glace ,
 Sur qui deux sourcils noirs témoignent un desir ,
 De faire duell pour ceux que ses yeux font mourir ,
 Quand son double corail l'un à l'autre se touche ,
 Il forme l'arc d'amour figure de sa bouche ,
 Qui venant à s'ouvrir dessous son œil riant ,
 Découvre un beau trésor de perles d'Orient.
 Ses joues où l'amour son triomphe prépare ,
 Sont de pourpre de Tyr , & de marbre de Paré ;
 Et combien qu'elles soient de même qualité ,
 Elles semblent pourtant disputer la beauté.
 Son nez est si parfait , qu'il donne à son visage
 D'une seconde gloire un second avantage.
 L'albâtre de son col , des grâces le tableau ,
 De ce nouvel Olympe est un atlas nouveau.
 Son sein où les vertus élèvent leur empire ,
 Est un thrône d'yvoire où la gloire respire.
 Sa belle main , son bras en blancheur nonpareil ,
 Arrêteroient bien mieux la course du Soleil ,
 Que ne fit autrefois la fille de Pénée ,
 Lorsqu'elle redoubloit sa fuite infortunée.

Sous ce travestissement, Lucide gagne tellement l'affection d'Aldérine, que cette Princesse ne pouvoit plus quitter sa chère Amazone, qui a plusieurs fois le bonheur de donner en sa présence des preuves de sa valeur. Deux Rois voisins déclarent la guerre à la Reine : la jeune Amazone les combat, remporte sur eux la victoire, & les oblige de sortir avec honte de l'isle de Chypre. Après de si glorieux exploits, la Reine, toujours occupée de sa vengeance, lui demande d'aller combattre Filamire, & de lui apporter sa tête. L'Amazone y consent ; mais en prenant congé de la Princesse, il lui avoue & son amour & son sexe. Aldérine lui défend de ne jamais réparaître devant elle ; au comble du désespoir il part. Pendant son absence, les deux Rois qu'il avoit vaincus, rentrent dans l'isle de Chypre, & y mettent tout à feu & à sang. La Reine étoit réduite aux derniers abois, lorsqu'on entend retentir le nom de Lucide ; les Soldats, à ce nom si chéri, sentent renaître leur courage : l'on combat ; & l'Amazone secondée d'un brave guerrier, remporte la victoire la plus complète, fait les deux Rois prisonniers, & les conduit à la Reine, qui, après l'avoir félicité & remercié, lui demande si elle a rempli sa promesse ; elle l'assure que oui. La Reine est au désespoir : Lucide la conjure de le suspendre jusqu'au moment où elle lui ait en effet remis entre les mains la tête de son volage amant. Quand la nuit est venue, Lucide conduit Chorifée dans une

tente, où le premier objet qui frappe ses yeux, est le Roi Filamire endormi : l'Amazone remplissoit par là sa promesse, puisqu'il livroit son ennemi en sa puissance. Filamire entendant du bruit se réveille, reconnoît Clorisée si chere autrefois à son cœur, se jette à ses genoux, lui demande pardon, & l'obtient. Lucide se fait connoître pour le Prince Armidore, demande Akderine en mariage : la Reine la lui accorde ; & pour que rien ne manque à la fête, arrive un courier qui annonce à Filamire que la Reine, son épouse, est morte. Ce Prince se jette de nouveau aux genoux de Clorisée, lui demande sa main, que la Reine lui donne avec transport. Ainsi cette piece se termine par un double hymenée.

(SUJET DE LA COMEDIE DES COMEDIENS.) Cette piece est d'un genre nouveau : elle est en cinq actes ; les deux premiers sont en prose, & se passent entre les Comédiens d'alors, qui se disputent les rôles. Ce n'est qu'un bayardage fort long & fort ennuyeux, sans action, sans intrigue, & dont par conséquent je n'ai rien de plus à dire. Les trois autres actes sont en vers, c'est une piece que ces mêmes Comédiens représentent, & qu'on pourroit intituler la COURTISANNE VERTUEUSE. En voici le sujet. Une fille nommée Caliste, dont l'ame est honnête, est obligée, malgré elle, d'embrasser la profession de Courtisane. Cimandre en devient amoureux ; mais elle rejette constamment ses vœux. Ce Simandre avoit une maitresse nommée Clarinde, qu'il avoit quittée pour

s'attacher uniquement à la jeune Courtisane, qui, comme je l'ai déjà dit, ne veut entendre à aucune de ses propositions. Elle n'étoit point si cruelle pour un jeune François, nommé Filame : elle s'étoit prise de goût pour lui, mais en suivant toujours son caractère, c'est-à-dire, avec toute la décence & la pudeur possible. Après quelques aventures fort peu intéressantes, Clarinde, qui s'étoit déguisée en homme pour épier les actions de son volage amant, vient rendre visite à Caliste ; elle lui voit entre les mains un bijou sur lequel il y avoit des armes ; ce bijou produit une reconnoissance. Caliste & Simandre se trouvent frère & sœur : dans leur enfance, ils avoient tous deux été enlevés par des Corsaires. Cette reconnoissance est bien-tôt suivie d'une autre. Ils retrouvent leur père, qui est un homme considérable dans Venise, & qui enchanté de revoir ses enfans, dont il se croyoit privé pour jamais, les marie sur le champ, suivant leurs inclinations. Simandre épouse Clarinde, & la vertueuse Caliste son cher Filame.

Il y a dans cet ouvrage très médiocre, le rôle d'un valet, nommé Faustin, qui est assez plaisant. Ce Faustin est aussi gourmand qu'Arlequin. Voici des stances qui annoncent son caractère.

FAUSTIN.

Que mon maître est cruel contre la foi promise,
 Et qu'il est inhumain !
 Que maudit soit le jour que je vins à Venise,
 Pour y mourir de faim !

Tu verras, disoit-il, des Cités plus superbes
 Un miracle nouveau ;
 Mais je n'y mange rien que des fruits & des herbes,
 Et n'y bois que de l'eau.

Ce qui plus cha touilla ma folle fantaisie
 A courir ce hazard ;
 C'est que je creus la mer être de Malvoisie,
 Et le pavé de lard.

Mon maître, qui sçavoit disposer mon courage,
 Me disoit, ha Faustine,
 Tes moindres mets seroient manières au fromage,
 Le soir & le matin.

Il me persuada, mais voyez ma folie,
 Que les chapons au ris,
 Etoient aussi communs par toute l'Italie,
 Que les choux à Paris.

Mon gosier qui déjà croyoit être aux partages
 De ce que j'avois creu,
 Me pressoit de venir engloutir ces potages
 Que je n'ai jamais veu.

J'ai déjà pour fait l'horreur de la famine,
 Vendu mes bons habits ;
 Maintenant il me faut dîner d'une sardine,
 Et d'un peu de pain bis.

Un mangeur de dragons, de nul langage tant diste
 N'a limite ni bout,
 Sçait si bien cajoler mon maître & sa franchise,
 Qu'il nous dévore tout.

Pendant que Simandre est vers sa Courtisane,
 A prodiguer ses dons ;
 La faim me sollicite à pouvoir, comme un âne,
 Me soulér de chardons.

L'écumeur qui le suit a rencontré le centre
 Où buvoit son désir :
 Mon maître le sçait bien , & mes dents & mon ventre
 En ont le déplaisir.

Je ne puis plus porter ces mortelles tempêtes ,
 Quoi qui se puisse offrir :
 Je me veux décharger de la faim , que les bêtes
 N'ont pû jamais souffrir.

1634.

DE VERONEAU, de Blois.

L'IMPUISSANCE, Tragi Comédie, Pastorale en cinq actes, en vers, avec un argument & quelques autres poësies. PARIS, Toussaint Quinet, 1634. in. 8°.

(S U J E T D E L' I M P U I S S A N C E .) En rendant compte de plusieurs pieces anciennes , j'ai souvent prévenu mes Lecteurs sur la simplicité de nos ayeux , qui regardoient comme des naïvetés innocentes , ce que nos mœurs nous font prendre aujourd'hui pour des ordures grossieres. Je ne remplirois cependant pas mon objet, si la délicatesse de notre siecle mettoit des entraves à ma plume , & me faisoit supprimer ces endroits indécens , il est vrai , mais qui servent à caractériser & les Auteurs , & la façon de penser d'alors. Je ne peux même démontrer la pureté qui regne à présent sur notre théâtre, que par comparaison avec la licence qu'on y souffroit autrefois ; & je n'écris que pour ce Public éclairé , qui , voulant bien se transporter à ces tems peu policés encore , ne regarderont ces expressions deshonnêtes , que comme des mots vagues , qui caractérisent l'innocence de ce

siècle. Moliere, le grand Moliere, s'est servi souvent de termes & d'images, dont on rougiroit à présent. Le théâtre étoit cependant déjà bien corrigé ; mais n'étoit pas encore arrivé à ce point de décence, qui y regne aujourd'hui. Cette réflexion me fera peut-être obtenir un peu d'indulgence pour l'analyse de cette piece, dont le titre seul annonce déjà l'indécence.

L'Empereur d'Ethiopie avoit une fille unique, nommée Philinte, qu'il vouloit marier malgré elle au Prince Anaxandre, fils du Roi de Tartarie. Ce Prince s'entretenant de son amour pour la Princesse, avec Lisiman son confident, celui-ci lui dit ;

L Y S I M A N.

Les filles ont l'esprit trop artificieux,
Faignant de n'aimer pas ce qui leur plaît le mieux :
Mais si tous les desirs de ce sexe volage,
Se pouvoient en effet voir dessus leur visage,
Sans doute avec plaisir nous serions estonnez
D'y voir je ne sçay quoy bien plus long que leurs nez,
Pour dire librement tout ce que j'ay dans l'ame :
C'est que je ne fers point de matiere à leur flame :
Dans leurs perfections tout est plein de défaut,
Parce que nous portons le meilleur qu'il leur faut.
Je paye avec mespris leur plus grand artifice ;
Et quand on veut prétendre à leur faire service,
Si-tost que les desseins en sont dans nous conçus,
Il s'en faut rendre maistre, & prendre le dessus.

A N A X A N D R E.

Ce n'est pas comme on vit avec une Princesse ;
Et si-tost que je suis auprès de ma maîtresse,
Un éternel respect me retient arrêté,
Et me fait seulement adorer sa beauté.

L Y S I M A N.

Mais dans un grand respect, vous l'avez trop soufferte :
C'est vous qui la tenez trop long-temps découverte.

A N A X A N D R E.

Tu sçais bien que je suis abbattu de ses coups.

L Y S I M A N.

Faites-en tout de mesme & la mettez dessous.

Le Prince de Tartarie a une longue conversation avec la Princesse qu'il adore, qui le traite avec beaucoup d'indifférence. Il confie ses chagrins à son confident, qui lui répond :

L Y S I M A N.

Ne vous estonnez pas de cette humeur revêche :

Car de son pucelage elle fait la dépêche ;

Et en congédiant un bien si précieux,

Il lui faut quelque temps à faire les adieux.

Les filles bien souvent contrefont les sâchées,

Et dans un corps ouvert ont des ames cachées.

Leur face n'est jamais d'accord avec leur cœur :

Vous verrez dans trois jours si je suis un menteur.

Les rideaux ayant mis ce beau Soleil à l'ombre,

Lors elle goûtera des délices sans nombre ;

Cherchant par ses baisers le plaisant interest,

D'un morceau dont le nom seulement lui déplaist.

L'on voit bien-tôt après une scène entre le Berger Ismin & Philene, yvrogne décidé. Voici une partie de leur conversation.

I S M I N.

Le ventre est votre Dieu ; mais celui que je sers

Ne borne son pouvoir qu'au bout de l'univers.

P H I L E N E.

Vous méprisez Bacchus, le prenant pour un autre ;
Car c'est un Dieu plus grand & plus gros que le vôtre.

I S M I N.

C'est qu'amour est subtil, & que Bacchus est gras ;
Et l'un tire de l'arc, & l'autre n'en tire pas.

P H I L E N E.

Pour donner vivement dans l'amoureuse breche,
Quand il tire de l'arc, nous y mettons la fleche.

I S M I N.

Vous faites de l'amour un discours tout nouveau ;
Sçavez-vous bien pourquoi l'on lui donne un bandeau ?

P H I L E N E.

Du bandeau de l'amour la raison est bien grande :
Quand on est amoureux, c'est qu'il faut que l'on b****.

Dans la même scène, ce Philipe fait ainsi le portrait de sa maîtresse.

P H I L E N E.

Elle a le cul-beaucoup plus large que la bouche ;
Elle n'a point de dents, & sans beaucoup d'efforts,
Me monstre quand je veux ce qu'elle a dans le corps ;
Encore qu'elle veuille estre tousjours bouchée,
J'évite son approche alors qu'elle est couchée ;
Son col est un peu long, & son ventre est bien grand.
Quelquefois en pensant la prendre elle me prend ;
L'excès de son amour rend ma face vermeille.

I S M I N.

Mais enfin dites-moi son nom.

P H I L E N E.

C'est la bouteille.

THEATRE FRANÇOIS. 443

Il est nécessaire que je fasse connoître quel étoit ce Berger Ismin : c'étoit le Prince d'Arménie , qui étoit amoureux & aimé de la Princesse Rhilinte. Il l'avoit demandé en mariage à l'Empereur, son pere, qui l'avoit refusé ! & de douleur il s'étoit allé confiner dans les bois où il s'étoit fait Berger : malgré tout son amour pour la Princesse, il ne peut se défendre des charmes de Charixene, Bergere ! & il désire s'en faire une occupation pour se distraire de son chagrin. Cette Charixene avoit épousé un Berger, nommé Sylvain, qui étoit impuissant, elle se lamentoit sans cesse du mauvais époux qu'on lui avoit donné. Sylvain l'ayant surprise un jour qui versoit des larmes, il lui dit :

S Y L V A I N.

Bon jour, chere moitié, mon ame impatiente ;
Vient mêler sa tristesse avecque vos ennuis.

C H A R I X E N E.

N'espérez pas qu'aini ce bon jour me contente ;
J'aimerois beaucoup mieux avoir de bonnes nuits.

S Y L V A I N.

Dequoi vous plaignez-vous ? car je vous vois changée :
Vous forgez contre moi des foudres dans votre œil.

C H A R I X E N E.

Au contraire, Berger, je vous suis obligée ;
Car vous n'avez jamais empêché mon sommeil.

S Y L V A I N.

Mais toutefois, ma main, sans que cela vous pique,
Touche toutes les nuits votre bel instrument.

CHARIXENE.

Vous pouvez l'appeller instrument de musique,
Où vous n'avez joué que des doigts seulement.

SYLVAIN.

Si mes efforts sont vains, mes passions sont fortes;
Vous donnez trop de blâme à mes sens refroidis.

CHARIXENE.

Vous avez bien la foi, mais vos œuvres sont mortes:
Ce n'est pas le chemin d'aller en Paradis.

SYLVAIN.

Absent de vos beaux yeux, où je reçois ma flamme,
Mon ame travaillée endure mille efforts.

CHARIXENE.

Vous avez bien raison de travailler de l'amé,
N'ayant pas le pouvois de travailler du corps.

SYLVAIN.

Avez-vous oublié cette heureuse journée,
Où le flambeau d'hymen éclaircit nostre vœu?

CHARIXENE.

Dedans le vrai flambeau qui sert à l'hymenée,
Je n'ai jamais cogné que vous eussiez du feu.

SYLVAIN.

Le mariage saint vous retient asservi,
Ses liens ne sont pas rompus facilement.

CHARIXENE.

La mort rompt ces liens; & je vous crois sans vie;
Car les morts, comme vous, n'ont point de mouvement.

SYLVAIN.

Ne sçavez-vous pas bien que l'auteur de nature
Ne veut pas qu'on efface ainsi ce qu'il a fait.

CHARIXENE.

Vous ne faites jamais un homme qu'en peinture ;
Il vous faut seulement une femme en pourtrait.

SYLVAIN.

Au moins que ma priere à la fin vous retienne ,
Et n'imitiez pas l'air , ce léger élément.

CHARIXENE.

C'est vous qui l'imitiez : sa région moyenne ,
Aussi-bien que la vostre , est froide extrêmement.

SYLVAIN.

Je veux chercher remede au mal qui vous possède ;
L'amour pour vostre bien va mon cœur eschauffant.

CHARIXENE.

Vous portez dedans vous un souverain remede ,
Au moins pour m'empescher d'avoir le mal d'enfant.

SYLVAIN.

Mon Soleil , voulez-vous empescher que je montre
Sur vostre chariot , dont je suis le cocher ?

CHARIXENE.

Ouy ; car de Phaëton vous recevriez la honte ,
Qui montoit comme vous , ne sçachant pas toucher.

Ismin fait accroire à Sylvain qu'il connoît un Magicien , qui le pourra rendre habile au mariage ; & lui conseille d'aller le consulter avec sa femme ; le Berger court la chercher : & pendant ce tems Ismin s'habille en Magicien. Le Berger & sa femme arrivent ensemble ; & Sylvain adressant la parole au Magicien , lui dit :

Otez-moi de l'état où mon malheur m'a mis ,
Afin qu'en embrassant Charixene , je puisse
Faire autre chose au lit , que lui gratter la cuisse.

Iſmin, par reſpect, dit-il, pour ſes démons, les fait tous deux mettre en chemiſe, & leur fait laiſſer leurs habits à la porte; il conduit Sylvain dans un cabinet, & Charixene dans un autre; il baiſe celle-ci ſous prétexte d'une cérémonie magique, & lui manie la gorge tout à ſon aïſe, en l'afſurant que c'eſt pour lui graver ſur le cœur des caractères néceſſaires à l'eſſet du charme. Enſuite il leur fait avaler à tous deux une potion, qui doit bien-tôt les plonger dans le plus profond ſommeil; après quoi il les congédie. On ſe doute bien qu'il comptoit inceſſamment rejoindre Charixene, & profiter de ſon ſommeil. Pendant toutes ſes cérémonies, Philinte pour éviter d'épouſer Anaxandre, ſe ſauve de la Cour de ſon pere avec Licaste, ſon confident. Paſſant enſemble près de l'endroit où Sylvain & Charixene avoient laiſſés leurs habits; ils profitent de cette occaſion pour ſe déguiſer, ils prennent ces vêtemens ruſtiques, & laiſſent à la place les magnifiques qu'ils portoient. Le Berger & la Bergere ſont fort étonnés de ce changement; & Iſmin ſe ſert de cette circonſtance, pour vanter le pouvoir de ſes charmes. Ils ſ'en vont tous deux, & s'endorment dans la forêt. L'Empereur avoit envoyé des Gardes pour lui ramener ſa fille, & le complice de ſa fuite. Ces Gardes rencontrent Sylvain & ſa femme endormis, & ayant reconnu les habits qu'ils portoient, croient que c'eſt la Princeſſe & ſon confident; mais les voyant plongés dans un ſi profond ſommeil, il les ſouſçon-

ment d'être morts. Ils apperçoivent bien-tôt après Philinte & Licaste, qui cherchoient à les éviter. On les prend pour les assassins de la Princesse, & on les arrête : on les conduit tout de suite avec ces deux corps que l'on croit morts, devant l'Empereur ; qui sans trop examiner les visages, croit la fille morte, & déplore son malheur. Il fait mettre en prison Philinte & Licaste qu'il ne reconnoît pas, & que par leurs vêtements il prend pour un Berger & une Bergere. Ismin, toujours vêtu en Magicien, se présente alors à l'Empereur, & lui promet de rendre la vie à ces deux cadavres, s'il veut lui remettre le prisonnier & la prisonniere. L'Empereur y consent, Ismin donne un breuvage à Sylvain & à Charixene, qui les retire du sommeil où ils étoient plongés, & emmene sans tarder le Berger & la Bergere, qu'il conduit bien vite en Arménie. Il se fait connoître alors à Philinte, & l'épouse. On apprend bien-tôt après la mort de l'Empereur ; & le Prince part pour aller se faire reconnoître Empereur d'Ethiopie. C'est ainsi que se termine cette piece, dont la conduite n'est pas plus sage que le style. On ne sera peut-être pas fâché de sçavoir, qu'Anaxandre, obligé de renoncer à Philinte, se fait Hermite.

1634.

LA BARRE.

LA CLEONIDE, Tragi-Comédie, Pastorale

dédiée à M. le Duc de Luynes , Pair de France ,
PARIS, Toussaint Quinet, 1634. in-8°.

(SUJET DE LA CLEONIDE.) Emilien & Marcian, braves Capitaines de la ville de Marseille, partent pour aller faire la guerre aux Turcs, dès qu'ils ont vu accoucher leurs femmes : celle d'Emilien mit au monde un garçon, celle de Marcion une fille. Peu après leur départ, une peste cruelle ravagea Marseille : pour faire éviter ce danger à leurs enfans, ces deux tendres meres les envoyerent dans un village prochain, & ordonnerent qu'on leur cachât leur naissance ; après avoir pris ces sages précautions, elles moururent toutes deux. Ces deux enfans, croissant en âge & en beauté, conçurent bien-tôt le plus tendre amour l'un pour l'autre ; mais celle qui les élevoit s'opposoit toujours à leur union, & fidelle à la promesse qu'elle avoit faite à leur mere, elle ne leur réveloit pas leur naissance : il étoit assez difficile dans cette position de dénouer cette piece. Voici ce qu'imagine l'Auteur pour y parvenir. Il fait arriver dans le village où demeuroient ces deux jeunes amans, deux vieux Hermites à barbe blanche. On imagine aisément que ces deux Hermites étoient Emilien & Marcion, qui, à leur retour de la guerre, ayant trouvé leurs femmes mortes, & n'ayant pu découvrir ce qu'étoient devenus leurs enfans, avoient pris le parti de se faire Hermites. Il leur étoit arrivé la nuit précédente

cédente, quelque chose de bien singulier & de bien heureux ; c'est que leurs différentes femmes leur étoient apparues en songe, & leur avoient appris que ces enfans, dont ils avoient pleuré la perte, vivoient dans tel village, sous le nom de Celidor & de Cleonide, qu'ils s'aimoient tous deux passionément, & qu'il falloit qu'ils allassent dès le lendemain les chercher, les reconnoître, & les marier. Le rapport de ces deux songes leur en persuade la vérité ; ils partent donc pour ce village, où en effet ils retrouvent leurs enfans, ils les embrassent, & dès le même jour les unissent l'un à l'autre. On trouve dans cette piece, une des plus mauvaises & des plus mal écrites que j'aye lûes, plusieurs épisodes fort étrangeres au sujet ; entr'autres celles d'un Géant énorme, qui cause beaucoup de frayeur aux Bergers & aux Bergeres, & dont on trouve le moyen de se rendre maître, en profitant d'un instant où il étoit couché tout de son long pour boire dans la riviere, ne songeant en ce moment qu'à étancher sa soif : tous les Bergers se jettent sur lui, l'attachent avec de grosses cordes, & l'enferment dans une cave. Une autre qui n'est pas plus intéressante, est celle d'un Berger plus fat qu'un petit maître, qui se vante des faveurs qu'il n'a pas obtenues, qui méprise les Bergeres qui lui témoignent de la tendresse, & qui finit par être lui-même l'objet du mépris de tout le canton.

1634.

BENESIN.

LUCIANE, ou LA CRÉDULITE BLAMABLE, Tragi-Comédie, Pastorale, dédiée à M. de Villemontée, Intendant en Poitou, avec un argument, un éloge à l'Auteur, & deux Madrigaux. POITIERS, Abraham Monnin, 1634. in-8°.

M. Beauchamps, en parlant de cette piece, dit qu'elle est rare, & qu'il n'a jamais vu que ce seul exemplaire.

(SUJET DE LUCIANE.) Cette piece, dont la coupe ressemble à celle de mille autres, dont j'ai déjà donné l'analyse, est si froide & si médiocrement écrite, que je n'y ai pas trouvé un seul vers que je puisse citer. Luciane aimoit le Berger Celidan, & ce Berger l'adoroit; une autre Bergere, nommée Felise, étoit amoureuse de Celidan, & n'en recevoit que des mépris. Pour se venger, elle cherche à le brouiller avec sa chere Luciane; elle va trouver cette tendre mais trop crédule Bergere, & lui persuade que Celidan est infidele, & qu'il n'est occupé que de la jeune Clarice. Luciane se livrant toute entiere aux tourmens de la jalousie, à l'instant même qu'elle rencontre le fidele Celidan, sans vouloir l'écouter un instant, le bannit à jamais de sa présence. Ce Berger pour se punir d'avoir eu le malheur de déplaire à Luciane, prend le parti de s'aller précipiter dans un fleuve prochain: au moment qu'il alloit exécuter ce funeste pro-

jet , il en est détourné par la compassion que lui inspire un cavalier qu'il voit tomber d'un coup d'épée, que lui porte son adversaire. Il joint le vainqueur , nommé Erasfe , qui lui raconte que le sujet de leur combat , étoit pour une jeune Bergere la plus belle du canton , dont tout-à-coup ils étoient tous deux devenus amoureux , & dont ils se dispuoient la possession. Après quelqu'autre propos , Celidan reconnoît que c'est de sa chere Luciane dont il s'agit ; il compte alors son histoire à Erasfe , & le prie même de dire à cette Bergere , que ne pouvant supporter son courroux , il alloit se donner la mort. Erasfe lui promet d'exécuter sa commission ; mais lui proteste que quelque cruelle que puisse être Luciane , il en aura la jouissance. Ils se séparent en cet instant. En effet , aussi-tôt qu'Erasfe peut joindre Luciane , il lui raconte la fin tragique de Celidan. Félise qui étoit présente à ce récit , déchirée par ses remords , avoue toute la noirceur de son intrigue , & dévoile l'innocence du malheureux Berger : Luciane sent renaître toute sa tendresse , & se livre au plus affreux désespoir. Cependant Celidan , se rappelant les dernières paroles d'Erasfe , & craignant qu'il ne voulût attenter à l'honneur de sa trop chere Luciane , veut , avant de mourir , la délivrer de ce danger , & aller combattre ce téméraire. Il va prendre l'épée de celui qu'il croit avoir vu périr de la main d'Erasfe ; il le trouve encore en vie , le fait sécourir , & lui emprunte ses armes. Il va sur le champ cher-

cher Erasme , il le trouve avec Luciane ; il le combat , & en triomphe. Luciane reconnoît son amant , lui demande pardon , l'embrasse & l'épouse. Et pour que tout le monde soit content & heureux , au dénoûment de cette piece , il se trouve à point assez de Bergeres pour devenir les épouses de tous les Acteurs qui ont paru sur la scène : il n'y a pas jusqu'au blessé qui trouve aussi une femme , & qui se marie malgré l'état où il étoit.

1634.

LE MATOIS MARY, ou LA COURTISANE
ATTRAPÉE, Comédie en trois actes , en prose ,
imitée d'un Livre Espagnol , intitulé : *El Sagar Stacio*
Marido examinado , appropriée aux pratiques de Pa-
ris. PARIS, Pierre Billaine, 1634. in-8°.

(SUJET DU MATOIS MARY.) Larisse, Courtisane habile , pour se mettre à l'abri de la Police , forme le projet de se marier ; mais elle veut choisir un homme , dont elle soit sûre d'être la maîtresse , & qui ne trouve jamais rien à redire à sa conduite. On lui en propose plusieurs qui ne lui conviennent point par différens motifs. Enfin on lui vante tant la patience & la docilité d'un certain M. du Pipeau , qu'elle s'informe si tout ce qu'on lui en a dit est vrai. Un intrigant ami de ce du Pipeau , qui , loin d'être un imbécille , étoit au contraire un fin matois , qui ne songeoit qu'à s'emparer du bien de la Courtisane , se présente à elle ; & pour la déterminer , lui

raconte ainsi, ce qui étoit arrivé un jour à son ami avec sa défunte femme.

» Vous sçavez donc que ce bon corps d'homme
 » dont est question, étant marié avec la défunte Lu-
 » crece, n'étoit point ombrageux ni scrupuleux com-
 » me il y en a, lesquels dès qu'ils voyent quelques
 » courtois courtifans, baïser leurs femmes, fouiller
 » dans leur sein pour détacher peut-être une épingle
 » qui les pique, ou sous leur jupe pour renouer leur
 » jartiere, ou leur rendre quelque autre sorte de ser-
 » vice, se scandalisent aussi-tôt, & s'imaginent qu'il y
 » a du mal, quoique cela ne se fasse jamais que par
 » amitié; il ne s'offensoit point aussi des privautés,
 » qu'un certain cavalier appelé Monsieur Guilotier,
 » fils d'un Trésorier de l'Epargne, avoit avec sa fem-
 » me, ni des fréquentes visites qu'il faisoit en sa mai-
 » son, en laquelle, combien qu'il fut de fort noble
 » extraction, il ne se dédaignoit point de servir de
 » pourvoyeur & d'argentier; car il la rendoit si bien
 » fournie de tout ce qui y étoit nécessaire, qu'on n'y
 » connoissoit point l'indigence ni l'incommodité. Il
 » est vrai qu'il couroit un bruit que c'étoit lui qui
 » avoit cueilli la premiere fleur de pudicité de Lu-
 » crece; mais le Cavalier s'en excusoit fort, & ju-
 » roit que, quand il y entra, il trouva des traces qui
 » lui témoignèrent que plus d'une douzaine d'autres
 » y avoient été devant lui, (& certes on le pouvoit

» bien croire ainsi : car c'étoit un Gentilhomme fort
 » véritable , & Lucrece étoit aussi trop habile femme
 » pour l'avoir laissée si long-tems sur la plante en dan-
 » ger de flétrir.) Et comme ce Cavalier étoit gran-
 » dement affectionné au bien de la maison de Mon-
 » sieur du Pipeau , & qu'ils étoient en bonne intelli-
 » gence ensemble, quand il venoit qu'il avoit à faire
 » de Lucrece , (laquelle sçavoit un secret pour mo-
 » derer une certaine infirmité à quoi il étoit souvent
 » sujet) elle l'alloit librement trouver aux champs ou
 » à la Ville ; & laissoit quelquefois Monsieur du Pipeau
 » veuf & Concierge de sa maison pour quinze ou à
 » vingt jours seulement , sans que jamais il y trouvât
 » rien à dire ; au contraire il louoit sa charité , & le
 » soin qu'elle avoit de conserver un si bon ami. Or un
 » jour que du Pipeau vit sa femme en son deshabillé ,
 » & en volonté de ne point sortir du logis , il prit
 » envie de s'aller pourmener ; il lui demanda humble-
 » ment congé , & elle lui ayant donné , il s'en va.
 » Il ne fut pas plutôt hors de la maison , que ce cava-
 » lier envoya un carosse à Lucrece , avec une lettre
 » par laquelle il la convioit de se trouver en un cer-
 » tain lieu de la Ville où il faisoit une collation avec de
 » ses amis , enfans du Pérou comme lui. Elle , pour
 » éviter l'ingratitude , s'habille promptement , & se
 » rend au lieu où elle étoit mandée. Mais voici un
 » étrange rencontre : Monsieur du Pipeau fut long-
 » tems à chercher compagnie ; car il n'avoit pas tant

» d'amis que sa femme ; & l'ayant trouvée , le dessein
 » & le chemin de leur pourmenade , les obligea sans
 » y penser à passer droit devant la maison où étoit
 » l'assemblée du Cavalier ; & comme il y avoit force
 » monde , & que c'étoit dans une grande salle qui re-
 » gardoit sur la rue d'où l'on entendoit le bruit de
 » leur passe tems , Monsieur du Pipeau leva les yeux
 » aux fenêtres de cette salle , où il apperçut le cava-
 » lier appuyé de côté auprès d'une Dame , à laquelle
 » il manioit le sein , qu'il ne peut envisager ni reco-
 » gnoître. Il ne fit pas semblant de rien , il poursui-
 » vit son chemin avec sa compagnie. Le soir venu ,
 » & la collation faite , Lucrece s'en retourne chez
 » elle ; & s'étant deshabillée & remise en l'état qu'elle
 » étoit quand elle fut mandée , & qu'elle ne faisoit
 » pour autre considération que pour être plus à son
 » aise ; car elle ne craignoit rien , elle étoit absolu-
 » ment maîtresse. Voici le bon du Pipeau qui revient
 » de sa pourmenade , avec un visage fort triste & mé-
 » lancolique ; de quoi Lucrece ne s'appercevoit pas
 » encore. Mais étant à table , & voyant qu'il ne man-
 » geoit point , elle reconnut qu'il y avoit quelque chose
 » d'extraordinaire en sa personne : car c'est un hom-
 » me qui est fort sain , qui digere fort bien , & qui
 » ne manque jamais d'appetit : là-dessus elle lui de-
 » mande ce qu'il avoit , s'il étoit malade , s'il lui étoit
 » arrivé quelque malheur depuis qu'il étoit sorti , s'il
 » avoit perdu son argent au jeu , ou sa bourse par les

» chemins : mais voyant que plus elle se mettoit en
 » peine de l'enquérir , & plus il devenoit muet , elle
 » le mene dans son cabinet , & le menace de lui faire
 » mettre chausses bas , s'il ne lui disoit vîtement ce
 » qui l'obligeoit de faire ainsi le piteux ; car elle le
 » châtioit comme son enfant : & lors en lui deman-
 » dant pardon , il lui dit : Mademoiselle Lucrece ;
 » (car il ne l'appelloit pas sa femme) c'est un poignant
 » regret que j'ai dans le cœur de vous voir méprisée
 » de la personne que vous affectionnez le plus qui me
 » rend ainsi mélancolique. O! est-il possible qu'il y
 » ait des hommes si méconnoissans de leur bonne for-
 » tune ? Hé ! n'ai-je pas raison d'être affligé , ayant vû
 » cette après-dinée Monsieur Guilotier à une fê-
 » tre , qui caressoit une Dame ? Il me fâchoit fort de
 » vous apporter cette mauvaise nouvelle : mais vous
 » me contraignez à la dire. A l'instant Lucrece fit un
 » grand éclat de rire : & est ce là toute ta fâcherie ,
 » lui dit-elle ? Eh ! gros sot que tu es , ne m'as-tu pas
 » bien reconnu , c'étoit moi. Puis en lui passant la
 » main dans les cheveux comme un goujart qui se
 » peigne , elle lui conta que le Sieur Guilotier l'avoit
 » envoyé quérir , & tout le reste. Et lui , comme s'il
 » fût revenu de quelque évanouissement , fit un grand
 » soupir : vous me redonnez la vie , dit il , & me tirez
 » d'une grande inquiétude.

Ce trait de bonhomie détermina Lariffe , & elle

l'épouse. Dès que la cérémonie est faite, le Seigneur du Pipeau, n'ayant plus besoin de feindre, se rend maître dans la maison, devient un mari sévère, se mocque des plaintes de sa femme, & chasse tous ses amans.

Cette piece occupe elle seule un volume entier de 278 pages; les Scènes n'y sont pas distinguées, & le Dialogue en est souvent très plat, & quelquefois obscène. Il y a une double intrigue qui y jette beaucoup d'obscurité: je n'ai rendu compte que de la principale.

1634.

GUYON GUERIN DE BOUSCAL, de Languedoc, Conseiller du Roi, Avocat au Conseil.

LA DORANISE, Tragi-Comédie Pastorale en cinq actes, en vers, dédiée à Mademoiselle Marguerite de Rohan. PARIS, Mabre Cramoisy, en la Boutique de Langelier, 1634. *in-8°*.

LA MORT DE BRUTE ET DE PORCIE, ou **LA VENGEANCE DE LA MORT DE CESAR**, Tragi Comédie, avec un Prologue, en vers de la renommée, dédiée à Monseigneur le Cardinal de Richelieu. PARIS, Toussaint Quinet, 1637. *in-4°*.

L'AMANT LIBERAL, Tragi-Comédie. PARIS, Toussaint Quinet, 1637. *in-4°*.

CLEOMENE, Tragi-Comédie, PARIS, Antoine de Sommaville, 1640. *in-4°*.

458 THEATRE FRANÇOIS.

DOM QUICHOTTE DE LA MANCHE,
Comédie en cinq actes, en vers. PARIS, Touffaint
Quinet, 1640. in-4°.

DOM QUICHOTTE DE LA MANCHE,
seconde partie, Comédie en cinq actes, en vers. PA-
RIS, Ant. de Sommaville, 1640. in 4°.

LE GOUVERNEMENT DE SANCHO
PANSA, Comédie en cinq actes, en vers. PARIS,
Ant. de Sommaville, 1642. in-4°.

LE FILS DESADVOUÉ, ou LE JUGEMENT
DE THEODORIC, Roi d'Italie, Tragi-Comédie.
PARIS, Ant. de Sommaville, 1642. in-4°.

LA MORT D'AGIS, Tragédie. PARIS, Ant. de
Sommaville, 1642. in 4°.

OROONDATE, ou LES AMANS DISCRETS,
Tragi-Comédie. PARIS, Ant. de Sommaville, 1645.
in-4°.

LE PRINCE RÉTABLI, Tragi-Comédie, dé-
diée à Monseigneur le Maréchal de Schomberg. PA-
RIS, Touffaint Quinet, 1647. in-4°.

(SUJET DE DORANISE.) Cette piece est un
roman des plus compliqués. Pour y comprendre quel-
que chose, il est nécessaire d'y donner la plus grande
attention, par la quantité d'Episodes absurdes qu'on
y trouve. On peut dire aussi que, lorsqu'on est par-
venu à débrouiller ce cahos, on regrette, avec rai-
son, la peine qu'on s'est donnée pour y réussir, c'est

certainement une mauvaise piece , mal écrite , & dans laquelle je crois impossible de découvrir un seul vers passable ; je vais tâcher d'en donner l'analyse , & je ferai mon possible pour être moins obscur que l'ouvrage , que je désire faire connoître à mes Lecteurs.

Crisante , Prince d'Arabie , & Doranise , Princesse de Chypre , s'aiment mutuellement ; mais leurs parens s'opposent à leur union , ils vont consulter l'Oracle , qui leur répond :

Voguez hardiment sur Neptune , &c.

Sur la foi de cet Oracle , ils s'embarquent : & à peine font-ils en pleine mer , qu'ils sont assaillis par une tempête terrible : ils veulent se sauver dans l'esquif ; Doranise y entre la première , mais à peine y est-elle , qu'une vague sépare l'esquif du vaisseau , & cet esquif va se briser dans l'isle de Lidie. Doranise , au désespoir d'être ainsi séparée de son amant , & craignant même qu'il n'ait été englouti dans les flots , veut se tuer ; des Bergers & des Bergeres viennent à son secours , flattent son désespoir , lui persuadent qu'elle reverra bien-tôt son amant , & la détournent de se donner la mort. Un nouvel Oracle détermine Doranise à conserver sa vie. Pour prolonger l'absence de Crisante , & cependant occuper la scène , on voit dans cette isle , des Satyres , des Sylvains , des Démons , des Driades , des Magiciens. Les Satyres & les Sylvains , toujours ardens , veulent sans cesse vio-

ler les Bergeres. Les Bergers amoureux sauvent leurs maîtresses des bras de ces monstres ; les Magiciens & les Driades servent ou nuisent alternativement aux Bergers & aux Bergeres. (J'ignore quel a été le but de l'Auteur d'introduire cette foule prodigieuse de personnages épisodiques : enfin ils y sont. Mais je crois que c'est en avoir assez parlé, & qu'il est tems de revenir à Crisante ,) qui par un miracle s'est sauvé de la tempête, mais qui est tombé entre les mains des Corsaires , qui ravageoient toutes ces côtes. Ces Pirates sont bien-tôt attaqués par d'autres : Crisante combat pour ceux qui l'ont reçu sur le bord. On croit aisément qu'il tua une douzaine des plus braves de ses Adversaires, & que ce fut à sa valeur qu'on dut la victoire. Le Capitaine, enchanté de ses exploits, lui donne le commandement du vaisseau ennemi, dont on s'étoit emparé ; mais les autres brigands jaloux de la préférence qu'il venoit d'obtenir, profitent d'un instant où ils le trouvent dans son lit, & le jettent tout endormi dans la mer. Heureusement il se trouve sur un rocher où il acheve de passer la nuit. A la pointe du jour, il apperçoit un vaisseau, il demande du secours, on le reçoit dans ce navire ; & il reconnoît dans son libérateur Amintas, son Gouverneur, que le Roi son père avoit envoyé, pour tâcher de le trouver. Crisante ne jouit pas long-tems de cette heureuse rencontre. Une nouvelle tempête, & plus furieuse encore que celle qui l'avoit séparé de sa chere Doranise,

engloutit le vaisseau ; & il est le seul qui aye le bonheur de se sauver , sur une planche qui le porte sur le rivage de Lydie. En arrivant , il est attaqué par des voleurs , il est secouru par le berger Orminte ; les voleurs sont mis en fuite : ce Berger conduit Crisante dans sa maison ; en y allant ils apperçoivent des Bergeres poursuivies par des Satyres , ils volent à leur secours , & les délivrent. Il est difficile d'exprimer le ravissement de Crisante , lorsque dans ces Bergeres il reconnoît sa chere Doranise. La piece pouvoit finir en cet endroit : mais il falloit faire paroître sur la scène Philimante , Roi d'Arabie. Ce Monarque , instruit du naufrage d'Amintas , & de plus en plus inquiet du sort de son cher Crisante , prend le parti d'aller le chercher lui-même. Il s'embarque , & comme cela devoit être , il fait naufrage , & est porté dans l'isle de Lydie. Mais ce qu'on ne pouvoit pas deviner ; c'est qu'un Magicien , son ennemi , instruit de son malheur , veut profiter de son desastre , & vient l'attaquer au moment qu'il mettoit pied à terre. Il alloit succomber sous ses efforts , lorsque Crisante & Orminte arrivent à son secours , & tuent le Magicien & sa suite ; ce Magicien expirant veut prononcer quelques mots ; mais la mort l'en empêche. Une voix miraculeuse se fait alors entendre , & annonce à Philimante qu'Orminte est son second fils , qui lui avoit été enlevé au moment de sa naissance. On peut aisément juger de la joye de ce Monarque , qui dans ses libé-

rateurs retrouve les deux enfans : il consent avec plaisir à l'union de Crisante avec Doranise ; mais il refuse son aveu à la passion qu'Orminte ressentoit pour la Bergere Arcemise. Ce jeune Prince, plus touché des charmes de sa Bergere que de sa nouvelle grandeur, se jette aux pieds de son pere, & lui peint si vivement l'excès de son amour, que ce bon Roi attendri l'embrasse, & lui promet de l'unir avec sa chere Arcemise : mais il veut que les nôces se fassent avec éclat au milieu de sa Cour, ainsi il les fait embarquer avec lui pour retourner en Arabie. Et pour que tout le monde fût heureux, avant de mettre à la voile, il fait unir ensemble tous les Bergers & les Bergeres, qui s'aimoient, & leur fait à tous de riches présens.

(SUJET DE LA VENGEANCE DE LA MORT DE CESAR.) Tandis que Brute & Cassie rangent leurs troupes en bataille ; Antoine & Octave exhortent les leurs à venger la mort du plus grand des hommes. Avant que de combattre, Brute va faire ses adieux à Porcie, son épouse. Voici une partie de leur tendre conversation.

P O R C I E.

Tu vas donc au combat ?

B R U T E.

La liberté m'appelle ;

Et je serois content de m'immioler pour elle,

Si je pouvois sçavoir ma Porcié en repos,

Loin des troubles que Mars. . . .

P O R C I E.

Brise là ce propos :

Il choque ma vertu qui seroit offensée,
 S'il étoit approuvé d'une seule pensée
 Quoi ! Brute doute encor que mon affection
 Ne soit pas au degré de la perfection :
 Du repos loin de lui, sans qui même la vie
 Ne sçauroit me durer que contre mon envie.
 Ha ! c'est trop, & ce coup me touche plus le cœur,
 Que la crainte de voir nostre ennemi vainqueur.
 La fille de Caton nâquit parmi les armes ;
 Les horreurs des combats ont pour elle des charmes,
 Et son repos s'y trouve ainsi qu'en tous les lieux,
 Où Brute lui paroît favorisé des Dieux.
 Que le Ciel conjuré se range pour Octave,
 Que le Peuple Romain demande d'estre esclave,
 Que par ces changemens l'espérance te soit osté
 De rétablir jamais l'antique liberté,
 Qu'après estre bannis de nostre chere terre,
 Tout l'Empire assemblé nous déclare la guerre,
 Et que tous les malheurs accompagnent nos pas ;
 Si je suis avec toi, je ne me plaindrai pas.

B R U T E.

Que percé de cent coups au milieu des batailles,
 Le Vainqueur insolent m'arrache les entrailles
 Si tu vis pour chanter l'honneur de mon trespas,
 Fut-il plus violent, je ne me plaindrai pas.

P O R C I E.

Que nos cruels tyrans par de nouvelles gesnes,
 Portent au plus haut point leur rigueur & mes peines :
 Si je puis par ma mort t'exempter du trespas,
 J'en atteste le Ciel, je ne me plaindrai pas.

B R U T E.

Si je pouvois trouver dans le fort de la guerre ,
 Avecque ton repos celui de nostre terre ,
 Deusse-je pour un seul , souffrir mille trépas ,
 Je serai satisfait , & ne me plaindrai pas.

Après l'avoir quitté, il va se mettre à la tête d'une partie de l'armée, & Cassie à la tête de l'autre; la victoire balance long-tems entre les deux partis. De son côté, Brute est victorieux; mais Cassie est défait: il envoie demander du secours à son Collé- gue, dont il ignore la victoire. Ce secours n'arrivant pas au gré de son impatience, & craignant que Brute n'ait été aussi mis en fuite, il se plonge un poignard dans le cœur. Brute arrive dans le moment même avec des troupes pour le secourir. Il est saisi d'hor- reur en le trouvant sans vie. Antoine profite de son absence, & défait le corps avec lequel Brute avoit triomphé. Ce Héros, voyant qu'il n'y avoit plus au- cun espoir de rétablir ses affaires, se passe son épée au travers du corps. Dès que la vertueuse & tendre Porcie apprend cette funeste nouvelle, elle veut sui- vre son époux dans la nuit du tombeau: on s'oppose à ce dessein, mais envain; voyant qu'on lui avoit ravi toutes les armes qui pouvoient lui ôter la vie, elle se jette sur des charbons ardents, les avale & meurt. Antoine & Octave ne peuvent refuser des larmes à la mort courageuse de cette Héroïne; & ces vers qu'O- ctave dit à Antoine, terminent la Tragédie.

Enfin

Enfin graces aux Dieux , nous sommes dans le port ;
 Nous avons dissipé les flambeaux du discord ,
 Démoli ses autels , & basti nos trophées
 Sur le sanglant débris des guerres estouffées.
 Thémis regne par-tout , Mars languit abbattu ,
 Le vice qui s'enfuit fait place à la vertu ;
 Rome nous tend les bras , nos Couronnes sont prêtes ;
 Allons donc recevoir ces fruits de nos conquêtes ,
 Afin que nostre front , de lauriers ombragé ,
 Monstre à tout l'univers que César est vengé

Cette piece est froide , mais assez bien versifiée ; on y trouve deux récits de bataille , qui ont quelques beautés ; elle est précédée d'un Prologue de la Renommée , qui est à la louange de Louis XIII. & du Cardinal de Richelleu.

(SUJET DE L'AMANT LIBERAL.) Je ne parlerai point ici de cet ouvrage , que Boufcal composa de concert avec Beys : le Lecteur trouvera à l'article de ce dernier , la raison pourquoi j'ai placé l'extrait de cette piece sous l'année 1631. à l'article de Scuderi.

(SUJET DE CLEOMENE.) Cléomene , Roi de Sparte , chassé de ses Etats par ses Sujets , se réfugie avec sa mere Cratesiclée , & Agiatis sa femme chez Ptolomée , Roi d'Egypte. Il sollicita ce Prince de lui donner du secours pour remonter sur le Trône. Ptolomée , qui est devenu amoureux d'Agiatis , diffère toujours sous différens prétextes. Deux de ses Confidens , vils adulateurs de ses passions , lui conseillent , pour satisfaire à la fois sa gloire & son amour , de

donner des troupes à Cléomene , & de retenir auprès de lui Agiatis , comme un gage de sa fidélité. Ptolomée y consent ; mais ces mêmes confidens , jaloux de la confiance que Ptolomée témoignoit à Magas son frere, veulent perdre ce Prince, & rendre suspecte au Roi son amitié pour Cléomene. Enfin à force de calomnies , ils déterminent à faire mettre en prison & Cléomene & Magas. A cette nouvelle , Agiatis vient demander au Roi la liberté de son mari. Le Roi la met à un prix qui ne peut convenir à la vertu d'Agiatis ; illa presse encore , & elle lui répond :

A G I A T I S.

J'aime mieux son malheur que ta bonne fortune ;
 Puisqu'il doit tesmoigner à la postérité
 L'excès de mon courage , & de ta cruauté ;
 Soule , soule tes yeux de l'objet lamentable ,
 De l'injuste trépas d'un Prince misérable ;
 Comprends dans son arrest , & mes enfans , & moi.
 Mais sçache que le Ciel est au-dessus de toi ;
 Qu'il sçait venger le sang qu'on verse sur la terre ,
 Que c'est de ses vapeurs que se fait le tonnerre ;
 Et qu'enfin l'injustice , & l'inhumanité ,
 Trouvent le châtement qu'elles ont mérité.
 Adieu , va jusqu'au bout , opprime l'innocence :
 Nous pouvons manquer d'heur , mais non pas de constance.

Agiatis n'ayant pu rien obtenir de Ptolomée , le tue ; Cratesiclée suit son exemple. Les deux fils de Cléomene sçachant le malheur de leur pere , & témoins de la fin tragique de leur mere , se jettent par une fenêtre , & meurent. Cependant Cléomene qui

ignore toutes ces catastrophes, se sauve de sa prison ; & ayant rassemblé les Spartiates qui l'avoient suivi, se met à leur tête & rend la liberté à son ami Magas. Celui-ci va sur le champ trouver son frere, pour tâcher de le fléchir en faveur de Cléomene. Pendant ce tems-là, les deux perfides confidens ayant rassemblé les troupes Egyptiennes, font attaquer Cléomene ; le Capitaine des Gardes de Ptolomée lui vient faire ainsi le récit de ce combat.

O E N A N T E.

Après que Cléomene
Eut fait tous ses efforts pour délivrer Magas,
Et que de tous les sens il eut sceu le trespas ;
Se tournant vers ses gens qui le suivoient sans cesse,
Il leur dit qu'il falloit s'arracher de la presse,
Et soudain s'élançant au travers des Soldats
Qui l'avoient entouré, par l'effort de son bras
Il se fit faire jour, en mit plusieurs en fuite,
Et sauva du péril sa personne, & sa suite.
Nos plus vaillans guerriers esprouvent sa fureur.
Ici tombe Christerme ; & là le Gouverneur.
Une grêle de traits fond en vain sur ses armes,
Ils semblent repossés par la force des charmes :
Là les uns assuroient qu'il estoit immortel,
Les autres dans leur cœur lui dressent un autel,
Et vos chefs avoient peur qu'en ce péril extrême,
Le peuple se tournast pour lui contre vous-même ;
Chacun en murmuroit ; mais enfin leur pouvoir
Rangea tous les mutins aux termes du devoir.
Pendant Cléomene exhortoit ses Gendarmes
A se faire mourir avec leurs propres armes :
Mourons, leur disoit-il, plutôt que de souffrir
Qu'un vainqueur ait pouvoir de nous faire mourir.

Sauvons l'honneur de Sparte, & montrons à la terre
 Qu'il n'est permis qu'à nous de nous vaincre à la guerre ;
 Que nous sçavions parer tout le reste des coups,
 Et qu'il n'est deu qu'à nous de triompher de nous.
 Il dit, & tous les siens approuvant sa harangue,
 Firent faire à leurs mains l'office de leur langue,
 S'elancent l'un sur l'autre ; & leurs nobles fureurs
 Confondent les vaincus avecques les vainqueurs.
 Hipotas le premier, transporté de colere,
 Enfonce son poignard dans le sein de son frère,
 Sur le point que Mégiste, imitant sa fureur,
 Lui donne un coup d'espée, & lui perce le cœur.
 Chacun court à la mort, personne n'y résiste ;
 Euphorbe impatient se jette sur Mégiste,
 Tous deux tombent à terre, & le plus fort des deux
 Sautte sur le plus foible, & le prend aux cheveux,
 Puis hauffant son espée à frapper toute preste,
 Il sent le coup mortel d'un autre qui l'arreste.
 En moins d'un tourne-main, Cléarque tout percé
 Tombe sur Polémas, que Pisté a terrassé,
 Mégistonne sur Pisté, Eras sur Mégistonne,
 Et la mort à l'envi se reçoit, & se donne.
 Cléomene en riant présente alors son sein ;
 Mais chacun en destourne & le fer & la main.
 Quoi ! dit-il, mes amis, suis-je assez miserable
 Pour ne pas mériter une mort honorable ?
 A moi, mes Compagnons, mes Compagnons à moi :
 Frappez, frappez sans peur, & sauvez vostre Roi.
 A ces mots, tous les siens renforçant leur courage,
 Sembloient se préparer à ce sanglant hommage,
 Quand le plus avancé lui donnant dans le flanc,
 Arreste leur envie, & respand ce beau sang.
 Ce coup haste la fin de ce combat funeste.
 Cléomene en tombant fait tomber tout le reste,
 Et dans moins d'un instant, on voit tous ces guerriers
 Accablés sous le faix de leurs propres lauriers.

Ainsi leur désespoir a fait sans résistance,
 Ce que n'avoit pas pu toute nôtre puissance;
 Ainsi le Roy de Sparte en ce noble courroux,
 Triomphant de lui-même, a triomphé de nous.
 L'on a veu sur le champ un serpent effroyable
 S'estendre sur le corps de ce Roy misérable;
 Et quand quelques Soldats vouloient s'en approcher,
 Faire tous ses efforts pour les en empêcher.
 Tout le peuple s'assemble, & ce nouveau spectacle
 Par les plus avisez est pris pour un miracle;
 Mesme on croit que les Dieux veulent venger la mort
 De ce Roy malheureux qu'on accusoit à tort;
 Un murmure confus par-tout se fait entendre,
 On parle de Magas, & de ne plus attendre,
 Et je pars à l'instant pour vous en advertir.

En effet, Magas paroît, accable son frere de reproches : Ptolomée craint qu'il ne vienne lui ravir la Couronne; mais Magas le rassure, & lui dit qu'il ne veut point l'imiter dans ses crimes, & qu'il sçait trop le respect qu'il doit à son frere & à son Roi; ensuite il lui montre un poignard : Ptolomée lui demande quel usage il en veut faire; il lui répond :

Finir d'un même coup ma vie & ma misere,
 Et par cette action te laisser des remords,
 Qui te fassent sans cesse endurer mille morts;
 Adieu barbare, adieu; vy, tyran sanguinaire,
 Et regne deformais sans avoir peur d'un frere.
 Cependant ne crains pas qu'un peuple révolté
 Punisse les effets de ta méchanceté;
 Je m'en vay l'appaiser, & te tirer de peine,
 Et puis j'iray mourir auprès de Cléomene.

Ptolomée, livré à lui-même, se sent déchirer par ses remords, & déplore le malheur qu'il a eu de se livrer aux perfides conseils de ses deux infâmes confidens, qu'il chasse pour jamais de sa présence.

Cette piece n'est pas sans mérite ; il y a cependant un grand défaut, c'est que le rôle de Ptolomée n'est pas décidé : il commet bien des crimes, & il a cependant des vertus ; c'est un Prince foible qui se livre aveuglément aux conseils de ceux qui savent adroitement flatter ses passions : souvent on l'abhorre, quelquefois on le plaint. Enfin l'on voit clairement que ce sont les deux confidens qui ont corrompu son ame, & ces confidens ne sont pas assez punis.

(SUJET DE DÔM QUICHOTTE, premiere Partie.) Le roman du fameux Cervantes est trop connu, pour exiger que je fasse un long détail de cet ouvrage, & des deux pieces suivantes. Bouscal a mis en action quelques exploits du Héros de la Manche & de son Ecuyer, & les autres seulement en récit. Malgré la gaieté du sujet, la plupart des scènes sont froides & languissantes, quoiqu'assez bien écrites ; la versification en est aisée, & l'Auteur n'a point abusé de la licence que l'on se donnoit encore, de se servir des expressions les plus libres : en tout, quoique je ne croye pas qu'on puisse faire aucun usage ni tirer aucun parti de ces trois pieces, elles ne sont pas sans mérite.

Cardenio & Fernand s'étant raccommodés avec leurs maîtresses, veulent pour s'amuser profiter de la folie de Dôm Quichotte & de Sancho. Dorothee se fait

passer pour la Reine de Micomicon, & vient implorer le secours du brave Chevalier, qui lui promet de la remettre bien-tôt sur son Trône. La fourberie est prête à se découvrir : Sancho ayant apperçû Dom Fernand embrasser la prétendue Reine, il en vient rendre compte à son maître, en présence de l'Ecuyer de cette fausse Princesse.

SANCHO.

Monsieur, vous pouvez bien me donner votre lance,
Et remettre à l'arçon l'armet ou le bassin.

DOM QUICHOTTE.

Pourquoy?

SANCHO.

Parce.

DOM QUICHOTTE.

Reponds.

SANCHO.

L'aventure est à fin.

La Reine est satisfaite, & dans cette taverne,
Dieu sçait, & nous aussi, comme elle se gouverne.
Un jeune Chevalier la tient entre ses bras,
Qui lui parle d'amour, la baise à chaque pas;
Elle le baise aussi : bref, ce sont des merveilles.

L'ESCUYER.

Vous pouvez vous tromper.

DOM QUICHOTTE.

Croisay-je à mes oreilles?

SANCHO.

Monseigneur l'Escuyer, croyez que pour ce point
J'ay des yeux clairvoyans, & qui ne trompent point.

Votre maîtresse a tort d'abuser de mon maître,
Et s'il croit mon conseil, il vous fera cognoître.

DOM QUICHOTTE.

Taisez-vous.

S AN C H O.

Je ne puis, c'est un trop lâche tour,

L' E S C U Y E R.

Vous vous eschauffez trop.

S AN C H O.

Perdez une isle en un jour!

Eussiez-vous plus de barbe, & fust votre visage
Moins semblable à celui d'un Barbier de village,
Que je cognois fort bien, vous apprendrez enfin
Que s'attaquer à nous, ce n'est pas estre fin,
Et que votre maîtresse.

L' E S C U Y E R.

Ah! vous devriez vous taire.

D'une Reyne. . . .

S AN C H O.

Elle l'est aussi peu que ma mere.

.....
DOM QUICHOTTE.

Quel démon t'a séduit
A me faire un diffeurs qui te perd & me nuit ?
Reponds, traître.

S AN C H O.

J'ai veu.

DOM QUICHOTTE.

Tu persistes!

S AN C H O.

N'importe.

J'ay veu ce que j'ay dit, ou le Diable m'emporte,

Et vous me faites tort de me traiter ainsi :
 Monsieur qui la baïsois vous le peut dire aussi,
 * Et ces autres Messieurs, qui l'auront veu sans doute ;
 Car ils estoient présens.

La Reine qui survient, ne paroît point troublée de cette accusation, & rejette la prétendue vision de Sancho sur le Magicien ennemi de la gloire du Chevalier : il en est bien-tôt persuadé, & brûle d'impatience de partir pour mettre fin à cette aventure. C'est ainsi qu'il s'exprime à Sancho.

DOM QUICHOTTE.

Desjà de toutes parts la terre est éclairée,
 Apollon a quitté la couche de Nérée,
 Les Estoiles de peur se cachent à nos yeux,
 Sous un épais manteau de la couleur des cieux ;
 Il semble qu'au sommet les montagnes s'allument,
 Que les bois sont dorez, & que les plaines fument.
 Desjà les laboureurs meinent leurs bœufs aux champs,
 Tous les cocqs du logis ont achevé leurs chants ;
 Mille oiseaux éveillez, d'une voix ravissante,
 Saluent à l'envi la lumière naissante,
 L'ombre s'esvanouit, la clarté suit ses pas,
 Et bref, il est grand jour & nous ne partons pas !

SANCHO.

Desjà dedans Seville à la place publique,
 On entend jargonner maint courteaut de boutique ;
 Desjà l'on voit trotter nombre de crocheteurs,
 De pages, de laquais, & de solliciteurs,
 Et desjà maint beuveur, pour soulager sa teste,
 Dedans le cabaret prend du poil de la beste :
 Ici dans le logis tout le monde est debout,
 La maîtresse a soufflé les chandelles par-tout,

L'hoste, les bras trouffez, & le bonnet en teste,
 Gouste du bout du doigt les saulces qu'il appreste;
 Desjà le marmiton commence de couper
 • La cuiſſe d'un poulet qui resta du souper;
 Desjà de tous costez les poules déjuchées
 Vont becquer près du cocq pour estre recherchées;
 La pluspart des pigeons ont desjà pris l'effor,
 Le vacher a donné le dernier coup de cor,
 La truye & ses cochons vont fouiller dans la plaine.
 Rossinante & grison ronflent après l'aveine,
 Plustost qu'après le jour de nos sanglans combats;
 Et bref, il est grand jour, & nous ne partons pas !

En même tems la Comtesse Trifalde vient se jeter
 aux pieds du Chevalier, & implore son secours contre
 le Géant Malembroun, avec la permission de la
 Reine de Micomicon, avec qui il étoit engagé; il
 monte sur le cheval de bois, ayant son fidele Sancho
 en croupe, dans l'intention d'aller combattre le Géant.
 Et ils ont ensemble cette conversation.

L A C. T R I F A L D E.

Desjà vous fendez l'air

Plus viste que les traits qui partent du tonnerre;
 Sanche, tenez-vous bien, vous panchez vers la terre.

D O M Q U I C H O T T E.

Ne me ferre pas tant.

S A N C H O.

A ce que je puis voir,

Nous irons doucement.

F E R N A N D E.

Garde-toi bien de choir;

Valeureux Escuyer ; car sans doute la cheure
 Du bastard d'Apollon qui fit la culebute ,
 Du zodiaque en bas , fut moindre mille fois
 Que la tienne arrivant des lieux où je te vois :
 Enfin l'esloignement vous cache à nostre veue ,
 Vous volez à présent au-dessus de la nue ;
 Allez , allez en paix , le Ciel guide vos pas.

S A N C H O.

Si nous étions si hauts qu'ils ne nous vissent pas ,
 Les pourrions-nous entendre ?

DOM QUICHOTTE.

En pareille aventure
 La magie travaille , & non pas la nature ;
 C'est pourquoi je veux croire , & tiens pour assuré
 Que nous sommes bien près du plancher azuré.

F E R N A N D E , *bas.*

Donnez-moi ce flambeau.

DOM QUICHOTTE.

Bon Dieu ! quelle lumiere !
 Serions-nous près du feu qui brulle sans matiere ?
 As-tu rien decouvert ?

S A N C H O.

Ma barbe est toute en feu ,
 Je veux résolument me decouvrir un peu.

F E R N A N D E *se retirant & bas.*

Il se faut reculer.

DOM QUICHOTTE.

Garde-toi de le faire.

S A N C H O.

Ma foi , je le ferois s'il étoit nécessaire :
 En deussai-je mourir : mais je ne sçai comment
 Au travers mon bandeau je vois parfaitement.

476 THEATRE FRANÇOIS:

DOM QUICHOTTE.

Tu vois parfaitement, & que vois-tu ?

SANCHO.

Merveille ;

Mais dont la nouveauté n'est jamais de pareille ;
La terre comme un pois.

CARDENIE *bas.*

Ecoutez comme il ment ?

DOM QUICHOTTE.

Ne descouures-tu point sur ce bas élément
Des Villes, des Châteaux ?

SANCHO.

Non, mais bien plusieurs hommes.

DOM QUICHOTTE.

Te paroissent-ils gros ?

SANCHO.

Pas plus gros que des pommes.

DOM QUICHOTTE.

Sanche, vous vous trompez.

SANCHO.

Je ne me trompe point ;

Ce que je viens de dire est vrai de point en point.

FERNANDE *bas.*

Quel menteur obstiné !

DOM QUICHOTTE.

Pourtant si Sanche n'erre ;

Il est bien assuré qu'il ne voit point la terre ;

Car étant comme un pois, il est tout évident

Qu'un seul homme la couvre étant beaucoup plus grand.

FERNANDE *bas.*

Le menteur est surpris.

SANCHO.

Et pourtant il me semble

Qu'une pomme & des pois se peuvent voir ensemble ;

Croyez ce qui vous plaît , mais c'est la vérité :

Je voy le monde entier par un petit côté.

Les fusées ayant fait éclater le cheval, Dom Quichotte & Sancho tombent à terre, & l'on persuade au Chevalier qu'il a mis à fin la plus terrible aventure. Il se retourne alors à la Reine, en l'assurant qu'il brûle d'impatience d'employer ses armes victorieuses à son service ; c'est ainsi que se termine la première pièce de Dom Quichotte.

(SUJET DE DOM QUICHOTTE, deuxième Partie.) Cette pièce commence ainsi : Dom Quichotte, étant de retour dans son village, & se préparant à partir pour de nouvelles expéditions, il veut déterminer Sancho à le suivre ; celui-ci s'y rend, mais il lui fait part de quelques objections que lui a fait sa femme. Voici la scène qu'ils ont ensemble.

SANCHE.

Enfin après avoir querellé bien des fois,

J'ai disposé ma femme à ce que je voulois ;

Elle ne se plaint plus de voir que je la quitte.

DOM QUICHOTTE.

Nous pouvons donc partir.

SANCHE.

Non pas encor si vite ;

Elle m'a conseillé qu'au moins à tout hazard
 J'escrivisse avec vous avant notre despart,
 Et quoy qu'on puisse dite, on est digne de blâme
 De mespriser toujours les conseils d'une femme;
 La mième en cet endroit parle avec jugement.

DOM QUICHOTTE.

Mais quel est ce conseil? dites-le clairement.

SANCHE.

Vous sçavez que la mort ne respecte personne,
 Et qu'il faut malgré nous vouloir ce qu'elle ordonne;
 Fussiez-vous mieux armé que n'est un Jaquemard,
 Vous ne sçauriez pater la pointe de son dard.
 Lors que moins on y pense elle nous vient surprendre,
 Et le même Amadis ne s'en put pas défendre;
 Tant d'autres Chevaliers que je n'ai pas connus,
 Dont vous m'avez parlé, que sont-ils devenus?
 Ils ont subi la loy qu'il nous faudra tous suivre,
 On les a veu mourir, si l'on les a veu vivre:
 (Car pour ce dernier point, il m'est un peu suspect.)

DOM QUICHOTTE.

Taisez-vous, ou parlez avec plus de respect.

SANCHE.

Je dis donc que la mort, cette vieille damnée,
 Vous peut exterminer dans une matinée;
 Et ce coup, quoique grand, ne me surprendroit pas;
 Car sa faux tranche mieux que vostre coutelas.
 En vain contre sa force on oppose les charmes,
 Que les Magiciens marmotent sur les armes;
 Le Cimeterre ardent, Flamberge, Durandal,
 Qui coupoient comme beurre, acier, marbre & métal,
 Et tant d'autres encor dont vous parlez sans cesse,
 N'ont eu de quoy tenir contre cette diablesse,

DOM QUICHOTTE.

Enfin à quel dessein tendent tous ces discours?

SANCHE.

Tous ceux qui les portoient ont veu finir leurs jours,
Et malgré leurs armets, leurs lances & leurs bïettes,
Ces fendeurs de sazeaux sont morts comme des bestes.
Mais ce qui plus m'estonne, est de voir qu'à son choix
La mort fauche en tout temps les subjects & les Roys,
Le sage avec le fou, le pauvre avec le riche,
Le Maïstre & l'Escuyer, le prodigue & le chiche,
Le Jeune & le Vieillard, le malade & le sain,
Le Lâche & le Vaillant, le Noble & le Vilain,
Le plus petit aïnon comme le plus grand aïse,
Et dedans un Chasteau comme en une-cabane.

D. QUICHOTTE.

Sanche, venons au point; c'est par trop discourir.

SANCHE.

Ayant donc reconnu qu'il nous faut tous mourir,
Ma femme trouve bon.

D. QUICHOTTE.

Parle donc, que veut-elle?

SANCHE.

Elle veut.

D. QUICHOTTE.

Tes discours me rompent la cervelle,
Abrege, si tu peux.

SANCHE.

Monsieur, ma femme veut.

D. QUICHOTTE.

C'est être bien prudent de vouloir ce qu'on peut;
Mais parle, si tu veux.

SANCHE.

Monsieur.

D. QUICHOTTE.

Parle.

SANCHE.

J'entage ;

Laissez-moi donc parler.

D. QUICHOTTE.

Tant de caquet m'outrage ;

Achevé donc , maudit.

SANCHE.

Laissez-moi commencer ;

Ma femme a donc pensé.

D. QUICHOTTE.

Qu'a-t-elle pu penser ?

Qu'est-ce ? Parle , & fois bref.

SANCHE.

Ah ! Dieu que j'ai de peine !

C'est.

D. QUICHOTTE.

Quoy ?

SANCHE.

C'est ce que c'est ; laissez-moi prendre haleine.

Malheureux que je suis ! j'ai l'esprit tout confus.

D. QUICHOTTE.

Mais qu'est-ce ? Parle enfin.

SANCHE.

Il ne m'en souvient plus ;

Voilà le bel effet de vostre impatience.

D. QUICHOTTE.

Dites plutôt celui de vostre impertinence.

Si tout du premier coup vous m'eussiez raconté

Ce qu'on vous avoit dit , je vous eusse écouté

Mais puisque le desir d'exercer vostre langue,
 Vous a fait dégorger cette belle harangue,
 Que vous n'avez rien dit de ce que vous deviez,
 Lorsque je le voulois & que vous le pouviez ;
 Vostre punition me semble légitime,
 Et mesme de beaucoup moindre que vostre crime ;
 Or, parlez à cette heurs en toute liberté.

S A N C H E.

C'est, ce n'est pas cela, je me suis mécompté ;
 Et de grace, Monsieur, aidez à ma mémoire.

DOM QUICHOTTE.

Tu parlois de ta femme, & qu'il la falloit croire,

S A N C H E.

Ah ! bon ; je m'en souviens : ma femme m'a donc dit,
 Que je ne devois pas m'engager à crédit,
 Et qu'en attendant l'Isle ou bien quelque Royaume,
 Qui doit changer en dais, mon pauvre toit de chaume,
 Il seroit à propos pour nourrir mes enfans,
 Que vous m'assignassiez des gages tous les ans.

DOM QUICHOTTE.

Des gages, ignorant ! il est facile à croire
 Que ta femme ny toy, n'avez point leu l'histoire
 Voyez les Amadis, les Platirs, les Renauds,
 L'Archevesque Turpin, Tirante, Roncevaux,
 Tous les trois Palmerins, Bernard de Straparole,
 Ecavalié de Phebe, Olivante, Gilpole,
 Roland le furieux, Splendian, Philisfard,
 Les quatre Fils-Aymon, Jean de Paris, Richard,
 Morgand, Robert-le-Diable, & Pierre de Provence ;
 Et vous condamnerez votre crasse ignorance ;
 Car vous n'y vertez point que jamais Cavalier
 Ait traité de la sorte avec son Escuyer,
 Et je ne voudrois pas, pour plaire à vostre femme,
 Contrevenir à l'ordre, & me charger de blâme :

Non, je n'en ferai rien.

SANCHE.

Monfieur,

DOM QUICHOTTE.

N'en parlons plus.

SANCHE.

Je me contenterai de deux cent mille écus.

C'est peu pour un grand Roy, tel que vous devez être.

DOM QUICHOTTE.

Si vous me servez bien je vous dois reconnoître;

Ne vous mêlez de rien, reposez vous sur moy,

Je vous donnerai l'isle, où j'ay vous ferai Roy.

SANCHE.

Dieu le veuille ! à propos, dites-moi, je vous prie

Si par quelque accident de la Chevalerie

Je puis devenir Roy, comme je le prétens,

Ma femme sera Reyne, & mes fils des Infants.

DOM QUICHOTTE.

Qui doute de cela?

SANCHE.

Moi, j'en doute & je pense

Que c'est un peu beaucoup pour Monsieur Sanche Pance;

DOM QUICHOTTE.

D'une telle façon le dez pourroit tourner

Que j'aurois dans trois jours cent Isles à donner;

Et si je les avois.

SANCHE.

Vous m'en donneriez une.

DOM QUICHOTTE;

Assuré que je suis de ma bonne fortune,

Je te donnerois tout.

S A N C H E.

Que de biens à la foy!

Partons, Monsieur, partons, allons nous faire Roys.

Après quelques aventures prises du roman, le Chevalier arrive chez la Duchesse, où on lui joue tous les tours possibles; on fait paroître successivement devant lui les filles du grand Sophi, le Géant Liryandée, Alquist, Archelaüs, Merlin, & Dulcinée; & pour le détromper de ses idées chimériques, on lui fait voir que ce sont des domestiques de la maison qui ont joué ces personnages; mais loin que cela le guérisse de sa folie, il n'en est que plus déterminé à chercher les aventures; & la piece finit par ces quatre vers que dit Sancho.

Allons où vous voudrez, Sanche n'est pas capable

De vous abandonner, alassiez vous au Diable:

Poursuivez seulement le dessein d'être Roi,

Je vous responds toujours de mon ame & de moi.

(SUJET DU GOUVERNEMENT DE SANCHOPANSA.) Dom Quichotte, avec le Duc & la Duchesse, conduisent Sanche dans son Ile; ce Chevalier fait cette occasion pour débiter les plus belles maximes à son Ecuyer, sur la façon dont il doit se conduire dans sa nouvelle dignité; il lui conseille ensuite de se défaire de cette mauvaise habitude d'entasser toujours proverbes sur proverbes, il lui dit:

H h ij

DOM QUICHOTTE.

Bannis de tes discours ces proverbes antiques ,
Dont tu te fers si mal dans toutes tes repliques.

SANCHE.

Quant à ce dernier point , pour ne vous point mentir ;
Monseigneur Dom Quichot , je n'y puis consentir :
De toute ma maison je n'ai d'autre héritage ,
Les proverbes enfin ont esté mon partage.
J'en sçai plus qu'un grand Livre , & quand je veux parler ;
Ils veulent tous sortir jusqu'à se quereller.
C'est pourquoy quelquefois j'en mets en évidence ,
Qui n'ont aucun rapport avec ce que je pense.
Pourtant à l'avenir j'en peserai les mots ,
Et n'en citerai point qui ne soit à propos.
Qui ne sçait son mestier qu'il ferme sa boutique ;
La science par-tout vaut moins que la pratique.
Jamais sans l'appetit on ne fit bon repas ,
On verroit sans la peur de courageux Soldats ;
Et j'ai toujours tenu pour maxime assurée ,
Que bon renom vaut mieux que ceinture dorée.

DOM QUICHOTTE.

Eh bien ! ne voilà pas un discours bien suivy ?
Tu fais bien ton profit de ce que je te dy.

SANCHE.

En quoy manqué-je donc ?

D. QUICHOTTE.

Dy-moy , je t'en conjure ;

Pourquoy vas-tu parler de renom , de ceinture ,
De Soldats , d'appetit , de mestier , de repas ?

SANCHE.

Je vous jure ma foy que je n'y pensois pas ,
Et que dorenavant j'auray soin de me taire ,
Pour ne rien alléguer qui vous puisse déplaire ;

Aux Seigneurs les honneurs, souvent trop parler nuit,
 La parole fait l'homme, on cognoist l'arbre au fruit.
 Pourtant avec le temps toutes choses se changent :
 Il fait mauvais aux bois quand les loups s'entremangent ;
 Qui se contente est riche, aux Princes tout sied bien.
 Tel maistre, tel valet, qui bien fait ne craint rien.

DOM QUICHOTTE.

Courage.

SANCHE.

Il est certain, quoi que l'on puisse dire ;
 C'est mal fait de choisir & de prendre le pire :
 Rien ne peut obliger au-delà du pouvoir ;
 La plus grande finesse est de n'en point avoir.
 Il ne faut qu'un seul fou pour'en amuser mille ;
 Qu'on n'ait passé les ponts on n'est pas dans la Ville ;
 La nuit donne conseil, la nuit tous chats sont gris,
 Jamais chat emmouffé ne prit belle souris.

DOM QUICHOTTE.

Achevez à votre aise, & puis fermez la porte.

SANCHE.

La fortune n'est pas toujours de même sorte,
 Mais quoique l'on ait dit que l'on ne nuit aux fous ;
 Qui se fera brebis sera mangé des loups :
 Il est vray que le bien ne s'aquiert pas sans peine,
 Qui frappe du couteau doit mourir de la gaine :
 La fin couronne l'œuvre, à beau jeu beau retour,
 Le temps découvre tout, & chacun à son tour.
 Il n'est pas toujours fête, au port on fait naufrage ;
 Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage :
 Mais je trouve après tout, après bien contesté,
 Que l'usage du commun est toujours mal basté.
 Dites-moy, Monseigneur * quelque diable l'emporte ;
 Je ne scaurois le suivre, il a poussé la porte.

* Dom Quichotte sort.

Sancho prononce plusieurs jugemens : une Egyptienne qu'il alloit condamner pour vol , justifie ainsi son crime :

Le larcin est un crime ,

A qui souvent l'on donne un pardon légitime.
 Par exemple , la nuit nous dérobe le jour ,
 Le silence le bruit , & l'absence l'amour ;
 Les extremes malheurs nous desrobent des larmes ,
 Le temps à la beauté desrobe tous sès charmes ,
 Les ans & la haideur desrobent les amans ,
 Les caterres aussi nous desrobent les dents ,
 La fièvre l'appétit , la Lune la mouëlle ;
 Le hâle la blancheur , le pavé la femelle ;
 Le travail le repos , les veilles le sommeil ,
 La débauchie le temps , & l'ombre le Soleil ,
 Le loup desrobe aussi les moutons & les chevres ,
 Les renards les chapons , les chiens courans les lievres ;
 Le milan les poulets , le blereau le raisin ,
 Les abeilles les fleurs , les moucherons le vin ,
 Les fourmis le frôment , & la gresse les pômmes ,
 Les chenilles la feuille , & la peste les hommes ,
 La loutre les poissons , la guerre les Soldats.
 Tout est plein de larrons que vous ne pendez pas :
 Et le gibet n'est fait que pour les misérables.

Ensuite , comme on l'imagine bien , Sancho se met à table , & le Docteur le met au désespoir ; en même tems on vient l'avertir que les ennemis sont dans son Gouvernement , Sancho meurt de peur. Enfin la piece finit par ces vers , que Sancho dégoûté des grandeurs adresse au Médecin :

Je ne répondrai point à vos impertinences ,
 Je sçai depuis long-temps endurer les offenses ;

Monſieur le Médecin, je dirai ſeulement
Que voſtre plainte ici n'a point de fondement.

J'abandonne un meſtier dont je ſuis incapable,
Et de qui la grandeur me rendroit miſérable,
Où je mourrois de faim, où je mourrois de peur,
Où j'attendois encor quelque plus grand malheur,
Pour monſtrer à pluſieurs qui ſuivent la fortune,
Qu'après l'avoir trouvée, elle nous importune,
Et qu'il eſt aſſuré que le ſouverain bien
Conſiſte ſeulement à ne deſirer rien.

Vous, peuple ambitieux, de qui l'extravagance
Se porte à ſouhaitter la ſuprefine puiſſance,
Qui dittes tous les jours, je voudrois eſtre Roy:
Regardez mon eſtat, prenez exemple à moy.

J'eſtois ſimple Berger, heureux dans mon meſnage;
Mais quoique j'eſſe aſſez, je voulus dayantage;
Le Diable qui nous pouſſe au deſir d'eſtre grands,
Me mit dans le chemin des eſcuyers errants.

Là, je veux m'enrichir, & faire-bonne chere;
Mais au lieu d'y trouver de quoy me ſatisfaire,
Je ne fus pas plutoſt à ce degré d'honneur,
Que je le meſpriſay pour eſtre Gouverneur.

Icy j'imaginois des feſtins magnifiques,
Qui de cent Rôtisseurs vuideroient des boutiques;
Mais ce faux Médecin, ce pédant, ce mocqueur,
Avec des colibets m'y fait dîner par cœur.

Enfin Sanche eſt réduit à voir avec envie
Les ruſſiques douceurs de ſe promener etc.,
Et quittant des ſujets qui lui font des affronts,
Ce Berger Gouverneur retourne à ſes moutons.

SUJET DU FILS DESAVOUÉ.) Julie étoit
l'épouſe de Lépide, Sénateur Romain. Ce Lépide
tourmenté par la jaloûſie, avoit obligé ſa femme à

quitter Rome, & à vivre à la campagne : elle y étoit devenue enceinte, il s'étoit injustement persuadé qu'elle ne pouvoit l'être que par une infidélité. Elle accouche d'un garçon, qu'il ne veut point reconnoître, & cette malheureuse petite créature est abandonnée dès le moment même de sa naissance. Quelques tems après l'Épide meurt, & il passe pour constant qu'il ne laisse point de postérité. Il étoit nécessaire que j'établisse ces faits pour l'intelligence de cette pièce, qui commence ainsi :

JULIE seule.

Souvenir importun qui trouble mes plaisirs,
 Tyran de mon repos, cause de mes soupirs,
 Image de mon fils qui me poursuis sans cesse,
 Donne enfin quelque trêve à ma longue tristesse.

Cher & funeste objet de ma plus tendre amour,
 Gage qui ne fut mien que l'espace d'un jour,
 Présent de la nature, & fruit de l'hyménée,
 Félicité ravie aussitôt que donnée,
 Innocent malheureux de qui je plains le sort,
 Sans sçavoir si je pleure ou ta vie ou ta mort.

Cesse, cesse, mon fils, de troubler ma pensée,
 Du mortel desplaisir de ma perte passée, &c.

Cependant son fils n'étoit point mort, il vivoit chez les Goths, sous le nom de Sinderic ; & dans différentes occasions, il s'étoit si fortement distingué, que le Roi Theodoric l'avoit pris en amitié, & en avoit fait un de ses principaux Capitaines. Ce jeune guerrier rencontre un jour un Soldat, qui lui découvre la

naissance ; il brûle de se faire reconnoître par sa mere ;
mais il cherche une façon adroite de le faire. Voici
comme il s'y prend :

S I N D E R I C.

Cependant que le Roy contemple dans la Ville
Les funestes effets de la guerre civile ,
Fuir ces beaux monumens qui marquoient autres fois ,
Et la grandeur de Rome , & l'orgueil de ses Roys ,
Laisant ces raretés par le tems consumées ,
Je viens pour admirer des beautés animées ,
Pourquoi rougissez-vous quand je veux vous louer ?
Avez vous fait dessein de me desadvouer ?

J U L I E.

Puis-je ne pas rougir , & voir que l'on me loue ?
Finissez ce discours , ou je vous desadvoue.

S I N D E R I C.

Quand vous me menacez de me desadvouer ,
Vous me représentez ce que j'ai veu jouer ,
C'est un subject nouveau fort extraordinaire ,
Et dont les iscidens sont capables de plaire.
Les Acteurs chez le Roy l'ont assez bien joué.

J U L I E.

On le nomme , Monsieur ?

S I N D E R I C.

Le fils desadvoué.

J U L I E.

Ce nom promet beaucoup.

S I N D E R I C.

Vous plait-il que j'en fasse

Un récit abrégé ?

J U L I E.

Faites-moi cette grace.

S I N D E R I C.

Ainsi ceux qui n'ont point l'esprit assez présent,
 Pour fournir le sujet d'un entretien plaisant,
 Contraints par bienfiance à dire quelque chose,
 Récitent quelques vers, débitent quelque prose,
 Veulent se faire croire, en disant leurs auteurs;
 Et pour tuer le temps, tuent leurs auditeurs:
 Quelques autres plus fins, mais pourtant plus modestes,
 Accommodent au temps l'histoire de leurs gestes,
 Et sous quelque beau nom d'un héros de roman,
 Découvrent leur amour sans découvrir l'amant.
 J'imite les premiers, mais dans cette aventure
 L'amour ne paroît point; ce n'est que la nature
 Qui tâche par adresse à se faire escouter,
 Et qui cache son nom pour se manifester.

J U L I E.

Suffit qu'en cet endroit, je sçai ce qu'il faut croire;
 Mais je brûle déjà d'apprendre cette histoire.

S I N D E R I C.

Un Sénateur Romain par je ne sçai quel sort;
 Veut de son fils naissant précipiter la mort,
 Mais les tristes régrêts d'une dolente mere,
 Font moderer enfin un arrest si sévère;
 Ce miserable fils est pourtant bien puni,
 Il n'est pas plutôt né que le voilà banni.

J U L I E.

O Dieux! qu'ai-je entendu? Mais sçaurai-je le reste?

S I N D E R I C.

Ah! ce n'est point encor l'endroit le plus funeste!

J U L I E.

Je m'intresse presque en son mauvais destin,
 Dans le bannissement rencontra-t-il sa fin?

S I N D E R I C.

Son trépas lui flairoit , pourveu qu'en sa misere
Il coguût sa maison aux larmes de sa mere :
Il ne mourut donc point , mais pour chercher la mort
Il s'exposa cent fois à la merci du sort.
A peine a-t-il quinze ans qu'il demande des armes ,
Pour chercher le trépas au milieu des allarmes ,
Qu'on le voit le premier au plus fort des hazards ,
Braver insolemment les outrages de Mars :
Mais comme en ces endroits le mespris de la vie ,
Empesche bien souvent qu'elle nous soit ravie ,
Au lieu de son trépas il y trouve l'honneur ,
Et s'il se connoissoit il a trop de bonheur ,
Le plus grand des mortels estime sa vaillance.

J U L I E.

Où fit-il ces progrès?

S I N D E R I C.

Au Royaume de France ,
Sous Clovis les premiers , après sous Alaric ,
Et depuis sous Zénon , & sous Théodoric.

J U L I E.

Cette histoire est du temps.

S I N D E R I C.

Aujourd'hui dans les fables
On messe bien souvent des succès véritables ;
Ainsi les passions s'émeuvent beaucoup mieux.

J U L I E.

Vous en voyez l'effet , voyant pleurer mes yeux ;
Enfin que devint-il ?

S I N D E R I C.

Il fut conduit à Rome ,
Où quelque beau destin le mena chez un homme ;

Qui l'avoit secouru dans son hannissement ,
 Qui lui dit que son pere étoit au monument ,
 Que sa mere vivoit.

J U L I E.

Ah Dieu !

S I N D E R I C.

Le teint vous change.

J U L I E.

Ce dernier accident me paroist bien estrange !

S I N D E R I C.

Là s'ouvre le théâtre où le Roy se fait voir ;
 Ce Chevalier lui dit ce qu'il vient de sçavoir ;
 Le Roi le fait résoudre à parler à sa mere.
 Voici ce qui le choque , & qui le desespere.
 On lui dit que Lévide.

J U L I E.

Ah ! Dieu ! qu'ai-je entendu ?

S I N D E R I C.

N'avoit point eu d'enfant , loin d'en avoir perdu ,
 Jugez de son regret après cette nouvelle ;
 Il appelle une fois la fortune cruelle ;
 Il voulut par sa ruort s'exempter de la Loy ,
 Mais il se conserva pour l'amour de son Roy.

J U L I E.

Monsieur , en cet endroit pardonnez ma foiblesse ;
 Vous faites ce discours avecques tant d'adresse ,
 Qu'il faut que par des pleurs j'exprime ma douleur.

S I N D E R I C.

Vous allez voir ici sa gloire , ou son malheur ,
 Il se resout enfin d'aller trouver sa mere ;
 Mais que lui dira-t-il , & qu'est-ce qu'il peut faire ;
 Il est dans sa maison , il lui parle , il la voit ;
 Son sang , en s'émouvant , lui dit qu'il la cognoist .

Dessous le nom d'un autre , il dit son aventure ,
 Il estime la pitié pour toucher la nature ,
 Son dessein réussit , sa mere fond en pleurs ,
 Il va se découvrir , ainsi que ses malheurs ,
 Mais la crainte l'arreste ; enfin il s'y dispose ,
 L'occasion est belle , & son sang veut qu'il ose.
 Ah ! ma mere , dit-il , si ce nom m'est permis ,
 Découvrez-vous les yeux , & voyez vòtre fils.

J U L I E .

Ah ! mon fils.

S I N D E R I C .

Ah ! ma mere.

Tout sembloit concourir à ce qu'il desiroit, lorsqu'un accident imprévu vient troubler son bonheur. Depuis son veuvage , Julie avoit écouté favorablement les vœux de Maxime , & comptoit même l'épouser incessamment. Cependant elle ne lui avoit pas voulu confier qu'elle eût retrouvé son fils ; elle avoit même engagé Sinderic à cacher encore sa naissance. Ce jeune homme la voyoit fort souvent , en recevoit les plus tendres caresses. Maxime les surprend au moment que Julie l'embrassoit : il devient jaloux , cherche querelle à Sinderic , se bat contre lui , & est blessé. Julie au désespoir du danger que court son amant , ne veut plus revoir Sinderic , & le défavoue pour son fils. Il va porter ses plaintes au Roi , ce Monarque fait venir Julie devant lui , & ne peut jamais obtenir d'elle qu'elle veuille reconnoître Sinderic. Enfin ce Monarque imagine un moyen de sçavoir la vérité ; il pro-

nonce que si Julie n'est point la mere de Sinderic à l'instant elle devienne sa femme. Julie frémit d'horreur à cette proposition , & se voit enfin forcée d'avouer qu'il est son fils : celui-ci s'étoit réconcilié avec Maxime. Pour le guérir de sa jalousie , il lui découvre sa naissance , & il presse lui-même l'union de sa mere avec lui ; c'est par l'aveu du Roi pour ce mariage que finit cette piece.

(S U J E T D E L A M O R T D' A G I S .) Agis & Léonidas regnoient tous les deux à Sparte. Agis propose une loi pour le partage des terres , & Léonidas s'y oppose. Le peuple , à qui cette loi étoit très-favorable , sçachant que Léonidas s'y étoit opposé , se mutine & demande sa mort. Cléonide , fille de ce malheureux Roi , & femme d'Agis , engage son époux à prendre le parti de Léonidas. Agis harangue le peuple , le persuade & fait commuer la peine de mort en un exil perpétuel. Il a soin d'envoyer une escorte à son beau-pere , pour empêcher qu'il ne soit insulté en sortant de Sparte. Les amis de Léonidas profitent de cette attention d'Agis pour le perdre. Ils persuadent au peuple qu'il n'a chassé son beau-pere du Trône que pour regner seul , & opprimer la liberté. Le peuple se révolte , redemande Léonidas , à qui il rend la Couronne. On arrête Agis ; on le remet entre les mains des Ephores , qui le condamnent à mort. On vient annoncer à Léonidas , en présence de Cléo-

nide , que l'arrêt vient d'être exécuté. Cette Princesse se tue , & son pere se livre aux plus affreux remords. C'est ainsi que finit cette piece , qui est froide , languissante , & très-médiocrement écrite.

(SUJET D'OROONDATE.) Oroondate , Prince de Maroc , est amoureux d'Alciane , Princesse des Isles Fortunées : ou par excès d'amour , ou par excès de timidité , il n'a pas encore osé lui faire l'aveu de sa passion ; son confident cherche en vain à lui persuader qu'Alciane le regarde avec des yeux favorables. Ce Prince est prêt à se mettre en colere contre lui , & lui dit :

OROONDATE.

Hélas que me dis-tu ?

Pour flatter mon amour tu blesses sa vertu ,
Je ne puis escouter un discours qui l'outrage.

THIAMIS.

Mais quoi ?

OROONDATE.

Je te deffends d'en parler davantage ;

Thiamis , sois discret , mais par quelle action
T'a-t-elle fait juger de son affection ?

Ne m'as-tu point parlé sans aucune apparence ?

Reponds-moi , mais au moins ne dy rien qui l'offence ;

THIAMIS.

Ne parler que de vous dedans tous ces discours ,
Vous voir avec plaisir & vous louer toujours ,
N'est-ce pas témoigner qu'une secrète flâme ,
Commence d'échauffer les froids de son ame ,

OROONDATE.

Ah ! que tu juges mal de sa civilité !
 C'en est un témoignage ou bien de sa bonté ,
 Que je dois recevoir avecques révérence ,
 Et non pas en tirer une injuste espérance :
 Je sçai bien que plusieurs , dans un pareil bonheur ,
 Croiroient avec l'oreille avoir gagné le cœur ,
 Qu'aujourd'hui cette erreur a passé pour maxime ,
 Qu'on confond aisément l'amour avec l'estime ,
 Et qu'une honneste femme avec des complimens
 Engage innocemment de crédules amans ,
 Qui tirent quelquefois par excès d'injustice
 De son honnêteté les soupçons de son vice :
 Mais je n'approuve point cette légèreté ,
 Qui joint l'ingratitude à la témérité ,
 Qui rompt la liberté du commerce des ames ,
 Et tache le renom des plus honnestes femmes :
 Ainsi je ne crains pas que , pour estre estimé ,
 Un honneste homme ait droit de s'estimer aimé ,
 L'estime est un tribut qu'on rend sans que l'on aime ,
 Et l'amour ne se doit , si non à l'amour mesme .

Il fait bien-tôt connoître qu'il n'a de timidité que vis-à-vis l'objet qu'il adore ; les Etats d'Alciane sont attaqués par le Prince Mexandre : Oroondate vole au secours de la Princesse , & remporte sur son ennemi la victoire la plus signalée. Alciane n'avoit pas besoin de ce motif pour aimer le Roi. Depuis long-tems elle en étoit charmée ; mais la décence l'empêchoit de découvrir ses sentimens. Le souverain de Maroc avoit un frere , nommé Bajazet ; la Princesse une sœur , nommée Clitie ; qui moins discrets que leurs aînés , s'aimoient & avoient leur tendresse. Cependant par

des

des actions équivoques , par des mots à double entente, Oroondate, se persuade tout à-coup qu'Alciane aime Bajazet , & Alciane croit qu'Oroondate aime Clitie. C'est le pivot sur lequel roule tout le nœud de la piece. Cette intrigue est conduite assez mal adroitement , & on est sans cesse impatient de voir les Acteurs prendre toujours les paroles absolument à contre-sens. Cependant cela est poussé si loin , que Bajazet se persuade qu'il est en effet aimé d'Alciane. L'ambition triomphe , il oublie son amour pour Clitie , & va prier son frere de demander pour lui la Princesse des Isles Fortunées : Oroondate de plus en plus persuadé que cette Princesse aime en effet Bajazet , quelque chagrin que lui cause cette démarche , se détermine cependant à la faire ; Alciane au désespoir que le Roi songe à lui faire donner la main à un autre qu'à lui-même , refuse absolument de s'unir à Bajazet. Oroondate ne sçait que penser de ce refus , auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre ; la conversation continue , la Princesse lui demande s'il n'a jamais été amoureux. Le Roi , en tremblant , lui avoue qu'il est épris plus qu'on ne l'a jamais été de la plus parfaite beauté , Alciane le presse de lui découvrir l'objet de sa tendresse ; le Roi plus embarrassé qu'on ne peut l'exprimer , tire une boîte de sa poche , la remet à la Princesse , & lui dit que cette boîte renferme le portrait de l'objet qu'il adore ; elle l'ouvre avec empref-

fement, & est au comble de sa joye, lorsqu'elle se voit peinte dans cette mignature : elle lui dit que, pour reconnoître sa confiance, elle lui avouoit que cette même boëte renfermoit aussi le portrait de celui qu'elle préféroit à toute la terre, & se retire. Le Roi est fort empressé à découvrir le secret qui lui cachoit ce portrait, il n'y peut parvenir. Son confident, après lui avoir fait un très long & très-plat discours sur les propriétés de l'optique, veut tirer son maître de peine, mais n'est pas plus adroit que lui. La Princesse, après avoir joui assez long-tems de l'embarras du Roi, lui apprend dans un billet le moyen de découvrir ce secret : on peut juger des transports du discret Monarque, lorsqu'il voit que c'est son portrait, & qu'il lit des preuves de la tendresse d'Alciane pour lui ; il va se jeter aux pieds de la Princesse, & l'union de ces deux amans fait vraisemblablement cesser l'excès de leur discrétion. Le Roi obtient de Clitie de pardonner à son frere le moment d'erreur où le desir du Trône l'avoit plongé, & épouse aussi la jeune Princesse. C'est ainsi que se termine cette piece la plus froide & la plus ennuyeuse dont j'aye encore rendu compte. Il est assez difficile de comprendre comment cette boëte, qui contribue au dénouement, renferme ces deux portraits : on laisse à entendre que c'est un ouvrage qu'avoit fait faire le Prince Bajazet.

(SUJET DU PRINCE RÉTABLI.) Pour

donner l'idée de la versification noble & aisée de cette Tragi-Comédie, je vais en rapporter la première scène qui servira en même-tems à mettre sous les yeux du Lecteur l'exposition du sujet.

ALEXIS ANGE.

Quoy despoiller un frere & lui crever les yeux ;
N'est-ce donc pas assez pour me rendre odieux ,
Sans me souiller encor du sang d'un jeune Prince ;
Qui me voit sans murmure occuper sa Province ?
Qu'on ne m'en parle plus, il vivra, je le veux ;
Si je suis moins cruel , je serai plus heureux.
Enfin il est mon sang, il est fils de mon frere.

C L Y T E.

Mais d'un frere ennemi, que vous voulez défaire ;

ALEXIS ANGE.

Ce frere fut l'objet de mon aversion ,
Quand son Thrône l'étoit de mon ambition ;
Je hayissois son regne, & non pas sa personne ;
Mais depuis que mon bras lui ravit la Couronne ,
Que je regne à sa place, & qu'il est dans les fers ;
J'ai même du regret des maux qu'il a soufferts.
Alors que je formai le dessein de lui nuire ,
Je voulois m'établir & non pas le détruire ;
Je recherchois son Thrône & non pas son tombeau ;
Voulant estre son maître, & non pas son bourreau,
Je sçai qu'en poursuivant la Puissance suprême,
J'ai suivi les conseils d'une rigueur extrême ;
Que rien n'a divertí le cours de mes desseins :
J'ai profané les lieux & les droits les plus saints ;
Mais qui ne sçait aussi qu'à celui qui médite ,
De gagner un Etat, toute chose est licite ;
Et qu'un grand cœur rempli de cette passion,
Ne cognoit d'autre loy que son ambition ?

Maintenant que je suis au bout de la carrière,
 J'ai droit de relâcher de ma rigueur première,
 De flatter des Sujets, & des Princes vaincus,
 Qui veulent m'obéir, qui ne résistent plus.

C L Y T E.

Oui, Seigneur, c'est ainsi que doit agir un Prince;
 Qui des mains d'un rebelle arrache sa Province,
 Qui rentre dans ses droits, & parmi des sujets,
 Dont les vœux devoient l'effet de ses projets;
 Mais qui regne sans titre, a bien d'autres maximes;
 Et comme ses grandeurs ne sont pas légitimes,
 Sur la moindre apparence il craint un attentat,
 Et perd tout ce qui peut lui contester l'Etat:
 L'histoire est pleine enfin d'exemples remarquables
 Des Roys que la douceur a rendu misérables;
 Mille & mille vainqueurs, par excès de bonté,
 Ont perdu les lauriers qu'ils avoient emporté.
 La douceur n'est plus bonne après la violence
 Le vaincu ne la voit qu'avecque défiance:
 Il soupçonne toujours, dans son inimitié,
 Qu'on le flatte par fraude & non pas par pitié:
 Ainsi, perdez!

A L E X I S A N G E.

Suffit, je ne sçauois vous croire;
 Ce beau sang répandu souilleroit ma victoire.

C L Y T E.

Vous hazardez l'Etat, en voulant les sauver.

A L E X I S A N G E.

Ce bras qui l'a conquis le sçaura conserver.
 Celui qui n'a pas craint les maîtres de l'Empire,
 Suivis des bataillons armés pour le détruire,
 Ne sçauroit se résoudre à les craindre aujourd'hui,
 Qu'ils sont en son pouvoir, sans force & sans appui;
 Quand ils m'ont résisté par une guerre ouverte,
 Je n'ai point balancé pour résoudre leur perte,

J'ai signé leur trépas, quand ils signoient ma mort ;
 J'ai vaincu leurs efforts par un plus grand effort.
 Ayant levé contr'eux une puissante armée,
 Je l'ai dans les combats au carnage animée,
 J'ai pris Constantinople, & détruit sans horreur
 Tout ce qui s'opposoit à ma juste fureur :
 Ma haine avoit alors des objets véritables ;
 Mais voyant dans mes fers ces Princes misérables ;
 Malgré les sentimens de mon inimitié,
 Ils me sont devenus des objets de pitié ;
 Et loin d'autoriser vôtre injuste pensée,
 J'abhorre les effets de ma rigueur passée.
 Ne m'en parlez jamais.

C L Y T E.

Je vous dois obéir :
 Mais vous obéissant, je crains de vous trahir,
 Et qu'un jour, mais trop tard, j'en souffre du reproche.

A L E X I S. A N G E.

C'est assez, brisons-là ; car Placide s'approche.

On a vu par cette scène combien Alexis Ange est touché d'avoir été obligé, pour satisfaire à son ambition, de faire crever les yeux à son frere Isaac, & de le faire mettre en prison avec le jeune Alexis, son fils. La compassion pour leur sort misérable triomphe des avis de tous ses Conseillers, & il leur rend la liberté à tous deux, malgré le danger où l'on assure qu'il s'expose. Il fait plus ; sachant que son neveu est amoureux d'une sœur de l'Impératrice, il charge cette jeune Princesse de calmer la juste colere d'Alexis, & de lui dire qu'il consent à la lui donner pour épouse, & à lui assurer la Couronne après lui. Sa

362 THEATRE FRANÇOIS.

clémence n'est pas récompensée. Isaac & son fils ne font pas plutôt en liberté, qu'ils ne s'occupent que du soin de se venger. Alexis se sauve de Constantinople, & va joindre Baudoin, Général des François, qui marchoit pour délivrer Jerusalem. Baudoin, touché des malheurs du jeune Alexis, s'engage à le venger, il déclare la guerre à l'Empereur Grec, & met le siège devant Constantinople. Une chose assez singulière, c'est que pendant ce siège où l'on combattoit tous les jours, le jeune Alexis trouve le moyen de s'entretenir sur les remparts pendant une heure avec sa maitresse. Cependant Baudoin s'empare de la Ville, Alexis Ange se sauve avec sa femme, & adore la bonté Divine, qui le punit si légèrement du crime qu'il avoit commis. Baudoin paroît avec Isaac & le jeune Alexis. Il rend le Sceptre au pere, & Irene au fils, puis il finit la piece par ces vers :

Ne considerez plus ce que nous avons fait,
Mais adorez la cause en recevant l'effet :
Ce n'est pas nostre bras qui force des murailles,
C'est la puissante main du grand Dieu des batailles;
Lui seul, comme il lui plaist, fait & défait les Rois,
Et nous n'avons rien fait qu'exécuter ses loix.
Chers compagnons choisis pour ce beau ministère,
Reconnaissons l'honneur qu'il a daigné nous faire :
Poursuivons nostre course, & sortant de ce lieu,
Allons venger ailleurs la querelle de Dieu.
Toute la Palestine attend nostre assistance,
Du tyran qui l'opprime, allons prendre vengeance,
Rendre le Jordan libre une seconde fois,
Et planter sur Sion l'estendard de la Croix.

Cette piece n'est pas bien intéressante, mais elle est très-bien écrite; on en peut juger par la scène que j'ai rapportée : toutes les autres sont versifiées avec la même facilité, & la même noblesse. Un grand défaut qu'on peut reprocher à l'Auteur, c'est qu'Alexis Ange, qui n'est qu'un usurpateur, qui a fait crever les yeux à son frere, & qu'on devoit nous représenter comme un tyran cruel, est au contraire le meilleur homme du monde, plein de religion, rempli d'humanité, & détestant sans cesse les crimes que l'ambition lui avoit fait commettre, & lorsqu'on le voit prêt à périr, & obligé de s'enfuir de Constantinople, on ne peut pas s'empêcher de s'intéresser à lui, & de plaindre son sort.

1634.

LE COMBAT VICTORIEUX DE BACCHUS CONTRE NEPTUNE, ensemble sa naissance & sa vie, Comédie en trois actes, en vers. PARIS, Jean Martin, 1634. in-8°.

(SUJET DU COMBAT VICTORIEUX DE BACCHUS.) Semelé ayant perdu son fils Bacchus, est inconsolable, elle descend sur la terre pour le chercher. Des Amazones l'avoient trouvé & le rendent à sa mere. Semelé, enchantée, prie ces Amazones de vouloir bien l'élever, elles s'en chargent avec plaisir, & lui offrent du lait & de l'eau. Bacchus refuse avec opiniâtreté de boire de ces liqueurs. Un Astrologue qui se trouve là, leur conseille de lui donner du vin; Bacchus l'avale avec délices. Devenu grand tout-à-coup, il se fait suivre par des Soldats, qui tous

ont la bouteille à la main. Il rencontre Neptune, avec qui il a querelle ; il lui livre bataille, & le met en fuite. Bien tôt après, Neptune revient à la charge, il est encore vaincu, Bacchus surprend la ville d'Athènes, & y publie cet Edit,

» Bacchus, Roi de Grave, de la Sciota & d'Aye,
 » Grand Duc d'Auxerre, de Bourgogne, Comte
 » d'Orléans & d'Argenteuil, a ordonné & ordonne
 » qu'un chacun de ses subjects, de quelque aage &
 » condition qu'ils soient, gardent inviolablement l'u-
 » sage du vin, dit liqueur Bachique, à peine d'être
 » brûlé tout vif, & les cendres jettées au vent, leurs
 » biens confisqués, moitié applicables aux cabarets,
 » & l'autre aux dénonciateurs. «

LICURGUE à BACCHUS.

» Redoutable Monarque de l'univers, nous ac-
 ceptions tous volontiers les Loix que votre Majesté
 » a ordonnées ; & je promets devant tous les Dieux
 » immortels que j'atteste, que je serai tout le premier
 » qui observera jusqu'à l'heure de la mort l'Edit
 » maintenant publié, & je publierai moi même à tout
 » ce peuple, auquel autrefois j'ai commandé, l'Edit
 » que votre Majesté a ordonné.

CHANSON.

Bacchus, mes chers amis,
 A boire nous convie ;

Observons les Edits
Les jours de nostre vie:

B A C C H U S.

J'aurai égard à l'honneur & à l'obéissance que tu
» rends à ma Majesté. V.ens quant & moi, je te
» veux faire mon Escuyer. «

C'est ainsi que se termine cette piece la plus p^ote,
la plus mauvaise, & la plus ridiculement écrite qu'on
puisse trouver. Je n'en aurois pas même rendu compte,
tant elle est absurde, si le titre ne l'annonçoit comme
une Comédie, quoique certainement elle n'ait rien
qui ressemble à un Drame.

1635.

CHARLES HERSENT, Prédicateur & Chan-
celier de l'Eglise Cathédrale de Metz.

**LA PASTORALE, ou PARAPHRASE DU
CANTIQUE DES CANTIQUES**, suivant le sens
de la lettre, en cinq actes, en prose.

**LA PASTORALE SAINTE, ou PARA-
PHRASE ALLEGORIQUE DU CANTIQUE
DES CANTIQUES DE SALOMON**, Roi d'Israël,
en cinq actes, en prose.

**LA PASTORALE SAINTE, ou PARA-
PHRASE MYSTIQUE DU CANTIQUE DES
CANTIQUES DE SALOMON**, Roi d'Israël, en
cinq actes, en prose.

Ces trois pieces se trouvent dans un volume qui a pour titre, la Pastorale Sainte, ou paraphrase du Cantique des Cantiques de Salomon, Roi d'Israël, selon la lettre, & selon les sens allégorique ou mystique, avec une ample introduction, dédiée à M. le Cardinal de Richelieu. PARIS, Pierre Blaise, 1635. in-8°.

(SUJET DE LA PASTORALE SAINTE.)

Cet ouvrage, comme je viens de l'annoncer, est divisé en trois Pastorales, ou plutôt en trois Drames mystiques, & fort longs. Il ne peut intéresser que les personnes versées dans l'interprétation des livres saints, & curieuses de voir les différens sens qu'on a pu donner à ce Cantique mystérieux. L'Auteur n'entre en matière qu'après une très-ennuyeuse dissertation sur ce Livre de Salomon : après quoi commence la première partie, dans laquelle il s'attache au sens purement littéral du Cantique des Cantiques. Il introduit sur la scène un Berger & une Bergere, épris l'un pour l'autre de la passion la plus vive, à laquelle ils s'abandonnent tout entiers, & qu'ils peignent avec une chaleur d'expressions singulière. D'après le texte respectable qu'il cite en marge, il a imaginé des incidens qu'il met en œuvre, & dont il composé l'intrigue. Je craindrois de profaner ce sujet sublime, si j'osois détailler avec exactitude la marche de cette Pastorale, & je craindrois en même-tems d'apréter à rire à mes Lecteurs, qui, dans ce siècle-ci, n'ont plus cette heureuse simplicité, qui faisoit autrefois regarder les naïvetés les plus ridicules comme des beautés sublimes. Enfin, malgré les pieux efforts de l'Auteur, les expressions plus que passionnées, dont se servent les Acteurs, pourroient scandaliser ceux qui

ne font pas accoutumés au style mystique porté à l'extrême. Comment pourrois-je, en effet, voiler ces termes, si souvent répétés par l'amant, lorsqu'il s'enivre des louanges qu'il donne aux tettons, au ventre, au nombril, aux cuisses, &c. de sa bien-aimée.

Les deux Pastorales qui suivent, sont une double paraphrase du Cantique, dont l'une, est l'union de l'Eglise avec Jesus-Christ, & les personnages substitués à l'amoureux Berger & à la tendre Bergere, sont le Verbe éternel, l'Eglise, l'Ange & les Filles de Sion, &c. Dans l'autre, c'est l'union de l'ame avec le Verbe, & on introduit sur la Scène, l'Ame, le Verbe, les Fidéles, les Directeurs de conscience, &c. Dans toutes deux, on introduit le texte, & on l'allonge du sens mystique qu'on veut lui donner; & l'Auteur plein encore du caractère passionné que, dans sa première piece, il a donné à son Berger, conserve au Verbe éternel un style tendre & galant, qui peut dans ce tems-là avoir fait un grand effet; mais qui certainement dans celui-ci ne seroit ni goûté ni approuvé.

1635.

JEAN MILLET de Grenoble.

LA CONSTANCE DE PHILIN ET MARGOTON, Pastorale en cinq actes, en vers Provençaux, & quelques vers François, dédiée à Monseigneur de Sault, François de Bonne-Crequey, avec un Prologue récité par la Nymphé de Grenoble à Monseigneur le Comte de Sault, & à Madame la Comtesse. GRENOBLE, Edouard Raban, 1635. in 8°.

JANIN OU LA HAUDA, Pastorale & Tragi-

508 THEATRE FRANÇOIS.

Comédie , représentée à Grenoble , en cinq actes ; en vers Provençaux , dédiée à Monseigneur Pourroy, Chevalier , Président en la Cour de Parlement de Dauphiné , avec un Argument & un Prologue de la Faye de Saffonnage. GRENOBLE, Edouard Raban , 1636. in-8°.

LA BOURGEOISE DE GRENOBLE, Comédie en cinq actes , en vers Provençaux , dédiée à Monseigneur le Comte de Sault. GRENOBLE, Philippes Charuys, 1665. in-8°.

Je ne peux pas rendre compte de LA CONSTAN-CE DE PHILIN ET MARGOTON, n'ayant jamais pu trouver cette piece, de l'existence de laquelle je ne peux cependant pas douter.

(SUJET DE JANIN.) Le Berger Janin est amoureux de l'Hauda , fille de Piero & de Thierena. Cette Bergere, révoltée de son indiscretion , reçoit ses vœux très-froidement ; ce jeune homme , outre le défaut d'être indiscret , étoit encore fort avantageux. Voici comme il parle de lui-même.

Per mi je feu si dru que sito qu'una filli
M'approche , un limafon en fort de sa coquilli ,
Comm' un Joeyno poillen à poin de travaillé ,
Per me fare ginga me faut pa gatillié.
Ne feu pa cycrivan & si porto la pluma ,
Ne feu pa mareicha & si fiero l'encluma ,
Ne feu pa pellatié & si scavo fourra ,
E ne feu pa bastié & scavo rembourra ,
Comme nostron fournié , segon Sardanapala
Je scavo bien mena lo mancho de la pala ,

Je n'entreprendo ren que n'en veneyso about ,
 Inco que je n'ay ren apprei je scavo tout.
 La Thoni , la Margot , la Bertha , la Lorenci ,
 Ont deyia eyfaya la meita dema scienci ,
 Et je lour ai si bien apprei Bedin bedot ,
 Qu'elle volon toujours fichié dedin le por.
 Elle volon toujours lo fu à lour colayni ,
 Ren ne lour fache tant que lo tour & l'eychayni :

- » Pour moi je suis si dru qu'aussi-tôt qu'une fille
- » M'approche , un limaçon me sort de la coquille.
- » Comme un jeune Poulain avant de travailler ,
- » Pour me faire sauter il ne faut pas me chatouiller.
- » Je ne suis pas Ecrivain , & pourtant je porte une plume ,
- » Je ne suis pas Maréchal , & sçait battre l'enclume ,
- » Je ne suis Pelletier , & je sçais bien fourrer ,
- » Je ne suis pas Bourlier , & je sçais rembourer ,
- » Comme notre Fournier * , second Sardanapale ,
- » Je sçais fort bien mener le manche de la pèle.
- » Et je n'entreprends rien dont je ne vienne à bour ,
- » Et n'ayant rien appris , je fais fort bien de tout ;
- » La Toinon , la Margot , la Berthe , la Lorence ,
- » Ont essayé déjà moitié de ma science.
- » Et je leur ai appris si bien Bedin * * Bedot ,
- » Qu'elles veulent ioujours ficher dedans le por , &c.

Il rencontre l'Hauda & lui fait des propositions ;
 qu'une fille ne peut accepter que de la part d'un
 époux ; l'Hauda se fâche , & lui défend de jamais
 paroître devant elle. Amidor , Gentilhomme Fran-
 çois , rencontre à la chasse cette jeune beauté , & en
 devient amoureux. Il parvient à lui plaire , & ils se

(*) Boulanger. (**) Le Jeu d'amour.

promettent mutuellement la foi de mariage. Piero ne se soucie pas d'avoir un Gentilhomme pour gendre, & préfère Janin; Thierena au contraire donne la préférence à Amidor. L'Hauda, pour mettre son pere & sa mere d'accord, conseille à son amant de prendre l'habit de Berger, lui promettant que cette déférence plairoit certainement à Piero. Janin, qui est instruit du bonheur prochain d'Amidor, s'adresse à une Sorciere pour tâcher d'y mettre obstacle; il est trompé dans son espérance, & Amidor épouse sa chere l'Hauda. Janin toujours occupé du desir de se venger, prétend avec le flageolet de la Sorciere nouer l'éguillette au nouvel époux; mais cette dernière entreprise ne lui réussit pas mieux que la précédente; & la piece finit après le bonheur certain des jeunes mariés.

Dans toute cette Pastorale, qui est très-gaye, il n'y a qu'Amidor & son frere Floridon, qui parlent François, les autres s'expriment en Provençal. Il y a deux jolies chansons, qui, je crois, feront plaisir au Lecteur; la première est dans le Prologue.

Veicy lo mey que tout combade,
Comme lou Chourot & Lapin,
Et que dessus louz aubepin,
Lo Rossignol donne l'aubade:
Car sen sommelié nor ni jour,
U charamelle de l'amour.

Voici le mois où tout gambade;
Comme la chevre & le lapin,
Et que dessus les aubepins
Le rossignol donne l'aubade;
Car sans sommeiller, nuit ni jour,
M fait le ramage d'amour.

¶ Lo tem et si dou que tout chante
La graci de c'est on Printem,
Et favore lo passatem,
Vboey ou la l'Hauda m'enchante,
Tout lo mondo sur lo verdou,
Se sçai beisié ormi nou dou.

Le tems est si doux que tout chante
Les agrémens de ce Printems,
Et rend plus savoureux les amusemens
Du bois ou la Lhauda m'enchante.
Tout le monde sur la verdure,
Sçait se baiser hormis nous deux.

¶ Vou louz izeyu en lour ramageo,
De dou en dou & bec à bec,
S'accordou mieu que lon rebec,
En se fempeillan lo plumageo.
Mais la Lhauda que j'amo tant,
Ne vou pa que j'en fasso autan.

¶ Lilli vou pro que je la danfo
U son de quoque flageolet,
Mais quand je focy lo marjolet
I ne vou pa que je pidamo
Son beisié dou per respira,
Inco qui m'enten souspira.

¶ Quoque fey à la deyrohada,
Je lui en attrappo quoqu'un,
Lou garçon (comme dit chacun)
Ne font jamey l'amour de Bada,
Inco qu'un beisié gasconna,
N'et pas si dou que lo donna.

¶ Vaut mieu seybaudi à la coursa,
Que de demoura rebuti,
Ceu & tout-à fat abruti,
Qui mori de fey près de la foursa,
Jamey jamey lou vergognou.
En amour ne font grand Seignou.

¶ Et vaut ben mieu prendre per forci
Lou beisié que ne beisié pa,
Louz hontou y perdou leur pa,
Et comme l'abro sen eycorcy,
Devenon sec, quand la rosa
Refuse de louz arrofa.

¶ E faut donqua que je solageo
Mon amour de mille beisié,
Et quand i deburiet m'eygrecisié,
J'eybrandarey son pucelage,
Aussi bien le Chastel moïn fort,
Ne la rend jamey qu'à l'eyfort.

Tous les oiseaux en leur ramage,
De deux à deux, & bec à bec,
S'accordent mieux que le rebec, (1)
Et se careffent le plumage;
Mais la Lhauda que j'aime tant,
Ne veut pas que j'en fasse autan.

Elle veut bien que je la danse (2)
Au son de quelque flageolet;
Mais quand je fais le marjolet, (3)
Elle ne veut pas que je puise
Son doux baiser pour respirer,
Quoiqu'elle m'entende soupirer.

Quelquefois à la dérobbé
Je lui en attrape quelqu'un.
Les Gascons, comme dit chacun,
Ne font jamais l'amour de Bada, (4)
Quoiqu'un baiser gasconné, (5)
Ne soit pas si doux qu'un donné.

Il vaut mieux se jouer à la course,
Que de demeurer rabougri, (6)
Celui-là est tout-à-fait abruti,
Qui meure de soif près de la source.
Jamais jamais les vergogneux (7)
En amour ne font grands Seigneurs. (8)

Il vaut bien mieux prendre par force
Le baiser que ne baiser pas.
Les honteux y perdent leurs pas,
Et comme l'arbre sans écorce
Devient sec, quand la rosée
Refuse de l'arrofer.

Il faut donc que je soulage
Mon amour par mille baisers,
Et quand elle devroit m'égratigner,
Je forcerai son pucelage.
Aussi-bien le Château le moins fort
Ne se rend jamais qu'à l'effort.

(1) Langage naturel.

(2) La fasse danser.

(3) Je parois trop empressé.

(4) Sans en tirer parti.

(5) Dérobbé.

(6) Sans rien faire.

(7) Les honteux.

(8) Ne font pas fortune.

C'est Janin au désespoir de la perte de sa maitresse, qu chante la seconde.

Que feray-je Pourer,
Puisque l'amour m'est aygro?
Comme un aren souret,
Je voey deveni maygro:
Mon arma deysola,
Ne se pot consola.

¶ U ver de mon soufpy,
Perdan ma tourterella,
Mon groin vat mieu flappy,
Que flou brisia de gressa:
Et mon cour marfendu,
Vat être tout fondu.

¶ Je seu dezeretta
De toute à l'esperanci,
Gnat point de pouretta,
Ni même de souffranci,
Si granda fut lo cour,
Que la perta en amour.

¶ L'air debutit s'embrunchié
De ma mina malada,
Et tou c'est ou rochié
Qui ont prey la pelada,
Deburion, plein de chalou,
Fendre de ma dolou.

¶ Mais l'air s'en eclaircit,
Et fat rire sa faci,
Et lou rochié massit,
Ne me monstren que glaci,
Tout, jusqu'uz animau,
Se mocquou de mon mau.

¶ U lieu de fare un rut
De me plou, qui sen cessa
Colisse avec un brut,
U pied de ma maitressa,
La terra apra de four,
Le bet comm'un rafour.

Que ferai-je Pauvret,
Puisque l'amour m'est aigre? (1)
Comme un harang foret,
Je vais dormir maigre:
Mon ame détollée
Ne peut être consolée.

Au vent de mon soupit,
Perdan ma tourterelle,
Mon visage va plus se flétrir,
Qu'une fleur brisée par la grêle,
Et mon cœur n orfondu
Va être tout fondu.

Je suis deshérité
De toute e'pérance;
Il n'y a point de pauvreté,
Ni même de souffrance
Si grande sur le cœur,
Que la perte en amour.

L'air devroit se brouiller
De ma mine malade,
Et tous ces rochers
Qui ont pris la pelée, (2)
Devroient, pleins de chaleur,
Fondre de ma douleur.

Mais l'air s'en eclaircit,
Et fait rire sa face,
Et les rochers massifs
Ne me montrent que glace;
Tout, jusqu'aux animaux,
Se mocque de mes maux.

(1) Contraire, funeste.

(2) Qui ont perdu toute leur verdure

¶ Puisq

¶ Puisque de tout secours,
L'esperance renverse,
Faut que j'aye recours
A la mort que tout verse &
Aussi ben je seu là
Davey tant barrula.

¶ O mort que j'ay chusi
Par ma granda madalli.
Et qui fa tout musi,
Vin seyc. de ta dalli
La si prin de mon jour,
Vingi nne de l'amour.

Le contrat de mariage entre Amidor & Lhauda est en vers françois; j'ai cru que le Lecteur en verroit quelques articles avec plaisir.

Item, en contemplation
De leur proche conjonction;
Thievena, bonne ménagère,
Mere de ladite Bergere,
Lui donne un liêt couvert de fleurs;
Pour y esteindre ses chaleurs:
A la charge que bien apprise,
Elle n'y lasche point sa prise.
Item, sa tante, qui souvent
Souffè mieux du cul que le vent,
Lui donne un four pour son usage;
A la charge qu'en son ménage
Elle mette bien le levain,
Et ne pétuiffè point en vain.
Item, l'épousée future,
Suiwant les loix de la nature,
Se constitue ses moutons,
Sa bouche, ses yeux, ses tettonis,

Et ce qu'elle a deffous sa coëte ,
 Que pour supplément de sa dote ,
 Elle exhibera dans la nuit ,
 Que l'un à l'autre doit sans bruit
 Tirer quelque coup d'estocade ,
 Pour enfoncer la baricade.
 Item , ledit futur époux ,
 Pour mourir entre deux genoux ,
 Et rendre son ame assouvie
 Au lieu où chacun prend la vie ,
 Se constitue tous ses biens ,
 Autant pour lui , que pour les siens ,
 A la forme de l'inventaire
 Fait ci-devant par moi Notaire.
 Item , outre un de ses boyaux ,
 Donne à l'épouse pour joyaux ,
 Deux perles en rondeur égales , &c.

(SUJET DE LA BOURGEOISE DE GRE-
 NOBLE.) Marciane , veuve & bourgeoise de Gre-
 noble , avoit une fille , nommée Diane ; Rochimon ,
 veuf aussi & de la même Ville , avoit un fils nommé
 Caffore , le jeune homme & la jeune fille s'aimoient ,
 & Marciane & Rochimon feignent de consentir à
 leur union ; mais ils avoient tous deux un autre pro-
 jet. Rochimon , amoureux de Diane , vouloit par su-
 percherie devenir son époux ; & Marciane , à qui
 Caffore plaisoit fort , comptoit avec la même adresse
 s'unir à lui ; les deux jeunes gens sont heureusement
 avertis de cette fourberie , & Caffore qui prévoit que
 son pere s'opposera à son mariage , tombe dans le dé-

THEATRE FRANÇOIS. 519

efpoir, & se fait Pelerin. Après mille aventures assez singulieres, trois Fées arrivent à Grenoble, prennent les jeunes amans sous leur protection, & terminent la piece par le mariage de Rochimon avec Marciane, & par celui de Cassore avec Diane. Plusieurs autres mariages se célèbrent en même tems; entre autres celui de Bergame, Docteur, avec la jeune Florinde, & tout le monde est content. Dans cette piece, qui est fort gaye & un peu libre, il n'y a que Gautier, pere du Docteur, & le Docteur, qui parlent en François. Je vais citer une partie d'une scène qui se passe entre eux deux.

G A U T I E R.

Je veux marier mon Garçon
A fille de bonne maison :
Viens-ça, mon fils, ma geniture;
Mon image, ma portraiture,
En ton visage on void le mien,
Et toi au mien tu vois le tien.
Regarde ma physionomie,
La tienne n'est que la copie;
Car la mienne est l'original :
Je suis celui qui dans un val,
Où tendent d'amour les amorces,
Ai fait trembler toutes mes forces
Pour t'engendrer semblable à moi :
Ta mere sçait bien comme quoi
J'ai travaillé à sa baubille,
Afin que tu ne fust point fille.
Je voulus, la premiere nuit
Qu'il fallut consumer sans bruit

Aux nopces notre mariage ,
 Qu'elle attachast à mon visage
 Sa forte imagination ,
 Afin qu'à la conception
 Elle te formast un beau mâle ,
 De Personne à la mienne égale :
 En conséquence, mon fils, je veux
 Avoir des enfans & neveux ,
 Qui perpétuent mon visage ,
 Au moyen de ton mariage.
 Je veux que ton corps soit conjoint ,
 Pour voir mon desir à ce point.

LE DOCTEUR.

Il faut, mon pere, que je fasse
 Plusieurs portraits de vostre face,
 Que j'aïlle dedans le Couvent
 Des repenties, où souvent
 L'on entend plaindre ces nonettes
 A deffaut des choses secrettes.

GAUTIER.

Il n'est pas permis aux Garçons.

LE DOCTEUR.

Pourveu que j'aye des calçons ,
 Vestu en fille découpée ,
 Faisant la jument eschapée ,
 Ces Abbeses qui vont cherchant
 L'aurore jusques au couchant ,
 Me feront mener en carrosse
 Pour me jeter dedans leur fosse ;
 Sans pitié de mes jeunes ans.

GAUTIER.

Et quand tu feras là-dedans ?

LE DOCTEUR.

Je les prendrai toutes pour femmes.

GAUTIER.

Je ne veux point de ces infâmes
Qui se sont mis à l'abandon,
Pour un morceau de cupidon :
Point de geuse, point d'éventée,
Je veux une fille arrestée.

LE DOCTEUR.

Elles sont toutes en arrest,
Attendant le chasseur tout prest.

GAUTIER.

J'ne veux point que ta tirasse
S'aille estendre sur telle chasse,
J'aime mieux que tu fois veneur
Dans une garenne d'honneur.

LE DOCTEUR.

On ne trouve dans la garenne
Que des conins, qui font de peine
A ceux qui les prennent aux trous.

GAUTIER.

Ceux qui les fuyent sont des fous.

LE DOCTEUR.

Mon pere, il vaut bien mieux se joindre.

GAUTIER.

A quelque vierge, car la moindre
Vaut mieux qu'un canon éventé,
Et qui par force est démonté.
Je veux que tu prenne une fille
Sortie de bonne famille,
Vertueuse en perfection,
Egale à ta condition.

518 THEATRE FRANÇOIS.

LE DOCTEUR.

Si au mariage agréable
Chacun doit prendre son semblable,
Je dois mettre la bague au doigt,
D'une repentie qui soit,
Comme moi vierge fort honneste,

GAUTIER.

Je ne veux point telle Moinette.

LE DOCTEUR.

Je serai pris pour suborneur,
Si à une fille d'honneur
Je suppose que je suis vierge;
Et me voilà sous un Concierge,
Parce que je ne suis pas tel,
Pour paroître devant l'Autel
Du Dieu hymen, qui ne demande
Que virginité pour offrande.

GAUTIER.

A ce compte la tienne est loin.

LE DOCTEUR.

Une fille dedans un coin
Me l'a ravi, me faisant faire
Ce que vous faites à ma mere.

GAUTIER.

Mais pourquoi as-tu consenti,
Que je n'aye été adverti?

LE DOCTEUR.

Je ne voulois pas condescendre:
Mais je n'ai pas pû me deffendre,
Car contestant & combattant,
J'ai esté ravi à l'instant,

G A U T I E R.

Ta jeupesse est donc déflorée,
 Et ma maison deshonorée !
 Mais j'employerai mes amis,
 Afin que ce crime commis
 En ta personne ne demeure
 Impuni : il faut qu'elle meure,
 Nomme-la-moi donc promptement,
 Que j'en poursuive châtement :
 Car je me déclare partie.

L E D O C T E U R.

C'est Jaaneton la repentie,
 Qui m'a tiré par mon manteau
 Pour me faire puiser de l'eau
 Dans une citerne profonde,
 Me remontrant que tout le monde
 Est sorti de semblable creux,
 Et qu'il falloit pour être heureux,
 Chercher au lieu de sa naissance
 Le bien de la réjouissance :
 A ce propos je me rendis.

G A U T I E R.

Et après tu condescendis.

L E D O C T E U R.

Toute montée à sa descente. . . .

G A U T I E R.

Ah ! cartogne moins innocente,
 Que la garce qui a forcé
 Son compere dans un fossé,
 Tu as fait entrer l'innocence
 Au lieu de sa convalescence,
 Pour ton plaisir desordonné :
 Mais je te veux couper le nez :

Va-t'en quérir mon arbalète,
 Ma cuirasse, mon pot en teste,
 Mon cimenterre, mon estoë,
 Et ma grande arquebuse à croc.

LE DOCTEUR.

Mon pere, à quoi faire tant d'armes ?
 Voulez-vous causer des allarmes ?

GAUTIER.

Je veux forcer cette maison,
 Qui est forcée à l'oraïson.

LE DOCTEUR.

Les chastes qui en sont Geolieres,
 Qui sont ces filles prisonnières,
 Afin d'exterminer l'amour,
 Vous feront repentir un jour,
 Si vous touchez ce reliquaire.

GAUTIER.

Qu'elles s'en aillent à Beaucaire
 Faire amas de confectïon,
 Pour préserver d'infestïon
 La jeunesse de cette Ville,
 Et non pas pour servir d'azile
 Aux serpens, qui comme jadis
 Ont figuré un Paradis
 A mon fils de leur vilainie :
 Si cette maison n'est punie.
 J'en ferai des cendres au vent.

1635.

DE LA PINELIERE, ANGEVIN.

HYPPOLITE, Tragédie, imitée de Sénèque

avec un Prologue en vers libres, une Préface du Sieur de Haut Galion, & un avis au Lecteur. PARIS, Ant. de Sommaville, 1635. in-8°.

(SUJET D'HYPPOLITE.) Par les éloges que l'on trouve à la tête de cette Tragédie, on peut aisément conjecturer que dans son tems elle eut le plus grand succès. Après l'avoir lue avec attention, je ne suis point étonné qu'elle ait fait un prodigieux effet sur les Spectateurs; elle est écrite avec chaleur, & l'on y trouve des scènes copiées d'après Sophocle & Euripide; quoique j'en donne un extrait, je renvoye le Lecteur à la Tragédie de Phédre de Racine. C'est absolument la même coupe, & la même intrigue. Phédre est amoureuse d'Hyppolite, sa nourrice flatte sa passion. Cette Reine déclare son amour au jeune Prince, qui ne l'écoute qu'avec horreur, & qui la quitte avec mépris; mais malheureusement il laisse son épée entre ses mains. A l'arrivée de Thésée; Phédre accuse Hyppolite de l'avoir voulu violer; son épée fait preuve contre lui; Thésée dévoue son fils à la colere de Neptune, &c. &c. La seule différence qu'il y ait entre ces deux pieces, c'est qu'on ne trouve point dans celle-ci l'Episode d'Aricie, que Racine a si heureusement employée; & que, pour inspirer plus de terreur dans le dénouement, la Pineliere établit que Phédre au désespoir de la mort d'Hyppolite, fait rassembler devant elle les membres éparç de ce malheureux Prince; & sans avoir égard à la présence de Thésée, à qui même elle reproche sa folle crédu.

lité , elle avoue sa honteuse passion pour ce jeune
ros , & se précipite sur son cadavre , en s'enfor
un poignard dans le cœur.

Pour donner une idée de la versification de
Tragédie , j'ai choisi le récit de la mort d'Hyppo
Si l'on compare celui ci avec celui de Racine , &
l'on examine en même tems le même endroit da
piece de Sénèque , on sera sans doute surpris de
combien Racine a sçu embellir & enrichir l'origi
latin ; & combien au contraire la Pinelière , par
imitation trop servile , l'a rendu foible & ennuye

Ecoutez donc , grand Roi , le funeste accident ,
Qui donne à ce jeune astre un si prompt occident.
A peine ayant sorti de la Cité d'Athènes ,
Neptune nous vit-il sur le bord de ses plaines ,
Où mon Prince en son char suivi de tous ses gens ,
Souffroit que ses chevaux fussent moins diligens ;
Qu'enflant l'humide dos de sa vaste campagne ,
Il fait de mille monts une seule montagne ,
Et dedans un moment s'échappant à nos yeux ;
D'un humide baiser va saluer les Cieux ,
Et ce qui nous ravit dedans cette aventure ,
Un grand calme sembloit endormir la nature ,
On voyoit voltiger sur l'eau mille alcyons ,
Tous les tyrans de l'air étoient sans passions ,
Ces tourbillons ailés , comme ils ont de coutume ,
Ne faisoient point blanchir le rivage d'écume ,
Ni bruire horriblement l'eau contre les rochers ;
Pour effrayer de loin les timides nochers ;
Le tonnerre est sans bruit , ou bien l'air sans tonnerre ,
Les rayons du Soleil dorant toute la terre ,
Tout le Ciel sans vapeur , ne fut jamais si pur ,
Et si quelques blancheurs pâissoient son azur ,

Le voile délicat de cette belle nue,
 Le rend plus agréable encore à notre vue.
 Ainsi plaissent les lys dessus l'herbe étalés,
 Ainsi l'on aime à voir dessus les flots salés,
 Les voiles blanchiffans avec l'azur de l'onde;
 Aucun vent n'enfle donc cette plaine profonde,
 Et sa propre colere élève ainsi ses eaux
 Jusqu'où brillent les feux des nocturnes flambeaux.
 La mer pour des vaisseaux n'a pas fait cet orage;
 Grosse & pleine d'un monstre, elle sort du rivage
 Et ce mont d'eau chargé de je ne sçai quel poids,
 Tombe dessus la terre, & roule vers le bois:
 Chacun de nous alors eut frayeur, & la crainte
 De ses pâles couleurs sur nos fronts s'étoit peinte.

T H E S É E.

Hyppolite eut-il peur, ou vit-il sans trembler
 Ces flots horriblement sur la terre rouler?

A T H Y S.

Mon Prince se moquant de nos ames si molles,
 Rassuroit tous ses gens avecque ses paroles.
 Amis, que craignez-vous, étant avecque moi?
 Quoi! Neptune pour vous est-il si plein d'effroi,
 Que sur la terre aussi vous craigniez sa colere?
 Au reste pensez-vous qu'il songe à nous déplaire?
 Ce Monarque est trop juste, il n'a pas ce dessein;
 Peut-être qu'il vomit quelque roc de son sein,
 Ou qu'il cache des-champs dans ce ventre fertile,
 Et proche de ces bords veut enfanter une isle.
 Il achevoit encor que ce vaste élément
 Ébranlant les rochers mugit horriblement:
 Alors ce-globe d'eau s'entr'ouvre, & sur le sable
 Vomit avecque effort un monstre épouvantable:
 Il est suivi d'un flot de l'élément amer,
 Qui lui fait sur la terre une petite mer,

Et redoublant la peur dont la troupe est atteinte ,
 Nous amène ce mal plus grand que notre crainte.

T H E S È E.

Ce prodige enfanté de la fureur de l'eau ,
 Parut-il à vos yeux sous quelque corps nouveau ?

A T H Y S.

C'étoit un grand taureau de ces humides plaines ,
 Qui seroit un géant même entre les balcines.
 Et sa tête & son col étoient du même teint
 Dont des flots de la mer le moite dos est peint ,
 Les fentes des naseaux sont largement ouvertes ,
 D'un rouge pâlisant ses costes sont couvertes ,
 Et le reste du corps tout d'écailles semé ,
 Tient de cet élément qui l'avoit animé :
 Les yeux étinceloient à cet effroi des ames ,
 Et sa gueule en s'ouvrant vomissoit mille flâmes.
 Tout tremble à son aspect , & cet objet d'horreur
 A tous ceux d'alentour donne de la terreur ,
 Les troupeaux effrayés courent par les campagnes ,
 Les chasseurs étonnés grimpent sur les montagnes ,
 Et parmi les forêts cherchent , pour se cacher ,
 Quelques buissons touffus ou le creux d'un rocher.
 Mon Prince sans trembler , & plein d'un grand courage ,
 Sans fuir honteusement de ce triste rivage ,
 Ranime ses chevaux de frayeur égarés ,
 Leur tient la bride roide , & les rend assurés.
 Ce monstre incontinent prend sa force , s'élance ,
 Et fond devers mon Prince avecque violence.
 Il crie , il frappe en vain , ses soins sont superflus ,
 Ses chevaux sont troublés , & n'obéissent plus ;
 Le monstre les poursuit , & quittant le derrière ,
 Les devance , s'arrête , & leur sert de barrière.
 Mon Prince sans pâlir lui jette des regards
 Capables de porter la peur au sein de Mars ,

Et d'une voix tonnante il lui dit ces paroles :
 Tu fais pour m'effrayer des menaces frivoles,
 J'ai de mon pere appris à vaincre les taureaux,
 Et ne les crains pas plus, quoiqu'ils viennent des eaux.

LYCRATE.

Cette grande valeur sans borne & sans limite,
 Fait certes, fait bien voir le pere d'Hyppolite.

THESÉE.

Faut-il que le vice entre en ces cœurs généreux ?
 Mais acheve.

ATHYS.

A l'aspect de cet objet affreux,
 Les chevaux étonnés de cette erreur si proche,
 Se cabrent aussi-tôt & renversent le coche :
 Et mon Priace, surpris dans un malheur si prompt,
 Tombe cruellement, & se meurtrit le front,
 En tombant il s'attache à son coche, & des rhens
 Il fait à ses deux pieds de malheureuses chaînes,
 Et plus à les défaire il employe d'effort,
 Il redouble les nœuds & les serre plus fort.
 Les chevaux cependant sans guide & sans contrainte ;
 Courent de tous côtés ou les porte la crainte,
 Et marquent leur chemin par des traces de sang,
 Rompent sur des rochers où sa tête ou son flanc,
 Des rochers dans le bois, & du bois au rivage,
 Ils laissent des morceaux de son rare visage.
 De sanglantes noirceurs tout son beau front est peint ;
 Les ronces vont brisant les roses de son teint ;
 L'on voit de cette horreur les épines tremblantes,
 Montrer de ses cheveux sur des pointes sanglantes ;
 Un buisson en passant retient un de ses yeux,
 Ce qui reste en ce lieu s'arrache en d'autres lieux,
 Sa tête sans visage après le coche roule,
 Et le long des rochers la cervelle découle.

Les chevaux ignorans de ces tristes malheurs ,
 Traînent le corps gêné des dernières douleurs.
 Enfin ce tronc sanglant en morceaux se sépare ,
 Et mis en mille lieux de soi-même s'égaré.
 Mes compagnons témoins d'une telle rigueur ,
 Tous les larmes aux yeux & la tristesse au cœur ,
 De ce corps que les Dieux firent incomparable ,
 Cherchoient de tous côtés le reste déplorable.
 Nous trouvions seul à seul en des lieux différens
 Du sang glacé sur l'herbe , & des membres mourans ,
 Les chiens tristes aussi du malheur de leur maître ,
 Sentoient ceux que les bois empêchoient de paroître.

1636.

LE DUELLISTE MALHEUREUX , Tragi-
 Comédie. Piece nouvelle pleine d'intrigues à la mo-
 de, suivant le tems, non jamais vûe ou imprimée,
 avec un avis au Lecteur. ROUEN, Guillaume de la
 Haye, 1636. in-4°.

(SUJET DU DUELLISTE MALHEUREUX.)

Le Duelliste rencontre Onomaste, il s'imagine que
 celui-ci l'a regardé avec mépris, il lui envoie un car-
 tel, se bat contre lui & est désarmé. Ce Duelliste
 étoit amoureux de Glicere, qui se plaint à lui d'un
 Poëte qui avoit fait des vers contre elle : le Duelliste
 promet de la venger, il va chercher le Poëte, il veut
 lui donner cent coups de bâton, mais le Poëte lui
 arrache son bâton, & lui en donne à lui-même une
 grande quantité de coups. Cependant Majordome
 devient amoureux de Glicere, elle en fait confidence

Duelliste , qui sur le champ appelle son rival en el , il est encore blessé & desarmé. Majordome porte l'épée du Duelliste aux pieds de Glicere , & lui montre tant d'amour , qu'elle se laisse séduire & accorde les dernières faveurs. Le Duelliste a entre diverses aventures , il met l'épée à la main contre un Soldat , qui le desarme ; il se bat contre Arimand , un de ses amis , qu'il avoit pris pour son sergent , & dont il veut éprouver le courage ; il est blessé. Enfin il va trouver Glicere qui lui conseille , puisqu'il est si malheureux dans tous ses combats , de se faire ermite. La Duelliste goûte cet avis , & le suit. Cet Arimand , le dernier contre lequel le Duelliste s'est battu , étoit amoureux de Lydie , & la recherchoit pour le mariage ; mais il avoit déjà prévenu les privilèges de l'hymen , ils ont cette scène ensemble :

Lydie entrera tristement.

Arimand allant la trouver.

Mais voici ma maîtresse : eh ! bien , mon petit cœur ,
 Mes amours , mes desirs , mon maître , mon vainqueur ;
 Je t'ai laissée au lit : étois-tu trop lassée ?
 N'avois-tu point assez dormi la nuit passée ?
 Je n'ai pas fait de bruit sortant d'auprès de toi ,
 M'as-tu sentis lever , sans mentir , dis le moi ?
 Tes yeux étoient fermés , me levant de ta couche ,
 J'ai cueilli le baiser doucement sur ta bouche ,
 Puis je t'ai recouverte , & tirant le rideau
 Je suis descendu bas , sans mulles , sans chapeau ,
 Craignant de t'éveiller ; car j'aime tant ton aise .
 Mon cœur , approche-toi , permets que je te baise .

Regardant le Peuple.

Ne vous mocquez de moi d'aller idolâtrant
 Ces beaux yeux dont les traits vont mon cœur pénétrant
 Des pointes de l'amour : mon ame en est meurtrie,
 Car de les adorer, ce n'est qu'idolâtrié ;
 Baïse-moi donc, mon cœur, tu me fais trop languir.
 Allons encor un coup sur tes lèvres cueillir
 Ce nectar de vernis ; ne fais point la fâcheuse,
 Crains-tu qu'on ne te voye ? Es-tu encore honteuse ?
 On ne s'en cache plus ; chacune en fait autant,
 C'étoit au tems passé ; mais non pas maintenant :
 Un Dieu nous le commande, instruit de la nature
 A faire son semblable, & brusquer l'aventure :
 Allons sans plus tarder.

L Y D I E.

Eh ! Monsieur, mon honneur ?

A R I M A N D.

De garder ce trésor, ce m'est un grand bonheur.

L Y D I E.

Mais vous m'avez promis la foi de mariage ?

A R I M A N D.

Je l'ai promise ! & vous ?

L Y D I E *pleurante.*

Vous en avez un gage
 Trop fort pour en douter, je suis du tout à vous ;
 Et, Monsieur, exaucez ma priere à genoux :
 Vous avez mon honneur, j'ai votre foi promise,
 Allons nous marier, allons droit à l'Eglise ;
 Nous trouverons un Prêtre, allons sans plus tarder ;
 Faisons taire le monde ; on vient me regarder
 Jusques dessous le nez, & deviens si honteuse :

Quand

Quand la fille a failli, ô ! qu'elle est malheureuse :
 Tu ne te hâtes point ! allons donc promptement,
 Aurois-je été trompée en prenant ton serment ?
 Répons ? quels souvenirs roulent dans sa pensée ?
 Voudrois-tu me laisser en ce point offensée ?
 Ayant joui de moi me vouloir mépriser ?

Enfin Majordome avec Glicere, Arimand avec Lydie, vont trouver ensemble le nouvel Hermite, qui leur donne la bénédiction nuptiale, & qui les unit.

Il est difficile de voir une piece plus mauvaise, plus plate, plus mal écrite, & plus indécente que celle-ci.

1636.

CHARLES BEYS, mort en 1659. Il fut mis à la Bastille, ayant été soupçonné d'avoir écrit contre le Gouvernement. Son innocence reconnue l'en fit sortir promptement.

L'HOSPITAL DES FOUX, Tragi-Comédie, avec un avis au Lecteur. PARIS, Toussaint Quinet, 1636. in 4°.

La même, 1639. in-12.

LE JALOUX SANS SUJET, Tragi-Comédie, dédiée à M. de Gondy, Abbé de Buzay. PARIS, Toussaint Quinet, 1636. in-4°.

CELINE, ou LES FRERES RIVAUX. Tragi-Comédie. PARIS, Toussaint Quinet, 1637. in-4°.

530. THEATRE FRANÇOIS.

L'AMANT LIBERAL, Tragi Comédie. PARIS; Toussaint Quinet, 1638. in-4°. C'est la même que celle qui est à l'article de Bouscal. Cette piece est douteuse entre les deux Auteurs.

LES ILLUSTRES FOUX, Comédie en cinq actes, en vers, dédiée à M. le Duc d'Arpajon. PARIS, Olivier de Varennes, 1653. in-4°.

(SUJET DE L'HOSPITAL DES FOUX.)

Je ne donnerai point en ce moment-ci l'extrait de cette piece, qui est absolument le même fond que l'ouvrage que Beys fit représenter quelque tems après sous le titre des Illustres Foux; ainsi je renvoye mes Lecteurs à l'extrait que je donnerai de cette Comédie. Je les avertis seulement que dans la dernière, l'Auteur a eu soin de changer tous les noms des Acteurs, qu'il a distribué différemment ses scènes, qu'il y en a ajouté quelques-unes, & supprimé d'autres; qu'il a aussi transposé & retranché des vers, qu'il y en a mis de nouveaux, & que malgré la peine qu'il s'est donnée à toutes ces différentes corrections, la piece n'en est pas meilleure, & n'eut qu'un médiocre succès.

(SUJET DU JALOUX SANS SUJET.)

Alindor, amoureux de Clarice, devient sans motif jaloux de Belanire, qui loin d'en vouloir à sa maîtresse, adoroit au contraire Arthemise, qui dédaignoit ses soins, & qui aimoit & étoit aimé d'Erace. La jalousie d'Alindor, & les mépris d'Arthemise déterminent Belanire à offrir ses vœux à Clarice, dont il est

reçu très froidement : malgré l'extrême jalousie d'Alindor, elle lui donnoit la préférence sur tous les rivaux. Cet amant inquiet des assiduités de Belanire, imagine pour l'écartier de chez sa maîtresse d'engager Erace son ami, de feindre de l'amour pour Clarice, & de laisser entrevoir à Belanire, qu'il le verra sans chagrin possesseur d'Arthemise ; par ce moyen il espere avoir l'occasion de voir plus souvent sa maîtresse, étant bien sûr que son ami, qui est riche, sera reçu tout favorablement par le pere de Clarice, qui est un vieil avare, qui l'avoit refusé à cause de son peu de fortune. Cette intrigue est concertée entre Alindor, Erace, Clarice & Arthemise. Tout alloit le mieux du monde, Erace avoit introduit Alindor, comme son ami, chez le pere de Clarice : Belanire séduit par de fausses apparences, s'étoit livré tout entier à Arthemise, & ne voyoit plus Clarice, quand tout-à-coup Alindor se livre à ses jaloux soupçons, & se persuade qu'il est trahi par Erace. Il en porte les plaintes les plus ameres à Arthemise, & lui persuade enfin que son amant est infidele. Arthemise furieuse, jure de ne plus revoir ce perfide : ce n'étoit point là le projet d'Alindor, il vouloit au contraire qu'elle le rappellât auprès d'elle, & qu'elle lui défendit de revoir Clarice ; mais cette belle se livre toute entiere à son ressentiment, ce qui met encore Alindor dans un plus grand embarras. Cependant Arthemise a une explication avec Erace, qui se justifie aisément, & qui

piqué du procédé d'Alindor l'appelle en duel ; celui-ci ne veut point se battre contre son ami , à qui il avoue les torts & le malheureux penchant qui le porte à la jalousie. Enfin on convient qu'Erace ira trouver le pere de Clarice , qu'elle lui avouera qu'elle aime & qu'elle est aimée d'Alindor , & qu'il fera son possible pour le déterminer à lui donner la main de sa fille. Après bien des difficultés , le vieillard reçoit Alindor pour son gendre ; Erace épouse en même-tems Arthemise , & Belanire , dont on ne sçavoit que faire , & qui se voyoit sans femme , rencontre heureusement une sœur d'Arthemise , qui veut bien s'unir avec lui.

L'intrigue de cette piece , qui est fort compliquée , est conduite avec sagesse & clarté. Cette Tragi-Comédie eut dans son tems quelque succès. Voici un endroit qui fera juger du style , & qui convient au sujet ; c'est le portrait de la jalousie.

Pour ne vous point flatter , ce lâche mouvement
Souvent n'a point de cause , & naît en un moment ;
Un cœur bien généreux n'en est gueres capable ,
Et souvent l'esprit seul de ce mal est coupable ;
Dans cette passion chacun le veut flatter ,
Il cherche des moyens , afin de l'irriter ,
Et pourvu que son ame en soit bien possédée ,
S'il n'en trouve en effet , il en trouve en idée :
Nous le voyons lui-même , à lui-même trompeur ;
Il se fait des sujets & de peine & de peur ,
Il compose en veillant des songes détestables ,
Et les veut par après prendre pour des véritables ;

Il s'offense de tout , il tient tout pour suspect .
 Il prend en même part l'injure & le respect ,
 Il craint la modestie , a peur de l'insolence ,
 Et le discours le blesse autant que le silence .

(SUJET DE CELINE.) Lisamor & Celine avoient été élevés ensemble dans une campagne éloignée de Coppenhague , ils ignoroient à qui ils devoient le jour , & ils gardoient les moutons. A force de valeur , Lisamor rend des services si considérables à l'Etat , qu'il en appelle à la Cour de Dannemarck , où il fait la plus brillante fortune. Celine trouve aussi le moyen de s'introduire dans la même Cour , & d'y avoir une grande considération ; enchantée de retrouver celui avec qui elle avoit passé son enfance , elle ne peut s'empêcher de l'aimer , elle lui découvre sa tendresse ; mais Lisamor uniquement occupé de la gloire , ne veut point contracter d'engagement. Therfandre & Lisidas , fils du Duc de Moscovie , voyant Celine , en deviennent amoureux , & se cachent mutuellement les sentimens que cette beauté leur inspire ; d'un autre côté Agante & Caliste , filles du Roi de Danne-marck , sont éprises des charmes de Lisamor , qui les reçoit toutes deux avec la même indifférence. Cette double rivalité des deux freres & des deux sœurs , produit quelques incidens , & brouille tout le monde. Enfin arrive le dénouement , qui , je l'avoue , est un peu tiré par les cheveux : on découvre tout-à-coup à certaines marques que porte Celine , qu'elle est fille

du Duc de Moscovie ; elle avoit été changée au berceau , & prise ensuite par des Corsaires ; en même tems , par le moyen d'une chaîne que Lisamor avoit toujours à son col , il est reconnu pour fils du Roi de Dannemarck : après cette double reconnoissance , Lisamor épouse Celine , & les deux Princes de Moscovie épousent les deux Princesses de Dannemarck.

Cette piece est froide & languissante , & la verification en est si médiocre , que je n'ai pas trouvé un seul endroit qui méritât d'être cité.

(SUJET DE L'AMANT LIBERAL.) J'ai déjà dit à l'article de Boufcal , qu'il avoit composé cette piece de concert avec Beys , ainsi elle appartient également à l'article de ces deux Auteurs , quoique l'on trouve deux éditions de cet ouvrage , l'une de 1637. l'autre de 1638. Je peux assurer qu'il n'y en a eu qu'une seule , & qu'on a tout au plus changé le frontispice , ou que c'est une faute d'impression. Ceux qui auront envie de connoître ce Drame , en trouveront l'extrait sous l'année 1631. à l'article de Scuderi , qui a aussi traité ce même sujet , & sous le même titre , en changeant seulement le nom des Acteurs , & en composant d'autres vers. Il est apparent que Beys & Boufcal montrèrent leur ouvrage , & que Scuderi en ayant trouvé la fable intéressante , voulut se l'approprier ; & il est sûr que la piece & les vers de ce dernier valent beaucoup mieux que ceux des deux autres.

(SUJET DES ILLUSTRES FOUX.) Dom Alrede , amoureux depuis long-tems de Luciane ,

n'ayant pû l'obtenir de ses parens, la presse de quitter sa patrie, & de le suivre déguisée en homme. Cette tendre amante y consent, & ils partent. Ils rencontrent en chemin des voleurs, Luciane veut en vain se défendre, elle est bien-tôt desarmée; son amant après la plus vigoureuse défense, éprouve aussi le même sort. Le chef des brigands ayant reconnu le sexe de Luciane, en devient amoureux; & pour se débarrasser de Dom Alfrede, il ordonne qu'on le précipite dans la mer. La douleur que celui-ci ressent de la perte de sa chere Luciane, lui fait envisager la mort avec plaisir: il tient même des discours si tendres, si touchans, qu'il attendrit l'ame de ces barbares, qui non-seulement n'écoutent point l'ordre de leur Capitaine, mais même qui le mettent en liberté. Il se réfugie à Valence où il rencontre un de ses amis, qui le conduit à l'Hôpital des foux; on peut juger de sa situation lorsqu'il y reconnoît Luciane: l'esprit avoit tourné à cette belle, lorsque les voleurs étoient venus rendre compte à leur chef, qu'ils venoient de faire périr Dom Alfrede: & ce Capitaine ne voulant pas se charger d'une folle, l'avoit envoyée à l'Hôpital. Dès qu'elle reconnoît son amant, elle recouvre son bon sens; ils méditent ensemble les moyens de la tirer de cette honteuse prison. Dans ce moment il entend du bruit, il voit un homme poursuivi par des Soldats, il met l'épée à la main & le délivre. Il ignoroit combien il étoit heureux d'avoir rendu un service si im-

portant à cet inconnu ; c'étoit Dom Alfonse , frere de Luciane. Il est bon de sçavoir que ce Dom Alfonse , dans l'intention de venger l'honneur de sa sœur , avoit été chez Dom Alfrede pour l'appeller en duel , qu'il y avoit vu Julie , sœur de Dom Alfrede , qu'il en étoit devenu amoureux , & qu'après quelques événemens il l'avoit enlevée. Peu de tems après il avoit été forcé de s'en séparer , parce que s'étant battu contre un homme qu'il avoit tué , il avoit été contraint de se sauver promptement ; il raconte son histoire à son libérateur , qui ne se fait pas reconnoître : il le recommande ensuite à Dom Pedre son ami , qui avoit le plus grand crédit dans Valence. Alfrede persuade à Dom Pedre qu'il a les raisons les plus essentielles de se cacher quelque tems , & lui demande d'être enfermé dans l'Hôpital des foux , on le met près de Luciane , & on ne doute pas de sa folie , aux caresses qu'on lui voit faire à cette belle , qui n'ayant pas quitté ses vêtemens , passe pour un homme. Cependant Julie inquiète de son amant , arrive à Valence pour le chercher , elle étoit suivie d'un Seigneur François , nommé Tirinte , qui est amoureux d'elle , mais dont elle méprisoit l'hommage. Tirinte par curiosité va voir l'Hôpital des foux , il est touché de la grace & de la beauté de Luciane , qu'il prend pour un jeune homme , & le délivre avec de l'argent. On comprend le désespoir d'Alfrede , lorsqu'il se voit séparer de tout ce qu'il aime ; il raconte alors son histoire ; mais plus il

assure que Luciane est une femme, & qu'elle est sa maîtresse, plus on le croit fou ; il devient furieux, & on le resserre plus étroitement. Cette scène est très-comique. Luciane se rencontre avec Julie, elles se prennent bientôt d'amitié, & se confient mutuellement leurs aventures : elles vont ensemble à l'Hôpital, Julie embrasse son frere ; Luciane, qui n'avoit point encore quitté ses habits d'homme, embrasse son amie, & Dom Alfonse survient dans ce même instant, il traite Julie d'infidelle, l'accable de reproches, & veut tuer Luciane ; elle se jette à son col, & se fait reconnoître pour sa sœur ; Dom Alfrede se découvre alors, comme ils étoient tous les deux également coupables, ils se pardonnent mutuellement. Dom Alfrede sort de cet indigne séjour ; & son mariage avec Luciane, & celui de Dom Alfonse avec Julie, terminent cette piece, qui est médiocre, dont l'intrigue est très compliquée, & où l'on trouve plusieurs scènes épisodiques entre les principaux foux de l'Hôpital : on fait successivement paroître des Musiciens, des Poëtes, des Alchymistes, des Astrologues, des Comédiens, &c. qui ne jettent aucune gaieté dans cet ouvrage, où je n'ai pu trouver un endroit qui valût la peine d'être rapporté.

1636.

ISAAC DE BENSERADE, de l'Académie Française, né à Lions, près Rouen, en 1612. mort en 1691.

LA CLEOPATRE, Tragédie, dédiée à Monseigneur le Cardinal de Richelieu. PARIS, Ant. de Sommaville, 1636. in-4°.

538 THEATRE FRANÇOIS.

LA MORT D'ACHILLE, ET LA DISPUTE DE SES ARMES, Tragédie, dédiée au Roi. PARIS, Ant. de Sommaville, 1637. in-4°.

IPHIS ET JANTE, Comédie en cinq actes, dédiée à M. de Beautru, Introduceur des Ambassadeurs. PARIS, Ant. de Sommaville, 1637. in-4°.

GUSTAPHE, OU L'HEUREUSE AMBITION, Tragi Comédie, dédiée à M. le Marquis de Hunaudaye, Comte de Plesaret. PARIS, Ant. de Sommaville, 1637. in-4°.

MELEAGRE, Tragédie, dédiée à M. le Marquis de Brezé. PARIS, Antoine de Sommaville, 1641. in-4°.

LA PUCELLE D'ORLEANS, Tragédie. PARIS, Ant. de Sommaville, 1642. in-4°.

Cette dernière pièce est douteuse entre lui & la Menardière.

(SUJET DE CLEOPATRE.) J'ai déjà donné l'extrait de cette Tragédie, sous l'année 1568. à l'article de Robert Garnier. La coupe & l'intrigue de celle-ci, étant absolument les mêmes, je renvoie mes Lecteurs à celle du seizième siècle, en les assurant qu'elle est certainement beaucoup mieux écrite & beaucoup plus intéressante, que celle de Benzerade; pour les faire juger du style des deux Auteurs, je mettrai sous leurs yeux le morceau le plus poétique que j'ai pu trouver dans la Tragédie de ce dernier; je rapporterai après cela ce que dans la même position

Garnier fait dire à son Lecteur , & que l'on a déjà trouvé lorsque j'ai donné l'extrait de sa Cléopatre.

D I R C E T , Garde d'Antoine. (*Dans Benferade.*)

. Du haut du tombeau ,
 Ses filles d'une corde attiroient ce fardeau :
 La Reine même aidoit en ce vil exercice ;
 Ses délicates mains y faisoient leur office ,
 Ses efforts étoient grands ; on n'eût pas tiré mieux ,
 Et son front paroïssoit mouillé comme ses yeux.
 Antoine suspendant la douleur qui le blesse ,
 Pour y contribuer avecque sa foiblesse ,
 Tendoit ses bras mourans , les roidissoit exprès ,
 Se soulevoit un peu , mais retomboit après.

D I R C E T . (*Dans Robert Garnier.*)

Jamais rien si pireux au monde ne fut veu :
 L'on montoit d'une corde Antoine peu à peu ,
 Que l'ame alloit laissant ; sa barbe mal peignée ,
 Sa face & sa poitrine étoit de sang baignée ,
 Toutes fois tout hideux & mourant qu'il estoit ,
 Ses yeux demy-couverts sur la Reine jettoit ,
 Luy tendoit les deux mains , se foulevoit luy-même ,
 Mais son corps retomboit d'une foiblesse extrême.

La miserable Dame , ayant les yeux mouillés ,
 Les cheveux sur le front sans art esparpillés ,
 La poitrine de coups sanglamment plombée ,
 Se penchoit contré bas , à teste recourbée ,
 S'eslançoit à la corde , & de tout son effort
 Courageuse attiroit cet homme demy-mort :
 Le sang luy devaloit au visage de peine ,
 Les nerfs luy roidissoient , elle étoit hors d'haleine.

Le peuple qui d'à bas amassé regardoit ,
 De gestes & de voix à l'envy luy aidoit :
 Tous crioient , l'exhortoient & souffroient en leur ame ;
 Peinant , suant , ainú que cette pauvre Dame ,

Toutésfois invaincue , au travail dura tant ,
 De ses femmes aidée , & d'un cœur si constant ,
 Qu'Antoine fut tiré dans le sépulchre sombre ,
 Où je crois que des morts il augmente le nombre.

(SUJET DE LA MORT D'ACHILLE ET DE LA DISPUTE DE SES ARMES.) Suivant le titre que porte cette piece , elle renferme un double sujet , la mort du fils de Thetis , & la dispute entre Ajax & Ulysse au sujet de ses armes. Ce n'est pas le seul défaut de cet ouvrage que je préférerois cependant au précédent , quoiqu'il ne soit ni mieux écrit ni plus intéressant ; mais Benferade a puisé son sujet dans Homere , & il copie des traits de ce grand homme , qui , tout défigurés qu'ils sont , conservent encore ce ton de grandeur & de sublimité , qui caractérise les écrits de ce Prince des Poëtes.

Priam vient redemander à Achille le corps de son fils Hector ; le Héros grec ne lui accorde cette grace , que sous la condition que le Roi des Troyens lui donnera sa fille Polixene en mariage : Priam y consent avec joye , & obtient d'Achille qu'il ne combattra plus pour le parti des Grecs. Ajax & Ulysse viennent en vain le presser de se joindre à eux pour repousser les Troyens ; Achille tient la parole qu'il vient de donner , & reste dans sa tante : mais malheureusement Troïle , fils de Priam , qui ignoroit l'alliance promise entre son pere & Achille , vient le braver jusques sous ses pavillons. Ce Héros ne peut soutenir un pareil affront , sort , combat Troïle , & le tue. La

mort de ce jeune Prince jette la consternation dans Troye ; son frere Pâris veut absolument le venger , il va trouver le fils de Thetis , & l'engage à venir dans Troye , pour contracter aux pieds des Autels son hymen avec Polixene. L'amoureux Achille y vole , entre dans le Temple , & Pâris le tue en trahison au moment qu'il alloit prononcer le serment qui le rendoit gendre de Priam. C'est ainsi que finit ce qu'on peut appeller la premiere partie de cette Tragédie. Après ce funeste événement qui se passe dans le quatrième acte. Ajax & Ulysse disputent les armes de ce Héros , après avoir fait chacun une très-longue harangue , où ils rapportent leurs différens exploits , & où ils vantent les services importans qu'ils ont rendus à l'armée : les Grecs décident en faveur d'Ulysse , & Ajax se tue de désespoir.

(SUJET D'IPHIS ET JANTE.) Cette Comédie est tirée du neuvième Livre des Métamorphoses d'Ovide ; & pour rendre son Poëme plus théâtral , l'Auteur y a ajouté quelques épisodes. Iphis , quoique fille , avoit toujours été élevée comme un garçon ; sa mere ayant été obligée de cacher son sexe , parce que son mari lui avoit ordonné en cas qu'elle n'accouchât que d'une fille , de la faire exposer. Iphis , trompé lui-même sur son sexe , étoit devenu amoureux de la jeune Jante ; leurs parens d'accord , le mariage fut bientôt arrêté. La mere d'Iphis , qui seule étoit dans le secret , fait de vains efforts pour s'y opposer.

Ce mariage ridicule se célèbre , & l'on se doute bien de ce qui arriva la première nuit des nœces. Le pauvre Iphis , privé des douceurs dont il se flattoit de jouir , va trouver sa mere , & lui rend compte ainsi de ce qui s'est passé.

I P H I S.

Ce que le jour cachoit , la nuit l'a decouvert :
 Nous eussions bien voulu contenter nostre envie ,
 Et je ne fus jamais si triste & si ravie.
 Son mescontentement me donnoit du soucy ,
 Mais la possession me ravissoit aussy ,
 Et quoique mon ardeur me fût fort inutile ,
 J'oublois quelque temps que j'estois une fille.
 Je ne receus jamais tant de contentemens ,
 Je me laissois aller à mes ravissements ,
 D'un baiser j'apaisois mes amoureuses fièvres ,
 Et mon ame venoit jusqu'au bord de mes lèvres.
 Dans le doux sentiment de ces biens superflus ,
 J'oublois celuy même où j'aspirois le plus.
 J'embrassois ce beau corps , dont la blancheur extrême
 M'excitoit à luy faire une place en moy-même :
 Je touchois , je baisois , j'avois le cœur content.

T E L E T U Z E.

Vous n'avez qu'à vous voir , vous en verrez autant.
 L'on n'a jamais parlé d'un amour de la sorte :
 Qu'elle fait sur vos sens une impression forte ?
 Encor qu'a-t'elle dit , lorsqu'elle a reconnu
 Qu'un garçon comme vous est fille estant tout nu ?

I P H I S.

Hélas ! qu'eust-elle dit ? elle estoit occupée
 A se plaindre tous bas d'avoir esté trompée ,
 Et son cœur me disoit par de secrets soupirs ,
 Qu'il ne rencontroit pas le but de ses desirs.
 Je lui baisé le sein , je passé sur sa bouche ,
 Mais elle s'en émeut aussi peu qu'une souche ,

Et reçoit de ma part , comme d'un importun ,
 Mille de mes baisers , sans m'en rendre pas un.
 Le jour vient , je la voy qui se leve & s'habille ,
 Honteuse de se voir la femme d'une fille.

Enfin ne sçachant quel parti prendre , Iphis se rend au Temple d'Isis , il implore son secours : la Déesse exauce ses vœux , & la change en garçon ; plein de reconnoissance pour la Déesse & d'amour pour sa chere Jante , il vole pour lui faire part des bontés d'Isis.

Cette piece n'est pas mal écrite , mais elle est froide & languissante.

(S U J E T D E G U S T A P H E .) Ce Prince , fils aîné du Roi de Perse , se révolte contre son pere , perd une bataille , est obligé de s'enfuir , & il se réfugie dans le Turquestan , où il vit inconnu. Il est nécessaire de sçavoir que le plus grand chagrin que ressentoit Gustaphe , étoit d'avoir été obligé de quitter la Princesse Celinte , dont il étoit amoureux , & dont il étoit aimé. Un jour que ce Prince étoit dans la Capitale du Turquestan , il apprend que ce jour-là même le Roi vouloit marier sa fille Amasie , & que suivant l'usage du Pays , tous ceux qui prétendoient à cet hymen glorieux , alloient se rassembler dans la cour du Palais , que la Princesse paroîtroit alors une pomme à la main , & qu'elle la remettroit à celui à qui elle donneroit la préférence. Gustaphe par simple curiosi-

té, veut être témoin de cette cérémonie ; & l'on peut juger de sa surprise lorsqu'il reçoit la pomme des mains de la Princesse. Cette préférence flatteuse triomphe de son amour pour Celinte, & il paroît devant Amasie pénétré de joye & de reconnoissance. Le Roi n'étoit pas si content d'avoir pour gendre un simple inconnu, & cherchant à s'en défaire, il l'envoye combattre un Prince voisin qui s'étoit révolté, se flattant qu'il périra dans cette expédition. Son attente est trompée, Gustaphe, toujours victorieux, triomphe de son ennemi, & ramene le calme dans le Turquestan. Un jour les Soldats lui amenerent un inconnu, qui demandoit à lui parler en particulier : ce Général l'admet dans son cabinet, & l'on peut juger de sa surprise lorsque dans cet inconnu, il reconnoit la Princesse Celinte, que l'amour avoit forcée à quitter la Perse pour le chercher. Voici comment elle s'explique avec lui :

C E L I N T E.

Que tu m'as fait pleurer ! que j'ay maudy les armes !
 Jamais pour un amant on ne vit tant de larmes,
 Et j'en ai plus versé pour la fuite du mien,
 Que Didon pour la fuite, & le crime du sien.
 Je m'estimois l'objet qui te faisoit tout faire,
 Et quand on t'accusoit d'avoir trahi ton pere,
 Mon esprit, sans le croire, oyant parler de toy,
 Pensoit qu'on t'accusast de me fausser la foy ;
 Et si quelqu'un disoit, c'est un Prince rebelle :
 Vous mentez, répondois-je, il m'est toujours fidele.
 La Cour avoit pitié des pleurs que je versois,
 Combien a-t'on voulu les essuyer de fois ?

Mais de cette douleur que mon ame a sentie,
 Les consolations ont fait une partie.
 Quelquefois je trouvois des divertissemens
 Aux Livres qui traitoient des malheureux amans ;
 Y voyant d'un Pâris Enone abandonnée,
 Et balançant mon sort avec sa destinée,
 O rivale d'Helene ! ô mon doux entretien !
 Mon malheur, m'écrtois-je, est moindre que le tien :
 Quoy qu'ait fait contre moy la fortune inhumaine,
 Je n'ay que partagé la moitié de ta peine,
 Veu que l'aimable objet de ton ennuy pressant
 Fut absent & volage, & le mien n'est qu'absent,
 C'est comme j'ay vécu depuis que la fortune
 Rend à mes passions ta disgrâce commune ;
 Mais as-tu conservé ton amour, & ta foy ?
 As-tu fait, cher amant, ce que j'ay fait pour toy ?
 T'es-tu bien souvenu de la pauvre Celinte.

Q U S T A P H E

Quoiqu'on ait entendu mes soupirs, & ma plainte,
 Icy mon ame avoue à sa confusion,
 Qu'elle a trop peu souffert en cette occasion :
 Vostre absence n'est pas un tourment ordinaire ;
 Enfin je n'ay pas fait ce que je devois faire.

C E L I N T E.

Par-là tous les amans cherchent à discourir :
 Tu veux dire comme eux que tu devois mourir,
 Mais ton heureuse vie est indigne de blâme.

Q U S T A P H E.

Non ; je suis criminel ; je m'accuse, Madame,
 Je n'ay point témoigné ce juste désespoir,
 Que loing de vos beaux yeux je devois concevoir ;
 Je n'ay point senti cette ardeur bien-aimée,
 Dont mon ame à jamais devoit estre enflâmée ;

J'ay révéte trop peu de si charmans appas :
Croyez-le , ma Princeffe.

CELINTE.

Ha ! je ne le croy pas.

GUSTAPHE.

Qu'en cet aveuglement son sort est pitoyable !
Et que mon crime est grand , puisqu'il est incroyable !
Madame , il n'est plus temps de le diffimuler ,
Qui pécha sans rougir , sans honte doit parler.
Vostre cœur qu'il faudra que ma mort satisfasse ,
A besoin de constance , & j'ay besoin de grace ,
Tous les retardemens sont icy superflus.

CELINTE.

Quelle grace veux-tu ?

GUSTAPHE.

Que vous ne m'aimiez plus.

CELINTE.

Ma haine est-ce une grace ?

GUSTAPHE.

Une faveur insigne !

CELINTE.

Quoy ! mon amour vous nuit ?

GUSTAPHE.

Non ; mais j'en suis indigne !

Je dois-je réveler ?

CELINTE.

Vous en estes prié ,

G U S T A P H E.

Je suis...

C E L I N T E.

Achievez tost... vous estes ?

G U S T A P H E.

Marié.

C E L I N T E.

Vous estes marié!

G U S T A P H E,

Telle est ma destinée,

Et vous avez raison d'en paroistre étonnée.

C E L I N T E.

Possible raillez-vous ?

G U S T A P H E.

Ha ! Madame, en ce point

C'est à mon grand regret que je ne raille point ;
Hélas ! je vous raconte une chose trop vraie.

C E L I N T E.

O comble de mes maux ! ô ma dernière playe !
Mais mon ame à ce coup se devoit préparer.

G U S T A P H E.

Madame, c'est un trait que je n'ay sceu parer ;
Malgré ma passion qui l'en vouloit deffendre ;
Du Roy de ce pays le sort m'a fait le gendre ;
Comme tel d'Artaban j'ay l'orgueil abattu ,
Vous tirant des prisons.

C E L I N T E.

Que ne m'y laissois-tu ? &c.

La tendre Celinte ne pouvant plus épouser son cher
Gustaphe , lui demande pour toute grace de lui laisser

M m ij

garder ses habits d'homme . & sous ce travestissement de la donner pour Ecuyer à la Princesse Amasie : Gustaphe y consent , & lorsqu'il présente ce jeune Gentilhomme à sa femme , cela produit une scène assez singuliere ; Celinte tout d'abord découvre son sexe à la Princesse , & lui conte sa véritable histoire. Gustaphe tremble qu'à la fin elle ne le fasse reconnoître pour le volage amant dont elle se plaint. Mais Celinte contente de lui avoir donné ce moment d'inquiétude , laisse tout le monde dans la même ignorance du sort de l'époux d'Amasie. Enfin Zarir , frere de Gustaphe , arrive dans le Turquestan , le reconnoît & lui apprend que le Roi leur pere lui a tout pardonné , & lui remet même son Sceptre & sa Couronne : le nouveau Roi de Perse se découvre alors au Roi son beau-pere , & se prépare à emmener Amasie dans son Royaume ; mais avant de partir il veut reconnoître la tendresse de Celinte , & engage son frere Zarir à l'épouser.

C'est ainsi que se termine cette piece , plus froide encore que la précédente , mais dans laquelle on trouve quelques vers assez heureux.

(SUJET DE MELEAGRE.) Un sanglier affreux ravageoit la Province : pour la délivrer de cette bête cruelle , Méléagre veut la combattre , & il part accompagné de Toxée & Plexipe , freres de sa mere ; de Thésée & de Jason , ses amis , & d'Atalante sa

maitresse : Pour déranger cette jeune beauté du danger qu'elle veut courir, Dejanire, sœur de son amant, lui fait ainsi le portrait de ce monstre.

C'est un sanglier affreux qui vous livre la guerre,
 Par qui le Ciel fâché, se venge de la terre,
Dont les tristes regards sont des traits venimeux,
 Et qui portent la flâme, & le sang avec eux;
 Son courroux fait briller deux ardenes prunelles.
 Il montre un double rang de défenses mortelles,
 Sa hure se hériffe, & fait de toutes parts,
 De son poil rude & droit, une forêt de dards,
 Mais sans que mon récit vous en doive distraire,
 Par les maux qu'il a faits, voyez ce qu'il peut faire.
 Depuis le jour fatal que sa rage a paru,
 Que n'a-t-elle détruit? où n'a-t-elle couru?
 Les plus fertiles champs sont demeurés en friche,
 Il a fait un desert d'une campagne riche;
 Il a seul renversé de ses crochets aigus,
 La gloire de Cerés & l'honneur de Bachus,
 Et faisant un débris d'une belle apparence,
 Il a du Laboureur ravagé l'espérance:
 Il s'est fait un jouet des superbes troupeaux,
 Et des foibles brebis, & des plus fiers taureaux:
 Que votre bel esprit enfin se le figure,
 Comme un monstre échapé des mains de la nature,
 Qui, fait pour la détruire, & la mettre au tombeau,
 Ne respecteroit pas ce qu'elle a de plus beau.

Ces sages avis ne la détournent point de voler où la gloire l'appelle, & elle a même l'avantage d'être la premiere qui blesse le sanglier : Méléagre le tue, & sur le champ il en présente la dépouille à Atalante.

Toxée & Plexipe, jaloux de la voir en possession du prix de la victoire, la lui arrachent des mains. Méléagre survient, qui veut enfin les engager à rendre à sa maîtresse ces dépouilles sanglantes ; ils ne veulent jamais y consentir, & Méléagre contraint de les combattre, les tue tous les deux. Altée qui croit que ses deux freres ont été mis à mort par le sanglier, félicite son fils sur sa victoire, & lui fait épouser Atlante. Bientôt après elle apprend que Toxée & Plexipe sont tombés sous les coups de Méléagre, elle entre en fureur, elle ne regarde plus ce Prince comme son fils, & jure sa mort. On sçait que sa vie étoit attachée à un tison que les parques avoient donné à Altée, & qu'elle conservoit avec soin. Cette mere barbare se livrant toute entiere à son désespoir, prend ce funeste tison, le consume, apprend la mort de son fils, & se tue.

Cette piece est encore plus mauvaise que les précédentes, elle est sans intérêt & mal versifiée. Benferade a voulu faire une scène terrible, en faisant paroître Altée brulant le funeste tison, sçachant bien qu'elle faisoit périr son fils ; mais les vers de ce Monologue sont si mauvais, que, malgré toute l'horreur de cette situation, on n'en est ni touché ni même surpris.

(SUJET DE LA PUCELLE D'ORLEANS.)

L' A N G E.

Sainte fille du Ciel *, Pucelle incomparable,
 De ton Prince affligé le secours adorable,
 Quitte pour un moment la charge de tes fers,
 Et fors par ma faveur de tes cachots ouverts;
 Viens apprendre de moy ma dernière assistance,
 Et de ton sort heureux la plus belle ordonnance.
 Dans les tristes horreurs de cette épaisse nuit,
 Voy ce long trait de feu, qui vers moy te conduit;
 Marche, marche, & benis l'éclair que je t'envoie,
 Pour tracer à ses pieds une agréable voye.

L A P U C E L L E.

Quels nouveaux sentimens d'un céleste bonheur,
 M'ouvrent l'ame & les sons à la voix du Seigneur?
 Ha! j'entens, & je voy son divin interprete,
 Qui me va déclarer sa volonté secrète.

L' A N G E.

Escoute seulement, & ne t'étonne pas;
 Par les ordres du Ciel, au milieu des combats,
 J'ay soutenu la force & conduit ton espée,
 Contre les oppresseurs de la France usurpée.
 En prison, sur ta vie & contre ton repos,
 Le conseil des meschans a fait de vains complots.
 J'ai mis ton innocence au dessus de leur rage,
 Et je me trouve au bout de mon illustre ouvrage:
 Mais il me reste encore au point où je te voy,
 A te fortifier toy-mesme contre toy;
 Dieu voulant de ton sort te rendre la maitresse;
 Ordonne à ma vertu d'appuyer ta foiblesse,
 Et de porter ton cœur à de hauts mouvemens,
 Au-delà de ta force & de tes sentimens.

* Le Ciel s'ouvre par un grand éclair, & l'Ange paroît.

Ce fut pour obéir à la Toute-puissance ,
 Que ma main t'éleva d'une basse naissance ,
 Appliquant ton courage à ces nobles emplois ,
 Où ton bras généreux , par tant de grands exploits ,
 De Charles ruiné rétablit les affaires ,
 Et le fit remonter au Trône de ses peres :
 Fille & simple Bergere , on te vit d'un grand cœur
 Faire craindre par-tout ce Monarque vainqueur ,
 Et traîner avec toy l'honneur & la victoire ,
 Dépouillant de lauriers tout le champ de la gloire ,
 Par des faits inouis , merveilleux en leurs cours ,
 Qu'on ne croira jamais , & qu'on lira toujours.
 Tu n'as plus maintenant de Monarque à défendre ,
 De bataille à gagner , ni de Ville à reprendre ,
 Et tout ce qui te reste en ce dernier effort ,
 C'est de paroître ferme , & voir venir la mort ,
 Elle vient , elle accourt , & par cette journée
 Ta prison se termine , & ta vie est bornée.

L A P U C E L L E.

Que Dieu fasse de moy tout ce qu'il en résout ,
 J'adore ses decrets , & je suis presté à tout.

L' A N G E.

Fille heureuse & sans prix , qui , malgré tant d'obstacles ,
 A fait du Dieu vivant les célèbres miracles ,
 J'apporte de tes maux l'entière guérison ,
 Et pour t'ouvrir le Ciel , je t'ouvre la prison.

En cet endroit fatal tu seras condamnée ,
 Et dans ce mesme endroit , tu seras couronnée ;
 Contre toy l'injustice élèvera son bras ,
 Elle t'outragera , mais tu la confondras ,
 Et ta sainte innocence , avant que l'on l'opprime ,
 Mesme en son Tribunal , fera trembler le crime .
 Tu n'appreheras supplice ni tourment ,
 Si tu cognois la main qui rompt dans un moment ,

En dépit des mechans, tes prisons criminelles ,
 Puisqu'elle peut sur eux ce qu'elle a fait sur elles :
 Oui, tu leur jetteras la honte sur le front ,
 Et tu les jugeras quand ils te jugeront.

Songeant à leur fureur, ne crains point ta foiblesse ;
 Car si dans le besoin l'éloquence te laisse ,
 Là, mon heureux secours, éprouvé tant de fois ,
 Soutiendra ta pensée & conduira ta voix.

Ou si dans mes faveurs tu manques de refuges ,
 Et que t'abandonnant au pouvoir de tes Juges ,
 Mon secours au dehors te quitte désormais ,
 Souffre l'ordre d'en haut, ne murmure jamais ;
 Puisqu'elle vient du Ciel, laisse cheoir la tempeste ,
 Et soumetz à ses coups ton innocente teste.
 Ton ame ira, d'un vol & plus noble & plus prompt ,
 Elle en sera plus grande, & ses forces croîtront.

En ce coup généreux d'esprit & de courage ,
 On verra triompher & ton sexe & ton âge ;
 La mort t'aparestra sous le masque trompeur
 Dont elle se déguise afin de faire peur ;
 Tu l'envisageras sans que ton cœur frémissé :
 C'est la mesme à la guerre, & la mesme au supplice ;
 Et celle que tu vis au milieu des combats ,
 Dans ce martyre saint ne degene pas.

Nos lasches eunèpis que tu combles d'envie ,
 Attendent que ta mort fasse honte à ta vie ;
 Mais ta noble vertu souffrira son destin ,
 Et toute généreuse ira jusqu'à la fin.

Donc pour te disposer, puisque Dieu le commande ,
 A ce dernier combat dont la palme est si grande ,
 Et si fort importante à quiconque est vainqueur ,
 Par tes yeux à ta peine accoutume ton cœur :

* En voilà dans les airs une image tracée ,

* Icy paroistra en perspective une femme dans un feu allumé, & une foule de peuple à l'entour d'elle.

Occupe là-dessus tes yeux & ta pensée,
 Et lisant dans ce vagu-, où ton fort est écrit ;
 Renforce ta vigueur, ranime ton esprit :
 Voy le brillant tableau du funeste supplice,
 Qu'à ta sainte vertu prépare l'injustice :
 Il te faudra franchir ces brasiers que voilà,
 Et pour aller au Ciel tu passeras par-là :
 Voy la foule d'un peuple autour d'une innocente ;
 Qui dans l'ardeur des feux demeure si constante,
 Tasche de l'imiter jusqu'à son moindre trait,
 Et que l'original soit digne du portrait

L A P U C E L L E.

Flâmes, je veux souffrir vostre ardeur violente :
 Ha! qu'en me consommant, vous me rendrez brillante !
 Mon ame fera voir, contre vos traits puissans,
 Ma résolution plus forte que mes sens.

L' A N G E.

Va, poursuy, je te laisse, ô fille trop heureuse,
 Par-dessus tout le sexe, & forte, & courageuse !
 Je remets ta conduite à ta seule vertu,
 Et reprends le sentier que j'ay tantost battu.
 Regarde en m'en allant où la gloire séjourne.
 Tu t'en iras bien-tost par où je m'en retourne ;
 Afin d'y recevoir une félicité
 Rayonnante d'honneur & d'immortalité.

C'est ainsi que commence cette piece. Peu après le Comte de Warwick, qui est amoureux de la Pucelle, vient lui proposer de la tirer des mains des Anglois; la Pucelle préfere de rester dans sa prison, & reçoit avec mépris ses tendres hommages. Cependant le Conseil s'assemble pour la condamner, elle paroît de-

vant ses Juges, & les confond par son éloquence & sa fermeté ; on rompt l'assemblée sans l'avoir jugée, & on la renvoye en prison. Comme plusieurs chefs des Anglois desiroient sa perte, on forme un nouveau Tribunal, où elle est condamnée à être brûlée vive, elle va au supplice avec une fermeté digne de cette héroïne. Plusieurs de ses Juges gémissent d'avoir prononcé cet arrêt injuste & barbare, mais trop tard : cet arrêt est exécuté, & la Pucelle meurt avec un courage, qui inspire la plus parfaite admiration à tous les spectateurs.

Voilà le fond de cette Tragédie, dont le sujet est si connu, qu'il est très-inutile d'entrer dans un plus long détail. Je crois qu'après avoir lû cet ouvrage, & l'avoir mis en comparaison avec ceux de Benserade qui l'ont précédé, cette piece ne peut plus être douteuse entre lui & la Menardiere. On ne pourra jamais se persuader que le même Auteur ait donné les pieces dont je viens de faire l'analyse & travaillé à celle-ci, qui est conduite avec art, sagesse & intérêt, & dont la versification noble & aisée se soutient depuis le commencement jusqu'à la fin. J'ai pensé que la premiere scène suffiroit pour en donner l'idée, & j'aurois aisément pû choisir encore vingt endroits, qui sûrement auroient fait plaisir à mes Lecteurs.

1636.

JEAN DESMARETS, Seigneur de Saint-Sorlin, de l'Académie Française, né à Paris en 1596. mort en 1676.

556 THEATRE FRANÇOIS.

ASPASIE, Comédie en cinq actes, en vers. PARIS, Jean Camusat, 1636. in-4°.

SCIPION, Tragédie, dédiée à Monseigneur le Cardinal de Richelieu. PARIS, Henry le Gras, 1639. in-4°.

L'ouverture du Théâtre de la Grand'Salle du Palais Cardinal, MIRAME, Tragi-Comédie, dédiée au Roy. PARIS, Henry le Gras, 1641. in-folio, fig.

La même, in-4°.

La même, in-8°.

ROXANE, Tragi-Comédie, dédiée à Monseigneur le Cardinal de Richelieu. PARIS, Henry le Gras, 1647. in-4°.

LES VISIONNAIRES, Comédie en cinq actes, en vers, avec un argument. PARIS, Jean Camusat, 1647. in-4°.

ERIGONE, Tragédie en Prose. PARIS, le Gras, 1642. in-12.

EUROPE, Comédie héroïque & allégorique, en cinq actes, en vers, avec un avis au Lecteur, une clef des personnages, & un prologue de la paix descendant du Ciel. PARIS, Henry le Gras, 1643. in-4°.

(S U J E T D'ASPASIE.) Lyfis aimoit d'Aspasie; & en étoit aimé. Argiléon, pere de Lyfis, qui ignoroit l'amour de son fils pour cette jeune beauté, la de-

mande en mariage pour lui-même, & l'obtient. Aspasia refuse en vain de consentir à ce funeste engagement, elle est forcée d'obéir à ses parens, & l'hymen se conclut sans que Lysis en soit instruit. Argiléon, enchanté de son bonheur, conduit sa nouvelle épouse chez lui, où il trouve son fils, à qui il recommande d'avoir pour elle toutes les attentions possibles. Il sort & va chercher un Prêtre pour bénir le lit nuptial. Cette cérémonie étoit en usage parmi les vieillards, qui se flattoient par-là de devenir bien plus propres aux devoirs du mariage. Pendant l'absence d'Argiléon, Aspasia apprend à Lysis l'excès de son malheur.

L Y S I S.

Plaisirs dont la grandeur surpasse mon attente,
 Rendites-vous jamais une ame plus contente ?
 O favorable jour ! ô desirs fortunés !
 Délices de mon cœur. Quoy ! vous vous destournez !
 Faites-moi voir vos yeux, & par quelque caresse
 Soulagez mon ardeur. Mais Dieux ! quelle tristesse !
 Au moins regardez-moi d'un visage plus doux.

A S P A S I E.

Je ne puis vous souffrir ; Lysis, retirez-vous.

L Y S I S.

Mélas ! hors de saison vous me semblez cruelle.

A S P A S I E.

Ayant plus de douceur, je serois criminelle.

LYSIS.

En l'estat où je suis, parler si tristement !

ASPASIE.

En l'estat où je suis, je ne puis autrement.

LYSIS.

Mes uniques desirs, mon espoir, ma pensée !
 Quel ennuy vous surprend ? Quoy ! vous ai-je offensée ?

ASPASIE.

Estouffez vos desirs, bannissez votre espoir,
 Amant trop malheureux, qu'à peine j'ose voir.
 Scachez (hélas ! je meurs) qu'un funeste hymen
 Me rend avecque vous aux pleurs abandonnée.

LYSIS.

Appellez-vous funeste un nœud qui m'est si doux ?

ASPASIE.

Un nœud dont vous serez cruellement jaloux.

LYSIS.

Qui vous a fait de moy craindre la jalousie ?
 Ne croyez pas que j'entre en cette frénésie.

ASPASIE.

Préparez-vous pourtant à sentir sa fureur.
 Hélas ! c'est trop long-temps vous laisser en erreur ;
 Erreur qui m'a tantost comme vous abusée !
 Je suis à vostre pere à présent espoussée.

LYSIS.

À mon pere ! ha ! bons Dieux ! quel estrange discours ?

ASPASIE.

Ouy, c'estoit pour luy-même, ignorant vos amours.

Qu'il a fait sa demande ; & pour son avantage
Agenor a soudain conclu le mariage.

L Y S I S.

Eh ! quoy ! sans résister , & sans m'en advertir ,
Vostre ame à ce malheur a bien pu consentir !

A S P A S I E.

J'ay tâché , mais en vain , d'y faire résistance :
Le pouvoir paternel a vaincu ma constance :
Et desja par l'hymen nous sommes assemblés.

L Y S I S.

Je perds le jugement , tous mes sens sont troublés !
O digne de pitié , comme digne d'envie ,
Je perds , en vous perdant , l'espérance & la vie.

A S P A S I E.

Ah ! bons Dieux ! il se meurt : triste commencement
Qui me va préparer un éternel tourment.
Hélas ! je suis icy de secours despourveue.
Parlez à moy , Lyfis. Il recouvre la vue.
Lyfis , consolez-vous , & faites , pour le moins ,
Que de si grands transports se passent sans témoins :

L Y S I S.

Adorable beauté , mais de qui la foiblesse
Comble mes jours. d'horreur, & les siens de tristesse !
Hélas ! en quel malheur nous avez-vous plongés !
Tyrens les plus cruels des esprits affligés ,
Mouvemens insensés , que la fureur ordonne ,
Rages & desespoirs , à vous je m'abandonne.

A S P A S I E.

Quittez ces sentimens , & les laissez dompter
▲ la mesme raison qui m'a pû surmonter.

L Y S I S.

Appellez-vous raison de s'estre ainsi rendue ?
 Hélas ! pensant l'avoir , vous l'avez bien perdue ;
 Dans un mésté malheur , meslant confusément
 Un pere misérable , & vous , & vostre amant :
 De qui me dois-je plaindre en ma douleur extrême ?
 De celuy que j'honoré , ou de celle que j'aime ?
 Mon pere est innocent , & n'a que le seul tort
 D'avoir précipité ce malheureux accord.
 Il fut prompt , il est vrai , mais j'en accuse encore
 L'excessive beauté de celle que j'adore.
 Il ignoroit ma flâme , & ne se doutoit pas
 Que je fusse engagé dans les mesmes appas.
 Je connois sa tendresse , & mon cœur s' imagine
 Que si de mes ennuis il eust sceu l'origine ,
 D'un amour paternel , il m'eust donné secours
 Avant que d'estre pris dans les mesmes amours.
 Misérable respect , impuissant & timide ,
 Dont la rigueur m'a fait à moy-mesme perfide ,
 Et qui me consommant d'ennuis & de douleurs ,
 A consommé le temps jusques à ses malheurs.
 Hélas ! de quelle crainte abusois-tu mon ame ?
 Mon pere eust approuvé mes desseins & ma flâme ;
 Puisque pour mon dommage il m'a bien fait sçavoir
 Que son cœur pour mes feux se pouvoit émouvoir.
 Plus un si beau sujet luy semble desfrable ;
 Et plus il eust jugé mon amour raisonnable.
 Donc je m'en voudrois plaindre , & je l'accuserois
 Pour avoir désiré ce que je desirois ?
 Mais vous , dont la beauté trop fatale à ma vie ;
 M'est inhumainement par vous-mesme ravie ,
 Bel & cruel objet , quel rigoureux effort
 Vous a donc fait résoudre à me donner la mort ?
 Au moins si des parens l'orgueilleuse puissance ,
 De vostre foible cœur combattoit la confiance ,

Ne pouviez-vous tarder d'une heure, ou d'un moment ?
 Quel dessein si pressé de perdre vostre amant ?
 De mon pere aveuglé l'amour précipitée,
 Peut-estre par mes pleurs eust été surmontée :
 Il auroit eu, sans doute, en connoissant mon mal,
 Quelqu'horreur de se voir mon pere & mon rival.
 De vos cruels parens l'avare convoitise
 A donc favorisé la funeste entrepriſe
 D'un pere infortuné, qui, contre son dessein,
 Met à son fils unique un poignard dans le sein,
 Mais à vous, pour comp'aire à leur fatale envie,
 C'estoit peu, c'estoit peu, que de m'oster la vie ;
 Et pour considérer ce que valoit ma foy,
 Une heure de combat eust trop été pour moy.
 N'importoit de quel trait j'avois l'ame blessée :
 Il me falloit plustost bannir de la pensée ;
 Et pour ne pas choquer un devoir rigoureux,
 Du nombre des vivans, rayer ce malheureux.
 Il se falloit plustost noircir d'ingratitude,
 Que de languir un temps en quelque inquiétude !
 » Que les devoirs rendus par un fidele amant,
 » En un timide cœur, se gravent foiblement.

A S P A S I E.

Il est bien vrai, Lysis, vous m'avez obligée,
 Alors que vostre amour à moy s'est engagée :
 Vos soins & vos respects gagnerent mon esprit,
 Mais ce fut seulement la raison qui me prit :
 Et lorsque cette flamme, à mourir destinée,
 De la mesme raison, s'est veue abandonnée,
 Elle a quitté sa place au devoir son vainqueur,
 Luy cédant pour jamais le regne de mon cœur.
 Croirois-je, pour aimer, estre moins asservie
 Au pouvoir des parens, qui m'ont donné la vie ?
 Et pour quelque desir, puis-je n'obéir pas
 A ces Dieux animés qu'on révere icy bas ?

Quittez, pour m'imiter cette douleur extrême :
C'est bien estre constant que se vaincre soy-même.

L Y S I S.

Ouy, pour vous imiter, il faut quitter l'amour ;
Mais faisant plus que vous, je quitteray le jour.
Si vivant dans l'espoir ; j'estois plein de tristesse,
Puis-je souffrir la vie en perdant ma maîtresse ?

A S P A S I E.

Lysis, quittons ces noms de maîtresse & d'amant.
La rage est excusable au premier mouvement :
J'ay senty, comme vous, ces premieres allarmes :
J'en ai fait des regrets, j'en ai versé des larmes ;
Mais enfin j'ay dompté, par des efforts puissans,
La douleur qui pensoit s'emparer de mes sens.
Quoy donc ? Penlez-vous vivre avec tant de misere ?
Vous m'aimerez, Lysis, d'une amitié de frere,
Et chassant de nos cœurs l'ardeur & le tourment,
Je pourray bien aussi vous aimer sainctement.
Mais voicy Télésin, tachez, je vous supplie,
De cacher devant luy vostre mélancolie.

Cependant Argiléon qui a appris l'amour que son
fils ressentoit pour Aspasie, ne doutant pas que, pen-
dant son absence, il n'ait satisfait sa passion, ren-
tre en fureur, & leur fait à tous deux les reproches
les plus vifs & les plus ardents. Enfin il enferme As-
pasie dans le jardin, & sort de nouveau pour aller
se plaindre à ses parens. Lysis trouve le moyen de
s'introduire dans ce jardin ; en faisant ses derniers
adieux à Aspasie ; l'idée cruelle de ne plus voir ce
qu'il adore, le fait tomber sans connoissance : cette

belle, touchée de l'excès de sa tendresse, tombe évanouie entre ses bras : Argiléon & les parens d'Aspasie arrivent en cet instant, & les voyant en cette situation, ne doutent pas qu'ils ne soient criminels; bien-tôt la douleur la plus vive succède à cette fausse idée, ils croient qu'ils sont morts tous les deux, & se désespèrent d'avoir aussi injustement troublé leur amour. Ils se promettent de réparer leur faute s'ils parviennent à les rappeler à la vie, ils y réussissent, & réunissent aussi-tôt ces deux tendres amans.

Cette piece est froide & assez médiocrement écrite.

(SUJET DE SCIPION.) Tout le monde connoît le trait de l'histoire qui couvrit Scipion de tant de gloire, lorsque ce jeune héros rendit au Prince Indibilis son amante, sans la vouloir de regarder, crainte d'être séduit par sa beauté. Desmarets a prétendu traiter ici le même sujet; mais il l'a tellement défiguré, que le Lecteur aura certainement grande peine à la reconnoître.

Scipion assiége Carthagene : Olinde, Princesse d'Hispaie, est dans cette Ville, & Lucidan, Prince des Celtiberiens, son amant, fait de tels prodiges de valeur, que c'est à lui seul que l'on doit de n'être pas encore soumis aux Romains. Pour prix de ses exploits, il demande au Gouverneur la Princesse d'Hispaie. Ce Gouverneur la lui promet. En même tems Garamante, Prince des Numides, qui est aussi

amoureux d'Olinde, vient lui demander cette jeune beauté, & il est refusé. Outré de ces refus, & ne fongeant qu'à s'en venger, il va dans le camp des Romains, les introduit dans la Ville; & pour prix de sa trahison, il demande à Scipion de lui donner Olinde, le Général la lui promet: mais Olinde n'étoit pas encore en son pouvoir, elle s'étoit réfugiée dans le Château. Par une nouvelle trahison, Garamante trouve le moyen de l'en faire sortir, mais Lucidan survient lorsqu'il veut l'enlever, le combat, & le blesse dangereusement; tandis qu'il perd tout son sang, arrive Hyaniste, Princesse des Isles Fortunées, qu'il avoit autrefois aimée, & qu'il avoit abandonnée. Cette Princesse s'étoit travestie en soldat, pour chercher & punir son volage amant, elle le trouve prêt à rendre les derniers soupirs. Loin d'en être attendrie, elle jouit avec volupté du spectacle barbare de la mort du Prince qu'elle aime, elle joint à cette cruauté celle de lui faire des plaisanteries piquantes, & défend qu'on lui donne du secours. C'est une scène horrible & dégoûtante: enfin elle le quitte. Pendant ce tems, Scipion se rend maître du Château, & on lui amène Olinde; loin d'avoir cette continence si vantée dans l'histoire, il devient tout à coup amoureux d'elle, & s'efforce de la séduire. Cette malheureuse Princesse cherche en vain à le ramener à la vertu, lui avoue inutilement que sa foi est engagée au Prince Lucidan qu'elle aime. Rien ne peut fléchir

l'amoureux Général, qui même veut faire mourir Lucidan, dont il est jaloux. Cependant Olinde montre tant d'amour pour ce Prince & pour la vertu, que Scipion commençoit à s'attendrir, lorsque Garamante, qui se trouve tout à coup guéri de ses blessures, vient lui rappeler qu'il lui a promis de lui donner Olinde pour prix du service qu'il lui a rendu; Scipion, esclave de sa parole, sans s'embarrasser des pleurs d'Olinde & du désespoir de Lucidan, est prêt à la lui remettre entre les mains, quand Hyanibe survient à propos, & le fait souvenir qu'il a juré de lui livrer un traître qu'elle cherchoit depuis si long-tems, si jamais ce perfide tomboit sous sa puissance, qu'elle réclamoit cette promesse, & que ce traître étoit Garamante. Le Général lui livre aussi-tôt le coupable, & unit Olinde avec son cher Lucidan. On ignore le sort du Prince Numide, qui meurt vraisemblablement par l'ordre de Hyanibe; car cette Princesse finit la piece en faisant le vœu d'être toujours vierge.

Cette piece n'est pas meilleure que la précédente, & je n'y ai rien trouvé qui mérite d'être cité.

(SUJET DE MIRAME.) Azamor, Roi de Phrygie, est amoureux de Mirame, fille du Roi de Bithinie. Cette Princesse méprise son hommage & aime le Prince Arimant, favori du Roi de Colchos. Ce Monarque depuis long-tems étoit ennemi du pere

de Mirame, & Arimant dans l'efpoir de revoir fa maitrefle, ou de l'enlever à force ouverte, détermine le Roi fon maître à déclarer la guerre au Roi de Bichinie; il eft fait Général, & entre à main armée en Bichinie, il a une entrevue avec la Princeffe, & il lui découvre tous fes deffeins, Mirame voyant le jour paroître, le force à la quitter, & refte dans l'inquiétude la plus grande ayant tout à craindre, ou pour fon pere ou pour fon amant. On vient lui annoncer que ce dernier a remporté la victoire, mais elle en eft bien-tôt dérompée par le Roi fon pere, qui revient vainqueur, & qui amene Arimant prifonnier, il lui annonce qu'il va bien-tôt paroître à fes yeux. En effet, on lui amene ce malheureux Prince, & on les laiffe feuls enfemble; mais le Roi avoit fait cacher un de fes courtifans, qui entend toute leur conversation, & qui vient lui rendre compte que fa fille aime Arimant. Ce Monarque entre dans la plus grande colere. C'eft en ce moment que la piece eft fort chargée d'événemens. On vient dire à Mirame qu'Arimant ayant appris qu'elle alloit époufer Azamor, s'étoit tué de defefpoir. Cette tendre Princeffe ne voulant point survivre à fon amant, demande du poifon à fa confidente, qui lui en apporte; elle le prend avec le plus grand plaifir; il fait fur le champ fon effet, & l'on court annoncer au Roi la mort de fa fille. Il étoit alors avec un Ambaffadeur du Roi de Colchos, qui venoit lui propofer la paix aux con-

ditions de donner Mirame à Arimant , qu'on fait connoître pour frere d'Azamor , & à qui le Roi de Colchos assure sa Couronne : c'eût été le mieux du monde , mais il y avoit un grand empêchement à ce traité ; c'étoit la mort d'Arimant & celle de la Princesse. Heureusement il n'en étoit rien , Mirame n'avoit pris qu'un somnifere , & Arimant qu'on avoit cru mort n'étoit qu'évanoui. Ils paroissent tous les deux à la satisfaction générale , & Azamor ne voulant pas troubler cette satisfaction universelle , cède Mirame à son frere , ce qui fait le dénouement.

Cette piece n'est pas sans défauts , mais elle est bien supérieure aux deux précédentes. Elle excite une sorte de curiosité , qui tient beaucoup de l'intérêt ; de plus elle est pleine d'esprit & bien versifiée , j'en pourrois citer plusieurs endroits qui , je crois , seroient plaisir à mes Lecteurs ; j'ai choisi celui-ci pour donner seulement une idée de la versification ; c'est Mirame qui avoue à la confidente sa tendresse pour Arimant. Cette confidente lui dit :

A L M I R E.

Mais qui ne l'aimeroit ;

M I R A M E.

Il n'est que trop aimable.

Mais mon cœur pour l'aimer , n'en est pas moins blâmable ;

Je me sens animer d'une imprudente ardeur ,

Contre mon sang armée , & contre ma grandeur.

Au bien de mon Pays , je préfere ma flâme :

Mais quel est ton espoir , misérable Mirame ?

N n iij

Et quel est ton amour , qui fait que tu trahis
 Ton honneur , ton repos , ton pere , & ton Pays ?
 Quel bonheur , malheureuse , oferas-tu prétendre ,
 Quand tu verras ton pere , & ton Pays en cendre ?
 Sors de mon ame , sors , amour infortuné ,
 Qui fait perdre le jour à qui me l'a donné ;
 Et voy dedans mon cœur tes flâmes estouffées ,
 Toy qui veux sur sa tombe eslever tes trophées ;
 Ou même si mon cœur ne sçauroit , sans mourir ,
 Perdre ton feu fatal , dont il ne peut guérir ,
 S'il ne peut t'estouffer sans s'estouffer luy-mesme ,
 Je consens à ma mort , je l'ordonne , je l'aime ,
 J'ayme mieux immoler & ma flâme & mon cœur ,
 Que conserver ma vie en perdant mon honneur.
 Ma mort conservera mon pere & sa Couronne.
 Mais perdray-je Arimant ? la raison me l'ordonne.
 C'est sous le nom d'amant un ennemi couvert ,
 Le perdant , je ne perds que celui qui me perd :
 Hélas ! quand par les yeux je fus enforcélée ,
 C'est lors que ma raison devoit estre appellée :
 Quand l'aimable Arimant me parloit en ces lieux ,
 De la voix pour son Prince , & pour luy par les yeux :
 J'escoutois de sa voix la trompeuse entremise.
 Cependant que ses yeux captivoient ma franchise ,
 Mon amour s'attachant à ce visible objet ,
 Je crus aimer le maistre , & j'aimay le sujet.
 Serois-je maintenant de tourmens agitée ,
 Si deflors ma raison eût été consultée ?
 Mais le Prince étant mort qui couvroit mon erreur ,
 Mon amour descouvert est devenu fureur ;
 Et malgré ma raison me fait estre perfide ,
 Funeste à ma patrie , ingrate & parricide ,
 Arimant se glissa dans mon cœur innocent.
 Mon feu caché s'accrut & se rendit puissant.
 Je ne pus le cognoistre au point de sa naissance ,
 Et ne pus le domter quand j'en eus cognoissance .

Il en coûta cent mille écus au Cardinal de Richelieu, pour faire paroître sur le théâtre cet ouvrage, auquel on croit qu'il avoit travaillé : il assista à la première représentation, & fut au désespoir de son peu de succès. Plein de dépit, il se retira à Ruelle, & fit dire à Desmarets de venir lui parler. Cet Auteur qui craignoit avec raison l'humeur du Ministre, se fit accompagner par un de ses amis, nommé Petit. Dès que le Cardinal les vit, il s'écria : Hé bien ! les François n'auront jamais de goût, ils n'ont point été charmés de Mirame ; Desmarets ne sçavoit que répondre ; Petit prit la parole, & lui dit : Monseigneur, ce n'est point du tout la faute de l'ouvrage, qui sans doute est admirable, mais bien celle des Comédiens. Votre Eminence ne s'est-elle pas apperçue, que non-seulement ils ne sçavoient pas leurs rolles, mais même qu'ils étoient tous ivres. Effectivement, reprit le Cardinal, je me rappelle qu'ils ont tous joué d'une maniere pitoyable. Cette idée le calma, il reprit bientôt sa belle humeur, & les retint à souper pour parler encore avec eux de Mirame. Dès que Desmarets & Petit furent de retour à Paris, ils allerent avertir les Comédiens de ce qui venoit de se passer à Ruelle, ils eurent soin de s'assurer des suffrages de plusieurs Spectateurs ; & ils y parvinrent si bien, qu'à la seconde représentation on n'entendit, pendant toute la piece, que des applaudissemens réitérés ; ce qui fit le plus grand plaisir au Cardinal.

(SUJET DE ROXANE.) Cohortane, Satrape de Perse, & pere de Roxane, apprend à sa fille qu'Alexandre va arriver dans la Capitale de son Gouvernement, & lui ordonne de se parer pour tâcher de

570 THE ATRE FRANÇOIS.

plaire à ce Héros. Phradate, autre Satrape, amoureux & aimé de Roxane, vient proposer à Cohortane de se révolter contre leur vainqueur. Cohortane reçoit cette proposition avec indignation, & veut garder la fidélité qu'il a promise à Alexandre. Il se retire, Phradate demeure seul avec Roxane, & lui dit :

ROXANE, vous voyez à quoy je suis réduit,
 Au lieu de m'assister, Cohortane me suit :
 Pour vous j'ay tout perdu, mon honneur, mes Provinces ;
 Et pour vous je me voy le plus honteux des Princes :
 Abandonné de tout, dans mon fort rigoureux
 Ne sçachant en quel lieu cacher un malheureux.
 Je ne puis espérer une seconde grace ;
 La honte me faist, & la mort me menace.
 Je ne puis vous avoir, je ne puis vous quitter,
 Et le seul désespoir s'offre pour m'assister.
 Vous voyez le party que l'amour m'a fait prendre ;
 Qui devois-je oublier, de vous, ou d'Alexandre ?
 A tous deux mes vainqueurs j'avois donné ma foy.
 L'une estoit ma Princeesse, & l'autre estoit mon Roy.
 J'estois son prisonnier, j'estois aussi le vostre.
 Je devois tout à l'un, & j'estois tout à l'autre.
 Mais je n'ay redouté, pour vous garder mon cœur ;
 Ny le camp orgueilleux de ce puissant vainqueur,
 Ny le honteux regret de manquer à mon maistre,
 Ny les noms de parjure, & d'ingrat & de traistre.
 D'un costé, je voyois mon repos, mon devoir ;
 De l'autre mon amour, mon desir, mon espoir ;
 D'un costé ce disois-je, un grand Roy me demande ;
 De l'autre la beauté du monde la plus grande.
 Avec l'un se fait voir un favorable sort ;
 Peu d'espoir avec l'autre, & la honte & la mort,
 Mais si faut-il choisir : tu ne peux plus attendre.
 Il faut perdre Roxane, ou quitter Alexandre.

Il faut, ou le destruire, ou le voir triompher
 De ces charmes puissans qui sceurent l'eschauffer.
 Au plus noble dessein ton amour te convie,
 Abandonne pour lui tes biens, ta foy, ta vie:
 Révolce tes sujets, tascas à vaincre ce Roy;
 Incite Cohortane à se joindre avec tóy.
 Meurs plustost mille fois, que de voir Alexandre
 Maître de la beauré qui met ton cœur en cendre.
 J'ay tenté ce dessein, il ne m'a rien produit,
 J'ay prié Cohortane, & j'en suis escondit.
 C'est de tous les mortels le plus inébranlable,
 Moy des plus malheureux le plus inconsolable,
 Qui ne puis, tant le Ciel me regarde en courroux,
 Ny demeurer icy, ny m'esloigner de vous.

Roxane le blâme d'avoir ainsi divulgué son com-
 plot sans être assuré d'un parti puissant, & lui con-
 seille de songer à sa sûreté. Cependant Alexandre ar-
 rive, voit Roxane, & en devient amoureux : il jure
 de lui accorder la première grace qu'elle lui deman-
 dera. Cette Princesse sçachant que le Roi étoit instruit
 des projets séditieux de Phradate, se jette à ses pieds,
 & lui demande la grace de ce criminel. Alexandre la
 lui accorde. Phradate, instruit de l'amour du Roi pour
 Roxane, devient plus furieux que jamais, & loin d'é-
 couter la reconnoissance, il se livre tout entier à la
 jalousie. Il forme une nouvelle conspiration, dans la-
 quelle il fait entrer Clite, un des favoris d'Alexan-
 dre, qu'il trouve le moyen de séduire en lui appren-
 nant que son maître veut épouser Roxane. Il pousse
 plus loin sa fureur, & préférant de voir périr sa mai-

resse à l'horreur de la voir entre les bras d'Alexandre, il consent à sa mort. Cette Princesse, qui par hasard étoit proche de l'endroit où les Conjurés s'étoient rassemblés, avoit écouté toute leur conversation ; lorsqu'ils s'étoient séparés, elle avoit entendu Phradate leur dire :

Immolons ce vil sang, cette fille orgueilleuse,
O Grecs, pour ne pas voir cette nopce honteuse.

On peut juger & de sa colere & de sa douleur, elle joint son cruel amant, & lui dit :

O cœur lasche, est-ce ainsi que tu parles de moy,
Traistre, après avoir fait ce que j'ay fait pour toy ?
Non, je ne parle point, ô Prince abominable !
De la vie & des biens dont tu m'es redevable :
Pour le moindre des miens j'en eusse fait autant ;
Mais de t'avoir gardé ce courage constant,
Qui m'a fait préférer, dans ta misere extrême,
Ta recherche aux grandeurs, au sceptre, au diadème.
Je t'ay rendu plus grand que ce puissant vainqueur.
Je te l'ay fait combattre & vaincre dans mon cœur :
Je t'ay fait triompher : ah ! l'osois-tu prétendre ?
Je t'ay mis dans mon ame au-dessus d'Alexandre.
Juge si ce n'est pas, perfide, te porter
Au degré le plus haut où l'on puisse monter.
Peut on te donner plus qu'une noble victoire,
Sur celuy qui du monde a la plus haute gloire ?
Et tu m'abbaisles, lasche, autant que tu le peux,
M'appellant un vil sang, un esprit orgueilleux !
Je suis du sang de ceux qui les thrônes soustiennent,
De ceux qui font les Roys, de ceux qui les deviennent.
Je suis du noble sang, (mais quoy ! l'ignores-tu ?)
De ces Princes égaux en puissance, en vertu,

Qui fissent de l'un d'eux , au lever de l'aurore ,
 Le Roy dans l'univers le seul que l'on adore.
 Tu changes dans ton cœur sous le crime abbattu ,
 La noblesse en bassesse , en vice la vertu.
 Qu'un autre appelle orgueil ma constance , & l'outrage :
 Mais par toy cet orgueil se doit nommer courage.
 J'ay mesprisé le Roy : dois-tu m'en accuser ?
 Un mespris fait pour toy , sert à me mespriser :
 Mon grand cœur contre moy sert à ton ame noire ;
 Et tu me bats du fer dont j'ay fait ta victoire.
 Je t'esleve en honneur , & toy, bien différent ,
 Tu prétens m'acquérir en me deshonorant.
 Mais ne te prétends plus , je déteste ta rage ,
 Indigne de ma foy comme de mon courage.
 Tu viens d'offrir ton bras pour m'oster la clarté ,
 Le mien me deffendra contre ta lascheté.
 Quoy ! tu l'offies ce sang aux soldats d'Alexandre ,
 Ce mesme sang pour toy tout prest à se respandre !
 J'emploiray contre toy dans ce lasche dessein ,
 Ce poignard que pour toy j'eusse mis dans mon sein.

Elle va ensuite trouver Alexandre , & lui révele la
 conspiration , elle lui nomme Clite parmi les Conju-
 rés. Ce Monarque au désespoir de la trahison de son
 ami , l'invite à un festin , veut lui pardonner ; mais sur
 des reproches injurieux que lui fait Clite , il s'aban-
 donne tout entier à la colere , & le tue. Ensuite plein
 d'horreur pour cette action barbare , il se livre au plus
 affreux désespoir : ses Capitaines cherchent en vain
 à adoucir ses chagrins , sa douleur n'en est que plus
 forte ; la seule Roxane parvient à le calmer , en con-
 sentant à l'épouser. Pour conserver tout son éclat au

574 THEATRE FRANÇOIS.

caractère de Roxane , il est nécessaire de sçavoir qu'elle avoit résolu de se plonger un poignard dans le cœur plutôt que d'épouser Alexandre , tant que vivroit Phradate. Phradate, pour la dégager de cette fidélité respectable, sur-tout pour un homme qui avoit consenti à sa mort après avoir échoué dans la seconde conjuration, prend heureusement le parti de se tuer, & laisse ainsi Roxane maîtresse de disposer de sa main, & elle la donne à Alexandre.

On trouve dans cette pièce les plus grands défauts & aussi de très-grandes beautés, sur-tout dans les détails. J'aurois pû citer encore plusieurs endroits verifiés avec une noblesse & une chaleur singulière ; elle n'eut cependant qu'un très-médiocre succès. Horace, Cinna, Polieucte, avoient déjà paru sur la scène, & Corneille, en éclairant son siècle, avoit cruellement obscurci la réputation des Auteurs ses Contemporains.

(SUJET DES VISIONNAIRES.) On trouve à la tête de cet ouvrage un argument qui justifie le caractère que Desmarests a introduit dans sa Comédie. Il se plaint à la fin des critiques que l'on a faites de cette pièce, & il dit : » C'est être bien déraisonnable d'ac-
» cuser d'obscurité celui qui, dans la bouche du
» Poëte, s'est voulu moquer de l'obscurité des an-
» ciennes Poësies. «

Ce n'est pas pour toy que j'écris,
Indocte & stupide vulgaire :

J'efcris pour les nobles esprits,
Je ferois mari de te plaire.

Les Visionnaires eurent un très-grand succès à la représentation, quoique le sujet en soit très-extraordinaire, & qu'on ait pû croire que c'étoit un détachement des Petites-Maisons, offert aux yeux des Spectateurs. Je pense que vraisemblablement la protection déclarée que le Cardinal de Richelieu accorda à cet ouvrage, où l'on dit même qu'il avoit travaillé, contribua beaucoup aux applaudissemens que le Public lui donna. On voit paroître successivement Artabaze, faux brave qui croit avoir conquis le monde; Amidor, Poëte extravagant, qui s'imagine être fort au-dessus d'Homere; Filidan qui s'enflâme avec fureur pour la premiere dont il trouve la beauté décrite dans quelque ouvrage; Phalante qui n'a pas le sol, mais qui se croit plus riche que Crésus; Mélisse, qui en lisant l'histoire d'Alexandre, est devenue follement éprise de ce Héros, & qui ne veut point avoir d'autre époux; Hespérie qui s'imagine que ses charmes dangereux font le malheur du monde, qui se pique de la plus parfaite insensibilité, & qui croit qu'on ne peut la voir un instant sans en avoir la tête tournée; Sestiane qui ne connoît d'autre bonheur que la Comédie, qui, de tout ce qu'elle voit ou entend, forme sur le champ un plan pour ce spectacle, & qui renonce à tout engagement, pour s'occuper uniquement de ses talens prétendus; enfin Alcidon, pere de ces trois folles, &

aussi imbecille que ses filles sont extravagantes. Je ne parle point d'un certain Lifandre , parent d'Alcidon , qui ne sert qu'à mettre un peu de liaison dans les scènes , (si tant est qu'il y en ait). Alcidon veut absolument marier ses trois filles ; qui , comme l'on sçait , n'ont point du tout ce projet ; il les offre au premier venu. Il accepte pour gendre le premier qui se présente , & se persuade toujours être arrivé au moment de les voir établies. Comme les quatre personnages ridicules dont j'ai parlé , venoient souvent chez lui , & qu'il se persuade que c'est dans l'intention de devenir ses gendres , il est très-embarrassé de s'en trouver un de trop , n'ayant que trois filles pour les quatre prétendans. Le dénouement le tire de cet embarras. Mélisse , fidelle à son chere Alexandre , déclare à son pere qu'elle préfere la mort à l'hymen. Hesperie refuse de se marier par pitié pour le genre humain ; elle sent bien que pour faire un seul homme heureux , elle en rendroit cent mille misérables. Sestiane n'aimant que la Comédie , ne peut consentir au mariage , & dit à son pere :

Je ne veux point , mon pere , espouser un censeur.
 Puisque vous me souffrez recevoir la douceur
 Des plaisirs innocens que le théâtre apporte ,
 Prendrois-je le hazard de vivre d'autre sorte ?
 Puis on a des enfans , qui vous sont sur les bras :
 Les mener au théâtre ; ô Dieux ! quel embarras !

Tantôt.

Tantost couche ou grosseffe, ou quelque maladie,
 Pour jamais vous font dire, adieu la Comédie.
 Je ne suis pas si folle; aussi je vous promets,
 Pour toutes ces raisons, d'estre fille à jamais.

Enfin les prétendus gendres paroissent; Filidan déclare que, dans ces trois filles, il ne reconnoît point l'objet qu'il adore; Amidor avouë qu'il ne lui a demandé une de ses filles que par galanterie, & qu'il ne peut être amoureux que de la Poësie. Après avoir questionné Phalante sur ses grandes richesses, on découvre qu'il n'a pas le fol, & nulle espérance d'avoir jamais du bien. Artabaze déclare que c'est par un excès de bonté qu'il a laissé concevoir à Alcidon l'espérance d'un honneur qu'à peine Jupiter oseroit prétendre: ainsi les quatre prétendans se retirent. Le bon-homme se trouve sans avoir de gendres, & ses trois filles sont enchantées de rester dans le célibat.

Quoique je ne croye pas que cette piece ait jamais mérité les applaudissemens qu'on lui a donnés; elle n'est cependant pas sans mérite; on y trouve des détails heureux en tout, les vers sont bien faits, & l'on y trouve une scène singuliere, & qui doit avoir fait effet. La fille Poëte, toujours occupée de ses talens, propose de jouer une Tragédie. Il donne à Artabaze le rôle d'Alexandre; celui-ci entrant sur la scène, entend prononcer le nom de ce Héros; c'étoit Mélisse, il croit qu'elle répète son rôle; mais voici cette scène que le Lecteur verra peut-être avec plaisir.

M E L I S S E.

Quand pourray-je goûter tant de félicité ?
Alexandre, mon cœur !

A R T A B A Z E.

Quelle est cette beauté
Qui parle d'Alexandre ? Elle paroît hardie.
Ma foy, vous le vètz ; c'est cette Tragédie
Dont parloit ce fantafque, elle en dit quelques vers.

M E L I S S E.

Ouy, je le veux chercher par-tout cet univers.
Mais quel brave guerrier me vient icy surprendre ?

A R T A B A Z E.

Il faut luy répartir : je suis cet Alexandre.

M E L I S S E.

Vous estes Alexandre ? ô mes yeux bienheureux,
Vous voyez donc l'objet de mes vœux amoureux.
Que j'embrasse vos pieds, grand Prince que j'adore ;
Quitte, quitte, mon cœur, l'ennuy qui te dévore :
Je le voy, ce grand Roy, ce héros nomparcil,
Le plus grand que jamais esclaira le Soleil,
Ce fils de Jupiter, ce prodige en courage.

A R T A B A Z E.

Cette fille à mon gré fait bien son personnage.

M E L I S S E.

Vous estes Alexandre ? au moins encore un mot
Poursuivez de parler.

A R T A B A Z E.

Je ne suis pas si sot.

M E L I S S E.

Parlez donc, cher objet dont mon ame est éprise.

A R T A B A Z E.

Je suis cet Alexandre, & cela vous suffit.

M E L I S S E.

Il me suffit, de vray, d'avoir l'heur de vous voir.
Vous forcer de parler, c'est passer mon devoir :
Effroy de l'univers, c'est par trop entreprendre.

A R T A B A Z E.

Est-ce pour moy ce titre, ou bien pour Alexandre ?

M E L I S S E.

Comment l'entendez-vous ?

A R T A B A Z E.

Si ce titre est pour moy,
Comme m'appartenant aussi, je le reçois :
Mais je le maintiens faux, si c'est pour Alexandre.

M E L I S S E.

Vous tenez un discours que je ne puis comprendre,
Vous estes Alexandre, & vous ne l'estes pas ?

A R T A B A Z E.

C'est par moy qu'Alexandre a souffert le trépas.

M E L I S S E.

Vous l'estes donc sans l'estre ? A présent Alexandre
Est comme le Phœnix qui renaît de sa cendre :
Car c'est luy qui revit, & si, ce ne l'est plus.
A peine j'entendois ces propos ambigus.
Mais, ô cher Alexandre, ô Prince qui m'embrâse !

A R T A B A Z E.

Laiſſons là Tragedie, on m'appelle Arrabaze,
Plus craint que le tonnerre, & l'orage & les vents.

M E L I S S E.

Arrabaze est le nom de l'un de vos suivants,

Qui le fut de Darie. Ah ! le voudriez-vous prendre ?
O Dieux ! ne quittez point ce beau nom d'Alexandre.

A R T A B A Z E.

Artabaze est le nom du plus grand des guerriers,
Dont le front est chargé de cent mille lauriers.

M E L I S S E.

Faites-moy donc entendre ; est-ce métamorphose ;
Qui vous fait Artabaze, ou bien métémpsychose ?

A R T A B A Z E.

Quoy ! vous dites aussi des mots de ce forcier
Qui fit la Tragédie ?

M E L I S S E.

Invincible guerrier,
Alors on vous crut mort par charme ou maladie ;
Ce fut donc un forcier qui fit la Tragédie ?

A R T A B A Z E.

Il est vrai que de peur j'en ay pensé mourir.
Vous a-t-on dit l'effroy qui m'a tant fait courir ?

M E L I S S E.

Quoy donc ? il vous fit peur, ô valeur sans seconde !

A R T A B A Z E.

Il m'a fait disparaître aux yeux de tout le monde ;

M E L I S S E.

Vous disparutes donc par un charme puissant ?

A R T A B A Z E.

Par des mots qui pourroient en effrayer un cent.
Par un certain démon qu'il portoit dans sa poche.

M E L I S S E.

O Dieux !

A R T A B A Z E.

Nul de sa mort ne fut jamais si proche.

M E L I S S E.

Depuis cet accident qu'il s'est fait de combats!

A R T A B A Z E.

Quels combats se sont faits?

M E L I S S E.

Ne les sçavez-vous pas?

A R T A B A Z E.

On s'est battu sans moy? Je déteste, j'enrage:

M E L I S S E.

Ce fut lorsque vos chefs eurent fait le partage
De tous ces grands Pays conquis par vos travaux;

A R T A B A Z E.

Je les feray tous pendre, où sont-ils ces marauds?
Ils partagent mon bien?

M E L I S S E.

Depuis leurs destinées

On pourroit bien compter près de deux mille années;

A R T A B A Z E.

Les Dieux, pour les sauver de mon juste courroux,
Ont mis affeurement cet espace entre nous.

M E L I S S E.

Hélas! où courez-vous?

A R T A B A Z E.

Ce forcier me veut prendre!

M E L I S S E.

Je vous suivray par-tout, ô mon cher Alexandre.

(SUJET D'ERIGONE.) Euridice, Reine de Ta-
probane, a promis en mariage sa fille Erigone au Roi
de Carmanie. Cette Princesse aimoit Ptolomée, Prince

582 THEATRE FRANÇOIS.

d'Arabie, qui voyageant incognito, étoit devenu amoureux d'elle, & ne s'étoit fait connoître que d'elle feule; elle apprend à son amant le fatal projet de la Reine, & lui annonce en même tems que Cléomene, frere du Roi, qu'on lui destine pour époux, va bientôt arriver pour l'épouser au nom de son frere. Ptolomée, au désespoir de cette nouvelle, montre toute sa douleur à la Princesse, & avec son aveu, s'embarque sur le champ, va au-devant du Prince de Carmanie, l'attaque, le défait, le prend prisonnier, s'empare de ses papiers, prend son nom, arrive à la Cour, où l'on célèbre aussi-tôt la cérémonie du mariage. Le vrai Cléomene, qu'il tenoit prisonnier, trouve le moyen de s'échapper, se présente à la Reine; mais par son éloquence, Ptolomée persuade à la Reine que c'est un imposteur, & cette Princesse le fait mettre en prison. Il est nécessaire de sçavoir qu'un Oracle avoit annoncé à la Reine, qu'elle épouserait celui qui viendrait demander Erigone en mariage; elle se persuade avec plaisir que c'étoit Ptolomée que l'oracle avoit désigné; elle lui fait une tendre déclaration: le Prince pour la tromper y répond avec galanterie. Euridice ne veut plus qu'il parte avec sa fille. Elle envoie un Ambassadeur au Roi de Carmanie, lui demander son aveu pour ce nouveau mariage. Dans cet intervalle, une femme qui étoit dans la confiance d'Erigone, vient tout révéler à la Reine, qui entre dans la plus grande colere; elle fait mettre Cléomene en liberté,

& songe aux moyens de se venger de Ptolomée ; mais celui-ci lui montre tant d'amour pour Erigone, qu'elle se laisse enfin toucher ; elle lui pardonne , & lui donne sa fille en mariage : convaincue alors que c'étoit Cléomene que l'oracle lui annonçoit pour époux , elle lui offre sa main ; ce Prince l'accepte avec transport , & se fait reconnoître pour le Roi de Carmanie, qui, sous le nom de son frere , étoit venu voir la Princesse qu'il avoit demandée en mariage.

Cette piece est assez froide , & étant écrite en prose , je n'ai rien à en citer.

(EUROPE.) J'aurois désiré que cette piece , la dernière dont je devois faire l'extrait , m'en eût pu fournir un digne de l'attention des Lecteurs ; mais quel degré de chaleur ou d'intérêt pourrois-je donner à l'analyse d'un ouvrage , dont le sujet & les vers mêmes sont absolument allégoriques ? Je me contente donc de donner la clef des personnages , & celle des allégories répandues dans les vers de cette Comédie-héroïque , telles qu'elles se trouvent à la fin de la piece.

CLEF DES PERSONNAGES.

LA REINE-EUROPE , représente l'Europe.

FRANCION , le François.

IBERE , l'Espagnol.

GERMANIQUE , l'Allemand.

AUSONIE , l'Italie.

PARTHENOPE , Naples.

MÉLANIE , Milan.

AUSTRASIE , la Lorraine.

LILIAN , Suivant de Francion.

HISPALE , Suivant d'Ibere.

CLEF DES ALLEGORIES.

ALBIONE, signifie l'Angleterre.

ALPINE, Madame de Savoye.

LA ROCHE REBELLE, la Rochelle.

UN PRINCE MORT CHEZ AUSONIE, le vieux Duc de Mantoue.

UN SEUL PRISONNIER, François premier.

UN PRINCE AUGUSTE, VOISIN D'AUSTRASIE, l'Electeur de Trèves.

UN PRINCE GERMAIN DU SANG D'ALBIONE, le Roi de Bohême.

UN PRINCE QUI S'ETABLIT EN UN DROIT LÉGITIME, le Duc de Nevers; Duc de Mantoue.

TROIS NŒDS DES CHEVEUX D'AUSTRASIE, Clermont, Stenay & Jamets.

LA BOÎTE DE DIAMANS D'AUSTRASIE, Nancy.

LES DESTRUCTEURS D'AUTÊLS, Lutheticiens & Calvinistes.

CEUX QUI L'A FAIT VENIR DU BOUT DE L'UNIVERS OU DE LA MER GLACIALE, les Suédois.

CE GRAND ROY, CE PUISSANT CONQUÉRANT, le Roy de Suède.

CES GRANDS CHEFS DE SA CENDRE ENFANTÉS, les Chefs Suédois.

CE SAXON, le Duc de Wéymar.

UN PRINCE QUI D'UN PEUPLE AFFRANCHI COMMANDE LES ARMÉES, le Prince d'Orange.

LE BIEN DES PRESTRES MITRÉS, les Evêchés que le Roy de Hongrie a donnés aux Luthériens.

DES PEUPLES AFFRANCHIS QUI CHERCHENT MON SECOURS, les Catalans.

J'ASSISTE UN ROY, le Roy de Portugal.

TROIS PUISSANCES ROYALES, les Rois d'Espagne, de Hongrie & d'Angleterre.

TROIS COURONNES DUCALES, Savoye, Mantoue, Lorraine.

LE PORT DE LA MER LIGUSTIQUE, Monaco.

LA CLEF DE L'ÉTAT D'IBERE, Perpignan.

DE MELANIE ONT ESCORNÉ L'ÉTAT. Prife de Tortone.

LA PLACE EST EN MÊS MAINS, Sedan.

Fin du Tome II.



—



—

